Les Annales du théâtre et de la musique

Edouard Noël,
Edmond Stoullig


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS





ÉDOUARD NOËL & EDMOND STOULLIG

LES ANNALES
DU
THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE.

Par Francisque SARCEY

VINGTIÈME ANNÉE

— 1894 —

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1895

LES ANNALES

DU

THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ÉDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES
DU
THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

PAR M. FRANCISQUE SARCEY

VINGTIÈME ANNÉE

— 1894 —

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1895

A MM. Édouard Noel et Edmond Stoullig.

Mes chers Amis,

C'était il y a vingt ans. Vous veniez m'entretenir de l'idée que vous avez réalisée dans les *Annales du Théâtre*, et vous me demandiez une préface pour votre premier volume qui devait être suivi de tant d'autres. J'avais déjà vu naître et mourir tant d'entreprises analogues que je ne m'étais pas rendu sans un certain scepticisme à votre désir. Je vous écrivis cette préface et vous promis, sans trop y croire, une longue et brillante destinée. Ce n'était pas que je doutasse de votre amour du théâtre, de votre ténacité de caractère; mais il faut toujours compter avec les éditeurs, avec le public, avec le hasard des circonstances, avec le vers mélancolique de La Fontaine :

Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

Vous-mêmes, quelque confiance qui vous animât à votre premier pas dans cette carrière, vous n'étiez pas trop rassurés et vous interrogiez l'horizon avec inquiétude.

Les années ont passé; chacune d'elles nous a apporté un nouveau volume, et chaque volume a paru avec une préface signée d'un nom célèbre, car tous ceux qui aiment l'art dramatique se sont intéressés à cette œuvre poursuivie, à travers notre fin de siècle, avec tant d'intelligence, de soin, de goût et de persévérance, et vous n'avez frappé à aucune porte qui ne se soit ouverte aussitôt. Votre recueil ne sera pas plus tard feuilleté uniquement par les érudits en quête de renseignements précis sur les faits de telle ou telle année; il sera lu encore par les curieux d'art, qui suivront, volume à volume, de préface en préface, l'histoire des questions qui ont préoccupé notre temps, depuis 1875 jusqu'en cette année où je reprends la plume, pour inaugurer une nouvelle série.

Vingt ans, ce n'est pas un jour! C'est ce qu'on appelait, à l'époque où l'on se permettait encore des citations latines, *grande mortalis spatium ævi*. Je viens de parcourir ces vingt volumes, où se trouve notée jour à jour l'histoire de notre théâtre durant cette longue période. Comme au théâtre, les révolutions des goûts sont lentes! Il ne faut s'en étonner ni s'en désoler.

Voyez, je vous prie, ce qui reste du théâtre du XVIIIe siècle. Si jamais siècle aima le théâtre, c'est bien celui-là. Il a coulé entre 1675 et 1789 un flot ininterrompu de tragédies, dont quelques-unes

ont enchanté les contemporains. C'est à peine s'il en demeure une demi-douzaine qu'on peut revoir aujourd'hui, et encore parce qu'elles sont protégées contre l'oubli définitif par le grand nom de leur auteur, *Zaïre* et *Mérope* font encore quelque figure; mais que dire des autres pièces de Voltaire? On a repris, cette année même, à l'Odéon, l'*Atrée et Thyeste* de Crébillon qui fit frémir de terreur les contemporains de la Pompadour; le public des matinées classiques, un public lettré pourtant et déférent, a bâillé ou souri. Les épaves qui ont surnagé de la comédie sont plus nombreuses : si cependant on vient à les énumérer, comme le compte en sera vite fait : Une pièce de Beaumarchais, trois ou quatre de Marivaux, une de Sedaine; ajoutez-y la *Métromanie* de Piron et le *Méchant* de Gresset qu'on ne joue plus et qu'on ne peut plus jouer; *le Turcaret* de Lesage et l'*École des Bourgeois* de d'Allainval, qui est un régal pour les seuls initiés; tout le reste a disparu, s'est évanoui.

Nous en savons quelque chose, nous qui avons précisément, cette année, passé en revue ce répertoire aux matinées classiques de l'Odéon, et qui avons illustré de conférences chacune de ces œuvres oubliées! Oh! combien est mince le résidu qu'a laissé au théâtre ce siècle si assoiffé d'art dramatique. Vous vous rappelez la phrase magnifique où Bossuet parle de ces clous d'or qui font un grand effet espacés sur une muraille, mais qui ne

forment plus qu'un petit tas, si on les ramasse dans le creux de la main.

Vingt années, ce n'est, après tout, qu'un quart de siècle, et il n'y a pas lieu d'être surpris si durant ce « *grande ævi spatium* » le nombre des œuvres que gardera la postérité n'est pas considérable, si le théâtre a paru piétiner sur place.

Le fait est que si je me reporte à votre volume de l'an 1875, j'y trouve (en dehors du vieux répertoire, qui est immortel) les noms des écrivains qui dominent encore le théâtre d'aujourd'hui : C'est Dumas père avec *M[lle] de Belle-Isle*, Dumas fils avec *le Demi-Monde* et *le Supplice d'une femme* (*l'Étrangère* ne viendra que l'année suivante) ; c'est Emile Augier avec *Philiberte*, *l'Aventurière*, et *le Gendre de M. Poirier;* c'est Sandeau avec *M[lle] de la Seiglière*, c'est Meilhac avec l'*Été de la Saint-Martin*, Pailleron avec l'*Autre motif*, Alfred de Musset avec *On ne badine pas avec l'amour* et *Un caprice*, Banville avec *Gringoire*, Feuillet avec *le Village* et *Un Cas de conscience*. Victor Hugo ne fera son apparition que l'année suivante.

Ne croiriez-vous pas lire un sommaire des affiches de l'an passé? Une remarque à faire, c'est que Scribe et son école ont quelque peu battu en retraite. En 1875, on jouait encore avec *le Duc Job* de M. Léon Laya, un disciple du maître, et le *Mari à la campagne* de Bayard, un de ses collaborateurs, *une Chaîne*, *Bataille de dames*, *Oscar ou le mari*

qui trompe sa femme. Il ne reste plus guère au répertoire que *Bataille de dames*, qui encore se joue rarement, mais patience! Je suis convaincu que Scribe reviendra!

Ne dirait-on pas que de 1875 à 1895 le public n'a changé ni de goût ni d'habitudes. La seule grande pièce de cette année, qui fut pour vous une année de début, c'est *la Fille de Roland* de M. Henri de Bornier. Eh bien! Voilà que cette année même on prépare *le Fils de l'Arétin* de M. Henri de Bornier. Vous vous souvenez du vieux général du *Monde où l'on s'amuse*, qui disait plaisamment qu'il faut de la tragédie pour le peuple. Au fond, il disait vrai. La bourgeoisie française, est-ce le tempérament de la race, est-ce l'influence de l'hérédité, est-ce un effet de l'éducation latine? adore la tragédie et sent le besoin d'en avoir tous les ans une qu'elle admire et qu'elle applaudisse. A l'heure même où j'écris, le *Pour la couronne*, de François Coppée, attire à l'Odéon une affluence extraordinaire. *Pour la couronne*, c'est quelque chose comme la *Fille de Roland*, et nous avions eu trois ou quatre années auparavant le *Par le glaive* de Richepin, qui est comme un anneau de la série.

Et cependant le vaudeville continue à triompher dans les théâtres de genre, malgré les malédictions dont on l'accable dans les journaux, et le vaudeville à quiproquo qui est déclaré le plus

infâme de tous, est celui qui, lorsqu'il est traité d'une main experte, pousse le plus gaillardement jusqu'à la centième représentation. Rip, s'il s'était endormi en 1875 dans la caverne d'Epiménide, et qu'il se réveillât cette année, pour courir tous les théâtres parisiens, pourrait presque se dire : il n'y a rien de changé !

Il se tromperait. A la surface, oui, peut-être, les modifications ne sont pas sensibles. L'âme du public n'est plus la même.

Vous avez suivi avec soin, dans le cours de cette publication, l'histoire du Théâtre Libre, et vous en avez relaté toutes les manifestations, vous les avez appréciées avec une impartiale justesse. L'évolution dont Antoine a été le promoteur semble aujourd'hui terminée, puisque le Théâtre Libre, qui était sa création, a cessé de vivre. Si l'on ne s'arrête qu'aux œuvres qui en sont sorties, le profit a été mince ; je ne veux point dans cette préface citer des noms, marquer des préférences et provoquer des polémiques. Mais il résulte de ces constatations que de tant d'œuvres essayées au Théâtre Libre, de tant d'auteurs lancés par lui, il ne reste que trois à quatre noms, qui ne se sont pas encore suffisamment affirmés ailleurs, qui ne donnent que des espérances. Antoine n'a pas eu la chance de trouver son grand homme.

Il a eu ce mérite, sinon d'indiquer à notre

théâtre une orientation nouvelle, au moins d'éveiller l'attention du public sur le ridicule d'un certain nombre de conventions, qui étaient devenues caduques, et où nous nous complaisions parce que l'homme est toujours et partout une bête d'habitude. Nous faisions trop bon marché, nous qui sommes latins d'origine et idéalistes, du détail précis, naïf et pittoresque dans les études que nous hasardions de l'âme humaine ; nous sacrifiions trop volontiers la peinture de la vie réelle à notre goût de psychologue ; Antoine nous a rendu le service de nous ramener à l'observation exacte des milieux. Il l'a fait avec un zèle intempérant et une brutale intransigeance. Mais une réaction ne va jamais sans fanatisme. Nous ne pouvons plus aujourd'hui voir, ni au théâtre français, ni même sur un théâtre de vaudeville ou de mélodrame, jouer une œuvre dramatique où ne se marque pas un certain goût de vérité, où le dialogue ne cherche pas à se rapprocher du langage ordinaire, où l'on ne sente pas à de certains mots palpiter l'âme contemporaine. Il faut pardonner beaucoup d'exagérations, d'erreurs et même de sottises à qui a exercé sur notre génération cette indéniable influence.

Ce qui sortira de là, je n'en sais rien, ni vous non plus. Mais c'est déjà quelque chose d'avoir fait place nette pour le grand homme et le novateur que nous attendons.

A côté d'Antoine, se sont élevés d'autres théâtres, dont vous avez relaté avec le même souci curieux les manifestations diverses. Ils nous ont apporté les Ibsen et les Mœtterlinck. Vous me permettrez de n'en rien dire. Je crois très sérieusement qu'il y a beaucoup de pose et, comme nous disons aujourd'hui, de snobisme, dans l'admiration tapageuse et chargée de défis dont la jeune école les entoure. J'avoue que je ne les comprends guère et les aime moins encore. Il peut se faire que j'aie tort; mais je suis trop vieux pour m'amuser aux choses qui m'ennuient. Je suis de mon pays : je ne goûte que ce qui est logique et clair.

Vous êtes jeunes encore tous deux; bien des volumes s'ajouteront à celui dont j'écris aujourd'hui la préface. Vous pourrez, dans dix ans, en 1905, dire assurément si c'est moi qui eus tort de croire à la faillite prochaine de la littérature scandinave en France. Je sais bien que je mourrai impénitent.

Mais je mourrai, aimant comme vous le théâtre, et me plaisant à en retrouver l'histoire dans cet amas de documents que vous tenez à jour avec une si admirable conscience, pour l'instruction du xxe siècle et le plaisir du nôtre.

FRANCISQUE SARCEY.

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'année nouvelle s'ouvre, pour l'Opéra, sur la récente reprise de *Faust* et sur la première représentation de *Gwendoline* qui date à peine de la veille [1].

1. Au 1er janvier 1894, le personnel de l'Opéra était composé de la façon suivante:
ADMINISTRATION. — *Directeurs*, MM. Bertrand et Gailhard; *Administrateur*, M. Simonnot; *Secrétaire général*, M. Georges Boyer; *Regisseur général*, M. Lapissida; *Régisseur de la scene*, M. Georges Colleuille; *Chefs d'orchestre*, MM. Taffanel, Madier de Montjau et Mangin; *Chefs du chant*, MM. Mangin, Vidal, Marty, Lottin et Kœnig; *Chefs des chœurs*, MM. Delahaye et Ray; *Souffleur et répétiteur*, M. Clamentz; *Architecte de l'administration*, M. Ch. Raynaud; *Chef de la comptabilité*, M. Vincignira; *Caissier*, M. Laurent; *Chef de l'abonnement*, M. Maillard; *Comptables*, MM. Gœtu et Luzinski; *Inspecteur*, M. Guinternet;

6 JANVIER. — La salle de l'Opéra est en fête. C'est le premier bal masqué de la saison. Tout à coup, au milieu des groupes de danseurs, une rumeur sinistre commence à circuler : « Les magasins de la rue Richer sont en flammes! » Les magasins de la rue Richer, c'est là que sont amoncelés les décors de tous les ouvrages qui forment le répertoire de l'Opéra. Des richesses artistiques en même temps que le matériel de toute une exploitation théâtrale! C'est la vie même de l'Académie de musique qui est menacée, c'est l'existence de tout un personnel qui est en jeu. La nouvelle n'est que trop vraie. Le

Chefs machinistes, MM. Vallenot et Philippon; *Chef de l'habillement*, M. Dèze; *Chef costumier*, M. Steeman; *Maîtresse couturière*, Mme Laume; *Contrôleur en chef*, M. Alexandre.

ARTISTES DU CHANT. — TÉNORS, MM. Alvarez, Saléza, Dupeyron, Vaguet, Gogny, Laurent, Gallois, Devriès et Idrac. — BARYTON, MM. Renaud, Beyle, Noté, Bartet, Douaillier, Euzet et Lacome. — BASSES, MM. Gresse, Delmas, Fournets, Dubulle, Chambon, Ballard, Delpouget, Denoyé et Palianti. — CHANTEUSES-FALCON, Mmes Rose Caron, Eva Dufrane, Breval et Chrétien. — CHANTEUSES LÉGERES, Mmes Sibyl Sanderson, Bosman, Carrère, Berthet, Lowentz, Agussol, Dautoy et Mathieu. — CONTRALTOS, Mmes Deschamps-Jehin, Héglon, Beauvais et Vincent.

PERSONNEL DE LA DANSE. — *Maître de ballet*, M. Hansen; *Régisseur*, M. Pluque; *Artistes*, Mmes Rosita Mauri, Subra, Hirsch, Désiré, Lobstein, Invernizzi, Laus, Torri, Wal, P. Méquignon, Ottolini, Mathilde Salle, Chabot, Viollat, Vangœthen, Sandrini, Blanc, Gallay, Tréluyer, H. Régnier, J. Régnier, Charles, Vandoni, Perrot, Mestaix, Franck, Christine Boos, Rat, A. Parent, P. Regnier, Charles, Mante, Mercédès, Reige, Méquignon, Grangé, Keller, Monchanin, Piron, Iscart, Carré, Beauvais et Charrié. MM. Vasquez, Ladam, A.as, Lecerf, Stilb, Marius, de Soria, Gérodier, Regnier et Javon.

1. Les trois autres bals eurent lieu les 20 janvier, 3 février et 1er mars.

bal est presque suspendu pendant un moment. Les valseurs se cherchent et ne se trouvent plus. L'orchestre s'arrête instinctivement. Puis, comme la folie reprend toujours le dessus sur la raison, les quadrilles se reforment, la danse devient effrénée et pendant que l'orchestre de Broustet emplit la salle de ses sonorités entraînantes, le spectacle est tout autre dans ce coin de Paris, où l'imprudence administrative a entassé depuis des années, en dépit des avertissements, des exemples, des catastrophes, des monceaux de toiles et de bois, qui étaient chaque jour la menace de la destruction de tout un quartier de la grande ville. Pendant toute la nuit, les décors se consument, les toitures s'écroulent, les murs tombent, et le lendemain matin, à la place immense qu'occupaient les magasins de décors de l'Opéra, il ne restait plus qu'un amas de poussière, de décombres, de bois noirci, tout ce qui fut le matériel de l'Opéra. Nuit sinistre où quelques instants suffirent pour anéantir les décors de trente ouvrages : *Guillaume Tell*, la *Juive*, le *Prophète*, *Aïda*, *Rigoletto*, l'*Africaine*, *Robert le Diable*, *Patrie*, la *Dame de Monsoreau*, le *Cid*, le *Tribut de Zamora*, *Lucie de Lammermoor*, *Hamlet*, le *Freischütz*, *Ascanio*, *Henry VIII*, la *Muette de Portici*, *Don Juan*, la *Favorite*, le *Trouvère*, *Polyeucte*, *Roméo et Juliette*, qui venait d'être reconstitué ; et comme ballets : *Coppelia*, la *Korrigane*, la *Source*, la *Tempête*, la *Farandole*, *Yedda*, le *Fandango*, *Sylvia!* L'œuvre de nos grands décorateurs : Lavastre, Rubé, Cha-

peron, Jambon, Amable, Lemeunier, Carpezat et tant d'autres, s'en était allée en fumée. Quelques ouvrages, dont les décors étaient restés à l'Opéra, subsistaient seuls : *Faust*, les *Huguenots*, *Lohengrin*, la *Valkyrie*, *Sigurd*, *Salammbô*, *Samson et Dalila*, *Deïdamie*, *Gwendoline*, la *Maladetta*, les *Deux Pigeons*, et trois autres, remisés au palais de l'Industrie : le *Mage*, *Françoise de Rimini*, le *Roi de Lahore*. C'était assez pour faire face aux représentations des plus prochaines soirées. Mais après? Le matériel de la *Thaïs* de M. Massenet, en cours de construction, était perdu. Il fallait le recommencer.

Le Gouvernement s'émut de la situation de l'Opéra, et l'opinion publique, qui, en mainte occasion, l'avait averti, fut clémente. Comme il arrive toujours au lendemain d'un sinistre, le ministre convoqua le directeur des beaux-arts, tous deux instituèrent une commission. Cette commission tint des séances. Des projets furent discutés. Après de longues semaines de discussions, M. Jules Roche déposait son rapport et l'on pouvait espérer que grâce à la bonne volonté, au désintéressement de MM. Bertrand et Gailhard, à la vigilance de l'administration supérieure, les intérêts matériels et artistiques de l'Opéra étaient sauvegardés dans le présent et dans l'avenir [1].

1. La commission supérieure des théâtres se réunit le 31 janvier pour entendre la lecture du rapport dont elle avait chargé, dans la précédente séance, M. Jules Roche. Il s'agissait d'étudier, de concert avec l'administration, au moyen de procéder à la réfection immédiate et sans frais aucuns pour l'Etat, des décors d'un certain nombre d'ouvrages dont la

8 JANVIER. — Mlle Berthet est souffrante, et c'est Mlle Jane Marcy qui chante, à sa place et au pied levé, la *Gwendoline*, de M. Emmanuel

reconstitution après l'incendie s'imposait. Ces ouvrages étaient au nombre de huit : *Roméo et Juliette*, *Aïda*, le *Prophète*, l'*Africaine*, *Don Juan*, le *Freischütz*, le *Cid et Patrie !* La réfection de ces décors, estimée 350.000 francs, eût entraîné, si l'Etat l'avait prise à sa charge, comme il en a été question tout d'abord, une demande exceptionnelle de crédits. Or, les directeurs de l'Opéra s'offraient à assumer cette dépense, à la condition que le gouvernement supprimerait les matinées du dimanche. MM. Bertrand et Gailhard s'engagent en plus à organiser par an quatre représentations gratuites. Le rapport de M. Jules Roche, après avoir énuméré les avantages qui résulteraient pour l'Etat de cette modification au cahier des charges, concluait à son acceptation. La commission, à l'unanimité, se rangeait à l'opinion de M. Roche. L'Opéra sera tenu de fournir, d'ici le 31 décembre 1899, les décors, non seulement des huit ouvrages en question, mais de sept autres dont la réfection lui était imposée par le cahier des charges, ce qui faisait en tout quinze ouvrages. MM. Bertrand et Gailhard devront les livrer dans l'ordre suivant: deux opéras dans le cours de 1894, trois en 1895, en 1896 et en 1897, deux en 1898, deux en 1899. La commission émettait le vœu que le ministère des travaux publics procédât immédiatement et simultanément à l'aliénation des terrains de la place Louvois et de la rue Richer, le danger d'incendie étant au moins aussi grand pour le magasin des décors de l'Opéra-Comique qu'il l'était pour celui de l'Opéra. Une difficulté, néanmoins, était signalée à la commission. L'examen attentif du plan et le calcul des surfaces dont on pourra disposer au bastion de la porte d'Asnières, mis à la disposition de l'administration des Beaux-Arts, par le ministère de la Guerre, ont convaincu les architectes qu'il n'y avait place, en cet endroit, que pour le magasin des décors de l'Opéra. Il faudra donc ou englober dans l'enceinte du bastion le chemin de ronde dont il est entouré, ce qui permettrait peut-être d'établir les deux magasins de décors côte à côte, ou demander à l'autorité un autre bastion, ou enfin prélever sur le boni qui résultera de la vente des terrains de la place Louvois et de la rue Richer, les sommes nécessaires à l'achat, dans ou hors Paris, des terrains sur lesquels les nouveaux magasins s'élèveront. La commission ne juge pas à propos de discuter ces différentes questions. Elle se contente d'en saisir la direction des bâtiments civils, seule définitivement compétente, et se prorogea à une date indéfinie, ses travaux étant terminés.

Chabrier. Prévenue seulement à midi, la charmante artiste, qui n'avait eu encore que trois répétitions en scène du rôle, et sans orchestre, a accepté courageusement le service que lui demandait l'administration, qui la compte au nombre de ses plus dévouées pensionnaires. Mlle Marcy, dans l'interprétation de ce rôle difficile, n'a pas seulement fait preuve de courage. Elle a montré un talent véritable. Excellente musicienne, elle l'a chanté d'un bout à l'autre avec une sûreté merveilleuse et un style excellent. A la voir et à l'entendre, on n'aurait certainement pas dit qu'elle l'abordait pour la première fois et dans des conditions aussi désavantageuses pour elle. Le public a été charmé de la voir et de l'entendre, et l'a beaucoup applaudie. Elle a partagé le succès de la soirée avec le baryton Renaud, qui est un superbe Harald, et M. Vaguet, qui chante très consciencieusement le rôle effacé d'Armel. La très curieuse et très intéressante partition de M. Chabrier paraît du reste plaire beaucoup au public des abonnés, qui l'ont écoutée, hier soir, pour la troisième fois, avec une attention soutenue, et ne lui ont pas marchandé les applaudissements.

☛ 12 JANVIER. — On donne *Faust*, et c'est M. Dupeyron qui, par suite de la double indisposition de MM. Alvarez et Vaguet, chante le rôle de Faust. L'excellent artiste, qui n'avait pas chanté ce rôle depuis quatre ans, et qui avait été prévenu, dans l'après-midi, du service qu'attendait de lui l'administration, est récompensé de

son dévouement par le très grand et très légitime succès que lui fait le public.

13 JANVIER. — M. Noté chante, pour la première fois, le rôle d'Harald, dans *Gwendoline*.

19 JANVIER. — Reprise de la *Korrigane*, un des plus grands succès chorégraphiques de ces vingt dernières années. Ç'a été un ravissement pour les abonnés. La fable dramatique de M. François Coppée est d'une poésie charmante et d'un intérêt réel. Quant à la partition de M. Widor, c'est une œuvre symphonique remarquable et d'une inspiration délicieuse. Mlle Rosita Mauri a retrouvé son succès d'autrefois dans ce rôle d'Yvonnette qu'elle a créé, et le pas de la Sabotière lui a valu des ovations enthousiastes de toute la salle. Mlles Invernizzi et Salle, MM. Pluque, Vasquez et de Soria complètent un excellent ensemble d'interprétation de ce ravissant ballet qui a repris triomphalement sa place au répertoire de l'Opéra. Les décors, créés et combinés en quelques jours par l'administration, sont très réussis, et certes, à voir le cadre exquis dans lequel se déroule l'action de la *Korrigane*, on n'aurait pas cru qu'il n'y a pas deux semaines le feu dévorait tout le matériel de cet ouvrage.

Gwendoline commençait le spectacle. L'œuvre très intéressante de M. Chabrier continue à rallier tous les suffrages, grâce à une interprétation de premier ordre, qui réunit sur l'affiche les noms de Mlle Berthet et de MM. Renaud et Vaguet.

27 JANVIER. — Par suite d'une indisposition de

M. Dubulle, c'est M. Ballard qui chante, dans *Deïdamie*, le rôle de Lycomède. Il est très applaudi. Très applaudis aussi, Mlle Chrétien, MM. Renaud et Vaguet. Dans *Samson et Dalila*, qui complétait le spectacle, grand succès pour Mme Deschamps et le ténor Alvarez. Très belle salle et très belle représentation.

31 JANVIER. — L'Opéra reprend ce soir les *Deux Pigeons*, le charmant ballet de M. André Messager. Il y avait longtemps que cet ouvrage n'avait été donné. Aussi a-t-il été revu avec plaisir et le succès a été très grand pour Mlle Subra, qui succédait à Mlle Mauri dans le rôle de Gonivuli et pour Mlle Laus, dont la chorégraphie est toujours si pleine de charme et de grâce. A côté de ces deux étoiles de la danse, on a beaucoup applaudi Mlles Piron et Hirsch, MM. Pluque et de Soria.

Par suite d'une indisposition de M. Mangin, c'est M. Paul Vidal qui a conduit *Gwendoline*. Il s'est très habilement tiré de cette tâche qui lui incombait presque au dernier moment.

2 FÉVRIER. — Il se produit ce soir un incident qui n'a eu, d'ailleurs, aucune suite, mais qui aurait pu être évité par un avis préalable au public. Il est d'usage fréquent de n'exécuter l'ouverture de *Sigurd* qu'entre le premier et le deuxième acte, ce qui permet de commencer un peu plus tôt le spectacle. Quelques spectateurs des places du haut, ignorant cette particularité, ont protesté en voyant le rideau se lever sans que l'ouverture ait été exécutée. Le régisseur a

dû venir sur la scène et, après quelques explications, on a baissé la toile, on a joué l'ouverture comme d'habitude, et la représentation a recommencé.

10 FÉVRIER. — M. Euzet chante, pour la première fois, le rôle d'Aella dans *Gwendoline*.

14 FÉVRIER. — Le ténor Dupeyron aborde pour la première fois le rôle de *Sigurd,* dans le bel ouvrage de M. Ernest Reyer. M. Lacome joue celui de Rudiger.

17 FÉVRIER. — Mlle Fayolle chante pour la première fois le rôle de dame Marthe, dans *Faust*.

24 FÉVRIER. — Mlle Eva Dufrane et M. Noté chantent, pour la première fois, les rôle d'Hilda et de Gunther, dans *Sigurd*.

13 MARS. — Répétition générale de *Thaïs* [1].

1. La répétition générale de *Thaïs* avait excité une véritable course au billet de faveur. Tout le monde voulait y assister La direction, littéralement débordée, a fait tout ce qu'il lui était possible pour contenter tout le monde. Le lever du rideau était annoncé pour huit heures. La salle commence à se remplir. Les loges se garnissent des toilettes les plus élégantes... A l'orchestre, toutes les lorgnettes sont braquées sur les loges. Citons au hasard parmi les privilégiés de cette solennité : Baron et baronne Gustave de Rothschild, baron et baronne Edmond de Rothschild, M. et Mme Constans, M. et Mme Demagny, comtesse Potocka, comtesse de Guerne, comte de Ségur, prince Troubetzkoï, Mme Madeleine Lemaire, M. et Mme Comte, Mme Strauss, la marquise d'Hervey de Saint-Denys, Mme Récipon, M. Ch. Dupuy, président de la Chambre des députés, et Mme Ch. Dupuy, M. Reynal, ministre de l'intérieur; comte de Castellane, M. G. Legrand, vicomte de Vogüé, M. Bouvard, baron de Kerjégu, M. Roujon, directeur des beaux-arts; comte R. Cahen d'Anvers; M. Alexandre Duval, M. Binder, député; M. Gustave Larroumet, M. Léon Bourgeois, M. Imbert de Saint-Amand, Henri Meilhac, M. Charles Bocher, Mlle Ludwig, M. et Mme Forain, comte Hallez-Claparède, comte de Sabran-Pontevès, M. et Mme Adler-Devriès, M. Nico-

16 mars. — Première représentation de *Thaïs* [1], comédie lyrique en trois actes et sept tableaux, poème de M. Louis Gallet, d'après le roman de

lopoulo, princesse de Lucinge, M. Leygues, député, etc., etc..., tout ce que Paris compte enfin de notoriétés dans tous les mondes. Le grand attrait de la soirée était le début de Mlle Sibyl Sanderson. On l'attendait avec impatience. Elle n'apparaît qu'au second tableau, car nous ne parlons pas de la vision du premier. La ravissante artiste excite dans toute la salle un mouvement de curiosité. On la voit... on l'admire... on l'entend... on est charmé Tous les yeux, toutes les oreilles sont tendus vers elle... et c'est avec un réel chagrin qu'un double rideau se détache du manteau d'Arlequin, de chaque côté de la scène, et la dérobe à nos yeux. Il ne tarde pas à se rouvrir, pour nous permettre de l'admirer à nouveau, et surtout de l'applaudir. Ce double rideau est une innovation à l'Opéra. Il est relevé élégamment par deux embrasses et sert de cadre à chaque tableau. Quand il nous cache la scène, on peut en admirer la richesse et la somptuosité. Il a quelque chose de mystérieux, qui convient bien à ce roman d'amour d'une essence toute mystique. Cela n'empêche pas la manœuvre du rideau ordinaire, et quand ce dernier tombe il semble qu'il nous éloigne davantage de la fable de M. Anatole France, qu'il rejette dans les profondeurs d'un monde lointain amoureusement évoqué. Cette fable, du reste, est mêlée de féerie. Athanaël, le principal personnage, a des visions qui sont rendues tangibles pour le spectateur par une série de tableaux vivants, et le ballet de la tentation, au troisième acte, est plein de surprises... Il est dansé par la charmante Mauri, qui personnifie la *Tentation* autour de laquelle évoluent les esprits, les gnomes, et une foule d'êtres surnaturels qui sont fort agréables à voir sous les traits de ces demoiselles du corps de ballet... Vers la fin d'une chorégraphie échevelée, une étoile apparaît dans l'espace, jetant ses feux sur Athanaël... Elle a son histoire, cette étoile... et sa mise au point a exigé une répétition particulière... Ç'a été la répétition de l'étoile... Hier, c'était celle des étoiles... Nous avons nommé Sibyl Sanderson et Rosita Mauri : la première, l'étoile du chant ; la seconde, l'étoile de la danse... Une particularité : pendant tout le temps que l'étoile brille, la salle est plongée dans l'obscurité... Seule la région supérieure de la salle est éclairée... et les amphithéâtres de quatrième se détachent de la coupole dans une clarté tout à fait particulière.

1. Distribution. — Athanaël, M. *Delmas*. — Nicias, M. *Alvarez*. — Palémon, M. *Delpouget*. — Un serviteur, M. *Euzet*. — Homme du peuple, M. *Martin*. — Thaïs,

M. Anatole France, musique de M. J. Massenet. — L'intéressant et pittoresque roman de M. Anatole France renfermait une donnée parfaitement propre à la scène. M. Gàllet, qui est un habile librettiste, en a su rassembler les éléments avec beaucoup d'adresse. M. Massenet, que le type de l'héroïne ne pouvait manquer de séduire et d'enflammer, a mis toute son âme dans cette partition. Voilà ce qu'il importait de constater toute d'abord. Ajoutons que, si la partie théologique et psychologique du roman a disparu, si l'épisode de la retraite de Paphnuce sur la colonne diabolique, si l'originale figure du vieux fonctionnaire Julius Cotta n'ont pu trouver place dans cette adaptation, la faute en est aux conditions mêmes d'un nouveau milieu. Il résultera de ces retranchements quelque obscurité dans l'idée que se feront de l'abbé Paphnuce les auditeurs qui n'auraient pas lu le roman, mais y en aura-t-il qui soient dans ce cas? Ce qui est plus fâcheux, c'est que le scepticisme de l'auteur qui domine tout son récit et en est l'attristante moralité, mais qui enfin nous expliquerait bien des choses,

Mme *Sibyl Sanderson.* — Crobyle, Mme *Marcy.* — Myrtale, Mme *Heglon.* — Albine, Mme *Beauvais.*

CÉNOBITES : MM. *Laurent*, *Gallois*, *Idrac*, *Devriès*, *Lacome*, *Dénoyé*, *Palianti*, *Dhorne*, *Bourgeois*, *Perrin*, *Balas.* — Au 3e acte, scène de la *Tentation*, réglée par M. *Hansen.*

Dansées par Mlles *Mauri*, *Viollat*, *Vangœthen*, *Sandrini*, *Salle*, *Blanc*, *Gallay*, *Treluyer*, *H. Régnier*, *J. Régnier*, *Chasles*, *Vandoni*, *Perrot*, *Mestaix*, *Boos*, *Rat*, *A. Parent*, *P. Régnier*, *Charles*, *Mante*, *Monnier*, *Grangé*, *Piron*, *Monchanin.* — MM. *Ladam*, *Lecerf*, *Stilb*, *Marius*, *Girodier*, *Régnier*, *Javon.*

n'est pas, ne pouvait être transporté au théâtre, et que la clarté du dénouement ne laisse pas d'en souffrir un peu.

Le rideau se lève, nous montrant au bord du Nil les cabanes des cénobites de la Thébaïde. Une phrase simple et mélancolique court à travers l'orchestre, tandis que le vieil ermite Palémon s'entretient avec les disciples de Paphnuce, qui est entré à l'Opéra sous le nom plus euphonique d'Athanaël. Celui-ci ne tarde pas à les rejoindre. Il est triste, son âme de chrétien souffre des impurs débordements de Thaïs, la fameuse courtisane qu'idolâtre le peuple d'Alexandrie. Il l'a connue jadis et même l'a désirée avant que la grâce l'amenât au Christ et fît du païen Athanaël le modèle de ses frères. Et maintenant il voudrait gagner cette âme à Dieu, ainsi qu'il le répéte trois fois en terminant son récit, dont l'expression musicale est très heureuse. Resté seul, il s'endort. Dans une vision magique, le théâtre d'Alexandrie apparaît. La foule applaudit Thaïs qui mime les amours d'Aphrodite, tandis qu'une musique chaude et voluptueuse en exprime le caractère. La vision disparaît. Athanaël se lève en sursaut et n'hésite plus à partir pour Alexandrie où il tentera d'arracher la pécheresse à son existence corrompue. En dépit des sages avis du vieux Palémon il quitte ses disciples et s'éloigne. Après une introduction pleine de feu et d'entrain pittoresque, nous nous trouvons devant la terrasse de la maison de Nicias, à Alexandrie. Accompagné par le thème de l'introduc-

tion, Athanaël exhale les sentiments d'horreur qu'éveille en lui la vue de sa ville natale. Le compositeur en a su graduer l'expression avec une science consommée jusqu'à l'explosion religieuse :

Venez, anges du Ciel, souffles de Dieu...

Je ne puis malheureusement détailler le charme piquant du dialogue de Nicias, le jeune épicurien, qui accueille en Athanaël un ancien compagnon de jeux, et des femmes qu'il charge de parer le cénobite pour la fête ou va paraître Thaïs. Ce sont des scènes de comédie libre et gaie qui aident à mieux faire ressortir la partie dramatique. L'entrée de Thaïs sur un mode joyeux et ses adieux à Nicias qui s'est gaiement ruiné pour elle plaisent davantage que la formule d'accompagnement, variée d'ailleurs avec beaucoup d'art, qui voltige sur les railleuses questions qu'elle adresse au moine, et que nous retrouvons pendant le chœur des conviés.

J'ouvre ici une parenthèse pour constater deux nouveautés caractéristiques que nous devons aux auteurs de *Thaïs*. L'une concerne le poète, et c'est le libre emploi de la prose, du vers blanc, de l'assonance simple ou de la rime, selon les besoins de l'inspiration du moment, ce qui donne au poème une souplesse fort appréciable. L'autre consiste dans la part très large concédée par le musicien à la partie symphonique. Tandis qu'entre les tableaux le rideau se referme, la musi-

que continue l'action et ne permet pas à l'auditeur de s'en séparer. C'est ainsi qu'une sorte de poème symphonique dépeignant les amours d'Aphrodite et d'Adonis se déroule en voluptueux méandres pour aboutir à une explosion d'un réalisme hardi dans la tonalité de *si* majeur, la plus brillante de toutes; puis vient sur un rythme bizarre un chant entrecoupé que ponctue obstinément une pédale supérieure de dominante frappée par les chanterelles. Enfin le chant triomphateur reparaît haussé d'un ton, s'élève jusqu'à l'apogée de sa puissance, et se fond, en une mélopée langoureusement lasse qui s'éteint et meurt lentement. Il serait imprudent sans doute de commenter la signification précise que M. Massenet a pu attacher à cet important épisode. Nous ne saurions néanmoins nous taire sur sa valeur musicale réelle qui est indéniable. Nous nous trouvons ensuite dans la grotte des nymphes, au fond des jardins de la courtisane. Fatiguée de la banalité du bonheur mondain, hantée de tristes pressentiments et d'aspirations mal définies, de la peur de la mort et surtout de la vieillesse, elle demande à son miroir le secret de l'avenir: « O mon miroir fidèle, rassure-moi, dis-moi que je suis belle et que je serai belle éternellement ». Et M. Massenet a trouvé ici une de ces phrases ardemment féminines dont il n'est point avare, et qui traduit délicieusement ce que nous savons se passer dans l'âme complexe de Thaïs. La grande scène attendue, la bataille livrée par l'anachorète à la pé-

cheresse est largement traitée. Oserais-je confesser toutefois que la phrase triomphale que chante le vainqueur : « Je l'ai dit, tu vivras de la vie éternelle, sois à jamais la bien-aimée et l'épouse du Christ » nous a paru plus sonore que véritablement grandiose. Au reste, Thaïs n'est pas encore décidée, la crainte de l'inconnu la retient dans le passé. Pourtant, lorsque, rideaux fermés, la musique seule nous livre de nouveau le secret de son âme indécise, nous sentons que peu à peu les chants religieux l'emportent sur les mélodies lascives. Une méditation d'une simplicité grave et touchante succède aux troublantes réminiscences, nous initie à l'apaisement qui règne enfin dans le cœur de Thaïs convertie. En effet, sur la place qui s'étend devant son palais, elle fait entasser, d'après les ordres d'Athanaël, ses richesses impures que le feu purifiant va consumer; tout y doit être jeté, même la frêle statue d'Eros. Ce charmant épisode du roman de M. Anatole France a été fort à propos conservé.

La scène suivante, qui nous montre la populace se ruant sur le moine qu'elle accuse de lui enlever, en même temps que Thaïs, les gains lucratifs dont celle-ci était la cause, est d'un mouvement très hardi et d'une vigoureuse conception. Nicias détourne les assaillants en leur jetant de l'or, et la toile tombe sur leurs acclamations frénétiques. Le début du troisième acte nous ramène à la Thébaïde. La phrase mélancolique du commencement se fait de nouveau entendre. Palémon et ses frères attendent le saint voyageur; il

revient, haletant, brisé, et, comme Tannhæuser racontant à Wolfram d'Eschenbach son pèlerinage à Rome, Athanaël confie au vieux cénobite le trouble incurable qui remplit son âme. Sur un dessein rythmique, heurté et saccadé, il dit ses angoisses et ses épouvantes en face de l'image de Thaïs qui s'est emparée de sa pensée. Et le récit, passant du mode mineur au mode majeur, se déploie en une phrase passionnée : « Je ne vois que Thaïs, Thaïs, Thaïs ! » C'est très beau et « d'une seule pièce », cela vous prend le cœur étrangement ! Ici commence une autre partie symphonique plus importante que les précédentes : Athanaël, écrasé de lassitude et de remords, s'est lourdement endormi. Les mauvais esprits l'environnent et lui ravissent son âme. Alors vient la tentation. Dans un jardin merveilleux où s'érigent, parmi des fleurs et des feuillages de surnaturelles architectures, les démons ont amené le moine d'Antinoë. Des groupes mystérieux se forment, tandis que l'orchestre semble dépeindre l'état de somnambulisme magique d'Athanaël. Puis sur un chant très large, tel un hymne royal ou sacerdotal, s'avance la PERDITION, à face féminine, entourée de sa cour. Sur un rythme ternaire d'une allure endiablée, elle danse, séduisant par sa grâce le malheureux ensorcelé. Les Sirènes et les Tritons lui apportent les Trésors des abîmes sous-marins. Il est difficile de *raconter* la musique d'un ballet, c'est la louer évidemment que d'en affirmer l'originale contexture, la variété rythmique et

la grâce amoureuse. On sait ce que l'auteur du *Roi de Lahore* peut faire en ce domaine. Les danses pourtant s'interrompent. L'orgue fait entendre sa voix mystique et calme, Athanaël, délivré de son cauchemar, croit s'être enfin sauvé. Mais l'étoile de la Rédemption s'éteint, l'orchestre profane couvre brutalement les harmonies sacrées et un sabbat infernal consacre la perdition définitive du misérable moine. Un mouvement frénétique emporte larves, spectres, lémures et toute la faune démoniaque, les âmes des damnés gémissent, une succession chromatique descendante d'accords de quarte et sixte; le *presto* déjà entendu reparaît, encore plus emporté... *Thaïs!* crient soudain les esprits infernaux, montrant au cénobite une forme blanche qui tout à coup a surgi du sein des ténèbres. Et après un dernier élan, le tumulte cesse brusquement. Peu à peu les groupes se dénouent. La nuit succède au crépuscule. Ici se place une scène dont je n'ai pas bien saisi l'utilité. Thaïs, redevenue la courtisane impure, veut séduire Athanaël, qui résiste d'abord et ne paraît prêt à céder qu'au moment où la vision, car c'en était une, s'évanouit subitement. Une autre vision lui succède : Thaïs béatifiée, entourée des phalanges célestes qui annoncent sa mort prochaine. Le moine frappé de cette prophétie, mordu au cœur par sa passion furieuse, renie le ciel et les êtres; mais il lui faut Thaïs qu'il aime uniquement, éperdument... Il s'enfuit après avoir exhalé ses imprécations et ses désirs en notes enflammées, d'une

couleur intense, et disparaît dans l'obscurité. L'orage se déchaîne à l'orchestre avec une furie très musicalement traitée, puis s'apaise au moment où la scène nous montre le jardin du monastère où Athanaël avait conduit sa pénitente. Les religieuses psalmodient lentement les suprêmes oraisons. La supérieure dit le repentir et la vertu de Thaïs que le Seigneur va rappeler à lui. Le moine accourt, reçu avec respect par Albine, et se précipite au chevet de la mourante : « Thaïs ! » s'écrie-t-il. « Mon père, répond-elle, comme en extase, te souvient-il du lumineux voyage, lorsque tu m'as conduite ici? » Et l'orchestre ramène faiblement le beau thème religieux dont nous avons parlé plus haut. — « J'ai le seul souvenir de ta beauté mortelle », dit Athanaël, et, sa passion l'emportant, il veut arracher à Thaïs la croyance dont elle lui est redevable, mais elle n'entend pas. Cette situation nous a semblé neuve, très belle et aussi très émouvante. Cette extase céleste qui grandit en même temps que cette supplication éperdue de l'amour terrestre sans s'y confondre, et même en l'ignorant, est d'un effet superbe et vraiment supérieur. Celle qui fut la courtisane Thaïs a doucement expiré. Athanaël, frappé de la malédiction divine, tombe, les traits convulsés : « Un vampire ! » s'écrient les religieuses en s'écartant du maudit. « Pitié ! » crie le malheureux. Et les anges là-haut répètent aussi cette supplication.

J'ai tâché de m'expliquer sur ce point qu'indépendamment de sa réelle valeur intrinsèque, la

nouvelle œuvre de MM. Massenet et Gallet offrait un intérêt particulier quant à l'évolution dont elle marquera une étape. Il faut donc louer, non seulement le talent, mais en outre l'initiative et la liberte d'esprit des auteurs. Suivant sa coutume, le compositeur de *Werther* ne s'est astreint à aucune formule systématique, il n'a pas usé du *leitmotiv* wagnérien, il a emprunté à l'opéra et au drame lyrique pur ce qu'il lui a convenu d'en prendre, et le résultat musical de l'inspiration et du savoir du compositeur n'implique, selon nous, aucune décadence, dans sa pensée, non plus que dans sa puissance d'exécution. On sait à cet égard combien la contexture harmonique de M. Massenet est riche et variée. On connaît aussi les ressources de son instrumentation raffinée. A la composition habituelle de l'orchestre il a ajouté le sarussophone, dont il a d'ailleurs fort discrètement usé, le bass-tuba et la clarinette basse qui joue et, nous le regrettons, un rôle très effacé. On a beaucoup applaudi M. Berthelier qui a délicieusement fait chanter par son violon la méditation religieuse du second acte.

L'interprétation est excellente. Mlle Sibyl Sanderson est une Thaïs absolument idéale; adorable au point de vue plastique, elle est, d'un bout à l'autre de son rôle, une artiste exquise, pleine de charme et d'émotion; sa voix cristalline, qu'on pouvait croire insuffisante pour l'Opéra, remplit admirablemeut le vaste vaisseau. Son succès a été incontesté. M. Delmas a chanté et joué de la plus remarquable façon le rôle d'Athanaël, on ne

saurait trop le féliciter. M. Alvarez, dont la voix est agréable et bien timbrée, a spirituellement personnifié l'insouciant philosophe Nicias, et Mmes Héglon et Marcy sont de charmantes esclaves. Les décors encadrent fort joliment ce mystique et poétique roman d'amour [1]. Citons notamment la terrasse du jardin de Nicias avec l'horizon bleu de la mer, la place devant le palais de Thaïs et le tableau de la *Tentation*, déjà mentionné. Cette distribution d'éloges serait incomplète si nous n'ajoutions que M. Taffanel conduit en perfection l'œuvre de M. Massenet, la première qu'il ait eu à mettre sur pied à l'Opéra, et que son orchestre l'a secondé à merveille. N'oublions pas non plus Mlle Mauri, qui a superbement dansé.

17 MARS. — Grande fête militaire et bal, au bénéfice de la caisse des retraites des officiers de réserve et de l'armée territoriale.

19 MARS. — La seconde représentation de *Thaïs* confirme pleinement le grand succès de la première [2]. La salle est des plus élégantes et se montre très enthousiaste pour l'œuvre pittoresque et originale de Massenet. La mise en

1. Les décors du premier acte et des deux derniers tableaux de *Thaïs* avaient été brossés par M Jambon ; les autres étaient de M. Carpezat. Les costumes avaient été dessinés par M. Bianchini.

2. Des modifications assez importantes avaient été faites dans le ballet. Le changement de décor s'opérait à vue et le spectateur était transporté immédiatement de la Thébaïde dans le jardin enchanté où les démons viennent entourer Athanaël. L'épisode de l'étoile était supprimé, ainsi que toute la scène où Athanaël, entendant les sons de l'orgue dans la coulisse, croit retrouver le salut. Tout le tableau chorégraphique se jouait maintenant en pleine lumière. Il n'y avait plus d'entr'acte non plus entre le ballet et le tableau suivant.

scène est l'objet de l'admiration générale, et l'interprétation, comme le premier soir, est très appréciée et très applaudie. Mlle Sibyl Sanderson, délicieusement belle dans les diverses transformations du personnage de Thaïs, est, à plusieurs reprises, l'objet d'une ovation toute spontanée de la part du public. Autant elle se montre rieuse et coquette dans la première partie de l'ouvrage, autant, dans la seconde, elle personnifie dramatiquement et avec un art exquis l'amoureuse repentie. Sa voix porte merveilleusement dans la salle de l'Opéra, et son chant comme son jeu réunissent tous les suffrages. Elle est la grande attraction de cet ouvrage, qui ne pouvait rencontrer une interprète plus parfaite à tous les points de vue. Très grand succès aussi pour M. Delmas, dans le rôle d'Athanaël, et pour le ténor Alvarez, dans celui de Nicias. Deux jolis petits rôles sont tenus avec une autorité toute artistique par Mmes Marcy et Héglon, qui sont toutes deux non moins agréables à voir qu'à entendre. Enfin, le succès du grand ballet de la *Tentation* a été, pour la ravissante Rosita Mauri, dont les grâces mutines, le charme espiègle et l'agilité chorégraphique ne sont plus à louer. En résumé, *Thaïs* s'affirme hautement, à sa seconde représentation, comme une œuvre gracieuse et essentiellement distinguée que tout le monde voudra voir, en raison de l'intérêt de sa fable dramatique, de l'élégance originale de la partition et de la beauté du spectacle.

26 MARS. — Le ténor Vaguet chante, pour la

première fois, le rôle de Nicias, dans *Thaïs*, à la place de M. Alvarez, empêché par un deuil de famille.

7 AVRIL. — C'est sur le désir expressément formulé par Verdi [1] que la direction de l'Opéra avait affiché *Salammbô* pour ce soir samedi. Les rapports d'amitié entre le célèbre compositeur italien et le maître français remontent déjà loin et, en tout cas, Verdi n'a jamais oublié qu'en 1871 Reyer fut un des rares Français qui firent le voyage du Caire pour aller applaudir *Aïda*, dont la première représentation fut donnée à la fin de cette année au théâtre khédival. Malheureusement, la soirée est marquée par un incident qui motive, entre le premier et le second tableau, un entr'acte de près de trois quarts d'heure. Depuis quelques jours, Mme Rose Caron était souffrante, et, désireuse de chanter devant le maître sa belle création de *Salammbô*, elle avait voulu faire un effort sur elle-même. Ses forces l'ont trahie et, après avoir chanté le premier acte, elle a été prise d'un enrouement et obligée de renoncer à continuer la représentation. Georges Colleuille a fait l'annonce dont il a l'habitude et dont il s'acquitte toujours à la satisfaction générale, et Mme Bosman qui, par une prévision dont il faut féliciter l'administration, assistait, à l'amphithéâtre, à la représentation, a été priée de la continuer, ce qu'elle a accepté de la meil-

1. Le célèbre compositeur italien se trouvait depuis quelques jours à Paris, où il était venu pour diriger les dernières études de *Falstaff*, à l'Opéra-Comique.

leure grâce du monde. Elle a accompli là un véritable tour de force, dont elle a été récompensée par un très grand et très juste succès. Verdi avait pris place dans la grande avant-scène de droite du premier étage, ayant autour de lui sa femme, M. et Mme Ricordi et M. Boïto. En face, dans la loge présidentielle, se trouvait le ministre de Suède et Norwège. L'auteur d'*Aïda* a prêté à *Salammbô* toute son attention. Il a chaudement félicité son confrère Reyer, qui était venu le saluer dans sa loge, et a beaucoup applaudi les artistes, Mme Bosman, MM. Saléza, Renaud et Dubulle. A plusieurs reprises, M. Bertrand est monté dans la loge du compositeur, qui a reçu aussi la visite de M. Paul Taffanel. En résumé, très belle représentation, en dépit du petit incident qui a privé le public du plaisir d'applaudir la créatrice, et à laquelle la présence de l'auteur de *Falstaff* ajoutait un certain éclat.

9 AVRIL. — L'Opéra donne ce soir, pour la première fois, *Thaïs* avec la *Korrigane*. — Le ballet de la *Tentation* a été supprimé et l'œuvre de M. Massenet a été ramenée à ses premières et véritables proportions, celles d'une comédie lyrique, qui conserve comme auparavant, pour principale interprète, la captivante comédienne, la remarquable cantatrice qui a nom Sibyl Sanderson.

13 AVRIL. — Mlle Bréval, qu'une indisposition tenait depuis quelque temps déjà éloignée de la scène, fera sa rentrée à l'Opéra par le rôle de Brunehilde, dans la *Valkyrie*. Mlle Beauvais

chante pour la première fois le rôle de Rossweisse, une des Valkyries du troisième acte.

14 AVRIL. — Mlle Lowentz chante pour la première fois, le rôle de Crobyle, dans *Thaïs*.

16 AVRIL. — Dans *Deïdamie*, c'est Mlle Chabot qui a dansé, à la place de Mlle Ottolini, souffrante, le joli ballet du second acte. Elle s'y montre très gracieuse, très fine et très alerte. On l'a beaucoup applaudie, ainsi que sa partenaire, Mlle Mathilde Salle. — Mlle Chrétien, MM. Renaud, Vaguet et Dubulle ont retrouvé dans l'ouvrage de MM. Edouard Noël et Henri Maréchal leur succès habituel.

Samson et *Dalila*, qui terminait le spectacle, a été pour Mme Deschamps-Jehin, MM. Dupeyron et Noté, tous trois admirablement en voix, l'objet d'une ovation enthousiaste de la part des abonnés du lundi, à qui, pour la première fois, cette combinaison de spectacle était offerte.

20 AVRIL.— M. Verdi, accompagné de M. Boïto, assista, à la représentation de *Thaïs* et de la *Korrigane*, dans la loge de MM. Bertrand et Gailhard. Le maître donne, à plusieurs reprises, le signal des applaudissements et se fait présenter les artistes, auxquels il a adressé de vives félicitations.

21 AVRIL. — Mlle Beauvais chante, pour la première fois, le rôle de dame Marthe, dans *Faust*.

7 MAI. — Centième représentation de *Lohengrin*. — L'Opéra donne, ce soir, la centième representation de *Lohengrin*, avec M. Van Dyck dans le

rôle de Lohengrin, et Mme Rose Caron dans celui d'Elsa. Les autres rôles par Mlle Dufrane (Ortrude), M. Renaud (Frédéric) et M. Delmas (le Roi). Donnée pour la première fois, à Paris, le 16 septembre 1891, la belle œuvre de Richard Wagner aura atteint, en moins de trois ans, le chiffre de cent représentations. Il ne sera pas sans intérêt de rappeler, à l'occasion de cette centième, par quels artistes *Lohengrin* a été chanté, à l'Opéra, depuis son avènement sur une scène parisienne. Le rôle de Lohengrin, créé par M. Van Dyck, qui le chante ce soir et le chantera trois fois encore après la représentation d'aujourd'hui, a été, après lui, chanté tour à tour par MM. Affre, Vergnet, Engel, Muratet, Alvarez, Jean de Reszké, Dupeyron et Gibert.

Frédéric : MM. Renaud, Dufriche, Bérardi, Beyle et Noté.

Le Roi : MM. Delmas, Plançon, Ballard, Edouard de Reszké et Chambon.

Le héraut : MM. Douaillier, Ballard et Vallier.

Elsa de Brabant : Mmes Rose Caron, Bosman, Issaurat, Dufrane, Lola Beeth, Berthet et Chrétien.

Ortrude : Mmes Fiérens, Domenech, Dufrane et Deschamps-Jehin.

La centième représentation de *Lohengrin* est, pour l'Opéra, l'occasion d'une soirée à la fois artistique et mondaine, et pour l'œuvre de Richard Wagner, la manifestation d'un triomphe éclatant. La salle est très élégamment garnie, et, sur la scène, l'interprétation de *Lohengrin* répon-

dait à la solennité du moment. M. Van Dyck, le ténor wagnérien, était revenu tout exprès de Vienne pour prêter son concours à cette belle représentation, qui n'est qu'une étape glorieuse dans la carrière que *Lohengrin* est appelé à fournir à l'Opéra, à côté des chefs-d'œuvre de notre Ecole musicale. Le brillant artiste s'est littéralement surpassé. Dans le grand duo du troisième acte, dans le grand récit du tableau final, il a enlevé toute la salle par l'autorité de son jeu et sa superbe déclamation lyrique. Mme Rose Caron, qui lui donnait la réplique dans le rôle d'Elsa, a été avec lui applaudie, acclamée et rappelée après chaque acte. M. Renaud est toujours le farouche Frédéric de la création; Mlle Eve Dufrane donne au personnage d'Ortrude une physionomie des plus expressives. M. Delmas représente superbement Henri l'Oiseleur. Tous les trois ont été beaucoup et très justement applaudis. En résumé, belle soirée pour l'Opéra, belle soirée pour l'œuvre elle-même et ses remarquables interprètes. Au succès de cette soirée, il est juste d'associer l'orchestre qui, sous l'habile direction de M. Paul Taffanel, a fait merveilleusement ressortir les beautés magistrales de cette partition.

25 MAI. — Première représentation de *Djelma*[1], opéra en trois actes, paroles de M. Charles Lormon, musique de M. Charles Lefebvre. Oh! le

1. DISTRIBUTION. — Djelma, Mme *Rose Caron*. — Ourvaci, Mme *Héglon*. — Nouraly, M. *Saléza*. — Raïm, M. *Renaud*. — Kayram, M. *Dubulle*. — Tschady, M. *Douaillier*.
Au deuxième acte, divertissements : Mmes *Sandrini*, *Vangœthen*, *H. Régnier*, etc., etc.

poème n'est pas des meilleurs : l'Inde n'aura pas été aussi favorable à M. Lefebvre qu'à M. Massenet, et Mysore ne vaut pas Lahore. Ceci dit, exposons : Le noble Raïm est partagé entre deux passions : sa femme Djelma, et... la chasse. Sur le point de quitter momentanément la première pour la seconde, il s'en faut de peu qu'une sombre prophétie ne l'arrête : Ourvaci, la suivante de Djelma, éclairée par un songe, prédit à Raïm une mort sanglante s'il persiste dans ses projets tigricides. Mais on sait que les Cassandres ne furent jamais écoutées. Raïm part, accompagné du traître Kairam qui nous a exposé, ainsi qu'à son confident Tschady, ses ténébreux desseins à l'endroit du radjah. Il faut que je vous parle aussi du bon Nouraly, amoureux de la princesse, mais qui, infiniment plus honnête que Kairam, répugne à se l'approprier en la rendant préalablement veuve. Deux ans se sont écoulés. Raïm n'est pas revenu de la chasse. Inconsolable et fidèle, Djelma a banni du palais les festins et les danses. Toutefois, sur les instances de Nouraly, de Kairam et d'Ourvaci, elle consent à recevoir le cortège des adorateurs de la déesse Lakmi, qui « va venir tout à l'heure célébrer dans cette demeure les rites d'abondance et de félicité ». Elle y consent, parce que, autrement, la déesse se fâcherait, et aussi MM. les abonnés qui se seraient indûment privés du petit divertissement réglementaire. Mais auparavant un étranger misérablement vêtu de haillons s'est glissé dans la royale demeure : tel Ulysse reve-

nant dans Ithaque, ou encore le héros de MM. Gallet et Massenet réintégrant le palais de Lahore. Kairam se débarrasse de ce mendiant au moyen de quelques pièces de menue monnaie. Cependant les danseuses battent leurs plus provocants entrechats. Mais Kairam n'est pas tranquille. Justement son confident l'a prévenu que le vagabond suspect rôdait aux environs, caché sous d'obscurs feuillages. Plus d'hésitations : le traître décroche une carabine, la confie à Nouraly. Nouraly manque son tigre, car Kairam l'avait, comme vous pensez, trompé sur l'identité du gibier à poursuivre, et Raïm revient pour nous apprendre qu'il saura se venger. Le dénouement approche. C'est sur la lisière d'un bois touffu : Raïm égorge d'abord Kairam et accorderait volontiers le même traitement à Nouraly qui s'avance et presse amoureusement Djelma de céder à ses vœux. La vertueuse princesse résiste. Raïm paraît, on s'embrasse. Quant à Nouraly, il consacre désormais son existence à la prière ou à la méditation. D'où une superbe invocation à Brahma qui clôt l'aventure.

Je n'insisterai pas sur les qualités médiocres de ce mélodrame dénué d'intérêt et de poésie. Le seul grand effet dramatique qu'il récèle en ses flancs inféconds est le coup de feu de Nouraly. Mais vous y retrouverez également la croix de ma mère sous les espèces d'une amulette que Djelma avait donnée à son mari et qui sert à le lui faire reconnaître. Constatons en somme que le compositeur avait contre lui le danger et pour

lui le mérite de travailler sur un tel livret. Ce n'est pas, heureusement, le seul mérite que nous nous plaisions à lui reconnaître. Après un intéressant prélude où se développe une belle et large phrase et que termine un point d'orgue dit par la flûte avec répliques de hautbois, de clarinette et de violon, nous noterons un chœur chanté dans la coulisse. Un chœur de chasse d'une allure franche et vive; l'*arioso* de Raïm : « Tu sais trop bien lire en mon âme »; le chant patriotique d'Ourvaci sont les points saillants du premier acte, un peu terne à la représentation. Au début du second, le chœur des esclaves cherchant à détourner Djelma de ses noires pensées est une tournure mélancolique bien appropriée à la situation. Oserai-je avouer que le long récitatif de Raïm, dont le sentiment dramatique est cependant bien lié aux paroles, nous a semblé manquer d'intérêt? Au reste, la musique chorale du cortège est d'une bonne venue et la phrase de Djelma : « Est-ce toi dont je sens la divine présence, ô Lackmi? » est charmante, absolument charmante.

Le divertissement, médiocrement réglé quant à la partie chorégraphique, contient un gracieux *andante* en *la* mineur, puis un chant en *la* bémol majeur emprunté, nous dit l'auteur, à l'Inde antique, mais dont les développements sont bien d'un maître rompu aux finesses de l'écriture moderne. M. Lefebvre ne saurait être rendu responsable des longueurs de la scène entre Nouraly et Djelma au troisième acte, tandis que

3.

Raïm les épie derrière un rideau de verdure. Nous louerons sans réserve le *larghetto* de Nouraly : « O Brahma, maître de la vie ! » accompagné par de larges accords et qui s'élève majestueusement de la supplication à l'extase, tandis que les chœurs indivisibles reprennent, après un retour au thème de l'ensemble initial, la même phrase qui semble s'élargir et s'élever encore. C'est d'un effet grandiose, qui a paru être ressenti par tout l'auditoire. On a bissé M. Saléza, et ce sont des bravos sincèrement enthousiastes qui ont salué la reprise de la phrase à l'ensemble. Si nous examinons l'œuvre au point de vue orchestral, nous n'aurons aucune peine à y applaudir d'ingénieuses combinaisons de timbres, sans violences ni exagération de coloris. L'auteur de *Judith* est, en outre, nous le savions de longue date, un harmoniste distingué, à qui nul enchaînement d'accords n'est inconnu. Il a su user avec sobriété des ressources dont il dispose, et c'est là un éloge que nous regrettons de ne pouvoir toujours décerner aux musiciens contemporains.

Mme Rose Caron a déployé dans le rôle de Djelma ses rares qualités de chanteuse tragédienne. Elle possède au suprême degré l'aspect exotique du personnage qu'elle a rendu, comme une véritable artiste qu'elle est, d'une façon absolument exquise. M. Renaud, un peu troublé, ce nous semble, au premier acte, sous la noire moustache du radjah, s'est retrouvé aux deux derniers, et a chanté avec beaucoup de

force et d'émotion le rôle de Raïm. M. Saléza, et M. Dubulle, dans un rôle plus effacé, ont tenu avec un vrai talent leurs emplois respectifs. Mme Héglon fait applaudir, au premier acte, sa très belle voix de mezzo.

J'ai dit ce que je pensais de l'invention du ballet, qui consiste à reproduire dans l'Inde le pas des mouchoirs que nous révéla il y a quelques années la belle Fatma. Mlle Sandrini y est adorablement jolie. Ajoutons que l'exécution est consciencieusement et habilement dirigée par M. E. Mangin.

Le même soir, 25 mai, le baryton Noté chante pour la première fois, le rôle d'Ulysse, dans *Deïdamie,* qui commençait le spectacle.

1er JUIN. — Reprise de *Roméo et Juliette* [1].

Roméo et Juliette a reparu sur l'affiche de l'Opéra, et avec le nom de Mlle Sibyl Sanderson en regard de celui de l'héroïne de Shakespeare et de Gounod. C'est le premier des ouvrages, dont les décors ont été la proie des flammes, au mois de janvier dernier, qui reprend sa place au répertoire, depuis l'incendie de la rue Richer. La belle partition de Gounod nous est rendue dans les décors neufs et avec une distribution de premier ordre. La salle, une vraie salle de vendredi,

1. DISTRIBUTION. — Roméo, M. *Alvarez* — Frère Laurent, M. *Gresse.* — Capulet, M. *Delmas.* — Tybalt, M. *Gibert.* — Mercutio, M. *Noté.* — Le duc de Vérone, M. *Ballard.* — Le comte Paris, M. *Laurent.* — Benvolio, M. *Gallois.* — Grégorio, M. *Douaillier.* — Frère Jean, M. *Dénoyé.* — Juliette, Mme *Sibyl Sanderson.* — Stefano, Mme *Agussol.* — Gertrude, Mme *Beauvais.*
Au quatrième acte, danse : Mlle *Hirsch*, M. *Vasquez.*

qui est réputé le jour élégant de l'Opéra, était digne de la solennité de cette reprise. Par sa beauté suave, Mlle Sibyl Sanderson, sous les traits de Juliette Capulet, justifie délicieusement l'amour de Roméo Montaigu. Elle est adorablement jolie dans tous ses costumes et ravissante sous une coiffure d'un blond chaud vénitien, dans la forme moyen-âge. Cet hommage rendu à la femme, il nous faut louer l'artiste qui a mis beaucoup de tendresse et de passion dans les chants d'amour de Juliette, qui passent sur ses lèvres en notes sonores et brillantes. Bref, la tragédienne et la cantatrice ont incarné avec un art exquis cette adorable figure, pour laquelle le poète et le musicien n'ont pu rêver une interprète plus parfaite à tous les points de vue.

C'est M. Alvarez qui reprenait le rôle de Roméo, qu'il avait déjà chanté avec le plus grand succès, succès qu'il a retrouvé tout entier. Sa jolie voix de ténor fait valoir les côtés tendres du personnage, et s'enfle magistralement dans l'expression des sentiments tragiques du rôle. Les spectateurs de cette belle représentation avaient pour Juliette les yeux et les sentiments de Roméo. M. Delmas chante et joue le rôle de Capulet en grand artiste. Citons encore M. Noté, dans le rôle de Mercutio ; M. Gibert, dans celui de Tybalt, M. Gresse et Mlle Agussol, qui a très lestement enlevé la sérénade du page ; puis Mlle Hirsch, qui est toujours l'habileté et la souplesse mêmes dans le ballet du quatrième acte. Très belle soirée en somme pour l'œuvre, pour

ses remarquables interprètes et pour l'Opéra, qui compte désormais un ouvrage de plus à son répertoire si malheureusement restreint par suite du sinistre du mois de janvier dernier.

8 JUIN. — Mme Marguerite Carrère chante, pour la première fois, le rôle de Sieglinde, dans la *Valkyrie.* En sortant de l'emploi des chanteuses légères pour aborder le long et important rôle de Sieglinde, de la *Valkyrie*, Mme Carrère, la toute charmante Marguerite de *Faust*, tentait une épreuve qui ne laissait pas que d'être redoutable. Mais à vaincre sans péril on triomphe sans gloire : la jeune et sympathique artiste nous donne une Sieglinde adorablement jolie et délicieusement poétique ; triomphant d'une nervosité bien naturelle en semblable occurrence, elle joue le rôle avec une rare intelligence, et le chante d'une voix très pure, qui lui conquiert le public et lui vaut les applaudissements des abonnés.

11 JUIN. — Mme Rose Caron, malade, est remplacée, dans le rôle de Brunehilde, de *Sigurd*, par Mme Martini, qui revient de Bordeaux, où elle a passé la saison dernière et récolté de très grands succès. La nouvelle Valkyrie s'est tirée a son très grand honneur de la partie qui lui était confiée. Elle a été beaucoup et très justement applaudie.

13 JUIN. — M. Saléza chante pour la première fois dans *Roméo et Juliette*, le rôle de Roméo, à côté de Mlle Sibyl Sanderson. M. Saléza, très en voix, a eu des accents d'une tendresse très expressive pour traduire la passion de l'époux de

Juliette. Son succès était acquis au cinquième acte, quand il s'est transformé en véritable triomphe dans le grand duo dramatique final, où il s'est montré tout à fait supérieur. On l'a chaleureusement rappelé après le baisser du rideau avec Mlle Sanderson, qui est une Juliette ravissante à tous les points de vue. Plus on la voit, plus on l'entend, plus on veut la revoir et l'entendre.

15 JUIN. — Mme Fiérens, retour d'une brillante saison à Lyon, fait sa rentrée dans le rôle d'Ortrude de *Lohengrin*. M. Dupouget chante, pour la première fois, le rôle du Roi : Henri l'Oiseleur.

22 juin. — Le baryton Bartet chante, pour la première fois, le rôle d'Athanaël, dans *Thaïs* [1].

25 et 27 JUIN. — Relâche, *par ordre* [2].

6 JUILLET. — Mlle Berthet chante, pour la première fois, le rôle de Marguerite, dans *Faust*. Cette jeune cantatrice, qui depuis son nouveau début dans *Hamlet*, s'est montrée constamment en progrès, à la fois très touchante et très dramatique. Habile virtuose, elle enlève brillamment les vocalises du miroir. Dans les deux scènes de l'église et de la prison, la comédienne marche de pair avec la chanteuse. A ce double point de vue Mlle Berthet est beaucoup et justement applaudie.

1. M. Mangin conduit pour la première fois, comme chef d'orchestre, la représentation de *Thaïs*.
2. Les quatre théâtres subventionnés furent invités à faire relâche, en signe de deuil, à l'occasion de l'assassinat du président Carnot.

9 JUILLET. — Début de Mlle Bourgeois dans la *Valkyrie*. Le nom de la débutante était déjà connu. Il avait défrayé la chronique des faits-divers avant de ressortir de la critique musicale. Mais ne rappelons pas une histoire que les échos ont emportée, et occupons-nous de la chanteuse qui abordait la scène pour la première fois dans un rôle redoutable, celui de Brunehilde, la Valkyrie de Richard Wagner. Mlle Bourgeois est une toute jeune personne. Elle compte à peine vingt ans. C'est le bon âge pour débuter au théâtre, et quand on possède les qualités vocales de la nouvelle Brunehilde, on a tout le temps devant soi pour les perfectionner et les mûrir. La voix est superbe, d'une sonorité éclatante, très égale dans tous les registres. On peut dire que M Bourgeois a l'instinct du chant, si elle n'en a pas encore le style. Le style lui viendra, et il serait pour le moment téméraire de lui demander autre chose que des sons magnifiques, lancés avec une facilité surprenante et une audace qui ressemblerait presque à de l'expérience. Ajoutez à cela un sentiment dramatique réel, une énergie farouche, de bonnes intentions qui ont besoin d'être réglées, cela suffira pour établir qu'il y a, dans la nouvelle pensionnaire de MM. Bertrand et Gailhard, l'étoffe d'une chanteuse dramatique qui a devant elle un long et bel avenir. Mme Bosman prête à la touchante Sieglinde le charme de sa belle voix et il n'y a que des éloges à adresser à MM. Fournets, Dupeyron, Chambon, à Mme Héglon et aussi aux petites Valkyries, qui

représentent une chevauchée délicieuse. N'oublions pas M. Taffanel, le chef d'orchestre, qui conduit en virtuose la magistrale partition de Richard Wagner.

11 JUILLET. — Ce soir, à l'Opéra, *Thaïs* et *Djelma*. Mlle Berthet chantera pour la première fois le rôle de Thaïs et Mlle Chrétien celui de Djelma.

18 JUILLET. — Après la Brunehilde de *Sigurd*, Mlle Martini chante, ce soir, la Sieglinde de la *Valkyrie*. Cette jeune cantatrice, dont nous avons déjà constaté les rares qualités vocales et le réel sentiment dramatique, obtient un très grand succès.

30 JUILLET. — Dans *Djelma*, le ténor Vaguet chante, pour la première fois, le rôle de Nouraly, et Mlle Beauvais celui d'Ourvaci.

1er AOUT. — Le ténor Affre, retour de Lyon, où il a fait toute la dernière saison, chante, pour la première fois, le rôle de Roméo, dans *Roméo et Juliette*.

17 AOUT. — Mlle Beauvais chante, pour la première fois, le petit rôle de Taanach, dans *Salammbô*.

3 SEPTEMBRE. — Mme Rose Caron fait, ce soir, après un mois de congé, sa rentrée par sa belle création de *Salammbô*. La grande artiste y retrouve son succès accoutumé. Elle y est admirable d'un bout à l'autre, soit lorsqu'elle se défend, au second acte, dans la grande scène du temple, contre les séductions du voile de Thanit, soit lorsqu'elle se laisse aller, au quatrième acte, dans

les bras de Matho, pour lui arracher le précieux talisman qui assure le salut de Carthage. Au tableau de la Terrasse, la délicieuse mélodie des Colombes a passé sur ses lèvres, soupirée dans un style exquis. M. Saléza, dans le rôle de Matho, le baryton Renaud, dans celui d'Hamilcar, le jeune ténor Vaguet, sous la robe du grand-prêtre, ont partagé avec leur grande camarade le succès de cette soirée où la belle œuvre d'Ernest Reyer est d'un bout à l'autre chaleureusement applaudie.

10 SEPTEMBRE. — Mlles Beauvais et Sauvaget chantent pour la première fois, au troisième acte de la *Valkyrie*, les rôles de Siegrune et Rossweisse, dans le chœur des Valkyries.

15 SEPTEMBRE. — Le baryton Noté chante pour la première fois, le rôle de Valentin, dans *Faust*.

19 SEPTEMBRE. — Mlle Beauvais chante, pour la première fois, le rôle de Stefano, dans *Roméo et Juliette*, et Mme Vincent, celui de la nourrice Gertrude [1].

19 SEPTEMBRE. — Dans le chœur des Valkyries au troisième acte, Mme Laflèche chante, pour la première fois, le rôle de Waltraute.

28 SEPTEMBRE. — M. Idrac chante pour la première fois le rôle d'un Philistin, dans *Samson et Dalila*.

3 OCTOBRE. — Mlle Beauvais, Mme Vincent

1. Le 7 septembre, M. Mangin conduit pour la première fois, au pupitre du chef d'orchestre, la représentation de *Faust*; le 8 septembre, celle de *Roméo et Juliette*, et le 12 septembre, celle de la *Maladetta*.

et M. Lacome, chantent pour la première fois, dans *Thaïs*, le rôle de Myrtale, d'Albine et d'un serviteur.

5 OCTOBRE. — Dans *Salammbô*, MM. Lacome et Cancelier chantent pour la première fois les rôles d'Autharinte et d'un prêtre d'Echitgien.

9 OCTOBRE. — Répétition d'ensemble d'*Othello*.

10 OCTOBRE. — Mlle EVA Dufrane chante pour la première fois, dans la *Valkyrie*, le rôle de Fricka.

12 OCTOBRE. — Première représentation d'*Othello*[1], drame lyrique en quatre actes, de M. Arrigo Boïto, musique de M. Giuseppe Verdi, version française de MM. Camille de Locle et A. Boïto. C'est le 5 février 1887 qu'*Othello* était pour la première fois représenté au théâtre de la Scala de Milan. M. Pedro Gailhard, le collaborateur, alors, de M. Ritt, assistait par spécial privilège, à la répétition générale fermée à tous, et nous

1. Cette répétition d'ensemble n'était autre que la répétition générale de l'œuvre de Verdi. A la demande expresse du maître, il n'y eu pas, en effet, de répétition générale publique. Les critiques amicaux seuls furent admis à cette répétition d'ensemble pour laquelle, les fauteuils d'orchestre ayant été enlevés, Verdi avait à sa disposition tout l'emplacement du rez-de-chaussée où il avait établi son quartier général, au milieu de quelques invités, au nombre desquels plusieurs académiciens. Cette mesure avait soulevé bien des protestations et l'on se demandait, non sans raison, comment un compositeur étranger, à qui l'Opéra faisait l'honneur de jouer son ouvrage, pouvait avoir la prétention excessive de bouleverser tous les usages établis.

2. DISTRIBUTION. — Othello, M. *Saléza*. — Iago, M. *Maurel*. — Cassio, M. *Vaguet*. — Ludovic, M. *Gresse*. — Rodrigue, M. *Laurent*. — Montano, M. *Douaillier*. — Un héraut, M. *Cancelier*. — Desdémone, Mme *Rose Caron*. — Emilia, Mme *Héglon*.

avions pu espérer entendre à Paris, quelques mois après, la nouvelle œuvre de l'illustre auteur de *Rigoletto*, du *Trovatore* et de la *Traviata*. Mais, par suite de difficultés de traduction selon les uns, de distribution suivant les autres, il n'en fut rien... *Othello* commença son tour d'Europe : on l'entendit un peu partout en italien : à Londres, à Vienne, comme à New-York, à Nice, à Gênes, à Monte-Carlo, avec le célèbre ténor Tamagno, même en hollandais, à Amsterdam. Mais il fallut attendre sept belles années pour que M. Gailhard, redevenu directeur de l'Opéra et désormais l'associé de M. Bertrand, nous le donnât en français avec les interprètes rêvés par le maître. On sait par quelles incessantes transformations a passé la manière du maître et comme, à partir de *Don Carlos*, et sous l'évidente influence de Wagner, son style s'est constamment modifié, sans pourtant que le compositeur abdiquât sa personnalité. Verdi se préoccupe de la situation avec le dessein prémédité de suivre pas à pas le développement du drame. Et la déclamation prenant, dans sa manière nouvelle, une importance majeure, la musique se trouve ainsi ramenée dans une certaine mesure à sa véritable fonction : celle d'exprimer la pensée poétique et de la rendre sensible. *Othello* nous paraît être, avec *Aïda*, le chef-d'œuvre de Verdi. Il est permis de dire que le vaillant compositeur s'est élevé du mieux qu'il a pu, dans l'ouvrage qui précédait *Falstaff*, à la hauteur du mouvement actuel. Que demande, en effet, notre épo-

que au drame musical ? Un souci de plus en plus grand de la vérité, un accord de plus en plus intime entre la parole et la note, l'étude de l'âme et l'expression des passions, l'abandon des vieilles formules exclusivement musicales, un orchestre éloquent, des harmonies intéressantes... Ces vœux, Verdi les a entendus et les a comblés ou à peu près, avec son *Othello*. Alors qu'à soixante-treize ans il était permis de se taire, Verdi s'est mesuré, pour l'un de ces derniers combats, au plus redoutable des adversaires. Dans cette lutte suprême, il n'y a eu ni vainqueur ni vaincu, et du fond de son tombeau, le poète anglais peut crier au musicien d'Italie : « *Well roared, old lion !* Bien rugi, vieux lion ! »

La pièce commence brusquement. M. Boïto a carrément supprimé le premier acte de Shakespeare, qui se passe à Venise, et nous transporté immédiatement à Chypre. C'est la nuit. Nous sommes sur la place du Château et le rideau se lève sur un orage intense, symphoniquement dépeint : belle page d'orchestre et superbe décoration. Un vaisseau est signalé. C'est celui qui porte Othello vainqueur des Sarrasins. Les soldats et le peuple qui le suivent des yeux tombent à genoux, et dans une poignante prière supplient le ciel de l'épargner. La tempête se calme. Le vaisseau aborde et Othello saute à terre. Sa première phrase se détache de grande allure pour annoncer à tous que l'orgueil musulman est châtié et que Venise est triomphante. Au cri de triomphe d'Othello, le peuple a répondu par celui

de : Victoire ! Et nous voici dès l'instant précipités dans le drame. Iago, l'honnête Iago, encourage Rodrigue le soupirant éconduit de Desdémone, lui promet les faveurs de la jeune femme, l'excite contre Cassio, le lieutenant du général more, Cassio, qu'il déteste, lui, Iago, parce qu'il lui reproche envieusement son trop rapide avancement. — « Je reste, dit-il, de sa Moresque Seigneurie l'enseigne; mais il est sûr que, si j'étais le More, je ne voudrais pas voir autour de moi rôder un Iago... » A peine détachée du sombre rôle qui jusqu'à la catastrophe finale ne va pas se démentir un instant, la phrase est couverte par les cris de joie des soldats et du peuple qui allument des feux de joie. Au chœur rempli d'entrain s'enchaîne un brindisi, chanté par Iago. Il faut faire boire Cassio, et Iago célèbre les bienfaits de la divine liqueur. La chanson à boire, conçue dans la couleur générale du rôle, traduit l'hypocrisie et la méchanceté du personnage. Elle est suivie d'un duel entre Cassio et Montano, et de l'intervention d'Othello, qui force les combattants à mettre bas les armes et dégrade Cassio, assez oublieux de lui-même pour s'être enivré et avoir croisé le fer contre un soldat comme lui. Attirée par le bruit, Desdémone est survenue et, l'ordre rétabli, Othello reste seul avec elle, lui chante son amour, lui redemande les aveux d'autrefois. Il y a là un souvenir de *Lohengrin*, un duo délicieux, annoncé par les violoncelles, accompagné par les harpes et les violons, encadré par l'azur étoilé, le duo du Baiser, qui se perd dans le bleu le plus pur...

Le second acte nous conduit dans une salle basse du château devant lequel s'est passé le premier acte. Iago, poursuivant son horrible trame, engage Cassio à réclamer la protection de Desdémone, « le chef de notre chef », dit-il, et quand il le voit parti, il nous ouvre sa vilaine âme, lançant au ciel un *credo* blasphématoire. Le *credo* d'Iago, accompagné par des harmonies glaçantes, est une page d'une beauté terrible. Le librettiste, on l'a remarqué, a donné au personnage une allure un peu différente de celle qu'il a dans le drame de Shakespeare. Il en a fait une créature révoltée à la fois contre les hommes et contre Dieu, une sorte d'archange déchu, de démon, non pas le Dieu, mais l'Homme du mal. « Je crois, dit-il, en un Dieu cruel qui m'a créé semblable à lui... Je suis un scélérat, car je suis homme. » Maurel chante ce long blasphème avec une puissance stridente absolument remarquable... Puis, amenant Cassio auprès de Desdémone, Iago va se poster sur le passage d'Othello, et murmure : « Ceci me déplaît ! » en désignant le solliciteur innocent et sa non moins innocente protectrice. Le soupçon naît aussitôt dans l'esprit du More, et Iago l'y cultive, l'y entretient jusqu'à ce qu'il arrive à la phrase célèbre : « Craignez, Seigneur, la jalousie. » Tous ces récitatifs dits à demi-voix s'enlèvent sur une symphonie qui rend merveilleusement les sentiments des deux personnages : la nature loyale et fougueuse du More, la nature cauteleuse, reptilienne, du Vénitien. Là se place, faisant à ces

sombres pages la plus heureuse diversion, un chœur d'une suavité charmante, chanté par les jeunes filles, les enfants et le peuple qui viennent offrir des fleurs à Desdémone. Après ce chœur, Desdémone implore Othello en faveur de Cassio et le More sent ses tempes devenir brûlantes au nom de celui qu'il croit être son rival. Desdémone tire son mouchoir pour lui entourer la tête. Othello le rejette. Sa suivante, Emilia, femme d'Iago, le ramasse Et nous avons là, dans le goût de la célèbre page de *Rigoletto*, un magistral quatuor entre Othello qui menace et reproche, Desdémone qui proteste et se désole, Iago qui veut s'emparer du mouchoir et Emilia qui résiste... Verdi excelle à faire de toutes ces complications une simplicité lumineuse. Othello reste seul songeur, doutant et triste... « Le poison fait son œuvre », dit le monstre acharné à sa perte. En un magnifique air de bravoure, le More adresse ses adieux à la gloire, aux batailles, aux triomphes, aux vaisseaux, aux troupes empanachées. Mais il veut une preuve, car le doute est pire que la certitude. Alors Iago lui raconte le rêve de Cassio, couché un jour à côté de lui et appelant tendrement Desdémone. Othello s'emporte, et l'acte se termine sur un appel au Dieu vengeur, d'un entrain enragé et d'une sonorité de trompette guerrière.

Un prélude d'orchestre sur le motif du second acte : « Craignez, Seigneur, la jalousie » et le rideau se relève pour le troisième acte sur la grande salle d'honneur du château. Iago reprend

sa victime et la torture de plus belle. « Demandez à votre femme où est le mouchoir que vous lui avez donné, dit-il; dissimulez avec elle... » Or, ce mouchoir, Iago l'a porté lui-même dans la chambre de Cassio. Le duo entre les deux époux commence sur un motif d'une douceur adorable et avec les apparences de la plus tendre confiance, jusqu'à ce que Desdémone revienne à son malencontreux protégé, Cassio, et qu'Othello en vienne au fatal mouchoir qu'il redemande comme talisman de famille. Il accuse Desdémone, épuise sur elle son ironie et finit par la jeter dehors; puis il demeure triste, fatigué, lamentable, soupirant des plaintes que rythment avec des déchirements les sanglots de tous les violons de l'orchestre. Iago l'aborde, lui annonce la venue de Cassio et le cache derrière une tapisserie pour lui faire voir la preuve, la fameuse preuve... Cassio arrive léger, plein de bonne humeur et d'espérances, content de la trouvaille du mouchoir qu'il attribue à une conquête inconnue, content de voir cesser bientôt sa disgrâce militaire. Iago le pousse, le talonne, le harcèle. Il prend des mains de Cassio le mouchoir, le passe derrière son dos et le montre à Othello rugissant de fureur. Là, comme dans tout le reste de l'ouvrage, chaque personnage conserve son caractère musical, et les broderies vocales de Cassio font une sorte d' « entre-deux » entre la basse hypocrite de Iago et les cris de désespoir d'Othello caché. Mais le canon et les trompettes annoncent la venue de l'ambas-

sadeur de Venise. Othello va le recevoir. Ici se place le ballet ajouté après coup par Verdi, et un peu hâtivement écrit, disons-le, pour l'édition parisienne de son œuvre... L'ambassadeur Ludovico apporte un message qui rappelle Othello à Venise et le décharge de son commandement, donné à Cassio. Othello lit le message devant le peuple assemblé. Au nom de Cassio, il éclate, se précipite sur Desdémone et la jette à terre. Stupeur générale et ensemble qui commence par des chuchotements de surprise et d'indignation de la foule et se termine par un grand éclat de sonorité. Othello, affolé, se précipite sur tous comme un fou, chasse l'ambassadeur et repousse la foule : « Fuyez Othello ! » Puis, cédant à la violence de ses émotions, il roule évanoui aux pieds d'Iago. Au loin on crie encore : « Vive le lion de Saint-Marc ! » Iago, triomphant, montre alors le corps inanimé d'Othello et répond : « Le lion est à terre ! » Effet superbe, et de plus vraiment original, que le librettiste Boïto a tiré de son propre fonds.

Le quatrième acte est tellement classique que nous aurions honte à le raconter. Il se passe dans la chambre de Desdémone. Il débute par un prélude de cor anglais, soutenu par les clarinettes et les flûtes d'une tristesse mortelle. Desdémone y chante, avant sa prière du soir à la Vierge Marie, la romance du Saule, un modèle d'inspiration déchirante qui se termine par un grand cri de désespoir de la malheureuse jeune femme rappelant la suivante comme le dernier

être humain auquel elle puisse se rattacher avant la catastrophe... On dirait que le maître, redoutant la comparaison qu'on eût pu établir entre sa musique et celle de Rossini, a fait là un effort pour se surpasser et s'élever au-dessus de lui-même... Il y a merveilleusement réussi. Othello apparaît sombre, menaçant, annoncé par une ritournelle des contre-basses du plus curieux effet : on croirait entendre rugir une bête fauve. Dans cette dernière scène que terminent le meurtre de Desdémone et le suicide d'Othello, le ténor Saléza s'est révélé, disons-le, « grand tragédien lyrique ». Quand, après qu'il s'est frappé, murmurant la phrase amoureuse du premier acte : « Encore un baiser », il est venu mourir, les lèvres sur les lèvres froides de la bien-aimée, il n'y avait pas, dans toute la salle, un œil sec ni un cœur qui battît tranquillement... En résumé, une œuvre intéressante toujours, souvent puissante, digne couronnement de la carrière de son illustre auteur, et méritant, à tous égards, d'être applaudie à Paris. Superbement montée [1] par les directeurs de l'Opéra, qui lui ont donné des décors splendides, elle a trouvé des interprètes de tout premier ordre en la personne de Maurel, un incomparable Iago ; de

1. Voici les noms des décorateurs que MM. Bertrand et Gailhard ont chargé d'encadrer l'œuvre magistrale de Verdi : 1er acte, la *Tempête* : M. Amable. — 2e acte, le *Palais* : M. Jambon. — 3e acte, la *Salle mauresque* : M. Carpezat. — 4e acte, la *Chambre de Desdémone* : MM. Rubé et Chaperon. Les dessins des costumes étaient l'œuvre de M. Bianchini.

Mme Rose Caron, une Desdémone idéale, et de Saléza, un Othello puissamment tragique : quel admirable trio ! Et puis tous, jusqu'aux rôles de moindre importance, supérieurement tenus par M. Vaguet, par M. Gresse, par Mme Héglon [2], tous ont contribué au triomphe du vaillant octogénaire « entré vivant dans l'immortalité ».

15 OCTOBRE. — Seconde représentation d'*Othello*. — Mme Caron, très surmenée par les répétitions d'*Othello*, n'a pu chanter le rôle de Desdémone. Mme Bosman, qui la remplace au pied levé, se tire à son honneur de la tâche difficile qui lui est imposée par les circonstances, elle est très applaudie ainsi que ses camarades, et M. Verdi, qui est dans la salle, lui adresse de vives félicitations [1].

22 OCTOBRE. — M. Dupeyron remplace, à l'improviste, dans *Othello*, M. Saléza, indisposé. Le jeune ténor a beaucoup de succès ; sa voix géné-

1. Au cours de la première représentation d'*Othello*, M. Casimir-Perier, président de la République, qui venait pour la première fois à l'Opéra, depuis son élection à la première magistrature de l'Etat, remettait à Verdi les insignes de grand'croix dans l'ordre national de la Légion d'honneur. Il faisait en outre distribuer, par les soins de M. le colonel Chamoin, la somme de mille francs au petit personnel du théâtre. En même temps, M. Verdi, pour ne pas demeurer en reste avec les largesses du chef de l'Etat, faisait remettre mille francs à ce même petit personnel, envoyait cinq mille francs à la caisse de secours de l'Opéra et faisait don à l'Assistance publique de ses droits d'auteur pendant les quinze premières représentations d'*Othello*. De leur côté, MM. Boïto, le librettiste d'*Othello*, et M. Ricordi, éditeur de sa partition et du livret, remettaient mille francs au petit personnel du théâtre. Soirée de largesses !

2. Le 20 octobre, M. Mangin, conduit pour la première fois, au pupitre du chef d'orchestre, la représentation de *Salammbô*.

reuse, son accent dramatique sont très appréciés du public, qui fête en même temps Mme Caron, reparaissant dans sa belle création de Desdémone.

24 OCTOBRE. — M. Delmas, dans *Othello*, chante le rôle d'Iago à la place de M. Maurel qui, dans la journée, avait fait prévenir l'administration qu'il était souffrant et dans l'impossibilité de paraître en scène. M. Delmas a accepté de remplacer son camarade pour ainsi dire au pied levé, et il est récompensé de cet acte de dévouement artistique par le grand succès que lui a fait le public.

2 NOVEMBRE. — Relâche, *par ordre*, à l'occasion de la mort d'Alexandre III, Empereur de Russie.

7 NOVEMBRE. — Après une absence de plusieurs mois, écrivait M. Charles Darcours, la reine de beauté qui avait cessé d'être Manon et Phryné, à l'Opéra-Comique, pour devenir Thaïs à l'Opéra, a reparu devant le public parisien : l'ouvrage de M. Massenet lui servait naturellement de rentrée. Mlle Sibyl Sanderson a gazouillé avec le charme qui lui est personnel les parties gracieuses du rôle de Thaïs, mais elle en a chanté d'une voix plus ample que par le passé les pages dramatiques et, dans la scène touchante de la fin, sa simplicité émouvante a vivement impressionné le public. Mlle Sanderson a obtenu un succès considérable et, à la chute du rideau, elle a été rappelée plusieurs fois. M. Bartet, qui succède à M. Delmas dans le rôle d'Athanaël dont il avait déjà pris possession dès le 22 juin, dirige non sans habileté une des plus belles voix de baryton

qu'on puisse entendre ; il est moins satisfaisant comme comédien, et il aurait besoin qu'une personne expérimentée lui apprît à se faire une tête d'anachorète un peu moins réjouie que celle qu'il nous a montré. M. Alvarez est d'une légèreté charmante dans le personnage de Nicias. Les deux courtisanes que représentaient à la création Mmes Marcy et Héglon sont aujourd'hui tenues par Mlles Loventz et Beauvais : c'est un chassé-croisé de jolies femmes. L'ensemble de l'exécution a donné beaucoup d'attrait à cette reprise de l'intéressant ouvrage de M. Massenet [1].

Thaïs était précédée de *Gwendoline :* spectacle très français, ce qui est devenu rare à l'Opéra.

19 NOVEMBRE. — Relâche, *par ordre*, à l'occasion des obsèques du Tzar.

7 DÉCEMBRE. — M. Renaud prend possession, dans l'*Othello* de Verdi, du rôle d'Iago. Excellent chanteur et très intelligent comédien, M. Renaud s'est tiré tout à son honneur de la partie qu'il jouait, et qui lui a valu un très beau succès, ajoutons : un succès très mérité. Il a composé le personnage avec un art consommé, faisant ressortir très adroitement les différentes faces de ce caractère. Ce n'est pas jouer un rôle que de l'interpréter ainsi, c'est le créer, et M. Renaud a fait à son tour une véritable création d'Iago. Il le chante, en outre, en véritable tragédien lyrique, ne laissant rien dans l'ombre des intentions

1. M. Emmanuel Chabrier, le compositeur de *Gwendoline*, était décédé le 12 septembre précédent.

musicales du compositeur, donnant à chaque mot, à chaque note, sa valeur véritable, son sens exact. Le public s'est montré très chaleureux dans les applaudissements qu'il n'a pas ménagés à l'artiste et qui s'adressaient non moins au chanteur qu'au comédien.

14 DÉCEMBRE. — Millième représentation de *Faust* 1. — Devant une brillante salle du vendredi, où nous avions devant nous à l'orchestre, M. Faure, qui fut un exquis Méphistophélès ; où nous remarquions, à l'amphithéâtre, Mme Rély (la femme de notre excellent confrère Charles Darcours), qui, sous le nom d'Amélie Faivre, créa Siebel, Mmes Fidès Devriès et Gabrielle Krauss, qui chantèrent Marguerite ; où l'on se montrait, dans une loge, Mme Miolan-Carvalho, l'imcomparable créatrice du rôle, *Faust*, à trente-cinq ans de distance depuis le jour de sa première représentation au Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple, et vingt-cinq ans après sa mise au répertoire de l'Opéra *Faust*, est solennellement donné, hier, pour la millième fois. A la suite d'une belle représentation naturellement confiée aux chefs d'emploi, et où nous avons le vif plaisir de particulièrement applaudir Mme Rose Caron, pour son grand art, le ténor Alvarez, pour sa voix fraîche, et M. Delmas, pour son admirable dic-

1. DISTRIBUTION. — Marguerite, Mme *Rose Caron*. — Siebel, Mme *Agussol*. — Marthe, Mme *Deschamps-Jéhin*. — Faust, M. *Alvarez*. — Méphistophélès, M. *Delmas*. — Valentin, M. *Renaud*.

Apothéose, hymne de M. Jules Barbier, musique de M. A. Thomas, chanté par tous les artistes et les chœurs.

tion, après le trio de la prison, redemandé d'enthousiasme, et au lieu de l'habituelle apothéose, nous voyons s'ouvrir le plancher de la scène entière et des dessous émerger, au fond, entouré des neuf muses, un groupe de grande allure modelé par Falguière. Le maître sculpteur y a représenté, planant sur la statue de l'illustre musicien, une Renommée aux ailes déployées conçue dans un style classique. De la main droite la déesse porte à sa bouche la trompette destinée à chanter la louange du grand compositeur ; de la main gauche, elle tient, appuyée sur sa hanche, la lyre d'Apollon. Quant à l'effigie de Gounod, elle a été interprétée par l'artiste d'une façon qui, plus encore, rappelle l'antique. L'immortel auteur de *Faust* est assis, recouvert d'une draperie, qui laisse nus les deux bras et l'épaule gauche. La main droite est tombante ; l'autre est appuyée sur le dossier de la chaise. Aux pieds du maître, des masques comiques et tragiques sont épars, symbolisant les deux faces de son talent. Et alors, se joignant aux interprètes de *Faust* tous les artistes de l'Opéra, ayant pour la circonstance revêtu les costumes des divers personnages des œuvres de Gounod : Mlle Sanderson, en Juliette ; M. Saléza, en Roméo ; M. Gresse, en frère Laurent ; Mme Carrère, en Baucis ; Mlle Bréval, en Sapho, Mlle Berthet, en Mireille, etc., entonnent le chœur de M. Jules Barbier, mis en musique par M. Ambroise Thomas... Et ce fut réellement une belle fête de millième [1].

1. Cette cérémonie de l'apothéose de Gounod, accompagna

15 DÉCEMBRE. — Grande fête militaire et bal, au bénéfice de la caisse des retraites des officiers de réserve et de l'armée territoriale.

29 DÉCEMBRE. — Mme Bosman chante pour la première fois, dans *Djelma*, le rôle de Djelma, créé par Mme Rose Caron et le baryton Bartet, celui de Raïm, créé par M. Renaud.

Telle était l'histoire de l'Opéra, en cette année 1894, marquée par le sinistre de la rue Richet. L'ancien répertoire a complètement disparu de l'affiche. Un nouveau s'est formé, composé en grande partie d'œuvres étrangères : la *Valkyrie*, *Lohengrin*, *Othello* et de quelques œuvres françaises : *Faust*, *Roméo et Juliette*, *Salammbô*, *Sigurd*, *Samson et Dalila*, *Thaïs*. Et il a fallu, pour que cette révolution s'accomplît, la force majeure d'une catastrophe. Dans le tableau qui suit et dans lequel est résumée l'année expirée, on ne trouvera qu'une seule représentation des *Huguenots*, dont le matériel, échappé aux flammes, est dans un état de vétusté tel qu'on n'ose plus le montrer. Mais la *Juive*, le *Prophète*, *Guillaume Tell*, tant d'autres chefs-d'œuvre qui ont fait la gloire et la fortune de l'Opéra, sont endormis dans les cendres de l'incendie de la rue Richet. *Sigurd* ira-t-il jamais les y réveiller ?

les représentations suivantes de *Faust*. Dans le ballet de *Faust*, avaient débuté, deux danseuses italiennes, Mlles Zambelli et Piodi, représentant deux des courtisanes. Quelques jours après, Mlle Zambelli dansait, dans ce même ballet, le pas du miroir.

	Nombre d'actes	Date de la 1re repr. ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
Faust, opéra	5 a. 10 t.	1er janvier	40
Gwendoline, opéra	3 a.	3 janvier	12
La Maladetta, ballet	2 a. 3 t.	3 janvier	15
Les Huguenots, opéra	5 a. 6 t.	7 janvier	1
La Valkyrie, opéra	3 a.	10 janvier	23
Salammbô, opéra	4 a. 8 t.	15 janvier	13
La Korrigane, ballet	2 a. 3 t.	19 janvier	15
Deïdamie, opéra	2 a.	27 janvier	3
Samson et Dalila, opéra	3 a. 4 t.	»	14
Lohengrin, opéra	3 a. 4 t.	29 janvier	15
Les Deux Pigeons, ballet	2 a.	31 janvier	6
Sigurd, opéra	4 a. 9 t.	2 février	8
Rigoletto, opéra	4 a.	5 février	2
* *Thaïs*, comédie lyrique	3 a. 7 t.	16 mars	27
* *Djelma*[1], opéra	3 a.	25 mai	8
Roméo et Juliette, opéra	5 a. 8 t.	1er juin	15
Othello, opéra	4 a.	12 octobre	19

* Ce signe placé devant le titre des pièces indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

1. *Djelma* était l'œuvre d'un prix de Rome, que l'administration de l'Opéra, aux termes de son cahier des charges, doit représenter tous les deux ans sur la proposition de l'Institut et du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts.

COMÉDIE-FRANÇAISE[1]

1680-1895

C'est par un spectacle classique, l'*Avare* et le *Malade imaginaire,* suivi de la *Cérémonie* tradi-

1. Au 1er janvier 1894, la Comédie-Française comptait seize sociétaires hommes et onze sociétaires dames, en tout vingt-sept.

Etaient sociétaires à part entière, autrement dit à douze douzièmes : MM. Got (doyen), Mounet-Sully, Worms, Coquelin cadet; Mmes Suzanne Reichenberg, Barretta-Worms, Bartet, Pauline Granger, Dudlay et Blanche Pierson.

A onze douzièmes, M. Silvain.

A dix douzièmes et demi, MM. Prudhon, Le Bargy et de Féraudy.

A neuf douzièmes et demi, M. Baillet.

A neuf douzièmes, Mme Broisat.

A huit douzièmes et demi, M. Boucher.

A huit douzièmes, M. Leloir.

A sept douzièmes, MM. Truffier, Albert Lambert, Paul Mounet et Mlle Marcy.

A six douzièmes, Mlle Muller.

A quatre douzièmes, M. Berr, et Mlle Ludwig.

A trois douzièmes, M. Pierre Laugier, Mlle Kalb, ces deux derniers récemment promus.

La liste des pensionnaires se composait de MM. Martel,

tionnelle, que la Comédie-Française, inaugure, le lundi 1er janvier, l'année nouvelle, trois-cent-quinzième de son existence.

2 JANVIER. — M. Paul Mounet[1] joue pour la première fois, dans l'*Antigone*, de MM. Auguste Vacquerie et Paul Meurice, le rôle de Créon et M. Martel, celui de Térésia[2].

5 JANVIER. — Le spectacle représenté le 21 décembre, jour d'abonnement précédent, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Racine et composé de *Bérénice* et du *Prologue à Bérénice*,

Joliet, Dupont-Vernon, Villain, Roger, Clerh, Falconnier Hamel, Leitner, Dehelly, Paul Veyret, Mmes Fayolle, Frémaux, Amel, Persons, Hadamard, Renée du Minil, Rachel Boyer, Nancy Martel, Bertiny, Lynnès, Morino, Lerou, Marthe Brandès, Thomsen, Lainé-Luguet et Jamaux.

1. M. Mounet-Sully avait obtenu de la Comédie-Française, un congé de six mois pendant lequel il alla donner à l'étranger, en Russie, et en Amérique, des représentations de son répertoire.

2. M. Paul Mounet a pris possession, en matinée, dans *Antigone*, du rôle de Créon. Il l'a du premier coup marqué de sa propre personnalité artistique. Sans vouloir imiter son frère, il a eu de très beaux moments de fureur dans la première partie de la belle adaptation de MM. Vacquerie et Meurice, et une expression de sincère douleur en présence des cadavres que le dénouement amoncelle autour de lui. Il est un véritable artiste celui qui, après l'impression puissante laissée par Mounet-Sully dans la création de ce rôle magistral, trouve des effets dramatiques nouveaux et bien à lui pour présenter à son tour au public, et avec de réels avantages, un personnage de cette grandeur antique. M. Martel, à qui incombait la tâche de lui succéder dans le rôle de Térésias, a joué avec une consciencieuse autorité la grande scène du devin, au troisième acte. Du reste, la salle était comble, et ces modifications dans la distribution d'*Antigone* ne sont pas faites pour enrayer le grand mouvement d'admiration du public pour la belle traduction de Sophocle.

Dans la même journée, Mlle Bartet, jouait *Antigone* en matinée et le soir *Bérénice*. Double triomphe pour la brillante et vaillante artiste.

comédie en un acte, en vers, de MM. Edouard Noël et Lucien Paté, est donné pour la première fois devant la presse.

14 JANVIER. — La représentation de *Bérénice*, en matinée, est pour Mlle Bartet l'occasion d'un succès éclatant. La charmante comédienne, qui réalise superbement la touchante héroïne de Racine, est applaudie et acclamée durant tout le cours de ses cinq actes. Et c'est toute la salle qui, d'enthousiasme, bat des mains. Rappelée après chaque acte, Mlle Bartet a dû reparaître deux fois après le second et le dernier. Il y a quelques jours, c'était Mme Sarah Bernhardt qui entraînait tout Paris à la Renaissance, avec *Phèdre*. Aujourd'hui, c'est Mlle Bartet qui attire le public à la Comédie-Française avec *Bérénice*. Triomphe de la tragédie, M. Paul Mounet est un magnifique Titus, et M. Albert Lambert est un excellent Antiochus. Tous deux ont partagé, avec leur brillante camarade, le succès de cette matinée, qui avait attiré une foule énorme à la Comédie. La tragédie de Racine est précédée comme toujours, du charmant petit acte de MM. Ed. Noël et L. Paté, *Prologue à Bérénice*.

Le soir, changement de lever de rideau. *Camille*, la spirituelle petite comédie de M. Philippe Gille, qui devait précéder au spectacle le *Monde où l'on s'ennuie*, a dû être remplacé par le *Dîner de Pierrot*, par suite d'une indisposition de M. Pierre Laugier. Et, de plus, c'est M. Leloir qui joue dans le *Monde où l'on s'ennuie*, à la place de M. Laugier, le rôle de Desmillets, crée par lui,

mais que, depuis quelque temps, il avait abandonné à son jeune camarade.

15 JANVIER. — 272e anniversaire de la naissance de Molière : *George Dandin*[1], première représentation : le *Cimetière Saint-Joseph*[2], à-propos en vers et en deux tableaux de M. Gustave Rivet, et le *Malade imaginaire*[3], suivi de la *cérémonie.* — M. Gustave Rivet fut un poète et un auteur dramatique avant d'être député. Il publia plusieurs livres de vers, et donna, entre autres ouvrages, au théâtre Cluny, un drame en cinq actes, intitulé le *Châtiment*, où se trouvait une fort belle situation. Le *Cimetière Saint-Joseph*[4] nous revient présentement de ce même théâtre Cluny, où ce petit ouvrage fut donné pour la première fois, il y a quatorze ans, à l'une des matinées littéraires alors organisées par un acteur aujourd'hui oublié, du nom de Talien; c'est un simple à-propos composé en l'honneur de l'anniversaire de Molière, et nous n'avons pas besoin

1. DISTRIBUTION. — Clitandre, M. *Boucher.* — Lubin, M. *Berr.* — George Dandin, M. *Laugier.* — M. de Sottenville, M. *Villain.* — Collin, M. *Paul Veyret.* — Claudine, Mme Kalb. — Mme de Sottenville, Mme *Fayolle.* — Angélique, Mme *Nancy Martel.*

2. DISTRIBUTION. — Scapin, M. *Berr.* — Un fossoyeur, M. *Joliet.* — Deuxième fossoyeur, M. *Villain.* — Tartufe, M. *Dupont-Vernon.* — Alceste, M. *Leitner.* — Agnès, Mme *Muller.* — La France, Mme *Renée du Minil* — Dorine, Mme *Lynnès.*

3. DISTRIBUTION. — Argan, M. *Coquelin cadet.* — Thomas Diafoirus, M. *Truffier.* — Purgon, M. *Leloir.* — Beralde, M. *Martel.* — Diafoirus, M. *Joliet.* — Bonnefoy, M. *Roger.* — Fleurant, M. *Falconnier.* — Cléante, M. *Dehelly.* — Angélique, Mme *Barretta-Worms.* — Toinette, Mme *Kalb.* — Bélise, Mme *Fayolle.* — Louison, *la petite Parfait.*

d'ajouter qu'il est en vers, le vers étant l'accompagnement nécessaire de ces productions de circonstance. Le poème dramatique de M. Gustave Rivet se divise en deux parties. La première se passe au cimetière Saint-Joseph, il y a deux cents ans passés, la nuit même où Molière vient d'y être enterré, presque à la dérobée, sans honneurs, dans un coin de terre obtenu par pitié. Le second se passe de nos jours et nous représente l'apothéose de Molière. Il est rempli par un grand monologue, où la France célèbre son merveilleux poète comique. Tous les personnages créés par le génie de Molière entourent sa statue, qui sort triomphante de la tombe, et jettent à ses pieds des couronnes de laurier : c'est le traditionnel éloge du grand auteur.

Le premier tableau, de beaucoup supérieur à celui-ci, demeure vraiment original. Sur la tombe abandonnée de Molière, Alceste, Agnès, Dorine, Scapin lui-même, se sont réunis pour apporter des fleurs et joindre leurs armes. Soudain une ombre se glisse et approche furtivement... Dorine, la première l'a reconnue. C'est Tartufe qui vient insulter à son ennemi mort, dont tout à l'heure il a fait suivre le convoi par les huées de la populace. Alceste et ses compagnons se retirent au fond du théâtre, et laissent la place libre au misérable. Celui-ci s'approche de la tombe de Molière et exhale toute sa haine, en des vers d'une belle et franche allure.

Et il continue ainsi, vomissant ses injures, jusqu'à ce qu'enfin Alceste et ses compagnons

trouvent que le scandale a assez duré. Ils s'approchent du misérable et l'entourent. Tandis qu'Alceste lui dit vertement son fait, Scapin lui montre son bâton; le lâche, si insolent tout à l'heure, consent à prendre peur. Il se tourne vers Alceste et l'apostrophe. L'amant de Célimène lui riposte. Toute cette scène est vive et bien tournée. La donnée en est des plus heureuses. M. Dupont-Vernon et M. Leitner ont dit avec force les rôles de Tartufe et d'Alceste, et sont revenus trois fois saluer le public, entourés de leurs camarades M. Georges Berr (Scapin), Mlle Lynnès (Dorine), Mlle Frémaux (Agnès), ainsi que de Mlle du Minil, qui s'était chargée de déclamer le couplet de la France.

17 JANVIER. — Mlle Muller, souffrante, est remplacée dans le rôle d'Annette de Riverolle, de *Francillon*, par Mme Lainé-Luguet, qui avait déjà joué ce rôle avant son départ pour la Russie.

21 JANVIER. — Mme Amel joue, pour la première fois, le rôle d'Eurydice, dans *Antigone*.

22 JANVIER. — Reprise d'*Un Mariage sous Louis XV*[1], comédie en 4 actes, en prose, d'Alexandre Dumas. — C'est une très aimable pièce que le *Mariage sous Louis XV*, et nous ne saurions blâmer M. Claretie de l'avoir époussetée et remise dans la circulation : elle fera bonne figure dans un spectacle coupé et tiendra son rang, un

1. DISTRIBUTION. — Comte de Candale, M. *Baillet*. — Chevalier de Valclos, M. *Boucher*. — Jasmin, M. *G. Berr*. — Le commandeur, M. *P. Laugier*. — Un Suisse, M. *Joliet*. — Un officier, M. *Hamel*. — Comtesse de Candale, Mme *Barretta*. — Marton, Mlle *Kalb*.

très honorable second rang, avec les *Demoiselles de Saint-Cyr* et derrière *Mademoiselle de Belle-Isle*... Tout cela n'est ni profond ni même très littéraire, mais ce sont deux heures agréables à passer, et l'on ne s'ennuie pas une minute dans la compagnie du vieil amuseur. Mme Barretta est la plus douce, la plus séduisante comtesse que l'on puisse rêver ; ce joli rôle semble écrit pour son talent si finement aimable. M. Baillet est un comte de Candale plein de désinvolture et d'élégance ; M. Boucher un chevalier de Valclos d'une charmante fatuité. Je n'aurai garde d'oublier M. Laugier, le nouveau sociétaire, dans le rôle du commandeur, un oncle à héritage qui anime par sa belle humeur et ses railleries patriarcales les scènes de coquetterie et de déclarations. Mlle Kalb et M. Georges Berr forment l'amusant duo classique de la soubrette et du valet.

28 JANVIER. — M. Pierre Laugier joue pour la première fois le rôle du Gardien dans *Antigone*.

4 FÉVRIER. — MM. Georges Berr, Clerh, Dehelly et Paul Veyret, jouent, pour la première fois, dans *Monsieur de Pourceaugnac*, les rôles du deuxième avocat, d'Oronte, du premier et du deuxième médecin.

6 FÉVRIER. — M. Paul Veyret joue, pour la première fois, le petit rôle de Julien, valet de Vadius, dans les *Femmes savantes*.

11 FÉVRIER. — Répétition générale, dans la journée, de *Cabotins !* [1]

1. Depuis que cette répétition générale était annoncée, les

12 FÉVRIER. — Première représentation de *Cabotins !*[1] comédie en quatre actes, en prose, de

demandes de places affluent pour cette répétition, à laquelle chacun veut pouvoir dire qu'il a assisté.

— Adressez-vous à l'administrateur général. Moi, je n'ai plus rien, répondait l'auteur, M. Edouard Pailleron, à tous ceux qui lui demandaient une petite place... un modeste strapontin.

Et de son côté, l'administrateur, que l'on croyait capable d'élargir la salle et de faire qu'il y eût, au Théâtre-Français, plus de places qu'il n'y en a en réalité, l'administrateur qui n'avait plus rien, même pour ses intimes, s'arrachait les cheveux en présence de cette avalanche de billets et de visiteurs... et ne parlait de rien moins, pour échapper à toutes ces sollicitations, que de reprendre la plume du romancier avec sa liberté. La vérité, c'est que le service était fait, et qu'il restait, la veille de cette répétition, entre les mains de M. Jules Claretie tout juste huit strapontins d'orchestre ou de balcon pour satisfaire à plus de neuf cents demandes. Neuf cents ! Ajoutons que ce qui a singulièrement contribué à compliquer les difficultés, c'est que jusqu'ici il n'y avait jamais eu, comme dans *Cabotins*, *douze* sociétaires jouant dans la même pièce, et chaque sociétaire, en pareil cas, ayant droit à sa loge, deux orchestres et deux balcons, on peut se rendre compte qu'après le service établi de la répétition générale et de la première représentation il ne soit pas resté grand'chose entre les mains de l'administrateur qui se trouvait, en outre, dans l'impossibilité matérielle de pouvoir répondre à toutes les demandes qu'il recevait chaque jour, la répétition générale et la première représentation de *Cabotins*, étaient donc à l'avance bien closes, bien avant que le rideau ne se levât sur la répétition générale de cette pièce.

1. DISTRIBUTION. — Grigneux, M. *Got.* — Pierre Cardevent, M. *Worms.* — Cadet, M. *Coquelin cadet.* — Saint-Marin, M. *Le Bargy.* — Pégomas, M. *de Féraudy.* — Larvejol, M. *Truffier.* — De Laversée, M. *Leloir.* — Caracel, M. *G. Berr.* — Hugon, M. *P. Laugier.* — Un facteur, M. *Joliet.* — Le maire, M. *Dupont-Vernon.* — Premier praticien, M. *Villain.* — Coltner, M. *Clerh.* — Un domestique, M. *Falconnier.* — Deuxième praticien, M. *Hamel.* — Lovel, M. *Leitner.* — Brascommié, M. *P. Veyret.* — Un photographe, M. *Ravet.* — Premier reporter, M. *Rosenberg.* — Morton, M. *Magnier.* — Deuxième reporter, M. *Jahyer.* — Mme Cardevent, Mme *Pauline Granger.* — Valentine, Mme *Marsy.* — La baronne Lunati, Mlle *Ludwig.* — Une femme, Mme *Frémaux.* — Une reporteresse, Mme *Hadamard.* — Le modèle, Mme *Bertiny.* — Une femme de cham-

M. Edouard Pailleron. — « Cabotin, dit Littré, comédien ambulant, et par extension, mauvais comédien. » Par extension aussi, je pense, et c'est là le sens que lui donne M. Pailleron : farceur. Tous ses cabotins : cabotins de l'art, des lettres, de la politique et de l'amour, sont d'enragés farceurs, et, de plus, de candides farceurs, qui, vraiment, ne cachent pas assez leur jeu. Tant pis pour vous, bonnes gens, si vous vous y laissez si bien prendre!... Tels qu'ils sont, le public les a trouvés fort amusants, et il a fait un joyeux succès à toute la partie comique de la nouvelle œuvre du spirituel auteur du *Monde où l'on s'ennuie*.

Un jeune sculpteur, Pierre Cardevent, franc et loyal garçon, pas cabotin du tout, bien qu'il fasse partie d'un groupe d'ardents Méridionaux, la *Boîte à l'ail*, désireux d'arriver, et qui, en fondant la Société de la *Tomate*, ont juré de s'entr'aider et de se pousser les uns les autres, Pierre se contente d'être un brave cœur et un grand talent. Le jour du vernissage, une admirable jeune fille, qu'il ne connaît pas, s'est crânement campée au Salon devant sa statue, *Chanson d'avril*, en s'écriant avec une belle conviction : « Moi, je lui donne la grande médaille ! » Ces simples paroles l'ont guéri de bien des désespérances, et du radieux visage de l'aimable prophétesse il a gardé un si vivant souvenir que, de mémoire, il a fait le buste de la jeune fille

bre, Mme *Lynnès*. — Mme Laversée, Mme *Brandès*. — La Divette, Mlle *Thomsen*. — Une femme, Mme *Jamaux*.

qu'il n'a vue, en tout, que deux minutes. Qui est cette jeune fille dans les traits de laquelle son vieil ami, le peintre Grigneux, découvre une frappante ressemblance avec une ingrate qu'il a violemment aimée jadis et qui est morte huit mois après l'avoir abominablement abandonné? Valentine est une orpheline sans fortune, petite bâtarde recueillie par charité, elle et la modeste rente de mille francs qu'elle touche du ministère, par un vieux et faux savant, le riche M. de Laversée, marié à une jeune femme haïssant l'intruse, dont la troublante beauté lui fait tort dans le monde où l'on aime. Et Mme de Laversée, qui est carrément la maîtresse du fringant docteur Saint-Martin (docteur pour femmes du monde et l'un des arrivés de la *Tomate*) ne pardonne point à Valentine certaines aventures qu'elle aurait eues avec un M. Meximieux, brusquement parti pour le Japon.

L'histoire de Valentine ne refroidit en rien l'ardent et inconscient amour de Pierre pour sa délicieuse inconnue... Que sera-ce quand, devançant M. et Mme de Laversée, visitant en Mécènes intéressés, l'atelier de l'artiste à la môde, Valentine apparaît elle-même, annonçant que sa prédiction est accomplie : il a la médaille d'honneur !... Pierre est désormais ensorcelé, et rien ne prévaudra contre cette passion : ni les sages conseils de son vieil ami Grigneux, qui sait, hélas! par expériences ce que peut faire une de ces preneuses de cœur du malheureux qu'elle possède; ni les tendres supplications de sa brave

paysanne de mère, qui craint une honte pour son fils et souhaite une bru dont il n'y ait rien à dire.

La *Tomate* va bien, du reste ; elle va même très bien. L'un de ses membres les plus entreprenants et les plus intrigants, le malin journaliste Pégomas, est devenu le zélé, intelligent et important secrétaire de M. de Laversée, dont il écrit les ouvrages d'art et rédige les discours, auquel il dicte lui-même les lettres aux ministres... Grâce à lui, Mme de Laversée aura, dans je ne sais quelle banlieue, sa rue, la rue Pélissac, du nom de sa mère, une des meilleures pastellistes du second empire. Grâce à lui encore, l'oncle de Laversée, poète oublié, dont il faut savoir jouer à l'occasion, aura sa statue sur la grande place de Canigou (Var), comme, toujours grâce à lui, le neveu aura dans le même arrondissement, un siège de député, puis plus tard, à l'Institut, un fauteuil d'académicien libre, section des beaux-arts. En l'honneur de la médaille de Cardevent, les Laversée donnent un grand dîner, auquel ils ont invité les membres de la *Tomate*, suivi d'une soirée, avec le concours de Coquelin cadet... Comment Valentine, tout d'abord mise en pénitence par la jalouse maîtresse de céans, y trouve-t-elle le moyen de revoir Pierre et lui demande-t-elle de l'oublier : ne vaut-il pas mieux qu'il en soit ainsi ? Comment Saint-Martin, s'y laisse-t-il surprendre aux pieds de Valentine, dont la belle chair l'a tenté, et comment Mme de Laversée, très vexée, les

chasse-t-elle tous les deux : c'est la substance du second acte de M. Pailleron.

Le troisième acte nous introduit en plein mélodrame. Valentine, cruellement mise à la rue comme une domestique, vient à l'atelier du sculpteur se mettre sous la protection de Mme Cardevent. Pierre a une idée : obtenir de sa mère qu'elle l'emmène avec elle en son Midi. Et pendant qu'il est allé chercher la bonne dame et qu'il a enfermé Valentine dans une pièce voisine, Mme de Laversée se rencontre et s'explique avec Saint-Martin qu'elle aime toujours, en dépit qu'elle en ait. Celui-ci ne lui pardonnera que si elle consent à reprendre chez elle celle qu'elle a chassée avec lui. Mme de Laversée refuse et Saint-Martin la quitte, pas pour longtemps, car le beau docteur a besoin d'elle, de son salon, de ses relations. Alors Valentine sort de sa cachette, dit à sa singulière bienfaitrice ce qu'elle a sur le cœur, apprenant d'elle, et sa naissance illégitime, et ce qu'on lui reproche dans le passé. Elle confesse alors en toute sincérité ce qu'il y a eu entre elle et M. Meximieux : un échange de lettres et de rendez-vous, une promesse de mariage à laquelle s'est prudemment dérobé le jeune homme dès qu'il a appris qu'elle était bien décidément sans dot. Pas autre chose. Grigneux, dont vous n'avez pas oublié l'étonnement en voyant le buste fait par Pierre, Grigneux sait maintenant que Valentine est sa fille ! Aussi insiste-t-il pour que Mme Cardevent, se laissant persuader par Pierre, emmène la jeune fille au Canigou.

Le dernier acte nous transporte en plein Midi dans un décor tout ensoleillé, l'intérieur de la maison de Mme Cardevent, le jour de l'inauguration de la statue de l'oncle Laversée. C'est le triomphe de l'actif et habile Pégomas : il a tout fait pour devenir le député de l'endroit... aux lieu et place de Laversée, le neveu du grand homme, que les électeurs ne connaissent même pas. Pégomas a été acclamé à la dernière réunion : il est l'homme populaire et le lion du jour. Au Canigou, vous l'avez deviné, Valentine devenue aussi sage, aussi résignée qu'elle était jadis, avant de connaître Pierre, folle et inconséquente. Valentine n'a pas tardé à faire la conquête de Mme Cardevent, et vous pensez bien que la mère ne peut faire le malheur de son fils en l'empêchant d'épouser celle qu'il aime... Ça, c'est le côté suranné de l'œuvre de M. Pailleron. Celui-là, je vous l'abandonne volontiers. L'autre, le côté gai est, admirablement réussi : il a définitivement enlevé le succès de l'œuvre. Un succès égal à celui du fameux *Monde où l'on s'ennuie?* Non certes; mais, en somme, rien de trop indigne, ni de son auteur, ni de la Comédie elle-même.

Que nous importent les réminiscences un peu trop faciles et en tout cas par trop visibles de *Par droit de conquête* et du *Fils de Giboyer*, de *Rabagas*, du *Député de Bombignac* et de *Numa Roumestan ?*... Il reste une satire alerte et fringante, un croquis narquois et charmant, fait avec infiniment de malice et d'entrain, et qui a,

plus d'une fois, amplement suffi à notre plaisir. Le rôle de Pégomas, le bouillant journaliste orateur, outrecuidant et prometteur, si plein de ressource et de souplesse, est, à lui seul, une trouvaille. En la personne de M. de Féraudy, qui en a la voix trompettante et la verve tapageuse, il a été le véritable héros de la soirée. Coquelin aîné lui-même, n'y eût pas été plus étincelant. Son succès à l'emporte-pièce ne doit pas nous rendre injuste pour les autres interprètes de la comédie de M. Pailleron. M. Worms est admirablement émouvant dans celui de Pierre Cardevent. M. Got rend de la plus poignante façon les sombres mélancolies du vieux Grigneux, qui, dans l'art parlé, n'a pas de rival et reste toute sa vie, dans l'exécution, un artiste impuissant. Quel dommage que l'auteur ait fait de cette puissante silhouette un rôle, plus banal, de père de mélodrame ! Mme Pauline Granger, d'un naturel toujours incomparable, dit supérieurement le rôle de Mme Cardevent. Mlle Marsy, splendidement belle a tout fait pour plier son tempérament au rôle résigné de Valentine : elle n'est pas sans y avoir réussi par endroits. Mlle Brandès donne une vie intense à la partie, bien antipathique, de la jalouse Mme de Laversée. M. Leloir a merveilleusement grimé le rôle de M. de Laversée, candidat à l'Institut, s'il vous plaît, et justement roulé par l'audacieux Pégomas. M. Georges Berr dit de façon fort divertissante son couplet des apartistes faisant leur exposition de peinture dans les ruines de la Cour des Comptes. Et M. Le Bargy

est parfait dans l'ambitieux Saint-Martin qui se poussé par les femmes. Il est impossible de mettre plus de tact et d'esprit que n'en mettent dans leurs bouts de rôle : M. Laugier, le vieux sculpteur, qui s'empresse de trouver que les jeunes ont du talent dans l'avenir, afin qu'ils lui en trouvent dans le passé ; M. Truffier, l'auteur non poursuivi, hélas ! du roman de *Vierge et Nourrice* et d'un drame intitulé *Enceinte*, qu'il change fort à propos en *Sainte*, pour plaire au public actuel qui aime les mystères ; M. Clerh, le marchand juif qui trouve que Pierre est un vrai artiste, puisqu'en vendant à bas prix sa statue du Salon il n'a pas songé à la reproduction ; M. Dupont-Vernon, le maire auquel Pégomas dérobe si allègrement la croix sur laquelle il comptait ; et Mlle Ludwig, une piquante baronne du monde où l'on flirte, et Mlle Lynnès, une femme de chambre avenante, intelligente et spirituelle. On comprendra que nous ne puissions citer tout le monde... On nous permettra pourtant de regretter que l'auteur de *Cabotins* ait cru devoir maintenir pour Cadet le rôle de... Cadet, venant dire lui-même, dans le salon de Mme de Laversée, la complainte du *Pauvr' Esculteur*. Cela n'est ni vrai ni drôle, ni même de bon goût... Au Théâtre-Français M. Coquelin cadet a mieux à faire que cela...

13 FÉVRIER. — La seconde représentation de *Cabotins*, est donnée devant les abonnés du mardi. L'effet produit est le même que la veille, et le public, que la partie comique paraît beau-

coup amuser, se désintéresse complètement de la partie dramatique, qui se trouve ainsi reléguée au second plan.

19 FÉVRIER. — Lecture devant le comité et réception de *Vers la joie !* conte bleu en cinq actes, en vers, de M. Jean Richepin.

25 FÉVRIER. — La Comédie célèbre l'anniversaire de la naissance de Victor Hugo, en donnant *Ruy-Blas*, en matinée, et le soir *Hernani* [1].

26 FÉVRIER. — Le comité reçoit *Manon Roland*, drame en quatre actes, en vers, de MM. Emile Bergerat et Camille de Sainte-Croix.

2 MARS. — Lecture d'une comédie en quatre actes, les *Lâcheurs*, de M. Edouard Franchetti. Refusée.

4 MARS. — M. Paul Veyret joue pour la première fois le rôle de Jodelet dans les *Précieuses ridicules*, et Mlle Marsy, celui de Mme de Rénat, dans l'*Etincelle* [2], de M. Edouard Pailleron.

6 MARS. — Reprise du *Barbier de Séville* [3], comédie en quatre actes, en prose, de Beaumarchais. — Le rôle du comte Almaviva est demeuré le type des jeunes-premiers de comédie, de même que celui de Figaro est resté celui

1. La date du 25 février est aussi la date anniversaire de la première représentation d'*Hernani*, à la Comédie-Française, en 1830.

2. DISTRIBUTION. — Raoul de Géran, M. *Le Bargy*. — Mme de Rénat, Mme *M.-L.-Marsy*. — Antoinette, Mme *Bertiny*.

3. DISTRIBUTION. — Comte Almaviva, M. *Baillet*. — Basile, M. *Leloir*. — Figaro, M. *G. Berr*. — Bartholo, M. *Laugier*. — La Jeunesse, M. *Joliet*. — L'alcade, M. *Villain*. — Le notaire, M. *Falconnier*. — L'Eveillé, M. *Veyret*. — Rosine, Mme *Barretta-Worms*.

des premiers comiques. M. Baillet aborde pour la première fois le personnage du comte, et M. Georges Berr celui du barbier. Le premier a de l'élégance, de la distinction dans les divers travestissements de Lindor. Il tient bien le personnage sans supériorité marquée, mais avec une autorité suffisante. Le second nous présente un Figaro jeune, sautillant, plein d'entrain, de verve, de malice et d'esprit sous la perruque de Bartholo, M. Pierre Laugier est convenable, pas davantage. M. Leloir dessine merveilleusement la caricature de Don Basile et Mme Barretta-Worms est une bien agréable Rosine. M. Paul Veyret joue pour la première fois le petit rôle de l'Eveillé. A la suite de la comédie de Beaumarchais, le spirituel petit acte de M. Pailleron est revu avec plaisir.

7 MARS. — Deux lectures au comité suivies de réception : les *Tenailles*, pièce en trois actes, en prose, de M. Paul Hervieu et les *Petites Marques*, comédie en deux actes, en prose, de MM. Maurice Boniface.

10 MARS. — Deux lectures : une comédie en un acte, en vers, le *Faune*, de M. G. Lefèvre : pièce reçue; la *Blague*, comédie en trois actes, en prose, de M. Pierre Valdagne : refusée.

11 MARS. — MM. Hamel et Paul Veyret jouent, pour la première fois, les rôles de Brigandeau et de Merlin, dans le *Mercure galant*.

15 MARS. — M. Paul Mounet joue, pour la première fois, le rôle du vieil Horace, dans la tragédie de Corneille.

17 MARS. — M. Paul Ferrier fait au comité une lecture qu'on pourrait appeler consultative trois actes de comédie. Le comité a trouvé la pièce agréable, mais il a pensé qu'elle était un peu légère pour la scène de la Comédie-Française.

L'*Aspirant*, comédie en trois actes de M. de Castellane, lue ensuite, n'est pas admise.

20 MARS. — Reprise du *Marquis de Villemer* [1], comédie en quatre actes en prose, de George Sand. — C'est pour les abonnés du mardi et du jeudi, que la Comédie-Française annonce sur l'affiche la pièce célèbre de l'auteur de *Mauprat*. MM. Albert Lambert fils, et Pierre Laugier, Mmes Barretta-Worms et Pierson, jouent pour la première fois, les rôles du marquis de Villemer, du comte de Dunière, de Caroline de Saint-Geneix et de la marquise. Le même soir, on reprenait la *Chance de Françoise*, comédie en un acte, en prose, de M. Georges de Porto-Riche, où M. Boucher jouait pour la première fois le rôle de Marcel.

22, 23 et 24 MARS. — Relâche (Semaine sainte).

27 MARS — MM. Georges Berr, Pierre Laugier et Paul Veyret, jouent pour la première fois, les rôles de Bois-Martin, la Marsillière et Joseph dans le *Petit Hôtel*, la charmante petite comédie de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy.

1. DISTRIBUTION. — Le duc d'Aléria, M. *Prudhon*. — Le marquis de Villemer, M. *Albert Lambert*. — Comte de Dunière, M. *Pierre Laugier*. — Benoî , M. *Joliet*. — Pierre, M. *Clerh*. — Diane de Xaintrailles, Mlle *Reichenberg*. — Caroline de Saint-Geneix, Mme *Barretta-Worms*. — La marquise de Villemer, Mme *Pierson*. — La baronne d'Anglade, Mme *Amel*.

28 MARS. — Les sociétaires de la Comédie-Française, voulant rendre un juste hommage à leur administrateur général, décident, en comité, d'attribuer à M. Jules Claretie, en vue de son traitement fixe, une part entière de sociétaire. C'est là une mesure exceptionnelle et flatteuse, dont seule M. Perrin, après Molière, avait été l'objet jusqu'ici [1]. C'est surtout une preuve d'estime pour le remercier de son dévouement aux intérêts artistiques et matériels de la Comédie, que les sociétaires ont voulu donner à M. Claretie. Quelques jours après, le procès-verbal de la séance du comité du 28 mars était revêtu de l'approbation ministérielle qui, seule, lui donnait force de loi.

30 MARS. — Lecture au comité de *Louis le More*, drame en cinq actes en vers, de M. Aimé Giron : refusé.

4 AVRIL. — MM. Georges Berr, Dehelly et Paul Veyret jouent pour la première fois, dans *Cabotins!* le rôle de Pégomas, Brascomié et Caracel [2].

5 AVRIL. — MM. Boucher et Jules Truffier jouent pour la première fois, dans *Bataille des dames*, les rôles d'Henri de Flavigneul et de Gustave de Grignon [3].

1. Molière, fondateur de la Comédie-Française, touchait en cette qualité deux parts de sociétaire, et depuis Molière, il n'avait été fait exception à cette règle, au profit de l'administrateur non-comédien, qu'en faveur de M. Emile Perrin, à qui, en même temps que ses appointements fixes, avait été attribué une part de sociétaire.

2. Le 2 avril, la Comédie avait dû changer le spectacle annoncé et remplacer *Cabotins!* par le *Marquis de Villemer*, par suite d'une indisposition de M. de Féraudy.

3. L'interprétation actuelle de *Bataille de dames* est

11 AVRIL. — Mme Fayolle joue pour la première fois, dans *Cabotins !* le rôle de Mlle Cardevent. — Lecture au comité de *Don Juan*, drame en vers de M. Edmond Haraucourt: refusé [1].

7 MAI. [2] — Mlle Lainé-Luguet, joue pour la première fois le rôle de la divette, dans *Cabotins !*

11 MAI. — A la Comédie-Française, après Mlle Thomsen, c'est Mme Lainé-Luguet qui s'est

excellente. La gentille Blanche Muller joue à ravir le rôle de Léonie ; Mme Broisat est une grande coquette de belle allure, et M. Prudhon un préfet tout à fait imposant et correct. Rien à redire de M. Boucher, qui est plus jeune et plus chaleureux que jamais. Quant à M. Truffier, dans le personnage amusant du jeune maître des requêtes Gustave de Grignon, il est étourdissant de comique, fin et spirituel.

1. Le *Don Juan* que M. Edmond Haraucourt a lu au comité de la Comédie-Française n'a pas été reçu, en dépit de la valeur de l'œuvre qui a semblé, paraît-il, plus un poème qu'un drame.

C'est le Don Juan de Marana, déjà mis en scène par Alexandre Dumas dans un drame écrit à la fois en prose et en vers — et où Mélingue fut si beau — que M. Haraucourt a choisi pour héros de sa pièce.

2. Le 23 avril, la Comédie-Française joua, à Valenciennes, au bénéfice de l'œuvre de la statue de Mlle Duchesnois, *Andromaque*, et le 4e acte de *Ruy-Blas*. Mlle Duchesnois, qui fut, au commencement du siècle, une des principales comédiennes du Théâtre-Français, était aussi réputée pour sa charité inépuisable. On pourrait citer d'elle une foule de traits de générosité. Dans ses voyages, elle a presque toujours donné des représentations au bénéfice des pauvres, et jamais elle ne refusa de coopérer à une bonne action. Ce fut elle qui recueillit la marquise de Lavallette, obligée de se cacher pour avoir cherché à faire évader le malheureux Labédoyère, et qui se chargea du soin de ses enfants, quand, après son acquittement, la marquise dut s'exiler en Amérique. La ville de Valenciennes, où elle naquit, et la Comédie s'honorent donc deux fois en élevant un monument à la mémoire de celle qui fut non seulement une artiste de grand talent, mais encore une femme de bien. M. Baillet récitait des stances à Duchesnois, composées par M. Ernest Laut.

trouvée, par suite d'indisposition, dans l'impossibilité de jouer, dans *Cabotins !* le rôle de la divette du second acte.

C'est, en conséquence, Mme Amel qui a dû le jouer au pied levé, personnifiant de la sorte la chanteuse des salons qui a obtenu tant de succès, tout cet hiver, dans ses chansons d'autrefois.

21 MAI. — Trois premières représentations. Le *Bandeau de Psyché* [1], comédie en un acte, en vers, de M. Louis Marsolleau. Le *Voile* [2], comédie en un acte, en vers, de M. G. Rodenbach. Les *Romanesques* [3], comédie en trois actes, en vers, de M. E. Rostand. — Trois pièces en vers : le Théâtre-Français a voulu montrer que, s'il gagne de l'argent avec les prosateurs, il est aussi le théâtre des poètes. Et quels poètes ? Sinon des inédits, du moins de jeunes auteurs pour qui maintenant voici les portes ouvertes. Nous aimons voir la Comédie ne pas se borner exclusivement aux auteurs glorieux, et chercher des recrues dans la génération montante. En agissant ainsi, elle reste dans son rôle et prépare l'avenir. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette orientation. Et même si le succès ne répond pas toujours à ses

1. DISTRIBUTION. — L'Amour, M. *Dehelly*. — Psyché, Mlle *Muller*. — Mère de Psyché, Mme *Amel*.

2. DISTRIBUTION. — Jean, M. *Paul Mounet*. — Le médecin, M. *Clerh*. — Sœur Gudule, Mlle *Moréno*. — Barbe, Mlle *Lerou*.

3. DISTRIBUTION. — Percinet. M. *Le Bargy*. — Straforel, M. *de Féraudy*. — Bergamin, M. *Leloir*. — Pasquinot, M. *P. Laugier*. — Blaise, M. *Falconnier*. — Sylvette, Mlle *Reichenberg*.

essais, la Maison de Molière n'aura rien à regretter, car elle aura fait son devoir.

La pièce de M. Louis Marsolleau, le *Bandeau de Psyché*, n'est originale, ni dans la conception, ni dans la forme. Les poètes de tous les temps et de toutes les races ont répété que ce qui est beau dans l'Amour, c'est l'Amour, et que, pour être heureux il ne faut pas analyser. Seuls l'aveuglement de la Passion, le bandeau du Rêve et de l'Illusion sont bons. Psyché qui a voulu dénouer son bandeau pour examiner son amour, le sent aussitôt décroître. Telle est l'idée du poème. La légende de Psyché a fourni une assez longue carrière pour qu'on la laisse sommeiller un peu, et nous voudrions qu'un poète tel que M. Marsolleau cherchât à exprimer des idées d'humanité un peu moins banales, à l'aide de fictions moins usuelles. Il appartient aux écrivains d'à présent de trouver des symboles nouveaux, d'inventer des fictions nouvelles pour rendre des idées humaines, générales sans doute, mais un peu moins simplistes, plus complexes, plus modernes. Enfin, la forme dont se sert M. Marsolleau a un peu trop servi. Banville en fut l'initiateur. Il a laissé des vers d'une fantaisie et d'une grâce délicieuses. Ses alliances de lyrisme et d'expressions usuelles, contemporaines, boulevardières, alliances imprévues et subtilement agencées, avaient du charme. Beaucoup de jeunes poètes le suivent dans cette voie. Mais leur lyrisme a moins de grâce, leur fantaisie est moins originale, le vers est moins riche. Ils nous

rappellent le maître par leurs intentions et le font regretter. Ces sortes de poèmes, légers, un peu insignifiants, sont fort en honneur à la Comédie, mais ils ne contiennent guère de profonde émotion humaine. Comme, d'autre part, ils ne charment point à cause de leurs imperfections, mieux vaudrait encourager des formes poétiques plus neuves. Nous faisons donc plus le procès du genre de ces pièces en général que celui de la comédie de M. Louis Marsolleau. Elle contient de gracieux vers, d'une jolie cadence. Le contraste de Psyché amoureuse et de sa mère, bonne femme pratique, est d'un amusant effet. Le *Bandeau de Psyché* a été fort bien joué par Mme Amel, toujours si en train et de belle humeur, par la toute charmante Mlle Muller qui, à un certain moment toutefois, égarée par la cadence un peu spéciale de ces vers, récitait plus qu'elle ne jouait... Quant à M. Dehelly, il n'a, ce nous semble, réalisé que peu de progrès depuis son entrée à la Comédie. On ne peut se faire à ces vibrations, à ces aspirations bruyantes, qui coupent désagréablement son débit à la fois agité et monotone.

On attendait avec curiosité et sympathie le début de M Georges Rodenbach au théâtre. Ses livres antérieurs, *Bruges-la-Morte*, le *Règne du Silence*, nous avaient révélé en lui un artiste délicat, ayant rendu avec infiniment de charme la mélancolique tristesse des vieilles cités flamandes, leur quiétude et leur grandeur. Sa pièce *le Voile* exprime encore la calme atmosphère en

ces villes comme assoupies dans la grandeur de leur passé et la vie paisible de leurs habitants. C'est l'automne. Les brumes du nord se fondent en pluies qui pleurent contre les vitres, qui fanent les chrysanthèmes, les dernières fleurs de l'année. A travers les fenêtres claires, on voit se silhouetter la fine dentelle des maisons gothiques et de la cathédrale, et les glas d'une cloche voisine tintent dans la mélancolie du soir... Dans la maison où ce drame d'âmes s'accomplit, une vieille femme agonise. C'est la tante du maître de la maison, qui est sorti pour chercher un peu de distraction dans les rues silencieuses et noires de la vieille cité. Il a laissé au chevet de la malade la vieille bonne et une béguine, venue du couvent pour soigner la mourante et à laquelle le mélancolique célibataire s'est doucement habitué. Il rentre, et nous dit le paisible bonheur qu'il éprouve à se retrouver chez lui, parmi les meubles de famille, devant les glaces où se sont mirés tant de visages disparus. Il nous montre toute l'identité de son âme grave avec l'atmosphère de la ville et de la maison. Mais il éprouve de la tristesse : la peur de perdre sa tante, la vieille compagne de sa vie solitaire, la peur de rester seul, sans le secours moral de la béguine qui partira quand sa tante sera morte. Il s'avoue ainsi à lui-même que la sœur ne lui est pas indifférente... Dès qu'elle paraît, il lui fait discrètement confidence de son trouble, exprime chastement la curiosité de connaître d'elle au moins la couleur de ses cheveux. Mais la béguine,

que nous sentons troublée aussi d'amour pour le maître de la maison, ne veut donner aucun détail sur la femme qu'elle est et qu'elle ne connaît pas elle-même, car, quand elle s'habille le matin, c'est dans le demi-jour de l'aube, quand elle se dévêt le soir, c'est dans le demi-jour du crépuscule. Elle quitte le maître de la maison pour aller se reposer, celui-ci persiste gravement dans son amour. Soudain du bruit, des pas. La tante vient de mourir, et la béguine réveillée par un appel de la garde-malade, accourt sans sa cornette, ses longs cheveux en pluie sur ses épaules, véritablement femme, pour prévenir le maître de la maison de la catastrophe. Il va fermer les yeux de sa tante et revient. Mais c'est la béguine qu'il aimait avec l'austérité et le mystère de sa cornette immaculée, et non la femme. La béguine rentre à son couvent, et malgré l'émoi qu'elle aussi éprouve pour le jeune homme, elle le quitte sans une autre parole que : « Adieu, je prierai. » Il se ressaisit et lui dit : « Adieu. » C'est, comme on le voit, la même idée que celle du poème de M. Marsolleau : l'Amour heureux par ses seules imaginations. Ce qui charme surtout, dans ce drame psychologique, c'est la noblesse de l'allure, la gravité de la pensée, la beauté des vers qui ne sont pas un banal ronron, mais résume merveilleusement des impressions, des troubles du cœur, des sensatiens d'intimité et de villes mortes, et donnent si bien l'atmosphère de ses cités du silence.

Cette pièce a été fort simplement jouée avec

la hautaine gravité qu'elle comporte, par M. Paul Mounet, tout à fait remarquable en ce rôle sévère, et par Mlle Moréno, « vierge gothique descendue d'une verrière peinte », qui a doublement incarné avec un très grand art, la mysticité ardente et l'humanité du personnage : nous comprenons que M. G. Rodenbach ait tenu à distribuer à Mlle Moréno le rôle de Sœur Gudule : nulle autre, au Théâtre-Français, n'y eût été à ce point exquise. Mlle Lerou et M. Clerh remplissent avec talent et conscience des tâches accessoires.

La pièce de M. Eugène Rostand a de la gaieté, de la verve, un mouvement endiablé. Le dialogue est plaisant bien qu'un peu trivial; le vers est nerveux, encore qu'un peu facile. Ce sont des vers, mais ce n'est pas un beau poème dramatique. Œuvre agréable, mais non point œuvre d'art. Ces réserves faites, nous constatons avec plaisir que ces trois actes ont obtenu un franc succès.

Les *romanesques* sont un jeune homme et une jeune fille, voisins de campagne qui, à l'âge des premières rêveries amoureuses et des exaltations encore un peu puériles, ne veulent point du banal conjungo familial, placide, arrangé par les parents, mais la passion extravagante et libre. Ils ont tous deux hérité des bizarreries sentimentales de leurs mères aujourd'hui défuntes. Et leurs pères, qui désirent les marier l'un à l'autre parce que cette union consoliderait leur vieille amitié et ferait de leurs domaines séparés un seul domaine, comprennent que leurs enfants à l'âme

romanesque ne s'accommoderaient point d'une union ordinaire, bourgeoisement commencée. Aussi, pour atteindre leur but, machinent-ils un roman qui séduira les jouvenceaux. Ils feignent de se haïr, défendent à leurs enfants de se voir et de se parler. Et au moment où la toile se lève, nous les trouvons gracieusement penchés ensemble sur la crête du vieux mur moussu qui sépare leurs propriétés. Ils se grisent au duo d'amour des amants de Vérone, ils savourent gentiment leur tendresse illicite et croient devoir conquérir leur bonheur sur l'inimitié têtue des deux vieillards. Mais ceux-ci guettent parmi les massifs, ils entendent ces jolies confidences d'amour. Dès que les jeunes gens se sont séparés, ils montent à leur tour sur la crête du mur, et ces deux êtres que jusqu'alors nous avons cru se haïr, se prodiguent les embrassements. Ils nous révèlent leur ingénieux stratagème. C'est d'une fantaisie dramatique très plaisante. Puisque les jeunes gens s'aiment, il n'y a plus qu'à les jeter dans les bras l'un de l'autre, par un procédé romanesque. A l'heure où ils doivent venir roucouler aux clartés de la lune, un spadassin et sa troupe simuleront l'enlèvement de la jeune fille. A ses cris, le jeune Roméo accourra, mettra aisément en fuite ces adversaires bien payés pour lâcher pied. Le père de la jeune fille sauvée accordera, dans sa reconnaissance, la main de celle-ci au héros, et fera la paix avec son voisin, son ennemi supposé. Ainsi vont les choses. Le spadassin, butor comique et officieux, arrive à l'heure dite, poste sa troupe mas-

quée dans le parc, dirige le concert des musiciens dont la symphonie donne comme un ragoût d'art à cet enlèvement effectué en chaise à porteurs, La mise en scène est fort gracieuse : c'est un tableau de Watteau. Les musiciens, les nègres portant la chaise, l'élégance des costumes Louis XV dans ce décor de bois, la sérénade aux féeriques clartés de la lune : tout cela est charmant. La jeune fille survient : on se précipite sur elle. A ses cris, le jeune homme accourt l'épée au poing, s'escrime avec vaillance, disperse les agresseurs et croit les tuer, sauve sa bien-aimée. Les pères surviennent, et le mariage se conclut.

La pièce pourrait s'arrêter là. Cette affeterie Louis XV, dans ce gracieux décor, avait un charme suffisant et l'action fantaisiste semblait terminée. Mais M. Rostand a voulu nous montrer le dégrisement des vieux amis, dès qu'ils vivent ensemble, et la désillusion des jeunes fiancés quand ils apprennent le stratagème auquel ils doivent leur bonheur. Leurs âmes romanesques ne sont pas satisfaites. Alors, brusque rupture. Les vieux amis, las l'un de l'autre, font reconstruire le mur séparateur que, dans l'allégresse du début, ils avaient démoli, et le jeune homme, moins épris de sa fiancée qu'il n'a point conquise au péril de sa vie, court à des aventures. Mais le spadassin, dans ce désastre, n'est pas payé de ses offices guerriers. Il comprend qu'il ne sera payé que si l'accord renaît. Par des supercheries amusantes, il travaille à dégoûter la jeune fille du romanesque. Et voici que revient notre

Roméo dégoûté aussi dudit romanesque par les brutalités de la vie. Ils constatent que ce qu'il y a de bon, dans leur aventure, ce n'est pas l'aventure en elle-même, mais les sentiments éprouvés à cette occasion, et les voilà plus que jamais au bras l'un de l'autre. Les pères s'accordent à nouveau : on démolira le mur.

Il y avait là, évidemment, un beau sujet de pièce : la lassitude venant aux êtres qui croient s'aimer, après quelques mois de vie commune. M. Rostand aurait pu faire une œuvre assez haute en nous en montrant les étapes. Mais il se plaît plus dans la fantaisie que dans l'observation. Il préfère le pittoresque à la vérité, et nous reconnaissons qu'il y réussit. Il est servi par une interprétation de premier ordre : Mlle Reichenberg, si pimpante et si gracieuse en ses atours de soie brochée; MM. Le Bargy, qui marivaude délicieusement ; Leloir, toujours si finement comique par des effets sobres; Laugier, aux ahurissements si bouffons ; de Féraudy, bretteur d'une emphase amusante; tous les cinq excellents !

6 JUIN. — 288e anniversaire de la naissance de Corneille. — Le *Cid* [1], premier et deuxième acte

1. DISTRIBUTION. — Don Diègue, M. *Silvain*. — Rodrigue, M. *Albert Lambert, fils*. — Don Gomas, M. *Martel*. — Le Roi, M. *Dupont-Vernon*. — Don Alonso, M. *Villain*. — Don Arias, M. *Hamel*. — Don Sanché, M. *Leitner*. — Chimère, Mlle *Duplay*. — Léonor, Mlle *Frémaux*. — Elvir, Mlle *Renée du Minil*. — Le Page, Mlle *Bertiny*. — L'Infante, Mlle *Moréno*.



du *Menteur*[1], les *Deux Cid*[2], à-propos en vers de M. Jacques de Nittis. — Entre la tragédie et deux actes de la comédie du *Menteur* se glisse le petit à-propos traditionnel. Le Cid espagnol, celui des vieilles légendes, le Cid du Romancero, s'indigne de voir un nouveau Cid, un faux Cid, le Cid français, né du génie de Corneille, se poser en rival contre le vrai Cid et le faire oublier. Il reproche au poète français de rejeter dans l'ombre une partie de ses aventures. Le Cid français proteste. Il défend sa cause qui est celle de la poésie. « Le choc des opinions, dit-il, est plus intéressant que le choc des épées. » Le Cid espagnol est convaincu. Il tend la main au Cid français et tous deux, en des vers éloquents, rendent hommage au génie de Corneille qui les a rendus immortels. Ce petit à-propos, d'une conception ingénieuse, d'une allure excellente, n'est joué qu'une seule fois par MM. Paul Mounet et Albert Lambert[3].

1. Distribution. — Cliton, M. *Got*. — Géronte, M. *Martel*. — Philiste, M. *Hamel*. — Alcippe, M. *Leitner*. — Dorante, M. *Dehelly*. — Clarisse, Mme *Broisat*. — Sabine, Mlle *Kalb*. — Lucrèce, Mlle *Frémaux*. — Isabelle, Mlle *Rachel Boyer*.

2. Distribution. — Le Cid des légendes espagnoles, M. *Paul Mounet*. — Le Cid français, M. *Albert Lambert fils*.

3. Le 6 juin, dans l'après-midi, quelques artistes de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique se réunissaient au Théâtre d'application pour donner, sous le patronage de M. Jules Claretie, une représentation au profit du monument à élever à Molière, dans le Midi.

Voici le curieux programme de cette représentation. — 1. Causerie par M. H. Personailhe, critique d'art (Molière et le prince de Conti à la Grange-des-Prés). — 2 *Les Treilles*, airs languedociens harmonisés par M. Vernazobres, exécutés par Mlle E. Buisson. — 3. *Allocution* de M. Got, doyen de la

15 JUIN. — M. Jules Claretie, administrateur général de la Comédie-Française, MM. Worms, Coquelin cadet, Prudhon, Baillet, Truffier et Leloir, sont reçus par M. Leygues, le nouveau ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

8 JUIN. — M. Hamel joue, pour la première fois, le rôle du maire, dans *Cabotins!*

10 JUIN. — Matinée gratuite; *Horace* et le *Légataire universel*. M. Hamel joue pour la première fois le rôle de Valère dans *Horace*. Leloir joue, pour la première fois, le rôle de Guy, dans *le Rez-de-chaussée*.

16 JUIN. — Mme Lainé-Luguet joue, pour la première fois, le rôle de la baronne Lunati, dans *Cabotins!* et M. Paul Veyret dit, à la place de M. Coquelin cadet, le monologue du *Pauv' Esculpteur*.

25, 26 et 27 JUIN. — Relâche en raison de l'assassinat de M. Carnot, à Lyon [1].

Comédie-Française. — 4. *Muse-Lucette*, bluette moliéresque en duo, paroles de M. Jules Truffier, musique de M. G. Vernazobres. — Lucette, Mme *Molé-Truffier*. — Eraste, M. *Carbone*, de l'Opéra-Comique. — 5. *Scène* de l'*Avare*, par MM. Truffier et Laugier. — 6. *Le Chevalet*, airs languedociens harmonisés par M. Vernazobres, exécutés par Mlle E. Buisson. — 7. *Remerciement au Roy*, par M. G. Berr. — 8. *Chansons attribuées à Molière*, par Mme Amel. — 9. *Scène des femmes savantes*, par Mmes Worms-Barretta et Bartet. — 10. *Sérénade* de l'*Amour médecin*, par M. Carbonne. — 11. *Scène* de l'*Ecole des femmes*, par Mlle Reichenberg et M. Leloir. — 12. *Scène* des *Précieuses ridicules*, par M. Coquelin cadet et Mlles Ludwig et Kalb.

1. La Comédie-Française, à l'occasion du voyage à Lyon du président de la République, devait jouer le dimanche 24 juin, au Grand Théâtre de cette ville, *Andromaque*, avec la distribution suivante :

Pyrrhus, M. *Silvain*. — Oreste, M. *Paul Mounet*. — Phœ-

1er JUILLET. — Relâche à l'occasion des obsèques nationales de M. Carnot, Président de la République.

3 JUILLET. — M. Dehelly joue, pour la première fois, le rôle de Lovel, dans *Cabotins!*

6 JUILLET. — Rentrée de Mme Jane Hading, dans les *Effrontés* [1].

17 JUILLET. — Cinquantenaire de M. Got, doyen de la Comédie-Française. La petite fête de famille organisée par la Comédie-Française et offerte à son doyen, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée dans la maison de

nix, M. *Martel*. — Pylade, M. *Hamel*. — Hermione, Mlle *Dudlay*. — Céphise, Mme *Frémaux*. — Cléone, Mme *Hadamard*. — Andromaque, Mlle *Du Minil*.

Mais M. Carnot, ayant été assassiné au moment où il quittait le Palais du Commerce, à la suite de la réception officielle, pour se rendre au spectacle, cette représentation n'eut pas lieu.

1. Mme Jane Hading, après avoir débuté dans les *Effrontés*, l'année précédente, était partie pour faire, en Amérique, une tournée, en compagnie de M. Coquelin. Elle rentrait, le 6 juillet, à la Comédie-Française, par ce même rôle de la marquise d'Auberive. La critique se montra pour elle très sévère. On trouvera l'explication de cette sévérité dans les quelques lignes suivantes que nous écrivions quelques jours après la représentation du 6 juillet : « Nous sommes entrés hier soir à la Comédie-Française, où l'on donnait les *Effrontés*. Nous étions curieux de revoir Mme Jane Hading dans le rôle de la marquise d'Auberive, qui lui servit de début et de rentrée. Nous savions que la brillante comédienne, que l'Amérique nous avait ravie presque aussitôt et vient seulement de nous rendre, s'était émue des justes critiques qui lui avaient été adressées. Nous qui l'avons vue le soir de sa rentrée, où elle se ressentait quelque peu des hasards de ses pérégrinations, nous devons reconnaître que Mme Jane Hading a très heureusement tenu compte des observations qui lui avaient été faites. Son jeu est aujourd'hui plus équilibré. Elle l'a assagi. Ce n'est plus l'Américaine aux allures désordonnées. Il s'en faut de bien peu qu'elle ne soit la grande dame parisienne telle qu'Emile Augier l'a rêvée ; encore un petit effort, et elle sera la marquise d'Auberive. »

Molière, a lieu, à Saint-Germain, au pavillon Henri IV. Le déjeuner était commandé pour midi et comportait quatre-vingt-quatre couverts. Le personnel de la maison seul y a pris part : l'administrateur général, les sociétaires, les pensionnaires, les employés, tous les chefs de service de la salle et de la scène, machinistes, décorateurs, coiffeurs, l'aimable concierge du monument, nous avons nommé Leclerc. C'est dire que la fête a été tout intime, familiale, patriarcale et démocratique. Chacun devait se rendre individuellement à destination. M. Jules Claretie est arrivé de Viroflay en voiture. Beaucoup ont pris le train de dix heures cinquante. Got, entre autres, qui, le premier, fumait allègrement, sur le quai de la gare, sa cigarette de cinquantenaire en attendant ses camarades. Quelques-uns avaient freté des équipages parisiens et ont gagné Saint-Germain par le chemin des écoliers. A midi, la réunion était complète, à l'exception de Mme Pauline Granger, souffrante, et de la gentille Blanche Muller, que la maladie de sa fille retient depuis quelques jours en Suisse. A midi et demi, on se mettait à table. Le menu, dessiné par Rixens, représentait Got, jeune, d'après un daguéréotype de 1844, et Got, doyen, d'après une photographie récente, deux médaillons réunis par une jeune femme symbolisant la Comédie-Française. Le menu était composé ainsi qu'il suit : hors d'œuvre variés ; bouchées Monglas, truites au beurre de Montpellier, poulet portugaise ; filet de bœuf béarnaise, pom-

mes duchesse, cannetons rouennaise ; salade, écrevisses de la Meuse en buisson, haricots verts panachés, artichauts à l'italienne, bombe glacée, gâteau breton, desserts, xérès, médoc, château-l'estage, pomard vieux, champagne Pavillon, café et liqueurs.

M. Got avait à sa droite la petite doyenne, Mlle Reichenberg, et à sa gauche, Mme Worms-Barretta, la sous-doyenne. En face de lui, M. Claretie était entouré de Mlle Bartet à droite et de Mlle Dudlay à gauche. Autour d'eux, les autres sociétaires, les pensionnaires, puis les invités. Le déjeuner a été très gai, très animé. A la bombe, glacée M. Jules Claretie s'est levé et a adressé au héros de la fête un superbe discours, où il a éloquemment retracé les différentes étapes de la carrière de Got. Cette carrière, toute de dévouement, de talent, de devoir, l'administrateur général l'a stéréotypée dans les quelques lignes suivantes, que nous extrayons de son discours :

Oui, a-t-il dit, j'ai constamment trouvé en vous, dans la salle du comité, un collaborateur précieux, solide et autorisé, à qui je n'adresserais qu'un reproche, c'est de nous avoir privés trop tôt de l'expérience de ses traditions et de ses lumières. Vous avez été plus fidèle à la scène qu'au comité, et vous savez pourtant que vous étiez aussi écouté de vos camarades que vous êtes aimé du public.

Savez-vous pourquoi, mon cher doyen ? C'est que vous ne vous êtes pas contenté seulement de montrer comment on joue admirablement des rôles ; vous avez donné, comme vos aînés du reste, comme tous les artistes illustres, qui ont fait la renommée de la Comé-

die-Française, l'exemple du dévouement absolu à une institution qui vous doit un nouvel éclat de gloire.

Mais vous avez toujours répété bien haut que cette renommée et cette sécurité dans la vie artistique, qui donnent au comédien l'indépendance matérielle et surtout morale, c'est à la Comédie-Française qu'il les doit aussi. Il y a entre la Comédie et le comédien un libre-échange de renommée. Et les succès, les règles, les devoirs de la Comédie ont été les vôtres. Vous avez travaillé pour votre maison en travaillant pour vos associés et pour vous-même.

En un mot, mon cher doyen, vous avez été fidèle à la parole donnée. Lorsque les candidats au sociétariat sollicitent — avec quelles protestations de dévouement, vous le savez — l'admission dans la société, lorsque élus ils vont, devant notaire, donner la signature et adhérer librement au contrat qui vous lie tous, ils ne songent pas à monnayer plus tard le titre qu'alors ils réclament, à tirer parti de la renommée qu'ils ont acquise, non-seulement par leur propre mérite, mais par la collaboration, le voisinage, les traditions, les souvenirs de la Maison.

Ils ne pensent, disent-ils, qu'à la gloire d'apaprtenir à une institution à laquelle ils se vouent tout entiers. Il n'y a rien là que de très simple, et c'est un contrat pareil à tous les contrats. Vous avez été respectueux de ce contrat librement consenti, vous avez pendant cinquante années travaillé à la prospérité, à la bonne renommée, à la durée de la Comédie-Française. Voilà, sans parler de votre valeur artistique, le mérite de votre destinée !

N'y a-t-il pas dans ces quelques lignes une sorte de bréviaire du sociétaire? Ce discours à souvent été interrompu par les applaudissements de l'assistance. Il s'est terminé par la remise au doyen d'une magnifique médaille en or, où, avec

la date de 1680, figurent d'un côté le profil de Molière, et de l'autre les deux dates de 1844 et 1894, avec ces quelques mots : *A M. Ed. Got, la Comédie-Française, souvenir d'un demi-siècle.* « Un demi-siècle de labeur et de gloire! » a ajouté M. Claretie, au milieu des bravos retentissants d'un bout à l'autre de la salle. M. Got, très ému, a remercié M. Claretie, associant à l'hommage qui lui était rendu ceux qui l'avaient précédé dans la carrière et dont il avait pris exemple. Puis il a bu à la prospérité de l'illustre maison. M. Mounet-Sully a, à son tour, en sa qualité de sous-doyen, prononcé une allocution dans laquelle, après quelques considérations sur l'art en général et l'art dramatique en particulier, il a exprimé le vœu que la célébration de ces noces d'or ne fût pas sitôt suivie d'une demande en divorce. Toute l'assistance s'est ralliée à ce vœu, qui ne sera malheureusement pas exaucé, l'intention formelle de M. Got étant de se retirer définitivement après la pièce de M. Richepin, dont il doit créer le principal rôle [1]. M. Le Bargy, le plus ancien des élèves de Got, a parlé au nom de ses camarades. Petit discours très ému, très senti, très bien pensé et surtout très élégamment écrit, dans lequel il a hautement rendu hommage à l'enseignement de son maître et dont la conclusion éloquente résume l'idée générale :

1. M. Got quittait ce théâtre pour se marier, à l'âge de 74 ans. Dans les derniers jours de l'année, on pouvait lire, en effet, aux publications de mariage du XVI• arrondissement l'annonce suivante : M. Edmond Got, sociétaire doyen de la Comédie-Française, et Mlle Tréville, artiste dramatique.

Il n'est pas un seul comédien de ce temps, a dit M. Le Bargy, parmi ceux qui ont fait figure quelque part en ces trente ou quarante dernières années, qui ne soit venu, attentif et comme aux aguets, entendre votre manière si neuve, si réfléchie, si volontaire, pas un qui n'ait goûté votre modernisme allié à l'esprit de tradition, pas un qui n'ait été émerveillé par les spontanéités de votre tempérament, par ces belles poussées de sang où tout devient explosif en vous, le geste, la voix et le regard, et qui, dans la fantaisie comme dans l'éloquence, donnent à votre talent un caractère constant de santé et de force.

Tous les comédiens, j'en suis sûr, auront pour vous, en ce cinquantenaire, un souvenir de confraternité émue et respectueuse. Quant à nous, unis dans une même pensée de vénération reconnaissante et presque filiale, nous honorons en vous le maître excellent, l'artiste rare, et selon la forte expression de Diderot, l'*homme consommé*.

Inutile de dire que l'allocution de M. Le Bargy a profondément impressionné les assistants, qui ont applaudi du même cœur l'orateur et le doyen. On savait que M. Jules Truffier avait envoyé, quelques jours auparavant, de très jolis vers à M. Got, à l'occasion de la fête en préparation. Ces vers, on les a demandés. Le poète se dérobait.

— Allons, Truffier, a dit M. Claretie, la parole vous est donnée...

Et M. Truffier s'est levé et a récité la ballade suivante, qui a été couverte d'applaudissements :

Au cours de nos gais entretiens,
Où rit votre esprit débonnaire,
Les jeunes ont l'air de doyens,
Vous d'un jeune pensionnaire !

Or, s'il reste un rôle à vous faire,
Nature et moderne entre tous,
C'est le *Doyen imaginaire* :
Vous êtes plus jeune que nous.

Nous ne sommes, nouveaux, anciens,
Souvent que le reflet lunaire
Des rayons d'or qui sont les siens.
Merci, soleil millionnaire !
L'or de gloire qui rémunère,
Vous nous le donnez... en gros sous !
Si ce soleil est centenaire,
Vous êtes plus jeune que nous.

Paroisse aux nombreux paroissiens,
Toute la maison vous vénère,
Du premier des patriciens
Au plus simple fonctionnaire.
Le cœur n'a point de mercenaire,
Chacun, petit ou grand, vers vous
Crie à se rendre poitrinaire :
Vous êtes plus jeune que nous.

ENVOI.

Maître, ce beau cinquantenaire
Nous rend, nous les jeunes, jaloux ;
Qui prétend que tout dégénère ?
Vous êtes plus jeune que nous !

Enfin, Coquelin cadet a apporté à cette fête sa note humoristique en improvisant un de ces monologues dont il a le don. Il s'est fait l'interprète des décors, des machinistes, des accessoires et des pompiers, pour célébrer le cinquantenaire de son doyen. « Ah ! vous en avez vu passer de ces décors, s'est-il écrié de cette voix dont il a le secret, les salons, les forêts, les jardins, les boudoirs... » et sur ce thème fantaisiste, il a

brodé pendant cinq minutes une allocution des plus amusantes et qui a été la joie de cette fin de déjeuner. L'heure du café avait sonné. On l'a pris dans le jardin, au pied du pavillon, où un photographe, après un groupe général des quatre-vingt-quatre, a tiré un autre groupe de Got au milieu de ses élèves. Et ç'a été tout. L'organisation matérielle de cette fête en avait été confiée à deux sociétaires, MM. Baillet et Boucher, qui se sont acquittés de leur tâche à la satisfaction générale. Rien n'a manqué, et ce n'était pas peu de chose que de composer une table de quatre-vingt-quatre couverts et d'assigner à chacun la place qui lui incombait. Ces messieurs ont réussi à merveille, et tout le monde a été content. Le soir, Got jouait Grigneux, dans *Cabotins!* Pendant le premier acte, une magnifique gerbe de fleurs nouée par de vastes rubans d'azur, sur lesquels étaient imprimés, en lettres d'or, les rôles joués par M. Got dans le *Dernier Quartier*, le *Monde où l'on s'ennuie* et *Cabotins!* était apportée dans la loge du doyen, qui, en remontant de la scène, a eu l'agréable surprise de voir que M. Edouard Pailleron avait pensé à lui. C'était, en effet, un hommage de l'auteur de *Cabotins!* qui avait voulu s'associer à l'hommage rendu dans la journée, par la Comédie, à l'éminent artiste. L'auteur et le comédien se sont embrassés, après quoi M. Pailleron, suivant une habitude qu'il a prise depuis que sa pièce est sur l'affiche, a passé de loge en loge et a serré la main à tous ses interprètes.

21 JUILLET. — Première représentation de la *Femme de Tabarin* [1] tragi-parade en un acte, de M. Catulle Mendès. — Ainsi qu'elle avait fait pour le *Baiser*, de Banville, et la *Chance de Françoise*, de Porto-Riche, la maison de Molière, prenant son bien où elle le trouve, a emprunté au Théâtre-Libre la *Femme de Tabarin*, de M. Catulle Mendès. Et l'empoignant drame obtient, rue Richelieu, le succès qu'il avait eu lors de son unique représentation ' au théâtre Montparnasse, en novembre 1887. M. Catulle Mendès a traité, non sans originalité, ce sujet émouvant du pître amoureux et jouant au naturel, devant son auditoire ordinaire, une scène de jalousie qui se termine par le meurtre de sa femme. Ce n'est qu'à ce moment, lorsque le sang coule, que les spectateurs voient qu'il ne s'agit pas d'une parade, et que la colère et les larmes de Tabarin étaient réelles. Et c'est ainsi que M. Mendès a poussé le drame intime jusqu'à la tragédie. Tabarin, surprenant Francisquine dans les bras d'un mousquetaire, la frappe d'une épée qu'il a demandée à l'un de ses auditeurs. Le public se figure que tout cela est fiction ; mais le meurtre est vrai, vraie aussi la mort de Francisquine, vrai le désespoir de Tabarin regrettant son crime. Vous connaissez assez le talent de M. Catulle Mendès

1. DISTRIBUTION. — Tabarin, M. *Silvain*. — Artaban, M. *Villain*. — Un garde, M. *Hamel*. — Polyandre, M. *Dehelly*. — Théodamas, M. *P. Veyret*. — La princesse Philoxène, Mlle *du Minil*. — Francisquine, Mlle *R. Boyer*. — Télamire, Mlle *Bertiny*. — Amalthée, Mlle *Thomsen*.

pour imaginer avec quelle puissante hardiesse le poète a écrit cette tragi-parade en une langue archaïque, savamment imitée des *Tabarinades*. Nous disons à dessein « le poète », car, quoique en prose, le dialogue a souvent le coloris, le mouvement, le pittoresque, la grâce et les grandes envolées de la poésie ; comme contraste, M. Mendès a mêlé quelques expressions un peu crues, dont ne nous a point paru choqué le public de la Comédie-Française. Et l'un des mérites de cette œuvre, composée il y a longues années et publiée vers 1873 dans une revue, réside dans la forme, qui a un relief saisissant.

M. Silvain a supérieurement joué le rôle de Tabarin, où son prédécesseur, M. Antoine, manquait de force. Il y a été très simple et très puissant : un véritable triomphe. Mlle Rachel Boyer avait les qualités que réclamait tout d'abord le personnage de Francisquine : c'est une belle fille dans toute l'acception du mot. Ajoutons qu'elle a su composer avec autant d'énergie que de charme lascif le type de la femme de Tabarin, chatte et tigresse tout ensemble. Et puis les petits rôles des *précieuses* jointes à l'habituel public de Tabarin ont été rendus dans la perfection par Mlles du Minil et Bertiny... On fait bien les choses au Théâtre-Français quand on y reçoit un homme du talent de M. Catulle Mendès.

Ce même soir, 21 JUILLET, MM. Joliet, Clerh et Paul Veyret, jouent pour la première fois dans *On ne badine pas avec l'amour*, les rôles de Bridaine, un vieillard et un jeune homme.

26 JUILLET. — Rentrée de M. Mounet-Sully dans *Œdipe-Roi.* M. Albert Lambert fils, M. Pierre Laugier et Mlle Berliny jouent, pour la première fois, dans la tragédie de Jules Lacroix, les rôles de Créon, de l'esclave de Laïus et de la jeune fille thébaine.

30 JUILLET. — Reprise d'*Une Amie,* [1] comédie en un acte, en vers, de M. Emile Bergerat, et du *Supplice d'une femme* [2]. — La Comédie-Française en même temps qu'elle remet au répertoire la pièce célèbre qui ne porte toujours pas de nom d'auteur sur l'affiche, bien que cet anonymat soit le secret de Polichinelle, reprend ce soir, un petit marivaudage versifié, qui marque l'apparition du nom d'Emile Bergerat dans les lettres françaises. Il y a quelque chose comme vingt-huit ans que *Une Amie* fut représentée pour la première fois. Bergerat ne s'était pas encore identifié avec Caliban. Il avait composé ce proverbe sur son pupître de rhétoricien, et il eut l'heureuse chance de le voir presque aussitôt admis et joué par Leroux, qui personnifiait alors les élégances de la Maison de Molière, et Madeleine Brohan, qui en était le charme. Eh bien! à ces vingt-huit ans de distance, cet essai de jeunesse a paru encore tout fleurissant d'une sève robuste. On l'a écouté avec plaisir et on l'a

1. DISTRIBUTION. — Richelieu, M. *Boucher.* — La marquise, Mlle *Nancy Martel.*

2. DISTRIBUTION. — Dumont, M. *Silvain.* — Alvarez, M. *Leitner.* — Un domestique, M. *Falconnier.* — Mme Larcey, Mlle *Ludwig.* — Mathilde, Mlle *du Minil.* — Jeanne, *le petit Fernand.*

applaudi de même. Mme Nancy Martel et M. Boucher l'ont, du reste, très agréablement joué.

Il y a bien dix ans que le *Supplice d'une femme* n'avait été donné. A plusieurs reprises, il en avait été question avec des distributions qui ne tenaient pas et disparaissaient du tableau des répétitions avant même que d'être arrivées à maturité. Ces trois actes, d'une émotion poignante, qui renferment tout un drame intime, presque une vie, reparaissaient sur l'affiche avec une distribution entièrement nouvelle. Mlle Renée du Minil, dont les efforts sont constants et les progrès sensibles, abordait pour la première fois le rôle de Mathilde, créé par Mme Favart. Nous ne chercherons pas à établir une comparaison qui ne prouvait rien. Chaque comédien apporte dans la composition d'un personnage de théâtre ses défauts et ses qualités qui, mis en balance, font ressortir ou laissent dans l'ombre la personnalité de l'artiste. Mlle du Minil qui, depuis longtemps, attendait pour elle cette partie qui a une importance de sociétariat, a joué Mathilde avec ses moyens personnels, ce qui n'est déjà pas une mince éloge. Son talent, très sympathique, est plutôt fait de douceur et de charme. Ainsi, dans les passages où Mathilde se montre tendre et résignée, pliant sous la tyrannie domestique d'Alvarez, elle s'est tirée tout à fait à son honneur d'une épreuve qui doit lui compter. Si l'énergie lui a quelquefois fait défaut, elle doit s'en prendre au rôle, qui est écrasant, et non à sa bonne volonté et à son talent, qui sont incontestés. Ce rôle, elle l'a tra-

vaillé avec toute l'ardeur dont elle est capable, et elle en est récompensée par un grand et réel succès. M. Silvain n'a peut-être pas la bonhomie bourgeoise et simple que Regnier mettait dans le jeu du banquier Dumont. Il compose néanmoins cette figure avec une grande sobriété de moyens, un art parfait. M. Leitner manque, lui, d'autorité sous les traits d'Alvarez, et on ne comprend vraiment pas la domination fatale qu'il exerce sur l'esprit de la pauvre Mme Dumont. Quant à Mlle Ludwig, elle a de l'esprit jusqu'au bout des ongles, et c'est entre elle et Mme Larcey une lutte de malice et de coquetterie. On ne saurait dire qui l'emporte, dans cette lutte, de la comédienne qui est tout à fait séduisante, ou du personnage de la pièce qui est pétri de ces qualités. Bonne reprise, en somme, d'un ouvrage qui a toujours fait honneur au répertoire et dont le secret de la collaboration continue à intriguer bien des gens.

31 JUILLET. — M. Coquelin cadet est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

2 AOUT. — M. Villain et Mlle Bertiny jouent, pour la première fois, dans *Antigone*, le Chorège et le rôle d'Ismène. M. Mounet-Sully reprend son rôle de Créon [1].

6 AOUT. — Mlle Bertiny joue pour la première fois, le rôle de Loyse, dans *Gringoire*.

1. L'*Antigone* de MM. Auguste Vacquerie et Paul Meurice a reparu au programme de la Comédie-Française, comme prélude à la représentation de cette belle étude antique à Orange. Mlle Bartet et M. Mounet-Sully ont retrouvé leur succès de la création. L'œuvre est, du reste, admirablement jouée, et Mlle Bertiny s'est montrée tout-à-fait gracieuse dans le rôle d'Ismène, qu'elle abordait pour la première fois.

8 AOUT. — M. Dehelly joue, pour la première fois, le rôle d'Eraste, dans les *Folies amoureuses*.

9 AOUT. — M. Dehelly joue, pour la première fois, le rôle de Léandre, dans les *Plaideurs*. M. Paul Veyret, joue pour la première fois, le rôle de La Flèche, dans l'*Avare* et celui de Petit-Jean dans les *Plaideurs*. M. Joliet joue, pour la première fois, le rôle du commissaire dans l'*Avare*.

10 AOUT. — La Comédie-Française nous offre, ce soir, une affiche aussi variée qu'imprévue. C'est d'abord le vaudeville légendaire de Scribe, *Oscar ou le mari qui trompe sa femme* [1], et qui, depuis sa création, s'accroche à l'affiche avec la rage du désespoir. Ce n'est certes pas une des bonnes comédies de l'auteur du *Verre d'eau*, c'est pourtant une de celles qui fut le plus jouée. Tous les premiers-comiques se sont essayés dans le rôle d'Oscar, depuis Régnier qui le créa, jusqu'à Coquelin cadet, après son frère aîné. Passons sur la médiocrité de la pièce. Constatons qu'elle est amusante et que ses interprètes n'ont pas beaucoup de peine à dérider le public en se débattant dans cette toile d'araignée où les surprises du répertoire les prennent à des époques périodiques. Si la pièce fut en d'autre temps mieux jouée, elle n'en produisait pas plus d'effet pour cela. C'est tout dire. Dans la même soirée, M. Clerh abordait pour la première fois le rôle de Chameroy dans *la Cigale chez les Fourmis*. Il a de

1. DISTRIBUTION. — Oscar, M. *Coquelin cadet*. — Gédéon, M. *Dupont-Vernon*. — Thérigny, M. *Dehelly*. — Mariette, Mme *Kalb*. — Juliette, Mme *Nancy-Martel*.



la rondeur, de la naïveté, de la bonhomie. Il est un bon comédien de second plan.

M. Charles Esquier, récemment engagé, foulait pour la première fois les planches sacrées de Molière et nous a présenté un bon Lagrange dans les *Précieuses ridicules*. Mais ce qu'il nous faut applaudir dans ce petit acte étincelant, c'est la gaieté, l'esprit, la verve et le mordant de la toute charmante Mlle Ludwig.

11 AOUT. — Mlle Frémaux joue le rôle de Laure dans les *Petits-Oiseaux*, et Mlle Renée du Minil et M. Dehelly jouent ceux de Jacqueline et d'Octave dans le *Bonhomme Jadis*.

12 AOUT. — M. Albert Lambert fils et M. Charles Esquier jouent, pour la première fois, les rôles de Bernard Stamply, de Raoul, de Vaubert, dans *Mademoiselle de la Seiglière*.

14 AOUT [1]. — Mlle Kalb et Mme Lainé-Luguet

1. Pendant le mois d'août, on remarquera que la troupe de comédie donna beaucoup plus que la troupe de tragédie et de drame. C'est qu'en effet cette dernière avait entrepris une tournée en province, dont les deux premières représentations furent données les 11 et 12 août, sur le théâtre romain d'Orange, en plein air, aux termes d'une convention jouée entre la municipalité de cette ville et l'administration du Théâtre-Français. Elle poursuivit, en outre, sa tournée dans quelques villes.

En voici, du reste, l'ordre et la marche. — Samedi 11 août. Orange, la *Revanche d'Iris* et *Œdipe-Roi*. — Dimanche 12. Orange, l'*Hôte* et *Antigone*. — Lundi 13. Marseille, l'*Hôte* et *Œdipe-Roi*. — Mardi 14. Marseille, *Ruy-Blas*. — Mercredi 15. Voyage. — Jeudi 16. Aix-les-Bains, l'*Hôte* et *Œdipe-Roi*. — Vendredi 17. Lyon, *Ruy-Blas*. — Samedi 18. Lyon, l'*Hôte* et *Œdipe-Roi*. — Dimanche 19. Vichy, l'*Hôte* et *Œdipe-Poi*. — Lundi 20. Rentrée à Paris. Les deux représentations organisées au théâtre d'Orange, que le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, et le directeur des beaux-arts honorèrent de leur présence, donnèrent de très beaux

jouent, pour la première fois, les rôles de Dorine et de Marianne, dans *Tartufe.* M. Hamel joue, pour la première fois, le rôle du notaire, dans le *Testament de César Girodot.*

15 AOUT. — M. Paul Veyret joue, pour la première fois, le rôle de Marcel, dans *les Ouvriers.*

17 AOUT. — Mlle Thomsen joue, pour la première fois, le rôle de Colombine, dans le *Dîner de Pierrot.* Mlle Moréno joue pour la première fois, le rôle de Cléone, dans *Andromaque.*

18 AOUT. — M. Paul Veyret, joue pour la première fois, le rôle de Purgon, dans *le Malade imaginaire;* MM. Clerh et Dehelly, jouent pour la première fois, les rôles de Lisidor et de Géralde, dans *Crispin médecin.*

19 AOUT. — La Comédie-Française donne, ce soir dimanche, le *Marquis de Villemer,* et la salle est pleine comme par les plus belles soirées d'hiver. Mlle Renée du Minil aborde pour la première fois, dans l'œuvre poignante de George Sand, le rôle de Caroline de Saint-Geneix. Elle s'y montre

résultats : la première fit une recette de 21,200 francs, et la seconde 21.400 francs. Aux termes du traité passé entre la Comédie-Française et la municipalité d'Orange, après le prélèvement d'une somme de quinze mille francs, représentant les frais de la Comédie, et d'une autre somme de dix mille francs employée à la restauration et à la mise en état du théâtre romain, les bénéfices doivent être partagés par moitié entre la Maison de Molière et la municipalité. Au total, avec beaucoup d'efforts et de travail, la représentation d'Orange a rapporté 4,800 francs avec auteurs 2,000 francs avec œuvres d'Orange, 3,300 francs à la Comédie. Mais beaucoup d'honneur.

Pendant cette tournée départementale, le rôle de la Reine, dans *Ruy-Blas,* fut joué par Mme Jane Hading, qui y fut très sévèrement jugée par la presse marseillaise.

simple, émue, tendre et touchante, et elle reste constamment dans la physionomie que l'auteur a tracée de ce personnage. C'est pour elle un fleuron de plus à la couronne de sociétaire que ses camarades sont en train de lui préparer pour ses étrennes, et l'on ne saurait ne pas reconnaître qu'il y a autour d'elle, en ce moment, un courant de sympathie marquée dans la maison de Molière. Puissent ses vœux se réaliser et sa marraine, la fée des jeunes premières dramatiques, lui enlever d'un coup de sa baguette la timbale qu'elle ambitionne depuis si longtemps. M. Dupont-Vernon, nouveau venu dans l'interprétation de la comédie de George Sand, est digne et correct, quoique manquant de mordant et, de plus, d'un peu de mémoire. M. Albert Lambert fils s'incarne à merveille dans le personnage du marquis de Villemer. Mlle Muller est une délicieuse Diane de Xaintrailles. Quant à M. Prudhon, sous les traits du duc d'Aléria, il nous offre l'image de M. Bertrand. Sanglé dans sa redingote, avec ses moustaches en brosse, il a tout à fait l'allure, la physionomie, la démarche du directeur de l'Opéra.

22 AOUT. — M. Dehelly, joue pour la première fois, le rôle de Thorcy, dans *Faute de s'entendre*.

28 AOUT. — Première représentation (à ce théâtre) de *Severo Torelli*[1], drame en cinq actes,

1. DISTRIBUTION. — Gian Torelli, M. *Silvain*. — Severo Torelli, M. *Alb. Lambert*. — Barnabo Spinola, M. *Paul Mounet*. — Fra Paolo, M. *Martel*. — Un proscrit, M. *Joliet*. — Le Barigel, M. *Villain*. — Homme du peuple, M. *Falconnier*. — Ercole Balbo, M. *Hamel*. — Renzo Ricardi, M. *Leitner*. — Lippo Malatesta, M. *Dehelly*. — Serviteur des Torelli,

en vers, de M. François Coppée. — Avant d'être joué à l'Odéon, où la première représentation en était si chaleureusement accueillie le 21 novembre 1883, le drame de M. Coppée fut, paraît-il, présenté à la Comédie-Française, et l'on raconte que feu M. Perrin répondit alors au nom du Comité : « Cela n'est pas fait pour notre public. » L'épreuve, à onze ans de distance, vient, ce nous semble, de prouver le contraire. Il est vrai de dire que l'auteur de *Madame de Maintenon* s'était, cette fois, surpassé lui-même. Il y a, dans *Severo Torelli*, une idée vraiment dramatique; il y a aussi le souffle. La soirée a été bonne pour l'auteur, qui, encore souffrant, n'a pu malheureusement assister à son succès; elle a été excellente pour la Comédie.

L'action avait-elle une base historique ; était-elle tirée de quelque chronique italienne du xve siècle? Elle se déroule en 1894, à Pise, opprimée par Barnabo Spinola, condottière au service de la République de Florence, gouverneur de la ville pour la Seigneurie. Quatre jeunes gens ont solennellement juré, sur le Saint-Sacrement, d'égorger le tyran, en quelque lieu qu'il se

M. *Gaudy*. — Catarina, Mme *Hadamard*. — Sandrino, Mlle *du Minil*. — Portia, Mlle *Brandès*. — Dona Pia, Mlle *Lerou*. — Un page, Mlle *Thomsen*. — Fèmme du peuple, Mlle *Jamaux*.

C'est M. Georges Dantu, un jeune ténor, lauréat des concours du Conservatoire, qui chante la sérénade de *Sèvero Torelli*.

La première représentation de *Severo Torelli* qui devait être donnée le 26 juin, fut retardée, en raison des allusions qui pouvaient être faites au sujet de l'assassinat de M. Carnot, président de la République, qui avait eu lieu l'avant-veille.

trouve. Lié par ce serment, Severo Torelli apprend de sa propre mère qu'il est le fils de Spinola : la malheureuse femme s'est donnée au gouverneur pour sauver la tête de son mari... qui, naturellement, a tout ignoré... Traître à la patrie ou parricide ; parricide ou parjure : telle est l'alternative qui se pose devant Severo Torelli. Comment le jeune homme se tirera-il de cet horrible dilemme ?... Tenant Barnabo enfermé, sans armes, dans la chapelle basse du Dôme, il a résolu de frapper là le monstre, son père !... derrière l'autel, surgit Donna Pia, qui se venge elle-même en poignardant Barnabo. « Est-ce fait ? » viennent demander les conjurés. — « Oui, par moi ! » répond la femme, en montrant le cadavre de Barnabo ; après quoi elle se tue en recommandant à son fils « le silence sur tout ceci ».

Telle est la fin fort habilement trouvée du drame de M. Coppée, qui fait à la fois songer à la *Haine*, de Sardou, et au *Lorenzaccio*, de Musset, à la *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo et à l'*Hamlet* de Shakespeare. Les deux premiers actes sont superbes ! Les deux suivants sont plus vides d'actions. Il se trouve, de même, au troisième un charmant épisode qui rappelle le *Passant :* celui de la sérénade au clair de la lune et de la déclaration d'amour, au pied du lion de Florence, de la belle courtisane au jeune Severo, qui reconnaît en Portia la maîtresse du tyran, son père. Le quatrième acte, heureusement fort court, nous ramène assez inutilement au palais

Torelli, où Severo reçoit des mains de Sandrino le poignard sur la poignée duquel le jeune armurier a ciselé la tête de Brutus le parricide. Selon nous, la pièce eût été plus belle si, violée, pour ainsi dire, par le Barnabo, la mère, au lieu de défendre le père, eût dit à son fils « Tue-le ! » Le *Pro patriâ* eût été ainsi sanctionné par la vengeance fatale de sa mère outragée. En dépit des critiques qu'on a pu lui adresser, *Severo Torelli* reste un drame saisissant qui fait grand honneur à celui qui l'a conçu.

L'interprétation en est supérieure. Le rôle de Sévero semblait autrefois avoir été écrit tout exprès par le jeune Albert Lambert, tragédien de dix-huit ans, sorti depuis trois mois de la classe de M. Delaunay. Au lieu de végéter dans le classique, l'heureux candidat du Conservatoire eut la bonne fortune de rencontrer pour son rôle de début un autre Hamlet, où il put montrer toutes ses qualités : une intelligence évidente, un goût romantique à la Taillade, joint à la science de la composition et à la beauté du geste, bien rares chez un si jeune homme. Le brillant sociétaire retrouve dans cette reprise du drame de M. Coppée, qu'il créa sur la rive gauche, le colossal succès du sympathique débutant de l'Odéon. Il faut louer M. Silvain, qui a su faire sincèrement applaudir les belles tirades du vieux Gian Battista Torelli ; M. Paul Mounet, qui jouait, à la création, le rôle du père et dont la tenue excellente et la diction mordante donnent une grande allure au personnage de Barnabo

Spinola, créé à l'Odéon avec beaucoup d'originalité, par M. Raphaël Duflos ; M. Leitner, à la superbe voix ; et Mlle Lerou, qui a eu des accents fort justes dans le rôle de Donna Pia, autrefois magnifiquement établi par Mlle Tessandier ; Mlle du Minil, qui a si crânement revêtu le travesti du jeune et brave Sandrino ; Mlle Hadamard, qui a savamment débité le couplet de Catarina ; Mlle Brandès, enfin, une Portia admirablement belle et superbement passionnée ; le rôle est court ; les applaudissements ont été considérables. Avec M. Leloir qui, en l'absence du poète, a dirigé les études de la pièce avec infiniment de soin et de goût, il faut féliciter encore l'administration du Théâtre-Français qui, faisant au drame de M. Coppée les honneurs qu'il méritait, le rendait au plaisir du public avec d'éminents interprètes, artistiquement costumés par M. Bianchini, dans de délicieux décors italiens de M. Jambon.

5 SEPTEMBRE. — Mlle Brandès prend possession du rôle de Dona Sol dans *Hernani*. Elle prend en même temps possession du public qui ne lui ménage pas les applaudissements. Les rôles où il faut montrer de la force et de l'expression conviennent ordinairement mieux à son tempérament énergique, et aujourd'hui, plus sûre, plus maîtresse d'elle-même, elle adoucit le côté un peu sec de sa nature ; c'est avec un véritable charme et une infinie tendresse qu'elle dit les couplets de l'amante d'Hernani. Mounet-Sully est toujours superbe et son frère donne une fière

allure au vieux Ruy Gomez. Selon l'habitude de la maison, ensemble merveilleux. Le même soir, M. Charles Esquier joue pour la première fois, dans *Hernani*, le rôle de Don Sanchez.

7 SEPTEMBRE. — MM. Albert Lambert fils, Pierre Laugier, Villain, Paul Veyret et Charles Esquier, jouent pour la première fois dans *Cabotins !* le rôle de Pierre Cardevent, Grigneux, Hugon, Larvejol et du premier praticien.

9 SEPTEMBRE. — Mlle Moréno joue pour la première fois le rôle de Télamire, dans la *Femme de Tabarin*.

16 SEPTEMBRE. — Matinée gratuite : *Britannicus* et *les Plaideurs*.

17 SEPTEMBRE. — Reprise de l'*Ami Fritz* [1], comédie en trois actes, en prose, de MM. Erckmann-Chatrian. — Le rôle de Fritz était demeuré jusqu'ici l'apanage de M. Frédéric Febvre, qui le créa et le joua jusqu'au moment où il quitta la Comédie-Française. M. Baillet l'aborde à son tour. Il n'en change pas la physionomie établie par son prédécesseur. Il le joue correctement, avec sa nature, sans peut-être beaucoup d'originalité, mais non sans talent. MM. Clerh et Paul Veyret jouent pour la première fois les rôles de Christel et de Joseph.

13 OCTOBRE. — Première représentation de

1. DISTRIBUTION. — David Sichel, M. *Cot*. — Fritz Kolm M. *Baillet*. — Hannézo, M. *Pierre Laugier*. — Frédéric. M. *Joliet*. — Un faucheur, M. *Roger*. — Christel, M. *Clerh*, — Joseph, M. *Paul Veyret*. — Suzel, Mlle *Reichenberg*. — Catherine, Mlle *Fayolle*. — Lisbeth, Mme *Amel*.

Vers la joie [1], conte bleu en cinq actes, en vers, de M. Jean Richepin.

Vers la joie, on prit soin de nous le dire à l'avance, ne devait avoir aucune espèce de ressemblance avec tout ce qu'avait publié jusque là l'auteur de *Par le Glaive* et du *Flibustier*, de *Nana-Sahib* et de *Monsieur Scapin*. Depuis longtemps, paraît-il, M. Richepin voulait écrire un ouvrage de pure fantaisie, composer la féerie rêvée par les poètes et dont son maître Banville avait jadis donné la formule dans un délicieux *Petit Chaperon rouge* qu'admirent tous les dilettantes. Or, tout en partant de ce point, M. Richepin a largement étendu son programme. Il a tenté, à l'aide de la poésie la plus picaresque et la plus bouffonne, d'aborder au théâtre des idées que nul n'avait encore osé y faire crûment entendre. En même temps qu'il est doué d'une verve franche, le poète de la *Chanson des gueux* n'est-il pas un pur réaliste ? Préoccupé par les théories les plus avancées, il les a donc exposées à sa manière, encadrées de rimes millionnaires. « Conte bleu », dit l'affiche. Voyons quelle en est l'affabulation. Un Cartouche peint par le peintre décorateur Jambon et placé sur le rideau, nous le dit :

1. DISTRIBUTION. — Bibus, M. *Got*. — Truguelin, M. *Coquelin cadet*. — Le prince, M. *Le Bargy*. — Agénor, M. *Leloir*. — Bruin, M. *Paul Mounet*. — Nanet, M. *P. Laugier*. — 1er médecin, M. *Joliet*. — 1er huissier, M. *Roger*. — 2e médecin, M. *Villain*. — Le tambour du village, M. *Falconnier*. — Paulin, M. *Hamel*. — Landry, M. *Dehelly*. — 3e médecin, M. *Paul Veyret*. — Lucas, M. *Ch. Esquier*. — 3e huissier, M. *Gaudy*. — Jouvenette, Mme *Barretta*. — Thérèse, Mme *Pierson*. — Arabella, Mme *Frémaux*.

La scène est au pays des chansons populaires,
Au temps des légendes, enfui !
Mais, pour les sentiments et les vocabulaires,
La scène est en France, aujourd'hui.

Truguelin, président du conseil des ministres, a pris, lui et ses honorables collègues, la très douce habitude de régner à la place des rois fainéants qui, de père en fils, occupent le trône. Mais voici que, arrivé à sa majorité, l'héritier légitime, dont Truguelin a si bien fait un homme inerte et sans désirs, refuse de se marier et parle d'abdiquer. La situation est grave ; la famille de ces rois bien-aimés étant éteinte, le peuple reprendrait ses droits et commencerait par mettre à la porte les ministres du régime déchu. Arguant du seul bien de l'Etat et en sa qualité de régent, Truguelin a fait appeler les plus célèbres médecins du pays pour leur confier la personne du prince maladif et rébarbatif au mariage autant qu'à la royauté. Trois docteurs ridicules, qu'on dirait dessinés par Molière, ont déjà solennellement défilé, se disputant le grand honneur de traiter à leur manière le jeune et intéressant monarque. Alors se présente, revêtu d'une simple peau de bique, un vieil homme bizarre, se nommant Jean-Louis Bibus et se disant berger, un brin sorcier. Il a, conte-t-il, appris, en soignant les bêtes, l'art de guérir les gens et se vante de posséder le secret de faire reverdir le petit étiolé.

— Pour cela, jeune homme, il faut, dit-il, chan-

ger complètement d'existence et venir avec moi.

— Mais où me menez-vous?

— Vers la joie !

Et il le conduit en pleine, en vraie campagne, chez ses amis, les paysans. Le second acte nous montre la cour de la ferme du paysan Nanet, où suivant les plans de Bibus, se présentent, déguisés en villageois, le ministre Truguelin et le grand-officier Agénor, qu'il annonce malicieusement comme de fins bergers; puis le prince lui-même, qui passera pour son propre neveu, jeune homme débile ayant besoin de se refaire. « On y pourvoira », dit la douce Jouvenette, la charmante fille du fermier Nanet. Elle y pourvoit si bien, la gente paysanne, qu'après l'avoir soigné quand il est arrivé malingre à la ferme, elle se prend à l'aimer sans le savoir, alors qu'aux puissants effluves de sa libre vie en plein air, il est devenu un autre homme, comprenant ce qu'il y a de bon sous la rude écorce des braves gens qui sont ses hôtes, et adorant la candide jeune fille aux yeux de velours et au cœur d'or. Mais, au moment où il va demander aux parents la main de Jouvenette, le prince a maille à partir avec un rude et brutal garçon, Bruin, qui se déclare son prétendu. Et les deux rivaux, retroussant bravement leurs manches, vont en venir aux mains comme on le fait au village, quand Agénor, le grand-officier travesti en berger, lâche le grand mot : « Malheureux, c'est le Prince ! ».

Un mauvais prince, alors! Car, en son nom, pendant qu'il était aux champs, des décrets ont

été rendus qui doublent l'impôt et livrent à l'ennemi, sans se battre, une province... A ces nouvelles qu'il ignore, notre roitelet se sent rougir de honte, et jure de faire son devoir, tout son devoir. Les fâcheux décrets sont abolis, la guerre est déclarée, et le rideau se relèvera, au dernier acte, sur le tableau d'une noce royale essentiellement populaire. A côté de Bruin, l'anarchiste devenu connétable, le jeune prince s'est battu comme un lion ; vainqueur et chéri de tous, il épouse aujourd'hui la douce Jouvenette : ne s'est-il pas, comme il le dit, retrempé par l'amour :

C'est de la terre, où sa sueur perle en rosée,
Que remonte la sève à la plante épuisée ;
Il en est le profond, l'immortel réservoir.
Et c'est ce que je veux à tous bien faire voir,
Par une image claire et que chacun comprenne,
En te manifestant fille des champs et reine,
Reine au milieu des tiens devenus mes parents,
Toi qui m'as reverdi le cœur, toi qui me rends
La jeunesse, l'espoir, l'avril où tout repousse,
O mon bien, mon amour, ma promise, ma douce,
Ma Jouvenette, ma Jouvence, ma clarté

Et Bibus d'ajouter :

Le pays avec toi, fils, est ressuscité.
Car les vieilles chansons ne sont point mensongères.
Tout va dret quand les rois épousent des bergères.

Telle est la moralité de ce conte bleu dont le grand défaut est de n'être pas assez « bleu »... Il ne subsiste plus qu'une historiette incohérente, où le symbole n'apparaît pas clairement, où la

satire manque d'originalité et verse trop souvent dans la charge un peu grosse. Parbleu ! je vois très bien les hautes intentions de M. Richepin ; mais il m'apparaît aussi qu'il s'est gravement trompé, si bien qu'au lieu de la fantaisie shakespearienne ou de la comédie aristophanesque, que ses amis espéraient d'un esprit alerte et vigoureux comme le sien, il n'est survenu, en plein Théâtre-Français, qu'une sorte de banale et déconcertante opérette où les méli-mélos des costumes du dernier acte nous ont tous fait songer à *Madame l'Archiduc*, sans la musique d'Offenbach. Une mise en scène très pittoresque, une interprétation de premier ordre, ne devaient pas sauver cet ouvrage du naufrage de la première soirée. La critique se montra inpitoyable et le public abandonna la pièce et les artistes. Le titre de *Vers la joie* ne tardait pas à être rayé de l'affiche. Dans ce naufrage, tout avait sombré, sauf le talent des comédiens. Honneur donc au vaillant doyen, M. Got, qui donne un si large et si puissant relief au rôle de Bibus ! Honneur à son brillant élève, M. Le Bargy, qui a composé avec infiniment d'art le rôle du Prince, tour à tour languissant et vibrant ! Et comment ne pas louer le charme et la grâce de Mme Barretta, l'exquise Jouvenette, la justesse d'accent de Mlle Pierson, qui a su se tailler un grand succès en son petit rôle de mère ; la finesse et la fantaisie de M. Leloir en Agénor ? MM. Paul Mounet et Pierre Laugier sont tout à fait bien l'un dans Bruin, l'autre dans le fermier Nanet. Seul,

M. Coquelin cadet dépassait la note de bon goût et tombait constamment dans la trivialité !

25 OCTOBRE. — M. Boucher joue, pour la première fois, le rôle de Saint-Marin, dans *Cabotins !*

26 OCTOBRE. — M. Catulle Mendès lit au comité

1. C'est vers cette époque que se produisit la question Coquelin. La Comédie n'avait pas, en effet, appris sans indignation que le célèbre transfuge venait de contracter un engagement avec Mme Sarah Bernhardt, au Théâtre de la Renaissance Or, en quittant la Comédie-Française, M. Coquelin, rentrant en possession de ses fonds sociaux, avait pris l'engagement formel de ne plus paraître sur aucun théâtre, non seulement à Paris, mais dans toute la France. Il avait manqué à cette seconde partie de cet engagement, — qui était du reste superflu et qu'on ne lui avait fait signer qu'en raison de son exceptionnelle notoriété, — en jouant, tantôt dans une ville de province, tantôt dans une autre. L'administrateur, au nom du comité, avait toujours eu soin de l'informer, par lettre recommandée, qu'il manquait à un engagement formel en agissant ainsi. Mais, en somme, on le laissait faire. Il n'en était plus de même, et cela avait une autre importance, lorsqu'il s'agissait pour l'illustre comédien de créer, pour ainsi dire à Paris, une succursale du Théâtre-Français. La Comédie tout entière s'émut. On parla de procès. Les choses furent sur le point de s'arranger sur des bases qui ne furent pas tout d'abord révélées. Mais quand on connut, à la Comédie-Française, les conditions que M. Coquelin mettait à sa rentrée au bercail, qui était, en effet, le moyen de transaction proposé, l'émotion devint de la colère. M. Coquelin, en effet, acceptait bien de rentrer, mais à la condition de reprendre son titre et son rang de sociétaire. Aucun accord n'était possible. Une assemblée générale eut lieu le 24 novembre, à l'effet de ratifier les décisions prises par le conseil judiciaire, en vue d'intenter une action en dommages et intérêts à M. Coquelin, lorsqu'il mettrait à exécution sa menace de jouer à Paris, à côté de Mme Sarah Bernhardt, sur une autre scène que celle de la Comédie-Française. Cette assemblée, à laquelle prirent part tous les sociétaires, à l'exception de Mme Got, Coquelin cadet et Mme Pauline Granger, fut unanime à se prononcer pour le procès. Quoi qu'il en soit, ce procès n'était pas encore entamé lorsque se termina, pour la Comédie-Française, l'histoire de l'année 1894.

son drame en vers de la *Reine Fiammette* [1], qui est refusé.

2 NOVEMBRE. — Relâche par ordre, en raison de la mort d'Alexandre III, empereur de Russie.

3 NOVEMBRE. — A partir d'aujourd'hui, l'affiche du jour, chaque fois que joue M. Got, porte cette mention : « *Dernières représentations de M. Got, doyen de la Comédie-Française.* »

5 NOVEMBRE. — Reprise de l'*Aventurière* [2]. Lorsqu'elle fut engagée au Théâtre-Français, Mme Jane Hading devait débuter au Théâtre-Français dans la pièce de M. Pailleron : *Cabotins!* et c'est dans les *Effrontés* qu'elle parut pour la première fois : on sait le succès que lui valut à Paris et à Londres, le rôle de la marquise d'Auberive. Elle effectuait son second début dans Clorinde de l'*Aventurière*, que réclamait également Mlle Marsy : entre ces deux grandes coquettes, la comédie n'avait que l'embarras du choix. Nous ne doutons point que Mlle Marsy ne s'y

1. Cet ouvrage avait été primitivement joué au Théâtre-Libre. Il y a plusieurs années déjà, et avant même que la *Reine Fiammette* eût été représentée au Théâtre-Libre, M. Catulle Mendès avait demandé une lecture pour cette œuvre à l'administrateur de la Comédie-Française.

Après la représentation chez M. Antoine, M. Mendès avait laissé reposer sa pièce, qu'il n'avait même pas publiée, quoique imprimée et toute prête, en librairie, puis il a repris, presque en son entier, l'œuvre primitive, il l'a récrite à tel point que les *épreuves* d'autrefois ne peuvent servir pour l'impression future et c'est, sous le titre d'autrefois, une pièce en quelque sorte tout à fait nouvelle qu'il soumettait au comité de la rue Richelieu.

2. DISTRIBUTION. — Fabrice, M. *Mounet-Sully*. — Monte-Prade, M. *Silvain*. — Don Annibal, M. *Leloir*. — Dario, M. *P. Laugier*. — Horace, M. *Dehelly*. — Clélie, Mlle *Reichenberg*. — Dona Clorinde, Mme *Jane Hading*.

montre, un jour, avec ses irrésistibles dons de séduction : la voix admirable et la beauté triomphante. Ce soir, revêtue de sa verte robe de peluche, aux larges manches de damas chaudron, et coiffée d'un joli béguin de dentelle d'or, laissant flotter ses cheveux fauves parsemés d'énormes turquoises, la belle princesse d'Aurec nous est apparue comme une reine, une reine de Bohême. J'ajoute que la nonchalance de sa démarche, le dédain de son regard, l'amertume de sa diction, convenaient on ne peut mieux à l'audacieuse courtisane, hantée du désir de prendre sa place au soleil et d'imposer, elle aussi, le respect et la considération. Du talent, Mme Hading en a, à en revendre, comme on dit. La conviction et la sincérité sont les qualités qui m'ont semblé lui manquer encore en cette nouvelle incarnation d'un rôle difficile entre tous. Celui d'Annibal est aujourd'hui tenu en toute perfection par M. Leloir; je ne crois pas que la fameuse scène d'ivresse ait jamais été rendue avec cet art supérieur. Pour la circonstance, sans doute regardée comme solennelle, M. Mounet-Sully avait repris le rôle de Fabrice, où il est charmant d'attitude et de rare sobriété; puis, Mlle Reichenberg prenait possession de celui de Célie, qu'elle n'avait encore jamais joué; elle a été, une fois de plus, l'idéale ingénue que nous connaissons [1].

1. L'*Aventurière* était, à l'origine, une comédie-bouffe. Elle fut représentée pour la première fois en 1848, et le rôle de Monte-Prade qui, dans cette première version, s'appelait Mucarade, était joué par Samson, un premier comique. Celui

13 NOVEMBRE. — Première représentation de *Qui?*[1] comédie en un acte, en prose, de M. Paul Bilhaud. — Un M. de Chantenay sollicite une place de sous-préfet et de sa nomination dépend

de Dona Clorinde avait pour interprète Mlle Anaïs, une ingénue. Dans ces conditions, la pièce ne plut pas. L'auteur ne se tint pas pour battu et la remania, changeant de fond en comble le caractère de l'œuvre et celui des personnages. Ce ne fut que douze ans après, en 1860, que l'*Aventurière*, considérablement modifiée, reparut devant le public. Le bouffon Mucarade était devenu le tragique Monte-Prade, sous les traits de Beauvallet, et l'ingénue s'était transformée en une coquette hautaine, qu'incarna admirablement Mme Arnould-Plessy. Elle l'incarna si bien qu'après le départ de cette remarquable comédienne personne n'osait plus l'aborder. Ce fut Sarah Bernhardt qui reparut la première sous les traits de dona Clorinde. Au moment où il était question de la reprise de cet ouvrage, l'auteur et M. Emile Perrin hésitaient entre deux interprètes : Sarah Bernhardt et Croizette. Ce fut Emile Augier qui trancha les hésitations en reconnaissant à la première de ces artistes une clientèle que la seconde n'avait pas. Le mot était cruel. Quant après l'unique représentation de l'*Aventurière* avec Sarah, celle-ci eut quitté pour toujours le Théâtre-Français, l'auteur se retourna du côté de Mlle Croizette. Elle ne l'avait pas oublié. Néanmoins, elle ne se fit pas prier et aborda franchement ce rôle, qui lui valut un grand succès. Mlle Bartet, Mme Worms-Barretta, sollicitées plus tard, à leur tour, par Emile Augier, se récusèrent. Jeanne Samary n'eût pas demandé mieux, mais elle trouvait que c'était trop tôt pour elle ! « Attendez, disait-elle à l'auteur, je le jouerai plus tard... J'en ferai une enfant de la balle et... vous verrez. » Pauvre Jeanne Samary ! La mort ne lui en a pas laissé le temps ! Il fut aussi question de Mlle Reichenberg avec laquelle l'auteur songeait à revenir à l'ingénuité de sa première version. Elle n'osa ou ne le voulut pas. Sous l'administration de M. Claretie, le rôle a été joué par Mme Pierson; puis, Mme Pierson y ayant renoncé volontairement, par Mlle Adeline Dudlay, qui le jouait récem-

1. DISTRIBUTION. — Monfériel, M. *Coquelin cadet*. — De Chantenay, M. *Truffier*. — Lecourtois, M. *Joliet*. — Un domestique, M. *Falconnier*. — Mme Lecourtois, Mme *Pierson*. — Suzanne, Mlle *Ludwig*.

La première représentation de cette pièce devait être donnée en même temps que la reprise de *l'Aventurière*, avec Mme Jane Hading. Elle dut être, au dernier moment, retardée de quelques jours, par suite d'une indisposition subite de M. Coquelin cadet.

un mariage : M. Lecourtois ne lui accordera la main de sa fille que s'il est nommé. Et il ne l'est pas encore cette fois, le ministre a donné sa parole à un autre... D'où viennent ces continuels échecs ?

ment encore. Le rôle était destiné à Mlle Marsy et lui appartenait. Elle l'avait même répété pour le jouer à Valence, en l'honneur d'Augier, quand Mme Jane Hading, engagée à la Comédie-Française, demanda le rôle de Clorinde pour ses débuts, après la marquise des *Effrontés*. Mlle Marsy consentit de bonne grâce à céder son tour à Mme Hading, et, pour cette reprise, Mounet-Sully demanda à reprendre le rôle de Fabrice, qu'il ne jouait pas depuis des années.

Emile Augier avait l'habitude d'apporter des modifications à sa pièce, à chacune des reprises. Ainsi, Coquelin aîné, dans don Annibal, avait sa version à lui, qu'il joua en Amérique, qu'il rejoua même à la Comédie lors de sa rentrée, et qui diffère de celle de M. Leloir, surtout dans les vers de la dernière scène. La version que joue M. Leloir est la dernière que l'auteur ait donnée.

Les diverses *Aventurières* auront donc été : Mmes Anaïs, Arnould-Plessy, Sarah-Bernhardt, Croizette, Pierson, Dudlay, Hading. Et nous verrons Mlle Marsy dans Clorinde. Mme Hading s'est composé un admirable costume d'Italienne de la Renaissance ; elle est superbe. Augier voulait que sa courtisane fût vêtue en fillette de couvent pour mieux empaumer le vieillard que joue, cette fois, M. Silvain. Mais, là encore, le public s'est fait un idéal de costume et de beauté et il ne demande pas un Greuze, mais un Titien et un Véronèse. Il a eu son Titien.

A l'occasion de cette reprise de l'*Aventurière*, on ne lira pas sans intérêt les explications données par Mme Sarah Bernhardt sur l'incident survenu entre elle et M. Emile Perrin à la suite de la reprise de la célèbre pièce d'Emile Augier, le 17 avril 1880, incident qui détermina la grande artiste à quitter la Comédie-Française :

— La cause de cet incident est des plus simples, nous dit Mme Sarah Bernhardt. M. Emile Perrin, ayant jugé à propos de reprendre la pièce d'Emile Augier, me dit qu'il me confiait, d'accord avec l'auteur, le rôle de dona Clorinde.

« Je lui répondis que, très touchée de sa flatteuse attention, je me sentais encore trop jeune comme artiste pour aborder un pareil personnage. Je lui fis comprendre, en y mettant tous les ménagements possibles, que le rôle de Célie était bien plus dans mes moyens, quoique je n'y tinsse pas particulièrement et je lui parlai de Croizette qui, à mes

— « Tu dois avoir un ennemi, lui dit Monfériel, cherche parmi tes amis... C'est peut-être bien une femme qui t'en veut... Qui ?...

Et Chantenay conte à Monfériel qu'il fit, en effet, la cour à une femme mariée, mais que l'aventure n'eut pas de suite. — « Le mari était un imbécile, je vois ça, dit Monfériel ; mais tu t'es conduit comme un niais, il ne fallait pas faire le Joseph et aller jusqu'au bout. Pourquoi ne m'as-tu pas demandé conseil ?... » Or, le mari en question n'est autre que lui, Monfériel ; la situation n'est pas neuve, mais elle est toujours

yeux, offrait toutes les qualités requises pour interpréter le rôle de la principale héroïne. L'administrateur du Théâtre-Français n'attacha aucune importance à mes observations et me força à répéter le rôle. J'étais fort malade à ce moment et presque aphone. Les répétitions marchaient avec une rapidité inaccoutumée et on ne m'accorda personnellement que sept ou huit répétitions. La veille de la première, je déclarai à M. Emile Perrin que je n'étais pas prête et je demandai qu'on renvoyât la reprise de l'*Aventurière* à une date ultérieure. On ne m'écouta point, et je dus paraître sur la scène le soir de la première, devant les abonnés du mardi, dans un état d'infériorité telle qu'il fallut toute l'indulgence du public pour m'accepter. Non seulement je sentais à cette époque que je n'étais pas encore apte à interpréter un pâreil personnage, mais j'étais malade, et fort malade. Si le public me témoigna de l'indulgence, il n'en fut pas de même d'une partie de la critique, dont un des membres les plus éminents, M. Auguste Vitu, critique dramatique du *Figaro*, se montra d'une sévérité qui frisait le blâme. Il trouva que j'avais trahi la pensée d'Emile Augier et que j'avais fait de dona Clorinde une héroïne de barrière, une parente de la Virginie de l'*Assommoir* ou de Nana. Ainsi, on me jetait à la face un blâme qui revenait, après tout, à l'administrateur du Théâtre-Français, aux exigences duquel je m'étais soumise loyalement et sans arrière-pensée. C'en était vraiment trop. Je me trouvais à bout de patience et d'abnégation. Et je quittai la Comédie-Française. Croizette me succéda dans le rôle de l'Aventurière. Elle y eut un succès éclatant, ainsi que je l'avais prédit. L'événement me donnait raison. C'était vraiment bien la peine de provoquer un pareil incident ! Mais tout cela, c'est de l'histoire ancienne. Le mieux est de n'y plus penser. »

drôle, et la femme qui se venge, c'est Mme Monfériel. Il n'y a d'ailleurs qu'une femme qui peut faire du tort à un homme en disant du bien de lui : à Mme Lecourtois, comme au ministre, on a su vanter les qualités douces de Chantenay : charmant, réservé, aimable, un peu demoiselle. Chantenay ne sera jamais nommé...

Il n'y a qu'un moyen de s'en tirer, dit Monfériel qui insiste, et de cette insistance naît le comique de la pièce, c'est d'offrir une réparation à la personne que tu as offensée en la respectant. » Heureusement, Mme Lecourtois est là pour empêcher les choses d'aller plus loin et pour faire nommer Chantenay en dépit de son ennemie. Qui était-ce ? Monfériel ne le saura jamais... Franchement amusante et gaiement spirituelle, la comédie de M. Paul Bilhaud a reçu le meilleur accueil du public du Théâtre-Français. Elle est, d'ailleurs, excellement jouée par MM. Coquelin cadet et Truffier, Mmes Pierson et Ludwig. On a beaucoup ri et beaucoup applaudi.

Ce même soir, 13 novembre, M. Ch. Esquier joue pour la première fois, le rôle de Théodamas, dans la *Femme de Tabarin.*

14 NOVEMBRE. — M. Georges Berr joue, pour la première fois, le rôle de Pancrace, dans le *Mariage forcé.*

17 NOVEMBRE. — M. Leitner joue, pour la première fois, le rôle de Polyandre, dans la *Femme de Tabarin.*

19 NOVEMBRE. — Relâche, par ordre, à l'occasion des obsèques du Tzar [1].

22 NOVEMBRE. — Reprise du *Fils de Giboyer* [2], comédie en cinq actes, en prose d'Emile Augier. — La pièce eut, il y a trente-deux ans, un succès retentissant. Et cependant elle ne fut jamais reprise. A quelqu'un qui demandait un jour à l'auteur pourquoi il ne remettait pas le *Fils de Giboyer* à la scène, Augier répondit : — « Je me suis montré violent contre les catholiques quand ils

1. Le mois de novembre touchait à sa fin, et avec lui expirait l'engagement de Mme Jane Hading. On avait fait beaucoup de bruit autour de la prise de possession, par cette artiste, du rôle de *l'Aventurière*. La Comédie-Française s'émut de tout ce tapage dont elle n'avait pas l'habitude. Le comité crut voir dans ces manifestations de quelques journaux, une campagne pour l'obliger à nommer sociétaire, dans des conditions exceptionnelles, une comédienne qui lui apportait des qualités sans doute, mais n'avait pas encore donné assez de preuves de ce qu'elle pouvait faire au Théâtre-Français. La situation de Mme Hading devenait difficile. Elle le comprit et préféra se retirer plutôt que d'exposer sa personne et son talent à des commentaires qui pouvaient devenir désobligeants. Le 25 novembre, elle signifiait sa résolution à M. Claretie, jugeant qu'en l'absence pour elle de créations prochaines ou de reprises importantes, elle n'avait aucun champ ouvert à son activité, et préférant en conséquence ne pas renouveler son contrat. L'administrateur général, se faisant l'interprète du comité tout entier, essaya vainement de faire revenir l'artiste sur sa fâcheuse détermination. Le parti de Mme Hading était pris. Le lendemain elle signait, avec MM. Porel et Albert Carré, un brillant engagement au Gymnase, et M. Victorien Sardou promettait d'écrire un rôle spécialement pour elle.

2. DISTRIBUTION. — Giboyer, M. *Got*. — Maximilien Girard, M. *Le Bargy*. — Comte d'Outreville, M. *Truffier*. — Marquis d'Auberive, M. *Leloir*. — Maréchal, M. *P. Laugier*. — Dubois, M. *Joliet*. — Couturier de la Haute-Sarthe, M. *Dupont-Vernont*. — Chevalier de Germoise, M. *Villain*. — Vicomte de Vrillière, M. *Clerh*. — Fernande Maréchal, Mme *Barretta*. — Mme Maréchal, Mme *Pierson*. — Baronne Pfeffer, Mme *Marsy*. — Mme de La Vieux-Tour, Mme *Persoons*.

étaient puissants. Il ne serait pas de ma dignité de recommencer, maintenant qu'ils ne le sont plus. » Tout Augier est là. Le bohème Giboyer représentait un type que le public avait trouvé de son goût dans les *Effrontés.* L'auteur ne voulut pas le laisser perdre, et il lui donna une suite digne du commencement dans cette autre comédie qui s'appelle le *Fils de Giboyer.* La première représentation occasionna une sorte de scandale. Augier dit, dans la préface de son ouvrage, que le vrai titre de sa comédie « aurait dû être *les Cléricaux*, si ce vocable eût été de mise au théâtre. » Dans sa pensée, le *Fils de Giboyer* représentait l'antagonisme de l'ancien principe politique et des principes modernes. Au lever du rideau, on retrouvait le marquis d'Auberive joué par Samson, qui avait aussi créé en 1851 le marquis de la Seiglière, personnage à peu près semblable dans son allure, dans ses sentiments et dans ses façons gouailleuses. La marquise d'Auberive était morte, mais on la revoyait sous les traits de la même comédienne, Mme Arnould-Plessy, qui, dans la nouvelle pièce représentait la baronne Pfeffers. Le premier jour, ce double emploi ne laissa pas de jeter dans l'esprit des spectateurs une certaine confusion. La question politique et religieuse, qui fut toute une affaire autrefois, n'est aujourd'hui, dans la comédie, qu'un hors-d'œuvre sans effet. Reste Giboyer. Giboyer, selon l'expression du marquis d'Auberive, c'est « la courtisane qui gagne la dot de sa fille ». Ce sacripant se désole de voir son fils dis-

posé à suivre la route sur laquelle il a lui-même trébuché. Il lui raconte toutes les indignités qui lui ont permis de payer son éducation et de l'introduire dans le monde, et il finit par lui faire épouser une riche héritière... Le Giboyer des *Effrontés*, dont l'abjection avait été un instant dorée par la prospérité de son maître Vermouillet, est retombé, après la chute de celui-ci, d'abîme en abîme. Il a exercé pour vivre, dans les bas-fonds de la société, une foule de ces professions inconnues de ceux qui ne voient que la surface. Après avoir écrit des pamphlets qui lui ont fait beaucoup d'ennemis, il a été réduit à tenir un bureau de nourrices; pour le moment, il cumule à Lyon deux emplois : il est, le jour, ordonnateur des pompes funèbres, et le soir, contrôleur à la porte du théâtre des Célestins. Il est appelé en Amérique par des capitalistes pour prendre la direction d'un nouveau journal, dont la couleur politique lui importe peu, lorsque le marquis d'Auberive le retient à Paris pour remplacer Diodat, le saint homme de journaliste que la cause monarchique et religieuse vient de perdre. Le démocrate, le socialiste accepte la rédaction en chef d'une feuille cléricale, et devient le chevalier batailleur du droit divin. Il va, suivant l'exemple de son prédécesseur « *rouler* le libre-penseur, *tomber* le philosophe, jouer de la canne et du bâton devant l'arche, chanter le *Dies iræ* sur le mirliton... » Cette désertion des idées qui lui restent chères, cette prostitution de son talent ont aujourd'hui pour Giboyer une cir-

constance atténuante qui lui manquait autrefois. Ses anciennes bassesses n'avaient que cette banale excuse : « Il faut bien que je vive », à laquelle le grand seigneur aurait pu répondre : « Je n'en vois pas la nécessité. » Il avait bien aussi son vieux père à nourrir, mais c'était moins sous le poids de ce devoir sacré qu'il avait succombé que sous celui de ses fausses idées ou de ses vices. Son nouvel abaissement a pour cause un dévouement plus lourd : au milieu de sa vie vagabonde, il a eu, d'une maîtresse de passage, un fils qu'il a recueilli après la mort de la mère. Il ne l'a pas légalement reconnu, pour ne pas lui infliger un nom souillé; mais il lui a fait donner l'éducation la plus brillante et la plus complète. Il a voulu, lui, le martyr de l'instruction qui déclasse, que cet enfant réunît, à la supériorité de l'instruction, une belle intelligence et le cœur le plus pur. Il a « léché la boue sur le chemin de son enfant ». Résigné à sa fange fatale, il lui a plu d' « être un fumier et de nourrir un lis ». C'est pour accomplir cette tâche qu'il accepte toutes les misères et reçoit de l'or, même d'une main ennemie, pour servir contre sa propre cause. Tel est, non pas justifié, mais résumé sous sa nouvelle forme, le caractère de Giboyer. Ce mélange d'abjection et d'orgueil, ces délicatesses de sentiments, dans une conscience qui ne se croit plus le droit de faire la prude, ne forment-elles pas une des combinaisons psychologiques, sinon les plus édifiantes, du moins les plus originales qui soient?

On sait avec quelle maîtrise M. Got s'était incarné dans le personnage de Giboyer, quel relief extraordinaire il sut donner à la figure de ce sacripant, devenu, grâce à lui, typique et inoubliable... Ah ! comme il a bien fait de reprendre, avant sa retraite, cette émouvante création qui lui vaut aujourd'hui encore de superbes ovations. Longuement applaudi à son entrée, il est rappelé trois fois à la fin du troisième acte, et si chaleureusement acclamé au baisser du rideau, qu'il est permis de se demander s'il osera partir, ainsi qu'il l'a annoncé, à la fin de cette année [1].

M. Le Bargy, si fier et si tendre dans le rôle du fils de Giboyer, a partagé le succès de l'illustre doyen, son cher maître. Et M. Truffier a joué le jeune comte d'Outreville avec un tact, un goût et une intelligence que nous ne saurions trop louer. Il n'y a aussi que des éloges à adresser à M. Leloir, prêtant au marquis d'Auberive l'air hautain qui lui convient; à M. Laugier, rendant avec beaucoup de justesse et de naturel le rôle de Maréchal ; à Mme Barretta, donnant une physionomie si noble, si distinguée et si touchante à Fernande Maréchal, cette fille qui se permet d'avoir des sentiments et un cœur bien au-dessus de la condition et du milieu où elle est née ; à Mlle Marie-Louise Marsy, la charmante, merveilleuse et féline baronne Pfeffers ; à Mlle Pierson, pleine

1. Cédant aux vives instances de ses camarades, et pour ne pas interrompre le grand succès de la reprise du *Fils de Giboyer*, M. Got consentit à retarder son départ jusqu'au 31 janvier 1895.

d'élégance et de mesure dans le rôle, assez ingrat, de Mme Maréchal. Tous et toutes ont contribué, par leur incontestable talent, au grand effet produit, à cette heureuse reprise, par l'œuvre robuste d'Emile Augier.

25 NOVEMBRE. — Mlles Ludwig et Lynnès jouent, pour la première fois, les rôles de Madelon et de Cathos, dans *les Précieuses ridicules*.

27 NOVEMBRE [1]. — Mort de M. Edouard Thierry, ancien administrateur général de la Comédie-Française, dont les obsèques sont célébrées, le 29 suivant, en l'église Saint-Pierre et Saint-Paul. M. Jules Claretie, au nom de la Comédie-Fran-

1. Le 27 novembre, la Comédie-Française, représentée notamment par Mlles Reichemberg, Kallb, Lynnès et Nancy Martel, MM. Silvain, Georges, Berrs etc., donnait à Moulins une représentation extraordinaire, au bénéfice de l'œuvre de la statue de Théodore de Banville, due au ciseau du sculpteur Moulinois Coulon. On joua *Le Baiser* et *Gringoire*. Un à-propos en vers, de M. Emmanuel des Essarts, doyen de la Faculté des Lettres de Clermont, un des plus vieux amis de Th. de Banville, commençait la soirée. Nous en extrayons les quelques vers suivants qui résument toute la pensée du poëte :

Théâtre de Banville, étrange et doux empire,
Tu resplendis parmi tes illustres rivaux,
Fantasque à l'unisson des masques de Shakspeare,
Gracieux à l'égal des jeux de Marivaux ;
Trésor d'esprit gaulois et de mythologie,
Nous, les comédiens que l'Art range à ses lois,
Nous venons saluer ta vivante magie,
Théâtre athénien et moderne à la fois.
Si du poète aimé la chère voix s'est tue,
Nous sommes accourus pour le glorifier ;
Quand Moulins à son fils décerne une statue,
Au pied du monument nous mettrons le laurier !

La fête se termina par un souper offert par le Comité Banville aux artistes, et que présidait le colonel Laussedat. Le préfet, le maire et toutes les notabilités de la ville assistaient à la représentation.

çaise, prononce un discours, au cimetière du Père-Lachaise, sur la tombe de son précédesseur médiat, dont il retrace, à grands traits, la longue et honorable carrière.

28 NOVEMBRE. — *Dans la nuit*, le drame en cinq actes, en prose, de MM. De Lordes et Morel, lu en juin sous le titre du *Chemin de la Croix*, et reçu à correction par le comité, n'a pas été définitivement admis, malgré un talent littéraire et malgré M. Mounet-Sully, qui a lu avec une rare émotion la pièce de son beau-fils. Il y a dans cette œuvre, d'une inspiration haute, une austérité qui a semblé rendre l'action languissante. Mais *Dans la nuit* n'en fait pas moins honneur aux deux débutants qui ont écrit ce drame.

29 NOVEMBRE. — Centième représentation de *Cabotins !* A la suite de cette représentation, M. Edouard Pailleron réunit, chez lui, ses interprètes, dans un souper intime suivi d'une sauterie.

30 NOVEMBRE. — M. Armand Silvestre lit une pièce en trois actes et six tableaux, en vers, *Tristan de Léonois*, qui présentée déjà il y a dix-huit mois, et reçue alors à corrections, a été définitivement reçue à l'unanimité. Autre lecture, celle du petit acte en vers de M. Georges Bertal, *Une Séparation*, qui est reçue également et sera donné le 21 décembre, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Racine.

8 DÉCEMBRE. — M. Brieux lit au comité une pièce en trois actes en prose, sous le titre provisoire de l'*Evasion*, qui est reçue [1].

1. Beaucoup de pièces reçues au Théâtre-Français atten-

14 DÉCEMBRE[1]. — M. Charles Esquier joue pour la première fois le rôle de Gaïac, dans *le Monde où l'on s'ennuie*.

19 DÉCEMBRE. — Reprise d'*Henri III et sa Cour*,

dent leur tour d'entrer en répétition. En voici la liste exacte par ordre chronologique, avec la date des réceptions :

28 mai 1890. — L'*Amiral*, comédie en deux actes, en vers, de M. Jacques Normand.

30 janvier 1891. — L'*Ami des femmes*, comédie en cinq actes, en prose, de M. Alexandre Dumas fils.

17 juillet 1891. — *Conte de Noël*, comédie en un acte, par M. Maurice Bouchor.

12 avril 1892. — Le *Pardon*, comédie en trois actes, en prose, de M. Jules Lemaître.

24 juin 1892 — Le *Fils de l'Arétin*, drame en quatre actes, de M. H. de Bornier.

30 mai 1893. — *Roses de Noël*, comédie en un acte, en prose, de M. Pierre Wolff.

26 décembre 1893. — *Frédégonde*, drame en cinq actes, en vers, de M. Alfred Dubant.

26 février 1894. — *Manon Roland*, drame en quatre actes, en vers, de MM. Emile Bergerat et Camille Sainte-Croix.

7 mars 1894. — Les *Tenailles*, comédie en trois actes, en prose, de M. Paul Hervieu.

7 mars 1894. — Les *Petites Marques*, comédie en deux actes, en prose, de M. Maurice Boniface.

10 mars 1894. — Le *Faune*, comédie en un acte, en vers, de M. Georges Lefèvre.

30 novembre. — *Tristan de Léonois*, pièce en trois actes et six tableaux, en vers, de M. Armand Silvestre.

8 décembre. — L'*Evasion* (titre provisoire, l'affiche portera probablement le *Docteur Berty*), comédie en trois actes, en prose, de M. Brieux.

1. 14 décembre, mort de Mlle Gabriel Tholer, ex-sociétaire de la Comédie-Française, qui avait quitté le théâtre depuis quelques années.

2. DISTRIBUTION. — Duc de Guise, M. *Silvain*. — D'Epernon, M. *Boucher*. — Joyeuse, M. *Truffier*. — Saint-Mégrin, M. *A. Lambert fils*. — Crucé, M. *Martel*. — Bussy-Leclerc, M. *Joliet*. — Brigard, M. *Roger*. — Ruggieri, M. *Dupont-Vernon*. — Saint-Paul, M. *Villain*. — Georges, M. *Clerh*. — La Chapelle-Marteau, M. *Falconnier*. — Bussy d'Amboise, M. *Hamel*. — Antraguet, M. *Leitner*. — Saint-Luc, M. *Dehelly*. — Du Halde, M. *Ch. Esquier*. — Henri III, M. *R. Duflos*. — Villequier, M. *Gaudy*. — Mme de Cossé, Mme *Amel*. — Arthur, Mlle *Bertiny*. — Catherine de Médi-

drame en cinq actes, d'Alexandre Dumas. Ce fut, paraît-il, une belle soirée le 11 février 1829, que celle de la première représentation d'*Henri III et sa Cour*. A compter du troisième acte, racontent les historiens, c'était, dans la salle, un délire, une frénésie... Les excès de couleur locale, les bilboquets, la sarbacane, les jurons, les mignons, passèrent sans résistance, sans récriminations, sans ricanements. Des violences, comme la lettre de rendez-vous que le duc de Guise contraint sa femme d'écrire à Saint-Mégrin, comme l'entrevue de la duchesse avec son amant, pendant que le mari veille à la porte, comme le meurtre du jeune homme, succombant, à la cantonade, sous le poignard des assassins apostés dans la rue, et ce duc de Guise leur jetant par la fenêtre le mouchoir de sa femme pour achever le mignon, tout cela fut accueilli par des bravos unanimes. Tout cela laisse aujourd'hui le public bien froid. Il est vrai de dire que la pièce, qui n'avait été, sans doute, qu'insuffisamment répétée, avant d'être ainsi remise au répertoire, ne paraît pas sue, et que presque tous les rôles sont aussi pauvrement joués que possible. Exceptons M. Raphaël Duflos, qui, pour la seconde fois, ressuscite Henri III [1] ; la physionomie, le costume, le parler doucereux, le regard hypocrite: tout y est... [2] Exceptons M. Albert Lambert, qui donne

cis, Mlle *Lerou*. — Duchesse de Guise, Mlle *Brandès*. — Page d'Antraguet, Mme *Thomsen*. — Marie, Mme *Lainé-Luguet*.

1. M. Raphaël Duflos avait autrefois joué le rôle d'Henri III, au théâtre de la Gaîté.

2. A l'occasion de sa rentrée à la Comédie-Française,

à Saint-Mégrin une belle allure, une louable chaleur et des accents d'une juvénile tendresse ; exceptons aussi M. Truffier, excellent dans le petit rôle de Joyeuse, et félicitons Mlle Brandès, qui a repris avec succès le rôle de la duchesse de Guise, où elle a mis beaucoup d'art et de style. Et tenons-nous en là. Dumaine nous donna autrefois, à la Gaîté, un magnifique duc de Guise. Au Théâtre-Français, Frédéric Febvre, qui s'entendait à composer les personnages historiques, à les habiller avec une science consommée, à les faire revivre et marcher sous nos yeux, avait naguère superbement rendu toute la rudesse du Balafré. Comment le rôle n'a-t-il pas été distribué à M. Paul Mounet ?... Il convient aussi peu que possible à M. Silvain qui, mal grimé, mal costumé, mal inspiré, s'y montre au-dessous de lui-même... Mais M. Silvain avait remplacé déjà M. Febvre il y a quelques années et

M. Raphaël Duflos offrit à M. Jules Claretie, pour être classé aux archives du théâtre, un document des plus précieux et que jadis, lui disputa aux enchères publiques, le bibliothécaire de la maison de Molière. Cette pièce porte la date, à Paris, du mois d'avril 1597. Elle est ainsi conçue : « Henri IV confirme les privilèges accordés aux confrères de la Passion par Charles VI en 1402, par François Ier en 1518, par Henri III en 1575 : eux seuls pourront faire représenter des mystères en leur salle de la Passion, dite de l'*Hostel de Bourgogne*. Suivant l'arrêt du Parlement du 17 novembre 1548, les comédiens ne pourront donner leurs représentations que sur la scène de l'Hôtel de Bourgogne, avec le consentement et au profit de la susdite confrérie. »

Cette pièce intéressante pour l'histoire du théâtre, contribue à éclaircir les débats des confrères de la Passion et des Enfants-sans-Soucis. C'est une copie rédigée en novembre 1675 et contresignée par François Arouet, notaire et conseiller du Roi, père de Voltaire. Il n'occupait son étude que depuis le 19 février 1675.

par conséquents le rôle lui appartenait. Ne parlons point des autres. et disons que cette reprise du drame de Dumas n'était point digne de la Comédie [1].

21 DÉCEMBRE. — 255e anniversaire de la naissance de Racine: *Iphigénie* [2], première représentation *d'Une Séparation* [3], comédie en un acte, en vers, de M. Georges Bertal; les *Plaideurs* [4]. — La représentation commence par *Iphigénie*. Parlant de Mlle Bartet, M. Francisque Sarcey écrit: « Il est impossible de donner à ce charmant personnage d'Iphigénie, plus de décence harmonieuse, plus de grâce touchante, des allures et une diction plus exquises. » Mlle Bartet est en effet le charme de cette œuvre où M. Mounet-Sully laisse tomber le rôle d'Achille, où M. Paul Mounet ne rencontre pas la tendresse vraie et profonde du personnage d'Agamemnon; où Mlle Dudlay joue le rôle d'Euriphile avec plus de correction que d'art véritable, où enfin Mlle Lerou

1. Le lendemain l'administrateur remettait la pièce en répétion et signalait leurs défaillances aux artistes.

2. DISTRIBUTION. — Achille, M. *Mounet-Sully*. — Ulysse, M. *Silvain*. — Agamemnon, M. *Paul Mounet*. — Arcas, M. *Villain*. — Eurybate, M. *Hamel*. — Iphigénie, Mlle *Bartet*. — Eriphile, Mlle *Dudlay*. — Œgine, Mlle *Frémaux*. — Doris, Mlle *Hadamard*. — Clytemnestre, Mlle *Lerou*.

3. DISTRIBUTION. — Le comte de Clermont-Tonnerre, M. *Boucher*. — Champmeslé, M. *Pierre Laugier*. — Jean Racine, M. *Leitner*. — Lucette, Mlle *Kalb*. — Marie de Champmeslé, Mlle *Renée du Minil*.

4. DISTRIBUTION. — L'Intimé, M. *Coquelin cadet*. — Léandre, M. *Boucher*. — Petit-Jean, M. *Truffier*. — Perrin Dandin, M. *Leloir*. — Chicaneau, M. *Pierre Laugier*. — Le souffleur, M. *Roger*. — Isabelle, Mlle *Reichenberg*. — La comtesse de Pimbesche, Mlle *Fayolle*.

échoue piteusement dans la composition de celui de Clytemnestre. Passons, après avoir loué l'excellente interprétation des *Plaideurs*, qui terminait le spectacle, un petit à-propos de M. Bertal.

« Un acte en vers, écrivait quelques jours auparavant un ami de l'auteur, se déroulant au XVIIe siècle, c'est fort gentil ; mais une pièce en prose, bien moderne, ferait mieux notre affaire. Nous sommes à une époque de transition ; le devoir des auteurs est de chercher du nouveau en fouillant la vie, et non de s'attarder à des bibelots plus ou moins ingénieux. Je souhaite de grand cœur à *Une Séparation* d'être applaudie ; mais n'y revenez plus ! Vous nous devez maintenant une vraie pièce. »

En attendant cette vraie pièce, l'acte en vers de M. Bertal est très franchement applaudi. L'action se passe le 19 août 1674, au lendemain de la première représentation à Versailles d'*Iphigénie en Aulide*. La Champmeslé commence à se lasser de Racine, devenu trop sermonneur, et à s'enticher d'un galant qui s'appelle le comte de Clermont-Tonnerre. — « C'est un beau cavalier ?... demande-t-elle à sa camériste. — Superbe ! — Noble et riche ?... »

LUCETTE.

Certes ! sa bourse est loin d'être un jardin en friche.

MARIE.

Je pourrais sans déchoir accepter son amour
Car, étant gentilhomme, il s'impose à la Cour !...

LUCETTE.

Et puis, il sait aimer avec des mots si drôles !

MARIE.

Mais Racine parti, qui me fera des rôles?

LUCETTE.

Mon plan, peut-être, va vous sembler hasardeux.
Tant pis !... moi, j'essaierais de les aimer tous deux !

MARIE.

Oses-tu me donner de tels conseils ?

LUCETTE.

Je l'ose,
Puisqu'enfin j'ai cherché sans trouver autre chose.

MARIE, *rêveuse*.

C'est un moyen...

LUCETTE.

Il est, celui-là, bien français !

MARIE.

Mettons... gaulois !...

LUCETTE.

Alors ?...

MARIE.

Entre nous, — j'y pensais !

La scène n'est-elle pas spirituelle? Elle est jouée d'une façon charmante par Mlle du Minil, une fine et délicieuse coquette, et par Mlle Kalb, pleine de malice et de gaieté. Il va sans dire que Racine n'accepte pas un partage aussi hasardeux, et qu'il rompt définitivement avec la Champmeslé. La piécette est vraiment jolie ; elle est en outre sympathiquement accueillie.

24 DÉCEMBRE. — Le comité reçoit en seconde lecture, un à-propos en vers de M. Albert Lambert père, intitulé *Vieux Camarades*, pour être donné au prochain anniversaire de la naissance de Molière.

29 DÉCEMBRE. — En recevant aujourd'hui M. Jules Claretie et les membre du comité de la Comédie-Française, le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts se montre tout particulièrement aimable. Il évoque les souvenirs des fêtes d'Orange qu'il présidait, et félicite l'administrateur général et les artistes de la comédie des efforts faits constamment pour maintenir la scène du Théâtre-Français à la hauteur de sa vieille renommée artistique.

30 DÉCEMBRE. — Mme Broisat, qui prend sa retraite, joue, pour la dernière fois, à la Comédie-Française, dans *le Monde où l'on s'ennuie* [1].

31 DÉCEMBRE. — L'assemblée générale des sociétaires a lieu aujourd'hui. A cinq heures précises, tous les pensionnaires, hommes et femmes, sont réunis dans la salle du comité. Seul M. Got est absent. Depuis longtemps, du reste, le doyen a pris l'habitude de se tenir à l'écart de toute espèce de réunions administratives ou artistiques. Par contre, Mme Pauline Granger, qu'une grave maladie retenait loin de la scène, a reparu complètement rétablie, et c'est à qui lui témoignera la joie qu'il éprouve à la revoir bien portante. Elle doit être bien heureuse de l'accueil qui lui est fait, car il est tout cordial. M. Claretie déclare la séance ouverte, et le secrétaire-archiviste lit le procès-verbal de la séance de l'an dernier, qui est adopté. M. Georges Berr,

1. Mme Broisat et M. Got prennent leur retraite et cesseront de faire partie de la Comédie-Française, la première, à partir du 1er janvier, le second, à compter du 1er février 1895.

rapporteur de la commission des comptes, dont font partie avec lui MM. Prudhon et Albert Lambert fils, lit à son tour son rapport, dans lequel il développe les desiderata de chacun, exprimés dans des termes excellents. Le jeune sociétaire est très applaudi. C'est au tour de l'administrateur à prendre la parole. M. Claretie donne des raisons sérieuses pour expliquer l'augmentation toujours croissante des budgets. Frais de décors de musique, de machinerie, de costume, de chauffage et d'éclairage nouveau. Le départ de plusieurs sociétaires, et non des moins importants, a retiré de la caisse sociale des sommes considérables, créé de nouvelles pensions dont le total monte aujourd'hui à un chiffre très élevé, beaucoup plus élevé, en tout cas, que du temps de M. Perrin (la différence est de 100,000 francs, avec les pertes subies par les réductions des rentes). M. Claretie aborde la question du nombre excessif des pensionnaires. Certes, il y a des réformes à apporter sur ce point de la question, et on y songera. Mais il engage les sociétaires à ne pas lui présenter constamment des candidats pour lesquels ils postulent souvent un engagement. Il rappelle aussi aux artistes que s'ils veulent une diminution du personnel ils doivent se résigner à jouer les *petits rôles* abandonnés volontiers aux pensionnaires. A bon entendeur, salut ! Discours très applaudi qui promet en

1. Dans cette somme de 2.250.000 francs sont compris les subventions allouées par l'État et les différents revenus de la Comédie.

somme des réformes sérieuses et qui trouveront leur application au fur et à mesure que leur utilité se présentera. En somme, l'année n'a pas été mauvaise, loin de là. Les recettes se sont élevées, grâce à la multiplicité des représentations et des *matinées* surtout à la somme de 2.250.000 francs et la part des sociétaires est fixée pour l'année 1894 à celle de 18.000 francs [1]. Les

1. Dans les derniers jours de cette année se produisit un incident comique que nous enregistrons volontiers parce que, dans les *Annales*, le côté anecdotique est toujours de saison. La ville de Pézenas s'était proposé d'élever un monument à Molière, en souvenir du séjour du futur auteur du *Misanthrope*. La Comédie-Française avait même donné au bénéfice de ce monument une représentation à Pézenas en 1893, et qui fut glorieuse et fructueuse. Le sculpteur choisi pour exécuter ce monument fut M. Injalbert. Il avait groupé autour de l'image de Molière, la Lucette de la Comédie, représentée sous les traits de Mlle Ludwig, et un faune incarnant le Rire, sculpté d'après Coquelin cadet. Ces deux figures avaient même été exposées par l'artiste au Salon du Champ de Mars. M. Coquelin cadet s'était activement attelé à la réussite du projet et il avait ouvert une souscription particulière qui produisit plus de 2.000 francs. Lorsqu'il apprit que M. Injalbert supprimait de son projet primitif la Lucette et le faune, c'est-à-dire la figure de Mlle Ludwig et celle de Coquelin cadet, il écrivit au comité Molière à Pézenas pour déclarer qu'il reprenait la liste souscrite, les souscripteurs tenant à ce que ce fût le projet primitif de M. Injalbert qui fût adopté. Là-dessus, grand émoi à Pézenas. Le comité prie l'administrateur de la Comédie d'aplanir ce différend et propose un arbitrage artistique. Le sculpteur s'y refuse et écrit la lettre suivante au président du comité : « Je serai heureux de soumettre mon travail aux hommes éminents qui composent le comité d'honneur, mais je ne puis admettre qu'ils aient à se prononcer sur une question de sculpture entre M. Coquelin cadet et moi. Il y aurait, en outre, quelque ridicule pour eux et pour moi à discuter sérieusement si un monument consacré à un grand homme mort il y a deux siècles doit admettre un portrait contemporain ou s'en passer. Comme tous les admirateurs de Molière, je suis très reconnaissant à M. Coquelin cadet du dévouement qu'il a mis au service de la souscription, mais je n'ai pas supposé un instant que je serais dans l'obligation de collaborer avec lui et d'après lui. Je ne signe que

temps sont éloignés où des sociétaires qui s'appelaient Samson, Regnier, Provost, apportaient, dans des moments de détresse, leurs économies à l'administrateur pour lui permettre de faire face à des embarras qui ont à plusieurs reprises menacé l'existence même du Théâtre-Français. La maison de Molière est aujourd'hui une maison de rapport, et de haut rapport, aussi bien pour les écrivains qui lui confient leurs œuvres que pour les comédiens qui y trouvent le présent glorieux, largement rémunéré et aussi l'avenir assuré. Il faut rendre cette justice à M. Jules Claretie, que depuis qu'il a pris en main, et dans des circonstances difficiles, les destinées de l'antique institution, elle n'a pas périclité un seul instant et est constamment demeurée le temple consacré où le culte de l'art dramatique est entretenu par une foi robuste dans l'œuvre et le sentiment profond de sa haute et même patriotique mission. Pour citer des chiffres comparatifs : pendant son admirable administration, M. Perrin n'avait monté en *quatorze ans* que *cinq* pièces nouvelles en cinq actes et en vers; en *neuf ans* M. Jules Claretie en a monté *dix*, sans compter les pièces en vers en trois actes comme le *Flibustier*, *M. Scàpin* ou *les Romanesques*, etc.

L'année 1894 est résumée, pour la Comédie Française dans le tableau suivant:

mes œuvres, et j'ai toujours fait passer l'intérêt de mon art avant les considérations personnelles. »

L'irascible Coquelin cadet se soumit. Il était temps; car on commençait à se demander à Pézenas s'il s'agissait d'élever un monument à Molière, l'auteur du *Misanthrope*, ou à Coquelin cadet, le spirituel monologuiste.

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation pendant l'année.	Nombre de représentat. pendant l'année. En mat.	Le s.
	—	—	—	—
L'Avare, comédie.............	5	1er janvier	3	7
Le Malade imaginaire, comédie..........................	3	»	4	5
Bérénice, tragédie............	5	2 janvier	5	5
Crispin médecin, comédie.....	1	»	1	3
Les Trois Sultanes, comédie...	3	4 janvier		1
Le Mariage forcé, comédie....	1	12 janvier	1	2
George Dandin, comédie......	3	15 janvier		1
L'École des femmes, comédie en vers.......................	5	16 janvier	2	4
L'Anglais ou le fou raisonnable, comédie...............	1	1er février	2	1
Monsieur de Pourceaugnac, comédie	3	4 février	3	1
Les Précieuses ridicules, comédie.......................	1	5 février	4	6
Les Femmes savantes, comédie en vers....................	5	6 février	2	2
Britannicus, tragédie.........	5	15 février	3	1
Le Médecin malgré lui, comédie.......................	3	18 février		1
Le Dépit amoureux, comédie en vers....................	2	1er mars	2	3
Le Cid, tragédie..............	5	4 mars	2	2
Le Barbier de Séville, comédie.	4	6 mars	3	3
Le Mercure galant, comédie...	4	11 mars	1	3
Horace, tragédie..............	5	15 mars		3
Andromaque, tragédie........	5	25 mars	3	
Les Fourberies de Scapin, comédie.........................	3	15 avril	1	5
Attendez-moi sous l'orme, comédie	1	19 avril	1	3
Le Légataire universel, comédie.	5	13 mai	1	2
Les Folies amoureuses, comédie en vers.....................	3	8 août		1
Les Plaideurs, comédie en vers.	3	9 août	3	2
Tartufe, comédie en vers......	5	14 août		1
Iphigénie, tragédie...........	5	21 décembre	2	1

RÉPERTOIRE MODERNE

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation pendant l'ann.	Nombre de représ. pendant l'année. En mat.	Le s.
Prologue à Bérénice, comédie en vers	1	2 janvier	5	5
Souvent homme varie, comédie en vers	2	»	7	11
Antigone, tragédie	3	»	7	11
Le Luthier de Crémone, comédie en vers	1	4 janvier		2
La Belle Saïnara, com en vers.	1	5 janvier	4	10
Ruy-Blas, drame en vers	5	7 janvier	3	8
Froufrou, comédie	5	9 janvier	1	2
Le Gendre de M. Poirier, com.	4	12 janvier		4
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie	3	14 janvier		6
Le Cimetière Saint-Joseph, à propos en vers	2	15 janvier	2	1
Il ne faut jurer de rien, com.	3	16 janvier	2	6
Vincenette. drame en vers	1	17 janvier		3
Francillon, comédie	3	»	1	6
L'Aventurière, com. en vers..	4	19 janvier	2	9
Le Mariage de Victorine, com.	3	»		1
Denise, comédie	4	20 janvier	1	8
La Reine Juana, V. dr. en vers.	5	21 janvier		4
Gringoire, comédie	1	22 janvier		6
Un Mariage sous Louis XV, comédie	4	»	4	10
La joie fait peur, comédie	1	24 janvier		4
Hernani, drame en vers	5	25 janvier	1	7
Le Dîner de Pierrot, comédie en vers	1	14 janvier		11
Le Pour et le Contre, comédie.	1	29 janvier	1	1
Griselidis, comédie en vers	3	6 février	1	4
Camille, comédie	1	3 février	1	2
La Revanche d'Iris, comédie en vers	1	5 février		5
Le Bonhomme Jadis, comédie.	1	5 février	1	3
* *Cabotins !* comédie	4	12 février	1	101
Rosalinde, comédie	1	14 février		2
Mademoiselle de la Seiglière, comédie	4	»	1	9
L'Etincelle, comédie	1	4 mars	2	3
Le Marquis de Villemer, com.	4	20 mars	4	10
La Chance de Françoise, com.	1	»	1	3
Le Petit Hôtel, comédie	1	27 mars	1	5

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation pendant l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
Bataille de dames, comédie....	3	5 avril	2	6
Le Testament de César Girodot, comedie..................	3	22 avril	4	3
Chez l'avocat, comédie en vers libres......................	1	24 avril		4
Une Visite de noces, comédie.	1	»	1	2
François le Champi, comédie.	3	8 mai		3
La Paix du ménage, comédie.	2	»		2
Adrienne Lecouvreur, drame.	5	15 mai	1	3
* *Le Bandeau de Psyché*, com. en vers.....................	1	21 mai	1	17
* *Le Voile*, pièce en vers.......	1	»		18
* *Les Romanesques*, comédie en vers.....................	3	»		19
* *Les Deux Cid*, à prop. en v..	1	6 juin		1
Le Rez-de-chaussée, comédie...	1	10 juin		2
Les Effrontés, comédie........	5	6 juillet		8
* *La Femme de Tabarin*, drame.	1	21 juillet	1	24
On ne badine pas avec l'amour, drame.........	3	»		2
Œdipe-Roi, tragédie..........	5	26 juillet	3	9
Une Amie, comédie en vers....	1	30 juillet		8
Le Supplice d'une femme, dr.	3	»	1	8
La Cigale chez les fourmis, c.	1	10 août		3
Oscar ou le mari qui trompe sa femme, comédie.	3	»		5
Les Petits Oiseaux, comédie..	3	11 août		2
Les Ouvriers, pièce en vers...	1	15 août		1
Le Post-scriptum, comédie....	1	18 août		1
Faute de s'entendre, comédie..	1	22 août	2	1
Severo Torelli, drame en vers.	5	28 août	5	19
L'Ami Fritz, comédie.........	3	17 septemb.	1	5
* *Vers la joie!* conte bleu en vers........................	5	13 octobre	1	14
Le Baiser, comédie en vers....	1	5 novembre		1
* *Qui?* Comédie...............	1	13 novembre	1	5
Le Flibustier, comédie en vers.	3	16 novembre		2
Le Fils de Giboyer, comédie...	5	22 novembre		19
Henri III et sa cour, drame..	5	19 décembre		3
* *Une Séparation*, com. en vers.	1	21 décembre	2	1

NOTA. — Ce signe *, placé devant le titre des pièces, désigne les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE [1]

Fra Diavolo, les *Folies amoureuses*, *Lalla-Roukh*, *Zampa*, tels sont les ouvrages avec lesquels l'Opéra-Comique inaugure l'année 1894. Dans l'œuvre d'Herold, le 2 janvier, Mme Bonnefoy chante, pour la première fois, sans autorité comme sans talent, le rôle de Camille. Puis, les spectacles des matinées et des soirées ramènent à la suite, pendant tout le mois de janvier, les différentes pièces du répertoire, avec leurs interprètes habituels.

13 JANVIER. — *Werther*, le drame lyrique de M. Massenet reparaît sur l'affiche de l'Opéra-Comique. L'œuvre et les interprètes ont été très appréciés et très applaudis. Mlle Delna, dans le rôle de Charlotte ; M. Mouliérat dans celui de Werther, ont été l'objet d'un grand et légitime succès. Tous deux incarnent, avec une vérité saisissante, les deux figures du roman de Gœthe, et tous deux ont chanté avec toute leur âme et

1. Directeur, M. Léon Carvalho.

leur belle voix. M. Bouvet et Mlle Lainé ont partagé avec ces deux excellents artistes le succès de cette soirée qui devait valoir un regain de succès à la belle œuvre de M. Massenet.

10 JANVIER. — M. Mouliérat chante, pour la première fois, dans l'*Attaque du moulin*, le rôle de Dominique.

18 JANVIER. — M. Cornubert chante, pour la première fois, le rôle de Werther, dans l'ouvrage de M. Massenet.

19 JANVIER. — Mme Mondaud-Panseron, non engagée, accepte de jouer Philine, dans *Mignon*, pour remplacer Mlle Leclerc, malade. Quelques jours après, la débutante est engagée pour trois ans.

20 JANVIER. — Les spectateurs qui se trouvent dans la salle de l'Opéra-Comique, en attendant la répétition générale du *Flibustier*, ne se doutent pas que, derrière le rideau, a lieu, au même moment, une touchante cérémonie de famille. Derrière le décor de la pièce nouvelle, tous les artistes hommes et dames entourent un très beau bronze d'*Orphée*, de plus d'un mètre de hauteur, œuvre de M. Raoul Verlet, sur le socle duquel on remarque une petite croix de la Légion d'honneur en brillants. Quand la réunion est complète, M. Carvalho, très ému, s'avance au milieu de ses artistes, et M. Bernard, régisseur général au nom du personnel artistique de la maison, lui offre ce magnifique objet d'art, ainsi que les insignes, en accompagnant son offre de quelques paroles bien senties. M. Danbé prend après lui la

parole, et, félicitant son directeur de l'honneur dont il a été l'objet [1], ajoute que cette distinction aurait dû lui être accordée depuis de nombreuses années. M. Carvalho, sous le coup d'une visible émotion, remercie ses artistes de leur charmant souvenir et ajoute que l'Opéra-Comique est toujours pour lui une grande famille. Les trois coups du régisseur, pour annoncer qu'on va commencer la répétition, purent seuls mettre fin à cette démonstration de dévouement et d'affection réciproque.

22 JANVIER. — Première représentation : le *Flibustier* [1], comédie lyrique en trois actes, poème de M. Jean Richepin, musique de M. César Cui. La comédie de M. Richepin reparaît assez fréquemment sur l'affiche du Théâtre-Français, et le public goûte avec raison cette donnée simple et touchante dont la monotonie épanouie en trois actes est, d'ailleurs, largement compensée par des vers en général fort beaux et d'un lyrisme grandiose. C'est une édition scénique du poème de la *Mer*, du même auteur. Contentons-nous d'en rappeler très brièvement le sujet. Le père Legoëz attend depuis de longues années, entre sa bru Marie-Anne et sa petite-fille Janik,

1. M. Carvalho avait été fait chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur à l'occasion du 1er janvier 1894.

1. DISTRIBUTION. — Legoëz, M. *Fugère*. — Pierre, M. *Taskin*. — Jacquemin, M. *Clément*. — Yvon, M. *Scaramberg*. — Yorick, M. *Thomas*. — Mangar, M. *Ragneau*. — Goarek, M. *Thierry*. — Janik, Mme *Landouzy*. — Marie-Anne, Mme *Tarquini d'Or*. — Perinaïk, Mme *Sévéra*. — Margred, Mme *Delorn*. — Ivonne, Mme *Mauger*. — Dinorah, Mme *Chambellan*. — Une vieille, Mme *Perret*.

le retour du cousin de celle-ci, Pierre, parti au loin sur la mer, et dont on n'a pas de nouvelles. Pendant que le bonhomme est allé faire son tour quotidien sur le quai, arrive Jacquemin, un compagnon de Pierre, dont il vient annoncer la mort. Legoëz rentre, et prend Jacquemin pour son petit-fils ; sa joie est tellement vive que personne n'ose le détromper... Janik, ce qui est plus grave, partage son erreur, et nous la voyons s'abandonner sans scrupule à l'amour qu'elle éprouvait d'avance pour son fiancé et que la vue de Jacquemin n'a fait qu'accroître... Les choses en sont là quand l'arrivée du véritable Pierre vient compliquer la situation... Legoëz chasse Jacquemin comme un imposteur, en dépit des objurgations des deux femmes. Mais l'amour de Janik ne peut ainsi changer d'objet. En vain Jacquemin veut se justifier en partant. Tout conspire à le retenir ; le grand-père et Pierre lui-même reconnaissent sa parfaite loyauté. D'ailleurs, Pierre, de flibustier qu'il était, s'est fait chercheur d'or, et le vieux Legoëz, marin dans l'âme, ne donnerait pas volontiers sa petite-fille à un terrien. Jacquemin épousera donc Janik, et la Mer sera toujours la Patronne auguste et vénérée de la famille. Telle est la pièce. Examinons-en maintenant la partition. L'ouverture est bâtie sur deux thèmes que nous retrouverons au cours de l'ouvrage. Tous deux symbolisent la Mer, et si le premier ne manque pas d'un certain caractère, le second, sorte de refrain mystique et vague, sous lequel règne une pédale de tonique obstinée, ne

nous a semblé se recommander ni par son originalité ni par sa grandeur. Et pourtant il s'agissait ici de figurer musicalement ces paroles du vieux marin :

Ne dis jamais de mal de Dieu ni de la Mer !

Le troisième thème, qui apparaît au début du premier acte, représente l'amour innocent de Janik pour son fiancé. C'est de la musique de danse. Passons. Et dès lors, sauf les réminiscences des motifs précités, ce sera l'enchaînement puéril, fade et ininterrompu de récitatifs et de mélopées incolores sur des accompagnements dont la naïveté, non exempte d'afféterie, ne détruit nullement la platitude. Je concéderai qu'un *Angelus* chanté par le chœur dans la coulisse, tandis que Marie-Anne et Janik murmurent sur deux notes les pieuses oraisons, est d'une fort heureuse venue. Je m'inclinerai aussi devant la couleur locale qui, dans l'espèce, se décompose en quelques binious, accessoires obligés de toute pièce bretonne, comme aussi l'hymne au jus de la pomme en est le refrain patriotique. Je signale au passage l'aimable chœur à 5/4, vraiment joli avec son rythme contourné et le piquant dialogue qui s'échange entre ses quatre parties. Hélas ! nous retombons bientôt dans l'opérette. Quant à l'orchestre, sans doute, il est traité par un homme qui a appris son métier, mais sans que rien décèle en lui le moindre symptôme de personnalité. C'est terne, gris, remarquablement

quelconque. L'insuccès était flagrant, irrémédiable, mérité. Ce qu'on ne saurait trop louer, c'est l'héroïsme des combattants qui ont si bravement défendu l'œuvre d'un Général Russe. M. Carvalho ne s'est pas borné à encadrer artistiquement l'anecdote de M. Richepin : il a donné au poète et au musicien cinq de ses meilleurs artistes, M. Fugère, excellent de tout point, a joué et chanté avec une conviction et une ampleur magistrales le rôle du père Legoëz. Mme Landouzy a rendu les aspects divers du personnage de Janik de façon à satisfaire le poète, même après Mme Barretta. M. Clément, dont la voix est si jeune et si fraîche, a chanté avec autant de passion que de goût le rôle de Jacquemin. Il y manque seulement un peu de prestance. En revanche, M. Taskin est un exubérant et robuste aventurier. Le *Flibustier* fut donné cinq fois, après quoi il n'en fut plus parlé et il ne resta d'autre souvenir de cette partition que celui du temps perdu.

23 JANVIER. — M. Carbonne chante pour la première fois, dans l'*Attaque du moulin*, le rôle de la sentinelle, à la place de M. Clément, pris par les représentations du *Flibustier*. Le jeune artiste est très applaudi. Il a donné à ce personnage épisodique, après son camarade, une physionomie très personnelle et très caractéristique. Depuis ses débuts à l'Opéra-Comique, dans le *Domino noir*, M. Carbonne a fait de très réels progrès.

28 JANVIER. — M. Thomas chante pour la première fois, le rôle du roi Richard, dans

Richard Cœur-de-Lion. Mlle Chambellan débute modestement par le rôle de Jeannette des *Noces de Jeannette*.

3 FÉVRIER. — Mlle Charlotte Wyns chante, pour la première fois, le rôle de Carmen, dans l'œuvre de Georges Bizet. Vêtue du costume nouveau que la direction avait fait faire pour Mlle Calvé, la jeune artiste s'est tirée tout à son avantage d'une épreuve qui pouvait sembler téméraire à beaucoup. Le personnage de Carmen n'est pas de ceux, en effet, qui s'improvisent. Il exige une expérience et une autorité de femme et d'artiste qui le rendent redoutable pour les débutantes. On raconte que Mme Galli-Marié, qui le créa pourtant dans toute la maturité de sa carrière, ne l'aborda pas sans quelque inquiétude. Elle le fixa, tout au moins, et en fit un modèle que devaient suivre toutes celles qui lui succédaient, sous peine de paraître ne pas y réussir. Mlle Wyns, la Mignon d'hier, n'a encore ni l'autorité ni l'expérience requises. Elle y supplée par une foi ardente, une volonté énergique, et s'inspirant des *Carmen* qu'elle a pu voir et applaudir, elle a très convenablement réalisé le type du personnage. Sans doute, sous ses aimables traits, l'héroïne de Bizet paraît-elle encore un peu novice. Mais cela lui sied à ravir. Somme toute, le public a accepté de très bon cœur le personnage tel qu'il lui était présenté, et, la chanteuse ayant achevé de le mettre de son côté, avec sa jolie voix de mezzo-soprano, la partie a été gagnée pour Mlle Wyns, à qui les applaudissements n'ont pas

manqué. Et avec elle, on a applaudi Mme Landouzy, une douce et touchante Micaëla ; le ténor Lubert, tout plein d'une énergie farouche dans la scène de malédiction du troisième acte et dans le duo mortel du quatrième acte, et le baryton Mondaud, un convenable toréador, dont le ramage n'est pas plus à dédaigner que le plumage.

4 FÉVRIER. — Mme Molé chante, pour la première fois, le rôle de Georgette, dans les *Dragons de Villars.*

5 FÉVRIER. — M. Badiali joue, pour la première fois le rôle de Crispin dans les *Folies amoureuses* et M. Bernaert, celui d'Albert.

12 FÉVRIER. — M. Bernaert remplace M. Mondaud dans le rôle du capitaine ennemi de l'*Attaque du moulin.* Il s'y montre excellent chanteur et non moins parfait comédien.

13 FÉVRIER. — M. Badiali chante, pour la première fois, dans *Carmen*, le rôle d'Escarmillo. Le comédien et le chanteur sont très chaudement et très justement applaudi, M. Basdiali avait déjà chanté, à Bruxelles, et avec le plus grand succès, ce même rôle d'Escamillo.

22 FÉVRIER. — Débuts de Mlle Nina Pack dans *Cavalleria rusticana* et de Mlle Jane Harding dans *Phryné.* — La direction de l'Opéra-Comique nous convie à deux débuts, dont le résultat fut bien différent. Le premier est, dans *Cavalleria rusticanr*, et dans le rôle laissé vacant par l'absence de Mlle Calvè, celui de Mlle Nina Pack, dont le nom n'est pas inconnu du public. Elle a passé par l'Opéra, qu'elle a quitté pour l'étranger : à

Genève, notamment, elle s'était fait applaudir dans Elsa de *Lohengrin*. C'est une jolie brune, à la figure expressive, qui, à la façon dont elle joue Santuzza, à la française, cette fois, par contraste avec la créatrice qui le jouait à l'italienne, paraît douée d'un véritable tempérament dramatique. La voix ne manque pas d'ampleur, quoiqu'un peu sourde dans le médium. Mlle Pack a réussi sans conteste et d'unanimes applaudissements ont salué son heureuse apparition. A l'exception de M. Lubert, qui prenait le rôle de Turrido, créé par M. Gibert, et qui y faisait sonner sa belle voix de ténor, l'interprétation du célèbre et même trop célèbre ouvrage de Mascagni était la même qu'autrefois, c'est-à-dire excellente en M. Bouvet, Mlles Villefroy et Pierron.

Passons au second début qui a donné lieu à un scandale sans précédent, à Paris du moins. Mlle Jeane Harding, très connue et très appréciée, paraît-il, dans le monde de la haute galanterie, a songé que le moment était venu pour elle se créer au théâtre une situation sérieuse. Elle s'est mise à travailler le chant avec des professeurs en vogue, tels que Mme Marie Sasse, M. Téqui, Mme Rosine Laborde et enfin Mme Marchesi. Puis, sous le patronage d'une haute protection désormais historique, elle a réussi à se faire engager par M. Carvalho, en quête d'une cantatrice pour lui distribuer, dans la *Phryné* de M. Saint-Saëns, le rôle de l'illustre hétaïre. Elle est apparue sur la scène, suivie du cortège des thuriféraires que vous savez, et dans la salle

avec celui de nombreux et acharnés ennemis des deux sexes qui, tant qu'a duré la représentation, l'ont vertement et cruellement sifflée, tout en lui lançant, sur la scène, les objets les plus étranges et les plus outrageants, tels que morue sèche, lapin, pommes cuites, légumes divers. Pourquoi tout ce tapage? Sans la cabale, qui a naturellement provoqué les applaudissements, le début de Mlle Harding eût passé pour ainsi dire inaperçu, laissant aux dilettantes le souvenir d'une simple chanteuse de salon, douée d'un agréable filet de voix... Remarquable, par son imperturbable sang-froid, capable de tenir tête à tous les orages, elle eût fait peut-être avec son intelligence et son aplomb une gentille étoile d'opérette. A l'Opéra-Comique, elle nous semble absolument fourvoyée. Et il n'avait pas moins fallu, pour faire engager Mlle Harding, à l'Opéra-Comique, que l'intervention du ministre et du directeur des Beaux-arts, dont l'intervention en cette circonstance, fut sévèrement blamée par la presse et par le public. En forçant la main du directeur, ils avaient en effet dégagé à l'avance sa responsabilité dans cette aventure. A la seconde représentation, le surlendemain, les bons petits amis de Mme Harding s'étaient encore donné rendez-vous. Avant que la chanteuse eût articulé le moindre mot, un vigoureux coup de sifflet se faisait entendre au balcon, en même temps que des pigeons, lancés des galerie, voltigeaint dans la salle. La plaisanterie excita les rires et interrompit le spectacle. Comme le premier soir, Mme Jane Harding tint tête à l'orage,

et prouva, par son intrépidité en face de la cabale, qu'elle justifiait pleinement les hautes faveurs dont elle était l'objet. Aux représentations suivantes, le tapage avait cessé et la favorite pouvait chanter tout à son aise, sans toutefois attirer le vrai public que cette manifestation antiartistique, et par ordre, avait laissé indifférente.

Ce même soir, Mme Mondaud-Panseron, joue, pour la première fois, le rôle de Rosette, dans *Madame Rose*.

28 FÉVRIER. — Première représentation de *Fidès* [1], drame mimé en un acte, avec chœurs, de MM. Roger Milès et Egidio Rossi, musique de M. Georges Street. Entre le *Dîner de Pierrot* et le *Nouveau Seigneur de village*, se glisse cette production étrange qui a nom *Fidès*, sorte de pantomime, interprétée par des artistes étrangers, Mlle Laus et M. Rossi. C'est, au temps de Néron, l'histoire d'un geôlier, qui s'éprend d'amour pour sa prisonnière et, touché par la grâce, s'élève du rôle de bourreau à celui de martyr. Sur cette histoire, M. Street, un compositeur belge, avait écrit une partition savante, qui contribua certes pour beaucoup à l'accueil que le public fit à ce spectacle, qui constituait une innovation intéressante, sur les planches de l'Opéra-Comique.

4 MARS. — Mlle Renée Buhl chante pour la première fois, ce soir, le rôle de Rosine, du *Barbier de Séville*. La jeune artiste accomplit là un véritable tour de force. Prévenue seulement la

1. DISTRIBUTION. — Fidès, Mlle *Laus*. — Hyphax, M. *Rossi*. — Torquatus, M. *Lacroix*.

veille que Mme Landouzy était souffrante, elle a bravement accepté de la remplacer. Elle en est récompensée par le suceès que lui fait le public, qui a beaucoup applaudi la malice de la comédienne et la virtuosité de la cantatrice.

22, 23, 24 MARS. — Relâche (Semaine Sainte).

27 MARS. — M. Thomas chante, pour la première fois, le rôle d'Alphonse, dans *Zampa*.

28 MARS. — Le ténor Piroïa débute dans *Cavalleria rusticana*, par le rôle de Torrido. Il y est jugé insuffisant.

11 AVRIL. — Début médiocre de M. Claeys, par le rôle de Blondel, dans *Richard Cœur-de-Lion*. M. Mouliérat, aborde, pour la première fois, le rôle de Vincent, dans *Mireille*. Il le chante d'une fort jolie voix, avec beaucoup de goût et de chaleur. Mlle Villaume reparaît sous les traits de Mireille, pour disparaître à nouveau presque aussitôt.

12 AVRIL. — M. Delaquerrière chante et joue, pour la première fois, dans le *Postillon de Longjumeau*, le rôle de Chapelou.

16 AVRIL. — Répétition générale de *Falstaff*.

18 AVRIL. — Première représentation de *Falstaff* [1], comédie lyrique en trois actes, de MM. Arrigo Boïto et Paul Solanges, musique de M. Giuseppe Verdi. — Les *Joyeuses Femelles de Windsor*, traduction littérale du titre anglais,

1. DISTRIBUTION. — Falstaff, M. *Maurel*. — Ford, M. *Soulacroix* — Fenton, M. *Clément*. — Pistolet, M. *Belhomme*. — Bardolphe, M. *Barnolt*. — Caïus, M. *Carrell*. — Nanette, Mme *Landouzy*. — Quickly, Mme *Delna*. — Alice, Mme *Grandjean*. — Meg, Mme *Chevalier*.

Merry wives of Windsor, datent de 1602. Elisabeth d'Angleterre, « la Vierge d'Occident », se mourait d'ennui et de douleur. La mort de son favori, le comte d'Essex, exécuté par ses ordres un an auparavant, avait laissé dans son âme une incurable tristesse : la hache du bourreau avait frappé le cœur de la maîtresse couronnée en tranchant le cou de l'amant. Pour essayer de distraire sa vieillesse, Elisabeth demanda à Shakespeare de faire reparaître dans une comédie ce personnage de Falstaff, qui l'avait tant amusée. Falstaff paraît rarement sur la scène française, arrêtons-le donc au passage. On ne rencontre pas, sans en faire le tour, ce monument de corpulence et de bouffonnerie. Sir John Falstaff, dit Paul de Saint-Victor, est, à première vue, un repoussant personnage : ivrogne et menteur, couard et paillard, pilier des tavernes et pipeur de cartes. Il est vieux d'une vieillesse ignoble, ses cheveux blancs jurent horriblement avec sa face écarlate, Il charrie un ventre énorme sur de courtes jambes que fait flageoler une constante ivresse. Il rend le vin qu'il boit en jurons et en invectives. Si l'on rassemblait dans un tas les injures que lui jettent ses amis et ses compagnons, on aurait un dictionnaire complet des mauvais lieux et des halles. Eh bien, malgré ses vices, son infamie, son opprobre, Falstaff n'est jamais odieux. On ne lui en veut pas plus de ses turpitudes qu'à un pourceau de se vautrer dans la fange. L'absence de sens moral est si bien constatée chez lui qu'elle le rend presque irresponsable. Son immoralité

n'a rien de réfléchi, elle est toute spontanée et toute animale. Il va au vol et à la crapule comme la bête va à sa proie ou à sa pâture. Ce gros homme représente à sa manière la loi naturelle dans son opposition avec la loi humaine. Il ne distingue pas plus le juste de l'injuste, que l'enfant qui vient de naître ne distingue sa droite de sa gauche. Point méchant d'ailleurs ; il n'y a pas une once de fiel dans ce sac à vin et à viande.. En vérité, sir John Falstaff est irrésistible. Le lecteur le plus prude, le spectateur le plus timoré finissent par s'acoquiner à ce vil et spirituel compagnon. Il y a quelque chose de supérieur dans sa basse nature, c'est la gaieté inextinguible, étincelante qu'elle dégage, pareille à ces feux follets qu'exhalent les fumiers en fermentation. Il a le don du rire, cette flamme qui purifie tout. Son imagination immonde, colorée par la fantaisie la plus vive, rappelle ces sordides et splendides silènes de Jordaëns, aux chairs ignobles baignées de lumière, qui ravissent les yeux en les dégoûtant. Shakespeare a merveilleusement fait sentir l'attrait singulier qu'inspire cet homme de farce et de joie.

Elles sont bien un peu « grosses », les farces que font les joyeuses commères de Shakespeare à Falstaff, au couard, au gourmand, à l'ivrogne, au sensuel, au vantard, à l'énorme Falstaff, dans le but ambitieux de le corriger de tous ses vices et de tous ses ridicules. Elles lui donnent des rendez-vous qu'elles ont soin de faire troubler par l'arrivée du mari jaloux, et

l'on voit le poltron Falstaff obligé de se cacher dans le panier au linge sale que l'on précipite dans la Tamise. Enfin les rusées commères l'attirent, par de douces promesses, dans l'endroit le plus reculé de la forêt de Windsor ; il est minuit, l'heure des crimes et des fantômes. Falstaff arrive coiffé du bois d'un cerf dix cors. Des nymphes chasseresses, surviennent en ce site solitaire et peu rassurant. Il se cache dans le creux d'un vieux chêne, le chêne de Herne. Mais le diable en personne vient l'en tirer, et le signale aux vengeances de tout le personnel de cette fantasmagorie préparée, on le devine, pour parfaire l'amélioration morale de l'énorme mauvais sujet. Falstaff, poursuivi et piqué par une foule de javelots, tombe sur un banc évanoui de peur et harassé de fatigue.

Avant que Verdi eût l'idée de prier son excellent ami Arrigo Boïto, l'original compositeur de *Mefistophele*, d'écrire pour lui le livret de *Falstaff*, Falstaff avait été déjà mis sur la scène chantante par Halévy dans la *Tempesta*, opéra écrit pour Londres; le rôle était, dit-on, merveilleusement rempli par Lablache, ce colosse... de talent. La *Tempesta*, transportée peu après sur le Théâtre Italien de Paris, y réussit sans excès. Falstaff fut ensuite introduit avec bonheur dans le *Songe d'une nuit d'été*, de M. Ambroise Thomas. Charles Bataille en fit une de ses meilleures créations. Rappellerons-nous enfin que, sur cette même scène de la place du Châtelet, alors nommée Théâtre-Lyrique, on représenta les

Joyeuses Commères de Windsor, d'Otto Nicolaï, dont Ismaël enlevait en comédien excellent et en chanteur distingué le principal rôle, celui de Falstaff. La gaieté, c'est justement le caractéristique de la vivante et mélodieuse comédie lyrique que l'illustre auteur de la *Traviata*, du *Trovatore* et de *Rigoletto*, sachant si bien marcher avec son temps et devenir successivement l'auteur de *Don Carlos*, d'*Aïda* et d'*Othello*, a écrit à l'âge de quatre-vingts ans, avec une verve pour ainsi dire intarissable. Cette partition de *Falstaff*, nous l'avons lue très attentivement, y trouvant le second comme le premier soir un plaisir nouveau. C'est, dans une note toute moderne, l'union très intime avec les paroles et l'allure de conversation notée, une œuvre des plus remarquables, et à laquelle les musiciens, quel que soit le drapeau sous lequel ils s'abritent, prendront, il n'en faut pas douter, un intérêt des plus vifs. Nous ne nous attarderons point à suivre pas à pas les péripéties de l'action scénique, si vive et si mouvementée; bornons-nous à dire qu'à chaque page de la partition nouvelle l'oreille est surprise et charmée par des phrases délicieuses, spirituelles ou tendres, des élans poétiques ou des explosions de joie « bien shakespeariennes » de fines trouvailles d'orchestre et des ensembles, ingénieusement traités, dont l'écriture musicale ne rappelle en rien ces finales à l'italienne justement conspués à notre époque progressive. Ce curieux opéra-bouffe, heureux spécimen d'un genre nouveau, s'assimilant admirablement à

notre caractère, se termine par une superbe fugue a dix parties, qui couronne triomphalement l'œuvre de Verdi.

L'interprétation de *Falstaff* a trouvé en Maurel, l'inoubliable créateur du rôle de Falstaff, à Milan, et en Mlle Delna, se révélant à Paris dans celui de Quickly, deux artistes de tout premier ordre. M. Maurel a, au plus haut degré, la science de la composition. La figure pittoresque et exacte de Falstaff, qu'au moyen de patientes recherches et d'études approfondies il a établi de toutes pièces, restera comme un véritable monument. Le comédien est complet, le chanteur parfait: témoin la finesse et la fantaisie, dont il fait preuve dans les couplets du second acte : « Quand j'étais page, j'étais si mince », qu'il est obligé de trisser à chaque représentation nouvelle de l'œuvre de Verdi, qu'il interprète chaque fois de façon absolument différente. Quel admirable talent, quel merveilleux artiste ! Mlle Delna a partagé l'énorme succès de M. Maurel: elle mérite les mêmes éloges pour les mêmes qualités, qui lui viennent, non de l'expérience, heureusement pour elle, puisqu'elle débute dans la carrière, mais de la nature. Celle-ci s'est montrée vraiment généreuse en lui accordant du premier coup les dons si précieux d'une femme née pour le théâtre : la voix superbe, le geste toujours juste, la physionomie mobile et expressive, aussi bien dans le comique que dans le tragique, et le récit de son entrevue avec Falstaff est rendu de si spirituelle façon qu'elle doit le recommencer

pour le plaisir de tous. Le colossal Falstaff mettrait volontiers dans sa poche le mari d'Alice Ford; celui-ci, sous les traits de M. Soulacroix, regimbe avec une telle autorité et une si belle voix que Falstaff lui-même devra compter avec lui... La partie sentimentale, si reposante au milieu de cette véhémence musicale, est rendue par Mme Landouzy et M. Clément, deux voix fraîches et pures, véritable oasis pour ceux qui ont soif de mélodie. Tous nos compliments à Mlle Chevalier pour son intelligente création du petit rôle de Meg, et un bon conseil à Mlle Grandjean, celui de ne point forcer les sons de son soprano, d'ailleurs ample et joli. N'oublions pas MM. Barnolt et Belhomme, qui ont su donner des types aux valets récalcitrants du grand Falstaff, et hâtons-nous de féliciter l'orchestre, qui tient une si grande place dans l'œuvre nouvelle et qui, sous la direction chaleureuse de M. Danbé, a marché à souhait. Cette première soirée s'est terminée en des acclamations de frénétique enthousiasme en l'honneur de Verdi, qui, par deux fois a dû apparaître sur la scène, à la mode italienne, saluant le public ravi de voir et d'applaudir l'illustre et vaillant octogénaire. Remercions M. Carvalho d'être allé à Milan chercher *Falstaff*, et, en montant si dignement l'œuvre de Verdi, de nous avoir procuré la jouissance d'une œuvre artistique, intéressante à tous les points de vue.

1. Voici la distribution en double des rôles de *Falstaff*, à l'Opéra-Comique :
Sir John Falstaff, M. *Fugère*. — Ford, M. *Badiali*. — Fen-

3 MAI. — M. Thomas chante, pour la première fois, dans *Phryné*, le rôle de Nicias, qu'il n'avait répété que quelques jours. Il a fort bien interprété ce rôle, dans lequel M. Clément s'était avant lui justement fait applaudir. Ajoutons que M. Thomas sort du Grand-Théâtre de Marseille, où il tenait l'emploi de violoniste.

8 MAI. — Première représentation : le *Portrait de Manon* [1], opéra-comique en un acte de M. Georges Boyer, musique de M. J. Massenet. — Le Des Grieux que nous présente très ingénieusement M. Georges Boyer est un Des Grieux sur le retour. Il n'a pas oublié l'inoubliable Manon, dont il contemple en cachette la miniature; mais il s'est juré d'épargner à autrui les souffrances qu'il endura jadis. Aussi fait-il lire comme exemple à son pupille et élève le jeune vicomte Jean de Morcerf le célèbre trait de continence attribué à Scipion l'Africain ; mais quand le jeune homme, qui s'est épris des beaux yeux de la gentille Aurore, laisse échapper son secret, Des Grieux se fâche tout rouge : jamais il ne consentira à unir les amoureux.

Il a compté sans Tiberge, qui a jadis recueilli Aurore et qui travaillera à l'établir selon son cœur. Et comme Tiberge sait, à n'en pas douter,

ton, M. *Carbonne*. — Le docteur Caïus, M. *Jacquet*. — Pistolet, M. *Artus*. — Bandolfe, M. *Thomas*. — Nannette Mme *Lainé*. — Mrs Quickly, Mme *de Béridès*. — Alice Ford, Mme *Leclerc*. — Mrs Meg Page, Mme *Wyns*.

1. DISTRIBUTION. — Desgrieux, M. *Fugère*. — Tiberge, M. *Grivot*. — Le vicomte de Morcerf, Mme *Elven*. — Aurore, Mme *Lainé*.

que le vieux cœur du chevalier bat encore au souvenir de sa défunte maîtresse, il déguise en Nanon Aurore, qui apparaît à Des Grieux telle qu'elle débarqua autrefois à l'hôtellerie des Tournelles. Le chevalier s'est laissé prendre à la ressemblance; il se laissera convaincre. Le vicomte épousera donc Aurore, qui est justement la fille de Lescaut. Une bluette, direz-vous; oui, sans doute, mais une bluette réussie de tout point. L'idée du librettiste est charmante et a fort heureusement servi le musicien, nous prouvant, en quelques pages exquises et finement orchestrées, que le Massenet d'aujourd'hui excelle toujours à traduire les sentiments du cœur et les frais poèmes d'amour. Il faut voir avec quel art, avec quel goût et avec quelle délicatesse, avec quelle science et avec quel bonheur il a justement et mélancoliquement ramené les motifs de *Manon;* écoutez, dans cette note, le premier air de Des Grieux, évoquant les souvenirs du passé, où la phrase d'entrée de Manon revient avec tant de persistance et de saveur. Et remarquez, je vous prie, le spirituel accompagnement descriptif du couplet de Tiberge.

Des Grieux, et c'est une bonne fortune pour ses auditeurs, est devenu baryton en la personne de M. Fugère, l'impeccable artiste, et Des Grieux nous a tous remués en revivant pour un instant l'histoire de Manon. Tiberge, que M. Georges Boyer a utilement exhumé du roman de l'abbé Prévost, est rendu avec infiniment d'adresse et de naturel par l'excellent Grivot. Mlle Laisné n'a-

vait pas une tâche facile, car le rôle d'Aurore est écrit dans un registre très élevé; elle s'en est acquittée en véritable virtuose: un peu plus de simplicité et ce serait parfait. Le petit vicomte Jean de Morcerf est représenté par Mlle Elven, délicieuse en travesti. Elle a très intelligemment détaillé la leçon d'histoire et fort joliment chanté le spirituel duetto du baiser.

13 MAI. — LA MILLIÈME représentation de *Mignon*[1] est donnée en matinée gratuite.

15 MAI. — Soirée de gala, en l'honneur d'Ambroise Thomas. — Une solennité touchante: autour du vieux maître, les musiciens, les artistes, le haut monde officiel, politique et diplomatique. M. Ambroise Thomas aura donc connu la plus grande joie qui puisse être réservée à un homme qui a travaillé pour la célébrité et la gloire, celle d'assister à son apothéose. Comme Voltaire, à la représentation d'*Irène*, le maître aurait pu, à la matinée populaire et gratuite donnée le dimanche précédent en l'honneur de la millième représentation de *Mignon*, et devant la manifestation triomphale dont il était l'objet, s'écrier : « Ah ! mes amis, vous me faites mourir de plaisir ! » Cette manifestation se renouvelle, à la présentation de gala, destinée à honorer, en M. Ambroise Thomas, non seulement le compositeur de *Mignon*, mais aussi le doyen des

1. DISTRIBUTION. — Mignon, Mlle *Charlotte Wyns*. — Philine, Mme *Landouzi*. — Wilhelm Meister, M. *Mouliérat*. — Lothario, M. *Taskin*. — Laërte, M. *Carbonne*. — Frédéric, M. *Barnolt*. — Jamo, M. *Arthus*. — Antonio, M. *Thierry*.

musiciens français, l'auteur d'œuvres remarquables à plus d'un titre, et qui sont au nombre des manifestations les plus caractéristiques de l'Ecole française. La *Marseillaise* est écoutée debout par toute la salle, à l'entrée de M. le Président de la République et de Mme Carnot. Puis le programme de la soirée se déroule. C'est d'abord la triomphale ouverture de *Raymond ou le secret de la Reine*, fort bien enlevée par l'excellent orchestre de l'Opéra-Comique; puis, le célèbre chœur des gardes-chasse du *Songe d'une nuit d'été*, entonné par tous les artistes de l'Opéra-Comique, les élèves du Conservatoire et les choristes du théâtre; la cavatine de *Raymond*, délicieusement chantée par le ténor Clément; la fameuse gavotte-entr'acte de *Mignon*, redemandée, comme toujours; les couplets de Mercure de *Psyché*, que Fugère, l'impeccable artiste, a dû redire, et la romance d'Eros, ou Mlle Delna a fait applaudir une fois de plus son admirable mezzo; et, pour terminer, les fragments de *Psyché*, le chœur des Nymphes où les fraîches voix des jeunes élèves du Conservatoire se mêlaient à celles des artistes de la maison.

Ici, premier entr'acte, au cours duquel on voit apparaître dans la loge présidentielle M. Ambroise Thomas, revêtu du grand cordon de la Légion d'honneur : c'est la première fois que pareille dignité, la plus grande qui puisse être donnée, est conférée à un musicien... La salle applaudit comme on pense, et le maître assiste à côté du chef de l'Etat, à l'exécution de la scène

et du duo du *Songe d'une nuit d'été*, brillamment interprétés par Mme Isaac, exceptionnellement revenue pour cette solennelle circonstance, et par M. Bouvet, abordant le rôle de Shakespeare que créa Couderc. M. Ambroise Thomas quitte alors l'avant-scène de M. Carnot et vient prendre place dans une loge de face, où l'accompagne M. Spuller, et où il retrouve Mme Ambroise Thomas. C'est le duo de *Mignon* avec Mlle Wyns et M. Mouliérat : « Connais-tu le pays où fleurit l'oranger », c'est le trio final avec M. Taskin, et dans la coulisse, les vocalises de Philine par Mlle Leclerc. C'est une nouvelle et plus chaleureuse ovation pour le vénéré maître qui doit se lever et remercier le public enthousiaste. Il reçoit dans sa loge le duc d'Aumale qui vient l'embrasser cordialement ; il aperçoit au balcon Mme Nilsson, la créatrice de son Ophélie, à laquelle il adresse un salut affectueux. Quand la toile se relève pour la dernière fois, M. Madier de Montjau est au pupitre à la place de M. Danbé, et nous assistons au charmant ballet du Printemps d'*Hamlet*, spirituellement dansé par Mlles Subra et Salle et leurs gentilles camarades de l'Opéra, légèrement à l'étroit sur la scène de l'Opéra-Comique, dans la forêt du troisième acte de *Falstaff*. Et Mlle Berthet chante très remarquablement la scène de la Folie qui termine dignement cette belle représentation. « Est-ce fini ? demandons-nous à M. Carvalho, le très habile organisateur de cette émouvante et curieuse soirée. — Non pas, me répond l'aimable direc-

teur ; venez boire un verre de champagne... » Nous montons, en effet, au petit foyer du public, où M. Spuller, ayant à ses côtés MM Roujon et Deschapelles, félicite M. Ambroise Thomas d'être le premier compositeur qui ait put assister à la millième représentation d'une de ses œuvres, et, saluant en lui l'illustre musicien français, le bon patriote et l'excellent directeur du Conservatoire, lui remet une médaille commémorative, sur laquelle Allard a gravé d'un côté la Mignon d'Ary Scheffer, tandis qu'on lit de l'autre la textuelle inscription que voici : « *Le* 13 *mai* 1894, *M. Carnot étant président de la république, M. Eugene Spuller ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, le théâtre de l'Opéra-Comique, sous la direction de M. Léon Carvalho, donna la millième représentation de* MIGNON, *en présence de son auteur, M. Ambroise Thomas.* »

22 MAI. — Mme Pauline Schmitt fait à l'Opéra-Comique un excellent premier début par le rôle de Lalla-Roukh, dans l'ouvrage de Félicien David. La débutante est une grande et belle personne, à la voix de soprano, caressante et vibrante, sachant très bien chanter et très bien dire. Elle obtient un succès très mérité qu'elle partage avec Mlle Chevalier, très spirituelle dans le rôle de Myrza ; M. Mouliérat, parfait dans celui de Noureddin, et M. Artus, un Baskir, d'une bouffonnerie très réussie.

25, 26 et 27 JUIN. — Relâches, par ordre, à l'occasion de l'assassinat de M. Carnot, Président de la République.

30 JUIN. — Dernière représentation de la saison : *Falstaff.*

1er SEPTEMBRE. — Réouverture : *Mignon.*

2 SEPTFMBRE. — M. Jacquet joue, pour la première fois, le rôle de Comminge, dans *le Pré-aux-Clercs.*

3 SEPTEMBRE. — *La Nuit de Saint-Jean*, petit opéra-comique de M. Lacour, fait sa réapparition sur l'affiche, interprété par Mmes Leclerc et Perret, MM. Carbonne, Grivot et Bernaert.

5 SEPTEMBRE. — Reprise de *Falsstaff.* L'Opé-péra-Comique reprend ce soir le *Falsstaff* de Verdi, interrompu en plein succès par la clôture annuelle. M. Fugère prend possession, après Victor Maurel, du rôle de Falsstaff. Nous ne chercherons pas à établir une comparaison, toujours inutile, entre le créateur et son successeur. Fugère, qui s'était déjà essayé dans ce rôle avec succès, à Aix-les-Bains, le joue et le chante à sa manière. Et, soit dit en passant, celle-ci n'est pas à dédaigner. L'air fameux du second acte : « Quand j'étais page... » a valu à l'excellent artiste une ovation aussi chaleureuse que méritée. Fugère a dû le redire quatre fois.

Cette soirée d'hier comptera dans sa carrière parmi les plus belles. Les révérences de Mlle Delna, sa belle voix, son instinct théâtral, ont toujours beaucoup d'attrait pour le public, qui a décidément adopté eette jeune artiste comme son enfant gâtée. Le succès de miss Quickly n'a point été moindre, à cette reprise, qu'au cours de la première série de représentations de l'ouvrage.

Mlle Grandjean est une délicieuse Alice, et Mlle Chevalier une exquise Meg. Mlle Lainé succédait à Mme Landouzy, et M. Badiali à M. Soulacroix. Tous deux ont été parfaits. L'orchestre, conduit par M. Danbé, s'est montré hors de pair. En résumé, l'œuvre de Verdi, admirablement montée, jouée et chantée avec beaucoup de gaieté et d'entrain, exécutée avec une maestria superbe, est définitivement inscrite au répertoire de l'Opéra-Comique.

9 SEPTEMBRE. — Un élève de M. Faure, M. Fernand Bérard, débute sans grand succès pa le rôle de Barnabé du *Maître de chapelle*. Ce jeune baryton ne fera que passer à l'opéra-comique. Mlle Falize et M. Barnolt, qui remplissent les rôles de Gertrude et de Benetto, sont très appréciés et très applaudis.

13 SEPTEMBRE. — Une demoiselle Berthelly apparaît dans le rôle de *Mireille*. Elle y reparaît une fois encore, puis disparaît.

17 SEPTEMBRE. — *Manon* reprend au répertoire de l'Opéra-Comique une place qu'elle ne devrait pas quitter; et cette reprise nous a valu le fort intéressant début de la troisième interprète parisienne de l'œuvre maîtresse de Massenet. Marie Heilbron avait fait une bien remarquable création de cette Manon, que domine l'amour de la vie brillante, et qui, au moment de mourir, croit voir dans les étoiles du soir des parures de diamants. On peut dire que la pauvre artiste était l'idéale Manon... Mlle Sibyl Sanderson, qui fut l'éblouissante Esclarmonde, ne mit

pas seulement son éclatante beauté, sa voix si souple, si sûre et si sympathique, au service du rôle; elle le dit et le joua avec l'intelligence et la passion d'une véritable comédienne, et cette fois, conquit sans conteste le public parisien. Mais, Mlle Sanderson ayant abandonné l'Opéra-Comique pour l'Opéra, il fallait mettre la main sur une chanteuse qui fût capable de lui succéder. Elle s'est trouvée à Bordeaux, où, depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis qu'elle avait quitté le Conservatoire, avec un prix de chant remporté, Mme Bréjean-Gravière, devenue la femme du directeur du Grand-Théâtre, obtenait les plus éclatants succès dans *Esclarmonde* et dans *Manon*, dans la *Jolie Fille de Perth* et dans *Lucie de Lammermoor*. Il ne fut, je pense, pas facile de décider le directeur à se séparer de son étoile; mais M. Carvalho a des agents qui savent triompher de toutes les difficultés, et c'est à lui que nous devons l'actuelle Manon.

Sans être absolument, à notre avis, la femme du rôle, Mme Bréjean-Gravière possède des qualités solides qui l'ont fait chaleureusement applaudir, et la feront apprécier de tous les dilettantes. Sa voix est pure, remarquablement étendue et d'un fort joli timbre ; sa vocalisation est brillante ; joignez à cela du goût et de la délicatesse dans les nuances. Le public a tout de suite compris qu'il était en présence d'une véritable artiste et a fait à cette débutante de réelle valeur le succès qu'elle méritait.

Des Grieux était, de même, nouveau pour nous :

c'est encore une acquisition dont il faut féliciter l'administration de notre seconde scène lyrique M. Leprestre, que connaissaient bien tous ceux qui fréquentent la Monnaie de Bruxelles, est un charmant ténor, d'une voix fort agréablement timbrée, et l'exquise façon dont il a fait ses demi-teintes nous a rappelé l'inoubliable créateur du rôle, le pauvre Talazac. M. Isnardon a, été, lui aussi, favorablement accueilli pour son exubérance et son animation dans le rôle de Lescaut, établi par M. Taskin. Disons enfin qu'il a suffi à M. Bouvet des couplets du père de Des Grieux pour se tailler un succès, et que M. Grivot joue toujours très spirituellement le rôle de Guillot de Morfontaine, escorté de ses trois grisettes si gentiment représentées aujourd'hui par M[lles] Leclerc, Falize et Delorn. On a redemandé à M. Danbé, qui a fort heureusement repris son bâton de premier chef d'orchestre [1], le gracieux menuet qui ouvre le troisième acte.

19 SEPTEMBRE. — M. Imbart de la Tour fait un assez bon premier début par le rôle de Don José, de *Carmen*.

23 SEPTEMBRE. — Après *le Maître de chapelle*, excellemment joué et chanté par M[lle] Chevalier (Gertrude) et M. Carrell (Benetto), convenablement interprété par M. Bérard (Barnabé), un nouveau baryton M. Tisseyre, débute sans grand éclat, par le rôle d'Ourias de *Mireille*.

1. Dans les derniers jours de la saison précédente, M. Danbé avait été victime d'un accident, à la suite duquel il avait dû garder la chambre durant de longues semaines.

26 SEPTEMBRE. — Débuts dans *Mignon :* Mlle Nikita et M. Féraud. — Mlle Nikita est une jeune et brune Américaine qui a désiré faire consacrer par les Parisiens une réputation conquise à l'étranger. Les Parisiens lui ont fait le plus galant accueil. Il est vrai de dire que Mlle Nikita n'a pas trompés notre attente : au premier acte, glacée par l'émotion, elle paraissait n'avoir pas de voix ; au second, elle l'a donnée tout entière, très jolie, ma foi ! et a de plus très dramatiquement joué la scène : « Elle est là près de lui. » On l'a donc sincèrement et justement applaudie. M. Féraud, qui chantait Lothario, était pour nous une ancienne connaissance du Conservatoire, et nous nous rappelons qu'aux concours de 1893, après avoir dit avec intelligence l'air de la *Tonelli*, il se prodiguait dans plusieurs scènes d'opéra-comique et jouait avec beaucoup d'assurance et d'entrain le Falstaff du *Songe d'une nuit d'été*. Il a fait preuve des plus sérieuses qualités de chanteur et de comédien. Il s'en est fallu de peu que nous n'eussions trois débuts du même coup : l'affiche ne portait-elle pas le nom de Mme Verheyden comme interprète du rôle de Philine ? Réflexion faite, l'apparition de cette étoile de la dernière saison d'Aix-les-Bains s'est trouvée retardée, et c'est Mlle Leclerc qui nous a égréné les vocalises de : « Je suis Titania la blonde ! » Quand nous aurons noté le vif succès de M. Clément, un Wilhelm Meister à la voix fraîche, à qui l'on bissa la célèbre romance du dernier acte, et quand nous aurons loué la gaieté de M. Carbonne dans Laërte, nous aurons

tout dit sur cette représentation, excellemment conduite par M. Danbé.

30 SEPTEMBRE. — Mlle Vuillaume chante, pour la première fois, le rôle de Micaëla, dans *Carmen*.

2 OCTOBRE. — Une jeune actrice, récemment engagée, Mlle Vilma, joue, pour la première fois, le petit rôle de Poussette, dans *Manon*.

8 OCTOBRE. — Débuts de Mlle Parentani dans *Mireille* et de Mlle Maujan dans *Cavalleria rusticana*. — D'où vient Mlle Parentani? De Bruxelles où elle obtint un premier prix de chant, puis de Montpellier, dont elle a gardé l'accent, et de Trouville, où elle tenait cet été tous les grands rôles d'opéra-comique. La débutante a de la voix, et même une jolie voix; elle possède aussi ce qu'on appelle l'habitude de la scène. Il ne lui manque plus que de se « parisianiser » ? cela viendra avec le temps. Mlle Parentani avait pour partenaire le jeune ténor Clément, qui a chanté, Dieu sait combien de fois, et certes avec un très vif succès, le rôle de Vincent. Nous permettra-t-il de le rappeler tout amicalement à la simplicité et à la vérité ?... Qu'il prenne exemple sur son excellente camarade, Mlle Chevalier, toujours simple et absolument parfaite dans Taven la sorcière, dont elle a su faire une si originale création.

Cavalleria rusticana, si fort dédaignée par la critique parisienne, continue à empoigner le public. Mlle Nina Pack s'y affirme intéressante et dramatique dans le rôle de Santuzza, entre Lubert, très vibrant, et Bouvet, très naturel.

Un modeste et gentil début dans le petit rôle de Lola : celui de la plus jeune fille d'un vaillant et honorable général qui, sous le nom de Mlle Maujan, a fait ses premières armes sur les planches d'un théâtre : elle avait bien peur, la pauvrette, moins peur encore que son brave homme de père...

11 OCTOBRE. — Mme Verheyden chante pour la première fois, le rôle de Philine, dans *Mignon*.

17 OCTOBRE. — Mlle Emma Calvé fait une rentrée triomphale dans *Carmen*. Ce rôle, dans l'interprétation duquel elle apporte, en outre de ses qualités de chanteuse et de virtuose, sa grande personnalité de comédienne, lui a valu, durant le cours des quatre actes de l'œuvre de Georges Bizet, des ovations enthousiastes qui n'ont fait que croître d'acte en acte. La brillante artiste, à la demande générale du public, a dû bisser plusieurs morceaux, la habanera, entre autres, qu'elle a merveilleusement détaillée. Mlle Laisné abordait, pour la première fois, le rôle de Micaëla. Elle s'y est montrée touchante et parfaite. A côté de sa grande camarade, elle a eu, elle aussi, son succès de comédienne et de chanteuse. Le ténor Lubert est un très dramatique Don José ; M. Mondaud personnifie supérieurement le toréador Escamilo. Mlles Falize et Delorn, MM. Barnolt et Marc Nohel ont eu aussi leur part du succès de cette belle reprise de *Carmen* avec la belle et grande cantatrice qui s'appelle Emma Calvé.

19 OCTOBRE. — Début de M. Dufour, par le rôle de Barnabé, du *Maître de chapelle*.

24 OCTOBRE. — Mme Mondaud-Panseron chante, pour la première fois, le rôle de Gertrude, dans le *Maître de chapelle.*

29 OCTOBRE. — M. Artus chante, pour la première fois, le rôle de Ramon dans *Mireille.*

2 NOVEMBRE. — Relâche, par ordre, à l'occasion de la mort du Tzar.

11 NOVEMBRE. — Reprises, en matinée, du *Chalet* [1] et du *Domino noir* [2].

Spectacle de répertoire. La salle est littéralement bondée. Le *Chalet* a été très agréablement joué et chanté par Mme Molé, dans le rôle de Betly ; M. Carbonne, dans celui de Daniel ; et M. Belhomme, sous l'uniforme blanc du sergent Max.

L'ouvrage d'Auber, le *Domino noir*, un de ses meilleurs, n'avait pas été donné depuis près de trois ans. Il reparaissait sur l'affiche avec une distribution presque entièrement nouvelle. M. Mouliérat abordait pour la première fois le rôle d'Horace de Massaréna. Très élégant cavalier, il s'y est montré excellent comédien et parfait chanteur. Au troisième acte, il a eu des accents très touchants pour rendre l'émotion de son personnage. Cette prise de possession d'un des plus jolis rôles du répertoire par M. Mouliérat

1. DISTRIBUTION. — Max, M. *Belhomme.* — Daniel, M. *Carbonne.* — Betty, Mme *Molé.*

2 DISTRIBUTION. — Horace, M. *Mouliérat.* — Juliano, M. *Marc-Nohel.* — Lord Elford, M. *Grivot.* — Gil-Pérès, M. *Belhomme.* — Melchior, M. *Eloi.* — Angèle, Mme *B. Gravière.* — Brigitte, Mme *Molé.* — Jacinthe, Mme *Pierron.* — Ursule, Mme *Severa.* — La Tourière, Mme *Eyream.*

lui a valu certainement un des plus grands succès de sa carrière. On l'a beaucoup et très justement applaudi. Mme Bréjean-Gravière, après *Manon*, faisait pour ainsi dire son second début par le rôle d'Angèle. Elle s'y est montrée adroite, intelligente, charmante, aussi bien dans la comédie que dans le chant. Mme Molé a été une très agréable et très amusante Brigitte. Mlle Pierron a très spirituellement détaillé les couplets de dame Jacinthe. M. Grivot est un parfait lord Elford. M. Mac-Nohel est plein d'entrain, d'esprit et de bonne humeur dans le rôle de Juliano, et la belle voix de basse de M. Belhomme sonne merveilleusement dans le *Deo gratias* du second acte.

15 NOVEMBRE. — Reprise des *Pêcheurs de perles*, opéra en trois actes de Michel Carré et de M. Cormon, musique de Georges Bizet. — On sent dans cette œuvre l'inspiration d'un artiste jeune qui n'est pas encore sûr de lui, qui tâtonne un peu, pousse des pointes dans chaque genre, mais qui a une imagination riche et féconde. On ne pourra certes pas hausser les *Pêcheurs de perles* jusqu'au rang des chefs-d'œuvre, mais c'est une partition qui a son charme, sa valeur, et nous remercions M. Carvalho de nous l'avoir de nouveau rendue. Ajoutons qu'il l'a fait, cette fois surtout, dans les meilleures conditions. Mlle Emma Calvé a retrouvé, augmenté encore, le succès

1. DISTRIBUTION. Zurga, M. Bouvet. — Nadir, M. Jérôme-Nourabal, M. Artus. — Léïla, Mlle Emma-Calvé.

qu'elle avait déjà obtenu l'an dernier dans Léïla. Notre belle Carmen a chanté tout le rôle avec un superbe sentiment dramatique et une rare virtuosité; sa voix a des sonorités exquises et son jeu une vie intense. Et dire qu'autrefois on lui reprochait sa froideur! Le rôle de Nadir servait de début au ténor Jérôme, qui, après avoir passé par l'Opéra, nous revient aujourd'hui de Bordeaux, où il était adoré. Glissons sur quelques attaques un peu basses, qu'il convient de mettre sur le compte de l'émotion, et disons que le débutant a fait applaudir une voix d'un joli timbre, qui ne manque ni d'étendue ni de chaleur. M. Bouvet jouait Zurga pour la première fois; il s'y est montré chanteur de haut style, l'acteur de grande autorité. Succès complet, et belle exécution d'orchestre, vaillamment conduite par M. Danbé.

19 NOVEMBRE. — Relâche, par ordre, à l'occasion des obsèques du Tzar.

21 NOVEMBRE. — *Phryné* (début de Mlle Gelda), le *Portrait de Manon* (Mlle Charlotte Wyns, pour la première fois, dans le rôle du vicomte Jean de Mortcerf), et le *Chalet*. Dans le *Portrait de Manon*, ce bijou si artistiquement serti par MM. Georges Boyer et Massenet, Fugère, toujours excellent, a obtenu son succès habituel; mais Mlle Wyns nous y a paru médiocre et très inférieure à Mlle Elven qui avait créé avec tant de grâce le travesti du vicomte Jean de Mortcerf.

Mlle Gelda, qui paraissait ensuite dans *Phryné*, est une fort belle personne, douée d'une jolie voix,

qui s'est, dit-on, fait applaudir à Genève... Que n'y est-elle restée?... Entre Fugère, très en voix, et Clément, toujours un peu prétentieux, mais qui chante bien, la débutante a été froidement accueillie. Elle se sourit à elle-même avec complaisance, mais elle joue mal, ou pas du tout... Au duo du premier acte, elle montrait qu'elle avait encore tout à apprendre pour le style et même pour la respiration : mettons qu'elle avait peur. Au finale, elle a vocalisé sans mesure et sans charme, et a dit de façon incolore, comme si elle la comprenait à peine, la belle Invocation à Vénus. En somme, Mlle Gelda n'est qu'un amateur de second ordre et qui ne devait pas tarder à être rayé de la troupe active de l'Opéra-Comique.

2 DÉCEMBRE. — Mlle Granjean aborde, pour la première fois, le rôle de Philine dans *Mignon*.

9 DÉCEMBRE. — Mlle Parentani chante, pour la première fois, le rôle de Marie de la *Fille du régiment*.

18 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Paul et Virginie* [1], opéra en trois actes et six tableaux, de Michel Carré et de M. Jules Barbier, musique de Victor Massé. — Tout le monde sait que *Paul et Virginie* obtint, il y a dix-huit ans, un grand succès au Théâtre Lyri-

1. DISTRIBUTION. — Paul, M. *Clément*. — Domingue, M. *Fugère*. — Sainte-Croix, M. *Mondaud*. — La Bourdonnais, M. *Artus*. — Virginie, Mme *Saville*. — Méala, Mme *Delna*. — Mme de Latour, Mme *Villefroy*. — Marguerite, Mme *Wyns*. — Un négrillon, Mme *Buhl*.

que de la Gaîté, alors dirigé par M. Albert Vizentini. — Succès mérité, d'ailleurs. Le livret de Michel Carré et de M. Jules Barbier était de beaucoup supérieur à tous ceux qui avaient eu pour guide le célèbre roman de Bernardin de Saint-Pierre. Avec une extrême habileté, les auteurs avaient su conserver tout le charme de la fable, en respectant fidèlement la marche des événements, et cela sans tomber un seul moment dans l'enfantillage ou la monotonie. C'était bien le *Paul et Virginie* connu par la lecture qu'on retrouvait à la scène, et, pour rendre la pièce constamment intéressante, les auteurs n'avaient eu qu'à développer certains épisodes, à mettre en action ce qui, dans le livre, est parfois à peine indiqué. — C'est ainsi qu'ils donnèrent de l'importance à un planteur farouche qui bat ses esclaves et dont il est à peine question dans le roman; ils chargèrent ce Sainte-Croix, violent et brutal, de répandre un peu d'ombre sur un tableau trop éclatant. Ils développèrent aussi, d'une façon on ne peut plus heureuse, la scène où la mère de Paul avoue à son fils qu'il n'a pas de nom. D'une simple phrase, d'une seule ligne de texte, MM. Jules Barbier et Michel Carré ont extrait un trio ou un quatuor. Ce travail mérite qu'on y prenne garde: il est loin d'être aussi facile qu'on se l'imaginerait, et peu de gens eussent été capables de l'entreprendre !...

Si, malgré l'absence du dialogue, *Paul et Virginie* n'était pas un grand opéra, mais bien un opéra de demi-caractère, c'était l'œuvre la

plus complète de l'auteur des *Noces de Jeannette* et de *Galatée*. Sans renoncer aux qualités charmantes qui l'avaient placé, dès ses débuts, parmi les compositeurs français les plus mélodiques, Victor Massé avait apporté dans cet ouvrage un soin et une recherche qui témoignaient de ses hautes aspirations. Il y avait évidemment, dans *Paul et Virginie*, une tendance manifeste vers les procédés de la nouvelle école. Ces retours fréquents de phrases caractéristiques qui impriment une si grande unité au drame lyrique; cette préoccupation constante de donner à la phrase musicale la vérité d'expression en rapport avec la situation et les paroles, attestent que Victor Massé avait compris l'importance de la transformation que subissait la musique dramatique. Mais, tout en adoptant les doctrines de l'école moderne, et en procédant de Gounod, légèrement dépassé aujourd'hui, Massé avait su conserver sa personnalité; dans cette métamorphose il n'avait rien perdu de son charme, de sa sensibilité et de sa clarté. Sa partition eut donc l'avantage de satisfaire les ignorants et les érudits : elle plaisait et elle intéressait presque toujours.

L'interprétation d'autrefois réunissait les noms de Victor Capoul, de Cécile Ritter, de Mme Engally, de Bouhy et de Melchissédec, de Mmes Sallard, Teoni et Parent. L'exécution d'aujourd'hui, y compris les chœurs et l'orchestre vaillamment dirigé par M. Danbé, défie la mauvaise humeur du critique le plus acariâtre. —

Paul, c'est M. Clément qui, à l'instar de Capoul, dépense toute son âme, au risque de surmener son organe essentiellement sympathique. Virginie, c'est une débutante, Mme Saville-Rown, à la bouche un peu grande, mais aux yeux expressifs et à la physionomie mobile, trop mobile même! La voix est d'un joli timbre, très frais et très pur ; elle est bien conduite, avec quelque sécheresse qui disparaîtra avec le temps. A partir de « Pardonnez-lui » son succès est allé croissant. Mlle Delna, est superbement dramatique sous les traits de l'esclave Méala, où elle a fourni une preuve nouvelle de la magnifique souplesse de sa voix et de son talent. Aussi quel triomphe!... Dans le nègre Domingue, M. Fugère a encore trouvé le moyen de marquer sa personnalité, donnant aux légendaires couplets de l'*Oiseau s'envole*, un sentiment exquis. M. Mondaud prête au féroce planteur l'allure cruelle et farouche qui convient. — Mmes Wyns et Villefroy [1], dans le

1. Quelques jours après, Mlle Villefroy était remplacée dans le rôle de Mme de la Tour, par Mlle Esther Chevalier, qui joue au pied levé le rôle de Mme de La Tour, dans *Paul et Virginie.* Au pied levé est cette fois d'une exactitude rigoureuse. La charmante artiste a appris le rôle en deux jours, et l'a joué sans avoir eu aucun raccord en scène. Elle le répétait encore dans l'après-midi, dans un foyer, en s'apprêtant à s'habiller pour jouer le *Pré-aux-Clercs* en matinée. Et le soir, la reine Marguerite avait pris la figure de Mme de La Tour. Mlle Chevalier s'est très bien tirée de cette situation difficile. Très élégante et très agréable sous les traits de la mère de Virginie, elle a tenu ce personnage, et comme jeu, et comme chant, tout comme si elle l'avait répété durant tout le cours des études. Le duo du premier acte avec Mlle Wyns a été pour ces deux excellentes artistes l'occasion d'un vrai succès, très mérité du reste, car elles ont fait merveilleusement ressortir cette jolie page musicale.

duo des deux mères, Mlle Buhl, dans la chanson du négrillon, complètent à souhait une interprétation tout à fait digne de l'Opéra-Comique. *Paul et Virginie*, qu'on n'a pas revu depuis 1877, devait faire les délices des nouvelles générations...

21 DÉCEMBRE. — Mlle Tiphaine, premier prix d'opéra-comique des derniers concours du Conservatoire, débute avec succès, à l'Opéra-Comique, dans le rôle d'Isabelle du *Pré-aux-Clercs*. Très applaudie après l'air du second acte, cette jeune artiste est appelée à tenir une place importante sur notre seconde scène lyrique. MM. Mouliérat, Mac-Nohel, Carbonne, Bernaert, Mlle Chevalier et Molé obtiennent également leur part d'applaudissements.

23 DÉCEMBRE. — M. Leprestre aborde, pour la première fois, le rôle de Wilhelm Meister, dans *Mignon*. Elégant comédien, excellent chanteur, doué d'une très jolie voix, ce jeune artiste a décidément conquis les suffrages et les faveurs du public.

La dernière représentation de l'année, le 31 décembre, avait lieu avec *Paul et Virginie*.

	Date de la 1re représent. ou de la reprise pendant l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
Fra Diavolo, opéra com. en 3 actes..	1er janvier	2	6
Les Folies amoureuses, opér. comique en 3 actes	»	5	7
Lalla-Roukh, opér. com. en 2 actes..	2 janvier	5	10
Zampa, opéra comique en 3 actes....	»	3	3
L'Attaque du moulin, dr. lyrique en 4 actes..........................	»	4	18
Philémon et Baucis, opér. com. en 2 actes	»	2	4
Le Barbier de Séville, opér. com. en 4 actes..........................	3 janvier	2	5
Mireille, op. com. en 3 act. et 5 tab.	»	2	21
Le Maître de chapelle, opér. com. en 1 acte..........................	»	3	26
Mignon, op. com. en 3 act. et 4 tab.	»	7	48
L'Amour médecin, op. c. en 3 actes..	4 janvier	2	5
Le Pré-aux-clercs, op. c en 3 actes..	»	5	10
Le Maçon, opéra com. en 3 actes....	»	2	3
Les Deux Avares, op. bouffe en 2 act..	5 janvier		16
Lakmé, opéra comique en 3 actes....	»	4	5
Les Noces de Jeannette, opéra-com. en 1 acte..........................	6 janvier	3	14
Carmen, opéra comique en 4 actes...	8 janvier	2	42
La Fille du régiment, op. c. en 2 act.	10 janvier	6	5
Le Nouveau Seigneur de village, op. comique en 1 acte................	11 janvier		5
Werther, dr. lyr. en 4 act. et 5 tab..	13 janvier		2
Le Dîner de Pierrot, op. c. en 1 acte.	14 janvier		10
Richard cœur de Lion, opéra com. en 3 actes..........................	21 janvier	3	10
• *Le Flibustier,* com. lyr. en 3 actes..	22 janvier		5
Les Dragons de Villars, opéra com. en 3 actes	4 février	1	2
Le Déserteur, op. c. en 3 act. et 4 tab.	5 février	1	2
Madame Rose, opér. c. en 1 acte....	22 février		4
Cavalleria rusticana, dr. lyr. en 2 actes..........................	»	6	37
Phryné, opéra comique en 2 actes...	»	3	22
La Dame blanche, op. c. en 3 actes...	25 février	2	4
• *Fidès*............................	28 février	2	14
Haydée, opéra comique en 3 actes...	25 mars		1
La Nuit de Saint-Jean, op c en 1 act.	28 mars		2
Le Postillon de Longjumeau, op. c. en 3 actes........................	12 avril	1	4
Falstaff, op.-com. en 3 actes et 6 tab.	18 avril	2	51
• *Le Portrait de Manon,* op. com. en 1 acte............................	8 mai	2	13

	Date de la 1re représent. ou de la reprise pendant l'ann.	Nombre de représ. pendant l'année.	
		En mat.	Le s.
Manon, dr. lyr. en 5 act. et 6 tab..	17 septemb.	1	16
Le Chalet, opéra comique en 1 acte...	13 novembre	4	9
Le Domino noir, op. c. en 3 actes....	»	4	8
Les Pêcheurs de perles, dr. l. en 3 lyr.	15 novembre		6
Paul et Virginie, op. c. en 3 actes et 6 tableaux	18 décembre		7

* Ce signe placé devant le titre des pièces, désigne les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON[1]

(Second Théâtre Français)

Pendant ces premières semaines, l'Odéon vit presque exclusivement sur le fonds que lui a légué l'année précédente. En tête, il faut placer le *Fils naturel* qui représente la part du répertoire moderne. Nous ne parlons que pour mémoire du petit acte de circonstance, *Racine à Chevreuse*, représenté le 21 décembre, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du poète, des *Femmes savantes*[2], du *Médecin malgré lui*[3], des *Folies*

1. Directeurs : MM Émile Marck et Émile Desbeaux.
2. Distribution. — Chrysale, M. *Cornaglia*. — Trissotin, M. *Duard*. — Clitandre, M. *J. Fenoux*. — Ariste, M. *Jahan*. — Julien, M. *Paumier*. — Vadius, M. *Berthet*. — Lépine, M. *Fournier*. — Le notaire, M. *Darras*. — Bélise, Mme *Crosnier*. — Philaminthe, Mme *Raucourt*. — Henriette, Mlle *Rose Syma*. — Armande, Mlle *Arbel*. — Martine, Mlle *Sinty*.
3. Distribution. — Sganarelle, M. *Duard*. — Valère, M. *Duparc*. — Léandre, M. *Gerval*. — Robert, M. *Paumier*. — Géronte, M. *Berthet*. — Lucas, M. *Darras*. — Martine, Mlle *Lherbay*. — Jacqueline, Mlle *Basset*. — Lucinde, Mlle *Noris*

amoureuses[1], toujours au répertoire. Le 15 janvier, le théâtre célèbre le 272e anniversaire de la naissance de Molière par un spectacle composé du *Malade imaginaire*[2], suivi de la *Cérémonie*, et du *Dépit amoureux*[3] entre lesquels se glisse la première représentation de *Novus Doctor*, à-propos en un acte, en vers, de M. Jules Rengade. *Novus Doctor*[4] est une ingénieuse et fine comédie en un acte. Cette amusante critique des exagérations de la médecine contemporaine s'est déroulée au milieu des bravos et des rires les plus flatteurs. C'est, en effet, une vraie trouvaille que cette rentrée d'Argan, revenant en docteur, après la *Cérémonie*, pour opposer aux procédés de Fleurant, les bienfaits de la médication hypodermique, symbolisés par la petite seringue des morphinomanes et des inoculateurs. D'un effet irrésistible, à partir du moment où le vieux Géronte n'hésite pas à venir demander au *Novus Doctor* les secours de sa lymphe régénératrice,

1. Distribution. — Eraste, M. *Amaury*. — Crispin, M. *Duard*. — Albert, M. *Darras*. — Lisette, Mlle *Guernier*. — Agathe, Mlle *Varly*.

2. Distribution. — Argan, M. *Montbars*. — Cléantre, M. *Amaury*. — Thomas, M. *Duard*. — Béralde, M. *Duparc*. — Fleurant, M. *Paumier*. — Bonnefoi, M. *Chataignier*. — Diafoirus, M. *Berthet*. — Purgon, M. *Darras*. — Béline, Mme *Crosnier*. — Angélique, Mlle *Rose Syma*. — Toinette, Mlle *Basset*. — Louison, *la petite Parfait*.

3. Distribution. — Eraste, M. *Gerval*. — Gros-René, M. *Paumier*. — Valère, M. *Taldy*. — Mascarille, M. *Darras*. — Lucile, Mlle *Noris*. — Marinette, Mlle *Sinty*.

4. Distribution. — Argan, M. *Montbars*. — Cléante, M. *Amaury*. — Béralde, M. *Duparc*. — Fleurant, M. *Paumier*. — Géronte, M. *Berthet*. — Angélique, Mme *Rose Syma*. — Toinette, Mme *Basset*.

cette première scène est le point de départ d'une très curieuse petite pièce qui se conclut par le mariage d'Angélique, ébauché au troisième acte du *Malade imaginaire*, et qui sert de canevas au plaisant exposé des doctrines de Brown-Séquard, de la théorie des microbes, des phénomènes, de l'hypnotisme, fort habilement utilisés au dénouement de la comédie. Cette joyeuse excursion des personnages de Molière dans la médecine moderne était faite pour réjouir à l'Odéon, non seulement les étudiants et les docteurs, mais aussi les clients de la docte Faculté qui applaudissent, avec l'auteur, les excellents interprètes de *Novus Doctor*.

Dans les matinées classiques du jeudi, la direction faisait défiler les ouvrages du répertoire courant : les *Fausses Confidences* [1], *Phèdre* [2], *Crispin rival de son maître* [3] de Le Sage, *l'Anglais ou le fou raisonnable* [4], de Patrat, *les Ménechmes* [5], *la*

1. DISTRIBUTION. — Remy, M. *Montbars.* — Dorante, M. *Rameau.* — Le comte, M. *Duparc.* — Lubin, M. *Darras.* — Dubois, M. *Baron fils.* — Un joaillier, M. *Ialdy.* — Un valet, M. *Fournier.* — Argante, Mme *Raucourt.* — Araminthe, Mlle *Arbel.* — Lisette, Mlle *Basset.*

2. DISTRIBUTION. — Théramène, M. *Albert Lambert.* — Thésée, M. *Duparc.* — Hippolyte, M. *J. Fenoux.* — Panope, M. *Chataignier.* — Phèdre, Mlle *Dux.* — Œnone, Mlle *Solesmes.* — Aricil, Mlle *Wissocq.* — Ismène, Mlle *Vincent.*

3. DISTRIBUTION. — Crispin, M *Duard.* — Oronte, M. *Berthet.* — Orgon, M. *Chataignier.* — Valère, M. *Gadeau.* — Labranche, M. *Baron fils.* — Mme Oronte, Mme *Raucourt.* — Angélique, Mlle *Noris.* — Lisette, Mlle *Danzas.*

4. DISTRIBUTION. — Jacques Splin, M. *Duard.* — Un huissier, M. *Paumier.* — M. Loyer, M. *Darras.* — Jaquot, M. *Esquier.* — Thérèse, Mlle *Noris.*

5. DISTRIBUTION. — Le chevalier, M. *Amaury.* — Demophon, M. *Cornaglia.* — Valentin, M. *Duard.* — Menechme, M. *Rameau.* — Robertin, M. *Berthet.* — Coquelet, M. *Darras.* — Le marquis, M. *Flers.* — Araminthe, Mme *Crosnier.* — Isabelle, Mlle *Fege.* — Finette, Mlle *Sinty.*

Comtesse d'Escarbagnas [1], *Bérénice* [2], le *Légataire universel* [3], *Athalie* [4], l'*Ecole des femmes* [5]. Elle exhume quelques petits ouvrages moins connus : le *Dénouement imprévu* [6] de Marivaux, l'*Amour et la Raison* [7] de Pigault-Lebrun, les *Suites d'un bal masqué* [8] de Mme de Bawr, la *Mère confidente* [9], *les*

1. Distribution. — Criquet, M. *Paumier*. — Thibaudier, M. *Berthet*. — M. Harpin, M. *Chataignier*. — M. Robinet, M. *Darras*. — Le vicomte, M. *Godeau*. — Jeannot, M. *Fournier*. — La comtesse, Mme *Crosnier*. — Julie, Mlle *Fège*. — Andrée, Mlle *Groslier*.

2. Distribution. — Titus, M. *Albert Lambert*. — Antiochus, M. *Jean Sarter*. — Arsace, M. *Jahan*. — Paulin, M. *Gerval*. — Rutile, M. *Taldy*. — Bérénice, Mlle *Dux*. — Phénice, Mlle *Marcya*.

3. Distribution. — Eraste, M. *Amaury*. — Crispin, M. *Duard*. — Gaspard, M. *Paumier*. — Scrupule, M. *Berthet*. — Géronte, M. *Darras*. — Premier laquais, M. *Fournier*. — Deuxième laquais, M. *Fraugier*. — Mme Argante, Mme *F. Lemaître*. — Lisette, Mlle *Basset*. — Isabelle, Mlle *Noris*.

4. Distribution. — Joad, M. *Albert Lambert*. — Abner, M. *Jean Sarter*. — Ismaël, M. *Duparc*. — Mathan, M. *Marsay*. — Un lévite, M. *Chataignier*. — Narbal, M. *Taldy*. — Azarias, M. *Godeau*. — Athalie, Mme *Teissandier*. — Josabeth, Mlle *Marcya*. — Joas, Mlle *Wissocq*. — Zacharie, Mlle *Verteuil*. — Agar, Mlle *Vincent*. — Salomite, Mlle *Groslier*.

5. Distribution. — Arnolphe, M. *Cornaglia*. — Horace, M. *Amaury*. — Chrysalde, M. *Duparc*. — Oronte, M. *Chataignier*. — Le notaire, M. *Berthet*. — Alain, M. *Darras*. — Henrique, M. *Taldy*. — Georgette, Mme *Lherbay*. — Agnès, Mlle *Daubray*.

6. Distribution. — Argante, M. *Jahan*. — Eraste, M. *Gerval*. — Crispin, M. *Paumier*. — Dorante, M. *Chataignier*. — Maître Pierre, M. *Darras*. — Un valet, M. *Fournier*. — Mme Argante, Mlle *Wissocq*. — Lisette, Mlle *Danzas*.

7. Distribution. — Mondor, M. *Jahan*. — Dumont, M. *Paumier*. — Auguste, M. *Esquier Samary*. — Le notaire, M. *Fournier*. — Un valet, M. *Marius*.

8. Distribution — De Versac, M. *Gerval*. — Saint-Abbe, M. *Louis Delaunay*. — Un domestique, M. *Fournier*. — Mme de Mareuil, Mlle *Arbel*. — Mme de Belmont, Mlle *Varly*. — Rosette, Mlle *Groslier*.

9. Distribution. — Ergaste, M. *Duparc*. — Lubin, M. *Darras*. — Dorante, M. *Delaunay*. — Mme Argante, Mlle *Arbel*. — Angélique, Mlle *Wissocq*. — Lisette, Mlle *Sinty*.

Revenants[1] Ces ouvrages sont présentés au public, commentés, expliqués, dans des conférences qui sont faites, tantôt par M. Francisque Sarcey, tantôt par M. Gustave Larroumet. Ces matinées sont la vie et la fortune du second Théâtre français et les abonnés y demeurent fidèles.

10 FÉVRIER. — Trois premières représentations : *Yanthis*[2], pièce en quatre actes, en vers, de M. Jean Lorrain, musique de M. Gabriel Pierné. *Fausse Manœuvre*[3], comédie en un acte, de MM. Bertol-Graivil et Mac-Sonal ; Le *Bourgeois républicain*[4], comédie en un acte de Albin Valabrègue. — La comédie de M. Jean Lorrain appartient à la famille des contes bleus dont Shakespeare et Alfred de Musset ont enrichi la scène. Cela se passe dans une Illyrie imaginaire, à une époque reculée, mais non précisée. C'est poéti-

1. DISTRIBUTION. — Frontin, M. *Duard*. — Scapin, M. *Paumier*. — Dorante, M. *Duparc*. — Colas, M. *Darras*. — Le marquis, M. *Delaunay*. — Mme Argante, Mme *Dunoyer*. — La marquise, Mlle *Fège*. — Lisette, Mlle *Basset*.

2. DISTRIBUTION. — Léoutès, M. *Albert Lambert*. — Camillus, M. *Jacques Fénoux*. — Priséa, M. *Janvier*. — Un intendant, M. *Duparc*. — Myrrhus, M. *Jahan*. — Un vieux jardinier, M. *Berthet*. — Un capitaine, M. *Taldy*. — Un héraut d'armes, M. *Godeau*. — Premier garde, M. *Chataignier*. — Deuxième garde, M. *Fournier*. — Yanthis, Mme *L. Dorsy*. — Antigone, Mme *Marcya*. — Thyra, Mme *Vincent*.

3. DISTRIBUTION. — Georges Peyrol, M. *Marsay*. — Paul de Montenin, M. *Paul Clerget*. — Laure de Narsac, Mme *Roybet*. — Henriette Peyrol, Mme *Varly*.

4. DISTRIBUTION. — Docteur Tavernier, M. *Cornaglia*. — Desroches, M. *Montbars*. — Jacques Girard, M. *Jean Sayter*. Chabaud, M. *Paumier*. — Desmoutiers, M. *Chataignier*. — Traversac, M. *Berthet*. — Grimard, M. *Darras*. — Lucien, M. *Flers*. — Juliette, Mme *Lherbay*. — Mme Desroches, Mme *Arbel*. — Maria, Mme *Noémie*.

que, mélancolique et touchant. Le vieux roi Léoutès, après avoir dépossédé son frère de la couronne d'Illyrie, et en même temps de l'existence, n'a pu jouir longtemps sans remords du pouvoir suprême. Pour réparer le mal dans la mesure du possible, il a fait élever avec soin dans une solitude paisible et fleurie la princesse Yanthis, sa nièce, et a chargé un habile médecin de veiller sur sa santé très frêle, et de s'efforcer à lui rendre la vue qu'elle a perdue dans un incendie. Dès que la guérison sera accomplie, le roi se propose de déterminer son fils à épouser Yanthis. Mais le prince Camillus n'a pu admettre, dans son juvénile orgueil, que son père eût ainsi disposé de sa liberté en faveur d'une jeune fille inconnue. Il a fui la cour, en compagnie de Prisca, son bouffon, et parcourt le royaume en poursuivant mille aventures. Précisément les hasards de ses pérégrinations l'ont amené auprès de la retraite d'Yanthis. La beauté de la jeune fille l'a subjugué, et pour s'en enivrer de nouveau, le prince s'introduit avec son fou dans le parc verdoyant et ensoleillé. Les choses vont vite dans ces sortes de poésies, aussi accueillons-nous, sans en chicaner la précipitation, la jolie scène d'amour entre Yanthis et Camillus, ignorant tout l'un de l'autre et s'aimant dès la première rencontre. Hèlas ! le roi Léoutès, n'ayant pu retrouver les traces de son fils, est contraint, pour sauvegarder les intérêts dynastiques, de faire asseoir Yanthis à ses côtés sur le trône d'Illyrie. Par un sentiment de piété très raffinée, il empêche le méde-

cin Myrrhus de guérir la cécité de la princesse car

L'époux est morne et vieux
Et l'épouse, en restant de ténèbres voilée,
Aveugle, ignorera qu'elle est vive immolée !

Devenue reine, Yanthis n'a pu chasser de son souvenir la pensée de l'inconnu bien-aimé. Se sentant près de succomber à la tristesse, elle a voulu revoir le jardin embaumé où elle a connu la douceur des premiers aveux. C'est le même sentiment qui y a conduit aussi le prince Camillus. Présenté à la reine avec le bouffon Prisca, comme des musiciens errants qui désirent lui donner des sérénades, il refuse d'abord de chanter, pour n'être pas reconnu. Il s'y résout pourtant, sur les instances de Yanthis; mais à peine l'a-t-elle entendu, palpitante de joie et de désespoir tout ensemble, que des gardes se présentent, au nom du roi, pour arrêter le prince. Camillus, laissé libre sur l'ordre de la reine, est revenu auprès d'elle, juste à temps pour la voir mourir. Elle aura eu, auparavant, le bonheur de contempler les traits du prince, les larmes ayant soudain rendu la lumière à ses yeux éteints. Et lorsqu'un héraut vient annoncer l'arrivée du roi :

Roi, vous pouvez entrer maintenant, elle est morte !

s'écrie le malheureux prince. Et sur ce douloureux tableau la toile tombe.

M. Jean Lorrain s'est, paraît-il, inspiré d'un

poème de Tennyson, et il est vrai que sa Yanthis est un peu de la famille des Elaine, des Gareth et des Maud du grand poète anglais. Mais sa poétique n'est pas la même. Le vers de l'auteur des *Buveurs d'âmes* est moins transparent, moins harmonieux, moins pur de forme que celui du poète lauréat. Il est, en revanche, très coloré et d'une pénétration suggestive.

La direction de l'Odéon l'a fort bien encadrée. L'unique décor, que transforme seule la marche des saisons, est d'un goût tout à fait shakespearien. La musique de M. Pierné vibre doucement dans cette atmosphère enchantée, et le tout nous a rappelé ce vers du *Marchand de Venise :*

> ...... *Solft stillues and the night*
> *Become the touches of swe et harmony.*

Et quelle idéale Yanthis que Mlle Lucienne Dorsy ! Elle a été simplement exquise de grâce et de chaste tendresse. Et voilà une jolie création à la Sarah, qui donne à l'intelligente et charmante artiste la place que, depuis longtemps, nous souhaitions pour elle ; on se souviendra d'Yanthis... M. Fenoux est un vrai prince des contes anciens, à la démarche fière, au cœur passionné, à la diction nette et toujours juste. Le bouffon Prisca, qui pourrait aussi s'appeler Fantasio ou Grif, a été personnifié avec beaucoup de verve pittoresque par M. Janvier, et M. Albert Lambert, dans son bout de rôle, est un roi Léoutès plein de noblesse et de gravité.

Le *Bourgeois républicain* de M. Valabrègue est proprement un plaidoyer socialiste et un ode en faveur des immortels principes de 89. C'est un vaudeville à thèse, mais celle-ci est un peu grosse pour un si petit acte, et je ne saurais dire à quel point des tirades, qu'on croirait empruntées aux écrits de M. Leroy-Beaulieu ou de M. Gide, semblent bizarres au milieu de l'intrigue, ténue et d'ailleurs assez bien imaginée, qui leur sert d'encadrement. En somme, il s'agit d'un bon bourgeois égoïste et pseudo-démocrate qui finit, après divers atermoiements, par donner sa fille à un jeune ingénieur dont le père porte une blouse tout comme M. Thivrier. On achètera une redingote pour beau-papa, le bourgeois deviendra sénateur.

La troisième pièce est intitulée *Fausse Manœuvre*. Une jeune veuve a résolu de réchauffer, chez M. Georges Peyrol, le sentiment de l'amour conjugal. Pour cela faire, elle s'imagine de provoquer une scène de déclaration factice entre Mme Peyrol et M. de Montévrin, un ami de Georges. Mais notre jeune veuve, qui aime le galant Montévrin, est prise au piège qu'elle-même a tendu. La jalousie conclut au mariage, et en consolide un autre. Ce n'est pas ennuyeux du tout, bien qu'un peu long. Mmes Varly et Roybet ont, en compagnie de MM. Paul Clerget et Marsan, gentiment enlevé cette bluette.

24 février. — Deux premières représentations. Le *Ruban* [1], comédie en trois actes de

1. Distribution. — Paginet, M. *Dailly*. — Livergin,

MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières; *Vieille maison* [1], comédie en un acte de M. Charles Joliet. — Le bon docteur Paginet touche enfin au but de toute sa vie : le ruban rouge. Il l'a dû moins à ses travaux antipasteuriens qu'à l'appui de Plumarel, le propre neveu du ministre, qui aspire à la main de la jolie nièce du docteur. Mais celle-ci lui préfère le jeune Dardillon, qu'elle fait entrer chez son oncle en qualité de préparateur. Toutefois, elle se garde bien de décourager les visées de Paginet, sachant d'avance qu'elle en viendra à ses fins, d'une ou d'autre manière. Hélas! la joie exubérante du savant était prématurée. Un incident quelconque a empêché le ministre de lui décerner la croix. Comme fiche de consolation, il la place sur la poitrine de Mme Paginet, directrice très en vue d'une œuvre de charité. Le coup est rude. Toutefois le faux décoré fait contre fortune bon cœur ; il rappelle Plumarel qu'il avait brusquement expulsé, répugnant à l'idée de lui devoir la décoration, et voulant se débarrasser d'une reconnaissance importune dont il ne voit pas la nécessité. D'autre part il fête, en mari bien épris, la distinction dont sa respectable moitié est l'objet. Mais quoi! la nature reprend le dessus. Cette décoration,

M. *Cornaglia*. — Rasineau, M. *Duard*. — Joseph, M. *Berthet*. — Plumarel. M. *Paul Clerget*. — Patrigeot, M. *Darras*. — Dardillon, M. *Baron fils*. — Mme Paginet, Mme *Raucourt*. — Simone, Mme *Rose Syma*. — Targinette, Mme *Roybet*. — Mme Livergin, Mme *Sinty*.

1. DISTRIBUTION. — Pascal, M. *Darras*. — Maurice, M. *Esquier-Samary*. — La marquise, Mme *Arbel*. — Fanny, Mme *Dunoyer*. — Silvaine, Mme *Marsa*.

qui l'enorgueillissait, finit par lui déplaire et par l'irriter chez sa femme, et il quitte la maison après avoir cherché à la pauvre dame toutes les mauvaises querelles imaginables. Tout finit par s'arranger d'ailleurs, et un dénouement purement vaudevillesque donne le ruban à Paginet, et la nièce à Dardillon. Les auteurs ont certainement voulu écrire une comédie, le sujet y prêtait, l'amour-propre étant, ainsi que l'envie, une inépuisable mine pour les psychologues et les satiristes. On ne saurait contester que des fragments vraiment comiques ne nous aient été présentés; mais, par malheur, en nous plaçant au point de vue de l'art, ces fragments sont entourés des ficelles du vaudeville, dont quelques-unes sont vraiment un peu trop usées. L'ensemble manque donc de cette unité, de cette cohésion que nous eussions souhaité d'y trouver, et nous ne pouvons nous empêcher de le regretter, car certaines parties nous ont charmé par le naturel de la situation, l'aisance du dialogue, et même par un heureux assemblage de calembours et de quelques mots spirituels. Que dis-je, nous y avons rencontré la célèbre maxime de La Rochefoucauld sur la reconnaissance trop hâtive qui n'est qu'une ingratitude déguisée! Médiocre à la répétition générale, le succès fut assez vif à la première représentation, en dépit de la monotonie du sujet, en dépit d'inutiles longueurs. Mais il faut dire aussi que, cette seconde fois, la pièce a été conduite avec un entrain et une bonne humeur vraiment extraordinaires, en raison de son énorme

corpulence, par l'excellent Dailly, qui a composé un Paginet charmant de bonhomie et même de vivacité. Il est l'âme de cette comédie-vaudeville. A côté de lui, Mme Raucourt, dans le rôle assez ingrat de Mme Paginet, Mlle Rose Syma, une piquante et rieuse ingénue. MM. Cornaglia, dans un personnage d'envieux, directement, mais faiblement inspiré par le Majorin de *Monsieur Perrichon* et le Marecat de *Nos Intimes;* Paul Clerget, Baron fils et Berthet; se sont fait justement apprécier. N'oublions pas M. Duard, fort amusant dans le rôle épisodique d'un reporter invraisemblablement myope, qui vient interviewer Mme Paginet et prend son mari pour elle... C'est de la farce, et même de la grosse farce, et bien que nous ayons ri de ce quiproquo assez plaisamment amené, nous regrettons que M. Desvallières n'ait pas détourné M. Feydeau d'intercaler cette scène dans leur comédie.

Quant à *Vieille maison,* c'est tout autre chose, ayons le courage de le dire, moins que rien. Un domestique pleurard qui semble emprunté à la *Servante* du Gymnase, issu lui-même du Noël de La *joie fait peur*, un amoureux navré, une douairière geignarde et radoteuse, s'entretiennent pendant longtemps de choses qui n'offrent nul intérêt pour le public.

Quelques représentations du *Don Juana d'Autriche* [1] ,de Casimir Delavigne, nous conduisent à

1. DISTRIBUTION. — Frère Arsène, MM. *A. Lambert.* — Don Quexada, M *Montbars.* — Philippe II, M *Rameau.* — Don Juan, M. *J. Fénoux.* — Raphaël, M. *Dupare.* — Ruy

la première représentation, le 9 avril, de *Juana*, comédie en un acte, en vers, de M. Gustave Rivet. — Il y a dans la comédie de M. Gustave Rivet comme un souvenir des premières comédies romantiques d'Alfred de Musset. Ce ne sont que duels, escalades de balcons, alguazils et déclarations d'amour. Jugez-en : La jeune, charmante et frivole Juana, qui avait d'abord favorablement écouté les protestations ardentes du poète Don Luis, pauvre comme Gringoire, mais de meilleure mine que le protégé de Louis XI, s'est ensuite laissé prendre aux pompeuses paroles d'un élégant cavalier, Gil Mendos, qui se prétend riche et favori du roi. Il a réellement ensorcelé la fille et la mère, qui ne rêvent plus que cour et courtisans. Pendant ce temps, le pauvre Don Luis se lamente, sans s'apercevoir que Nuna, la sœur de sa bien-aimée, l'aime en secret, et quand cette pauvre Nuna l'avertit de la préférence accordée à Gil Mendos, il reçoit fort mal cette désagréable confidence, qu'il prend pour une calomnie. Un hasard met les deux rivaux en présence. Les Espagnols ont le sang vif, les épées sortent promptement du fourreau. O surprise, le chapeau de Gil Mendos

Gornès, M. *Marsay*. — Le Prieur, M. *Chataignier*. — Frère Pacôme, M. *Paumier*. — Frère Timothée, M. *Berthet*. — Ginès, M. *Darras*. — Domingo, M. *Taldy*. — 1er Officier, M. *Fournier*. — 2e Officier, M. *Berlior*. — Dona Florinde, Mme *Lux*. — Peblo, Mme *Wissocq*. — Dorothée, Mme *Dunoyer*.

1. Distribution. — Don Luis, M. *Gerval*. — Gil Mendos, M. *Amaury*. — Un alcade, M. *Taldy*. — Juana, Mme *Varly*. — Nuna, Mme *Verteuil*. — Paquita, Mme *Dunoyer*. — Une duègue, Mme *Lemaître*.

vient à tomber dans l'ardeur de la lutte, et Luis reconnaît en lui... un voleur qui l'avait galamment allégé de sa bourse, tandis qu'il accourait vers la maison de Juana. Mendos, reconnu, s'empresse de fuir par la fenêtre, non sans avoir donné un coup de pointe au poète qui en réchappera. Vous avez prévu que son amour, guéri par la trahison, aura changé d'objet, et que Nuna sera désormais la reine de son cœur.

M. Gustave Rivet n'est point un apprenti en fait de vers, et ceux de *Juana* sont bien tournés. Le public a paru prendre un goût vif à ce gracieux pastiche; il a ri aussi à une inoffensive ironie s'adressant à la police qui arrive toujours trop tard. La pièce du sympathique député-poète est joliment jouée. M. Amaury est toujours le charmant cavalier que l'on sait; Mlle Varly est une exquise amoureuse; Mme Dunoyer, une maman tout à fait amusante dans ses extases et ses projets de grandeur. Enfin, Mlle Verteuil et M. Gerval ont aussi tenu leurs rôles à la satisfaction générale.

14 AVRIL. — Première représentation : les *Deux Noblesses*, comédie en trois actes, en prose,

1. DISTRIBUTION. — Jacques Roche, M. *Albert Lambert*. — Docteur Briçay, M. *Montbars*. — Moret, M. *Rameau*. — Henri Roche, M. *Jacques Fenoux*. — Des Moulinards, M. *Duard*. — Le jardinier, M. *Berthet*. — Marquis de Touringe, M. *L. Delaunay*. — Baron d'Arnac, M. *Esquier*. — Un domestique, M. *Fournier*. — Madame Durieu, Mme *Tessandier*. — Suzanne, Mme *Rose Syma*. — Marquise de Touringe, Mme *Gerfaut*. — Madame Roche, Mme *Grunbach*. — La commandante, Mme *Dunoyer*. — Jeanne, Mme *F. Lemaître*.
Ouvriers : MM. *Jahan*, *Duparc*, *Chataignier*, *Darras*, *Taldy*, *Berlioz*.

de M. Henri Lavedan. — M. Jacques Roche, surnommé le roi du pétrole français, est un des plus riches industriels de la région de l'Est. Ses usines occupent trente mille travailleurs, et cet homme qui a le mérite de s'être fait lui-même, est aujourd'hui vingt fois millionnaire. De légers nuages obscurcissent pourtant le ciel de cet heureux du jour. Une brebis galeuse s'est glissée dans le troupeau de ses ouvriers : un beau parleur, du nom de Moret, pour qui la question sociale se résume en ceci : « Vouloir être le patron », est bien capable, un jour ou l'autre, de mener ses camarades à la révolte. Puis, son fils Henri, qui a fait ses études à Paris, n'a qu'un goût très limité pour le métier de son père ; il lui semble qu'il était né pour tout autre chose; fils d'un roturier très entiché de sa roture, il a une attraction toute particulière vers la noblesse, et il aime une jeune fille, Mlle Suzanne de Touringe, qui l'aime, elle aussi, mais qui ne sera sa femme qu'à la condition d'avoir le plein consentement de leurs père et mère. Le marquis ne se soucie pas de redorer son blason en se mésalliant ; M. Jacques Roche, qui ne reconnaît qu'une noblesse, celle du travail, ne veut pas unir son fils à la fille d'un oisif à particule. Henri essuie donc de part et d'autre un catégorique refus. Les jeunes gens se résignent, ils attendront. Nous les retrouvons au second acte, dans la propriété d'une vieille voisine et amie, Mme Durieu, au passé très mystérieux, qui emploie innocemment ses soixante-dix ans à la manie de faire des

mariages et de s'occuper d'œuvres de charité. L'excellente femme protège les amours contrariées des deux jeunes gens qu'elle adore, et préside la séance de l'Œuvre de la Frontière, où ces dames, qui croient remuer de grandes idées, ne débitent que de ridicules sornettes. Cependant, le détestable Moret a fait des siennes, et M. Roche a dû le renvoyer ; le voilà demandant une audience à Mme Durieu pour la prier d'intercéder pour lui. Il veut rentrer à l'usine, et s'est mis dans la tête d'y rentrer par son intermédiaire. « Donnant, donnant, dit-il, la menace à la bouche ; faites-moi rendre ma place, et je vous dirai ce qu'est devenu votre fils, car vous ne vous appelez pas Mme Durieu, mais bien la princesse d'Aurec, née de Warancourt. Votre mari, descendant la pente fatale, a été surpris trichant au jeu, et s'est brûlé la cervelle, vous laissant un fils qui fut élevé par sa grand'mère, la duchesse de Talais, qui, depuis la mort de cette dernière, est passé en Amérique et que vous cherchez en vain depuis plus de trente ans. Moi, je sais où il est... » Il sait tout, ce révolutionnaire, jadis policier, qui se fait fort de renverser le monde en fouillant dans les secrets de famille. Excités par lui, les ouvriers de M. Roche se sont mis en grève, et ne rentreront qu'à la condition qu'on reprenne celui qu'on a chassé et qu'on leur accorde une augmentation de trois centimes par heure de travail. M. Roche, reçoit leurs délégués, y compris Moret lui-même. Il concède deux centimes, ce qu'acceptent les délégués, mais il

est inflexible sur la rentrée de Moret. Celui-ci se venge en dévoilant l'identité du patron, qui n'est pas un plébéien, comme il le dit, mais un prince : le fils de Dominique d'Aurec. De cette révélation inattendue découlent la grande scène de la pièce, la querelle entre le père et le fils, et le gros effet mélodramatique final, quand survient le marquis de Touringe. « Avez-vous connu le prince d'Aurec, vous qui me refusez la main de votre fille ? lui demande Henri. — Si je l'ai connu, répond le marquis ; j'étais là quand il s'est fait pincer... » Le marquis n'a pas plus tôt prononcé ces mots que déjà M. Roche lui saute à la gorge en disant son nom. — « Je suis son fils ! » — « Et moi sa femme ! » s'écrie Mme Durieu, surgissant, elle aussi. Vous devinez dès lors que tout s'arrangera, le marquis demandant pardon à la princesse et autorisant le mariage de sa fille, qui s'appellera... Mme Roche.

Telle est, *grosso modo*, la trame des *Deux Noblesses*. L'auteur sait mieux que personne qu'après Augier et Sandeau, *Mademoiselle de la Seiglière* et le *Gendre de M. Poirier*, après *Par droit de conquête* de M. Ernest Legouvé, et plus récemment le *Maître de forges* de M. Georges Ohnet, il n'y a plus grand'chose à dire sur le sujet qu'il a cru devoir mettre à la scène une fois encore. C'est pour cela que, dans le *Prince d'Aurec* il le traita plutôt en chroniqueur spirituel qu'en dramaturge. Et l'on sait qu'à ce point de vue son succès fut éclatant et de tout point justifié.

Les *Deux Noblesses* nous ont paru avoir les qua-

lités et aussi les défauts du *Prince d'Aurec* d'où elles dérivent. C'est une œuvre mordante et spirituelle où l'action est mince, où tout se passe à peu près en conversations et même en conférences. Mais le dialogue a du trait, il est toujours savoureux et vif, et si le nouvel ouvrage de M. Lavedan n'est pas d'un extraordinaire mouvement dramatique, il reste d'une belle tenue littéraire. La verveuse comédie représentée sur la rive gauche, occupera-t-elle aussi longtemps l'affiche de l'Odéon que naguère, au boulevard, son aînée, plus joyeuse et plus étincelante, remplie d'ironie mousseuse et de malice à la fois agressive et nonchalante, tint celle du Vaudeville? Il était tout au moins dangereux de tenir une pareille gageure. M. Lavedan a-t-il réussi à rajeunir un sujet vieux comme le monde? La pièce fourmillait d'invraisemblances. Tout cela ne tenait pas debout. Nous n'en persistons pas moins à croire que celui qu'après le *Prince d'Aurec* on voulut bien appeler le petit-fils de Beaumarchais écrira, quand il voudra bien s'en donner la peine, une comédie bien digne d'être comparée aux grandes et belles œuvres d'Emile Augier. Nous avons foi en M. Lavedan. Vous vous rappelez la mère du Prince d'Aurec, cette bonne douairière dont l'enfance a grandi derrière un comptoir et qui a la tête farcie des préjugés nobiliaires. Ce type est de tous les âges, il existait du temps de Molière, mais M. Levedan l'avait fort ingénieusement rajeuni. Entre la mère et le fils il y avait, dans le *Prince d'Aurec*, une

scène maîtresse qui, dans la nouvelle pièce, a sa contre-partie dans la scène entre le fils et son père: celui-là avouant son faible pour la noblesse titrée, tandis que celui-ci ne connaît que celle du travail. Toute la pièce, forcément un peu monotone, est dans cette conversation qui ne sort pas assez de l'ordinaire banalité. Les *Deux Noblesses* n'eussent pas été mieux jouées au premier Théâtre-Français, où d'ailleurs, elles n'ont jamais été présentées, quoiqu'on en ait dit. M. Albert Lambert, ce comédien toujours si sûr de lui, a composé le rôle du faux Roche avec tant d'adresse et de simplicité qu'il est parvenu à donner à ce fantoche un aspect de vérité. M. Paul Rameau a bien du talent, lui aussi; il a rendu supérieurement intéressant le personnage de l'anarchiste déclamateur qui, sans le relief qu'il a su lui donner, eût été simplement horripilant. M. Fenoux est devenu un de nos meilleurs premiers jeunes premiers. La tâche de Mlle Tessandier n'était certes pas facile; il lui fallait pour personnifier Mme Durieu, retenir toute la force que possède en elle cette actrice de tempérament si vigoureux, et le plus jeune que jamais sous les cheveux blancs de l'ex-princesse d'Aurec, à laquelle elle donne une grande allure. Elle en a merveilleusement rendu la tranquille et mélancolique résignation. Il n'y a que des éloges à adresser à Mlle Rose Syma, pour la grâce charmante qu'elle a mise en son personnage un peu concentré de Suzanne de Touringe; à Mlle Gerfaut qui joue avec tact le rôle de la mère évaporée, suivant les courses et

regrettant, parce qu'elle est une mère chrétienne, de ne pouvoir faire de la bicyclette. M. Montbars a bien dit, au dernier acte, le couplet du médecin-gentilhomme qui a voulu lui aussi supprimer l'inutile particule. M. Esquier a joliment esquissé le rôle de député socialiste amateur en tenue de vélocipédiste bien déterminé à soulager, en théorie, la misère du peuple. M. Duard est également fort amusant sous les traits du conservateur qui veut tout sabrer et sait surtout se dérober dès qu'il pressent un péril quelconque. M. Delaunay fils est fort bien dans le rôle du marquis, et M. Berthet est très naturel dans les saines répliques du bon jardinier. Cette distribution de louanges prouve bien que la pièce a été montée avec le plus grand soin.

23 AVRIL. — Le théâtre de l'Odéon reprend le *Trésor* [1], comédie en un acte, en vers, de M. François Coppée, qui accompagnera sur l'affiche les *Deux Noblesses* de M. Henri Lavedan.

17 MAI. — Première représentation de *Tentation* [2], comédie en un acte, en prose, de M. Gaston Dévore. — Barya et Curnerre sont deux savants, tous deux mariés, le premier, déjà vieux, à une femme, simple et modeste, qui adore son philosophe ; le second, plus jeune, à une coquette ambitieuse, qui ne lui cache même pas ses relations galantes avec un journaliste. Par un raffi-

1. DISTRIBUTION. — L'abbé, M. *Jehan*. — Le duc Jean, M. *Godeau*. — Véronique, Mlle *Dorsy*.
2. DISTRIBUTION. — Barya, M. *Berthet*. — Curnerre, M. *Marsay*. — Mme Barya, Mme *Arbel*. — Mme Curnerre, Mme *Roybel*. — Femme de chambre, Mme *Noémie*.

nement de curiosité féminine, qui est le fond de cette pièce étrange, Mme Curnerre entreprend la conquête de Barya. Le vieux savant, aux cheveux longs bouclés, est sur le point de se laisser prendre au piège, lorsque son ami, pressé par Mme Barya, toute en larmes, le guérit d'une passion stérile qui menaçait de le détourner de ses travaux scientifiques. Cette comédie enfermait toute une thèse psychologique, bien grosse pour un petit acte. Elle fut attachée au sort des *Deux Noblesses* et accompagna la pièce de M. Lavedan jusqu'à sa dernière représentation.

Depuis quelque temps, un comité s'était formé pour élever sur la place de l'Odéon, en face du théâtre de ses débuts, une statue à Emile Augier. Le comité avait déjà recueilli de nombreuses et importantes souscriptions. La somme nécessaire n'était pas encore atteinte : pour la parfaire, une représentation fut organisée et l'Odéon fut choisi pour y appeler les admirateurs de l'écrivain dramatique, à venir, dans une représentation solennelle, rendre à Augier un suprême hommage et à contribuer à l'élévation d'un monument destiné à perpétuer la mémoire de l'un des maîtres du théâtre contemporain.

Cette représentation fut donnée, en matinée, le 31 mai, avec le concours de la Comédie-française.

Le 31 mai, dans l'après-midi, la salle de l'Odéon est pleine. C'est tout au plus si, à l'ouverture des bureaux, il restait à louer une toute petite loge de côté, qui n'a pas suffi à contenter tous les retardataires. Car il en venait encore que

le rideau était déjà levé et que M. Prudhon et Mme Persoons jouaient le *Post-Scriptum* [1]. M. Jules Claretie a lu une étude sur Augier, dans laquelle il a surtout cherché à faire ressortir les deux manières de l'écrivain dramatique, que le public devait retrouver dans les détails du programme. La *Ciguë* [1] marque, en effet, une première manière, et le *Fils de Giboyer* une seconde. De très jolies anecdotes, des souvenirs intéressants, de l'esprit, et du meilleur, tel a été le fond de cette causerie. Bientôt le rideau se relevait sur le premier acte du *Fils de Giboyer* [2]. M. Got a reparu dans cette création de Giboyer qui marqua pour lui l'apogée de sa réputation de comédien. C'est peut-être le rôle où il a le plus affirmé sa grande personnalité et son art de la composition. Il a été très applaudi, et quand, après le baisser du rideau il est revenu une seconde fois, seul, saluer le public, des bravos enthousiastes l'ont accueilli. Très jolie, très adroite et très spirituelle s'est montrée Mlle Marsy sous les traits de la baronne Pfeffers. M. Leloir est un excellent marquis d'Auberive et M. Truffier a fait du petit vicomte d'Outreville une silhouette très finement observée. M. Laugier a de la rondeur et de la bonhomie dans le rôle du bourgeois Maréchal. De très beaux vers de M. Jean Richepin, dans les-

1. DISTRIBUTION. — M. de Lancy, M. *Prudhon.* — Mme de Verlière, Mlle *Persoons*.

2. DISTRIBUTION. — Giboyer, M. *Got.* — Comte d'Outreville, M. *Truffier.* — Marquis d'Auberive, M. *Leloir.* — Maréchal, M. *Pierre Laugier.* — Dubois, M. *Joliet.* — Baronne Pfeffers, Mlle *Marsy.*

quels le poète a vanté le verbe droit et la langue simple et claire d'Emile Augier, ont été dits par Mlle Bartet avec cet art de diction dont elle a le secret. Une scène de la *Jeunesse*, jouée par M. Albert Lambert fils et Mme Worms-Barretta [1], qui a très agréablement dit, en outre, deux poésies, nous a fait un peu l'effet d'une scène de concours du Conservatoire. M. Dupeyron a chanté le *Départ;* M. Bartet, *Envoi de fleurs ;* Mlle Bréval, les stances de *Sapho*, trois morceaux mis en musique par Charles Gounod, qui fut le meilleur ami du poète, et le spectacle s'est terminé par la *Ciguë* [2], très agréablement jouée par Mlle Reichenberg, MM. de Féraudy, Leloir et Albert Lambert fils. Un heureux résultat couronnait les efforts du comité. La recette s'élevait à près de 10.000 francs. La statue d'Emile Augier, sur la place de l'Odéon, était assurée.

Le 26 mai, *le Fils naturel* avait reparu sur l'affiche et avant de clôturer, le 20 juin, sa saison, avec la pièce célèbre de M. Alexandre Dumas fils, l'Odéon célébrait, le 6 juin, le 288e anniversaire de la naissance de Corneille, en donnant unspectacle composé du *Cid* [3] et de la première représentation de *la Fin d'un rêve*,

1. DISTRIBUTION. — Philippe, M. *Albert Lambert fils.* — Cyprienne, Mme *Worms-Barretta*

2. DISTRIBUTION. — Cléon, M. *de Féraudy.* — Pâris, M. *Leloir.* — Clinias, M. *Albert Lambert fils.* — L'intendant, M. *Falconnier.* — Hippolyte, Mlle *Reichenberg.*

3. DISTRIBUTION. — Don Diègue, M. *Albert Lambert.* — Rodrigue, M. *J. Fenoux.* — Don Gormas, M. *Duparc.* — Don Sanche, M. *Gerval.* — Don Arias, M. *Chataignier.* — Don Alonze, M. *Taldy.* — Don Fernand, M. *Céalis.* — Chimène, Mlle *Verteuil.* — Elvire, Mlle *Marcya.*

à-propos en vers de M. Georges Bertal. L'auteur s'est inspîré de l'anecdote du soulier, que le poète pauvre, et qui n'a pas de chaussure de rechange, va faire raccommoder chez un cordonnier. Il a supposé que le savetier avait une fille, au cœur romanesque, éprise de poésie et de la gloire de l'auteur d'*Horace*. Elle l'a rêvé jeune et beau cavalier, et quand elle a devant lui le vieillard, que la persécution de Richelieu a réduit à la misère, son amour de fillette se transforme en une tendance respectueuse qu'elle déclare en de très jolis vers, d'une belle allure et d'une forme très recherchée. M. Jahan se montra très digne, sous les traits de Corneille, et Mlle Dux joua avec émotion le rôle d'Isabelle. *Le Cid* précédait ce petit acte. M. Fenoux et Mlle Verteuil se faisaient applaudir dans le rôle de Rodrigue et de Chimène.

L'Odéon demeura fermé pendant tout l'été. Le 20 septembre seulement il annonçait sa réouverture.

20 SEPTEMBRE. — Réouverture. Deux premières représentations : Le *Sycomore* [1], comédie en deux actes de MM. Paul Alexis et Gilbert. La *Barynia* [2], pièce en trois actes de Mme Judith Gautier et de M. Joseph Gayda. — Le *Sycomore* est une traduction anglaise. Le plus étrange de l'af-

1. DISTRIBUTION. — Adrien Tardieu, M. *Amaury*. — Guillaume, M. *Berthet*. — Juliette Bertal, Mme *L. Dorsy*. — Suzanne, Mme *Guernier*.

2. DISTRIBUTION. — Pavel, M. *Duparc*. — Penoutchine, M. *Gerval*. — Ivan, M. *Marsay*. — Fédor, M. *Paumier*. — Piotz, M. *Darras*. — André, M. *P. Magnier* (début). — Un Paysan, M. *Fournier*. — Clélia, Mlle *De Boncza* (début). — Atronlina, Mlle *Marsa*. — Iratia, Mlle *Dehon* (début).

faire est que l'adaptation de l'œuvre de M. Thomas Moore (Gilbert est un pseudonyme) soit due à M. Paul Alexis, l'audacieux naturaliste. L'audace ne peut, certes, passer pour une des qualités de cette pièce sentimentale. Deux jeunes gens, Adrien Tardieu et Juliette Bertal, sont amis d'enfance et s'aiment sans jamais oser se l'avouer. C'est ainsi que Juliette laisse partir Adrien pour les Indes et que, seul, un sycomore, qu'il apporta à la jeune fille et qu'elle planta devant lui, sera le confident de ses pensées, en même temps que le souvenir de l'exilé. Trente ans s'écoulent et Adrien est revenu sans plus penser à Juliette que si elle n'avait jamais existé. C'est par hasard qu'il la rencontre, charmante sous ses cheveux blancs, fort étonné d'apprendre qu'elle lui a gardé son souvenir et l'a attendu de longues années sous... le sycomore. Et comme l'arbre devenu superbe a pris des proportions immenses : — « Qu'on l'abatte ! » s'écrie Juliette. Avez-vous compris le symbole ? Le *Sycomore* ne nous a procuré qu'un doux instant de gaieté. C'est quand, la salle se trouvant inopinément plongée dans la plus complète obscurité, des spectateurs avisés, détournant la panique qui eût pu se déclarer, se chargèrent d'éclairer *a giorno ;* rien de plus pittoresque et de plus charmant que de voir surgir successivement ces petits points lumineux, produits par le frottement des allumettes-bougies que chacun tirait de sa poche. Et vous devinez l'hilarité générale quand, quelques minutes après, M. Tardieu nous vantait dans la pièce les

bienfaits de l'électricité... A part cet incident « à côté », le *Sycomore* n'a d'autre qualité que d'être fort bien joué par Mlle Dorsy qui, dans le rôle de la jeune fille ingénue, comme dans celui de la femme vieillie et désabusée, a fait preuve de sincérité et montré la rare souplesse de son talent. Que dire de M. Amaury, sinon qu'il a tiré tout ce qu'il pouvait d'un rôle insipide qui frise la grossièreté.

Dans la *Barynia* de Mme Judith Gautier et de M. Joseph Gayda consistait le principal intérêt de cette soirée de réouverture. Nous sommes en Russie, le titre l'indique. Une noble jeune fille, désirant échapper à la tyrannie de tuteurs qui la veulent marier contre son gré, se réfugie chez des paysans, qui la présentent aux voisins comme leur nièce et la fiancée de leur fils, André. Cet André est un superbe gars, grand chasseur devant l'Éternel, violent et farouche, mais ayant reçu assez d'éducation pour qu'il se permette de mépriser les serfs avilis devant le seigneur et maître. Il doit nécessairement s'éprendre, et il s'éprend, en effet, terriblement, de la belle comtesse qu'on lui a donnée comme fiancée supposée. Elle aussi, la Barynia, trouve son plaisir dans cet amour sauvage qui lui procure des sensations inconnues, et se laisse prendre elle-même à ce terrible jeu... Il y a là un état d'âme curieux à observer, une étude psychologique qui ne manque ni d'originalité, ni d'intérêt. Qu'adviendra-t-il le jour où la mort de son tuteur permettra à Clélia de rentrer au château? et que

deviendra le malheureux André quand il se verra abandonné de sa fiancée? Il arrivera, hélas! ce qui arrive à la naïve Rosette dans *On ne badine pas avec l'amour*. Rosette meurt; André se loge une balle en plein cœur; il expire dans les bras de la coquette qui, alors qu'il n'est plus temps, s'aperçoit qu'elle l'aimait.

Il y a, dans ces trois actes, des choses déjà vues, comme la révolte du serf contre le baryn, mais il s'y trouve des détails exquis: telle, la poétique lecture des deux amoureux sur le tertre de mousse, et l'effeuillage des roses, emblème de l'amour qui passe... Le rôle de la Barynia servait de début à Mlle Wanda de Boncza, premier prix de comédie au Conservatoire. Elle y a été gaie, enjôleuse et câline à souhait; elle y a manqué de voix et de force dramatique. Ce départ de qualités sera, j'imagine, une indication dans la voie qu'elle devra suivre à l'avenir dans sa carrière théâtrale. Le triomphe de la soirée a été pour M. Pierre Magnier, le remarquable lauréat du dernier concours de tragédie. La voix mâle et l'accent pénétrant, l'attitude simple et juste, le geste ample et sobre en même temps! M. Magnier s'est imposé du premier coup. MM. Gerval et Paumier ont fait avec intelligence ce qu'ils avaient à faire dans les rôles de l'élégant baryn et du paysan Fédor. Mlle Marsa a bêlé de façon monotome les plaintes d'Akoulina, la fiancée évincée; mais Mlle Dehon, une débutante, a dit avec beaucoup de naturel le rôle effacé de la mère du bel André.

Les soirées de ce spectacle étaient comptées. Les obligations du répertoire ramenaient sur l'affiche : *Don Juan d'Autriche*, *Tartuffe*, *le Médecin malgré lui*, *les Plaideurs* [1], *les Femmes savantes*, *le Malade imaginaire*, *le Barbier de Séville* [2], *le Cid*, *le Légataire universel*, *le Préjugé vaincu* [3], en attendant des nouveautés.

15 OCTOBRE. — Première représentation de *Bertrande* [4], comédie en un acte, en prose, de M. Henri de Houssanne. — Un aimable petit acte joliment écrit, et qui ne manque ni de délicatesse, ni de grâce. Bertrande, qui donne son nom à la piécette de M. de Houssanne, est la nièce d'un vénérable prêtre, l'abbé Bridois, qui compte bien la garder toujours auprès de lui, heureuse de lui prodiguer ses soins et ne rêvant pas autre chose que la calme existence du presbytère. Or, l'abbé Bridois se trompe du tout au tout sur l'état d'âme de sa nièce. Cet état d'âme se révèle, en effet, lors de la visite d'une cousine

1. DISTRIBUTION. — Léandre, M. *Amaury*. — Chicaneau, M. *Cornaglia*. — Dandin, M. *Montbars*. — Petit Jean, M. *Duard*. — Le souffleur, M. *Paumier*. — L'Intimé, M. *Baron fils*. — La comtesse, Mme *Crosnier*. — Isabelle, Mlle *Noris*.

2. DISTRIBUTION. — Almaviva, M. *Amaury*. — Figaro, M. *Duard*. — Basile, M. *Duparc*. — L'alcade, M. *Chataignier*. — L'Éveillé, M. *Paumier*. — Le notaire, M. *Berthet*. — Barthabo, M. *Bullier*. — La Jeunesse, M. *Fournier*. — Rosine, Mlle *Rose Syma*.

3. DISTRIBUTION. — Le marquis, M. *Duparc*. — Dorante, M. *Gerval*. — Lépine, M. *Paumier*. — Angélique, Mlle *Varly*. — Lisette, Mlle *Guernier*.

4. DISTRIBUTION. — L'abbé Bridois, M. *Cornaglia*. — Gaston, M. *Gerval*. — Bertrande, Mlle *Wissocq*. — Mauricette, Mlle *Varly*.

essentiellement parisienne, Mauricette. Celle-ci force Bertrande à lui avouer qu'elle se sacrifiait tout simplement au bonheur égoïste de son oncle : elle avait rêvé de devenir la femme d'un bon et brave garçon qu'elle aime. « Laissez venir à moi les petits enfants », dit l'Evangile. L'abbé Bridois aura des petits-neveux, car il n'accepte pas la résignation de sa chère Bertrande et donne à son mariage son plein consentement. Cette bluette est fort bien jouée par la gracieuse Mlle Wissocq et la piquante Mlle Varly, par M. Cornaglia, qui a pour le métier d'ecclésiastique une véritable vocation, et par M. Gerval, qui montre de l'aisance en son emploi.

20 OCTOBRE. — Première représentation de *Fiancée* [1], drame en quatre actes en prose, de M. Daniel Lesueur. — Encore une erreur judiciaire! Un farouche garde-chasse accusé d'avoir assassiné son bon maître, alors que le véritable meurtrier est un jeune créole qui a trouvé cet expéditif moyen de supprimer l'obstacle qui s'oppose à son mariage : tel est le thème de la pièce ; un fait divers mis à la scène avec un certain art. En quelques mots, voici l'histoire : Au cours d'un de ses lointains voyages et d'une curieuse excursion dans la vallée de Cachemire, le comte de Morlay

1. DISTRIBUTION. — Comte de Morlay, M. *Albert Lambert*. — Séverin, M. *Rameau*. — Jacques de Piral, M. *Jacques Fenoux*. — Docteur Fournier, M. *Jahan*. — Gaspard, M *Chataignier*. — Dick, M. *Darras*. — Juge d'instruction, M. *E. Céalis*. — Thérésine, Mme *Crosnier*. — Lysiane, Mlle *de Boncza*. — Mélanie, Mme *Piernold*.

épousa à la mode hindoue la très jolie veuve d'un rajah, mère d'un charmant bébé du sexe féminin. Au bout de quelques années d'heureuse union, la mère alla rejoindre là-haut son rajah ; le comte, resté seul ici-bas, éleva sa fille comme si elle était la sienne. Elle a vingt ans aujourd'hui : c'est une délicieuse jeune fille qui l'adore et qu'il aime, lui, d'un amour égoïste et jaloux qu'il n'ose s'expliquer.... Qu'arrivera-t-il, étant connu le singulier état d'âme du comte de Morlay, quand un beau marin, M. Jacques de Piral, le capitaine d'un yacht en détresse, qu'il a été assez heureux pour sauver d'un naufrage en vue du port, viendra demander la main de Lisiane ? Lisiane refuse ; elle n'aime pas M. de Piral et ne veut pas quitter son père. Ce refus comble de joie M. de Morlay et désespère le jeune homme, qui sait d'ailleurs à quoi s'en tenir sur les sentiments de son sauveur. M. de Morlay, rasséréné, prend, devant la fenêtre toute grande ouverte, un repos bien gagné, quand une balle lui traverse la tête de part en part. Il tombe raide mort. Qui a fait le coup? Sans doute le garde-chasse Séverin, qui, durement tancé par son maître quelques minutes auparavant, a prononcé des paroles de vengeance. Séverin, autrefois convaincu de vol, a dû, pour échapper aux poursuites, signer un papier où il s'accuse lui-même. Ce garçon s'est depuis fort amendé ; mais le fameux papier est toujours entre les mains du comte : n'est-ce point pour le ravoir qu'il a tiré sur lui? Et si le bon juge d'instruction veut à toute force faire avouer

au malheureux garde-chasse, amené par les gendarmes, un crime qu'il n'a point commis, il ne songe pas une minute à retenir M. de Piral, qu'on a pourtant vu, le jour du crime, porteur d'une carabine de chasseur à longue portée! M. de Piral est arrivé à temps pour recevoir sa fiancée des mains du moribond; avant d'expirer, le comte a uni à tout jamais les deux jeunes gens. Mais contre le garde-chasse il n'y a que de fortes préventions. Où sont les preuves? La balle qui a tué le comte n'a pas encore été retrouvée... C'est à la chercher que se passe le dernier acte, assez empoignant, de la pièce de M. Daniel Lesueur, pseudonyme de Mme Jeanne Loiseau. Notre juge d'instruction ayant absolument négligé son premier devoir : celui de mettre les scellés, tout le monde se promènera librement dans le château. Nous voyons donc s'avancer, à la lueur de lanternes sourdes, dans la salle de la bibliothèque où est tombé M. de Morlay la tête fracassée: d'abord, Lisiane qui a conçu contre M. de Piral les plus graves soupçons; puis M. de Piral qui se condamne lui-même en venant à pareille heure et en un semblable lieu. A peine M. de Piral l'a-t-il trouvée que se dresse devant lui, vengeresse, la fille de sa victime. Il implore son pardon, au nom de son amour. Lisiane ne pardonne pas; le meurtrier arrache un poignard à une panoplie qui se trouve là fort à propos, et tombe mort aux pieds de sa fiancée.

A M. Albert Lambert, toujours correct; à M. Paul Rameau, toujours vrai; à M. Jacques

Fenoux, qui trouve moyen de rendre sympathique un rôle des plus ingrats; à Mlle de Boncza, aussi bien disante qu'elle est jolie d'attitudes dans le rôle de la troublante Lisiane, hérité de sa camarade Mlle Dux; à l'excellente Mme Crosnier, fort touchante sous les traits d'une bonne femme de mère éplorée; à Mlle Piernold, charmante en son bout de rôle de camériste avisée; à MM. Jahan, Darras et Céalis, s'acquittant on ne peut mieux de leurs emplois respectifs, à tous il y avait lieu d'adresser de sincères compliments.

Les matinées classiques du jeudi ont repris leur cours et les conférenciers favoris de l'Odéon, MM. Larroumet et Sarcey, présentent aux abonnés: *Turcaret* [1], *Psyché* [2], *la Coupe enchantée* [3], *le Glorieux* [4]. M. Germain Bapst est chargé de

1. DISTRIBUTION. — Turcaret, M. *Cornaglia*. — Le marquis, M. *Amaury*. — Flamand, M. *Montbars*. — Frontin, M. *Duard*. — M. Rafle, M. *Berthet*. — M. Furet, M. *Darras*. — Le chevalier, M. *Gerval*. — Jasmin, M. *Fournier*. — Mme Jacob, Mme *Crosnier* — Mme Turcaret, Mme *Raucourt* — Marine, Mme *Sinty*. — La baronne, Mme *Roybet*. — Lisette, Mme *Guernier*.

2. DISTRIBUTION. — Le roi, M. *Lambert*. — Cléomène, M. *Amaury*. — Le dieu du fleuve, M. *Duparc*. — Agénor, M. *Gerval*. — Jupiter, M. *Delaunay*. — Lycas, M. *Taldy*. — Psyché, Mlle *Rose Syma*. — L'Amour, Mme *Piernold*. — Vénus, Mlle *Roybet*. — Aglaure, Mlle *Arbel*. — Cidippe, Mlle *Marcya*. — Zéphir, Mlle *Varly*.

3. DISTRIBUTION. — Thibaut, M *Montbars*. — Griffon, M. *Paumier*. — Josselin, M. *Berthet*. — Tobie, M. *Darras*. — Bertrand, M. *Baron fils*. — Anselme. M *Bullier*. — Perrette, Mlle *Lherbay*. — Lélie, Mlle *Piernold*. — Lucinde Mlle *Noris*.

4. DISTRIBUTION. — Pasquin, M. *Duard*. — Lycandre, M. *Jahan*. — Philinte, M. *Chataignier*. — Lafleur, M. *Darras*. — Le comte de Tufières, M. *Delaunay*. — Valère, M. *Magnier*. — M. Gosse, M. *Taldy*. — Lisimon, M. *Bullier*. — Un laquais, M. *Fournier*. — Isabelle, Mlle *Wissocq*. — Lisette, Mlle *Legat*.

commenter *le Cid* et les *Amis du jour* [1], de Beaunoir. Puis ce sera le tour de M. Jules Lemaître, avec le *Tuteur* [2], de Dancourt et *Chevalier à la mode* [3] de Sainctyon et Dancourt, de M. Eugène Lintilhac, avec *les Trois Gascons* [4] de Boindin; *Mérope* [5], *l'Esprit de contradiction* [6] de Dufresnys. Enfin, M. Larroumet, prendra de nouveau la parole sur *Zaïre* [7], *Phèdre*, les *Sincères* [8] et *Tartufe* [9].

1. DISTRIBUTION. — M. Dupont, M. *Jahan*. — Dupré, M. *Berthet*. — Pierre, M. *Paumier*. — Le commandeur, M. *E. Céalis*. — Montdor, M. *Bullier*. — Le marquis, M. *Jahyer*. — Mme Dupont, Mlle *Dehon*.

2. DISTRIBUTION. — M. Bernard, M. *Berthet*. — Le chevalier, M. *Chataignier*. — Dorante, M. *Gerval*. — L'Olive, M. *Paumier*. — Lucas, M. *Baron fils*. — Angélique, Mlle *Noris*. — Lisette, Mlle *Danzas*. — Mathurine, Mlle *Noémie*.

3. DISTRIBUTION. — Le chevalier, M. *Amaury*. — M. Serrefort, M. *Cornaglia*. — Crispin, M. *Duard*. — Guillemin, M. *Duparc*. — Migaud, M. *Berthet*. — Labrie, M. *Darras*. — Gasmin, M. *Frangier*. — Un cocher, M. *Fournier*. — La baronne, Mme *Crosnier*. — Mme Patin, Mlle *Raucourt*. — Lucile, Mlle *Piernold*. — Lisette, Mlle *Guernier*.

4. DISTRIBUTION. — M. de Spadagnac, M. *Duard*. — Eraste, M. *Gerval*. — Frontin, M. *Paumier*. — Oronte, M. *Bullier*. — La Roze, M. *Jahyer*. — Julie, Mlle *Piernold*. — Lucile, Mlle *Noris*. — Marton, Mlle *Basset*.

5. DISTRIBUTION. — Polyphonte, M. *Damoye*. — Egisthe, M. *Magnier*. — Narbas, M. *Duparc*. — Eryclès, M. *Taldy*. — Erox, M. *Chataignier*. — Mérope, Mlle *Grumbach*. — Isménie, Mlle *Dehon*.

6. DISTRIBUTION. — Valère, M. *Gerval*. — Thibaudais, M. *Berthet*. — Lucas, M. *Darras*. — Oronte, M. *Bullier*. — Un notaire, M. *Fournier*. — Un laquais, M. *Marius*. — Mme Oronte, Mlle *Raucourt*. — Angélique, Mlle *Wissocq*.

7. DISTRIBUTION. — Lusignan, M. *A. Lambert*. — Orosmane, M. *J. Fénoux*. — Nerestan, M. *P. Magnier*. — Châtillon, M. *Jahan*. — Corasmin, M. *Duparc*. — Mélidor, M. *Chataignier*. — Un esclave, M. *Taldy*. — Zaïre, Mlle *Marcya*. — Fatime, Mme *Dehon*.

8. DISTRIBUTION. — Frontin, M. *Duard*. — Ergaste, M. *Gerval*. — Dorante, M. *Esquier Samary*. — La marquise, Mlle *Marcya*. — Lisette, Mlle *Lherbay*. — Araminthe, Mlle *Fége*.

9. DISTRIBUTION. — Tartufe, M. *A. Lambert*. — Valère,

17 NOVEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Monsieur Alphonse* [1] pièce en trois actes, de M. Alexandre Dumas fils. — La dernière reprise de *Monsieur Alphonse*, au théâtre du Gymnase, est trop récente pour que nous en donnions une nouvelle analyse. Les incidents ou tout au moins les personnages de la comédie sont connus de tous. Et personne n'ignore que c'est depuis la représentation de cette vigoureuse pièce que le prénom d'Alphonse devint fameux et prit une déshonorante signification. Le bellâtre Octave n'est-il pas l'une des créations les plus audacieuses et les plus complètes de M. Alexandre Dumas ? Il réunit dans son âme sereine toutes les turpitudes. Il viole une jeune fille brutalement, l'abandonne quand elle devient mère, néglige même d'aller voir son enfant qu'il ne veut ni reconnaître ni élever. Par ces lâchetés, assez coutumières dans la vie, il se rapproche beaucoup d'un autre type du théâtre de M. Alexandre Dumas, de Charles Sternay, du *Fils naturel*. Mais, dans *Monsieur Alphonse*, la bassesse du personnage s'accroît. Cette permière capitulation en entraîne d'autres. Qu'importe pour un homme

M. *Amaury*. — Orgon, M. *Cornaglia*. — Cléante, M. *Duparc*. — Danis, M. *Gerval*. — L'exempt, M. *Chataignier*. — Loyal, M. *Darras*. — Mme Pernelle, Mme *Crosnier*. — Marianne, Mlle *Rose Syma*. — Elmire, Mlle *Gerfaut*. — Dorine, Mlle *Sinty*. — Flipote, Mlle *Caroline*.

1. DISTRIBUTION. — Commandant de Montaiglin, M. *Rameau*. — Octave, M. *Romain*. — Rémy, M. *Darras*. — Dieudonné, M. *Taldy*. — Un domestique, M. *Fournier*. — Madame Guichard, Mlle *Tessandier*. — Raymonde de Montaiglin, Mlle *Gerfaut*. — Adrienne, Mlle *Suzanne Golsten*.

que son cœur ne tourmente pas et dont le sens moral n'est pas exigeant ? Pour que son existence reste agréable et facile, il a abandonné son enfant, il a abandonné une femme séduite, il deviendra aussi dans le même but le mari d'une ex-bonne de guinguette épousée *in extremis* par un barbon passionné qui lui a légué ses immeubles et ses rentes. Ce type de Mme Guichard, l'ancienne servante joyeuse, est d'une vérité puissante. C'est l'opposé du tempérament d'Octave. Elle est simple, toute de premier mouvement. Commune, délurée, mais d'une âme bonne et prête au sacrifice, elle est ardente, elle aime sans réserve. Naturellement, elle est la proie du cynique Octave. Elle lui appartient toute et ne peut s'affranchir de son empire. Elle est possédée par lui dans son âme et dans sa chair. Aucun des mensonges de cet homme ne la détacherait de lui. Elle lui apporte des trésors de tendresse, auxquels il est indifférent ; mais consent-il dédaigneusement à la moindre caresse, lui dit-il un mot aimable : la voilà satisfaite et heureuse ! C'est la *fille* dans ses faiblesses et dans sa bonté. Ce rôle, Mlle Tessandier a su le rendre avec un art parfait. Elle en a donné la gaieté triviale, la passion tour à tour indulgente et exigeante, la lâcheté amoureuse et la colère. Elle l'a joué en grande comédienne, éprise de naturel et de vérité.

M. Romain nous présente un M. Alphonse brun, beau et vigoureux, dont on comprend que Mme Guichard soit éprise. Il le joue avec beaucoup de mesure ; il y a retrouvé le vif succès qu'il obtint déjà à l'une des dernières reprises. C'est à

Mlle Gerfaut qu'est échu le rôle douloureux et résigné de Mme de Montaiglin. Elle en a traduit les angoisses, les exaltations, toutes les nuances discrètes ou violentes de douleur. M. Paul Rameau avait à rendre un personnage malaisé, celui de Montaiglin, le mari que la vie a fait indulgent, dont l'âme haute comprend et pardonne. On pouvait craindre qu'il n'eût vieilli et ne parût d'un systématique trop exceptionnel. Mais, à force de sobriété et de noblesse simple, le jeune artiste a fait comprendre toute la beauté morale du rôle par lequel l'œuvre s'agrandit et donne un généreux enseignement humain. Ce doit être le personnage le plus cher à M. Dumas, car c'est évidemment lui qui exprime la pensée personnelle du maître dans ce beau drame. Une toute jeune fille, Mlle Suzanne Golsten, dans le petit rôle d'Adrienne, faisait applaudir des qualités naturelles et une intelligence dramatique qui promettaient une comédienne d'avenir.

26 NOVEMBRE. — Première représentation de *Neiges d'antan* [1], comédie en un acte, en prose de M. J. de Marthold.

Les directeurs de l'Odéon font précéder leur actuel succès, *Monsieur Alphonse*, d'un acte de M. Jules de Marthold, dont, si nous ne nous trompons, le Cercle des Escholiers, opérant à la salle Duprez, nous donna la primeur il y a quelques

1. DISTRIBUTION. — Robin Doublet, M. *Montbars*. — Truphème Gondriot, M. *Cornaglia*. — François Villon, M. *Duard*. — Jehan, M. *Gerval*. — Rose Doublet, Mlle *Arbel*. — Berthe Doublet, Mlle *Wissocq*.

années. Nous y voyons le poète François Villon retrouvant mélancoliquement une femme qu'il aima jadis (où sont *les neiges d'antan?*) et bernant d'importance le ridicule prétendu de sa fille pour lui faire épouser le jeune et tendre élu de son cœur. — « Sachons cueillir la rose en sa jeunesse, c'est le dict de la sagesse ». La pièce est jolie, et d'un tour archaïque qui nous a ravi. Elle est fort bien jouée par MM. Duard, Cornaglia, Montbars, Mlles Arbel et Vissocq. Le public lui a fait le meilleur accueil.

Le 30 novembre, dans la journée, eut lieu une grande représentation [1], organisée par l'Associa-

1. Voici le programme de cette représentation :
Bertrande, comédie en un acte de M. Henri de Houssanne.
L'abbé Bridois, M. *Cornaglia*. — Gaston, M. *Gerval*. — Bertrande, Mlle *Wissocq*. — Mauricette, Mlle *Varly*.
Intermèdes : Mlle du Minil, de la Comédie-Française : *Sapho*, de Lamartine.
Adaptations musicales avec Mlle Dantin, lauréat du Conservatoire, et M. Francis Thomé.
M. Worms, de la Comédie-Française : *la Ballade du désespéré*, d'Henri Murger.
La petite Blancard, pianiste prodige : *Air de ballet*.
Mme Landouzy, de l'Opéra-Comique : *les Pêcheurs de perles*, de Bizet, et *Chanson de l'Abeille*, de Victor Massé.
M. Mounet-Sully : *la Grève des forgerons*, de François Coppée.
Mlle Galitzin, violoncelliste : air de Pergolèse.
M. Jacques Fenoux, de l'Odéon : *A propos*, d'Armand Silvestre.
Fragments du 5e acte de *la Dame aux Camélias*. Marg. Gautier, Mme *Sarah Bernhardt*. — Armand Duval, M. *Guitry*.
Mme Amel, de la Comédie-Française.
M. Soulacroix, de la Gaîté.
Mlle Delna, de l'Opéra-Comique : Stances de *Sapho*, de Charles Gounod.
M. Jacques Ferny, du Chat-Noir, dans son répertoire.
La Loïe Fuller, dans la *Danse serpentine*.
Faute de s'entendre, comédie en un acte, jouée par :
MM. G. Berr, Laugier, Dehelly, Falconnier et Mlle Reichenberg.

tion spéciale des étudiants, au bénéfice de l'œuvre du vaccin du croup. Le journal *le Figaro* avait ouvert, dans ses colonnes, une souscription au profit de cette œuvre humanitaire, qui en quelques jours avait atteint la somme de 500000 francs. La découverte du Docteur Roux trouvait le public empressé à le seconder dans la lutte qu'il avait entreprise contre la terrible maladie du croup, et les étudiants n'avaient pas voulu demeurer indifférents en présence de cette grande manifestation de la science.

M. le président de la République et Mme Casimir-Perier, qui avaient promis d'assister à la représentation, sont arrivés, accompagnés par MM. Lafargue, secrétaire général de la présidence, le colonel Chamoin et Marchegay, attaché civil. Le Président a été reçu par MM. Marck et Desbeaux, directeurs de l'Odéon; M. Henry Roujon, directeur des Beaux-Arts; M. Wiriath, président, et les autres membres du bureau de l'Association. M. et Mme Casimir-Perier ont pris place dans l'avant-scène de droite, accompagnés de MM. Charles Dupuy, président du conseil; Leygues, ministre de l'instruction publique, et Henry Roujon. Le public, très nombreux, de cette représentation a chaudement applaudi les artistes qui apportaient leurs concours à cette œuvre humanitaire. Mme Sarah Bernhardt et M. Guitry ont joué admirablement le cinquième acte de la *Dame aux camélias*. M. Mounet-Sully a dit très simplement la *Grève des forgerons*. Mlle Reichenberg a joué très finement et très ingénument, en

toilette de ville, le rôle d'Agnès de l'*Ecole des femmes*. Mme Amel, avec deux de ses chansons d'autrefois, la *Chanson du capitaine* et la *Pantoufle trop étroite*, a été l'objet d'une véritable ovation. Yvette Guilbert devait être de la fête. Elle était annoncée. Mais, empêchée sans doute au dernier moment, la diva populaire s'est fait attendre et finalement n'est pas venue. Heureusement n'est peut-être pas tout à fait de circonstance, M. Jacques Ferny, le chanteur du Chat-Noir, était là. Il s'est offert à remplacer sa camarade. Un accident survenu à M. Georges Berr fit supprimer du programme au dernier moment, *Faute de s'entendre*, qui fut remplacé par quelques scènes de l'*Ecole des femmes* avec Mlle Reichenberg.

Le 21 décembre, l'Odéon célébrait le 255e anniversaire de la naissance de Racine, en jouant *Phèdre* et *les Plaideurs*, flanqués de la première représentation d'un à-propos en vers, *Au déclin* [1], de M. Jacques de Nittis. En voici l'argument :

Nous sommes en 1698.

Racine quitte un moment sa retraite et revient à la cour de Marly pour présenter à Louis XIV une requête au nom du peuple souffrant. Il espère en même temps revoir une jeune fille dont il a gardé le souvenir et qu'il aime encore, bien qu'il n'ait jamais osé le lui dire. Or, il retrouve la jeune personne aimant autre part... Autre déception : Louis XIV le repousse et le renvoie à sa poésie. Racine se retire désespéré. M. Jahan, toujours si utile, a fort bien rendu le personnage de Racine, et Mlle Arbel est une très belle Mme de

Maintenon. — *Phèdre* avait valu un véritable succès à Mlle Dux, ravie de trouver enfin un rôle que ne lui prenait point sa nouvelle et envahissante camarade, Mlle de Boncza, et comme au premier Théâtre-Français, la soirée finissait avec les *Plaideurs*.

24 DÉCEMBRE. — Première représentation : *At home* [1], comédie en un acte, en vers, de M. Louis Legendre. — Arlequin, très modernisé, toujours vêtu d'extravagants carreaux, mais s'habillant à Londres ; Pierrot, mais un Pierrot revenu de Bohême, un Pierrot en redingote sentant l'Institut ; Fridoline, une Colombine de chez Doucet ; Suzette, agréable soubrette fleurant bon le Répertoire : tels sont les quatre protagonistes d'*At home*, une légère et spirituelle comédie, à rimes très riches, de M. Louis Legendre. — Fridoline ne demande qu'à tromper son mari ; mais elle a des principes : il faut qu'il lui donne l'exemple : « Qu'il marche, je suivrai ! » dit-elle au bel Arlequin. Arlequin cherche donc à entraîner l'ami Pierrot, autrefois moins dédaigneux des « femmes transitoires ». Pierrot refuse :

Mon *home* me suffit, — je n'aime plus en ville !

Rien à faire alors... quand, ô surprise ! Arlequin surprend Pierrot installant sur ses genoux la gentille Suzette !

Ah ! Voilà ta façon d'être heureux ! — C'est *la bonne !*

1. DISTRIBUTION. — Arlequin, M. *Duard*. — Pierrot, M. *Darras*. — Fridoline, Mme *Varly*. — Suzette, Mme *Béry*.

Cet amusant calembour vous donnera le ton de la joyeuse piécette de M.. Louis Legendre, on ne peut mieux interprétée par MM. Duard (adoré dans le quartier) et Darras, par Mlles Varly (Fridoline) et Alice Béry, qui mérite, ce nous semble, une mention toute spéciale. Ce n'est pas seulement un beau brin de fille que Suzette, c'est une fine mouche, une jeune comédienne pleine de verve et de vraie gaieté. Cette piécette accompagna, sur l'affiche, *M. Alphonse*[1]. Que si l'on jette maintenant les yeux sur le tableau suivant qui résume l'histoire de l'année à l'Odéon, en 1894, on remarquera que le second Théâlre-Français a largement payé son tribut, au répertoire classique d'abord dont il a affiché trente-sept ouvrages, et puis aussi à son cahier des charges, en représentant, parmi les vingt-deux ouvrages du répertoire moderne, dix-sept pièces inédites, en tout vingt-sept actes inédits.

1. Le rôle d'Octave, repris par M. Romain, était maintenant joué par M. Pierre Achard.

RÉPERTOIRE MODERNE

	Date de la 1re représentation ou de la reprise pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
Racine à Chevreuse, com. en 1 acte, en vers	1er janvier		4
Le Fils naturel, com. en 5 actes	2 janvier	10	52
* *Novus Doctor*, c. à-prop. en 1 acte, en vers	15 janvier	1	4
* *Fausse Manœuvre*, com. en 1 acte	10 février	1	17
* *Yanthis*, pièce en 4 actes, en vers	»	1	14
* *Le Bourgeois républicain*, com. en 1 acte	»	1	14
* *Vieille Maison*, comédie en 1 acte	24 février	2	15
* *Le Ruban*, comédie en 3 actes	»	5	40
Don Juan d'Autriche, c. en 5 actes	26 mars	7	7
* *Juana*, com. en 1 acte, en vers	9 avril	1	12
* *Les Deux Noblesses*, c. en 3 actes	14 avril	2	15
Le Trésor, com. en 1 acte, en vers	23 avril	2	24
* *Tentation*, comédie en 1 acte	17 mai	1	9
* *La Fin d'un rêve*, com. à-prop. en 1 acte, en vers	6 juin	1	3
* *Le Sycomore*, com. en 2 actes	20 septemb.	1	20
* *La Barynia*, pièce en 3 actes	»	1	22
* *Bertrande*, comédie en 1 acte	15 octobre	3	26
* *Fiancée*, drame en 4 actes	20 octobre	2	23
Monsieur Alphonse, com. en 3 actes	17 novemb.	6	34
* *Neiges d'antan*, com. en 1 acte	26 novemb.	4	21
* *Au Déclin*, com. en 1 acte en vers	21 décembre		4
* *At home*, comédie en 1 acte en vers	24 décembre		6

Ce signe, placé devant le titre des pièces, désigne les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
Les Femmes savantes, c. en 5 actes, en vers...........................	1er janvier		6
Les Folies amoureuses, com. en 3 act., en vers...........................	»	1	4
Le Médecin malgré lui, c. en 3 actes.	11 janvier	1	7
Le Dépit amoureux, c. en 2 act., en v.	»	3	4
Le Malade imaginaire, c. en 3 actes.	»	4	6
Les Fausses Confidences, c. en 3 act..	18 janvier	1	4
Les Sincères, comédie en 1 acte.....	25 janvier	1	
Phèdre, tragédie en 5 actes.........	»	1	4
Crispin, rival de son maître, com. en 1 acte, en vers.................	29 janvier		4
L'Anglais ou le Fou raisonnable, c. en 1 acte..........................	»		4
Le Dénouement imprévu, c. en 1 acte.	1er février	1	
Les Ménechmes, c. en 5 act., en vers.	»	1	4
La Comtesse d'Escarbagnac, com. en 1 acte............................	15 février	1	
Bérénice, tragédie en 5 actes.........	»	1	
L'Amour et la Raison, c. en 1 acte. .	22 février	1	
Le Légataire universel, c. en 5 actes, en vers..............	»	2	6
Les Suites d'un bal masqué, c. en 1 act.	1er mars	1	
Athalie, tragédie en 5 actes..........	»	1	5
La Mère confidente, c. en 3 actes...	8 mars	1	
Les Revenants, comédie en 1 acte....	»	4	24
Le Cid, tragédie en 5 actes..........	6 juin	2	5
L'Ecole des femmes, c. en 5 act., en v.	10 juin	1	
Tartufe, com. en 5 actes, en vers ..	8 octobre	1	2
Les Plaideurs, c. en 3 actes, en vers.	12 octobre	1	3
Le Barbier de Séville, c. en 4 actes.	14 octobre	2	1
Le Préjugé vaincu, com. en 1 acte...	29 octobre	1	5
Turcaret, comédie en 5 actes........	12 novemb.	1	3
La Coupe enchantée, com. en 1 acte.	»	2	7
Le Glorieux, com. en 5 act., en vers..	15 novemb.	1	3
Les Amis du jour, com. en 1 acte....	22 novemb.	1	
Psyché, trag. c. en 5 act., en v. libre.	29 novemb.	1	
Le Tuteur, comédie en 1 acte........	6 décembre	1	
Le Chevalier à la mode, c. en 5 act.	»	1	1
Les Trois Garçons, com. en actes...	13 décembre	1	
Mérope, tragédie en 5 actes.........	»	1	
L'Esprit de contradiction, c. en 1 act.	20 décembre	1	
Zaïre, tragédie en 5 actes...........	»	2	1

THÉATRE DU VAUDEVILLE[1]

Heureux théâtre, celui qui, pendant toute une année, joue pour ainsi dire, et toujours avec un succès constant, la même pièce. *Madame Sans-gêne* tient en effet l'affiche, et ce titre flamboyant y eût seul rayonné de la Circoncision à la Saint-Sylvestre, si la direction du Vaudeville, qui avait institué deux jours d'abonnement par semaine, le lundi et le vendredi, n'eût été dans l'obligation de varier les spectacles de ces deux soirées.

1er JANVIER. — *Madame Sans-Gêne*, comédie en quatre actes, de MM. Victorien Sardou et Emile Moreau.

15 JANVIER — Première représentation de *Villégiature*[2], comédie en un acte, de M. Henri Meilhac et première représentation (à ce théâtre) :

1. DIRECTEURS. — MM. *Albert Carré et Porel.*

2. DISTRIBUTION. — Lucie, Mme *Réjane.* — Jacques, M. *Mayer.* — Un domestique, M. *Leuba.*

les Résignés [1], comédie en trois actes de M. Henri Céard. Nous ne parlerons pas des *Résignés*, pièce sombre et attristante, qui vit le jour au Théâtre Libre et que la direction du Vaudeville n'a sans doute montée que pour faire plaisir à l'auteur, et nous arriverons tout de suite à la comédie de M. Henri Meilhac. Une intrigue, délicieusement menée à travers un chassé-croisé de deux ménages parisiens, émaillée de mots spirituels, telle était cette petite pièce merveilleusement jouée par Mme Réjane qui, avec sa malice habituelle faisait valoir l'esprit du brillant et fécond écrivain, et par M. Mayer, un excellent comédien à qui les rôles modernes conviennent si bien. Le public prit grand plaisir à *Villégiature* et fit bon accueil à la pièce et aux deux interprètes.

29 JANVIER. — Le Vaudeville donne, pour son spectacle d'abonnement, *Clara-Soleil* [2]. La jolie comédie de Gondinet et de M. P. Civrac a retrouvé, devant les abonnés, son succès d'autrefois. Elle est, du reste, supérieurement interprétée : M. Dieudonné, Mlle Legault et Mme Daynes-Grassot, dans les rôles qu'ils ont créés ; M. Galipaux, remplaçant ce pauvre Jolly ; Mlle Cécile

1. DISTRIBUTION. — Charmeretz, M. *Mayer*. — Bernaud, M. *Grand*. — Piétrequin, M. *Lérand*. — Mme Harquenier. Mme *Samary*. — Henriette, Mme *Suger*. — Marceline, Mme *Géraudon*.

2. DISTRIBUTION. — Roland de Prémailhac, M. *Dieudonné*. — Célestin Bavolet, M. *Galipaux*. — Oscar de Mérindol, M. *Gauthier*. — Saint-Lubin, M. *Mangin*. — Duplantain, M. *Gildes*. — Léonidas Crèvecœur, M. *Mallarmé*. — Evelyne Bavolet, Mlle *Legault*. — Mme Ragonaud, Mlle *Grassot*. — Clara Soleil, Mlle *C. Caron*. — Léonie Duplantain, Mlle *Avril*. — Miette, Mlle *Luce Colas*. — Une servante, Mlle *Mars*.

Caron, excellente sous les traits de Clara-Soleil, ont obtenu un très grand succès. Cette soirée a permis à Mme Réjane de prendre un peu de repos après plus de cent représentations de *Madame Sans-Gêne*, qui marche allègrement vers sa deux-centième représentation.

12 FÉVRIER. — Nouveau spectacle pour les abonnés. *Les Lionnes pauvres* [1], pièce en cinq actes, en prose, d'Emile Augier et Edouard Foussier, est inscrite sur l'affiche du Vaudeville pour quatre soirées seulement. Cet ouvrage dramatique, qui souleva tant de polémiques lors de son apparition, et faillit même être interdit, semble aujourd'hui bien doux à côté des audaces du théâtre actuel. Il n'en est pas moins poignant dans sa conception, et il est très convenablement joué par des comédiens qui l'ont répété à la hâte et pour quelques soirées seulement. Mme Réjane est tout à fait remarquable dans le rôle de Séraphine. Mais l'interprétation générale souffre visiblement de la précipitation des études.

26 FÉVRIER. — La nécessité de varier les spectacles en vue des abonnements ramène au programme *l'Invitée* [2] de M. François de Curel, flanquée de la première représentation de *Folle*

1. DISTRIBUTION. — Séraphine Pommeau, Mme *Réjane*. — Thérèse Lecarnier, Mme *Legault*. — Mme Charlot, Mme *Grassot*. — Victoire, Mme *C. Caron*. — Henriette Hulin, Mme *Cabel*. — Pommeau, M. *Candé*. — Frédéric Bordognon, M. *Duquesne*. — Léon Lecarnier, M. *Chautard*. — Joseph, M. *Leuba*. — Un maître d'hôtel, M. *Donnet*.

2. DISTRIBUTION. — Anne de Grécourt, Mme *Pasca*. — Alice, Mme *Carlix*. — Thérèse, Mme *Drunzer*. — Marguerite de Raon, Mne *Orcelle*. — Hector Bagadais, M. *Dieudonné*. —

entreprise [1], un petit acte qui est bien accueilli, mais est fatalement condamné à disparaître bientôt en raison du grand succès persistant de *Madame Sans-Gêne*. En même temps le théâtre reprenait, en lever de rideau, une spirituelle petite comédie de M. Raymond Deslandes, ancien directeur du Vaudeville, *Le porte-cigares* [2], jouée autrefois au Gymnase.

2 MARS. — Toujours pour les abonnements, le Vaudeville reprend *Nos Intimes* [3], comédie en quatre actes, de M. Victorien Sardou. Il n'y avait pas longtemps que cette pièce avait été jouée. La direction profite de ce qu'elle était encore presque entièrement montée pour l'offrir à ses abonnés, qui apprécièrent de nouveau une jolie comédie d'intrigue, pleine d'observation, d'esprit et de malice.

Le 12 avril, avait lieu, en matinée, une représentation organisée par la presse parisienne, au bénéfice de la veuve et des enfants d'un journa-

Hubert de Grécourt, M. *Boisselot*. — Le comte de Toplitz, M. *Rambert*. — Premier domestique, M. *Donnet*. — Deuxième domestique, M. *Renaudie*.

1. DISTRIBUTION. — André de Gentry, M. *Galipaux*. — Jean, M. *Duvelleroy*. — Marcelle Talmah, Mlle *Verneuil*.

2. DISTRIBUTION. — Ben Cayou, M. *Peutat*. — Le capitaine Marguerite, M. *Chautard*. — Le docteur Morissot, M. *Gildès*. — Le général de Reuilly, M. *Prévost*. — Diane de Reuilly, Mlle *Orcelle*. — Blanche, Mlle *Darmières*. — Denise, Mlle *Murcy*.

3. DISTRIBUTION. — Tholosan, M. *Dieudonné*. — Marécat, M. *Boisselot*. — Caussade, M. *Lérand*. — Maurice, M. *Gauthier*. — Abdallah, M. *Peutat*. — Lancelot, M. *Mangin*. — Vigneux, M. *Gildès*. — De la Richaudière, M. *Schutz*. — Laurent, M. *Moisson*. — Cécile, Mlle *Legault*. — Mlle Vigneux, Mme *Daynes-Grassot*. — Raphaële, Mlle *Piernold*. — Benjamine, Mme *B. Marcel*. — Jenny, Mlle *Bréval*.

liste, M. François Oswald, décédé quelques mois auparavant. On donnait *Madame Sans-Gêne* et dans le second acte de la pièce de MM. Sardou et Moreau, on avait encadré, sous le prétexte d'*Une soirée chez la maréchale Lefebvre*, tout un intermède. M. Cooper et Mlle Auguez chantèrent séparément, le premier, *Monsieur Garat*, la seconde *Rive du Tage*, puis ensemble, le duo de *Orlinette*. M. Georges Berr, de la Comédie-Française, récita deux fables : *le Lion et le Rat* et *Conseil tenu par les rats*. Mme Sarah Bernhardt, dans le costume de *Tosca*, vient réciter une pièce de vers charmante, et Mlle Sibyl Sanderson tint le public sous le charme avec une romance dans le style du XVIIIe siècle : *Marquise*, de M. Massenet. Mlle Amel, de la Comédie Française, fit applaudir deux chansons anciennes : *Bouton de rose* et *Fanfan la Tulipe*. Enfin, l'intermède se terminait par *Ballet d'autrefois*, de MM. Georges Boyer et Benjamin Godart, sorte de divertissement fantaisiste dans lequel paraissaient Mlle Subra, de l'Opéra et Mlle Vuillaume de l'Opéra-Comique. La matinée fut magnifique, et M. Victorien Sardou, qui avait profité de la circonstance pour revoir sa pièce, s'écria : « Voilà l'intermède que j'avais rêvé de voir tous les soirs dans *Madame Sans-Gêne !* »

20 AVRIL. — Première représentation de *Maison de poupée* [1], comédie en trois actes d'Henrik

1. DISTRIBUTION. — Nora, Mme *Réjane*. — Mme Linde, Mme *Thomsen*. — Helmer, M. *Candé*. — Krostad, M. *Mayer*. — Le docteur Ranck, M. *Lérand*. — Un commissionnaire,

Ibsen, traduction de M. le comte Prozor. Cette pièce d'Ibsen n'avait encore été donnée à Paris que dans un salon particulier, celui de Mme Aubernon. La Nora de *Maison de poupée* est une jeune femme enfantinement douce et d'une grande pureté. Elle est mariée à un avocat, Helmer, qui l'adore comme il adore ses trois petits enfants. Nora est littéralement une poupée très gâtée et sans énergie : une seule fois, elle a fait montre de volonté : Helmer, très malade, ne pouvait espérer le retour à la santé que dans un voyage en Italie : l'argent manquait. Nora n'hésita pas à faire un faux : elle signa du nom de son père un reçu contre lequel on lui remit de l'argent. La *poupée* a déjà oublié ce détail, quand un incident vient le lui remémorer. Krostad, qui lui prêta l'argent, et qui a deviné le faux commis, a été remercié de son emploi par Helmer, devenu directeur de banque. Il vient demander à Nora de lui parler en sa faveur ; sinon, il dira tout. Nora promet et tient parole, mais Helmer demeure inflexible, et apprend par une lettre de Krosstad l'histoire du billet faux. Il est furieux contre Nora et s'écrie : « Oh ! le terrible réveil ! Huit années durant... elle ma joie et mon orgueil... une hypocrite, une menteuse, pire que cela, une criminelle ! Quel abîme de laideurs que tout cela ! » Et, une minute après, il ajoute : « J'aurais dû prévoir cela. Avec la légèreté de principes de

M. *Leuba*. — Anne-Marie, Mlle *Netza*. — Hélène, Mlle *Morey*. Yvard, *le petit Fernand*. — Bob, *le petit Schmidt*. — Emmy, *la petite Hélène*.

ton père... et, ces principes, tu en as hérité ! Absence de religion, absence de morale, absence de tout sentiment de devoir... » Nora reste calme devant ces imprécations, d'ailleurs injustes. Quand tout est dit, la poupée redevient femme. Avec une grande dignité, elle déclare qu'elle veut que l'on compte désormais avec elle. Rester avec Helmer, « qui ne la comprend point » ce serait faire un sacrifice ignominieux d'elle-même. Puisque son mari la méconnaît au point de l'insulter, elle qui s'est déshonorée pour lui sauver la vie, elle ne le verra plus. — « Mais, s'écrie le mari, tu as des devoirs envers nous, envers le monde. — J'ai d'autres devoirs qui me seront plus sacrés encore », dit Nora. Et elle s'en va, abandonnant son mari, ses enfants, son foyer. C'est la véritable héroïne d'Ibsen, la femme qui aspire à la liberté et qui la veut... Dénouement absurde en sa cruauté d'une pièce dont les deux premiers actes sont charmants dans les détails, dans l'atmosphère ambiante.

Le rôle de Nora est écrasant ; Mme Réjane y a trouvé l'occasion d'un des plus grands succès de sa carrière. Elle a su mettre en relief les caractères très complexes du rôle, et avec une rare simplicité de moyens, elle a fait preuve dans la scène fameuse de la tarentelle, d'une admirable puissance dramatique. Inutile de dire qu'elle a été acclamée. M. Candé est parfait dans Helmer, brave homme au début, un peu solennel et redondant, ne comprenant pas grand'chose à la vie ; puis, au troisième acte, quand la crise éclate, il

apparaît brusquement tel qu'il est : nigaud, borné, férocement égoïste et plein de lui-même. M. Candé a supérieurement réussi à mettre dehors les traits principaux du personnage ; voilà une création difficile qui fait grand honneur à l'excellent comédien. M. H. Mayer est bien le Krostad sournois et ironique voulu par Ibsen. M. Lérand a merveilleusement incarné le docteur Ranck ; il a fort bien joué la scène avec Nora, au deuxième acte, et aussi cette scène étrange, si dramatique et si sobre, où Ranck apparaît une dernière fois avant d' « aller s'enfermer et mourir ».

21 MAI. — Les artistes du Vaudeville sont réunis au château de la Malmaison. Les auteurs de *Madame Sans-Gêne* et les directeurs du Vaudeville les avaient invités à fêter, par un déjeuner sur l'herbe, la deux-centième de ce prodigieux succès. A la vérité on n'a pas déjeuné sur l'herbe, à cause de la pluie, mais dans la salle à manger même de l'Empereur. MM. Porel et Carré ont toasté, le premier à Sardou et Moreau, le second à Réjane et aux autres interprètes de *Madame Sans-Gêne*, puis on a dansé au son d'un orchestre de vingt musiciens, et Galipaux a mimé une amusante parodie de la pièce deux fois centenaire. Les artistes étaient rentrés à Paris à 5 heures par train spécial et pavoisé. Durant tout le parcours, à l'aller et au retour, le train impérial était précédé de quatre bicyclistes éclaireurs ; Candé, Achard, Mangin et Peutat. Il roulait aux sons d'une fanfare éclatante et joyeuse.

Le 6 JUIN. — Le Vaudeville fermait ses portes

sur la deux-cent-trente-cinquième représentation de *Madame Sans-Gêne*, qui, passant le détroit, allait porter à Londres la curiosité qu'elle avait soulevée autour d'elle depuis son apparition sur la scène de la Chaussée d'Antin [1].

28 SEPTEMBRE. — Réouverture. Le Vaudeville ne pouvait, en vérité, mieux faire que de reprendre, à la 236e représentation, son amusante et chatoyante *Madame Sans-Gêne*, retour d'une triomphale tournée en province et à l'étranger : il a suffi de l'afficher pour remplir la salle et faire affluer la foule au bureau de location. Il n'y a pas de raison pour qu'un pareil succès s'arrête de longtemps... Nous avouons avoir revu avec le plus vif plaisir la très charmante pièce de MM. Sardou et Moreau : son prologue si adroit et si émouvant, son deuxième acte au comique si réjouissant, le troisième enfin qui peut passer pour une des choses les plus parfaites qu'ait écrites l'auteur de *Patrie* et de *Divorçons*. Ah ! la délicieuse scène entre l'Empereur et la maréchale Lefebvre ! Et comme elle est jouée par Réjane, si originalement vraie, après avoir été précédemment si comique !... Trop comique, disent les raffinés, qui ne prennent pas garde à ceci, que le rôle est fait de la sorte et que l'auteur l'a voulu tel. Donc, tous nos compliments à la spirituelle Catherine et à son excellent mari M. Candé, qui a composé avec tant d'art le rôle

1. La centième de *Madame Sans-Gêne*, avait été donnée le 24 janvier ; la deux-centième, le 21 mai.



de Lefebvre, sergent des gardes-françaises et maréchal de l'Empire; à M. Lérand, toujours si sobre et si fin dans Fouché; à M. Duquesne, qui s'est si profondément identifié dans Napoléon qu'il est bien capable d'être Napoléon à la Ville et dans sa robe de chambre...

23 NOVEMBRE. — Première représentation de *Brignol et sa fille* [1], comédie en trois actes de M. Alfred Capus. — Entre deux représentations de la triomphante *Madame Sans-Gêne*, les directeurs du Vaudeville offrent à leurs abonnés le fin régal d'une comédie inédite en trois actes de M. Alfred Capus, précédée [2] de la *Grammaire* [3], ce petit chef-d'œuvre d'Eugène Labiche et Edouard Martin. Sans être un pur chef-d'œuvre, comme le proclame de trop chauds amis du jeune auteur, *Brignol et sa fille* marquera le début théâtral, plein de superbes promesses, d'un spirituel et verveux journaliste, dont nous avons plus d'une fois goûté les joyeuses et ironiques fantaisies, d'un remarquable écrivain qui, dans trois romans de mœurs contemporaines : *Faux Départ*, *Qui*

1. DISTRIBUTION. — Le commandant Brunet, M. *Dieudonné*. — Brignol, M. *Lérand*. — Valpierre, M. *Lagrange*. — Maurice Vernot, M. *Mangin*. — Carriard, M. *Torin*. — Mme Brignol, Mme *Samary*. — Cécile Brignol, Mme *Lecomte*. Mme Valpierre, — Mme *de Géraudon*. — Une bonne, Mme *Renn*.

2. Entre ces deux pièces figurait un intermède de chansons anciennes, dont le programme était composé de la façon suivante : 1. *Ma Normandie* (Bérat), par M. Cooper. — 2. La *Patrie des hirondelles*, duo (Masini), par Mlle Auguez, M. Cooper. — 3. *Jenny l'ouvrière* (Arnaud), par Mlle Auguez. — 4. *Colinette*, duo (arrangé par Wekerlin), chanté par Mlle Auguez, M. Cooper.

3. DISTRIBUTION. — Caboussat, M. *Boisselot*. — Poitrinas, M. *Janvier*. — Machut, M. *Boudier*. — Jean, M. *Gouget*. — Blanche, Mlle *Carlix*.

perd gagne, et tout dernièrement, *Années d'aventures*, a montré des qualités d'observation, de pensée et de style. Lorsqu'en province on est criblé de dettes, nous dit M. Capus, on est obligé de venir à Paris, où « c'est un hasard quand on ne doit pas à son propriétaire un terme ou deux ». C'est ce qu'a fait Brignol, avocat consultant sans clients, et lanceur d'affaires problématiques, à qui son beau-frère, un honorable et rigide magistrat de Poitiers, reproche en vain sa conduite qui frise l'escroquerie. Si Brignol n'est pas tout à fait un filou, c'est tout au moins un inconscient. A côté de ce Mercadet au petit pied, M. Capus a placé la délicieuse figure de sa fille, Cécile, qui, croyant en son père qu'elle adore, a fini par prendre en philosophe cette vie de misère, où chaque coup de sonnette annonce, en cette maison aux abois, la visite d'un nouveau créancier. Que répondra-t-on, par exemple au commandant Brunet, un type admirable, pris sur le vif, d'incorrigible joueur de baccara, quand celui-ci viendra lui réclamer les trente mille francs qu'il lui a confiés, et qui, depuis longtemps, se sont évanouis en une jolie fumée? Comment échappera-t-il à une légitime accusation d'abus de confiance ? Par un pur miracle, venu la menace à la bouche, le neveu du commandant, un neveu qui a cent mille francs de rentes, s'il vous plaît, s'éprend subitement de la chasteté de Mlle Cécile, et demande la main de la jeune fille qu'il avait eu tout d'abord la fâcheuse idée de vouloir séduire... Brignol est sauvé! Il y a une provi-

dence pour les aventuriers... N'est-ce donc que cela ? me direz-vous après avoir parcouru d'un regard cette sèche analyse de la très courte pièce de M. Capus, où l'action par elle-même a si peu de consistance? Oui, ce n'est que cela ; mais cela est charmant, charmant de vérité et de justesse, et, ce qui est rare, pas amer le moins du monde. Un satiriste gai, voilà qui n'est pas si commun par le temps qui court et par le vent qui souffle aujourd'hui du côté du nord...

Savez-vous qu'il est touché de main de maître, le portrait de ce Brignol qui, sans position et sans le sou, empruntant à tous et ne rendant jamais, vit d'expédients, croit à son étoile et se tire toujours d'affaire : la preuve en est dans l'heureux dénouement de l'anecdote que nous conte si joliment M. Alfred Capus en ses trois actes bourrés d'esprit et de mots de situation. M. Lérand joue avec beaucoup d'intelligence et de finesse le rôle de ce faiseur si essentiellement moderne, et M. Dieudonné a retrouvé dans celui du joueur endurci un de ces succès auxquels il est habitué. Dans le rôle de Cécile, qui lui servait de début au Vaudeville, Mlle Leconte s'est montrée la touchante et charmante ingénue que nous avions si souvent applaudie sur les théâtres du boulevard. Quand nous aurons dit que M. Mangin a joué avec infiniment d'adresse et de tact un rôle d'amoureux auquel il ne semblait pas destiné, et que Mme Samary et M. Lagrange prêtent leur talent aux personnage épisodiques, vous serez convaincus que M. Capus a été fort

bien secondé par ses interprètes. Depuis quelque temps M. Cooper et Mlle Auguez, dans les concerts privés, dans les salons, aux séance de la Bodinière, s'étaient fait une spécialité de ces chansons anciennes, qu'ils évoquaient de compagnie avec beaucoup de succès. En les appelant devant ses abonnés, à produire leur programme accoutumé, la direction avait d'avance préparé pour ceux-ci un véritable régal artistique et, pour les deux exquis comédiens, assuré un nouveau succès. Et l'année qui se trouve résumée dans le tableau suivant, se terminait sur la 340e représentation de *Madame Sans-Gêne*[1] :

1. Pendant cette année 1894, la plupart des rôles de *Madame-Sans-Gêne* ont été joués en double : *Fouché*, par M. Gildès; *Savary, duc de Rovigo*, par M. Mangin ; *Despréaux*, par M. Peutat ; *Constant*, par MM. Donnet, Duvelleroy et Berthier; *Jasmin*, par MM. Leuba et Duvelleroy ; *Leroy*, par MM. Numa et Lebeginski ; *De Saint-Marsan*, par M. Rambert; *Lauriston*, par MM. Achard, Kemm et Frédal ; *Canouville*, par MM. Lauras et Renaudie ; *Cop*, par MM. Moisson, Lebeginski et Duvelleroy ; *Roustan*, par MM. Schutz et Rambert; *Vinaigre*, par MM. Duvelleroy et Renaudie ; *Vabontrain*, par M. Schutz ; *Arnault*, par M. Taillard ; *Fontanes*, par M. Taillard ; *Junot, duc d'Abrantès*, par MM. Lauras, Tréville et Montcharmont ; *Corso*, par MM. Moissen et Pélio ; *De Mortemart*, par M. Renaudie ; *Jardin*, par M. Bernard ; *Jolican*, par MM. Pélio et Desnaudin ; *Rissout*, par MM. Schutz et E. Henry ; *Raynouard*, par M. Bernard ; *la reine Caroline*, par Mlle Sorel ; *la princesse Elisa*, par Mlle Darmières ; *Mme de Bulow*, par Mlles Avril et Melcy ; *Mme de Rovrigo*, par Mlles Thilda, Cabel, Marlys et Samuel ; *Mme de Canisy*, par Mlles Marly et de Mora ; *Mme de Mortemart*, par Mlles Marchetti et Cabel ; *la duchesse de Bassano*, par Mlles Villoy, Renn et Gallais ; *la duchesse de Bellune*, par Mlles Cabel et Fleury ; *Mme d'Aldobrandini*, par Mlles Darcy et Villoy ; *la duchesse de Vintimille*, par Mlles Fleury et Fabienne ; *Mme de Talhouët*, par Mlles Gallais et Demargy ; *Mme de Brignolles*, par Mlles Lalauze et Darcy ; *Toinon*, par Mlles Cochet, Dubraine et Avril ; *Julie*, par

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
Madame Sans-Gêne, com. en 4 actes..	1er janvier	42	221
La Petite sœur, comédie en 1 acte....	15 janvier		4
* *Villégiature,* comédie en 1 acte.....	»		4
Les Résignés, pièce en 3 actes........	»		4
Clara Soleil, comédie en 4 actes.....	29 janvier		4
Les Lionnes pauvres, p. en 5 actes...	12 février		4
L'Invitée, comédie en 3 actes	26 février		3
* *Folle Entreprise !* com. en 1 acte...	»		3
Le Porte-cigares, comédie en 1 acte..	»		3
Nos Intimes ! comédie en 4 actes....	2 mars	1	4
Maison de poupée, pièce en 4 actes..	20 avril		4
La Grammaire, comédie en 1 acte...	23 novembre		8
. *Brignol et sa fille,* com. en 3 actes.	»		8

* Ce signe, placé devant les titres de pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois durant le cours de l'année.

Mlles Leraud, Colbert et Fournier ; *la Roussotte,* par Mlles Henock, Laurent et Bernon ; *la voisine,* par Mlles Darcy et Picoury ; *une femme de chambre,* par Mlles Aubert et Mars ; *Mathurin,* par le petit Fernand et la petite Schmidt.

THÉATRE DU GYMNASE [1]

Le spectacle que lui avait légué l'année précédente ne devait pas conduire bien loin ce théâtre du Gymnase en cette nouvelle année 1894. La *Duchesse de Montélimar* disparaissait de l'affiche, après quelques modestes représentations, ouvrant la voie à d'autres ouvrages, dont la fortune devait malheureusement se ressentir de la crise que traversait la direction. Ce n'était un secret pour personne, que MM. Emile Abraham et Charles Masset, qui avaient pris en main la lourde succession de M. Victor Koning, luttaient désavantageusement contre une situation difficile que leur prédécesseur avait fatalement créée. Ils n'en poursuivaient pas moins, avec plus de bonne volonté que de bonheur, une tâche ardue au bout de laquelle on entrevoyait déjà la solution inévitable de leur gérance. L'année 1894 devait, en effet,

1. Directeurs. — MM. *Emile Abraham* et *Charles Masset*, puis MM. *Albert Carré* et *Porel*.

voir une nouvelle révolution au théâtre de Madame.

11 JANVIER. — Première représentation d'*Une Dette de jeunesse*[1], comédie en trois actes de M. Georges Bertal. — Vous connaissez *Denise* de M. Alexandre Dumas fils; figurez-vous que l'héroïne, devenue plus tard comtesse de Bardannes, se retrouvera, plus tard encore, en face de Fernand de Thauzette. Vous aurez dès lors la pièce de M. Bertal. Denise se nomme ici Mme Renaud. Son enfant n'est pas mort en nourrice, il a grandi, aimé par le père adoptif qui l'a virilement élevé. Maurice Renaud est avocat, presque célèbre et secrétaire d'un sénateur. Il n'a plus qu'un désir: épouser Mlle Jane Duverney, une jeune fille charmante qui peint comme Rosa Bonheur. Mais Fernand de Thauzette, je veux dire Claude Brunor, fatigué de la vie de jeune homme, il a cinquante ans, et voulant quitter ses péchés, parce que ses péchés le quittent, est également épris de ladite jeune fille. Ses élans amoureux n'obtiennent aucun succès, et Maurice, qu'il avait chargé un peu singulièrement, de sonder les sentiments de Jane à son égard, remplit la mission à son profit personnel. Il aime, il est aimé: ce que le premier acte ne nous avait guère préparés à apprendre... Brunor dédaigné ne montre guère plus de mesure qu'Hermione en semblable

1. DISTRIBUTION. — Maurice, M. *Raphaël Duflos*. — Claude Brunor, M. *Brémont*. — Lucien Legeay, M. *Numès*. — Renaud, M. *Paul Esquier*. — Desfontaines, M. *Victorin*. — Jane Duvernay, Mlle *Darlaud*. — Mme Renaud, Mlle *Antonia Laurent*. — Gabrielle, Mlle *Fériel*.



occurrence. En vain Mme Renaud, sa victime d'antan, se dresse-t-elle à ses yeux pour lui rappeler sa trahison, et lui demander de laisser le champ libre à Maurice : il faut un duel à cet homme de ténèbres, et la toile tombe sur une provocation. Après la mère, la fiancée essaie à son tour d'empêcher la rencontre. Les rivaux croisent le fer dans la coulisse. Mais M. et Mme Renaud se jettent entre les épées, révèlent à mondit sieur Brunor la paternité si allègrement assumée par lui depuis trente ans ! Pour le coup, il s'assagit ; il disparaît écrasé de remords, on ne le verra plus jamais, jamais !

Certes, il y a des idées dans cette comédie, et la donnée n'en est point banale. Mais l'agencement en est vraiment un peu gauche, et les personnages sont amenés en scène trop artificiellement. Enfin bien des épisodes sont traités avec une trop grande générosité par l'auteur, et perdent en intérêt ce qu'ils gagnent en longueur. Le caractère du jeune avocat est, d'ailleurs, nettement et sympathiquement dessiné. Celui du bon Renaud est mou et effacé. Je dois mentionner le croquis d'un jeune homme qui courtise la femme du père conscrit, assez gentiment enlevé, et fort bien habillé par Numès. En somme, pièce honorable d'une part ; et de l'autre, excellente interprétation. Mlle Antonia Laurent a rendu avec une grande dignité et une irréprochable distinction la physionomie mélancolique de Mme Renaud. M. Brémont a joué le rôle ingrat et pénible de Brunor avec le talent sobre et l'émotion contenue

qui caractérisent l'excellent comédien. Enfin, M. Raphaël Duflos a mis, dans la réalisation du personnage de Maurice Renaud, toute la passion qu'il demandait, et en a exprimé les nuances les plus diverses avec une incomparable souplesse et une grande autorité. M[lle] Darlaud est une charmante Jane, tour à tour rieuse ou éplorée. En outre MM. Paul Esquier et Victorin, ainsi que M[lle] Fériel, se sont acquittés très heureusement de rôles de second plan.

30 JANVIER. — Première représentation de *Famille!* [1] comédie en trois actes de M. Auguste Germain. — Il y a dans cette pièce de la verve caustique, de l'ironie, de l'humour, de la finesse, de l'observation, de l'esprit à revendre, auquel il se mêle parfois une jolie pointe d'émotion, de tendresse et de sensibilité, bien faite pour aller droit au grand public... Et, si M. Germain n'a pas, du premier coup, conquis la renommée d'un habile faiseur, il a le droit de se vanter d'avoir franchement intéressé et diverti une belle salle de première ralliée toute à sa belle humeur boulevardière. La *Famille* que nous présente M. Auguste Germain se compose de six personnes. Le père Dorfeuilles est un riche bourgeois, la tête remplie d'idées bizarres et qui a rêvé de

1. DISTRIBUTION. — Lucien, M. *Noblet*. — Dorfeuilles, M. *Maugé*. — Maurice, M. *Calmettes*. — De Lanjally, M. *Colombey*. — Pedro de Labarra, M. *Numès*. — Pastoret, M. *Victorin*. — Georges, M. *Torin*. — William, M. *Boudier*. — Jane, M[me] *Darlaud*. — Francisquine, M[me] *Demarsy*. — Huguette, M[me] *Yahne*. — M[me] Dorfeuilles, M[me] *Henriot*. — M[me] Pastoret, M[me] *Vernières*. — Rose, M[me] *Alex*.

faire fortune plus ample au moyen de toutes sortes de combinaisons assez folles, et peut-être même assez louches. D'une nullité rare, sa femme n'est pas même capable de bien élever sa fille, et sans un excellent fond, Huguette, qui se met du rouge comme une cocotte et s'éprend des ténors de salon, verserait facilement du mauvais côté. Trois garçons. L'aîné, Maurice, est un égoïste et un ambitieux ; jouant pour gagner, il passe ses nuits au cercle ; amant de la belle Mme Pastoret, dont le mari lui fait faire des affaires, il est prêt à épouser les huit cent mille francs de dot de Mlle Jane de Lanjally, qui lui permettront de se lancer plus avant et l'aideront à devenir député, et qui sait ? ministre, peut-être... Le cadet, Lucien, est au contraire un sympathique et loyal garçon, toujours prêt à railler et aussi à obliger, le cœur sur la main, la franchise et la vaillance mêmes, travaillant sans cesse et si heureusement qu'il s'est fait, à la Bourse, une dernière année de quarante mille francs. Le troisième est un lycéen, comme nous en voyons tant à cette époque où l'importance donnée aux exercices physiques a tourné bien des têtes. Georges, que ses parents et ses frères n'appellent que l' « hercule », est un gars de bel appétit et de mine fleurie, qui ne voit rien en dehors de la boxe, de la lutte et des poids ; il fait faire par son domestique les versions anglaises qu'on lui donne au collège, soigne ses biceps et ne rêve que bicyclette, escrime et canotage. Cette silhouette, prise sur le vif, est une comique trou-

21.

vaille. Le premier acte suffit à nous montrer ces types, auxquels il faut ajouter celui de la jolie et intéressée sociétaire, dont la journée fort pratiquement occupée, ne peut suffire aux leçons mondaines, si chèrement cotées, aux répétitions de comédies de société, si encombrantes et si absorbantes. C'est au second acte que se ramasse l'action fort légère, de la comédie de M. A. Germain. La petite Huguette s'est follement éprise du ténor Pedro de Labarra, un maître chanteur dans les deux sens du terme, et voilà qu'après s'être laissé prendre son carnet de bal et arracher imprudemment un premier rendez-vous au parc Monceau, elle s'est vite convaincue, en le voyant de plus près, de la stupidité du personnage. Comment s'y prendra-t-elle pour rentrer en possession de sa lettre compromettante? C'est à quoi l'aidera la plus charmante jeune fille qui se puisse voir, Mlle Jane de Lanjally, contant simplement l'aventure à Lucien. Lucien aura facilement raison du ténor espagnol dont la lâcheté égale la sottise. Le Pedro restitue lettre et carnet ; Huguette est sauvée ! Il s'agit maintenant de dessiller les yeux du père qui, comme cela arrive souvent dans les familles, préfère justement le moins bon de ses fils, et de donner au brave Lucien, en la personne de Jane, une femme digne de lui. Et M. Auguste Germain a terminé son second acte par une scène à effet qui, sans doute, n'aurait pas autrefois si facilement passé ; celle où Lucien irrité des injustes et envieuses objurgations de Maurice, gifle publi-

quement son aîné... aux applaudissements de toute la salle. Puis, il a introduit, au troisième, un morceau exquis : Jane, la charmante Jane, qui vient de refuser la main de son aîné, faisant comprendre à notre ami Lucien, que c'est lui qu'elle aime... Lucien, le jeune homme idéalement sympathique épousera donc Jane, la sympathique jeune première. Maurice, le méchant garcon, s'expatriera, c'est ce qu'il a de mieux à faire, et papa Dorfeuilles sera complètement retourné par Lucien, qui s'engage à lui prêter les trois cent mille francs qu'il veut mettre en je ne sais quelle entreprise de voitures électriques. Huguette y regardera désormais à deux fois avant de se passionner pour les ténors exotiques, et rien ne sera changé à l'insignifiance de Mme Dorfeuilles, ni à la nullité de son plus jeune rejeton, dit l'Hercule... Et c'est ainsi qu'un moderne écrivain, dont on attendait une œuvre cruelle, a triomphé par le vieux jeu qui, paraît-il, a encore du bon...

Famille est supérieurement jouée, surtout par Noblet, qui, toujours si simple et si vrai, a montré, à diverses reprises, l'émotion touchante et communicative qui a enlevé la salle. M. Numès a fait du personnage du ténor, un type de chanteur rastaquouère, à la moustache noire et à la tignasse frisée, absolument réussi. Mlle Yahne est charmante. M. Calmettes a bien l'allure sournoise et mauvaise, qui convient au caractère de Maurice. M. Maugé, le père de cette famille fin de siècle et M. Colombey, le provincial, sont tous

deux fort bons. Et nous terminerons cette distribution d'éloges par nos compliments les plus galants à Mlle Darlaud, qui, non contente d'être habillée d'une exquise façon, a joué avec infiniment de bonne grâce et d'adresse les jolies scènes où elle passe en revue tour à tour les deux frères, celui qu'on lui propose et celui qui est l'élu de son cœur. Mlle Demarsy, plus exagérée dans ses toilettes, a su donner une physionomie naturelle à cette sociétaire de la Grande-Comédie, faisant si bien comprendre à Dorfeuilles qu'il ne peut avoir la prétention de la posséder à lui tout seul... Et puis elle a si joliment dit le monologue des *Lapins roses*, qu'une dame du monde ne comprenant pas la douce ironie de l'auteur, alla demander cette poésie pour son salon, où sans doute, comme dans la pièce, les assistants se pâmeront d'aise en déclarant que c'est divin.

La pièce de M. Germain, chaleureusement accueillie par la presse et par le public, devait, à plusieurs reprises, cette année, tirer le Gymnase des embarras où allaient le jeter les pièces qui devaient suivre.

6 AVRIL. — Première représentation : Le *Pèlerinage* [1], comédie en quatre actes de MM. Maxime Boncheron et Maurice Ordonneau. — Pourquoi,

1. DISTRIBUTION. — Brivolet, M. *Noblet*. — Barigoul, M. *Mauget*. — Montguyon, M. *Calmettes*. — Le docteur, M. *Colombey*. — Baptiste, M. *Boudier*. — James, M. *Violette*. — Lucienne, Mme *Berthe Cerny*. — Marthe, Mme *Léonie Yahne*. — Clara, Mme *Alex*. — Agathe, Mme *Lavainne*. — Pauline, Mme *Mayran*. — Mariette, Mme *Mony*.

au bout de dix-huit mois de mariage, le comte de Montguyon n'est-il plus le même ? Est-ce donc qu'il n'aime déjà plus sa femme? Non pas : il l'adore, mais il la trompe avec des maîtresses, qui, certes, ne la valent pas, et qui ne servent qu'à rompre la monotomie d'une lune de miel un peu trop prolongée. C'est ce qu'il appelle aller à son cercle. M. de Montguyon y va beaucoup : il y va tant... qu'apparait, au moment psychologique, l'ami Brivolet, toujours en quête de découvrir les ménages qui commencent à se disloquer et arrivant juste à point pour consoler la femme délaissée. Montguyon surprend donc Brivolet aux genoux de Lucienne : il divorcera, puisque sa femme le veut, consentant même à lui fournir un prétexte plus légal que le geste d'un séducteur sans conséquence, mais exigeant d'elle que, quoi qu'il advienne ou qu'il arrive, elle se retrouvera, le jour anniversaire de leur mariage, dans ce petit salon de l'Aigle d'Or, à Fontainebleau, où ils ont passé l'heure inoubliable qui précédait la nuit de noces. C'est le pèlerinage de leur bonheur passé : Lucienne consent à cette rencontre commémorative, et la toile tombe sur le premier acte.

Elle se relève, au second, sur ce fameux salon de l'Aigle d'Or, où Brivolet marié, amène Lucienne, devenue sa femme par pur dépit, et toujours amoureuse, que dis-je, plus amoureuse que jamais de son premier mari. Aussi, dans ce lieu où tout lui rappelle en ses minutieux détails les plus chères émotions de sa vie, l'obsession du souvenir est telle qu'elle ne peut se résoudre à

une comparaison forcément désobligeante pour le successeur de Montguyon, et qu'elle se refuse net à faire le bonheur de Brivolet. L'acte suivant nous ramène à Paris, où nous retrouvons l'infortuné Brivolet, aussi peu avancé que le premier jour, contraint d'aller lui aussi, et pour cause, à son cercle... C'est pendant une de ces absences que Lucienne reçoit une visite : M. de Montguyon qui, sous prétexte d'un collectif mémoire de couturière, vient rappeler à Lucienne la date du pèlerinage, impatiemment attendue par l'un et l'autre des deux époux si fâcheusement désunis. Nous retournerons donc à l'hôtel de l'Aigle d'Or ; Brivolet s'entend, pour surprendre sa femme, avec le patron, ravi de voir sa maison devenir le théâtre d'un drame passionnel... Malheureusement pour lui, il ne s'y passera qu'une banale réconciliation entre nos premiers époux, facilitée par Brivolet qui, au lieu d'être un implacable justicier, s'effacera à propos pour leur permettre de s'épouser de nouveau après qu'il aura divorcé. Ne croyez pas, d'ailleurs, à la complète abnégation de Brivolet. L'ex-séducteur de profession s'est aperçu, un peu tard, qu'il était adoré de sa pupille, la petite Marthe, pleine de dispositions pour la maternité, ne l'a-t-elle pas charitablement prévenu que ce qui lui manque avec Lucienne ne lui manquerait pas avec elle... Et il y a lieu d'espérer qu'elle trouvera bientôt l'emploi des gentils petits bonnets qu'elle confectionnait par amour pour l'enfant à venir de son bienaimé tuteur.

Nous comprenons que MM. Boucheron et Ordonneau aient songé à broder cette nouvelle variation sur le vaste thème du divorce, et nous voyons bien leur effort vers la comédie. Quel dommage que le résultat ne soit point à la hauteur de leur légitime ambition ! Le sujet est effleuré seulement ; il n'est pas traité, et c'est en vain que nos sympathiques vaudevillistes ont masqué le vide de leur action par des morceaux faciles et grivois. Telle la scène, sentant à plein nez le café-concert, où Brivolet mime le déshabillage de sa femme ; telle aussi la scène encore plus inconvenante où le premier de nos maris décrit à l'autre les charmes physiques et le tempérament primesautier de Lucienne... Il nous semble que tout cela est bien un peu grossier, et cependant ce sont ces scènes qui ont été employées à plus sérieusement émonder leur pièce les deux jours qui ont suivi la répétition générale, quand, ô surprise !... — le public a fait à ces scènes le meilleur succès de la soirée. Soirée indécise où nous avons regretté qu'une comédie grivoise à la place d'une bonne comédie que les auteurs ne nous aient donné « que cela ». Les interprètes y ont mis toute leur bonne volonté : Mlle Cerny, d'abord, si charmante et si adroite, qu'à force de tact et de mesure, elle rend sympathique un personnage presque odieux ; Noblet, jouant gaiement et spirituellement un rôle de nigaud ; M. Calmettes, le mari correctement infidèle, mais sérieusement épris de sa femme ; M. Maugé enfin, le très amusant hôtelier de l'Aigle d'Or, et Mlle Yahne,

la très jolie pupille de Brivolet. Mais il n'y avait pas là de quoi faire un succès.

Entre temps, le Gymnase avait donné le 8 avril la première représentation d'un petit acte, *Le guet-apens*[1], de MM. Victor de Cottens et Paul Gavault qui fut fort bien accueilli.

8 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) de *Ma Gouvernante*[2], comédie en quatre actes de M. Alexandre Bisson. — Le meilleur compliment que l'on puisse faire d'une comédie et d'une jolie femme, qu'on revoit après quelques années, c'est d'affirmer qu'elles n'ont pas vieilli. Or, quand il s'agit d'une pièce on ne peut pas dire que, seule, la galanterie vous pousse à faire cette déclaration. Celle de M. Bisson avait été représentée, non sans succès, à la Renaissance. La direction du Gymnase a pensé que la reprise pourrait en être fructueuse, et M. Bisson, en bon auteur dramatique, qui ne juge jamais une pièce parfaite, a voulu la remanier et la compléter par un acte nouveau intercalé entre le premier et le deuxième. La comédie, jadis en trois actes, se présente maintenant avec une structure plus solide. Faut-il vous rappeler l'intrigue? Chamo-

1. DISTRIBUTION. — Hector, M. *Jean Frédal.* — Des Armettes, M. *Dauvilier.* — Jean, M. *Gouget.* — La marquise, Mme *Alice Comte.* — Antoinette, Mlle *Regina Rex.*

2. DISTRIBUTION. — Chamorin, M. *Noblet.* — Bonnardel, M. *Maugé.* — Célestin, M. *Numès.* — Gaëtan, M. *Hirch.* — Godefroy, M. *Victorin.* - Barbanchon, M. *Jean Frédal.* — Pastoret, M. *Boudier.* — Duvachel, M. *Seiglet.* — Vaulejard, M. *Bérac.* — Laverton, M. *Ferval.* — Octave, M. *Gouget.* — Henriette, Mme *Fériel.* — Valentine, Mme *Ratcliff.* — Mme de Montarvert, Mme *Vernieres.* — Mme de Dorbac, Mme *Miliarès.* — Victoire, Mme *Lavainne.*

rin est un savant qui vit à Orléans, enfoui dans son laboratoire, grincheux parmi les cornues, avec l'égoïsme parfait que donne toujours une grande passion. Il cherche non la pierre philosophale, mais le secret de la fabrication du diamant. En proie à l'idée fixe, il néglige sa femme, pourtant jolie et tendre, il écarte ses amis les meilleurs, a horreur de tout ce qui le distrait de sa manie. Nous le voyons, aux premières scènes, entrer deux ou trois fois en coup de vent. Il manie des tubulures, court à des drogues, se défend hargneusement contre les matérialités de la vie par lesquelles on l'ennuie. C'est l'alchimiste fanatique, le chercheur d'absolu. Sa femme en souffre, et son préparateur, qui a failli jadis épouser Mme Chamorin quand elle était jeune fille, ne demanderait pas mieux que de lui faire oublier ses souffrances. Le tuteur de la jeune femme essaie d'humaniser un peu notre cours de chimiste, mais il répond, dans une scène d'une belle verve, qu'en prenant femme, il n'a pas prétendu devenir un mari ; il a voulu simplement acquérir une gouvernante, le débarrassant des soucis d'une maison, lui assurant des repas réguliers et réprimant les vols des domestiques... Soudain, son préparateur qui surveille les fourneaux, lui apprend qu'à une température de quinze cents degrés le diamant vient enfin de se former. Chamorin est dans la joie. Il part pour Paris, dans le but de prendre un brevet et de vendre son invention. Là, au contact d'amis très mondains, et grisé par le succès, il se trans-

forme. Le maniaque devient un homme. Il dîne en ville, susurre des galanteries à l'oreille des dames, danse la polka... en meurtrissant un peu les pieds de ses danseuses. Mais on lui pardonne ses maladresses. Et, tout cela sous l'influence de la femme de l'ami chez lequel il est descendu. Elle s'est promis de l'adoucir, se livre, avec la complicité de son mari, à un petit jeu de galanteries épistolaires qui font pétiller notre chimiste oubliant désormais la science. Même dans une soirée où, par amour et pour satisfaire au caprice de sa bien-aimée, il a enlevé ses lunettes, il danse, sans s'en apercevoir, avec sa vraie femme qui l'a suivi à Paris. Croyant parler à la dame de son cœur, à sa correspondante enflammée, il lui dit tout son amour, et, rendu imprudent par le bonheur, va jusqu'à lui abandonner son alliance. On pense bien que tout cela s'explique aux actes suivants. Chamorin, revenu à Orléans, déniaisé par son séjour à Paris, s'aperçoit, en retrouvant sa femme, qu'elle est fort séduisante et sait s'habiller. Il se sent de la passion pour elle, et la bague qu'elle lui rend vers la fin, lui montre que son amour n'a pas cessé d'être légitime, et que la femme du monde énamourée en faveur de laquelle il s'en était dessaisi n'est autre que la sienne... Et le préparateur, qui a pensé un instant bénéficier du désaccord des deux époux et de leurs blessures d'amour-propre en épousant Mme Chamorin après son divorce, s'en va penaud avec un coup de pied du mari... sur ses prétentions ridicules.

Cette comédie est riche en scènes amusantes. Quelques-unes, à dire vrai, ne sont pas très neuves. Nous nous rappelons tantôt les *Dominos roses*, tantôt même Le *Marchand de Venise*... Mais le dialogue est fort joyeux, plein de drôleries imprévues et d'un comique très naturel. L'interprétation est de premier ordre, M. Noblet a joué avec sa finesse habituelle son art de la composition, le rôle du chimiste, et, une fois de plus, il nous est apparu grand comédien dans ce premier acte qui est un joli acte de comédie. M. Numès a créé avec beaucoup d'intelligence son rôle de Jeannot ahuri ; il en a bien mis en valeur la bouffonnerie plaisante. M. Maugé a de la bonne humeur et de la gaieté dans un rôle assez important de notaire bon enfant et point sot. Mmes Fériel et Ratcliff sont de très jolies femmes, et même des comédiennes de talent. Vous voyez que la pièce de M. Bisson a quelques chances d'obtenir, auprès du public, un léger regain de succès. Elle permettait toutefois au Gymnase de terminer honorablement sa saison.

Mais dans l'intervalle, des événements étaient survenus et la direction du Gymnase était passée des mains débiles de MM. Abraham et Masset aux mains plus sûres de MM. Albert Carré et Porel, déjà directeurs du Vaudeville. Les premiers avaient purement et simplement résigné leurs fonctions et les commandataires sollicités par des propositions diverses, l'une entr'autres, émanant de M. Frédéric Febvre, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française, une autre de M. Pierre De

courcelle, jadis industriel et financier, aujourd'hui auteur dramatique favorisé par ce succès, fixèrent définitivement leur choix, sur le conseil de M. Victorien Sardou qui promettait son appui à la combinaison qu'il patronait. M. Masset était évincé. M. Emile Abraham reprenait le poste de secrétaire général, et les nouveaux directeurs, installés dès le mois d'avril, n'avaient plus d'autre préoccupation, après avoir conduit l'ancien théâtre de Madame, jusqu'à la fin normale de la saison, que de préparer une campagne dans laquelle ils rendraient à cette scène désorientée, abandonnée et presque perdue, son ancienne et légendaire prospérité, sa glorieuse et artistique renommée. Le 31 mai, le Gymnase avait fermé ses portes, pour ne les rouvrir que le 19 septembre.

19 SEPTEMBRE. — Réouverture. Reprise de *Nos bons villageois* [1], comédie en cinq actes, de M. Victorien Sardou. — Vous vous rappelez le sujet de la pièce tant de fois jouée déjà. La plupart des indigènes de Bouzy-le-Têtu ont entrepris de faire déguerpir une tribu de Parisiens qui est venue s'établir *chez eux*. Tous les moyens leur

1. DISTRIBUTION. — Morisson, M. *Dailly*. — Le Baron, M. *Calmettes*. — Floupin, M. *Boisselot*. — Grinchu, M. *André Michel*. — Henri Morisson, M. *Gauthier*. — Tétillard, M. *Torin*. — Courtecuisse, M. *Numa*. — Grandménil, M. *Dauvillier*. — Pipart, M. *Libert*. — Buisson, M. *Boudier*. — Caillou, M. *Grandey*. — Boutillé, M. *Riquier*. — Jean, M. *Gouget* — Troussemain, M. *Berthier*. — Honoré Pipart, M. *Perrachou*. — Le Docteur, M. *Durand*. — Geneviève, Mme *Suzanne Carlix*. — Pauline, Mme *Suger*. — La Mère Buisson, Mme *Claudia*. — La Mariotte, Mme *Médal*. — Chouchou, Mme *Grimault*. — Maguelon, Mme *Mayran*. — Perrette, Mme *Bernou*. — Mme Boutillé, Mme *Reine*.

sont bons pour cela, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, depuis les plus grotesques jusqu'aux plus odieux. C'est, comme on le voit, le point de départ des *Paysans* de Balzac. M. Victorien Sardou n'a pas à s'en défendre : il n'est pas interdit de reprendre en sous-œuvre les idées des maîtres pour les répandre, les commenter, leur faire porter leurs fruits. Balzac, j'en suis sûr, aurait vu avec plaisir le développement par le théâtre de ces lignes prophétiques, inscrites au fronton de son œuvre : — « On a fait de la poésie avec des criminels, on s'est apitoyé sur les bourreaux, on a presque déifié le prolétaire... On voit bien qu'aucun de ces Erostrates n'a eu le courage d'aller au fond des campagnes étudier la conspiration permanente de ceux que nous appelons encore les faibles contre ceux qui se croient les forts, du paysan contre le riche. Il s'agit ici d'éclairer, non pas le législateur d'aujourd'hui, mais celui de demain. Au milieu du vertige démocratique, auquel s'adonnent tant d'écrivains aveugles, n'est-il pas urgent de peindre enfin ce paysan, qui rend le Code inapplicable en faisant arriver la propriété à quelque chose qui est et qui n'est pas ?... Cet élément insocial créé par la Révolution absorbera quelque jour la bourgeoisie, comme la bourgeoisie a dévoré la noblesse. S'élevant au-dessus de la loi par sa propre petitesse, ce Robespierre à une tête et à vingt millions de bras, travaille sans jamais s'arrêter, tapi dans toutes les communes, intronisé au conseil municipal, armé en garde national dans tous les cantons

de France par l'an 1830, qui ne s'est pas souvenu que Napoléon a préféré son malheur à l'armement des masses... »

C'est surtout à leur maire, au baron, qu'en veulent les habitants de Bouzy-le-Têtu. Ils ne peuvent lui pardonner ses bonnes façons, sa cordialité, les services qu'il leur rend journellement. Pour le forcer à donner sa démission, ils n'hésitent pas à l'attaquer dans son honneur conjugal. Cette guerre ignoble est dirigée par un maraîcher, un épicier et un pharmacien. A un certain moment, la comédie menace de tourner au drame, mais M. Sardou connaît son public, et il aime à l'envoyer coucher sur une douce impression : c'est un « marieur » avant tout.

Est-il besoin d'insister sur les qualités brillantes, séduisantes, piquantes, qui ont fait jadis la vogue de *Nos bons Villageois*. — Dans un rôle hors de son emploi, M. Dailly a eu comme autrefois Pradeau, un succès d'étonnement, mais un vrai succès. Il a remué la salle, lui le Mes Bottes de l'*Assommoir* et le Bertrand de *Robert Macaire*. Sans avoir la distinction native, le don d'élégance et le talent profondément exquis de feu Lafont, M. Calmettes, un peu étriqué sans doute, a joué avec une certaine autorité le rôle du maire, colonel et baron... ce que vous voudrez. M. André Michel est on ne peut plus pittoresque dans le père Grinchu. M. Boisselot a rendu avec esprit l'amusante figure du pharmacien Floupin, calquée sur celle du pharmacien Homais de *Madame Bovary*. Mlle Carlix est une charmante

ingénue, et M. Gauthier a de la chaleur dans le rôle de l'invraisemblable amoureux qui consent à passer pour un voleur.

Cette reprise de *Nos bons Villageois* inaugurait brillamment au Gymnase, la direction Porel et Carré.

27 OCTOBRE. — Première représentation de *Pension de famille*, comédie en quatre actes de M. Maurice Donnay. — Certaines petites pièces du Chat Noir, et surtout *Lysistrata*, cette bouffonnerie si artiste, nous avaient révélé en M. Maurice Donnay un très séduisant fantaisiste. Le voici qui abandonne des petits vers colorés et sonores, aux rimes imprévues, pour les études de mœurs. Mais, dans cette métamorphose tout extérieure, l'écrivain reste doué des mêmes qualités d'ironie gracieuse, de finesse mordante. Il a des trouvailles d'expression pour résumer un sentiment, pour peindre un travers, un trait nuancé de nos mœurs modernes. Moderne, il l'est dans sa langue, dans sa compréhension de la vie, dans son observation. Il nous montre de petites âmes falotes, inconscientes, incapables d'une grande émotion, coquettement démoralisées par la vie artificielle que nous vivons. Les

1. DISTRIBUTION. — Raymond Assand, M. *Noblet*. — André Septeuil, M. *H. Mayer*. — Jacques Lameilh, M. *Galipaux*. — Richomme, M. *Nertann*. — Sir Mortimer, M. *Numès*. — Philippe Aubert, M. *Varnay*. — Jean, M. *Rouvins*. — Louise Aubert, Mme *M. Legault*. — Aline Assand, Mme *Darlaud*. — Comtesse Ablanoff, Mme *Rosa Bruck*. — Germaine du Teilleul, Mme *Verneuil*. — Sarah Plouff, Mme *Yahne*. — Eva Plouff, M. *Lucy Gérard*. — Mme Plouff, Mme *Claudia*. — Julie, Mme *Bernou*.



hommes n'ont plus guère la force d'aimer, ils sont à l'égard des femmes, cruels et sceptiques, et celles-là, ne sont que des poupées compliquées, très libres d'allures et perverses. Tous les personnages parlent l'amusant jargon du boulevard et du monde qui, irrespectueux de tout, a des formules d'une incomparable drôlerie. Avec ce sentiment ironique de l'existence et des mœurs modernes, M. Maurice Donnay devait nous donner une pièce intéressante. La sienne l'est certainement par l'observation, mais surtout par le dialogue espiègle et spirituel. Trop souvent, la vérité est sacrifiée au souci du mot d'auteur, et les personnages, pour faire rire, dévoilent des égoïsmes, des sécheresses de cœur, que dans la vie ils tairaient soigneusement. Mais ce n'est qu'ensuite que l'on s'en aperçoit; on rit d'abord.

Le premier acte nous montre l'atmosphère d'une pension de famille sur la côte d'azur en pleine saison. Cette appellation rassurante couvre des distractions et des mœurs bizarres. Des jeunes filles, Mlles Plouff, y flirtent en liberté sous les yeux de leur mère, absolument hypnotisée par le jeu... Autour d'eux un snob de la bronchite, à qui les dames accordent leurs faveurs par pitié pour ses maladies feintes, et M. André Septeuil, un élégant blasé, morose et grognon. La respectable et douce Mme Aubert, mère d'un grand fils à qui le vieux monomane ruiné enseigne les mathématiques, est la maîtresse d'hôtel, on ignore son passé, mais sa douceur prévenante a séduit tout le monde et l'on ne croirait guère

que, de cette tranquille personne, va naître tout le drame. Au premier acte, elle se contente de faire parler les principaux personnages. Nous voyons le fonctionnement étrange et comique de ces maisons où tous ces individus si différents, qui s'ignoraient la semaine précédente, vivent côte à côte; nous pénétrons dans cette vie artificielle... Et M. Donnay excelle à nous en montrer les étrangetés. On annonce l'arrivée de deux dames. Septeuil déclare avec indifférence avoir été présenté une fois à la première, mais ne pas connaître la seconde. Elles débarquent. Présentations cérémonieuses. Mais à peine Mme Aubert, la directrice de cette pension, est-elle partie que Septeuil prend dans ses bras la seconde personne qu'il avait affirmé ne pas connaître. C'est sa maîtresse, Mme Assand, qui a pu, grâce à la complicité de son amie et à de savantes roueries conjugales, venir le rejoindre. En dix minutes, ces dames qui se disent heureuses d'avoir quitté Paris à cause des potins et de sa méchanceté, ébrèchent la réputation de toutes leurs amies, sous prétexte de donner de leurs nouvelles, et se font renseigner sur les hôtes de la pension de famille. Puis, dans l'émotion d'un radieux coucher de soleil qui flamboie derrière l'Estérel, on fait des rêves de douce vie commune, pendant un grand mois, loin du mari. Pourvu qu'il ne prenne pas la fantaisie de venir troubler cette idylle! C'est naturellement l'idée qui lui vient en tête, et nous le voyons au second acte photographiant les gens de l'hôtel daus leurs déguisements, flirtant avec une

comtesse russe dont la maturité experte flambe pour le jeune Philippe, le fils de Mme Aubert. Le mari nous conte combien il s'intéresse aux aventures galantes qu'abrite cette honorable pension. Il est d'une perspicacité redoutable pour toutes les passionnettes des autres qu'il surveille et dont il s'amuse et, tout naturellement, il est d'un aveuglement comique pour les distractions charnelles de sa femme; même très confiant en sa vertu, il va repartir le soir même pour Paris où des affaires l'appellent, quand la douce maîtresse d'hôtel, Mme Aubert, se dresse devant lui et lui rappelle sa lâcheté. « J'étais votre fiancée, il y a dix-neuf ans. Mes parents ont été soudain ruinés et les vôtres n'ont plus voulu que vous épousiez une fille devenue pauvre. Mon cœur vous appartenait, vous avez juré de m'épouser quand même. Je me suis donnée à vous et vous m'avez abandonnée lâchement, sans vouloir vous occuper ni de moi, ni de l'enfant, ni de notre amour. J'ai connu la misère profonde. Pas une seule fois cependant je ne me suis adressée à vous. Mais vous êtes venu par hasard dans ma maison, me troubler alors que j'ai reconquis le calme, je veux savoir pourquoi vous m'avez quittée ainsi. » Alors, ce misérable homme sceptique, égoïste, vaniteux, lui répond des phrases sans cœur, ironiques et cruelles. Chaque parole est un outrage. A la fin, Mme Aubert, bondissant sous l'injure, finit par lui crier, dans l'égarement de la colère, qu'il est un mari trompé. Assand commence par être incrédule. Peu à peu il devient méfiant et

simule un départ pour Paris, afin de tenter l'expérience banale du retour imprévu. Après la légèreté facile du premier acte, cette scène a paru trop amère. En effet, il n'est guère admissible qu'un homme parle avec une si basse cruauté ; à défaut de bonté, l'habileté, le désir d'arranger l'affaire l'y pousseront. L'infamie a rarement ce cynisme. Elle est plus hypocrite et plus prudente. Le mari revient et nous jette en plein drame. On a vu tout le monde joyeux se retirer pour la nuit et Septeuil a donné rendez-vous à M. Assand. Seule, Mme Aubert reste dans le salon. La porte s'ouvre et M. Assand, tragique, paraît. Il veut monter chez sa femme, Mme Aubert, prévoyant le drame, s'y oppose. Il l'écarte. Elle ne peut que sonner et crier. A son cri, Philippe qui folâtrait dans la chambre anglaise, et Septeuil qui délaçait Mme Assand, sortent de ces chambres hospitalières. Mais M. Assand est là. Alors il tire un premier coup de revolver qui atteint Septeuil au bras, un second coup que le crâne Philippe fait heureusement dévier. Tous les hôtes de la maison accourent au bruit. On papotte, on s'exclame, Mlles Plouff montrent une fois de plus leur éducation garçonnière et M. Assand, satisfait, part, tout en maugréant contre l'intempérie. Le quatrième et dernier acte se passe sans le concours du mari et de l'amant, entre femmes qui bavardent gentiment. Sur un terrain, au bord de la mer, dans de féeriques clartés de lune, parmi des senteurs d'orangers, des couples passent. C'est la comtesse

russe, très maternelle, qui roucoule avec son collégien, à qui elle s'offrit le soir même du drame pour le récompenser de sa bravoure. C'est le poitrinaire qui apprend sans le moindre émoi le prochain mariage de la jeune fille avec laquelle il flirtait, ce sont Mme Aubert, Mme Assand et son amie qui nous reparlent de la soirée tragique. Et Mme Aubert, dont on s'était mal expliqué la dénonciation méchante, avoue son méfait, en donne tristement les raisons. On lui pardonne. Tout cela est déjà très lointain. M. et Mme Assand divorceront et Mme Assand épousera Septeuil. Tout s'arrangera. La vie des flirts, des bals masqués et des salons va reprendre, a repris déjà et n'est-ce pas cela seul qui est important pour ces petites âmes, factices, inconscientes et perverses ? Le drame humain est donc un peu éludé, il dévie trop souvent vers la fantaisie. Mais si artificielle qu'elle est, cette étude plaît par le clinquant et l'esprit du dialogue, par ses jolis aspects de la vie mondaine : on croirait lire un article de la *Vie parisienne.*

La pièce a été excellemment jouée par M. Noblet, très fin et très cynique en mari qui se venge, en aucien amant qui se défend, par Mayer, en mondain bon garçon, et par Galipaux, exquis dans le joyeux poitrinaire. Mlle Legault avec sobriété, émotion et sincérité, a tenu le rôle difficile de Mme Aubert, Mlles Darlaud et Verneuil, Mlle Yahne et Lucy Gérard qui sont de fort gracieuses personnes, ont joué en comédiennes avisées les rôles de jeunes femmes et de jeunes filles, Mlle Rosa

Bruck enfin a bien rendu la maternelle passion de cette comtesse russe indulgente aux désirs des chérubins. Et ce qu'on avait admiré surtout dans cette représentation d'une *Pension de famille*, c'étaient la mise en scène, les toilettes, les décors bien plus que l'esprit de l'auteur et ses innovations qui n'en étaient pas. L'art dramatique se transformait soi-disant. C'était toujours la même chose. C'était même plus médiocre et plus stérile.

Le Gymnase avait, lui aussi, ses abonnés. Les lundi et vendredi avaient leur clientèle spéciale. La pièce nouvelle ne les ayant pas satisfaits, la direction en profita pour remettre à la scène différents ouvrages qu'elle tenait en réserve.

6 DÉCEMBRE. — Reprise de *La Question d'argent* [1], comédie en cinq actes, de M. Alexandre Dumas fils. — Après avoir donné ces trois chefs-d'œuvre qui s'appellent : la *Dame aux Camélias*, *Diane de Lys* et le *Demi-Monde*, M. Alexandre Dumas fils commençait à tourner aux pièces à la conférence. Avait-il lu, dans l'intervalle, quelques livres de philosophie moderne, ce qui est aussi dangereux pour un homme du monde ou pour un artiste que de lire des livres de médecine : on voit alors partout des maladies. Toujours

1. DISTRIBUTION. — René de Chargay, M. *Calmettes*. — Jean Giraud, M. *Numès*. — De Cayolle, M. *Henri Mayer*. — Durieu, M. *André Michel*. — De Roucourt, M. *Nertann*. — La comtesse Savelli, Mme *Rosa Brück*. — Mathilde Durieu, Mme *Yahne*. — Elisa de Roncourt, Mme *Drunzer*. — Mme Durieu, Mme *Claudia*.

est-il que cet esprit délicat, qui avait décrit la séduisante Marguerite Gautier, se coiffait d'un bonnet de docteur; il disposait des thèses qu'au besoin il eût soutenues en latin... Il résultait de ce fait que, plus il entrait dans cette voie, plus il perdait de ses qualités natives : le mouvement, la vivacité, le pittoresque et la vie. Les matériaux devenaient moins unis, moins fondus. L'œuvre tendait à se former, de petites actions se côtoyant sans se lier.

Jean Giraud, de la *Question d'argent*, paltoquet enrichi, plaide la souveraineté de l'or. M. de Cayolle reprend le thème au bond, et affirme que c'est au besoin de l'argent que nous devons Franklin, Shakespeare, Machiavel, Raphaël, etc., qui ne seraient pas devenus ce qu'ils furent sans la nécessité où ils se trouvèrent de pourvoir à leur existence matérielle. On discuterait encore au Gymnase s'il ne fallait pas arriver à la fin de l'exposition qui forme le premier acte de la comédie.... M. de Cayolle, l'ingénieur du chemin de fer, serait fort à sa place dans une assemblée d'actionnaires. L'auteur l'a si bien compris qu'il l'a prudemment rentré dans la coulisse et que, sa conférence terminée, son rôle disparaît, tout simplement... Reste ce Jean Giraud, qui a obtenu le succès de l'intéressante reprise d'une comédie qui, depuis trente-huit ans bientôt n'avait jamais reparu sur la scène. « Je voulais, disait l'auteur, faire de mon héros ce qu'on appelle un bon garçon, mal élevé, spirituel, reluisant, à talons dorés, généreux au besoin, chari-

table même, grand seigneur de la terre, tenant plus de Figaro que de Turcaret et capable de devenir honnête, le jour où ça lui rapporterait plus que le contraire; mais, en attendant, opéré, pour ainsi dire, du sens moral et fonctionnant dans son inconscience parfaite du mal et du bien ». Le portrait est magistralement brossé et le type a été très plaisamment rendu, à cette reprise, par M. Numès. Mlle Yahne, si charmante dans la jeune cousine, au bon petit cœur, a partagé le succès de M. Numès. Le rôle d'Elisa de Roncourt, que créa Rose Chéri y est un peu fort pour Mlle Drunzer, cette brune délicieuse qui fut la princesse Elisa de *Madame Sans-Gêne*, et nous ne prisons pas beaucoup le laisser-aller de M. Calmettes, l'homme fatal aimé des jeunes filles. Mais je féliciterai, pour leur naturel parfait, MM. André Michel et Nertann, et remercierai la direction du Gymnase de nous avoir rendu, ne fût-ce que pour quelques soirs, cette curieuse pièce du grand écrivain.

22 DÉCEMBRE. — Reprises : *Un fils de famille*[1], comédie en trois actes, de Bayard et Biéville ; le *Chapeau d'un horloger*[2], comédie en un acte de

1. DISTRIBUTION. — Le colonel Deshayes, M. *Lafontaine*. — Armand, M. *Duményy*. — Kirchet, M. *Numès*. — Frédéric, M. *Maury*. — Canard, M. *Torin*. — Laridon, M. *Dauvilliers*. — François, M. *Grandey*. — Mad. Laroche, Mme *Desclauzas*. — Pomponne, Mme *Grimault*. — Emmeline, Mme *Suzanne Avril*. — Marianne, Mme *Médal*.

2. DISTRIBUTION. — Rodrigue, M. *Calmettes*. — Amédée, M. *Galipaux*. — Gonzalès, M. *Gauthier*. — Robineau, M. *Boudier*. — Dollar, M. *Goujet*. — Stéphanie, Mme *Suger*. — Henriette, Mme *Lucy Gérard*.

Mme Emile de Girardin. — *Un fils de famille*, qui était autrefois une comédie-vaudeville en trois actes, fut représentée pour la première fois sur le Théâtre du Gymnase-Dramatique, le 26 novembre 1852. Je vous mentirais si je vous disais que la pièce, qui date de quarante-deux ans, n'a pas vieilli. Ce petit roman, la lance au poing et le sabre au côté, est pourtant conduit avec une véritable habileté ; les détails en sont vifs et ingénieux. Il y a là deux personnages qui, seuls, auraient suffi au grand succès de la pièce : l'un, Kirchet, maréchal des logis ; l'autre, M. le colonel des lanciers. Kirchet, le type excellent du troupier naïf, bon diable, solide au poste, pas grammatical, sensible aux beaux yeux de la cantinière, volontiers accessible à Bacchus, droit comme un pieu devant la consigne, passant avec douceur la main sur sa formidable moustache dans les situations difficiles, et ne connaissant que son drapeau et les amis. M. le colonel des lanciers, démentant la réputation consacrée des colonels à l'eau de rose, autrefois tant aimés au Gymnase, a le cœur chaud, l'œil prompt et le sang vif, la parole brève, la pointe de son épée au bout de sa parole, l'impatience du commandement et l'âme généreuse, quoique rude en apparence... De la brillante interprétation d'autrefois Lafontaine reste seul. Et c'est avec le plus vif plaisir que le public d'aujourd'hui a vu reparaître dans un de ses meilleurs rôles, l'artiste aimé. Le *Fils de famille* ne se conçoit pas plus sans M. Lafontaine dans le colonel que le *Courrier de Lyon* sans

Paulin Ménier dans Chopart. Le fait est que M. Lafontaine y est parfait d'autorité, joignant la bonté à la raideur et réalisant au naturel le type des auteurs. Nous sommes de ceux qui ont vu Lesueur dans Kirchet : cela ne nous a pas empêché de nous amuser beaucoup de l'interprétation de M. Numès, excellent dans le célèbre sous-officier M. Dumény, qui avait déjà joué à l'Odéon le rôle d'Armand y est vraiment élégant et distingué. Le Gymnase a bien fait de s'attacher de nouveau ce charmant acteur, qui a l'allure d'un homme du monde. C'est une séduisante veuve que Mlle Suzanne Avril ; c'est une jolie cabaretière que Mlle Grimault. Mme Desclauzas a légèrement glissé dans la caricature. Elle a fait rire quand même et a porté, comme d'habitude, sur un public bienveillamment disposé. La vieille pièce et la nouvelle interprétation lui ont beaucoup plu.

Quelle délicieuse bouffonnerie que le *Chapeau d'un horloger*, autre création de Lesueur, reprise plus tard par Saint-Germain et par Jolly ! C'est maintenant Galipaux qui joue Amédée avec une verve bondissante, qui n'est peut-être pas dans la tradition, mais qui est tout de même bien amusante... *Un fils de famille* et *le Chapeau d'un horloger* formaient un excellent spectacle de Jour de l'An. Ce fut lui qui défraya les derniers jours de l'année.

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
La Chrysalide, comédie en 1 acte....	1er janvier	1	6
Marthe, comédie en 1 acte...........	»	2	7
La Duchesse de Montélimar, com. en 3 actes..........................	»	2	7
* *Une Dette de jeunesse,* c. en 3 act.	11 janvier	2	17
* *Famille,* comédie en 3 actes........	30 janvier	13	89
* *La Filleule de Cabasson,* c. en 1 act.	1er février	15	65
* *Le Pélerinage,* comédie en 4 actes..	6 avril	1	8
* *Le Guet-apens,* comédie en 1 acte..	8 avril	7	47
Ma Gouvernante, comédie en 4 actes.	8 mai	3	23
Nos Bons villageois, com. en 5 actes.	19 septemb.	4	40
* *Pension de famille,* c. en 4 actes..	27 octobre	8	48
La Question d'argent, c. en 5 actes..	6 décembre	1	10
Le Chapeau d'un horloger, com. en 1 acte...........................	22 décembre	3	7
Un Fils de famille, com. en 3 actes..	»	3	7

* Ce signe, placé devant le titre des pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

Le Théâtre de la Renaissance, entre les mains de Mme Sarah Bernhardt, s'était tout de suite élevé au premier rang dans le classement hiérarchique des théâtres de genre. Le travail qu'accomplissait la brillante comédienne était fait pour étonner. Toujours sur la brèche, jouant souvent deux fois, dans la même journée des rôles écrasants, Mme Sarah Bernhardt était l'âme de cette petite scène, ou tout était son œuvre. Décors, costumes, accessoires, mise en scène, il n'était pas un point de tout ce qui touchait à ce théâtre dont elle ne s'occupât elle-même avec ce goût, ce raffinement, cet art, qui en ont fait non-seulement la plus remarquable comédienne de notre temps, mais encore l'artiste la plus accomplie qu'on ait vu jamais. L'année s'ouvre avec elle, par *la Dame aux Camélias*, et tous les jours, en se préparant pour le soir, à l'agonie de Marguerite Gautier, elle répète dans l'après-

midi, la pièce nouvelle. Et elle ne se contente pas de répéter pour elle, elle fait jouer tout le monde autour d'elle, animant chacun du feu sacré qui l'anime et qui lui prépare de grands, de mérités succès, des triomphes mêmes, le mot n'est pas trop fort pour exprimer l'admiration, l'adoration, en laquelle le public parisien tient l'incomparable tragédienne.

24 JANVIER. — Première représentation *d'Iseyl* [1], drame en quatre actes, de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand, avec musique de M. Gabriel Pierné. — L'action d'*Iseyl* se passe dans l'Inde six siècles avant Jésus-Christ, et la donnée, très simple, peut se résumer en quelques lignes. Le Prince, dès son avènement au trône, est converti à la vie méditative et charitable par un Yoghi, sorte de cénobite errant, qui l'entraîne

1. DISTRIBUTION. — La princesse Harastri, Mme *Marie Laurent*. — Izeyl, Mme *Sarah Bernhart*. — Une mère, Mlle *Marie Grandet*. — Les sept princesses : Première princesse, Mlle *Yves Roland*. — Deuxième princesse, Mlle *Lara*, — Troisième princesse, Mlle *Maille*. — Quatrième princesse, Mlle *Bellanger*. — Cinquième princesse, Mlle *Dalcy*. — Sixième princesse, Mlle *Jerame*. — Septième princesse, Mlle *Derville*. — Yami, Mlle *Boulanger*. — Première femme du peuple, Mme *Lacroix*. — Deuxième femme du peuple, Mme *Evene*. — Troisième femme du peuple, Mme *Valentine*. — Quatrième femme du peuple, Mme *Sators*. — Une esclave, Mme *Tournier*. — Le prince, M. *Guitry*. — Le Yoghi, M. *De Max*. — Le Tukkuttuki, M. *Léon Noël*. — Scyndia, M. *Deneubourg*. — Un roi vaincu, M. *Montigny*. — Un tisseur d'étoffes, M. *Angelo*. — Le lépreux, M. *Lacroix*. — Ram Singg, M. *Fleury*. — Un prêtre, M. *Dupont*. — L'espion, M. *Piron*. — Çaravadjah, M. *Albouy*. — Un mineur, M. *Gérard*. — L'annonciateur des fêtes, M. *Brunière*. — Un pêcheur de perles, M. *Letellier*. — Le pauvre, M. *Magnin*. — Le gardien du sommeil, M. *Giraud*. — Premier homme du peuple, M. *Kolb*. — Deuxième homme du peuple, M. *Leroy*.

avec lui. Dès lors, le prince Çakiamoumi, devenu le maître de nombreux disciples, s'adonne à la prédication, et repousse toutes les tentations qui sont faites pour le ramener au monde. L'altière courtisane Izeyl, qui essaie à son tour de le vaincre par ses séductions, est conquise par cette vertu surhumaine et vivra désormais dans l'austérité et la pénitence. C'est le Christ et la Madeleine. Un acte purement mélodramatique suit ces deux premiers. Izeyl, que le prince Scyndia, frère et successeur du Maître, a voulu prendre de force, lui arrache son poignard et l'en frappe mortellement. Vous ne sauriez vous figurer combien Mme Sarah Bernhardt, si câlinement voluptueuse à l'acte précédent, a été, dans celui-ci sublime d'horreur tragique en racontant à la propre mère du prince les émouvantes péripéties du meurtre horrible. J'ose affirmer que l'art du tragédien ne peut aller au-delà! Le dernier acte est faible. Torturée, aveuglée par les vengeurs du prince Scyndia, Izeyl a la suprême consolation de recevoir les aveux du Maître qu'elle aime, et meurt dans un baiser. Le Bouddha et le Yoghi l'ensevelissent, comme dans le célèbre tableau de Girodet, Chactas et le père Aubry enterrent Atala.

A vrai dire, tout ceci est un peu incohérent. Le Maître nous semble étrange avec ses revirements successifs. Le Yoghi est plutôt un anarchiste moderne qu'un Indou préoccupé des macérations et de méditations. Les vers de MM. Silvestre et Morand ne sont pas tous d'une irrépro-

chable facture, les rimes *roses* et *choses*, *aime* et *suprême*, *hommes* et *sommes*, reviennent avec trop de fréquence. Quant au mot mort, il faut renoncer à compter combien de fois il est prononcé au cours de l'ouvrage; c'est le cas de dire! « Parlons-en moins souvent et pensons-y toujours ». L'idée de mort devrait ressortir du drame lui-même qui manque de sincérité. Néanmoins, il y a de superbes morceaux dans cette œuvre, des images hardies et de grandioses envolées. Et puis il y a Sarah, merveilleuse de tendresse, de passion, de douleur ou d'extase: elle embellit ce qui est déjà beau et transfigure ce qui l'est moins. Cette création lui a mérité une série d'ovations qui ont abouti à un véritable triomphe après la scène finale. M. Guitry a réalisé avec beaucoup de sobriété et de grandeur le personnage du Maître, et sa belle diction, un peu froide, en a bien fait valoir les curieuses prédications. M. de Max a fort heureusement composé et déclamé avec puissance le rôle du Yoghi. Enfin Mme Marie Laurent, dans la mère qui réclame son enfant; N. Deneubourg, et M. Léon Noël dans le Tukkuttuki, un rôle fort indigne de son admirable talent: tous se sont parfaitement acquittés de leurs tâches mauvaises. La mise en scène, artistique et luxueuse, mériterait, à elle seule, une description détaillée. Le superbe décor du troisième acte a provoqué particulièrement notre enthousiasme. Costumes, mouvements de la figuration, murmures de la foule, tout cela vaut la louange y compris, en première ligne, la discrète

et intéressante musique de M. Pierné, conduite, sous la scène par M. Joseph Archainbaud. Et pour se délasser parfois de ce rôle moderne, d'*Izeyl*, Mme Sarah Bernhardt dépouillait le personnage de la courtisane Hindoue et abordait, dans la tragédie classique, celui de la Phèdre, de Racine, que MM. Francisque Sarcey, Henri Bauër, Jules Lemaître et Eugène Letilhac vinrent tour à tour présenter au public des matinées, dans des conférences ou, tout en discutant l'œuvre classique elle-même rendait un hommage éclatant à son admirable interprète.

Le 25 FÉVRIER. — Mme Sarah Bernhardt offre aux étudiants, la représentation d'*Izeyl*. Salle entièrement composée de jeunes hommes. La soirée est très chaude et très enthousiaste. La jeunesse, si gracieusement convoquée par la grande artiste, avait en masse répondu à son appel et l'a joyeusement fêtée. Bravos, rappels, fleurs. bouquets, couronnes, l'enthousiasme s'est manifesté sous toutes les formes, et Sarah Bernhardt semblait radieuse du bonheur de toute la salle. Sur une gerbe de fleurs, on lisait cette inscription: « Les étudiants de l'Association de Paris à Mme Sarah Bernhardt. » Pour la circonstance, le poète Armand Silvestre, l'un des auteurs d'*Izeyl*, avait improvisé quelques vers : *A la jeunesse*, qui, admirablement dits, entre le premier et le second acte, par Guitry, ont été accueillis par d'unanimes applaudissements. Voici ces vers d'une très belle facture et d'une inspiration toute juvénile :

O jeunesse, salut ! Fleuve aux ondes chantantes,
Qui fuis entre les bords immobiles du temps,
Qui fais jaillir des fleurs aux rives que tu tentes,
Qui reflètes l'azur des grands cieux éclatants !

O jeunesse, salut ! Fleur virile des âmes,
Où germe le secret des esprits immortels,
Où la clé d'or du rêve ouvre encore des Sézames,
Où le culte du Beau garde encor des autéls !

Toi qui portes au cœur cette gloire ingénue,
De croire et d'espérer, d'aimer et de souffrir,
Sur le seuil d'*Izeyl*, oh ! sois-la bienvenue...
On y chante les maux que rien ne peut guérir...

Tout ce que la pitié sublime tient en elle,
Tout ce qui nous fait grands et brisés tour à tour...
Toi qui portes au cœur une amour éternelle,
Viens écouter des vers où tout parle d'amour !

Toi que l'art fait vibrer d'un généreux délire.
Qui plus haut que le vil réel, mets ton souci,
Toi qui réponds encore aux appels de la lyre
Comme au chant des clairons, ô jeunesse, merci !...

Entre le second et le troisième acte, les délégués de l'Association des étudiants se sont présentés dans la loge de Mme Sarah Bernhardt et l'ont chaudement félicitée et remerciée.

3 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) de *Fédora* [1], drame en quatre actes, de

1. DISTRIBUTION. — La princesse Fédora Romazoff, Mme *Sarah Bernhardt*. — La comtesse Olga Soukareff, Mme *Gilberte Fleury*. — Dimitri, Mme *Seylor*. — La comtesse de Tournis, Mme *Saryta*. — La baronne Ockar, Mme *Boulanger*. — Marka, Mme *Maille*. — Loris Ipanoff, M. *Guitry*. — De Siriex, M. *Angelo*. — Rouvel, M. *Deneubourg*. — Gretch, M. *Montigny*. — Tchileff, M. *Lacroix*. — Cyrille, M. *Piron*. — Le

M. Victorien Sardou. — On adressa autrefois plusieurs reproches à cette *Fédora*. On a prétendu que Sardou avait « refait » le *Drame de la rue de la Paix*, parce que, dans les deux pièces, à un certain moment, on trouve une situation analogue. A ce compte, il n'y aurait jamais rien de nouveau. Toutes les fois qu'une femme tromperait son mari, il faudrait se rappeler l'histoire de Vénus et de Vulcain, et si deux frères ne s'aiment pas, dire que cela est pris dans la Bible. On a dit également que la pièce n'était pas littéraire. Sans doute, on entend par là qu'elle ne contient pas de longues tirades construites selon les règles connues de la rhétorique. Ce n'est point en effet, la méthode de M. Sardou qui s'efforce avant tout, de donner l'illusion de la vie réelle. Non-seulement il ne procède pas par monologues, à la façon de Racine ou de Victor Hugo, mais, de propos délibéré, il met un certain désordre, un désordre savant dans le développement de ses scènes ou de ses conversations. *Fédora* en contient de nombreux exemples, parmi lesquels nous citerons, au commencement et à la fin, l'enquête faite par l'officier de police Gretch et l'aveu de la princesse. Un classique ou un romantique d'ancienne école n'aurait pas manqué d'écrire cette confession sous forme de récit gradué, à peine interrompu trois ou quatre fois. M. Sardou la con-

docteur Loreck, M. *Dupont*. — Boroff, M. *Praxt*. — Boleslas Lazinsky, M. *Albouy*. — Désiré, M. *Brunière*. — Bazile, M. *Guiraud*. — Le suisse, M. *Kolb*. — Le docteur Muller, M. *Magnin*. — Ivan, M. *Vendôme*. — Serge, M. *Montagne*.

duit par phrases hachées, sans plan apparent. Mais il parvient ainsi bien plus aisément à nous faire croire que nous assistons à une scène vraie. La plus longue tirade de M. Sardou a sept lignes, et neuf fois des points suspensifs l'entrecoupent. Pas littéraire, si l'on veut, puisque ce n'est pas fait pour être lu, mais théâtral incontestablement et produisant, de l'autre côté de la rampe, un effet saisissant.

Fort applaudie avec sa merveilleuse interprète, *Fédora* est une œuvre pathétique, habile, entraînante, curieuse, amusante... Nous avouerons que M. Sardou ne nous a jamais intéressés davantage. Mais l'auteur a plusieurs fois prouvé qu'il valait mieux qu'un simple montreur de lanterne magique et qu'il savait s'élever jusqu'à la philosophie. Dans *Fédora*, la philosophie manque. Il reste donc l'amusement qui grandit d'heure en heure, et qui se transforme en émotion, grâce à la perfection obtenue dans les détails, et grâce à l'inattendu des péripéties qui se succèdent sans se ressembler.

On sait que l'interprétation repose presque exclusivement sur les deux interprètes. La *voix d'or* de Phèdre n'a point dans *Fédora*, l'occasion de se développer. De la première à la dernière scène, la princesse Romazoff est dans un état perpétuel de fièvre qui ne prête guère aux modulations de la sirène. Les paroles d'amour elles-mêmes sont mêlées d'agitation fébrile. C'est par l'expression et le geste qu'elle s'empare du public, le domine, l'émeut et le tient palpitant. Son jeu

muet est plus admirable encore que son jeu parlé. Toutes les impressions se peignent sur son visage, elle a des frissons et des tremblements nerveux d'un réalisme saisissant. En un mot, elle vit son rôle. Jamais Mme Sarah Bernhardt n'a mieux joué, et jamais elle n'a été plus justement acclamée. M. Guitry s'est fait applaudir, surtout au dernier acte, pour quelques phrases dites avec une émotion franche et sincère. *Fédora*, avait été admirablement remontée. Des décors superbes, des toilettes étincelantes, une interprétation de premier ordre, nous rendaient cet ouvrage intéressant et dramatique et qui à partir du 25 avril, était accompagné sur l'affiche, par l'*Ecureuil* [1], un petit acte de M. Sardou, représenté jadis au Théâtre des Variétés.

Le 10 mai, Mme Sarah Bernhardt, soucieuse des intérêts des humbles, avait organisé, dans la journée, une représentation extraordinaire, au bénéfice de l'association des machinistes de Paris. Le 26 du même mois, *les Rois* de M. Jules Lemaître reparaissaient, pour deux soirées, sur l'affiche. Puis, les spectacles s'entrecoupaient variés, jusqu'au 9 juin, soirée fixée pour la fermeture annuelle, et dans laquelle, le théâtre de la Renaissance offrait au public un spectacle coupé, composé des premier et deuxième actes de *Phèdre*, *Jean Marie* [2], drame en un acte, en

1. Distribution. — Arnaud, M. *Deneubourg*. — Poirier, M. *Lacroix*. — Un russe, M. *Piron*. — Henriette, Mlle *Delille*.
2. Distribution. — Thérèse, Mme *Sarah Bernhardt*. — Jean-Marie, M. *Guitry*. — Joël, M. *Piron*.

vers, de M. André Theuriet, et le quatrième acte de *Rome vaincue* [1] le beau drame un vers de M. Alexandre Parodi, le tout était précédé d'une savante et spirituelle conférence de M. Francisque Sarcey.

17 SEPTEMBRE. — Réouverture. Première représentation (à ce théâtre) de *la Femme de Claude* [2], pièce en trois actes de M. Alexandre Dumas fils ; première représentation de *Patron Bénic* [3], scènes de la vie maritime en un acte de M. de Wailly. — La Césarine de M. Dumas est bien la créature la plus perverse dont le vice effronté puisse offrir le modèle. Elle a trompé Claude avant le mariage, et le trompe de plus bel après, et cela par pure dépravation, car elle n'aime rien, pas plus ses amants que son mari. Elle est au-dessous de la bête, n'ayant même pas l'instinct d'aimer ses petits. Deux enfants sont nés de ses fantaisistes amours : elle a laissé mourir l'un et tué l'autre. On dit que Dieu réserve au cœur des mères plus d'amour encore pour l'enfant qui a failli leur coûter la vie. La femme de Claude avait été mise en grand danger par la naissance de la pauvre petite victime : cela ne l'a pas empêchée

1. DISTRIBUTION. — Posthumia, Mme *Sarah Bernhardt*. — Opimia, Mme *Mellot*. — Fabius, M. *Dupont*. — Lucius, M. *Piron*. — Festus, M. *Brunière*. — Kaeso, M. *Gérard*.

2. DISTRIBUTION. — Césarine, Mme *Sarah Bernhardt*. — Edmée, Mme *Valdey*. — Rebecca, Mme *Delisle*. — Claude Ruper, M. *Guitry*. — Cantagnac, M. *Deval*. — Antonin, M. *De Max*. — Daniel, M. *Montigny*.

3. DISTRIBUTION. — Yan Bénic, M. *Jean Coquelin*. — Pierre Melliot, M. *Laroche*. — Marie, Mme *Marthold*. — Etienne, Mme *Seylor*.

de s'en débarrasser. Mais, en voyant elle-même la mort de si près, elle a beaucoup réfléchi dit-elle et le résultat de ses réflexions a été son retour fatal sous le toit du mari. Claude ne s'en émeut pas. Sa femme peut rentrer, si bon lui semble, à la maison ; elle n'y retrouvera plus de mari. Claude ne veut cependant pas recourir à une séparation qui, pense-t-il, ajouterait la honte au ridicule. Pour lui, il s'est réfugié dans un travail qui, désormais, le passionne et l'absorbe entièrement, l'invention d'un nouveau système de canon qui doit donner à la patrie, pour le jour de la revanche, la force invincible dont son bon droit aura besoin.

En opposition avec la nature odieusement avilie de Césarine, Claude Ruper personnifie l'honnêteté, la grandeur d'âme, toutes les délicatesses du cœur, toutes les vertus, la foi et l'enthousiasme... Autour de lui, se groupent sympathiquement son élève Antonin, qu'il a recueilli pauvre et sans famille et dont il a fait son frère d'adoption ; son ami, Daniel, un apôtre en quête du pays d'Israël qu'il veut aller conquérir, lui seul, au nom du droit des nationalités, pour en faire le territoire politiquement accrédité de la race juive ; Rébecca, la fille de Daniel, une nature idéale, un ange du ciel qui passe dans la vie de Claude pour lui dire qu'elle l'aime d'amour mais que, séparés par les lois humaines, ils ne seront unis que dans le séjour des âmes immortelles. Ces trois caractères d'élite et l'amour de la patrie emplissent le cœur de Claude. Aussi est-il main-

tenant à l'abri de toute faiblesse et de toute concession à l'égard de son indigne femme, si habile qu'elle soit à la séduction. Vainement met-elle en jeu toutes ses grâces félines, ses larmes, ses fascinations, ses remords, son âpre désir même du pardon à gagner par le repentir ; et en vérité, il y a un moment où la malheureuse voudrait sincèrement être aimée de nouveau par son mari, et elle aussi essayer de l'aimer ; mais c'est bien fini. Claude la repousse irrévocablement de toute la hauteur de l'honnêteté répudiant le vice et ses hontes et ses hypocrisies. Il répugne, malgré tout, à tentative de la renouveler l'épreuve. Il exhorte ensuite sa femme sur le ton le plus décisif à respecter les affections saintes qu'il a consacrées. Comme mari, il n'a pas usé du droit de la tuer ; mais il lui déclare qu'elle mourrait de sa main, si jamais il avait à défendre contre elle son pays, ses amitiés sur la terre et ses espérances dans le ciel, c'est-à-dire son invention patriotique, Antonin et Rebecca.

Cette menace fait pressentir le dénouement. Un espion, aux gages d'une puissance étrangère, a soigneusement recueilli les renseignements qui lui permettent d'être absolument maître de la femme de Claude. Il l'oblige ainsi à s'emparer d'un cahier où se trouve la description détaillée du fameux canon. Ce cahier est dans un coffre de fer dont Antonin a la clef. Césarine séduit Antonin, en fait son amant, et sous prétexte de venir reprendre une grosse somme d'argent, que précédemment le naïf amoureux, abusé par une

manœuvre de sa façon, a consenti à lui garder dans le coffre, elle escamote le précieux cahier. Antonin, déjà bourrelé de remords comme traître à l'amitié, se met bravement en devoir d'étrangler Césarine pour ressaisir le secret de l'invention ; mais elle va pouvoir lancer le cahier par une fenêtre au bas de laquelle l'espion se tenait à l'affût quand, au bruit de la lutte, Claude est accouru, un fusil à la main, et tue sa femme.

« Maintenant, commande-t-il à Antonin, viens travailler ! »

C'est donc, on le voit, la vengeance de l'inventeur patriote plus que celle du mari trompé, et la pièce se résume, comme enseignement, dans le premier pardon du mari, dans sa philosophie toute chrétienne, dans son mépris ensuite pour la femme avilie et dans sa mansuétude envers le trop fragile Antonin, qui n'a pas su se fortifier assez contre la fascination de la dangereuse sirène. Tout en admirant, comme il convenait, le sentiment d'honnêteté, le souffle généreux et patriotique qui inspiraient en plus d'un endroit, cette œuvre curieuse, la critique d'il y a vingt ans déplora, au point de vue du théâtre, l'égarement, l'erreur énorme du dramaturge, qui montrait tout à coup un inconcevable parti-pris de dédain pour les nécessités de la scène. « Il semble, disait-on, vouloir tenir le spectateur à sa discrétion. Le penseur tantôt monte en chaire et tantôt à la tribune, interrompant l'acteur au grand dommage, hélas ! de l'auteur dramatique. Tout entier à ses découvertes personnelles, qui pren-

nent à ses yeux l'importance de révélations nouvelles, dans le domaine de la morale, de la philosophie, de la science et de la religion, il fait de ses personnages des apôtres illuminés, sans doute, un homme doué comme M. Alexandre Dumas fils, du grand art de dire toutes choses avec une conviction si pénétrante, une si pittoresque originalité de la forme et un esprit si brillant, fait œuvre de maître lorsqu'il répète, à sa manière, de nobles et belles vérités ; mais c'est au théâtre qu'il convoque son public : restons donc au théâtre et dans les lois du théâtre... » Constatons avec un vif plaisir que les spectateurs d'aujourd'hui, on ne peut mieux préparés par le symbolisme des pièces d'Ibsen et autres norwégiens, ont fait cette fois, à l'œuvre singulièrement puissante de notre grand auteur, le succès qu'elle mérite. Mme Sarah Bernhardt a été effroyablement vraie dans le rôle de la femme de Claude, une exception plutôt qu'un type, heureusement ! La façon dont elle écoute le récit de Gantagnac, celle dont elle joue la grande scène du second acte avec Claude et la scène de la séduction d'Antonin sont tout simplement admirables : que dire de plus ! Ah ! la grande, l'incomparable, l'unique artiste ! M. Guitry est supérieur dans le rôle de Claude, supérieur à ce qu'il a jamais été dans Cantagnac, dans Antonin et dans le juif Daniel, MM. Deval, de Max et Montigny ne méritent que des éloges, comme aussi Mme Valdey, dans Edmée, la femme de chambre.

La *Femme de Claude* était précédée d'un petit

acte, que son jeune auteur, M. G. de Wailly, avait modestement appelé « scènes de la vie maritime. » Il s'agit d'un brave marin qui s'aperçoit, au bout de dix ans, que l'enfant, qu'il est habitué à considérer comme son neveu, est le fruit d'une faute de sa femme, la Belle Boulonnaise, avant le mariage. Son premier mouvement a été de faire un mauvais coup. Son second, vu la vaillance du moussaillon au milieu de la tempête, est de pardonner. Il va même jusqu'à adopter l'enfant qui, ainsi, n'appellera plus Marie, sa tante, mais sa mère. Le rôle du *patron Bénic* devait être créé par M. Léon Noël et les échos des répétitions nous avaient appris que l'excellent artiste le jouait avec une vérité, une sincérité, une rondeur et une émotion dont il a le secret habituel. Mais M. Léon Noël quitta la Renaissance ; il fallut trouver un autre Bénic : c'est le jeune Jean Coquelin, qui a dû se vieillir outre mesure pour représenter le vieux loup de mer, et qui se tire avec une rare aisance de cette tâche difficile.

31 OCTOBRE. — Première représentation de *Gismonda* [1], drame en quatre actes et cinq

1. DISTRIBUTION. — Gismonda, duchesse d'Athènes, Mme *Sarah Bernhardt*. — Almerio, M. *Guitry*. — Zaccaria Franco Acciaïoli, M. *Deval*. — Sophron, évêque d'Athènes, M. *De Max*. — Jacques Della Carceri, M *Deneubourg*. — Agan Centurione Giustiniani, M. *Brunière*. — Léonard de Tocco, M. *Laroche*. — Jacques Lusignan, M. *Monrose*. — Basiliades, médecin et astrologue, M. *Mevisto*. — Agnello Acciaïoli, Mlle *Seylor*. — Dom Bridas, gouverneur, M. *Chameroy*. — Stradella, capitaine d'armes, M. *Angelo*. — Gregoras Dakos, chambrier du palais, M. *Montigny*. — Mataxas,

tableaux, de M. Victorien Sardou. — Comment se fait-il, demandait-on à l'auteur de *Gismonda*, que, pouvant choisir entre tant de milieux historiques familiers au public, vous soyez allé chercher le milieu du duché d'Athènes, si spécial et si peu connu! Et le maître de répondre : « C'est précisément pour cela que je l'ai choisi. Il y a quelque injustice dans notre ignorance de ce duché qui semble de création shakespearienne et dont l'existence s'est prolongée au-delà de deux siècles avec des viscissitudes très diverses et souvent très dramatiques. On est trop accoutumé chez nous à ne plus compter avec Athènes depuis les Romains, et le rôle qu'elle a joué pendant toute la période byzantine y demeure à l'état de livre fermé. Il serait pourtant assez doux à notre amour-propre national de se souvenir qu'en ces temps anciens Athènes fut fief de France, que son premier duc Othon de la Ro he, un Franc-Comtois, fut notre compatriote, et que ses successeurs, en important notre civilisation au Pirée, y firent fleurir les nobles pratiqnes et les beaux gestes de la chevalerie. Moi, j'avoue que cela me passionne... Sans compter que rien n'est amusant comme d'étudier dans les Chroniques et Mémoires publiés par Buchon, l'existence, en

majordome, M. *Piron*. — Simonetti, écuyer, M. *Castelli*. — Christofano, sacristain, Spiridion, bedeau, Pasquale, jardinier en chef, M. *Lacroix*. — Tiberio, page, Mme *Delisle*. — Andrioli, page, Mme *Yves Roland*. — Francesco, fils de la duchesse, *La petite Deschamps*. — Thisbé, Mme *Marthold*. — Cypriella, Mme *Darley*. — Donnata, abbesse, Mme *Grandet*. — Leonarda, Mme *Even*. — Epiphane, Périclès, enfants de chœur, Mmes *Bellanger* et *Dalcy*.

pleine ville de Périclès, de ces barons chrétiens venus de Franche-Comté, de Bourgogne, des Flandres, d'Italie, etc., et le désaccord de leurs mœurs féodales avec tous les souvenirs de la classique antiquité. Cela fait penser à la rencontre d'Hélène et de Faust dans Gœthe. Il est plaisant de les voir installés sur l'Acropole avec leurs mœurs guerrières, leurs idées chrétiennes et une ignorance absolue de ces temps anciens dont les héros ne leur apparaissent que comme des chevaliers moyen-âgeux. Pour eux, Miltiade et Thémistocle sont des ducs d'Athènes, Ulysse un croisé qui quitte son château pour aller, avec ses barons, combattre les Sarrasins de la ville de Troie où règne le sultan Priam, et punir le chevalier félon Pâris, ravisseur de la princesse Hélène « dans un pèlerinage » comme dit ce bon Ramon Munstaner. Et tranquillement, ils succèdent à ces chevaliers d'autrefois, s'intitulent ducs de Naxos, comtes de Céphalonie, barons de Patras, d'Ithaque, de Corinthe, mènent exactement dans leurs castels bâtis sur le modèle de Coucy, de Manlhéry, de Clisson, de Pierrefonds, l'existence qu'ils mènent au pays natal, avec leurs pages, écuyers, fauconniers, chapelains et jongleurs. Et ce ne sont que fêtes, joutes, tournois et ripailles. De quoi le Parthénon a le droit d'être bien étonné... »

Ce n'est pas d'ailleurs, pendant cette période française du duché d'Athènes que se passe le drame de M. Sardou, c'est pendant la période Florentine, celle des Acciaïoli, qui gouvernèrent

pour le roi de Sicile sous la régence de Gismonda, tutrice de son jeune fils Francesco, après la mort de Nério II. Ce sont les amours de cette princesse avec Almerio, fils du gouverneur de Nauplie, qui lui ont inspiré sa fable. Ces amours sont historiques; mais il s'y mêle une si large part de légende que l'illustre dramaturge s'est permis plus d'une fois de côtoyer l'histoire et de prendre avec elle bien des libertés. Et puis, il s'agit d'une époque si peu connue, de mœurs à la fois sauvages et raffinées, où le meurtre entrait souvent dans les habitudes régulières de la vie, où l'on mêlait facilement le crime à l'amour, la haine à la politique! La vieille Athènes ne revit-elle pas magnifiquement dans le superbe décor du premier acte, dont le fond représente l'Acropole, le Parthénon, l'Erechthéion, la Pinacothèque et les Propylées, avec, au premier plan, la statue récemment découverte, de Vénus Aphrodite, idole païenne que la duchesse ordonnera de détruire. Aphrodite se vengera... Veuve du duc Nério, régente et tutrice de son enfant aujourd'hui âgé de six ans, la troublante Gismonda n'a de goût, à dire vrai, pour aucun des quatre jeunes et puissants seigneurs qui aspirent à sa main. Un cinquième se présente, qui fut autrefois déjà son fiancé, avant qu'elle devint l'épouse de Nério : c'est Zaccaria Franco, rentrant après sept ans d'exil passés à la cour du sultan Mourad, et bien déterminé, ainsi qu'il le dit au chambrier du palais Gregoras, dont il fait son confident et bientôt son complice, bien déterminé à suppri-

mer l'obstacle, le petit Francesco, sans lequel le duché ferait retour de plein droit à l'heureux mari de Gismonda.

L'occasion scélérate ne se fait pas longtemps attendre : le jeune Francesco a voulu voir de trop près certain tigre royal arrivé de l'Inde : il est tombé dans la fosse. La terrible bête féroce n'en fera qu'une bouchée, si personne ne vient lui arracher son innocente proie. Alors, en présence de l'évêque Sophron, Gismonda s'écrie : « Ma main, je le jure sur la croix, ma main à celui qui sauvera mon enfant ! » Personne ne bouge.... Si, pourtant, un homme a sauté dans la fosse, et le voici déjà qui, le bras couvert de sang, rapporte sain et sauf le petit Francesco, tout heureux d'en être quitte pour la peur... Quel est le sauveur? Un fauconnier du palais, un valet, Almério, le bâtard d'un noble vénitien et d'une laveuse de vaisselle !... Et Gismonda a juré : elle est liée envers lui, devant Dieu !

Tel est l'intéressant baisser de rideau du premier acte. Le second décor, aux larges perspectives, est la reproduction fidèle du temple de Dafni, sur la route d'Eleusis, devenu couvent des Bénédictins et sépulture des ducs d'Athènes. L'église existe toujours, paraît-il, avec ses très belles mosaïques et la trace des arcades du cloître est encore très apparente dans le jardin abandonné... C'est dans ce lointain couvent qu'à la veille des fêtes de Pâques, Gismonda tenant compagnie à son enfant, grelottant la fièvre, fait une très pieuse retraite, attendant le retour de

l'évêque qu'elle a envoyé au Pape pour le supplier de la relever de son vœu. L'évêque revient, mais hélas! il rapporte une réponse négative : le Pape s'est déclaré impuissant à annuler une promesse faite sur la sainte croix, et à moins qu'Almerio la délie lui-même publiquement, Gismonda devra, sous peine d'excommunication, tenir son serment solennel.

Almerio a déjà pour lui le peuple, offensé en la personne d'un des siens qu'on dédaigne; il se couvre de gloire, en tuant de sa propre main le chef d'une bande de pirates débarqués à Marathon et obtient, pour prix de sa victoire, le comté de Soula. « Celui-là, au moins, est un homme! » pense Gismonda. Mais l'orgueil est le plus fort : elle n'épousera pas, quoi qu'il fasse, le bâtard d'une servante.

Le troisième acte nous introduit dans la chambre, de très belle architecture romane byzantine, où la duchesse a fait venir le valeureux guerrier, moins ambitieux du pouvoir que passionnément amoureux d'elle, et d'elle seule! C'est là qu'elle obtient d'Almerio, à genoux devant son idole, une promesse formelle de publique renonciation, moyennant quoi elle lui appartiendra. « Retourne à ta cabane et laisse la porte ouverte cette nuit, » lui dit-elle à l'oreille.

Quand le rideau s'ouvre, au quatrième acte, nous montrant la dite cabane, voisine d'un petit temple en ruines sur la colline des Nymphes, le sacrifice est consommé... La duchesse, heureuse et confuse, regagne hâtivement son palais

à la faveur de la nuit obscure... Elle entend des pas et se dissimule adroitement derrière les arbres touffus : c'est le traître Zaccaria Franco et son vil complice. Elle apprend alors que si l'enfant est tombé dans la fosse au tigre, c'est qu'il y a été poussé par l'infâme Gregoras, et comme Zaccaria va pénétrer dans la hutte d'Almerio et le frapper lâchement pendant son sommeil, elle surgit, vengeresse, et lui fend la poitrine d'un coup de hache.

Le dernier décor nous représente la superbe basilique, érigée par les croisés dans l'Erecthéion, où s'avance, le front couronné de fleurs, au son des orgues et des cantiques religieux, à travers la fumée des encensoirs, la procession des fidèles venant déposer au pied de l'autel leurs verts rameaux : c'est la fête de Pâques fleuries, au milieu de laquelle, en présence de l'évêque officiant, Almerio va tenir sa parole en relevant publiquement de son vœu la duchesse Gismonda. Mais, à ce moment solennel, un tumulte se produit dans la sainte église : Grégoras paraît et accuse devant tous Almerio d'avoir assassiné Zaccaria. Almerio ne se défend point: pour sauver l'honneur de sa souveraine, il se laissera traîner au supplice. Une telle grandeur d'âme a raison de l'orgueil de Gismonda; elle avoue sa honte et tombant à genoux devant ce héros, elle lui demande humblement la grâce de devenir son épouse. Et vaincus enfin par la valeur et la conduite chevaleresque du bâtard, les nobles seigneurs tirent leurs épées du fourreau et jurent

par elles d'être fidèles au nouveau duc d'Athènes.

Telle est, dépouillée d'un fatras historique entaché d'un pédantisme qui, d'ailleurs, ne nous a point déplu, et auquel se mêlent quelques scènes qui sentent l'arachronisme voulu, telle est, revêtue de costumes, où la recherche de l'exactitude le dispute à la richesse éblouissante, dans des décors superbes, donnant, dans un si petit cadre, l'étonnant sentiment des vastes proportions, telle est, sœur de la *Haine*, qu'on reprendra tôt ou tard, l'intrigue dramatique qui, maniée par un maître du théâtre, a fourni à la géniale artiste le plus merveilleux des thèmes et lui a permis de remporter l'un des plus grands et des plus incontestés succès de sa carrière déjà si glorieuse. Il suffit d'évoquer la scène de séduction du troisième acte ! Avec quelle grâce féline et quel charme vainqueur, avec quelle sobriété et quelle vérité en même temps, de quelle voix enchanteresse et avec quelle noblesse d'attitudes elle l'a rendue de façon inoubliable, méritant d'être bruyamment acclamée par la salle entière, subjuguée à l'instar d'Almerio !

Almerio, à la tête d'un superbe sauvage apprivoisé, c'est M. Guitry, le vrai mâle rêvé pour le rôle qu'il a composé avec autant d'autorité que de talent. Comment, d'ailleurs, cet acteur, ordinairement un peu froid, ne s'animerait-il point au contact d'une Sarah ! Et ce n'est certes pas un mince éloge à lui adresser que de dire qu'il a partagé son succès. M. de Max a la figure ascétique qui convient au grave personnage de l'évê-

que, il en a l'imposante grandeur d'allures, et le superbe débit. Ce n'est point le cas de M. Deval qui a conservé au rôle de Zaccaria le parler marseillais du Cantagnac de la *Femme de Claude :* magnifiquement costumé à la François Ier, sous les traits de Zaccaria, il tire de son rôle de traître, forcément ingrat, tout ce qu'il en pouvait tirer. Les autres rôles, plus secondaires, sont d'ailleurs tenus de manière irréprochable : celui de la nourrice par Mme Marthold, du petit Agnello par Mlle Seylor, du médecin aveugle par M. Mévisto, du misérable Gregoras par M. Montigny, des prétendants par MM. Laroche, Deneubourg, Brunière et Mourose ; tous concourent à l'éclat d'une soirée que le génie d'une Sarah Bernhardt, associé au prestigieux talent de Sardou, ce maître en l'art des *crescendos* dramatiques. a rendue triomphale.

Gismonda s'était emparée de l'affiche et ne semblait pas disposée à la quitter de si tôt. Mme Sarah Bernhardt avait inauguré, avec la nouvelle saison le samedi, des représentations de gala, pour lesquelles la haute société parisienne s'empressa de se faire inscrire. Le drame de M. Sardou inaugura les représentations aristocratiques, et le second spectacle fut donné avec *La femme de Claude.* Cependant l'ancienne sociétaire de la Comédie-Française, qui avait joué *Phèdre,* à plusieurs reprises durant le cours de l'année avec un succès considérable, voulut elle aussi célébrer l'anniversaire de la naissance de Racine. Pour ne pas faire concurrence à la mai-

son de Molière, dans l'hommage rendu au poète d'*Athalie*, elle la devança d'un jour. Le 20 décembre l'affiche de la Renaissance annonçait *Phèdre* [1], en même temps que la première représentation d'un à-propos, *La première* [2], de M. Edmond Haraucourt qui était chargé de faire également une conférence avant le spectacle. *La première*, c'était la première de *Phèdre*, commentée dans un élégant dialogue par Racine lui-même, sous les traits de M. Guitry; par Boileau, sous les traits de M. Jean Coquelin. Une jeune comédienne, Mlle Burch, débutait, dans cette pièce, par le rôle de la Champmeslé. La tragédie et la tragédienne furent portées aux nues et cette courte histoire de l'année à la Renaissance ne serait pas complète si nous n'enregistrions pas l'engagement, par Mme Sarah-Bernhardt, de M. Coquelin, qui jouait en ce moment à Lyon, et apportait au théâtre qui lui ouvrait sa porte une adaptation du *Falstaff* de Shakespeare, par Paul Delair, mort si prématurément après le succès de la *Mégère apprivoisée*, à la Comédie-Française, et la promesse de jouer, à côté de la belle Gismonda de la veille, le Sosie, d'*Amphytrion*. Cet engagement fit grand bruit. La Comédie-Française

1. DISTRIBUTION. — Phèdre, Mme *Sarah Bernhardt.* — Hippolyte, M. *Darmont.* — Thésée, M. *De Max.* — Théramène, M. *Piron.* — Panope, M. *Cérard.* — Aricie, Mme *Mellot.* — Œnone, Mme *Marie Grandet.* — Ismène, Mme *Seylor.* — Une jeune fille, Mme *Maille.*

2. DISTRIBUTION. — Racine, M. *Guitry.* — Boileau, M. *Jean Coquelin.* — Le marquis, M. *Monrose.* — Subligny, M. *Laroche.* — Floridor, M. *Montigny.* — Mlle Champmeslé, Mlle *Burckel.*

protesta, menaça d'un procès. Bref, l'année n'était pas finie que l'affiche de la Renaissance annonçait les représentations de M. Coquelin [1]. Au

1. Il y avait assez longtemps que cette question défrayait les gazettes pour qu'une solution vînt la trancher. On connaît les faits. En 1888, M. Coquelin, après trente ans de bons et loyaux services à la Comédie-Française, demandait la liquidation de sa pension et déclarait vouloir se retirer. La Comédie fut bien obligée d'acquiescer au désir du sociétaire. Coquelin donna sa représentation d'adieu, mais le comité avant de lui rembourser ses fonds sociaux, exigea que le transfuge s'engageât à ne plus jamais paraître sur aucune scène française, et surtout sur une scène parisienne. C'était inutile, puisque telle est la sanction du décret de Moscou. Le grand comédien s'exécuta néanmoins, signa l'engagement qu'on lui demandait, toucha ses fonds sociaux et partit pour la Russie, l'Amérique et autres pays. Depuis, il a reparu au Théâtre-Français, dans le répertoire, dans *Thermidor* et dans la *Mégère apprivoisée*, et la carrière de cette dernière pièce était loin d'être épuisée qu'il repartait de nouveau. On entendit parler de ses succès un peu partout, à Chicago, à Vienne et même aussi en province, ce contre quoi la Comédie se contentait de protester platoniquement. Mais soudain on apprend que Coquelin vient d'être engagé par Sarah Bernhardt et qu'il va jouer à la Renaissance, à côté de la grande artiste, et quoi? Du Molière! Le comité s'assemble, proteste, crie au mépris de la foi jurée, tonne contre son ancien camarade, qui serait aujourd'hui son doyen, l'accuse d'ingratitude. Un moment, on croit que les choses vont s'arranger, que l'éminent comédien va rentrer au bercail. Illusion! Sarah Bernhardt affiche Coquelin et la Comédie lance son assignation. Tel est l'historique de la question. Quelle est maintenant la situation de M. Coquelin? M. Coquelin reconnaît parfaitement qu'il viole le décret de Moscou, et qu'il le viole même doublement, puisqu'il l'a en quelque sorte sanctionné par un engagement personnel qu'il lui était loisible de ne pas prendre. Mais il se demande pourquoi, alors qu'il est plein de santé, de vie et de talent, on veut lui appliquer strictement une loi qu'on n'a pas invoquée contre plusieurs de ses camarades. Nous ne voulons pas prendre position pour l'une ou l'autre partie et nous n'avons pas la prétention de leur fournir des arguments dont leurs avocats sont amplement armés. Mais nous serions étonnés que les arguments de la défense de M. Coquelin ne s'appuyassent pas sur les précédents, créés par le Théâtre-Français lui-même. Geffroi, après avoir quitté la

mépris de tous ses engagements avec la grande maison qui lui reprochait de l'avoir quitté. Ce procès sera l'histoire de l'année qui va suivre. L'année 1894, à la Renaissance, se résumait en attendant dans le tableau suivant :

Comédie-Française, a joué à l'Odéon; M. et Mme Lafontaine, au Gymnase, à l'Odéon et au Vaudeville; Mme Favart, à l'Odéon; M. Talbot joue couramment en province... Ont-ils joué, jouent-ils de par autorisation spéciale? M. Coquelin a demandé par trois fois cette autorisation et on la lui a refusée. Pourquoi la lui a-t-on refusée, alors qu'on l'a accordée à d'autres?... Il peut sembler étonnant qu'on ne reconnaisse pas à un sociétaire retiré le droit de jouer... en province, alors que des sociétaires en exercice y vont constamment. Il s'agit, pour M. Coquelin, de Paris, il est vrai, et c'est ce qui a déterminé la Comédie-Française à agir. Elle a agi, en effet, comme on l'a vu. Quelle sera l'issue de ce procès? Nul ne peut le prévoir. La Comédie arguera de son droit, des tables de la loi, de la concurrence. M. Coquelin mettra en avant ses trente années de service, et sans doute aussi qu'il n'avait pas quitté la Comédie sans esprit de retour, mais que ce retour est devenu difficile en raison du procès qu'elle lui intente; qu'en tous cas, n'ayant à lui offrir pour le moment aucune création, elle ne peut avoir la prétention de l'immobiliser dans toute la maturité de l'âge et du talent. Et de débats piquants il ressortira surtout une chose. C'est que le décret de Moscou ne tient plus debout, qu'à d'autres temps il faut d'autres réglements, que les mœurs du théâtre, les conditions du comédien se sont modifiées depuis 1812, et qu'il appartient au ministre de 1895 de créer une réglementation nouvelle du Théâtre-Français, basée sur les besoins, sur les nécessités de l'époque. Ce procès regrettable n'était en somme la faute ni du Théâtre-Français ni de M. Coquelin. Il est le résultat d'une législation surannée.

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'annee. En mat.	Le s.
La Dame aux Camélias, dr. en 5 act.	1er janvier	1	28
* *Izeyl*, drame en 4 actes, en vers....	24 janvier	9	70
Phèdre, tragédie en 5 actes.........	26 mars	4	4
Fédora, pièce en 4 actes............	3 avril	3	56
L'Ecureuil, comédie en 1 acte........	25 avril		32
Les Rois, pièce en 4 actes...........	26 mai		2
Jean-Marie, com. en 1 acte, en vers.	9 juin		1
* *Patron Bénic*, comédie en 1 acte....	17 septemb.	2	35
La Femme de Claude, p. en 3 actes..	»	2	35
* *Gismonda*, drame en 4 actes......	31 octobre	9	59
* *La Première*, c. à-prop., en 1 acte.	20 décembre	1	1

* Ce signe, placé devant les titres des pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

En prenant la direction du théâtre des variétés, M. Fernand Samuel ne s'était pas dissimulé les lourdes charges qu'il acceptait. Cette année 1894 était la troisième de sa gestion et cette gestion n'avait pas été jusqu'ici des plus heureuses. Ce n'est pas que le jeune directeur manquât d'habileté et de clairvoyance. Mais les frais quotidiens considérables de ce théâtre le condamnaient fatalement au succès, et toute pièce nouvelle qui ne fournissait pas immédiatement un résultat dont toute autre scène eût été très satisfaite, devait céder la place à un autre spectacle que l'on espérait plus productif. Il ne nous appartient pas de rechercher les causes d'une situation qui semblait lourde parfois au jeune impressario du passage des Panoramas. Quelques-uns voulaiént le voir dans les engagements, à des prix jusqu'ici inconnus, qui, à eux seuls grevaient le budjet du

théâtre et qu'il était pourtant indispensable de conserver pour ne pas désorganiser par leur disparition à la tête de la colonne des Variétés, une troupe qu'il eût été difficile de refaire. Il n'en est pas moins vrai que sur cette scène du Boulevard Montmartre, où les succès dramatiques se chiffraient autrefois par des centaines de représentations, les pièces disparaissaient presqu'aussitôt qu'elles y étaient données et qu'on ne retrouve plus le total de cent représentations qu'avec ces petits actes qui servent de lever le rideau.

Le 1er janvier, le spectacle se composait des *Brigands*, précédé de son lever de rideau habituel : *Modes à l'entresol*. Spectacle des derniers jours de l'année précédente, qui devait encore faire les frais des premières semaines de l'année nouvelle.

25 janvier. — Première représentation de *L'héroïque Le Cardunois* [1], comédie en trois actes, de M. Alexandre Bisson. — Le Cardunois a un principe solidement établi : chaque fois qu'il trompe sa femme, il justifie sa désertion du toit conjugal par une action d'éclat susceptible de lui créer un alibi. C'est ainsi qu'il a à son actif des noyés repêchés, des chevaux domptés, des victimes secourues, et que nous le voyons revenir, à l'instant même, d'un incendie, les vêtements à

1. DISTRIBUTION. — Canasson, M. *J. Dupuis*. — Le Cardunois, M. *Baron*. — Ludovic de Pommerard, M. *Albert Brasseur*. — Justin, M. *Gobin*. — Pastourel, M. *Emile Petit*. — Mulot, M. *Ed. Georges*. — Guérinot, M. *Brunais*. — Mme Roussin, Mme *Mathilde*. — Eliane, Mme *Marcelle Lender*. — Caroline, Mme *Joissant*. — Rosalie, Mme *Diéterle*.

demi-consumés, mais fier d'avoir sauvé la vie à une pauvre mère nourrice de trois petits enfants. L'auréole de bravoure dont le Cardunois se pare si effrontément lui vaut l'admiration unanime de sa femme, de sa belle-mère pour qui il s'est d'ailleurs battu en duel et de ses domestiques. Cet homme courageux, pour se tenir prêt à tout évènement, prend chaque jour une leçon de boxe avec son valet de chambre, ancien prévôt de régiment, qui le traite en simple conscrit. Ce premier acte forme une exposition claire et piquante, et nous faisait présager une véritable comédie. Nous espérions voir Le Cardunois empêtré dans ses rendez-vous d'amours et dans ses mensonges héroïques à la fois. Mais il n'en sera pas question, et nous entrons dès lors dans la bouffonnerie toute pure, non sans regretter un peu les promesses du premier acte.

Deux amis de notre héros, agacés de ses prouesses qu'ils jugent devoir être mensongères, ont résolu de lui donner une leçon. Et cela d'autant plus que l'un d'eux aime la belle Mme Le Cardunois, et que l'autre soupçonne sa propre femme d'en tenir pour l'illustre sauveteur. Ils imaginent d'abord de l'imiter, et nous les voyons se vanter d'avoir tué un chien enragé et retiré de la Seine une intéressante famille. Mais ce n'est pas tout, et il va vous falloir admettre quelque chose d'un peu dur à digérer. Les amis jaloux ont soudoyé un affreux voyou qui se présente comme le père des enfants sauvés par Le Cardunois dans l'incendie imaginaire. La scène est,

d'ailleurs, plaisante; mais comment croire que Le Cardunois, qui a soupçonné à juste titre ses amis d'être les auteurs de cette fumisterie, puisse leur jouer le tour suivant! « Canasson, dit-il à l'Alphonse précité, tu suivras ces messieurs et les gratifieras de quelques bourrades, je viendrai à leur secours, et ce sera à la fois une douce vengeance et un nouvel exploit à ajouter à ma liste, » C'est réellement un peu fort comme ressort comique, mais enfin si nous acceptons la donnée, nous pourrons en rire, car elle est fertile en incidents amusants. Les choses ont mal tourné pour Le Cardunois : c'est sur lui principalement qu'ont tombé les horizons, et de plus son portefeuille et sa montre ont été pris par Canasson, à qui il avait déjà remis deux cents francs pour cette belle entreprise. Heureux encore si l'affaire pouvait ne pas s'ébruiter! Mais le commissaire de police, qui est précisément fiancé à la belle-mère de Le Cardunois, veut tirer les choses au clair. Canasson, qu'on a repincé, est amené, et avec lui se produit une scène d'un comique très franc, puisqu'il jaillit de la situation même: l'infortuné Le Cardunois ne peut empêcher son agresseur de se justifier en l'accusant, et finalement le voyou est remis en liberté, tandis que le sauveteur, descendu de son piédestal, sera bientôt trompé à son tour par sa femme, juste retour des choses d'ici-bas!

La pièce de M. Bisson possède cette grande qualité d'être gaie, d'une gaieté primesautière et sans-recherche. Elle contient nombre de mots spirituels provoqués par les chocs naturels des situa-

tions. C'est de bon vaudeville et le bon vaudeville est assurément préférable à la comédie médiocre.

Baron est extraordinairement amusant dans le rôle de Le Cardunois, néanmoins, il s'est maintenu dans les délicates limites du comique de bon ton. Dupuis est un Alphonse tout à fait réussi, trop peut-être, mais c'est la faute de l'auteur qui nous semble avoir un peu abusé d'effets d'autant plus scabreux qu'ils étaient plus prolongés. Reconnaissons toutefois que l'excellent comédien en a sû atténuer, dans une certaine mesure, le réalisme peu attrayant. M. Albert Brasseur a, dans Ludovic, de bien plaisantes trouvailles de tête et de coutumes. M. Emile Petit représente le commissaire de police avec beaucoup de pittoresque et de goût. Dirai-je à M. Brunais qu'il nous a fait regretter M. Cooper qui, certes, a plus d'élégance en sa tenue et plus de vérité dans son jeu. Mme Malthilde a des mines infiniment exhilarantes en vieille amoureuse. Mlle Lender a joué avec mesure, mais non sans esprit, le rôle de la belle Mme Le Cardunois. Le succès de cette comédie fut très vif. Il ne fut cependant pas de longue durée. A quoi tiennent les destinées d'une pièce et qu'advient-il souvent des suffrages du public de la première représentation et des éloges de la presse ?

1. A la suite d'une discussion survenue au cours des répétitions de *L'Héroïque Le Cardunois*, l'engagement de M. Cooper fut résilié d'un commun accord entre l'artiste et le directeur.



La direction du Théâtre des Variétés était prise au dépourvu. Heureusement, elle avait en réserve, pour les matinées, un vieux vaudeville qu'elle fut très heureuse de pouvoir afficher, afin de parer, pendant quelques soirées, au dénûment où la laissait l'indifférence du public pour la pièce de M. Bisson.

23 FÉVRIER. — Reprise de *Gentil-Bernard ou l'Art d'aimer* [1], comédie en cinq actes, mêlée de couplets par Dumanoir et Clairville. — Cette reprise était précédée d'une conférence de M. Francisque Sarcey, sur le vieux vaudeville qui lui était cher. « Toutes les fois que j'ai fait une conférence le soir, nous avait-il dit au début, j'ai fait four; témoin le centenaire du Vaudeville... » Sarcey avait donc fait, cette fois, exception à la règle: le public, amusé par la verve du spirituel improvisateur, a accueilli par de sincères applaudissements l'aimable causerie à propos de Déjazet. Cette représentation de *Gentil-Bernard*, a été un charme surtout à partir du troisième acte, qui a été joué dans la perfection par Mlles Marguerite Ugalde et Mathilde Auguez, si jolie sous la perruque poudrée de la marquise.

1. DISTRIBUTION. — Jaillou, M. *Albert Brasseur*. — Samuel Bernard, M. *Gobin*. — La Tulipe, M. *E. Petit*. — Jaspin, M. *Edouard Georges*. — L'Exempt, M. *Thiéry*. — Jean Maclou, M. *Arnould*. — Bernard, M. *Féroumont*. — Un garçon, M. *Fleury-Fontès*. — Larissole, M. *Paulet*. — Larose, M. *Cordier*. — Gentil-Bernard, Mlle *Marguerite Ugalde*. — La marquise de Sombreuse, Mlle *Auguez*. — Mlle Sallé, Mlle *Emma Bonnet*. — Claudine, Mlle *Lavallière*. — Mme Jaspin, Mlle *Joissant*. — Manon, Mlle *Diéterle*. — Babet, Mlle *De Mora*. — Carline, Mlle *Landoza*. — Turlure, Mlle *Deroche*. — Fanchon, Mlle *Demoulin*.

Cette pièce de jadis, chef-d'œuvre en son genre, qui a été mise en scène avec un goût parfait par M. Fernand Samuel, et qui valut à son excellente troupe un de ses plus francs succès. Je ne vous dirai pas, et pour cause, si Mlle Ugalde jette le mot et décoche le coup d'œil comme le faisait Déjazet elle-même. Mais je vous assurerai que, remplie de grâce et d'entrain, avec une gentillesse et une adresse à nulle autre pareille, sous les divers aspects de son personnage, elle a chanté le rondeau final avec une autorité et une sûreté qui l'ont fait justement acclamer; cela était vraiment de tout premier ordre.

Tout le monde, après et avec Marguerite Ugalde, a donné avec un rare ensemble: Albert Brasseur, un jocrisse extraordinaire; Gobin, fort amusant dans la scène des bouts rimés; Mlle Lavallière, en paysanne fantaisiste... Chacun est fort bien dans son rôle, et il fallait savoir gré au directeur des Variétés de nous avoir donné, dans un cadre exquis, ce spectacle d'autrefois.

13 mars. — Première représentation de *Madame le Commissaire* [1], vaudeville en trois actes,

1. Distribution. — Montanvert, M. *Baron*. — Ajalbert de Sainte-Extase, M. *Albert Brasseur*. — Chalumeau, M. *Gobin*. — Dubonnet, M. *Lassouche*. — Bouchardin, M. *E. Petit*. — Bardinel, M. *Dellombe*. — Courtenot, M. *A. Simon* (début). — Gorgonzola, M. *Brunais*. — Léveillé, M. *Thiéry*. — Le Furet, M. *Arnould*. — Le Jaune, M. *Féroumont*.. — Le Tourneau, M. *Fleury-Fontès*. — La Fauvette, M. *Paulet*. — Angélina, Mme *Marguerite Ugalde*. — Gabrielle, Mme *Emma Bonnet*. — Mme de la Haute-Futaye, Mme *Berthe Legrand*. — Elodie, Mme *Lavallière*. — Yvonne, Mme *Berthias* (début). — Louisette, Mme *Diéterle*. — Mme Gorgonzola, Mme *De Mora*. —

de MM. H. Chivot et H. Bocage. — Sans doute il y avait quelques mots plaisants, quelques situations amusantes dans ce vaudeville intitulé *Madame le Commissaire;* mais que de longueurs, que de vieilleries, que de ficelles archi-usées! On connaît la bonne humeur et la finesse réelle du jeu de Baron. Ces qualités trouvaient leur ordinaire emploi dans la silhouette du galant et empêtré Montanvert. Mlle Marguerite Ugalde s'est montrée charmante d'entrain et de gaieté dans son rôle mal venu de Madame le Commissaire. Albert Brasseur et Gobin, Lassouche et Petit, tiraient tout le parti possible de leurs personnages, entachés de banalité. Après les trois représentations de rigueur, *Madame le Commissaire* était retirée de l'affiche, sur laquelle ont reparu, pour quelques jours, les célèbres *Brigands*.

Madame le Commissaire était précédée d'un petit acte de M. H. Bocage, *L'amour de Castor* [1], qui plus heureux que la grande pièce de son auteur, devait tenir l'affiche quelque temps encore.

25 MARS. — Reprise de *Lili* [2], comédie-vaude-

Lucie, Mme *Gratia*. — Dorothée, Mme *Doria*. — Mme Léveillé, Mme *Céline*.

1. Joué par MM. Brunais, Thiéry, Arnould, Paulet, Mmes Berthe Legrand et Landoza.

2. DISTRIBUTION. — Antonin, M. *José Dupuis*. — Le vicomte, M. *Baron*. — Le baron, M. *Lassouche*. — Bonpan, M. *Brunais*. — Bouzincourt, M. *Féroumont*. — René, M. *A. Simon*. — Jérôme, M. *Paulet*. — Amélie, Mme *Judic*. — Mme Bouzincourt, Mme *Mathilde*. — Victorine, Mme *Emma Bonnet*. — Mme de Vieuxbois, Mme *Jeandick*. — Mme Grandsec, Mme *Landoza*. — Mme Anderson, Mme *Berthias*.

ville en trois actes, de MM. Alfred Hennequin et Alberd Millaud, musique d'Hervé. — Rappeler Mme Judic aux Variétés pour une série de représentations de ses anciens et plus grands succès était un coup de maître de M. Fernand Samuel. L'aimable artiste commença par *Lili*. Il est, je crois, inutile de raconter par le menu cette jolie et gaie pochade en trois époques, où une fillette éprise d'un tourlourou, trop jobard pour profiter de l'occasion, le retrouve au second acte, huit ans après, officier de cavalerie complètement déniaisé, tout prêt à chanter avec elle, mal mariée, le duo d'amour devant lequel il était jadis resté sans voix ; au dénouement, ils sont réunis une fois encore, vieillis, mais point oublieux et enclins à favoriser les amours nouvelles en souvenir de leurs amourettes d'antan. Le piquant intérêt de cette reprise était la rentrée de Mme Anna Judic sur sa bonne scène des Variétés. Elle fut sensationnelle. A peine la vit-on apparaître que la salle entière éclata en applaudissements, à tel point que Lili, très émue, ne put articuler un son... Elle se remit enfin et détailla avec le charme et la finesse qui n'appartiennent qu'à elle, les couplets de : « Celui que j'aime est un pioupiou » Le *Ques aco* du second acte fut ensuite trissé ; mais c'est surtout au second acte que son succès comme comédienne s'affirma et tourna au triomphe. Il est impossible de déployer plus de grâce et de coquetterie au dénouement, et l'on peut dire, qu'à peu de chose près, à très peu de chose près, Mme Judic est restée telle qu'on

l'acclamait il y a douze ans. Si le volume de son joli soprano a quelque peu diminué, la voix est toujours fraîche et la diseuse exquise. Et puis aussi, quel trio ! José Dupuis, parfait de fatuité nigaude en trompette et de rondeur malicieuse en général, et Baron, étourdissant d'esprit et d'imprévu en cet épique vicomte de Sainte-Hypothèse, qui, de sourd et gâteux qu'il était, rajeunit d'acte en acte. Le Théâtre des Variétés allait pendant ce printemps se trouver obligé de doubler le nombre des représentations annoncées, quand, à la veille de la sixième, un fâcheux accident de bicyclette imposait à la diva un repos malencontreux : il fallut coûte que coûte changer d'affiche... Le 31 mars, le Théâtre des Variétés reprenait le *Premier mari de France* [1], et quelques jours après, le 12 avril, affichait la reprise de *Madame Satan* [2], dans laquelle les auteurs avaient introduit, au troisième tableau, dans la blonde Rosalinde, une revue de printemps qui, prenant le titre de *Satan-Revue* , représentait un

1. DISTRIBUTION. — Malivaud, M. *Baron*. — Alfred Jouvelin, M. *Albert Brasseur*. — Thibaudier, M. *Emile Petit*. — Le commissaire, M. *Brunais*. — Victor, M. *Arnoult*. — Mme Malivaud, Mme *Mathilde*. — Léonie, Mme *Joissant*. — Clémentine, Mme *Crozet*. — Félicie, Mme *Gratia*. — Clara, Mme *Diéterle*.

2. DISTRIBUTION. — Satan, M. *Baron*. — Célestin, M. *Albert Brasseur*. — John Styx, M. *Lassouche*. — Diégo, M. *E. Petit*. — Adhémar, M. *Arnould*. — Asmodine, Mme *Jeanne Granier*. — Rosalinde, Mme *Marcelle Lender*. — Olympe, Mme *Lavallière*. — Albertine, Mme *Jeandick*. — Une petite dame, Mme *Diéterle*. — Rose. Mme *De Mora*. — Jenny, Mme *Deroche*. — Une petite dame, Mme *Moreau*. — Une acheteuse, Mme *Doria*.

3. DISTRIBUTION. — Phryné, M. *Baron*. — Le Compère, M. *Albert Brasseur*. — Un voisin, M. *Gobin*. — Le Petit

intermède agréable qui eut des succès et assura à la pièce de MM. Blum et Toché une nouvelle carrière. *Madame Satan* fut accompagnée, en lever de rideau, par *Horace et Liline*, vaudeville en un acte de M. Ernest Blum. Ce spectacle devait conduire le théâtre jusqu'au 25 juin, la dernière soirée de la saison.

18 SEPTEMBRE. — Réouverture. Première représentation de *L'article 214* [1], comédie en trois actes, de MM. Sylvane et Ordonneau. — Le peintre Montabard a épousé sa maîtresse, un ancien modèle, Caroline, qui, dans les ateliers posait les Vénus. Mais, depuis qu'il est légitimé le ménage ne bat plus que d'une aile... Caroline est une femme qui a décidément trop peu d'éducation et de tenue; ses maladresses ne se comptent plus, et sa famille est vraiment trop compromettante : l'un de ses oncles est pêcheur de Seine à Courbevoie, et l'autre directeur du bal des Veaux, sur je ne sais quel boulevard extérieur. Montabard est flanqué d'un ami, le compositeur Ravignan, inventeur d'une nouvelle forme musicale et

Cendrier, M. *Lassouche*. — Un conférencier, M. *André Simon*. — Otoro, Mme *Jeanne Granier*. — Une dame, Mme *Mathilde*. — L'Esprit Nouveau, Mme *Marcelle Lender*. — — La chanson de 1810, Mme *Mathilde Auguez*. — Une pyramide, Mme *Lavallière*.

Première bergère, Mlle Diéterle; deuxième bergère, Mlle de Mora; un berger, Mlle Landoza.

1. DISTRIBUTION. — Montabart, M. *Baron*. — Ravignan, M. *Albert Brasseur*. — La Gourdette, M. *Gobin*. — Bresnu, M. *Lassouche*. — Chambard, M. *E. Petit*. — Lepoussoir, M. *Féroumont*. — Joseph, M. *Fleury-Fontès*. — Caroline, Mme *Marcelle Lender*. — Yvonne, Mme *Lavallière*. – Sophie, Mme *Berthe Legrand*. — Mariette, Mme *Verlain*.

auteur d'un opéra symphonique sans paroles, la *Pierreuse*. Puis, il a pour protecteur l'influent La Gourdette, secrétaire du ministre. La Gourdette est un galantin; très amateur de jolies femmes, il est naturellement fort épris de la belle Mme Montabard. Invité à dîner par le mari, qui songe aux palmes, il accepte avec le plus vif empressement, et profite du premier instant où il se trouve seul avec Madame pour solliciter un rendez-vous... et l'embrasser. Caroline a bien des défauts; mais elle est restée honnête et entend demeurer fidèle à son mari. Au baiser elle répond par un soufflet bien appliqué.. Le mari accourt au bruit et déclare qu'il a désormais assez d'une femme aussi peu soucieuse de ses intérêts. Il quittera le domicile conjugal, demandant le divorce... Caroline jure, de son côté, qu'elle s'appellera toujours Mme Montabard ; l'article 214 ne lui donne-t-il pas le droit d'habiter partout où habite son mari ? La Gourdette ne s'est pas découragé; il a loué, rue de Beaune, un pavillon meublé et il en a envoyé les clefs à Mme Montabard. Celle-ci, saisissant le moyen de faire rentrer à Paris le mari déserteur, accepte le rendez-vous, et adresse à Montabard, qu'elle sait à Saint-Brieuc, une dépêche signée La Gourdette, le prévenant qu'un charmant appartement, dont elle lui fait parvenir une clef, est à sa disposition rue de Beaune... Montabard, ravi de l'attention du puissant fonctionnaire, arrive, accompagné de son inséparable Ravignan et de Mlle Yvonne de Fougères, institutrice à brevet,

auteur des *Soupirs de l'âme*, qu'il a jadis couronnée dans un concours de poésie, et dont, futur divorcé, il a déjà fait sa fiancée. Hélas! il a compté sans la présence de Mme Montabard qui lui rappelle les termes du fameux article 214 et lui démontre qu'il est chez elle, et saura bien l'obliger à remplir *manu militari*, s'il le faut, ses devoirs d'époux. Mais, à la vue de Mlle Yvonne, Caroline s'emporte et signifie à Montabard que, puisqu'il a une maîtresse, c'est elle, cette fois, qui demandera le divorce... On va plaider. Jusqu'à l'issue du procès, et sur le conseil de leurs avoués, qui leur promettent à chacun gain de cause, les deux conjoints ont réintégré le domicile conjugal, séparant le salon commun par un paravent, au-dessus duquel ils ne communiquent que pour les choses essentielles. Ils attendent avec la plus vive impatience la décision du tribunal, quand on vient leur annoncer qu'ils sont renvoyés dos à dos. Ils n'ont plus qu'à fusionner le dîner commandé séparément : Montabard tombant aux pieds de sa femme qui non contente de s'être fortement éduquée au point d'être totalement transformée, lui a obtenu les palmes tant désirées, et Mlle Yvonne de Fougères, une petite rouée, se laissant installer rue de Beaune par l'entreprenant La Gourdette. Ravignan, qui avait un instant espéré prendre, auprès de l'auteur enjuponné des *Soupirs de l'âme*, la succession de Montabard, aura, dans le lancement de ses œuvres symphoniques, une juste compensation de ses amoureux déboires. Puis, il sera l'ami du faux ménage La Gourdette.

Il y a du mouvement et de la joie en ces trois actes. Le second où se trouvent, fort étonnés de s'y trouver, les divers personnages de l'anecdote, le second est d'une irrésistible drôlerie. Il y a aussi de la vie et de l'observation. Par exemple, la silhouette d'Yvonne de Fougères, la petite institutrice hypocritement ingénue qu'a très finement esquissée Mlle Lavallière, n'est-elle pas à elle seule une trouvaille de vérité ! Après avoir mis hors pair Albert Brasseur, Mlle Lavallière, voire même Mme Berthe Legrand, dont le petit rôle de vieille bonne ahurie et ronchonneuse a été l'une des gaietés de la soirée des Variétés, il faut louer la beauté de Mlle Lender, qui nous a donné, au premier acte tout au moin, une intéressante composition du personnage de Caroline, et l'on peut regretter que Baron n'ait pas apporté, dans le rôle de Montabard, son habituelle sûreté. Qu'est devenue son audacieuse fantaisie d'autrefois ?

S'il n'eut pas le sort douloureux de *Madame le Commissaire*, disparue de l'affiche, après trois représentations, l'*Article 214* n'était guère mieux partagé. Le 4 octobre, la rentrée de Mme Judic etait affichée dans *Lili*[1], et le 24 du même mois la charmante artiste reparaissait dans un de ses plus grands succès.

1. Distribution. — Antonin Plinchard, M. *Dupuis*. — Le vicomte, M. *Baron*. — Le baron, M. *Lassouche*. — Bompan, M. *Brunais*. — René, M. *André Simon*. — Bouzincourt, M. *Féroumont*. — Amélie, Mme *Judic*. — Mme Bouzincourt, Mme *Mathilde*. — Victorine, Mme *Emma Bonnet*. — Mme de Grandsec, Mme *Jeandick*. — Mme de Vieux-Bois, Mme *Landoza*. — Mme Anderson, Mme *Berthias*.

Mam'zelle Nitouche , comédie en quatre actes de M. H. Meilhac et d'Albert Millaud, musique d'Hervé, cette pièce renouvelée de Scribe. Il paraît que Scribe avait du bon: de Scribe qu'on dédaigne et dont on se moque communément fut un jour imité par Henri Meilhac en Albert Millaud, jugeant à propos de refaire le *Domino noir*. Ces souvenirs ne portèrent pas malheur à *Mam'zelle Nitouche :* on connaît la brillante destinée de la pièce. On n'attend pas de nous l'analyse de cette comédie, fort amusante, et dont les situations les moins neuves sont toujours rajeunies par la gaieté parisienne du dialogue. L'acte de la caserne, qui n'est qu'une longue folie, est, en particulier, désopilant. Le verveux compositeur de *Chilpéric*, du *Petit Faust* et de l'*Œil crevé*, Hervé, écrivit, il y a onze ans, pour Mme Judic, une véritable petite partition, pleine de grâce et de vivacité. Nous n'en avons malheureusement pas retrouvé, au premier acte, le délicieux *Alleluia* que Mme Judic chantait comme un ange en s'accompagnant sur la harpe. Mais nous avons eu le plaisir d'applaudir, au second, la vieille chanson de *Cadet et Babet*, paroles de

1. DISTRIBUTION. Célestin, M. *Baron*. — Loriot, M. *Gobin*. — Champlatrieux, M. *Ouz*. — Le major, M. *André Simon*. — Gustave, M. *André Violet*. — Le directeur, M. *Brunais*. — Robert, M. *Arnould*. — Le régisseur, M. *Thiéry*. — Un brigadier, M. *Fleury-Fontès*. — Denise, Mme *Judic*. — La supérieure, Mme *Mathilde*. — Corinne, Mme *Lavallière*. — Lydie, Mme *Diéterle*. — La Tourière, Mme *Marie Dubois*. — Gimblette, Mme *Crozet*. — Sylvia, Mme *Landoza*.

Collé, qui, adorablement dite par Mme Judic est un pur bijou.

Mme Judic dit le couplet avec infiniment de grâce et chante toujours à ravir. Ne laisse-t-elle pas, me direz-vous, de paraître un peu marquée pour jouer les jeunes personnes de quinze ans? N'importe! Quelle merveilleuse artiste! Quelle incomparable diseuse de chansons! Quelle comédienne accomplie! Quant à Baron, je renonce à décrire ses gestes, comme il me faudrait renoncer à donner une idée de sa voix aux infortunés qui ne l'ont point entendu... Baron a tout reçu de la nature : une taille dégingandée, une figure à faire pâmer des bras de faucheux, des jambes de girafe, un larynx tel qu'il n'y en avait pas eu depuis la mort de Grassot; Baron a du talent par dessus le marché, mais il pourrait très bien s'en passer avec de pareilles qualités comiques. De l'organiste Baron avait fait une de ses immortelles créations. Dupuis avait dû reprendre le rôle du commandant si heureusement composé par le joyeux Christian. Il l'eût fait, si sa mémoire désormais un peu rebelle, lui eût permis d'être prêt en temps voulu, et ce n'est qu'au dernier moment qu'il a dû passer la main à M. André Simon. Celui-ci s'est acquitté de sa tâche en toute conscience. A M. Gobin, Emile Petit étant tombé malade, est échu le brigadier Loriot, qu'il remplit de façon fort bouffonne. Moins heureux M. Guy n'a pas rencontré, pour son début aux Variétés, un rôle qui lui convînt, comme acteur et comme chanteur dans celui de Champlâtreux,

où Cooper était charmant sous tous les rapports. Mme Mathilde est amusante à voir sous les traits de Madame la Supérieure et Mlle Lavallière est une Corinne qui justifie les jalousies furieuses du major de Château-Gibus. Quand le major a des chagrins auprès de l'actrice, il se soulage en racontant ses malheurs à sa femme ; cela lui fait du bien et ne trouble pas la paix du ménage, car Mme de Château-Gibus est sourde comme toute une poterie. La pièce fourmille de ces détails humoristiques Mlle Lavallière n'a donc qu'une scène et elle la joue avec esprit.

On nous avait promis quinze représentations seulement de *Mam'zelle Nitouche*. Il fallut doubler ce chiffre.

21 NOVEMBRE. — Première représentation de *La Rieuse*, [1], pièce en trois actes de MM. Ernest Blum et Raoul Toché; musique nouvelle d'Hervé et de M. Rosensteel. — Vous connaissez cette chansonnette intitulée *Ne m'chatouillez pas*, dont Judic faisait une véritable œuvre d'art. MM. Blum et Toché en ont tiré une pièce légère qui, telle qu'elle est, a paru suffire au plaisir des specta-

1. DISTRIBUTION. — Bougnol, M. *Baron*. — De la Poulinière, M. *Albert Brasseur*. — Canuche, M. *Lassouche*. — Malicour, M. *Emile Petit*. — Bizoche, M. *André Simon*. — Tourniquet, M. *Brunais*. — Un garçon, M. *Thiéry*. — Polyte, M. *Arnould*. — Un agent, M. *Féroumont*. — Germain, M. *Fleury-Fontès*. — Simonne, Mme *Judic*. — Sophie, Mme *Mathilde*. — Ninette, Mme *Lavallière*. — Lise, Mme *Diéterle*. — Totoche, Mme *Crozet*. — Nonoche, Mme *Berthias*. — Paula, Mme *Beauprez*. — Gogoche, Mme *Rio*. — Une Fleuriste, Mme *Gerny*. — Cora, Mme *Daume*. — Juliette, Mme *Moreau*. — Léa, Mme *Lambert*. — Rose, Mme *Bucourt*. — Jeanne, Mme *Crozette*. — Rachel, Mme *Dudorf*. — Eugène, Mme *Dorga*.

teurs des Variétés. Ne nous montrons point plus exigeant que le public, applaudissant une fois de plus l'adorable rieuse en ce scénario facile qui touche plus à la farce qu'à la comédie et qui, avec ses refrains souvent empruntés au répertoire du café-concert, a parfois les allures d'une simple mais spirituelle revue.

Bougnol est un riche négociant de Maubeuge qui s'accorde trois jours de congé par mois. Ces trois jours il les passe régulièrement à Paris. Censément à Marseille pour affaires, il prend soin de télégraphier à un de ses amis, qui, sous le nom de Bougnol, télégraphie à Mme Bougnol et retélégraphie à Bougnol la réponse de Mme Bougnol; rien de plus simple, comme vous voyez, et les choses se passent le mieux du monde, jusqu'au jour où Mme Simonne Bougnol elle-même a la folle idée de quitter Maubeuge en l'absence de son mari, et de venir faire à Paris l'école buissonnière, employant, sans le savoir, un système de dépêches analogue à celui de son infidèle époux. Supposez une fête du demi-monde donnée par M. de la Poulinière, autrement dit le Petit Verni, et un dîner de têtes, où mari et femme se trouveront, sans s'en douter, à la même table, sous le nom de M. Z. et de Mme X. Cela est déjà piquant, sinon très neuf... Apprenez maintenant que la vertu de Mme Simonne Bougnol succombe au moment même où on la croyait sauvée des entreprises du Petit Verni : celui-ci est tellement drôle en s'enfuyant sous un costume qui a craqué juste au bas des reins que

notre honnête femme se met à rire, et quand elle rit elle est sans défense... M. de la Poulinière n'a plus qu'à l'entraîner, vaincue et demandant grâce, dans le boudoir parfumé où elle sera toute à celui qui a trouvé sa corde sensible. En cette suprême crise de rire consiste, nous l'avons dit, toute la pièce. Les auteurs ont d'ailleurs fort habilement exploité la mine du succès en un troisième acte finement bâti sur une pointe d'aiguille. Comment notre mari croit-il entendre, à travers la cloison, le rire de sa femme qu'il attribue à la Ninette attitrée du Petit Verni; comment Mme Simonne Bougnol se reprend-t-elle au moment où elle était sur le point de succomber en un nouvel accès de fou rire provoqué par la découverte du double jeu des dépêches; comment M. Bougnol invite-t-il lui-même M. de la Poulinière à le venir voir à Maubeuge, où sa femme a si rarement l'occasion de rire... C'est ce dont chacun pouvait se rendre compte en allant applaudir l'adorable *Rieuse* des Variétés et ses partenaires épiques qui s'appellent Albert Brasseur et Baron. Il n'en fut pas ainsi malheureusement. Les soirées et les matinées de la *Rieuse* étaient comptées.. Celui qui rit le moins dans cette affaire fut le directeur.

Le 17 DÉCEMBRE, un nouveau spectacle était affiché, qui se composait des *Trente millions de Gladiator* [1], vaudeville en quatre actes, de

1. DISTRIBUTION. — Eusèbe Potasse, M. *José Dupuis*. — Gredane, M. *Baron*. — Gladiator, M. *Albert Brasseur*. — Jean, M. *Cobin*. — Pepitt, M. *Emile Petit*. — Bigouret,



MM. Eugène Labiche et Philippe Gille, et des *Charbonniers* [1], opérette en trois actes de M. Philippe Gille, musique de Jules Costé. Qui ne se souvient de la légendaire partie d'écarté de ces *Trente millions de Gladiator*, où l'un des partenaires est en manches de chemise, tandis que l'autre met, en guise de fétiche, ses souliers sur la table? Qui ne connaît sur le bout du doigt l'aventure du pharmacien qui vient chercher sa gifle? Qui ne se rappelle Baron en dentiste à la mode, disant de sa voix d'ophicléïde : « N'y a que lui ! N'y a que lui » ! Et Dupuis en Thomas Diafoirus ! Et Berthelier, jetant au vent les billets de banque, en même temps que les paillettes d'une verve étincelante ! Et Christian jouant avec une si étonnante conviction le rôle du domestique élevé tout à coup à la dignité d'oncle de madame ! Baron est toujours le fameux dentiste, et Dupuis a gardé son personnage d'élève pharmacien qu'il créa il y a dix-neuf ans... Mais Gobin a succédé à Christian, et c'est Albert Brasseur qui fait Gladiator, amoureux de la belle Suzanne de la Bondrée représentée à souhait par Mlle Marcelle Lender. Il y a bien un fonds de gros sel à toutes ces

M. *Brunais.* — Adolphe, M. *Fleury-Fontès.* — Un spectateur, M. *Thiéry.* — Domingo, M. *Cosseron.* — Madame Gredane, Mme *Mathilde.* — Suzanne de la Bondrée, Mme *Marcelle Lender.* — Bathilde, Mme *Joissant.* — Agnès, Mme *Luce-Myrès.* — Blanquette, Mme *Berthias.* — Juliette, Mme *Bucourt.* — Une dame, Mme *Céline.*

1. DISTRIBUTION. — Thérèse Valbrezègue, Mme *Judic.* — Pierre Carcougnol, M. *José Dupuis.* — Bidard, M. *Baron.* — Tardivel, M. *Lassouche.*

folies, mais il fond si volontiers au milieu d'une gaieté générale. Nous avons revu en cette même soirée, avec un vrai plaisir, ce petit chef-d'œuvre qui s'appelle les *Charbonniers*, où M. Philippe Gille a mis bien de l'esprit, de l'esprit de derrière les fagots... ou de derrière les boisseaux de charbon, comme on voudra. Dupuis et Mme Judic sont les négociants d'une espèce par trop complaisante; comment s'y prendrait un client pour leur commander sans rire un cent de cotrets? C'est peu de chose, cette opérette des *Charbonniers*, et cependant c'est charmant, gai, de bonne humeur et de bon ton, finement observé, plein de détails amusants qui touchent à la comédie. Cette pochade, prise sur nature, charbonnée à la diable comme sur un mur de faubourg, mérite vraiment le succès qu'elle a obtenu à l'origine qui dure toujours. Elle parle, sans argot, une bonne langue populaire, pleine de saillies naïves et de drôleries de métier. On y riait? on y rit encore, du plus franc des rires et on y applaudit largement les deux acteurs: ce n'est que justice...

L'année se termina, aux Variétés, sur ce spectacle improvisé... M. Fernand Samuel n'avait pas trouvé, dans le tableau suivant qui la résume, la pierre philosophale des succès. L'année suivante la lui fera-t-elle découvrir ?

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Les.
Modes à l'entresol, vaudev. en 1 acte.	1er janvier	4	27
Les Brigands, opérette en 3 actes....	»	5	29
* *L'Héroïque Le Cardunois*, vaudev. en 3 actes........................	25 janvier	4	29
Gymnastique en chambre, vaudev. en 1 acte........................	28 janvier	6	58
Gentil-Bernard, c.-vaudev. en 5 act..	23 février	2	16
L'amant de carton, vaudev. en 1 act.	13 mars	6	36
* *Madame le Commissaire*, vaudev. en acte........................	»		3
Lili, comédie-vaudeville en 3 actes..	25 mars	4	25
Le Premier mari de France, com. en 3 actes........................	31 mars	2	10
Madame Satan, vaudev. féerie en 3 actes et 6 tableaux................	11 avril	7	76
Horace et Liline, c.-vaudev. en 1 act.	22 avril	11	111
* *L'article 214*, comédie en acte.....	18 septemb.		16
Mam'zelle Nitouche, c.-vaudev. en 4 actes........................	24 octobre	4	26
La Vertu de Rose, com. en 1 acte ...	21 novemb.	4	26
* *La Rieuse*, com.-vaudev. en acte.	»	4	26
Les Trente millions de Gladiator, c. en 4 actes	17 décembre	2	15
Les Charbonniers, opér. en 1 acte...	»	2	15

* Ce signe, placé devant les titres des pièces, indique les ouvrages inédit représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL [1]

Le Théâtre du Palais-Royal, dès le 1er janvier, annonçait les dernières représentations de *Leurs Gigolettes*, toujours précédées de *Monseigneur*.

9 JANVIER. — Première représentation d'*Un fil à la patte* [2], pièce en trois actes de M. Georges Feydeau. — Je me demande avec angoisse par quel procédé je pourrais bien vous donner une idée de la joyeuse comédie de M. Feydeau. Rien n'est plus touffu, et cependant rien n'est plus clair que ce mélange de quiproquos, dont la vraisemblance n'est pas toujours la première

1. DIRECTEURS. — MM. *Boyer* et *Mussay*.

2. DISTRIBUTION. — Bousin, M. *Saint-Germain*. — Le général, M. *Milher*. — Bois-d'Enghien, M. *Raimond*. — Lantery, M. *Luguet*. — Chenneviette, M. *Dubosc*. — Fontanet, M. *Didier*. — Antonio, M. *Garon*. — Jean, M. *Colombet*. — Firmin, M. *Bellot*. — Emile, M. *Garnier*. — Un monsieur, M. *Parizot*. — Un fleuriste, M. *Monet*. — Lucette, Mme *J. Cheirel*. — Vivianne, Mme *B. Doriel*. — La baronne, Mme *Franck-Mel*. — Marceline, Mme *A. Bode*. — Une dame, Mme *Bilhaut*. — Nini, Mme *Médal*. — Miss Betting, Mme *Darville*. — Mme Brugnon, Mme *Hortense*.

qualité. L'idée mère est celle-ci : Que le brave Fernand de Bois d'Enghien veut rompre avec la divette Lucette Gauthier pour épouser une jeune fille dont le rêve est de ne donner sa main qu'à un mauvais sujet, tandis que son fiancé croit lui plaire en se faisant passer pour un petit saint. Vous imaginez facilement que, suivant la poétitique du genre, tous les personnages se trouvent réunis, au second acte, chez la belle-mère qui célèbre, par une soirée à grand orchestre, la signature du contrat. Or, Lucette doit y chanter un morceau de son répertoire, et comme elle est extrêmement éprise de son Fernand, elle suit avec défiance ses allées et venues dans un salon qui semble ne lui être que trop familier. En dépit des stratagèmes de Bois d'Enghien, la vérité se fait jour ! Lucette s'évanouit en apprenant la trahison de son amant et ne revient à elle que pour se venger du perfide. Au moyen d'un artifice vaudevillesque et qu'il serait superflu de conter par le menu, elle amène le galant à un déshabillage très avancé. La belle-mère arrive suivie de ses invités, et surprend le futur mari de sa fille en gilet de flanelle, aux pieds de Lucette en petit jupon ! Scandale ! Tout est rompu, mon gendre ! Et je n'ai pu noter les mille incidents, saugrenus mais plaisants, de ces poursuites entre deux portes. Il y a plus ! je ne vous ai point entretenu du général sud-américain qui mange à Paris les cuirassés qu'il est censé faire construire pour son gouvernement, type de rastaquouère déjà quelque peu défraîchi par un long

séjour au Palais-Royal. Ce héros adore Lucette et menace de mort ceux qu'il soupçonne d'aller sur ses brisées. Je ne vous ai pas présenté davantage le clerc de notaire-chansonnier Bousin, qui introduisit ses cartes de visite dans les bouquets anonymes et a pour spécialité de faire vainement le pourchas du guerrier brésilien. Je ne vous entretiendrai pas du malheureux Fontanet, sur qui l'auteur a déversé une inépuisable quantité de facéties relatives à une infirmité buccale extrêmement fâcheuse.

Le troisième acte est désopilant. L'idée du décor, escalier montant et descendant aux étages contigus, est évidemment empruntée au second acte de *Tête de Linotte*, mais cette seconde édition n'a pas moins amusé que la première. Je n'essaierai pas de vous narrer les steeple-chasse de nos héros ; rien que la nomenclature de tous ces épisodes dépasserait les limites de ce chapitre. Il y a une scène de déshabillage à l'aide d'un revolver-éventail qui est tout à fait extraordinaire. Il faut citer aussi la rencontre de Bois-d'Enghien et de sa fiancée sur le palier, en présence de la gouvernante anglaise qui, ne sachant pas un mot de français, les écoute paisiblement chanter le duo de *Mireille*, sur la musique duquel ils ajoutent tant bien que mal les paroles qu'ils ont à se dire. Inutile d'ajouter que le mariage s'accomplira... Tout cela est d'une impayable bonne humeur, et surtout d'un entrain et d'une verve sans cesse renouvelés.

On a beaucoup, mais beaucoup ri. Je résume

ainsi l'impression générale. Une analyse de ces folies, fût-elle possible, ne serait guère amusante. Et tout en regrettant que certaines idées de comédie ébauchées çà et là aient avorté, ou plutôt se soient perdues dans le torrent de cet imbroglio de vaudeville, on n'en riait pas moins de très grand cœur.

Rendons justice à Mlle Cheirel, qui a joué avec beaucoup de vivacité et d'esprit le rôle de Lucette, ainsi qu'à M. Milher, d'une fantaisie très sûre et très étudiée en général exotique ; et à M. Saint-Germain, toujours fin et remarquable diseur dans le rôle incertain de Bouzin. M. Raimond est un Bois d'Enghien parfait et comme il porte le caleçon bleu marine à pois blancs ! Mlle Doriel, en ingénue piquante, Mme Franck-Mel, en belle-mère affairée et affolée, Mlle Dalville, en institutrice anglaise... bien anglaise, MM. Dubosc que la camériste annonce ainsi : le père de l'enfant de Madame : tous, enfin, ont, suivant la formule, complété un excellent ensemble.

Un fil à la patte était accompagné, en lever de rideau, par *La lettre*, puis, vers la fin des représentations, par l'*Enquête*.

Ce spectacle devait occuper longtemps l'affiche. Le joli mois de mai nous dotait de ses fleurs qu'il durait encore.

6 MAI. — Première représentation à ce théâtre *Prête-moi ta femme* [1], comédie en deux actes

1. DISTRIBUTION. — Rabastoul, M. *Miller*. — Gontran, M. *Raimond*. — Rissolin, M. *Dubosc*. — Beautiran, M. *Colombet*. — Jean, M. *Garnier*. — Edith, Mme *B. Doriel*. —

de M. Maurice Desvallières ; le *Petit Abbé*, pièce en un acte de MM. Henri Bocage et A. Liorat, musique de M. Ch. Grisart. — Les Parisiens revirent avec plaisir, un plaisir délicat et fin, Mme Céline Chaumont dans le *Petit Abbé*. Elle nous a rendu, avec le même charme mignard, les minuscules péripéties de cette historiette Pompadour ; les travers du jeune abbé, frais émoulu du séminaire et envoyé par un malin cousin, qui veut le déniaiser, chez une vénérable chanoinesse qui n'est autre que la Guimard. Elle a traduit à merveille les émotions du jouvenceau durant le voyage de découvertes qu'elle accomplit autour du boudoir et qui se termine par le passage du Rubicon, je veux dire du seuil des appartements privés de la danseuse. Tout ceci est très fragile et un peu vieillot ; mais le rare talent de l'interprète a revêtu de fraîches couleurs ce pastel aisément fané. On a justement fêté en Mme Céline Chaumont, la chanteuse, la diseuse et la comédienne dans ce monologue [1], écrit exprès pour elle, il y a quelque dix ans.

« *Prête-moi ta femme* » a dit Gontran à son ami Rissolin. Et Rissolin a cédé, non sans peine ; mais il s'agissait de tromper par ce stratagème l'oncle Rabastoul qui croit Gontran marié et ne souffrirait pas d'avoir été berné. Rabastoul est agacé de voir Rissolin poursuivre la pseudo-femme de

Angèle, Mme *Kerwich*. — Magay, Mme *Renot*. — Juliette Mlle *Bussy*.

1. *Le Petit Abbé* n'est guère, en effet, qu'un monologue, et il faut compter pour rien le petit rôle d'un domestique joué par M. Garnier.

Gontran, plus agacé encore de constater l'étonnante tranquillité de celui-ci. Il y a quelques longueurs dans ce premier acte, bien que l'exposition en soit claire et gentiment présentée. Nous faisons volontiers crédit à ces données vaudevillesques pourvu que les évènements se précipitent et ne nous laissent guère le temps de réfléchir. Ici nous réfléchissons peut-être plus qu'il ne faudrait, à mainte imvraisemblance. Mais le deuxième acte contient une scène absolument comique. Rabastoul a intercepté une lettre écrite en anglais par Rissolin qui l'envoyait à sa femme. Gontran, pour sauver son ami, traduit la lettre dans des termes extrêmement flatteurs pour le bon oncle, qui rend immédiatement son estime au rédacteur du billet fatal. Hélas! une nouvelle traduction, fidèle celle-là, transforme les flatteries en invectives à l'adresse de l'oncle, et il y a là des revirements que Labiche n'eût pas désavoués car ils sont de bonne comédie bien humaine. Le reste de l'intrigue importe fort peu. On a ri, et beaucoup. L'excellent Milher Rabastoul, l'effaré, l'ahuri Raymond et l'aimable mademoiselle Doriel ont mérité les bravos qui leur ont été prodigués. MM. Dubosc et Colombet se sont bien tirés de leur emploi de second plan.

Quelques jours après, le 22 mai, cette même affiche se corsait de la reprise des *Trois Chapeaux* [1], vaudeville en trois actes, de

1. DISTRIBUTION. — Baptiste, M. *St Germain*. — Duprail-lon, M. *Calvin*. — Sylvestre, M. *René Luguet*. — Adolphe,

M. Alfred Hennequin, et la saison théâtrale était close, comme d'habitude, le 30 juin, avec ce spectacle très varié et très divertissant.

1er SEPTEMBRE. — Réouverture. — Première représentation : *Les Joies du Foyer*, [1] comédie en trois actes de M. Maurice Hennequin. — Qui dit Maurice Hennequin ne dit point Meilhac, loin de là et puisqu'on est encore presque en vacances, le critique doit se montrer doucereux à une œuvre légère, très légère, et sans conséquence aucune. Jugez plutôt... Après avoir fait la fête pendant quelque trente ans, Thérillac a l'idée de dételer et vieux jocrisse de l'amour, de liquider Angèle Pintreau pour marier son neveu et se consacrer à la famille : cela lui coûte cinq cent mille francs, mais est-ce payer trop cher les *Joies du foyer !* Eh bien ! oui, c'est un peu cher... car il s'en faut que les choses tournent aussi bien qu'il l'espérait. Son neveu s'est fâché, durant son voyage de noces en Italie, avec sa jeune femme, qui, dans un désir d'enfant gâté, voulait absolument voir le pape ; et voilà nos mariés jouant, à Paris, la fameuse scène du *Maître de Forges* et se querellant à qui mieux mieux, car le jeune Céricourt n'a pas encore la philosophie de son beau-père La Thibaudière qui a sagement pris le parti de faire le mort et de laisser

M. *Dubosc.* — Paul, *Garaudet.* — Isabelle Mme *Franck-Mel.* — Annette, Mme *Renot.* — Lucie, Mme *Hady.*

1. DISTRIBUTION. — La Thibaudière, M. *Saint-Germain.* — Thérillac, M. *Calvin.* — Adrien, M. *Duboc.* — Céricourt, M. *Didier.* — Théodule, M. *Colombet.* — Angèle Pinteau, Mme *A. Lavigne.* — Mme de la Thibaudière, Mme *Franck-Mel.* — Annette, Mme *J. Kerwich.*

crier sa femme, jusqu'au jour où elle aura un gendre à embêter... Ce moment est arrivé ; mais le gendre résiste, appelle sa belle-mère *chipie*, fuit l'enfer de la maison conjugale et, qui plus est, entraîne son beau-père : les voilà bien, les joies du foyer !

Thérillac est retourné à son cercle, et a repris Angèle, persuadé qu'il est, de tous ses « bons amis, » le seul qu'elle ait aimé pour lui-même... Quant au jeune marié, le voilà faisant la fête avec son beau-père, si heureux d'être débarrassé de sa femme et de déterrer joyeusement sa vie de garçon. Qu'adviendra-t-il de tout cela ?... Rien que de très moral et de très banal : mâtée, comme sa belle-mère, la jeune femme reviendra à son jeune mari : seul, La Thibaudière aura acquis une indépendance achetée par un coup de rasoir de vingt-quatre ans de ménage.

Pièce d'été jouée avec beaucoup d'entrain par Saint-Germain, impayable comme toujours, par Calnis et Dubosc, par l'amusant Lavigne et la séduisante Kermich. Pas de quiproquos, pas d'esprit, pas de rire, tel était le bilan de ce maigre vaudeville.

3 NOVEMBRE. — Première représentation *d'Un coup de tête* [1], comédie en trois actes de MM. Bisson et Sylvane. — Un vaudeville ne peut être qu'une série de variations sur les hasards des

1. DISTRIBUTION. — Bernadou, M. *Saint-Germain.* — Rataboul, M. *Calvin.* — Montbizot, M. *Milher.* — Mésange, M. *Raimond.* — Florestine, Mme *Marie Magnier.* — Héloïse, Mme *A. Lavigne.* — Antoinette, Mme *J. Cheirel.*

tromperies conjugales. Il n'y a point d'autre thème. Prenez un mari, une femme, un amant qui sont les protagonistes de la farce, ajoutez un ou deux couplesse condaires et quelques nigauds drôlatiques pour que les quiproquos d'usage puissent s'établir, mettez aux prises ces grotesques inconscients, imprimez à cette sarabande un mouvement d'enfer, et le rire doit naître de ces cocasses invraisemblances. Il jaillit plus franchement si les péripéties sont d'une bouffonnerie imprévue, si le dialogue est clinquant, alerte ou... polisson. C'est cette sauce pimentée, personnelle à chaque vaudevilliste, qui relève le mets un peu monotone sur lequel nous sommes blasés. Il semble que les auteurs d'*Un coup de tête* n'aient pas accordé grande attention à la sauce. Les trouvailles de dialogue et de situation sont rares, et l'aventure ordinaire subsiste, un peu maigre.

Le commandant Rataboul, une ganache toujours en verve galante, a des maîtresses. Pour l'une d'elles, Armandine, il doit se battre le jour même et vient en secret demander à son vieil ami Montbizot de l'assister. Par des complications usuelles de lettres et de télégrammes, Montbizot passe aux yeux de sa femme pour être l'amant d'Armandine. Mme Montbizot, très jalouse, s'est toujours promis d'appliquer la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent. Elle se croit trompée, elle trompe à son tour, au hasard, avec n'importe qui, par vengeance. Au second acte, elle découvre que son mari lui est resté fidèle !... Elle s'évanouit en crises de nerfs, gémit, se repent,

et n'a dès lors plus qu'un désir : précipiter son innocent mari dans les bras d'une femme qui le séduira. De cette façon, elle aura moins de remords, et son infidélité personnelle sera bien réellement une vengeance et une compensation. Cette casuistique de femme est assez amusante, encore qu'elle languisse en ses développements. Tous les personnages s'emploient à nouer cette intrigue, puis à la résoudre. Le principal clerc de M. Montbizot y joue un rôle très actif, puisque dans la même journée, il viole plusieurs fois son serment de modérer ses plaisirs amoureux, et, épouse une rustique servante qui est la fille de son patron. Les conséquences du coup de tête de Mme Montbizot sont ainsi réparées...

M. Raimond joue avec sa finesse habituelle le rôle du clerc amoureux ; il a des étonnements et des gestes d'un comique bien personnel. M. Milher est excellent de placidité ahurie dans le rôle de Montbizot. MM. Saint-Germain et Calvin mettent leur talent au service de deux silhouettes sans grand caractère. Mme Magnier tient toute la pièce avec une verve et un entrain très plaisants. Mlle Lavigne, en bretonne naïve, dont rien n'efface la simplicité, a fait le succès de plusieurs scènes : son entrée où elle rend, du tac au tac, un baiser sur la joue à tous ceux qui l'embrassent, est une trouvaille vraiment comique... Mlle Cheirel est une fine diseuse et une vraie comédienne.

24 NOVEMBRE. — Reprise de *Monsieur chasse*[1],

1. DISTRIBUTION. — Duchotel, M. *Saint-Germain*. — Mo-

comédie en trois actes de M. Georges Feydeau. — *Monsieur chasse* date du 23 avril 1892. Cette fois, le Palais-Royal, assez malheureux jusque-là, tenait un succès, un vrai mais, incontesté et mérité. Oui, mérité, car il y avait dans les trois actes du jeune auteur de *Tailleur pour dames*, qui n'était pas encore celui de *Champignol malgré lui*, une bonne humeur si constante, une si franche et si naturelle gaieté de dialogue, une telle abondance de mots plaisants, tant de fertilité, de fantaisie et d'ingéniosité, dans la drôlerie, tant d'imprévu dans la folie que furent emportés les rires des spectateurs et enlevés les bravos de toutes une salle énormément amusée et absolument conquise. Un charmant vaudevilliste nous était né que ne pouvait revendiquer en aucune façon la moderne école du théâtre vivant et cruel.

Sujet cent fois rebattu, je le veux bien : le tout était de l'exploiter, de nouveau, adroitement et spirituellement. M. Georges Feydeau y a magistralement réussi. La pièce a retrouvé son succès d'il y a deux ans. Le premier acte de *Monsieur chasse* a toujours ses jolies allures de comédie légère, avec des mots et des traits inattendus; le deuxième acte verse dans la bouffonnerie sans qu'on puisse s'en plaindre ; le troisième qui remet tout en ordre, ainsi qu'il convient, après une nuit étonnante de bonnes algarades, ne paraît pas languissant.

ricet, M. *Raimond*. — Cassagne, M. *R. Luguet* — Bridois, M. *Bellot*. — Gontran, M. *Dubroca*. — Féru, M. *Daron*. — Un agent, M. *Greffier*. — Léontine, Mme *J. Cheirel*. — Mme Latour, Mme *Franck-Mel*. — Babet, Mme *Bussy*.

La pièce est très bien jouée. MM. Saint-Germain et Raimond, portent l'ouvrage. Il y a un acte pour Moricet, il y en a un pour Duchotel : à chacun sa part légitime. Le rôle de Léontine qui fut créé par M[lle] Berthe Cerny, perverse et troublante, est tenu aujourd'hui par cette aimable M[lle] Cheirel que nous tenons pour une excellente comédienne. Bref, il y a pour la joyeuse pièce de M. Georges Feydeau un fructueux regain de succès.

Avant *Monsieur chasse* nous avions revu avec un vif plaisir le *Bibelot* d'Ernest d'Hervilly, cette jolie fantaisie parisienne où l'auteur de là *Belle Sainara* a mis tout son esprit aiguisé et curieux Un jeune débutant, M. Gorby, dont le talent nous semble plein de promesses, y joue de façon très originale, avec infiniment d'intelligence et de légèreté, le rôle de Wilfrid de Honduras, que tinrent autrefois Coquelin Cadet dans les salons, et Gil Pérès, sur cette même scène du Palais-Royal.

27 DÉCEMBRE. — Première représentation : *Lés Ricochets de l'Amour* [1], comédie en trois actes, de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin. — Heuri a la femme la plus mignonne qui se puisse voir. Mais il est jaloux... au point de se créer les motifs les plus imaginaires. Et le voilà tentant d'inutiles épreuves, et dictant à son ami Jacques, afin qu'on ne reconnaisse pas son écriture, d'ar-

1. DISTRIBUTION. — Jacques, M. *Calvin*. — Langlumié. M. *Milher*. — Biscarel, M. *Hittemans*. — Henri, M. *Dubosc*, — Jean, M. *Mori*. — Marthe, Mme *Marie Magnier*. — Joséphine, Mme *A. Lavigne*. — Juliette, Mme *J. Depoix*. — Angèle, Mme *J. Kerwich*. — Jeanne, Mme *Bussy*.

dentes déclarations qu'il adresse à sa femme sous la signature de Lionel de Cabanville. N'a-t-il pas été jusqu'à sous-louer, Boulevard Malesherbes, pour y donner rendez-vous à Juliette, le petit appartement meublé abandonné par un vieux décavé, Langlumité, réduit à aller brûler en province ses dernières cartouches. Juliette n'a aucune curiosité, aucune veléité de mal faire ; mais elle montre à sa grande amie Marthe les brûlantes lettres d'amour et les propositions de plus en plus déshonnêtes du correspondant inconnu. Marthe saute en l'air en reconnaissant l'écriture de son mari. Juliette ira dès lors au rendez-vous et Marthe ira avec elle pour confondre l'infâme... Tout le monde, d'ailleurs, ira, boulevard Malesherbes, à commencer par Jacques qui, ravi de donner un aimable coup de canif dans un contrat déjà vieux de dix ans, a prié le trop obligeant Henri de lui prêter sa garçonnière, afin d'y recevoir la blonde Angèle, l'infidèle épouse de M. Biscarel. Tout le monde se retrouvera, selon la poétique d'un genre qui a, ce nous semble, amplement fait son temps, boulevard Malesherbes... jusqu'à Biscarel lui-même, accompagnant Henri dans son œuvre de mari justicier ; et de ce méli-mélo très adroit, de personnages naturellement pris pour ce qu'ils ne sont point, naîtra le comique du second acte, aussi divertissant dans sa folie déchaînée que le premier avait paru lent en son exposition et que sera un peu pénible le troisième.

Ai-je besoin d'ajouter que tout s'arrangera... sur le dos du complaisant Langlumié, répondant

grotestement tout d'abord, au nom du bel amoureux Lionel de Cabanville, encaissant ensuite la retentissante paire de giffles destinée par Biscarel à celui qu'il a toute raison de croire l'amant de sa femme. Juliette se réconcilie gentiment avec son mari qu'elle accusait de vouloir la tromper. Marthe pardonne au sien qu'elle veut bien tenir pour innocent; Biscarel, enfin, ne se doutera jamais à quel point il a échappé belle...

La pièce de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin est, du reste, enlevée avec infiniment d'entrain par Milher, fort amusant, comme toujours, en Langlumé, par l'excellent Calvin, par Hittemaus, un Biscarel un peu lourd, par l'imposante Marie Magnier et la piquante Kerwich, Mlle Depoix, toujours jolie et bien disante, y a fait un heureux début : il n'est pas un spectateur qui n'eût désiré prendre la place de M. Dubosc, l'embrassant à bouche que veux-tu... Mlle Lavigne y a dessiné avec son habituelle fantaisie la silhouette d'une institutrice brevetée à qui les dures nécessités des temps présents n'ont laissé le choix qu'entre la carrière de la galanterie et celle de la domesticité.

Tels étaient *Les ricochets de l'amour*. Le public se montra rebelle, et l'année qui se résume dans le tableau suivant, n'était pas finie, que la direction du Palais-Royal préparait et annonçait même un nouveau spectacle.

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
Monseigneur, vaudev. en 1 acte.....	1er janvier		6
Leurs Gigolettes, com. en 4 actes ...	»		6
* *Un Fil à la patte*, vaud. en 3 actes.	9 janvier	18	111
La Lettre, comédie en 1 acte	»	16	130
L'Enquête, comédie en 1 acte.........	6 mai	8	91
Le Petit Abbé, vaud. opér. en 1 acte..	16 mai	2	46
Prête-moi ta femme, c. en 2 act.....	»	2	46
Les Trois chapeaux, c.-vaud. en 3 act.	22 mai	1	40
* *Les Joies du foyer*, c. en 3 act.....	1er septemb.	3	62
* *Un Coup de tête*, com. en 3 act....	3 novembre		20
Le Bibelot, comédie en 1 acte........	»	5	54
Monsieur Chasse, com. en 3 actes. .	24 novembre	6	32
* *Les Ricochets de l'amour*, c. en 3 act.	27 décembre	1	5

* Ce signe, placé devant le titre des pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS [1]

L'élection Pouparel et *Mon Prince*, tel est le spectacle des premiers jours de l'année, aux Nouveautés, qui demandent à tous les échos un successeur à *Champignol*, d'heureuse mémoire.

20 JANVIER. — Première représentation de *Paris qui passe* [2], revue en trois actes et neuf

1. DIRECTEUR. — M. *Henri Micheau.*

2. DISTRIBUTION. — Gigomard, un Etudiant. Hémon, M. *Germain.* — Le Régisseur, l'Académicien, l'Invalide, l'Huissier, Créon, M. *Tarride.* — Le Concierge, le Monsieur sérieux, Hermann, un Chorège, M. *Regnard.* — Gardien de la paix, le Locataire. Renaudot, le Collectionneur, un Chorège, M. *Lauret.* — Un Agent, Gardien de la paix, l'Adjoint, le vieux Médecin, le Préposé, le Garde, M. *Girard.* — Un Spectateur, un Agent, un Magistrat, l'Officier, M. *Royer.* — Un Garçon, un Commissionnaire, M. *Prosper.* — Un Facteur, un Gommeux, un Professeur, M. *Destrem.* — Un Garçon de bureau, un vieux Monsieur, un Etudiant, M. *Léonard.* — Un Distributeur, un Promeneur, M. *Eloy.* — La Douairière, la Pigeonne, Chicago, Mimi Pinson, Comédie-Parisienne, Mme *Jane Pierny.* — La Mariée, la Patriote, la Parisienne, Mme Sans-Gêne, Mme *Deval.* — Paris qui passe, Mme *Prelly.* — Madelon, Maréchal des logis, Antigone, Mme *Lantelme.* — Une Spectatrice, le Soir, Mme *Luceuille,* — Lolotte, Mme *Cartoux.* — Une Paysanne, les Débats, Mme *Murany.* — Toto, une Normande, le Japonais, Gigo-

tableaux [1], de MM. Ernest Blum et Raoul Toché. — Depuis les *Miettes de l'année* au Palais-Royal, en 1890, MM. Ernest Blum et Raoul Toché, les maîtres du genre, n'avaient pas donné une revue. A la vérité, les commandes ne leur manquaient pas, et plus d'un directeur eût voulu s'assurer leur concours pour l'hiver. Mais tantôt les deux spirituels Parisiens étaient pris par une comédie au Vaudeville, tantôt par un vaudeville au Palais-Royal. On désespérait de les voir jamais revenir à ce genre qu'ils cultivent depuis leur prime jeunesse, lorsque M. Henri Micheau prit la direction du Théâtre des Nouveautés. Il se rappelait le succès de *Paris en actions* sur cette même scène du boulevard des Italiens, et, comme il voulait faire de son théâtre le rendez-vous de tous les

lette, Mme *Sylviani*. — L'Ouest, un Bébé, un Normand, un Pigeon, l'Autrichien, la Servante, Mme *Gauthier*. — Le Nord, le Timbre, leurs Gigolettes, Mme *Hugo*. — L'Est, le Turc, un Bébé, M. *Nebbia*. — Cousin-Cousine, le Midi, un Bébé, Espagnol, Mlle Carabin, Mme *Regin*. — Bébé, une Normande, un Pigeon, l'Egyptien, une Etudiante, Mme *Bardin*. — Bébé, une Normande, un Pigeon, une Etudiante, Mme *Bertin*. — Un Etudiant, le Brésilien, un Normand, Mme *Remy*. — Un Pigeon, une Normande, le Portugais, Mme *Auguste*. — Un Vendangeur, un Pigeon, le Belge, le Chat du Diable, Mme *Charlier*. — Un Vendangeur, une Etudiante, Mme *Doriani*. — Un Normand, un Bébé, Mme *Corardi*. — Un Etudiant, l'Italien, Mme *Defrenne*.

Les *Vendanges*, divertissement dansé par Mmes Duprez, Doré, Rosita, Dorat, Gendre, Gleur, Thibault, Autilla, Bellenger, Rossi.

1. — 1. Le cabinet du directeur. — 2. Le boulevard. — 3. Les vendanges. — 4. La Bastille. — 5. Le carrefour Montmartre. — 6. Romainville en 1846. — 7. La salle des dépêches du *Gaulois*. — 8. Les Rois. — 9. Antigone. — Les trois premiers tableaux ont été brossés par M. Lemeunier, et les six autres par MM. Amable et Gardy. Les costumes ont été dessinés par Choubrac et exécutés par Millet.

Parisiens, il demanda une revue à MM. Blum et Toché. Et ceux-ci la lui avaient promise pour l'année 1892, lorsque survint le grand succès de *Champignol malgré lui*... Si encore cette pièce, donnée en novembre, ne devait avoir que cent représentations, on arriverait à la fin de l'hiver au commencement du printemps, passe encore. *Champignol* devait être quatre fois centenaire. Les deux auteurs, qui avaient déjà écrit tout un scénario, imaginé des scènes, inventé des trucs, rêvé de piquants déshabillés, en furent quittes pour du papier noirci. Il fallut attendre l'année suivante... Mais, cette fois, ce devait être la bonne. M. Micheau leur avait dit : « Il y a trop longtemps que je n'ai donné une revue... Le public l'attend de moi... Il l'attend de vous... coûte que coûte, je la donnerai... A l'œuvre, messieurs, l'année 1893 vous contemple... faites-la défiler devant nous. »

Et MM. Blum et Toché, dans le courant de novembre, apportaient au directeur des Nouveautés le manuscrit de *Paris qui passe*. Et celui-ci mit aussitôt la pièce en train. Il commanda les décors aux peintres Lemeunier, Amable et Gardy, chargea la maison Millet d'exécuter les costumes dessinés par Choubrac. Et il n'y a pas moins de dix décors et plus de deux cents costumes, les premiers très pittoresques et très réussis, les seconds d'une variété qui rend la préférence plus difficile. C'est un défi de luxe, de bon goût, de richesse. M. Micheau fait bien les choses. Il jette les pièces de cent sous par les fenêtres, et elles

rentrent par la porte en beaux et bons louis d'or. C'est un système comme un autre, et, jusqu'ici, il lui a toujours réussi.

Le rideau se lève. Premier tableau. Le cabinet du directeur, celui des Nouveautés, naturellement. La revue allait commencer; mais le compère manque, et c'est ce que le régisseur Tarride vient nous expliquer. Heureusement Germain, qui occupait une stalle de spectateur dans la salle, s'offre à le remplacer; la commère, la superbe Prelly, vient se ranger à ses côtés. Un changement de décors nous transporte sur le boulevard, aux environs de la Madeleine, et le défilé commence par les grandes Compagnies de chemins de fer: le Nord, l'Ouest, le Lyon et l'Est; quatre jolies petites femmes délicieusement costumées,.. représentant les trains de plaisir... Le mariage en ballon leur succède et la spirituelle petite Deval, sur l'air « de Ma Gigolette », détaille les émotions de la nuit de noces en nacelle. Les enfants vêtus, à la nouvelle mode, se précipitent, sur l'air du « Pont d'Avignon », à la première représentation, à Guignol, de la *Maison de Poupée* d'Ibsen. Il n'y a plus d'enfants!... s'écrie le compère en apercevant une vieille douairière. Hélas... s'écrie Mlle Pierny... car la vieille douairière, c'est elle... et sa fraîche beauté éclate sous les cheveux gris du personnage... Et quand elle chante d'une voix ravissante et d'un style exquis:

Les hommes d'autrefois étaient d'une autre école.

toute la salle salue au passage cette fine allusion à la galanterie du temps jadis comparée à celle d'aujourd'hui. Et la satire ne s'arrête pas là. Un académicien chargé de décerner le prix de la Chanson s'indigne rien qu'à la vue des titres qui lui sont présentés : *Tu nous fais suer... Les vieux, c'est des andouilles !...* et autres aménités du même goût. Puis c'est la fureur de la serpentine, à pied, à cheval et en voiture, qui envahit la population parisienne. La nourrice, l'avocat, tout est à Loïe Fuller, et il n'y a pas jusqu'au caniche Dick qui ne traverse gravement la scène, à la grande joie des spectateurs, en se dandinant dans les reflets du prisme. Un gardien de la paix nous initie aux nouvelles formes de la police, inaugurées par un nouveau préfet... et c'est avec des menottes en guirlandes de roses qu'un gardien de la paix invite le compère à le précéder au poste et offre à la commère son bras pour l'y conduire. Le décor a changé, et nous voici en pleines vendanges dans un délicieux tableau de Lemeunier. En avant, des pommiers tout en fleurs ; au fond, des coteaux chargés de vignes longeant de sinueux sentiers qui aboutissent à une église de village. La récolte est superbe. Les pommes emplissent les tabliers des jolies vendangeuses ; les grappes chargent les hottes... Mais tout le monde de se plaindre de la chaleur. La fanfare du village, sur l'air du *Père la Victoire*, annonce l'entrée de .... l'organisateur... de la fête des vendanges... Il chante... ô miracle !... tous les parapluies s'ouvrent comme

par enchantement... On a compris [1], on rit et on applaudit les artistes, le décor, les ravissants costumes, à travers lesquels court un petit divertissement chorégraphique du plus gracieux effet.

Le second acte nous conduit à la Bastille. Le boulevard en enfilade avec le génie de Juillet. L'effet de perspective est des plus réussis. Le concierge de l'immeuble de rapport qui a remplacé le théâtre Beaumarchais est un ancien premier rôle de drame. Regnard s'est fait, pour la circonstance, la tête de Frédérick Lemaître vieux. Il déplore la décadence de l'art dramatique, et joue, avec le compère, la commère et un brave bourgeois, une scène renouvelée des criminels dramatiques. Puis ce sont les pigeons-voyageurs, Lantelme en tête, comme maréchal-des-logis, mobilisés pour un service de vingt-huit jours. Ils sont délicieux tous ces petits pigeons, avec leurs ailes au vent, leur plumage de neige, leur shakos à pompon rose et le fusil sur l'épaule. La statue de Renaudot, le patron des journalistes, devait avoir sa place dans la revue. On l'apporte sur un brancard. C'est Lauret, tout enfariné, en souvenir de la *Statue du Commandeur*... Comme elle, elle s'éveille... et, écœurée des disputes des *Débats roses* avec le *Soir*, elle court à la *Revue des Deux Mondes* chercher des distractions moins austères, et en revient couronnée de roses et inondée de champagne. Dans l'intervalle, un patriote, sous les

1. Allusion aux déplacements de M. Carnot qui ne pouvait faire un voyage sans qu'il plût.

traits de Mlle Deval, dans une chanson quelque peu leste, a plaint les officiers de l'escadre russe d'avoir trouvé, lors de leur visite à Paris, bon souper, bon gite... et pas le reste.

Changement de décor. Un coin du boulevard, en face du restaurant Brébant, en réparation, avec le faubourg Montmartre en enfilade. Les timbres-poste de tous les pays ripostent par de fières réparties aux apostrophes du compère et de la commère... Ils s'effacent devant l'Exposition de Chicago dans un superbe costume avec les bijoux exotiques et les attributs industriels... Mais rien ne vaut la Parisienne... La commère l'évoque... Le fond du théâtre s'ouvre et nous montre une petite scène de boudoir tout à fait charmante, mimée par Mlle Deval et M. Regnard. C'est un véritable Forain... Le grenadier de l'île d'Elbe explique et commente le mot historique de Cambronne... Et le second acte se termine à Romainville, dans une fête de la jeunesse, où les étudiants, mêlés aux grisettes, après la chanson du petit vin doux, dansent autour de Mimi Pinson montée sur l'âne Bébé, une ronde échevelée, sur un air qui n'est autre qu'un ingénieux pot-pourri du quadrille de la *Tulipe orageuse* de Musard et de la chanson du *Vin à quatre sous*, que chantait Virginie Déjazet, dans la comédie-vaudeville les *Trois gamins*, de Bayard et Vanderbuch, et dont Eugène Déjazet avait écrit la musique pour sa mère. Tout cela est très mouvementé.

Au troisième acte, nous sommes dans la salle des dépêches du *Gaulois*. Les abonnements, les

souscriptions abondent. Un collectionneur qui a entendu dire que la Comédie-Française a en sa possession un fragment du cœur de Talma, entreprend la collection de fragments de comédiens. Au moins, il restera d'eux quelque chose. Il demande à Germain de lui léguer son cœur... Noblet lui a déjà promis ses cheveux; M. Dailly, un morceau de son ventre. Coquelin son nez, et Mme Mathilde, une de ses joues. On rit. Passent Mlle *Carabin;* la *Servante;* la *Gigolette* de l'Ambigu; la *Gigolette* du Palais-Royal; *Cousin-Cousine;* le *Chat du Diable*... Mais place à la triomphante Mme *Sans-Gêne*... C'est Mlle Deval, dans une amazone jaune, avec la veste chasseur et le chapeau gris Empire.., Réjane, Sardou, Moreau ont tour à tour leur affaire, sur l'air de la *Fille Angot* et de *Partant pour la Syrie.* L'huissier de la Comédie-Française nous initie aux mystères de la maison de Molière et du voyage à Londres. Il imite tour à tour Pierre Berton, Got et Coquelin cadet... On croirait les voir et les entendre... Les *Rois* sont personnifiés par Regnard; la *Comédie parisienne* par Mlle Pierny... et après la parodie d'*Antigone*, où rien n'est oublié, ni le double théâtre, ni le chœur des antiques, ni les fureurs de Créon, ni le cadavre... tous les personnages se retrouvent en scène, dans une apothéose où tous les genres se confondent harmonieusement et sur laquelle Mlle Pierny, avec le traditionnel couplet final, n'a pas de peine à appeler la clameur des succès. Quand la phrase sacramentelle de l'annonce des auteurs est pro-

noncée syllabiquement par chacun des artistes, on rit une fois de plus de cette innovation amusante, les noms de MM. Blum et Toché sont couverts d'applaudissements par toute la salle.

La Revue fut accompagnée, en lever de rideau, d'une comédie en un acte : *Le Collectionneur.*

8 MARS. — Première représentation de *Fanoche*[1], vaudevillle en trois actes, de M. Maurice Ordonneau. — La donnée de ce vaudeville n'est pas nouvelle. Nous l'avons déjà appréciée dans le *Sous-Préfet de Château-Buzard,* où elle nous a paru mieux exploitée. C'est, en gros, l'intrusion dans le domicile conjugal d'un nouveau marié, d'une ancienne connaissance, qui est prise pour la femme légitime. Les effets de cette méprise sont assez limités, et on ne peut les multiplier pendant trois actes qu'au prix d'invraisemblances un peu trop choquantes, même dans un vaudeville. Celui-ci est d'une laborieuse complication.

Le folâtre des Roseaux, juge à Montmorillac, est marié, sans l'être. Tandis qu'il est rentré, navré, dans sa sous-préfecture solitaire, sa bonne amie Fanoche tombe chez lui à l'improviste et dans le dessein bien arrêté de ne pas lâcher sa proie. Le président du tribunal, qui survient inopinément, croit tout naturellement que Fanoche n'est autre que Mme des Roseaux, et l'imbroglio s'augmente

1. DISTRIBUTION. — Des Roseaux, M. *Germain.* — Dumoulin, M. *Tarride.* — La Louvette, M. *Regnard.* — Duflocon, M. *Lauret.* — Champagnac, M. *Girault.* — Fanny, Mme *Pierny.* — Mme de Châteauneuf, Mme *Macé-Montrouge.* — Marthe, Mme *Newa-Cartoux.* — Tante Adèle, Mme *Marcelle.* — Ursule, Mme *Murany.*



encore par l'arrivée de la véritable mariée et de sa maman, cantatrice repentie et mère irréprochable, qui a enfin pu décider sa progéniture à une meilleure compréhension des obligations conjugales. Imaginez maintenant que des Roseaux a pour ami l'avoué Dumoulin, sorte de marguillier dont les principes austères sont promptement vaincus par l'irrésistible Fanoche, que ledit avoué va habiter sous le toit de des Roseaux et passera aux yeux d'une partie de ses amis pour le mari de Fanoche; que le président La Louvette, vieux galantin et beau parleur, aura obtenu de Fanoche un rendez-vous, en tout bien sans honneur, et se trouvera serré ensuite entre Dumoulin et des Roseaux qu'il prendra tour à tour pour le mari légitime; enfin que la belle-mère, dont la spécialité consiste à accommoder à tous les évènements des phrases d'opéras qu'elle chante éperdument en souvenir de son ancienne profession, ne comprend rien à tout ce qui se passe. Amalgamez ces exposés, brouillez-les dans votre esprit, multipliez le nombre des personnages par celui des portes du salon où s'agitent tous ces fantoches, et vous aurez une idée assez exacte de ce genre de divertissement. Il y a trois actes, il pourrait y en avoir un, ou deux, ou quatre, sans plus de nécessité ou de raison. La donnée étant épuisée dès le début de la pièce, ne peut sembler se renouveler que grâce à des artifices plus ou moins ingénieux, mais qui relèvent plus de l'arithmétique que du théâtre. Plusieurs épisodes amusants émaillent cette série de combi-

naisons scéniques : la réunion des notables venant souhaiter la bienvenue à Mme des Roseaux sous les traits de Fanoche tandis que la belle-mère et la jeune femme sont présentées par l'ahuri magistrat en qualité de buralistes des postes : la confession du président La Louvette au marguillier Dumoulin devenu franc-maçon, grâce à l'initiative de Fanoche... On a donc ri aimablement, confraternellement, mais sans toujours comprendre le pourquoi de cette hilarité. La vérité, c'est que rien n'est réel dans cette pièce, ni les personnages, ni leur dialogue, ni leurs aventures, ni rien. Or, un fond de vérité, nécessaire dans une comédie, n'est pas absolument superflu dans un vaudeville. Les acteurs ont paru s'inspirer de la folie communicative de leurs rôles. Si j'en excepte Tarride, qui a composé avec un soin tout particulier celui de l'avoué-marguillier Dumoulin, et l'a rendu presque acceptable, et Mme Macé Montrouge, très vivante en vieux débris du théâtre impérial de Rio-Janeiro, je n'ai pas énormément goûté les interprètes de *Fanoche*. Germain devrait réaliser de sérieuses économies sur ses contorsions faciales et brachiales, sans parler de ses sauts de carpe. Regnard charge un peu, ce nous semble, le personnage du président. Lauret est un amusant baderne, et M. Girault montre à Germain qu'on peut grimacer encore plus que lui. Que dire de Mlle Pierny, sinon qu'elle est toujours très belle !

Un bain de ménage, vaudeville en un acte, accompagna *Fanoche* sur l'affiche, et poursuivit

même sa carrière de lever de rideau au-delà des représentations de cette pièce.

10 AVRIL. — Première représentation de *Son Secrétaire*,[1] vaudeville en trois actes de M. Maurice Hennequin.— Admettez ce postulat que Paul Dorigny, secrétaire du baron Douillard, député de la Basse-Loire, doive, pour obéir à l'ordre de sa tante, capable de le deshériter s'il agissait autrement, se marier avec une jeune bordelaise qu'il ne connaît pas plus que son père, M. Bonarde, vieux professeur de phrénologie, habitant Bordeaux et n'étant pas venu à Paris depuis vingt-cinq ans. Mais, avant de devenir le gendre dudit Bonardet, Paul abandonnera Colombe, sa maîtresse à qui il offre le dîner de rupture : diner arrosé de Champagne, et qui, contrairement à son but, lui fait trouver Colombe plus aguichante que jamais... à tel point qu'il retarde l'instant de la séparation et la reconduit chez elle... Mais il tombe sur un cocher grincheux qui refuse de le conduire et avec lequel il se collète. Intervention des agents, auxquels il donne le nom de son patron inviolable, le député Douillard. De là découle une série incalculable de quiproquos les plus dangereux qui fait de cette pièce un vaudeville très ordinaire. C'est Falam-

1. DISTRIBUTION. — Bonardet, M. *Germain*. — Paul Dorigny, M. *Tarride*. -- Le baron Douillard, M. *Regnard*. — Lambertin, M. *Le Gallo*. — Falambar, M. *Lauret*. — Cabasson, M. *Girault*. — Auguste, M. *Prosper*. — La baronne, Mme *Billy*. — Colombe, Mme *Deval*. — Antoinette, Mme *Luceuille*. — Virginie, Mme *Cartoux*. — Mme Bonardet, Mme *Tassilly*.

bar, le chef de bureau à la préfecture de police, qui continuera la méprise des agents en prenant Paul pour le député, dont il est le secrétaire. C'est Bonardet, débarquant à Paris, qui prendra pour Paul son ami Lambertin. C'est Colombe qui passera pour la baronne, et la baronne, amourachée du secrétaire de son mari, pour Colombe. Et quand on croit que le baron Douillard, surgissant va tout gâter, ou mieux tout expliquer, rien ne s'explique, et tout s'embrouille de plus belle par un simple : « C'est bien un douillard, mais un Douillard de la vieille branche ! » ces vaudevillistes ne s'embarrassent pas pour si peu ! Je pense qu'il vous suffira de savoir que tout s'arrange pour le mieux : si Lambertin, qu'on s'est obstiné à faire passer pour son ami Paul, épouse Mlle Virginie Bonardet, le vieux professeur de phrénologie a, fort heureusement, une autre fille qu'il donnera à Paul : celui-ci héritera donc de sa tante tout en palpant une jolie dot.

Les pièces de ce genre amusent ou assomment suivant le tempérament de ceux qui les écoutent. En tout cas, elles demandent à être brûlées c'est-à-dire : jouées de verve, sans donner à leurs auditeurs le temps de la réflexion. *Son Secrétaire* a été enlevé dans les règles, par l'excellente troupe de M. Micheau. M. Germain qui s'est fait une plaisante tête de savant, est peut-être un peu vieux pour avoir une fille aussi jeune. Il est, en tout cas, désopilant en son examen, suivant les principes de Lavater, de tous les crânes qu'il rencontre à sa portée et dans lesquels il trouve une perpé-

tuelle réminiscence : celui-ci du crâne d'Abélard, cet autre du crâne de Jeanne d'Arc ou de Phryné. Et il a joué merveilleusement la scène où il se prend à pleines mains son propre front en essayant de comprendre l'imbroglio que lui expliquent ensemble Dorigny et Lambertin. Dorigny, c'est M. Tarride au jeu toujours naturel; Lambertin, c'est M. Le Gallo, jadis fort remarqué au théâtre Cluny et qui a bien la mine effarée qui convient à la situation, M. Regnard ne mérite, lui aussi, que des éloges pour sa composition du député, bouffi d'orgueil et convaincu de son importance. Mmes Billy, Marguerite Deval, Luceuille et Cartoux s'acquittent à souhait de la tâche féminine, secondaire cette fois.

23 avril. — Première représentation de *Nos moutards* [1], pochade en trois actes mêlés de chants de MM. Ernest Blum et Raoul Toché. — Les enfants terribles de Gavarni ont inspiré une comédie à Lambert Thiboust sous ce même titre *Les enfants terribles*. Mais depuis Thiboust nous avons marché, et nos moutards ne sont plus terribles de la même façon qu'il y a trente ans. Tout progresse, même la mauvaise éducation. Depuis Gavarni nous avons la bicyclette, les sports, le lendit,

1. Distribution. — Totor, M. *Germain* — Bodinois, M. *Mesmacker*. — Mondétour, M. *Regnard*. — Tancrède, M. *Rablet*. — Durosoir, *Lauret*. — Mme Bodinois, M. *Girault*. — Antoine, M. *Roger*. — Irma, Mme *Pierny*. — Lolotte, Mme *Deval*. — Herminie, Mme *Macé-Montrouge*. — Riri, Mme *Newa Cartoux*. — Victoire, Mme *Murany*. — Mama, Mme *Nebbia*. — Popaul, Mme *Sylviani*. — Loulou, Mme *Bardin*. — Nenest, Mme *Réginal*. — Zizi, Mme *Gabrielle*.

le surmenage, etc., etc. Il était donc tout naturel que MM. Blum et Toché reprissent ce vieux thème et l'accommodassent au goût du jour, qu'ils fissent une critique des habitudes et des défauts des bambins de l'an 94.

M. Montédour, un veuf, brave rentier habitant Saint-Germain, a, de son premier mariage, deux enfants, Totor et Lolotte. Chez lui habite sa sœur, trois fois veuve, la mûre Herminie. Une institutrice, Mlle Irma, est chargée de l'instruction des deux moutards. Si Mlle Irma prend soin des enfants, M. Mondétour prend encore plus soin de Mlle Irma, qui est du reste jolie et bien en forme, puisqu'elle est représentée par Mlle Pierny. De son côté, Mme Herminie est follement éprise d'un musicien, Tancrède Pagnet, qu'elle fait entrer dans la maison comme professeur de piano. Irma et Tancrède se reconnaissent; ils sont mariés, en instance de divorce. Devinant qu'ils ont l'un et l'autre des intérêts dans la maison, ils se promettent de ne point se contrarier et, mieux, de ne pas se reconnaître. Irma voudrait devenir Mme Mondétour et Tancrède, pour assurer son avenir, ne demanderait pas mieux que d'être le quatrième mari de la riche Herminie; mais pour aboutir, il faut que l'institutrice soit compromise et que la veuve n'ait plus rien à refuser. Double rendez-vous dans un pavillon. Un huissier de la société, aposté dans un coin, doit constater. Et il constate, l'huissier, que Mme Irma Paquinet est dans les bras de son mari, Tancrède Paquinet, ce qui annule l'ins-

tance en divorce. L'obscurité n'en fait jamais d'autres. C'est cette fable un peu faiblarde qui met en mouvement la famille Mondétour et les moutards.

Nous voyons Totor et Lolotte jouer au cheval fondu avec leur parrain Durosoir, et lui voler sa perruque, lui dire qu'on l'appelle rasoir dans la famille, fumer les cigares et cigarettes du parrain, etc., etc. Totor devient amoureux d'Irma et Lolotte écrit une lettre d'amour à Paulus. C'est du Gavarni en action, ce n'est rien de plus. A Caran d'Ache les auteurs ont emprunté une scène de petit chien. MM. Blum et Toché pouvaient et nous devaient plus. Nos moutards ont leurs qualités et leurs défauts; si le fond est le même, du moins la manière d'être a différé. Ils auront été pris de court par les deux insuccès des Nouveautés, et ils auront donné leur pièce, sans qu'elle fût suffisamment à point, pour rendre service à un directeur dans l'embarras. Je les plains, mais ils prendront leur revanche.

Il y a des choses drôles dans la pièce de MM. Blum et Toché. Elle est surtout très bien jouée. Germain est un Totor très fantaisiste. Son entrée est vraiment drôle, mais une fois l'effet produit il est tout de même un peu difficile de donner huit ans à Germain. Mlle Deval, au contraire, servie par sa taille et son visage, est une mignarde et amusante Lolotte. Elle a chanté très crânement la lettre de Paulus sur l'air du Père « la Victoire ». Nous avons déjà parlé de Mlle Pierny. Elle a des couplets à chanter et elle

les chante fort bien. Mme Macé-Montrouge est vouée aux veuves incandescentes. M. Regnard est une ganache de père très réussie. M. Rablet s'est fait une bonne tête de pianiste. Mesmacker est plus huissier que nature. N'oublions pas MM. Girault, Mme Bodinois, M. Mondétour et Lauret, Durosoir.

Le 2 mai, *Nos Moutards* avaient disparu de l'affiche. Ils étaient remplacés par *Champignol malgré lui* [1]. Quatre cent vingt-deux représentations, données d'affilée de cette joyeuse pièce n'en avaient pas épuisé le succès, et à écouter les rires qu'elle soulevait encore dans la coquette petite salle du boulevard des Italiens, on pouvait être assuré qu'ils auront de l'écho et que le fantassin Champignol trouverait encore des spectateurs pour le conduire triomphalement jusqu'au chiffre de cinq cents.

Les mêmes scènes ont produit les mêmes effets, et le second acte, notamment, a le don d'enlever le public. D'un bout à l'autre de ces trois actes, le vaudeville de MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières a été revu avec plaisir. Il est joué avec le même ensemble qu'à l'époque de la

1. Distribution. — Champignol, M. *Germain*. — Camaret, M. *Tarride*. — Saint-Florimont, M. *Regnard*. — Chamel, M. *Jæger*. — Fourrageot, M. *Lauret*. — Ledoux, M. *Poudrier*. — Singleton, M. *Le Gallo*. — Le prince, M. *Rablet*. — Lafauchette, M. *Buarini*. — Grosbond, M. *Girault*. — Célestin, M. *Royer*. — Badin, M. *Boniface*. — Belouette, M. *Destrem*. — Le brigadier, M. *Petitbon*. — Joseph, M. *Leroy*. — Jérôme, M. *Prosper*. — Angèle, Mme *Pierny* — Mauricette, Mme *Newa Cartoux*. — Adrienne, Mme *Aumont*. — Charlotte, Mme *Murany*.

création. Si quelques-uns des créateurs ont disparu, MM. Guy et Sanson entr'autres, ils sont avantageusement remplacés : le premier, dans le rôle de Saint-Florimond, par M. Regnard ; le second, dans celui de Singleton, par M. Le Gallo. Mlle Pierny est toujours adorablement jolie sous les traits de Mme Champignol. Elle est de plus fort intelligente et adroite comédienne. M. Jæger fait une bonne caricature du Suisse Chamel... Quant à Germain, il est inimitable dans un personnage qui semble avoir été taillé sur le patron de son comique fantaisiste. Il n'a qu'à paraître en scène, pour que toute la salle éclate de rire et ses ahurissements sont tout à faits divertissants. M. Tarride a retrouvé, dans le rôle du capitaine, qu'il a créé, son grand succès de la première représentation. Mlle Murany patoise agréablement le petit rôle de la paysanne, et M. Lauret, avec sa raideur comique, ses éclats de voix, fait de l'officier de caserne une caricature de bon aloi. M. Poudrier était revenu tout exprès de Marseille pour reprendre son rôle de l'adjudant. Les petits rôles sont tous très bien tenus, et il n'y a que des éloges à adresser à Mmes Cartoux et Aumont, MM. Girault, Rablet, Buarini, etc. Bref, la pièce est demeurée amusante comme au premier jour ; elle a retrouvé une excellente interprétation, et elle fournit encore, au théâtre des Nouveautés, une longue et fructueuse carrière. Elle le conduisit en tournée jusqu'au 3 juin, époque à laquelle M. Henri Micheau passa la main à M. Dieudonné, pour

venir jouer, sur cette scène du Boulevard des Italiens, une pièce que le théâtre des lettres venait de donner avec succès. Le 4 juin, eut lieu la première représentation (à ce théâtre) de *L'Engrenage* [1], comédie en trois actes, de M. Brillet, et le lendemain celle de *Son professeur*, comédie en un acte de MM. Jules Chancet et Sée. Mais ces deux pièces ne sont qu'accidentellement de l'histoire du théâtre des Nouveautés, qui, après quelques représentations ferma décidément ses portes pour tout l'été.

15 SEPTEMBRE. — Reprise de *Mon Prince!* [1], pièce en trois actes et quatre tableaux de MM. Sylvane et Charles Clairville, musique de M. Edmond Audran.

C'est le 18 novembre de l'an dernier que *Champignol* cédait la place à une pièce nouvelle, *Mon Prince!* [2] trois actes et quatre tableaux de MM. Sylvane et Charles Clairville, musique de M. Edmond Audran, œuvre fantaisiste comportant un intermède Louis XV: le contraste était aussi complet que

1. DISTRIBUTION. — Morin, M. *Dieudonné*. — Alfred Remoussin, M. *H. Mayer*. — Le marquis de Sto, M. *Dauviller*. — Lecardonnel, M. *Albouy*. — Taulard, M. *Angely*. — Boguin, M. *Boniface*. — Clapiet, M. *Berthier*. — Robinot, M. *Durier*. — Un domestique, M. *Henri*. — Un paysan, M. *Ernest*. — Mme Remoussin, Mme *Jenny Rose*. — Léonie, Mme *Suzanne Carlix*.

2. DISTRIBUTION. — Alcide Binoche, M. *Germain*. — San-Domar, M. *Tarride*. — Pepito, M. *Regnard*. — Ratiche, M. *Lauret*. — La Huchette, M. *Royer*. — De Paroly, M. *Destrem*. — De Valfleury, M. *Roger*. — De Cymaise, M. *Bardot*. — Paulette, Mme *Pierny*. — Rita, Mme *Deval*. — Antonio, Mme *Féral* (débuts). — Mme de La Huchette, Mme *Murany*. — Mme de Paroly, Mme *Bréval*. — Valéry, Mme *Sylviani*. — Mme de Valfleury, Mme *Foëlia*. — Mme de Cymaise, Mme *Legris*.

voulu... Succéder à *Champignol* n'était pas une tâche facile: MM. Sylvane et Clairville réussirent à nous donner une pièce amusante, entremêlée d'une fort aimable musique de M. Audran, montée avec luxe par l'heureuse direction et enlevée de verve par la troupe de M. Micheau. A cette reprise inattendue, M. Germain a été, cette fois encore, la joie de la soirée. Il n'y a pas d'exagération de dire que, sous les traits du duc de Richelieu dansant la gavotte, il nous a produit l'impression d'un singe habillé. Mais que ce singe est donc bien fait pour désopiler toutes les rates !... M. Tarride a composé à nouveau avec son habituel talent, la figure de san Domar. Il faut voir comme il joue la scène du dernier acte, où le gouverneur apprend de la bouche même de sa femme, comment il s'en est fallu de peu qu'il fût trompé par son jeune monarque. Mlle Pierny, non contente d'être belle comme une déesse, chante fort joliment ce que le compositeur de *Miss Helyett* a bien voulu confier à son sympathique talent. Flanquée de Pepito, le plaisant Regnard l'ex-torero devenu le mari de la soubrette Rita, Mlle Marguerite Deval est une mignonne et blonde Andalouse à la taille exquise, et qui chacun sait ça, détaille le couple en toute perfection... Pauvre petite Crouzet, qui portait si crânement l'élégant travesti du jeune prince. On sait qu'elle dut, l'hiver dernier, abandonner le rôle d'Antonio pour aller mourir, à Biarritz, d'une longue et douloureuse maladie. Mlle Féral, qui la remplace, a de l'aisance et

même de l'élégance, de la distinction et même de la diction; elle a aussi une jolie voix qui sortira mieux, quand elle aura moins peur...

A partir du 18 septembre *Mon Prince* fut accompagné, en lever de rideau, par le *Jeu de l'amour et du bazar*, vaudeville en un acte de M. Paul Ferrier.

26 OCTOBRE. — Première représentation : *Les Grimaces de Paris* [1], revue de fin d'année en trois actes, un prologue et huit tableaux de MM. Courteline et Marsolleau, airs nouveaux de M. Perpignan. — Les auteurs des *Grimaces de Paris*, qui déjà furent, aux Folies-Bergères, ceux d'*Emilienne aux Quat'z'arts*, ont pris soin de nous dire : « Nous n'avons rien voulu casser, notre revue est une revue qui ressemble à toutes les revues... » Ainsi ont-ils fait eux-mêmes la

1. DISTRIBUTION. — Le Compère, M. *Germain*. — Birban, le Souffleur, le Pauvre, M. Jean, M. *Tarride*. — Le Régisseur, l'Héritier, M. *Guyon*. — Un Monsieur, l'Arroseur public, un Conspirateur, M. *Regnard*. — Le Monsieur, la Marraine de Charley, M. *Legallo*. — Le Coiffeur, un Monsieur, un Conspirateur, M. *Lauret*. — Le Sergent, le Substitut, un Conspirateur, Yago, M. *Rablet*. — Un Agent, un Avocat, premier Cardeur, M. *Royer*. — Premier Agent, un Accesseur, deuxième Cardeur, M. *Raoul*. — L'Astronome, le Conducteur, deuxième accesseur, Caderaisse, M. *Boniface*. — Un Vieillard, deuxième Homme de bronze, M. *Destrem*. — Le Père Lapudeur, un Invité, M. *Debrion*. — Deuxième Vieillard, un Prévenu, M. *P. Roger*. — Le Garçon de théâtre, M. *Prosper*. — La Chanson, Mme *Pierny*. — Cempuis, le Compteur, la Pauvresse, Mme *Deval*. — L'Exposition de 1900, la Réclame, Desdémone, Mme *Eymard*. — La Caisse publique, Gudule, Mme *Luceuille*. — Première Vespasienne, premier Téléphoniste, Mme *Cartoux*. — Boulevard d'Enfer, la Planète Mars, Femme de chambre, Mme *Sydley*. — Une Pièce de 2 francs, Mme *Murany*. — Voiture sans chevaux, Vieux Café, Mme *Sylviani*.

principale critique de leur œuvrette, qui, à dire vrai, et en dépit d'un luxe de préparations fort inutile en la circonstance, ne sort pas un instant du moule banal et convenu. Comme leurs prédécesseurs depuis Clairville, père du genre, MM. Courteline et Marsolleau ont donc une commère et un compère. La commère, c'est Mlle Pierny, très en verve et très en beauté, toujours en scène et toujours à la réplique ; au second acte, elle a chanté avec infiniment de grâce et de goût le long pot-pourri de la Chanson française à toutes les époques. Le compère, c'est Germain, qui ne se contente pas de faire le singe, comme toujours, et qui apporte dans l'emploi son habituelle bonne humeur et son entrain très joyeux. Maintenant, vous étonnerai-je beaucoup en vous disant que nous vîmes successivement défiler les vespasiennes gratuites pour dames et les jeunes téléphonistes, toujours si peu pressées de vous donner la communication désirée, la petite pensionnaire de Cempuis, se demandant si « elle n'est pas son frère » et le député-soldat Birban, geignant sur son sort qui l'oblige à pincer l'oreille à Jules en attrapant, pour causer avec des bourgeois, force punitions qu'il fait immédiatement lever par son sous-officier en lui collant un bon bureau de tabac. Une idée amusante, au premier acte : celle des spectateurs faisant, dans la salle, l'office du chœur antique d'*Antigone*. Un mot drôle, très drôle, au second, celui du bohême qui racontant l'emploi de sa journée passée dans une de ces brasseries nouveau modèle qui pullu-

lent sur le boulevard, conclut naïvement : « Cela ne vaut-il pas mieux que d'aller au café ! » Citons, aussi les plaisants couplets du souffleur de l'Opéra-Comique qui n'a plus besoin de faire son marché depuis que de scandaleux débuts l'approvisionnent de choux, de carottes, de saucissons et de morue, et la spirituelle parodie de l'hebdomadaire feuilleton du *Temps* très finement débitée par Mlle Marguerite Deval déjà nommée. Il nous faut également mentionner les couplets de l'arroseur : — « Moi, je fais d'la boue quand y en a pas », redemandés à M. Regnard ; la mordante critique des imprescriptibles droits du Trésor obligeant un pauvre diable qui se croyait débarrassé de ses dettes à en contracter de nouvelles s'il veut profiter de son legs. Un petit duo, d'une mélancolie charmante et fort bien chantée par Mlle Deval et M. Tarride, deux pauvres cabots sortis du Conservatoire et demeurés sans engagement, amène fort heureusement la scène des imitations. Avec Tarride nous rendant d'une façon très amusante M. Paul Mounet dans le *Voile* de Rodenbach, avec Mlle Deval, le vivant portrait de Mily-Meyer, et M. Guyon, qui tient en toute perfection le chronique enrouement de Saint-Germain, avec M. Le Gallo, dans la romance du houblon de la *Marraine de Charley*, le grand succès de la rive gauche, avec Mlle Eymard, une troublante Desdemone, l'acte des théâtres termine assez gaiement la revue des Nouveautés M. Micheau l'a brillamment montée : témoin l'entraînant final du second acte, sur l'air de la

« Marche lorraine » de Louis Ganne. Beaucoup de monde en scène, mais combien peu de jolies femmes, dans le bataillon d'où émergent pourtant une belle planète-Mars, comme Mlle Sydley, un gentil minois comme celui de Mlle Cartoux, une triomphante Caisse publique comme Mlle Luceuille. Quand nous aurons félicité M. Perpignan sur ses adroits arrangements et ses airs nouveaux agréablement appropriés aux situations nous aurons tout dit sur la revue de MM. Courteline et Marsolleau, qui, sous leur apparente bonhomie, cachent plus d'une pointe finement acérée. Et encore avaient-ils dû avoir plus d'une fois le bec clos et les poings liés par dame Censure.

5 DÉCEMBRE. — Première représentation de l'*Hôtel du Libre Echange* [1], pièce en trois actes de MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières. — L'architecte Paillardin, se disputant follement avec Marcelle, sa jeune femme, l'a fort imprudemment défiée de prendre un consolateur, ainsi qu'elle l'en a menacé dans un instant d'irritation... Elle en prend un, le premier venu, plutôt laid, son propre ami et associé, l'entrepreneur Pinglet. Et Pinglet profite d'une absence providentielle de Mme Pinglet pour entraîner Marcelle au

1. DISTRIBUTION. — Pinglet, M. *Germain*. — Paillardin, M. *Colombey*. — Matthieu, M. *Guyon fils*. — Boulot, M. *Reynard*. — Maxime, M. *Le Gallo*. — Bastien, M. *Lauret*. — Boucart, M. *Jæger*. — Ernest, M. *Rablet*. — Charvet, M. *Raoul*. — Marcelle, Mme *Marguerite Caron*. — Angélique, Mme *Macé-Montrouge*. — Victoire, Mme *Murany*. — Rose, Mme *Newa Cartoux*. — Flore, Mme *Marcelle*. — Jacinthe, Mme *Sylviani*. — Marguerite, Mme *De Salle*. — Violette, Mme *Boyer*. — Une dame, Mme *Charlier*.

bienfaisant Hôtel du Libre-Echange, dont les prospectus inondent la maison. Ce qui se passe à cet hôtel est inénarrable autant qu'inimaginable... Ah ! Quelle nuit, quelle nuit ! Sachez seulement qu'a l'instar du *Fil à la Patte* qui procédait lui-même de *Tête de linotte*, le décor est divisé en trois. Au centre l'escalier ; à gauche, la chambre où Pinglet, bientôt affreusement indisposé, prétend cacher ses amours ; à droite, la chambre, dite hantée, que Paillardin vient justement reconnaître ce soir-là, comme expert, et où va comiquement échouer l'ami Mathieu, débarqué de Valenciennes avec ses quatre filles... Comment Pinglet pourra-t-il se débarrasser de cette famille ? comment Marcelle se cognera-t-elle à son timide neveu Maxime, venant en ce même hôtel se faire dégourdir par la bonne ? comment Mlles Mathieu en blanche chemise de nuit, seront-elles prises pour des esprits par Paillardin, absolument affolé, et comment en ce méli-mélo de farce à outrance et d'invraisemblables quiproquos, Pinglet, prétendant s'appeler Paillardin, sera-t-il arrêté, dans une rafle de la police, conjointement avec Marcelle, disant se nommer Mme Pinglet... ? c'est ce qui ne se raconte pas. Vous avouerai-je maintenant qu'à cette insensée pantomime à la Hanlon-Lee j'eusse préféré pour ma part une franche comédie d'observation ?... Non, puisque le critique a ri, il est suffisamment désarmé, et n'a plus qu'à applaudir les acteurs qui menèrent d'un train endiablé cette effrénée bouffonnerie. Il faut voir Germain s'y débattant

le front couvert de suie. Il faut s'amuser des ahurissements de Regnard en garçon d'hôtel, et du bégaiement de Guyon qui débrouille fort à propos le fol imbroglio... Ce fut un succès de fou rire qui se répercuta longtemps au dedans et au dehors de la coquette petite salle du Théâtre des Nouveautés.

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
L'élection Pouparel, vaud. en 1 act...	1er janvier	2	17
Mon Prince! p. en 3 act. et 4 tab..	»	2	55
* *Paris qui passe,* rev. en 3 act. et 9 t.	20 janvier	8	45
Le Collectionneur, vaud. en 1 act...	28 janvier	7	49
* *Fanoche,* vaudev. en 3 actes.......	8 mars	5	31
Un Bain de ménage, vaud. en 1 act..	9 mars	10	68
* *Son Secrétaire,* vaud. en 3 act.....	10 avril		9
* *Nos Moutards!* vaud. en 3 act.....	23 avril		9
Champignol malgré lui, vaud. en 3 actes...........................	2 mai	5	33
L'Engrenage, comédie en 3 actes....	4 juin	1	20
* *Son Professeur,* com. en 1 act.....	5 juin	1	19
Le Jeu de l'amour et du bazar, vaud. en 1 acte.........................	18 septemb.	8	92
* *Les Grimaces de Paris,* rev. en 3 act. et 8 tab.....................	26 octobre	4	38
* *L'Hôtel du libre échange,* vaud. en 3 actes.........................	5 décembre	5	27

* Ce signe, placé devant le titre des pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS [1]

Si nous jetons un coup d'œil en arrière, nous constatons que la carrière fournie par *Mam'zelle Carabin* est déjà longue, et si nous consultons ce premier janvier les recettes réalisées encore par l'opérette de MM. Fabrice Carré et Emile Pessard nous constatons qu'elle n'est pas prête à quitter l'affiche. Accompagnée d'un de ces vaudeville en un acte, *Une dent et un chapeau*, dont les représentations se chiffrent par les grains de sable des eaux de la mer, elle tiendra bon jusqu'au 6 février, et alors qu'on pourra croire raisonnablement cette carrière terminée, elle apparaîtra encore de temps en temps aux programmes, quand l'administration du passage Choiseul sera prise au dépourvu par l'insuccès d'une de ses pièces nouvelles.

9 FÉVRIER. — Première représentation : Les *Forains* [2], opérette en trois actes, de MM. Maxi-

1. Directeur, M. Eugène Larcher.
2. DISTRIBUTION. — Paul Vaubert, M. *F. Huguenet*. — Jules César, M. *Charles Lamy*. — Toulouse, M. *Bartel*. —

me Boucheron et Antony Mars, musique de M. Louis Varney. — Une répétition générale [1], dont l'effet alla *decrescendo :* une première, au contraire dont le succès, très vif, s'est accentué d'acte en acte, de manière à nous faire croire que les auteurs ne se montrèrent point trop ambitieux en demandant, pour leur amusante fantaisie, cent représentations au moins. On pouvait craindre qu'en nous conduisant dans le monde des forains, MM. Boucheron et Mars ne réussissent pas à éviter la fâcheuse monotonie. Il n'en est rien, et sans serrer de trop près les mœurs des saltimbanques où il y a tant à glaner, ils ont su tirer de ce cadre une aimable anecdote qui a pu suffire à la curiosité des spectateurs. Ajoutons qu'en mettant à l'interprétation de leurs rôles respectifs une bien autre verve que la veille, les artistes ont tout fait pour enlever, à la force de leur biceps, le triomphe final.

Comment, d'ailleurs, n'eût-il pas été facilement obtenu par Mme Simon-Girard, qui, tout d'abord comme chanteuse et comme comédienne, puis au point de vue acrobatique et plastique, si important en l'affaire, réalise merveilleusement

Valpurgis, M. *Dupré.* — Gaillac, M. *Leriche.* — Olympia, Mme *Simon-Girard.* — Mme Jupiter, Mme *Maurel.* — Clotilde, Mme *Mariette Sully.* — Mme Boniface, Mme *Clara Darcey.* — Rosalie, Mme *Barrot.* — Blanche Rubis, Mme *Dalanvy.* — Gabrielle d'Estrées, Mme *Lili Verne.* — Berthe de Châteauvieux, Mme *Sennevoix.* — Catherine, Mme *Mary Leans.* La *Troupe des Price :* Le Rempart des Cévennes, M. *Mazin.* — La Terreur des Tropiques, M. *Arsille.* — Le Nain François, M. *Millet.* — La Femme à barbe, Mme *Josépha.*

1. Cette répétition générale avait eu lieu la veille.

le type rêvé par les auteurs, et mérite si bien le surnom de *Vénus athlétique* sous lequel elle est connue sur les champs de foire les mieux fréquentés? Et où la charmante Olympia eût-elle trouvé un plus superbe partenaire que M. Huguenet, le lutteur-amateur tombant tous les professionnels en la personne de son papa, le célèbre hercule invaincu jusque-là? Quel joli couple, admirablement assorti! Et puisque nous avons commencé par faire aux artistes la part du lion, disons que le spirituel croquis de dompteur de fauves, dessiné par M. Charles Lamy, est à lui seul, un petit chef-d'œuvre d'observation et de gaîté; que M. Bartel nous a donné une amusante silhouette d'athlète célèbre et bedonnant, et Mme Maurel une très plaisante caricature de somnambule extra lucide, lisant imperturbablement dans le marc de café le contraire de ce qui arrive. Enfin, les *Forains* devaient nous révéler une charmante ingénue, Mlle Sully.

Vous plaît-il maintenant de savoir que Toulouse l'invincible, a deux filles: l'une, Olympia, l'honneur de la famille dont elle perpétue de Neuilly à Saint-Cloud, de Marseille à Paris, les illustres traditions; l'autre, Clorinde, petite nature fine et délicate, chez laquelle le biceps, hélas! fait absolument défaut. Clorinde, qui a, du reste, reçu, dans les pensionnats les mieux cotés, une parfaite éducation est devenu la simple caissière de la baraque. Olympia en est l'étoile. Elle a épousé, le matin même le dompteur voisin, Jules César, furieux de ce qu'un autre, avant lui, ait osé arborer ce nom, et si

habile dans l'art de prendre ses bêtes par la douceur, qu'il porte en brochette trois médailles de la Société protectrice des animaux!... Ce parti-pris de douceur horripile Olympia, qui a conçu pour son fiancé un parfait mépris depuis la soirée de contrat, où, les chaises manquant, on s'est servi des lions comme de divans... Aussi déclare-t-elle, à l'entreprenant qui lui fait la cour, que son idéal eût été d'épouser l'homme capable de « tomber papa ». Paul Vaubert se le tient pour dit, et le soir même, il accepte le caleçon d'honneur offert aux amateurs par le célèbre Toulouse. Et le célèbre Toulouse mord la poussière!... Olympia, prise au piège, se met alors en contradiction avec elle-même, car, foncièrement honnête, elle déclare que, puisqu'elle est mariée, elle ne peut être la maîtresse d'un autre. Tout ce qu'elle peut promettre à Paul, c'est de lui rester fidèle, en ne lui appartenant pas. C'est dire qu'elle va jouer à son mari la scène de Claire de Beaulieu du *Maître de forges*. Jules César, respectueusement tenu, le soir de la nuit de noce, à une distance de dix pas, jure de revenir en forces faire valoir ses justes droits de légitime mari. C'est alors qu'avant l'arrivée de ces renforts, notre homme du monde enlève la jeune saltimbanque, se hissant par une corde jusqu'au plafond et s'enfuyant par les toits. Olympia n'a d'ailleurs consenti à le suivre qu'à la condition que, toujours accompagné de deux de ses amis gens de cercle comme lui, et habitués du Cirque Molier, il la respectera comme une sœur, et se contentera

d'être son associé comme fondateur du théâtre des Apollon. Nous les retrouvons donc tous quatre en maillot de travail, faisant la parade à la porte de leur baraque, sous un masque destiné à intriguer le public. Nous retrouvons également, sur le même champ de foire, le papa Toulouse, tombé dans la dèche depuis que sa fille et son étoile l'a si brusquement quitté, et aussi Jules César, le mari inconsolable, mais n'ayant point perdu néanmoins tout espoir. Il a raison, car le hasard le mettant en présence de sa femme, il lui fait voir qu'il est son homme en lui appliquant une verte gifle. Olympia est alors subjuguée,et la voilà, à la stupéfaction générale, tombant dans les bras de son mari : la morale est sauve !

Telle est cette simple histoire, qui a l'avantage de nous montrer, en même temps que l'état d'âme des forains, quelques traits, plus ou moins piquants, de leurs mœurs habituelles. Tels : le repas de famille, avec la bonne traitée en amie, et le bal des noces, où la direction qui ne recule devant aucune dépense a exibé de vrais phénomènes comme la femme à barbe, le Rempart des Cévennes et le Nain, se mêlant à une foule de toilettes les plus excentriques et les plus drôles du monde. Pour ne pas avoir, dans les *Forains*, une part prépondérante, la musique hâtivement écrite par M. Varney, et fort habilement conduite par M. Thibaut, a une qualité incontestable : celle d'être toujours scénique. Sans être absolument neufs, les chœurs ont de la gaîté et de l'entrain, et les mélodies sont parfois fort heureusement

trouvées, témoin le joli duo du début : « Autant celui-là qu'un autre » qu'on a redemandé à Mme Simon-Girard et à M. Charles Lamy : la Chanson du Berger et de la Bergère, que la divette a dû également bisser et le duo des haltères, où la partie de Paul Vaubert fait à celle d'Olympia un très original accompagnement.

Les Forains, précédés sur l'affiche d'un vaudeville en un acte, *le Temps perdu* s'annoncèrent d'abord comme un succès de longue haleine. Tout le monde croyait aux cent représentations qui leur avaient été prédites. Mystère des choses de théâtre ! A la cinquantième déjà, les recettes fléchissaient et force fut bien à la direction de leur chercher un remplaçant.

19 AVRIL. — Première représentation : *Le bonhomme de neige*[1], opérette en trois actes de MM. Henri Chivot et Albert Vanloo (d'après une nouvelle de M. P. Laurencin), musique de M. Antoine Banès. — Voilà un vrai conte *ad usum puerorum* naïf, fantastique et gai... Pour en faire une opérette digne de ce nom, les auteurs ont légèrement saupoudré de poivre le bonhomme de neige, sans doute pour l'empêcher de fondre. Or donc, vous saurez que le jeune docteur Franz poursuit l'idée d'animer la matière. Naturelle-

1. DISTRIBUTION. — Le docteur Franz, M. *Piccaluga*. — Van Gluten, M. *Huguenet*. — Friscotin, M. *Charles Lamy*. — Le capitaine Haltiéros, M. *Bartel*. — Alonzo, M. *Jannin*. — Maître Crabbe, M. *Périer*. — Karl, M. *Dupré*. — Pétrus, M. *Vérou*. — Ariella, Mme *Simon-Gérard*. — Catherine Mme *Burty*. — Edwige, Mme *Mariette Sully*. — Collecte Mme *Dyliane*.

ment les bons Liégeois se gaussent de lui, et même Van Gluten, le bourgmestre de Bruges, qui est venu retirer sa fille du couvent, trouve la prétention tellement outrecuidante, qu'il promet au docteur, en cas de réalisation, le don de tout ce que celui-ci désirera. Grâce à l'intervention d'Ariella, une diablesse dont le rôle social n'est pas très clairement établi, le bonhomme de neige s'anime. Le deuxième acte commence. Dans le salon du bourgmestre où l'on attend l'arrivée du notaire pour marier la douce Edwige au ridicule Alonzo, Ariella et Franz surgissent, venant réclamer de Van Gluten l'exécution de sa promesse. Le bourgmestre est prêt d'ailleurs à y faire honneur. Malheureusement Friscotin, l'homme de neige, a la fâcheuse propriété de tout glacer sur son passage, et comme il ne veut à aucun prix quitter Franz, on conçoit que le beau-père recule devant la perspective d'un gendre éternellement flanqué d'une glacière ambulante. La scène est plaisante et ingénieusement conçue; elle se renouvelle d'une façon piquante; mais cette fois à l'inverse. Ariella dépeint si vivement à Friscotin les séductions de l'amour que le cœur de l'homme de neige brûle soudain de feux incendiaires. Comme, d'une ou d'autre façon, c'est toujours un hôte incommode, il est de rechef mis à la porte par le bourgmestre dont il poursuit la fille, en consumant tout sur son passage, et le pauvre Franz est de nouveau séparé de son amante.

Le troisième acte est plutôt languissant et

péniblement rempli. Ariella, dont le cœur est étonnamment tendre pour une diablesse, s'est éprise du docteur qui l'aime également, sans que ce revirement nous soit expliqué. Satan envoie à sa servante des instructions rédigées en vers et lui indiquant la manière de se débarrasser de Friscotin. Dès que l'homme de neige aimera... sérieusement, il fondra. Une servante sentimentale aide à réaliser cette opération. Friscotin s'écroule. Franz épouse Ariella, Alonzo épouse Edwige et c'est fini. Tout cela est un peu mince, mais on ne s'ennuie pas... surtout au second acte. La musique de M. Antoine Banès, est agréable à entendre, elle est toujours scénique et atteste, de la part du jeune compositeur, une recherche et un savoir-faire qu'il n'est que juste de constater ici. Mme Simon-Girard, moins bien partagée que de coutume, prête au rôle d'Ariella sa voix franche et son jeu spirituel. M. Charles Lamy est d'un comique très pittoresque et très curieux en homme de neige. M. Huguenet se contente, cette fois, d'un rôle des plus modestes, celui de papa Van Gluten où il montre, quand même, de la finesse. Enfin, MM. Bartel, dans un personnage inutile de capitaine rodomont que nous n'avons pas eu l'occasion de mentionner, Piccaluga, Jeannin et Mlle Sully se sont tous acquittés de leur tâche avec la conscience et le talent qu'on leur connaît.

Hélas! Quelques jours ne s'étaient pas écoulés que le *Bonhomme de neige* était fondu, que les Bouffes-Parisiens reprenaient le 27 avril, *Mam-*

z'elle Carabin, qu'ils s'étaient, ce nous semble, un peu trop pressés de retirer de l'affiche des Bouffes. A en juger par les applaudissements, l'aimable opérette de MM. Fabrice Carré et Emile Pessard n'a, certes, pas terminé sa brillante carrière. Pour nous, nous avons tout dit, sur cette réédition minuscule, et néanmoins fort originale, de la *Vie de Bohême*, où, très gaiement, fraternisent les mânes de Murger et de Paul de Kock, à laquelle s'adapte une jolie, vive et pimpante musique et qui s'anime si heureusement de la grâce d'une exquise chanteuse en même temps que de la fantaisie d'un charmant comédien.

30 MAI. — Première représentation de *Fleur de Vertu* [1], vaudeville-opérette en trois actes de M. Ernest Depré, musique de M. Edmond Diet. — Mme Champavert, mariée au meilleur homme du monde, mais un peu lasse cependant du pot-au-feu conjugal, s'est laissée entraîner à de dangereuses flirtations avec le jeune Théodule de la Vertonnière. Celui-ci l'a poursuivie jusqu'à la campagne, et tous deux complotent un rendez-vous... décisif, lorsqu'une visite vient troubler leur entretien. C'est la craintive Lucrèce, surnommée au couvent Fleur de Vertu, à cause de la délicatesse d'une pudeur qu'un rien effa-

1. DISTRIBUTION. — Théodule, M. *L. Baron fils*. — Casimir, M. *Charles Lamy*. — Champavert, M. *Bartel*. — Caprican, M. *Jannin*. — Félix, M. *Perrier*. — Hippolyte, M. *Véron*. — Joseph, M. *Moriès*. — Lucrèce, Mme *Mily-Meyer*. — Estelle, Mme *Blanche Marie*. — Mme de Saint-A., Mme *Rosine Maurel*. — Françoise, Mme *Barrot*. — Madelon, Mme *Delanvy*. — Jeannette, Mme *Richard*. — Ursule, Mlle *Albine*.

rouche. Mariée à un dentiste follement épris d'elle, Lucrèce l'a laissé languir pendant trois nuits consécutives sur le paillasson nuptial, après quoi le mari a quitté la place et n'a plus été revu. Au beau milieu de ces confidences, Théodule sort d'une espèce d'armoire où, tel Don Carlos, on l'avait enfermé lors de l'arrivée de la jeune femme. Survient à son tour Champavert, qui, naturellement, prend la Vertonnière pour le mari de Lucrèce. Il faut bien accepter la situation, quitte à s'arranger ensuite. A peine Champavert et ses hôtes ont-ils disparu que le vrai mari, Casimir Gérard, se fait annoncer, terminant le premier acte par un rebondissement sensationnel. Ah! les imbroglios du second, comment vous les raconter? Aussi, ne vous les raconterai-je pas! Le dentiste a retrouvé sa femme dans des dispositions infiniment plus conciliantes. Ses effusions surprises par Champavert, font penser à cet excellent homme que Casimir est l'amant de celle qu'il croit être Madame Théodule. Mais tout s'explique et s'embrouille chaque fois de nouvelle façon : Théodule est cru à son tour l'amant de Madame Casimir, puis le mari de Madame Champavert, et un omnibus les emporte vers la gare au moment où notre pauvre tête allait enfin éclater. Le troisième acte, il faut bien l'avouer, a semblé un peu long. C'est dans un restaurant que s'en agitent les péripéties, parmi un enchevêtrement de cabinets particuliers, dont les portes furent enfoncées par maints vaudevillistes. Le dénouement sauve la morale.

Champavert retrouve sa femme et son honneur intacts. Théodule ne s'attaquera plus aux femmes mariées, et l'aurificateur Gérard prendra de ses trois nuits une revanche éclatante.

La partition de M. Edmond Diet ne s'élève pas au-dessus d'une honnête médiocrité. Baron fils a fort amusé, il promet décidément à papa un héritier digne de lui. Mlle Blanche Marie est une madame Champavert absolument charmante, Mlle Mily-Meyer a conservé la drôlerie de ses mines si originalement plaisantes. MM. Ch. Lamy et Bartel sont excellents, et M. Jannin joue de son mieux un rôle épisodique de vieux garçon gêneur. Cette pièce de fin de saison devait fatalement avoir une existence écourtée. On ne voit plus, après elle, apparaître, sur l'affiche, qu'un léger vaudeville en un acte, *Le train 12*, sur lequel il n'y a pas lieu de s'appesantir. Le 2 juin, la direction des Bouffes-Parisiens faisait annoncer la clôture annuelle pour le lendemain.

15 SEPTEMBRE. — Réouverture. — Première représentation (à ce théâtre) de *La Femme de Narcisse* [1], opérette en trois actes de M. Fabrice Carré, musique de M. Louis Varney. — Une très heureuse reprise ; un succès, dont le grand honneur revint tout d'abord à Mme Simon-Girard, qui n'a jamais été plus verveuse comédienne et

1. DISTRIBUTION. — Narcisse, M. *Huguenet*. — Renardel, M. *Barral*. — Saint-Phar, M. *Jourdan*. — Hippolyte, M. *Schey*. — Estelle, Mme *Simon-Girard*. — Eglantine, Mme *Rosine Maurel*. — Palmyre, Mme *Burty*. — Mme Renardel, Mme *Virginie Rolland*.

chanteuse plus parfaite, et aux auteurs, qui sans précisément renouveler le genre de l'opérette, nous donnèrent une pièce scénique où, sous un dialogue spirituel et un jeu moins banal que de coutume, il y a du mouvement et de la vie. Vous vous rappelez la donnée. Nous l'avons contée lors de l'apparition de cette pièce au Théâtre de la Renaissance. Sous le Consultat dont les costumes si joliment restitués ne manquent pas d'un piquant attrait, le beau Narcisse, fabricant de fleurs en la rue Saint-Denis, est sottement épris d'une de ses ouvrières, Mlle Palmyre, prête à se faire enlever par le premier Saint-Phar venu. Aveugle qui ne voit pas l'amour de la petite Estelle, la plus gentille et la plus sérieuse de toutes ces demoiselles, et qui ne l'épouse que par dépit au moment où elle vient d'hériter d'une quarantaine de mille francs. Comment, le soir même de ses noces, est-il troublé par le souvenir de son ancienne maîtresse au point d'oublier, en l'instant pyschologique, le plus sacré des devoirs, celui de devenir l'heureux époux de la plus charmante des petites femmes, justement outragée par une telle indifférence. Estelle ferme le verrou de la chambre conjugale ; c'est l'infaillible moyen de se rendre follement désirable et de mettre au point l'ingrat Narcisse, oubliant enfin l'indigne Palmyre et ne rêvant plus qu'au moyen de rattraper le temps perdu. Le vieux savant Renardel, oncle d'Estelle et ancien professeur de mathématique de Narcisse, pâlit sur des calculs qui devaient lui donner la date précise

de la fin du monde. Légèrement éméché par l'orgie du dîner de noces, il annonce que ce jour est enfin venu, et que c'est le lendemain... Estelle feint d'y croire, et voulant savoir ce que c'est avant de mourir, elle pardonne à son mari en l'honneur de la fin du monde... Sur les vingt morceaux, la plupart en forme de valse, qu'a écrits M. Varney, sur l'amusant livret de M. Fabrice Carré, il en est deux ou trois qui valent qu'on les réentende, tels le joli quatuor du premier acte, et la chanson populaire « *Ça fait toujours plaisir* », un vrai bijou, que Mme Simon-Girard chante à ravir. Il est, du reste, impossible de l'interpréter avec plus d'esprit et de le chanter avec une voix plus fraîche et plus délicieusement timbrée que ne le fait l'incontestée triomphatrice de la soirée. Le beau Narcisse de cette adorable Estelle, c'est, naturellement, M. Huguenet toujours expert. M. Barral a repris pour le plaisir de tous le rôle du savant Renardel dont il a fait une caricature à la Hoffmam des plus fines et des plus réussies, MM. Jourdan et Schey, Mlle Burty, jolie femme à laquelle il ne manque que la voix, complètent un excellent ensemble. La pièce a été remontée avec infiniment de soin et de goût.

17 octobre. — Première représentation de l'*Enlèvement de la Toledad* [1], opérette en trois actes de

1. Distribution. — Le capitan Antonio, M. *Huguenet.* Gaston Lombard, M. *Charles Lamy.* — Poulet, M *Barral.* — Baron Trippmann, M. *Bartel.* — Marius, M. *Jourdan.* — De Vestoncourt, M. *Belval.* — Bavoli, M. *Dupré.* — Un huissier,



M. Fabrice Carré, musique de M. Edmond Audran. — La Toledad est une jeune gitana garantie bon teint, l'étoile d'une troupe espagnole, dont la directrice est la Maracona, sa tante, et le premier danseur le capitan Antonio. La Toledad est sage, si sage, qu'un jeune élégant, Gaston Lombard, dit le Petit Tonnelier, parie vingt mille francs avec son cercle, le Bat-Club, qu'il triomphera de sa vertu. Bien gardée, sa vertu d'abord par la Maracona, qui craint de perdre son étoile et veut la ramener pure au sein de sa tribu puis par Antonio lui-même. La Maracona a, suivant l'usage de son pays, cassé l'alcarazas avec Antonio : elle est, malgré quarante ans sonnés, fiancée au beau danseur. Or c'est lui qu'elle a chargé d'occuper l'imagination de sa nièce, afin de la sauver des Parisiens ; on n'est pas plus imprudente, car Antonio aime la petite, en dépit de son affirmation. La Toledad a peu de goût pour un camarade de sa troupe, et voudrait savoir ce que c'est que l'amour d'un homme du monde : rien ne vaut les Français, lui ont dit celles de sa tribu qui vinrent à Paris lors de l'exposition de 1889. Aussi, après une scène violente avec sa tante, se décide-t-elle à se laisser enlever par le Petit Tonnelier. Celui-ci s'amène en sa villa

M. *Schey*. — Pitou, M. *Moriès*. — Jean, M. *Fernal*. — Abraham, M. *Classen*. — La Toledad, Mme *Simon-Girard*. — La Maracona, Mme *Rosine Maurel*. — Baronne Trippmann, Mme *Germ. Gallois*. — Mélie Cruchet, Mme *Burty*. — Agathe, Mme *Manuel*. — Sophie, Mme *Barrot*. — Diane, Mme *Berthe Richard*. — Félicienne, Mme *Printemps*.

de Monte-Carlo, actuellement prêtée à son ami, le baron Tripmann, en voyage de noces avec la plus jolie divorcée de l'année. « Nous les flanquerons à la porte », dit de son ton traînard le clubman à la recherche d'idées originales, ça sera très drôle... Notre héros a beau avoir donné lui-même le signal du départ, Antonio débarque à Monte-Carlo par le rapide suivant, et fortement aidé par la baronne, il parvient à réconquérir la gitana fugitive déjà plus que désillusionnée par le gâtisme et la raterie de son séducteur. A la suite d'un joyeux festin, égayé encore par l'entrée d'un huissier venant tout saisir, Antonio enlève la Toledad et repart pour Paris. A Dijon, arrêt de deux heures. Qu'eussiez-vous fait à la place d'Antonio? Vous auriez mis le temps à profit : c'est ce qu'il fait et triomphant, ramène la nièce à sa tante. Mais la Maracona tient à son Antonio, comme tient à un jeune homme une femme de quarante ans... De quelle façon acceptera-t-elle d'être ainsi plantée là? La racine est dure à arracher; enfin la raison prend le dessus. Relancée par Gaston qui veut surtout empocher les vingt mille francs de son pari, la Toledad imagine de les lui faire gagner à condition qu'il partagera avec elle, en lui donnant un certificat où elle atteste la chute de sa vertu; Antonio lui-même servira de faux témoin. Elle abandonne les dix mille francs à sa tante, qui de la sorte avalera plus facilement la pilule... La Maracona épousera alors son ancien directeur, Poulet, qui cèdera lui-même à Gaston la jolie chanteuse,

Mélie Cruchet, qu'il était en train de former au grand art.

Cette intrigue assez mince remplit les trois actes de M. Fabrice Carré, où comme dans une revue, défile une série de croquis, pris sur le vif, de la vie parisienne. Il y a en effet beaucoup de *la vie parisienne* dans cette pièce. De la gaieté toujours et de l'esprit à foison. Joignez que duettos et chansons, habaneras et séguédilles sont très joliment traités par M. Audran et très crânement enlevés par ses interprètes : Mme Simone Girard en tête. Parisienne de Paris ou gitana de Séville sous son teint de bronze et ses noirs accroche-cœurs, elle est dans ses caractéristiques coups de hanche et dans l'entrain de ses pas espagnols, comme dans la verve de son chant impeccable, une artiste exquise et toujours charmante. A entendre Mme Maurel, on la croirait native du pays d'Espagne dont elle a pris supérieurement l'accent, les attitudes et la volubilité du débit. M. Huguenet, qui, moins Espagnol qu'Auvergnat, est très amusant en sa fatuité de beau danseur; M. Lamy, qui excelle à portraicturer nos jeunes gens anémiés; M. Barral, très amusant dans son directeur réaliste devenu symboliste pour suivre les goûts du public; Mlle Germaine Gallois, élégante à souhait sous les traits de la belle divorcée, et la gentille Burty très adroite en sa silhouette de la demoiselle du *Printemps*, qui, lasse de rester debout, cherche en vain un métier moins fatigant : tous prêtent à MM. F. Carré et Audran leur talent et leur fantaisie; tous ont

apporté leur part au succès de l'*Enlèvement de la Toledad,* monté avec infiniment de goût par la direction Larcher.

La direction des Bouffes-Parisiens avait avec la Toledad, de longues soirées assurées. L'année était donc finie pour elle. Notre chapitre ne serait cependant pas complet, si nous n'enregistrions pas deux petits actes, *Poste restante* et *Monsieur Pulcinella* [1], opéra-comique en un acte de M. Stéphen de la Tour, musique de M. Albert Turquet. La première représentation de cette dernière pièce fut donnée le 14 novembre et la dernière heure de l'année sonnait encore le succès de l'opérette de MM. Carré et Audran.

1. Joué par MM. Thiéry et Alb. Noël; Mlles Dyliane et C. Barrot.

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
Une Dent et un chapeau, vaud. en 1 acte	1er janvier	12	78
Mam'zell Carabin, opér. en 3 act.	»	7	68
* *Les Forains,* opér. en 3 actes	9 février	9	64
Temps Perdu, vaud. en 1 acte	10 février	9	63
* *Le Bonhomme de neige,* opér. en 3 actes	19 avril	1	8
* *Fleur de vertu,* vaud.-opér. en 3 act.	30 mai		29
Le Train 12, vaud. en 1 acte	3 juin		55
La Femme de Narcisse, opér. en 3 act.	15 septemb.		30
* *L'enlèvement de la Toledad,* opér. en 3 actes	17 octobre	11	76
Poste Restante, vaud. en 1 acte	21 octobre	3	24
Monsieur Pulcinella, opér. en 1 act.	14 novemb.	7	48

r * Ce signe, placé devant le titre des pièces, indique les ouvrages inédits eprésentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE MUNICIPAL DU CHATELET [1]

Les premiers jours de l'année épuisent la carrière de la féerie du *Chat du diable*. Le 8 janvier, le théâtre du Châtelet fait relâche pour répétitions générales. Ces relâches se poursuivent pendant tout le premier mois de l'année.

3 FÉVRIER. — Première représentation : Le *Trésor des Radjahs* [2], pièce à grand spectacle en cinq actes et quatorze tableaux [3], de MM. A.

1. Directeur, M. Floury.
2. DISTRIBUTION. — Cabassol. M. *Joumard*. — Saverny, M. *Cocheris*. — Palaiseau, M. *Pougaud*. — Le duc de Rochegrune, M. *Bouyer*. — Sidi-Achmed, M. *Gardel*. — Le marquis de Rochegrune, M. *Rebel*. — Loustalot, M. *Scipion*. — Prosper, M. *Alexandre*. — Sahou-Dji, M. *Chatelain*. — Dupleix, M. *Ossart*. — Le major Barnett. M. *Rosambeau*. — Hajder-Ali, M. *Prévost*. — Le comte de Rochegru, M. *Darles*. — Premier corsaire, M. *Privat*. — Rosette, Mme *Guernier*. — Diane, Mme *Didier*. — Dilarah, Mme *Miroir*. — Djelma, Mme *Marga Lucena*. — Flipotte, Mme *Dumont*. — Deuxième jeune fille, Mme *Duval*. — Première suivante, Mme *Walter*. — Deuxième suivante, Mme *Fourcaud*. — Danseuse étoile, Mme *Laurent*. — Première danseuse, Mme *L. Mireveau*. — Première danseuse, Mme *Duval*.
3. TABLEAUX. — 1. La place de l'Eglise-Saint-Jean, à Marseille. — 2. L'entrepont de la *Sainte-Philomène*. — 3. Les jar-

d'Ennery et Paul Férier. — La pièce de MM. d'Ennery et Paul Ferrier est un excellent spécimen de drames d'aventures, servant de texte, et même de prétexte, à un luxueux déploiement de mise en scène. En voici brièvement la donnée; le marquis de Rochegrune, gouverneur de Provence, a résolu de marier son fils à sa nièce. La jeune fille est extrêmement riche et pourrait l'être davantage si l'on en croyait son père, le duc de Rochegrune, que l'on traite en insensé parce qu'il parle continuellement d'immenses trésors par lui découverts et enfouis dans les souterrains d'un temple indien, voyant qu'un pauvre gentilhomme, le chevalier de Saverny, adore, sans espoir de pouvoir l'épouser, puisqu'il est sans fortune, la jolie Diane de Rochegrune, le vieux duc lui confie son secret : Saverny partira donc pour l'Inde à la recherche du mystérieux trésor, et vous pensez bien qu'il ne le trouvera point sans avoir traversé maintes péripéties et couru force dangers. D'autant plus que le marquis a payé le capitaine Cabassol, sorte de négrier, naturellement peu scrupuleux, pour être débarrassé par lui du gênant chevalier. Mais, si forban qu'il soit, il faut céder aux prodiges de

dins de Sidi-Achmed, aux environs d'Alger. — 4. Un caravansérail à Téhéran. — 5. Le gouffre d'Alep. — 6. Les bords du Gange. — 7. Une fête à Sahou-Dji. — 8. L'intérieur d'une maison indienne. — 9. La bataille : l'armée de Dupleix attaque les faubourgs de Bedjapour et repousse un corps anglais venu au secours de la ville assiégée. — 10. La prise de Bedjapour. — 11. Les ruines d'un temple de Brahma. — 12. Les souterrains. — 13. Le Trésor des Radjahs. — 14. L'église, le mariage.

générosité et de courage qui sont l'ordinaire besogne d'un Saverny. Celui-ci ayant sauvé la vie de Cabassol, au risque de perdre la sienne, n'aura plus désormais de meilleur ami que l'ex-sacripant. Or, comme il est, en outre, constamment flanqué d'un autre admirateur, le joyeux Palaiseau, marchand de bonnets de coton, sensible et malin à la fois, je n'hésite pas à déclarer d'avance que toutes les chances sont pour le valeureux chevalier. Mais aussi, quel homme! Il provoque des barbaresques, il arrache les princesses indoues aux gueules de lions dévorants, il enlève à l'Angleterre un radjah, son allié, et le jette dans les bras de la France. Il s'engage à payer de sa poche les cipayes qui refusaient de combattre avec Dupleix. Il prend part à l'attaque de Bedjapour. Jamais être humain ne fut plus digne de conquérir le trésor des radjahs! Le vilain marquis de Rochegrune en sera pour sa courte honte. Le duc surgit au milieu de l'église où allaient être célébrées les noces de sa fille avec le fils du gouverneur, et nous n'avons pas besoin d'ajouter que la charmante Diane n'aura pas d'autre époux que le chevalier de Saverny.

Voici pour la pièce. Si nous passons au spectacle, nous conviendrons, sans la moindre réticence, qu'il est remarquablement. beau. Les jardins de Sidi-Achmed, le gouffre d'Alep, avec le pont qui s'écroule sous le poids du bandit, les bords du Gange, retentissant des rugissements des deux lions en liberté... dans leur cage, la

cathédrale resplendissante de lumières : tous ces décors sont superbes. Mais, que dire du ballet offert à ses hôtes européens, et en même temps au public du Châtelet, par le râdjah Saoudji ? C'est un enchantement pour le regard, tant les costumes sont riches et variés, et tant les mouvements des groupes sont harmonieusement entrelacés. Dans un autre ordre d'idées, la bataille de Bedjapour est réglée d'une façon très réaliste et très pittoresque. Les pauvres Anglais sont battus à plate couture. Et que l'on reconnaît bien là notre courage invincible, à nous autres Français ! Enfin, outre les lions déjà nommés, nos yeux sont repus des gracieux balancements de trois chameaux et de trois éléphants. Je ne parlerai pas des chevaux, si ce n'est pour constater qu'ils étaient, à l'instar de *Michel Strogoff*, surmontés de trompettistes, dont les claires fanfares se sont parfois accordées avec celles de l'orchestre. Nous le répétons volontiers, c'est un spectacle intéressant et attrayant. La direction du Châtelet n'a ménagé ni son temps, ni son argent, ni ses peines, et nous sommes persuadés que le succès l'en récompensera. Les applaudissements n'ont pas fait défaut aux interprètes. Mlle Didier est une charmante et bien touchante Diane, justifiant à merveille la passion que lui a vouée M. Cocheris, un élégant et résolu chevalier de Saverny. M. Joumard a fait de Cabassol une originale création et sa diction spirituelle et mordante en a bien fait valoir les dessous. M. Bouyer est plein de noblesse et de dignité sous les traits

du vieux duc. M. Gardel a beaucoup plu dans le personnage épisodique d'un pacha berné par tout le monde, et Mlle Blanche Miroir a fait remarquer sa fantaisie gracieuse et piquante dans un emploi secondaire. MM. Rebel, Ossart, Alexandre et Pougaud ont également bien rempli leurs rôles respectifs. En un mot, succès sur toute la ligne !

Ces sortes de pièces sont toujours assurées à l'avance d'une longue existence. Elles sont nécessaires au public qui adore les spectacles. *Le trésor des Radjahs* poursuivit donc sa carrière, avec un constant succès, jusqu'au chiffre de cent trente-trois représentations. Le 4 juin, le théâtre du Châtelet affichait de nouveau : Relâche pour répétitions générales.

9 JANVIER. — Reprise : Le *Juif Errant* [1], drame en cinq actes et vingt-et-un tableaux de M. Adolphe d'Ennery, tiré du roman d'Eugène Süe. — Le *Juif Errant*, drame et roman, restera longtemps

1. DISTRIBUTION. — Rodin, M. *Paulin Menier*. — Dagobert, M. *Joumard*. — Gringalet, M. *Pougaud*. — D'Aigrigny, M. *Bouyer*. — Couche-tout-nu, M. *Gardel*. — Agricol, M. *Rebel*. — Gabriel, M. *E. Albert*. — Dupont, M. *Alexandre*. — Morock, M. *Chatelain*. — Le bourgmestre, M. *Jaquier*. — Le juif, M. *Ossart*. — Le commissaire, M. *Adam* — Céphise, Mme *Angèle*. — A. de Cardoville, Mme *Mea*. — La Mayeux, Mme *G. Moreau*. — Françoise, Mme *De Pontry*. — La princesse, Mme *Marga Lucena*. — Blanche, Mme *Didier*. — Rose, Mme *Dumont*. — Florine, Mme *M. Moreau*.

2. 1er tableau : l'Auberge du Faucon-Blanc. — 2. Blanche et Rose. — 3. Les Confins du monde. — 4. La Mort de Jovial. — 5. Djalma dans l'Inde. — 6. Jacques Rennepont. — 7. Gabriel crucifié. — 8. Adrienne de Cardoville. — 9. M. Rodin. — 10. Le Château de Cardoville. — 11. Le Boudoir d'Adrienne. — 12. La Tempête. — 13. Les Naufragés. — 14. Françoise Dagobert. — 15. Le Carnaval en 1832. — 16. Le Salon rouge. — 17. La Mayeux. — 18. Le Juif errant. — 19. Le Néant. — 20. La Vallée de Josaphat. — 21. Le Jugement dernier.

populaire : Rodin ne périra pas, la conception même du livre et du drame qu'on en a tiré est puérile ; ce juif errant qui se promène de par le monde, traînant après lui le choléra et protégeant contre les jésuites la famille Rennepont, est un peu bien grotesque. Mais, sur cette légende niaise, et malgré une exécution littéraire insuffisante, quelle puissance d'imagination, quelle vie, quelle force de création, dans les types principaux, comme dans les personnages épisodiques. On l'a dit avec raison, quoique, par malheur, le style lui fasse défaut. Eugêne Süe fut absolument un créateur : Qu'on relise les *Mystères de Paris* et le *Juif Errant*, on sera frappé du nombre de figures à la fois typiques et vivantes, qui s'y meuvent et sont si profondément marquées de traits caractéristiques, qu'on ne peut plus les oublier : Cabrion, Tortillard, la Chouette, Pipelet, Rigolette, la Louve, Dagobert, la Mayeux, le docteur aliéniste Baleinier, et les dominant tous, deux créations de génie : le notaire Jacques Ferrand et le jésuite Rodin. Le rôle profond et terrible de Rodin, créé en 1849 par Chilly, fut maintes fois repris par Paulin Ménier, auquel il valut toujours un bien légitime succès. Paulin Ménier ne le joue pas seulement avec finesse, une finesse de détails à la Bouffé, plus faite peut-être pour une petite salle que pour une vaste scène comme celle du Châtelet, mieux comprise des spectateurs de l'orchestre que du public des galeries supérieures ; il s'y montre, en plus d'un endroit, vraiment grand artiste. Et puis le personnage est par lui-

même si intéressant et si dramatique, il a été imposé par Eugène Süe d'une façon si saisissante que l'effet se produit forcément. L'inspiration du drame est là, sinistre, implacable, effrayante. La puissance mystérieuse de la sombre Compagnie plane sur l'action qui est empreinte d'un caractère particulier : on la voit redoutable, enserrant tous ces pauvres êtres palpitants dans ces toiles habilement tendues, et toujours prête à dévorer. *Quaerens quem devoret !*

La censure a eu jadis de bien touchantes pudeurs. Partout où, dans le texte primitif, il y avait : les jésuites, elle imagina un jour de faire dire : « la famille d'Aigrigny ». Nous ne savons à quelle époque remontait cette altération ; toujours est-il qu'elle n'avait pas le sens commun et rendait le drame absolument incompréhensible pour quiconque n'avait pas lu le roman, ceux-ci ne savaient pas du tout de quoi leur parlait M. Rodin, et devaient être fort empêchés de suivre le fil de l'intrigue. Aux petites places, c'est une autre affaire : on y connaît ses auteurs, et pour ces spectateurs-là, les membres de la commission d'examen ne seraient jamais arrivés à déguiser assez M. Rodin. A plusieurs reprises, Paulin Ménier a été encore une fois fortement injurié par le public des petites places. Il nous semble qu'il ne saurait guère y avoir de plus beau triomphe pour un traître de mélodrame ! Après Paulin Ménier, absolument remarquable dans Rodin, il faut citer Joumard, qui joue Dagobert avec un véritable talent fait de sincérité et de

vérité. M. Gardel a fait une originale création de Jacques Rennepont. C'est bien là le bohême d'autan. N'oublions point M. Albert, un jeune premier qui descend de Belleville où il était adoré, et qui a su donner une certaine physionomie à l'abbé Gabriel, et dans un autre ordre d'idées, mentionnons l'étonnant pas de Pougaud vraiment très gai à l'acte de la Bacchanale. Mlle Angèle, la belle Angèle des Variétés, a fait, à son retour de Saint-Pétersbourg, une excellente rentrée dans Céphise, la grisette, « qui a trop oublié le chemin de l'atelier ». Comme opposition aux scènes carnavalesques, où elle a donné tout ce qu'on attendait d'elle, elle a rendu avec une sensibilité parfaite la scène du suicide avorté.

Il est dans la destinée de la famille Moreau de s'identifier avec la Mayeux ; après l'aînée, c'est la cadette qui s'y montre aujourd'hui, suffisamment touchante. Mlle Méa a la beauté et le brillo qu'il faut dans Adrienne de Cardoville. Quand nous aurons félicité Mme de Pontry de n'avoir pas hésité à se vieillir pour représenter Françoise Beaudoin, il ne nous restera plus qu'à saluer sympathiquement Mlles Marguerite Didier et Dumont : on ne saurait voir deux petites orphelines plus intéressantes dans leurs longues robes justes et dans leurs petits serre-tête noirs. La direction du Châtelet a, comme de juste, relevé le côté fantastique du *Juif Errant*, en lui donnant la superbe mise en scène à laquelle il se prête si bien. Et puis, le carnaval de 1832 avec ses débardeurs et son char, ressemble à un Gavarni en action. Le

carnaval de Gavarni ! Il y a toute une époque dans ces simples mots, et c'est cette époque-là qu'au tableau du ballet, le *Juif Errant* fait revivre très gaiement.

Les représentations du *Juif Errant*, interrompues du 27 juin au 1er juillet inclus [1], furent reprises dès le 2 juillet et ne cessèrent que le 22 octobre, pour permettre au théâtre de procéder aux dernières répétitions des *Pirates de la Savane*.

26 OCTOBRE. — Reprise : *Les pirates de la Savane* [2], drame à grand spectacle en cinq actes et huit tableaux, de MM. Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué. On connaît du reste le sujet de cette pièce. Le farouche Ribeiro, le chef des pirates de la Savane, veut dérober l'héritage de son oncle Moralès à la veuve de son cousin Fernand à sa fille la petite Eva. Ribeiro est un abominable scélérat qui ne recule devant aucun crime... Mais il a pour antagonistes les Français Paul Bérard et Pivoine, le Yankee Jonathan et surtout le noir Andrès, frère naturel de Fernand Moralès et son

1. Le théâtre fit relâche à cause de l'assassinat et des obsèques du Président de la République.

2. DISTRIBUTION. — Jonathan, M. *Léon Noël*. — Andrès, M. *Bouyer*. — Bérard, M. *E. Albert*. — Ribeiro, M. *Ossart*. — Pivoine, M. *Calvin* — Vargas, M. *Chatelain*. — Juanez, M. *Adam*. — Ramon, M. *Jourdan*. — Léo, Mme *la baronne de Rahden*. — Hélène, Mme *Marga-Lucena*. — Hannelita, Mme *Dumont*. — Eva *Petite Gaudy*.

DANSE : Mlle Laurent, danseuse étoile. Mlle L. Mireveau, première danseuse.

Au troisième tableau, la baronne de Radhen l'écuyère dont le nom était devenu célèbre à la suite d'un procès retentissant, exécutait ses exercices de haute école. Au septième tableau, course dite de Mazeppa, exécutée par la baronne de Rahden.

fidèle Achate, le muet Léo. Or, Andrès, lui, ne recule devant aucun exploit. Il se bat en duel au couteau, tue des tigres d'une balle entre les deux yeux, lutte seul contre un bataillon, abat des cèdres rouges, traverse des torrents infranchissables, casse la tête à des serpents, etc., etc. Si, avec un pareil défenseur, le crime ne finissait pas par être puni, et l'innocence par triompher, il faudrait désespérer de la justice du Mélodrame! Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué n'ont pas voulu que nous désespérions.

Il y a des choses extraordinaires dans cette pièce. C'est d'une invraisemblance... à faire crier le muet qui la traverse en mimant de pathétiques explications. Le traître, notamment, est un véritable Bartholo, qui passe son temps à se faire duper comme un enfant. C'est là aussi qu'il y a la fameuse liqueur de Java, dont une seule goutte paralyse les membres, étouffe le son, étrangle la voix... Et toute l'étonnante phraséologie habituelle du mélodrame.

Mais les *Pirates de la Savane* contiennent aussi des éléments de succès, et nous ne serions pas étonnés que cette reprise ne valut pas à cette pièce sa millième représentation. Ces éléments, c'est peut-être le milieu, les costumes, popularisés par Fenimore Cooper et Mayne-Reid. C'est le rôle de d'Artagnan métis du mulâtre Andrès : le gros public aime ces personnages chevaleresques, vaillants et robustes jusqu'à l'insenséisme. C'est la petite fille, on s'apitoye volontiers sur les enfants. C'est après le muet, le personnage créé par mis Adah Menken,

repris par miss Lowe, par la sculpturale Océana hier enfin, par la baronne de Rahden, qui a mimé très intelligemment son rôle. La gracieuse écuyère nous a d'abord donné d'agréables exercices de haute école; puis au tableau des Roches Noires, elle accomplit la course de Mazeppa attachée sur le dos d'un cheval indompté de manière à se faire applaudir et rappeler tous les soirs par la salle enthousiasmée. M. Léon Noel est tout bonnement exquis dans Jonathan. M. Bouyer a repris, non sans succès, le rôle d'Andrès créé par Dumaine. M. E. Albert est un élégant jeune premier et M. Calvin fils un gai Pivoine. La petite Gaudy, une seconde petite Gaudy, s'est très bien acquittée de son rôle. Mais combien insuffisant est l'acteur chargé de représenter l'infâme Ribeiro, où feu Latouche est resté inoubliable !

En somme, spectacle intéressant et qui, une fois de plus, devait attirer la foule. Il n'y a rien qui ait la vie dure comme ces vieux mélodrames, dont le revêtement est peut-être un peu grossier, mais dont la charpente est solide.

Les Pirates de la Savane occupèrent l'affiche jusqu'au dernier jour de l'année et firent encore les frais des matinées et des soirées des fêtes du jour de l'an.

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
Le Chat du diable, féérie en 3 actes et 20 tableaux......................	1er janvier	4	7
* *Le Trésor des Radjahs,* dr. à grand spectacle en 5 actes et 14 tableaux.	3 février	13	1[illegible]0
Le Juif errant, drame en 5 actes et 21 tableaux.......................	9 juin	2	122
Les Pirates de la Savane, dr. en 5 actes et 8 tableaux................	26 octobre	1	67

* Ce signe, placé devant le titre des pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE MUNICIPAL DE LA GAITÉ [1]

L'histoire d'une année, au théâtre de la Gaîté, n'est jamais bien longue. Trois ou quatre pièces l'occupent tout au plus. Et pour peu qu'une pièce nouvelle soit née dans les derniers jours de l'année précédente et ait conquis les faveurs du public, il faut attendre longtemps une nouveauté. C'est le cas de l'année qui nous occupe, et *Surcouf*, qui date du 20 décembre 1893, nous conduit jusqu'au milieu du mois de mars, le 11, après lequel le théâtre fait relâche deux jours, 12 et 13, avant d'afficher son nouveau spectacle.

14 MARS. — Première représention : *Le 3e Hussards* [2], opéra-comique en trois actes et six

1. Directeur, M. Debruyère.

2. DISTRIBUTION. — Gaston de Castillac, M. *Samary*. — Fructueux, M. *Fugère*. — Petersen, M. *Modot*. — Balthazar, M. *Landrin*. — Mirandol, M. *Bernard*. — Grambeck, M. *Bienfait*. — Bridois, M. *Bouland*. — Fagan, M. *Ogereau*. — Bernard, maréchal des logis, M. *Larroque*. — Pepin, M. *Jaltier*. — Pitou, M. *Bazille*. — Christiane, Mme *Méaly*. — Rosalinde, Mme *Vialda*. — Flora, Mme *Tylda Raphaële*. — La douairière, Mme *Karly*. — Catherine, une femme du peuple, Mlle *Largini*.

tableaux [1], de MM. A. Mars et Hennequin, musique de M. Justin Clérice. — Le jeune et beau Gaston de Castillac, bien que sollicité d'aller servir dans l'armée de Condé, s'enrôle sous les drapeaux de la République, parce qu'une jeune fille inconnue, échappée d'un pensionnat, lui a parlé de la patrie avec des accents que ne désavouerait pas M. Paul Déroulède. L'aimable Christiane, fille d'un père hollandais, mais barbare, refuse obstinément de donner sa main au baron Balthazar de Rosendaël, et jure de n'être jamais qu'à Gaston. Sur ces entrefaites, le père d'icelle, qui a nom Petersen, surgit et remmène la fille égarée, tandis que notre jeune héros, flanqué de son camarade Mirandol et de son précepteur Fructueux, va s'enrôler avec toute la jeunesse parisienne, au son des tambours et des clairons patriotiques. Il n'y aurait pas de dieu pour les amoureux, si le 3e Hussards, et en particulier Gaston, qui a vite conquis ses galons de lieutenant, ne se trouvaient précisément amenés par les hasards de la guerre au château qu'habite le fallacieux Petersen entre sa femme qui s'est fait passer pour veuve à Paris et l'a trompé avec Mirandol, et sa fille qu'il veut contraindre d'épouser Balthazar. Nos amis les Français sont d'abord faits prisonniers, puis sont ensuite délivrés par tout le régiment et trouvent même moyen de

1. TABLEAUX. — 1. L'hôtellerie du Pot-d'Etain. — 2. Les Enrôlements volontaires. — 3. Le château de Petersen. — 4. Le Béguinage de Gand. — 5. Un camp français en Hollande. — 6. Le Moulin. — 7. Les Hollandaises.

s'emparer de Gand en se déguisant en béguines. Tout cela ne traîne pas, la ville est prise, et la jeune Christiane se constitue volontairement prisonnière pour ne pas quitter son fringant hussard.

Au troisième acte, nous sommes bien en Hollande. Il fait un froid de loup, et c'est sans doute pourquoi nous voyons apparaître Petersen, son gendre et un notaire, ce dernier costumé en ours blanc... Avec tout cela, nos pauvres soldats meurent de faim, et nous poussons un soupir de satisfaction lorsque enfin les Hollandais leur apportent des vivres en dansant un ballet, absolument comme dans le *Prophète*, sauf les patins. Que vous dirai-je de plus ? Les Français continuent de battre les ennemis. Vous savez trop bien votre histoire pour ignorer qu'il en a toujours été ainsi. Tout se conclut, d'ailleurs, le mieux du monde. Christiane épousera Gaston, et Mme Petersen, rentrée dans le devoir, se vouera désormais au bonheur de son mari. C'est, comme vous le voyez, l'opérette militaire classique. Celle-ci n'est pas ennuyeuse, sans pourtant nous rien offrir d'inédit. La musique n'est pas non plus très neuve, mais elle décèle un compositeur consciencieux et travailleur, qui a traité son orchestre avec des raffinements et des soins tout particuliers. Il a même à notre sens, beaucoup trop chargé son instrumentation, et le résultat est que les voix des chanteurs sont presque toujours couvertes par celles des trombones pour lesquels M. Clérice a une prédilection très accu-

sée. Citons, au nombre des meilleurs numéros, les couplets de Christiane, au premier acte ; un charmant quatuor au deuxième, et le trio bouffe du quatrième tableau. Le reste est cherché avec patience, mais rarement trouvé au point de vue de l'originalité.

L'interprétation est fort satisfaisante. Mlle Méaly, que nous avons revue avec plaisir, possède toujours une voix agréable et joue avec beaucoup de franchise et de désinvolture. M. H. Samary, qui a quitté le Théâtre-Français, à moins que le Théâtre-Français ne l'ait quitté, ce qui est plus vraisemblable, pour l'opérette, n'est pas encore un chanteur irréprochable, mais il est, comme au théâtre Français, élégant et bien en scène. M. Fugère est pétillant de gaieté, de bonhomie dans le rôle du précepteur ; il a joué à ravir une scène d'ivresse. Laissez-moi embrasser dans un compliment collectif Mmes Tylda Raphaële et Vialda, puis MM. Modot, Landrin et Bernard, et féliciter la direction sur les décors, les costumes et le soin de la mise en scène. *Le 3e Hussards* aura été du moins fort correctement présenté. La critique lui fut légère.

Les étapes du *3e Hussards* ne furent malheureusement pas aussi fructueuses qu'on l'avait prévu, et le 10 avril, après une soirée de relâche, le théâtre de la Gaîté reprenait *Les Cloches de Corneville* [1], toujours prêtes à sonner le carillon du succès.

1. DISTRIBUTION. — Gaspard, M. *Landrin*. — Le marquis, M. *Lucien Noël*. — Grenicheux, M. *P. Fugère*. — Le bailli,

19 AVRIL. — Matinée extraordinaire au bénéfice de la société de secours mutuels du Théâtre de la Gaîté : récitation d'*Axel*[1], de Villiers de l'Isle-Adam, musique de M. Alexandre Georges. Rien n'est plus simple qu'*Axel*, œuvre théâtrale, rien n'est plus compliqué qu'*Axel*, œuvre philosophique. La pièce se peut raconter en quelques lignes. Sara, élevée dès son enfance en un monastère, ne ressent pourtant nulle vocation religieuse. Ses pensées se sont dirigées vers des sciences mystérieuses et interdites. En dépit des objurgations, des menaces mêmes de l'abbesse et de l'archidiacre, elle s'obstine en un mutisme qui sent la révolte. Le jour de la prise de voile, au moment de prononcer les vœux éternels, elle répond : « Non » hardiment à l'interrogation décisive, et s'enfuit loin du couvent. D'autre part, au fond d'un vieux burg allemand, le jeune comte Axel d'Auërspey, qui s'est aussi voué aux sciences occultes, sous la conduite d'un kabbaliste distingué, maître Janus, sent peu à peu sa jeunesse et sa virilité se révolter contre l'immola-

M. *E. Bienfait*. — Le tabellion, M. *Bernard*. — Grippardin, M. *Bouland*. — Fouinard, M. *Jaltier*. — Cachalot, M. *Millot*. — Germaine, Mme *Bernaert*. — Serpolette, Mme *Dulac*. — Manette, Mme *Largini*. — Jeanne, Mme *Clasquin*. — Gertrude, Mme *Fournier*. — Suzanne, Mme *Karty*. — Catherine, Mme *Prince*. — Marguerite, Mme *Esther*.

1. DISTRIBUTION. — Axel, M. *Larochelle*. — Maître Janus, M. *E. Raymond*. — L'archidiacre, M. *Depas*. — Le commandeur Kaspar d'Auersperg, M. *Valcourt*. — Ukko, M. *P. Franck*. — Herr Zaccharias, M. *Siblot*. — Gotthold, M. *Dorval*. — Hartwig, M. *Saint-Charles*. — Miklaus, M. *Prevost*. — Sara, Mme *Camée*. — L'abbesse, Mme *Rose Lion*. — Sœur Aloyse, Mme *Lara*. — Sœur Laudation, Mme *Bartele*.

tion de soi-même que lui prêche le docte précepteur. Axel tue en duel le commandeur son cousin, esprit frivole et railleur, qui lui conseillait de restituer à l'Allemagne un trésor enfoui dans les caves du château par le frère du comte. Mais le combat achevé, Axel se demande si l'or ne contribuerait point, par hasard, au bonheur, et un long colloque avec maître Janus le laisse plus perplexe que jamais. On vient d'inhumer le commandeur dans le caveau funéraire du château. Axel annonce à ses vassaux son prompt départ. Il veut auparavant rester seul un moment. Et c'est alors que nous voyons Sara s'introduire dans le souterrain. Au moyen d'une formule magique, un pan de mur s'écroule et d'incalculables richesses apparaissent à ses yeux. Mais Axel surgit soudainement. Il n'a jamais vu Sara, et tous deux cependant s'étaient réciproquement rêvés ! Le comte rejette bien loin ses illusions philosophiques, en présence de l'amour qui pour la première fois s'offre à lui. Et pourtant, comme tout ici bas n'est que chimère et que la réalité ne vaudra jamais le songe, il invite Sara à mourir avec lui pour que leurs amours ne soient pas amoindries ni souillées par la corruptrice existence. Il y a en tout ceci beaucoup de grandeur et de force, beaucoup de longueur et d'obscurité aussi. Et, quelque grande que soit notre admiration pour Villiers de l'Isle-Adam, il nous faut néanmoins reconnaître que le sens du théâtre lui faisait évidemment défaut, et le sens également de l'équilibre et de la pondération. Au

premier acte, sermon très long, durant lequel l'archidiacre, théologien médiocre, attribue à un concile une parole de Saint-Paul. Au deuxième acte, conférence sur le droit seigneurial et le droit des gens, par le comte Axel. Au troisième acte, joûte philosophique entre ce dernier et son maître Janus. Le révérend docteur nous expose des théories métaphysiques à tel point ardues que la *Théorie de l'Inconscient* de Hartmann ou les traités en Pierre Leroux sembleraient limpides de comparaison. Au quatrième acte enfin, exposition des mêmes doctrines, cette fois sur le mode lyrique, par le brave Axel. Cela est très touffu, et sans nécessité, ce qui est plus grave.

Bien qu'ayant d'abord voulu les diviser, je m'aperçois que j'ai réuni les deux aspects de l'œuvre. Resterait à en examiner le côté littéraire mais on sait que l'auteur fut vraiment un rare et précieux écrivain, plus souvent compréhensible que ne le sont à coup sûr ses disciples, mais dont la métaphysique s'exprime trop fréquemment en terme d'un symbolisme scolastique peu agréable au cerveau. Je n'aime pas, l'avouerai-je, « l'occulte utérus où se forment les devenirs » ni beaucoup d'autres expressions dont la profondeur, que je ne permettrais point de contester, me semble pourtant manquer de clarté. Je crois qu'au fond Sara est une hystérique et Axel un neurasthénique atteint en outre d'anémie. On dira que leur fin ressemble à celle de Tristan et d'Yseult, oui, mais ces derniers ne meurent pas en ignorants ; et si j'écarte toute analogie que

pourrait suggérer un examen superficiel, c'est que justement ce discernement me paraît être la partie la plus originale et la plus forte du drame. En effet, jamais le dégoût de vivre n'a été si hautainement, si magistralement exprimé. Ce n'est pas le pédantisme de ce bon Schopenhauer. C'est même plus dédaigneux encore que la méprisante amertume de Léopardi. C'est quelque chose de très personnel que je pourrais appeler l'aspiration lyrique au néant infini. Et ma définitive, en la relisant, me semble d'autant plus juste qu'elle est moins claire.

Œuvre de poète, contenant de merveilleuses parties et d'ennuyeuses tirades. Et jouée avec une ardeur, un feu, une conviction qui nous ont tous ravis. M. Lawehelle, chargé du rôle écrasant d'Axel, n'a pas eu une seule défaillance de mémoire, et il a été sombre, mélancolique, passionné à souhait. Mlle Camée mérite les mêmes éloges pour la façon dont elle a incarné Sara. Dans le personnage de l'abbesse, Mlle Rose Lion a montré beaucoup de dignité et de chaleur. Enfin, MM. Valcourt, Depas, Raymond et Siblot ont complété une interprétation vraiment remarquable. Mise en scène et décors ont été dignes de l'œuvre qui ne pouvait être mieux encadrée.

M. Alexandre Georges a trouvé le moyen, avec une seule phrase, intelligemment variée et harmonisée, de faire face à toutes les nécessités musicales de la pièce. C'est un musicien soigneux et économe qui sait tirer de ses inspirations tout le parti possible.

Mais cette représentation n'était qu'un accident dans l'année historique de la Gaîté. De même, le 3 mai, une représentation donnée en matinée [1], au bénéfice de Mme Martial Santerre, veuve d'un ancien directeur de théâtre. *Les Cloches de Corneville* continuèrent de sonner gaiement jusqu'au 16 juillet inclus, après quoi le théâtre ferma sa porte pour le reste de l'été et quelques semaines de l'automne.

18 OCTOBRE. — Réouverture. — Première représentation (à ce théâtre) de *Rip* [2], opéra-comique en trois actes et sept tableaux [3], de MM. Henri

1. PROGRAMME. — *Les Calabraises*, musique d'Auber, pas de trois dansé par Mlles Lobstein, Viollat et M. Vasquez, de l'Opéra ; scène de *Don Juan*, par Mlle Reichemberg et M. Jules Truffier, de la Comédie-Française ; grand intermède lyrique et dramatique par Mmes Adèle Isaac, Deschamps-Jéhin, MM. Fournets et Manoury, de l'Opéra ; Mme Molé-Truffier, Mlle Leblanc, MM. Vergnet, Bouvet, Badiali et Bertin, de l'Opéra-Comique ; Mlle Renée Du Minil, de la Comédie-Française ; Mmes Teissandier et Sinty, M. Brémont de l'Odéon ; M. Saint-Germain, du Palais-Royal ; Mlle Maria Legault, du vaudeville ; Mlle Augnez et M. Cooper, des Variétés ; M. Hirch, du Gymnase : Mmes Jane Pierny et Marguerite Deval, des Nouveautés ; Mlle Angèle Legault ; Mme Ferrari, pianiste-compositrice ; MM. A. Maton, Marietti et Jehin ; — *En Dansant la gavotte*, scène, paroles de M. Dréville, musique de M. Gaston Lemaire, chantée par Mlle Angèle Legault et dansée par Mlle Cléode Mérode, de l'Opéra. — *Flagrant délit*, comédie jouée par Mlle Henriot, MM. Boudier, Libert et Seiglet. *Madame attend Monsieur*, comédie de MM. H. Meilhac et L. Halevy, jouée par Mmes Gilles-Raimbault et Largini, MM. Paul Marcus et Jaltier.

2. DISTRIBUTION. — Rip, M. *Soulacroix*. — Ischabod, M. *P. Fugère*. — Nick Weder, M. *Dekernel*. — Derrick, M. *Mauzin*. — Capitaine Hudson, M. *Nivette*. — Jack, M. *Lucien Noël*. — Le capitaine Pickly, M. *Bernard*. — Un buveur, M. *Clément*. — Hanna, M. *Jaltier*. — Un nain, M. *Cardow* — Nelly, Mme *Bernaert*. — Kate, Mme *Sully*. — Jacinthe, Mme *Renée Marcelle* — Lowena, *La petite Suzanne Colin*. — Jack, *Le petit Fernand Rouquet*.

3. 1er tableau. Le Village de Kaatkill. — 2. La Poursuite.

Meilhac et Philippe Gille, musique de M. Rolbert Planquette. — Tout le monde sait que l'Hudson est un beau fleuve américain qui se jette dans la mer à New-York après avoir coulé aux pieds de hautes montagnes. L'Hudson a été découvert par les Hollandais, que commandait le capitaine Hudson, un marin fameux qui disparut de la façon suivante : Un jour, que les vivres manquaient à bord, son équipage le débarqua à terre. Il remonta le long de la rive, avec quelques matelots restés fidèles, et se perdit dans la montagne de Caatskill. Depuis, disent les biographes, on n'entendit plus parler d'eux. Les Américains de Caatskill racontent volontiers que le capitaine Hudson revient dans la montagne, et que, lorsqu'on y entend le bruit du tonnerre, c'est qu'il joue aux boules, le jeu favori des Hollandais. On ajoute que vers 1775, sous Georges III, une année avant la proclamation de l'Indépendance américaine, un habitant de Caatskill, nommé Rip, fit la folie d'aller dans la montagne voir si la légende était vraie. Rip rencontra le terrible capitaine Hudson jouant aux boules. Après une nuit fantastique, il se réveilla fatigué, vieilli. Il s'aperçut alors que son sommeil avait duré vingt ans. Il s'était endormi sujet de Georges III, il se retrouvait citoyen des Etats-Unis, et il eut beaucoup de peine à se faire reconnaître de ses compatriotes qui le croyaient mort.

— 3. Le Sommeil. — 4. Les Fantômes. — 5. Rip vieux. — 6. Le Retour au Village. — 7. Le Réveil de Rip.

Washington Irving, le Dickens américain, a popularisé cette légende, et aujourd'hui encore, à New-York et à Londres, on voit des tavernes ayant pour enseigne : *Old Rip*. De cette légende fut tirée une opérette jouée plus de quatre cent fois au Comedmy-Theater, à Londres, avant d'obtenir aux Folies-Dramatiques la longue vogue qu'on n'a pas oubliée.

Il y a de tout un peu dans la pièce de MM. Henri Meilhac et Philippe Gille, mise en musique par l'auteur des *Cloches de Corneville*. Vous y trouverez le *Freyschütz* et le *Pardon de Ploërmel* voire le *Hollandais volant*, une partie champêtre qui convenait bien au gracieux talent de M. Planquette et une partie fantastique où le génie d'un Berlioz n'eût pas été de trop, d'adorables tableaux de kapsake et des passages dramatiques qui appelaient un Frédérick Lemaître ; une mise en scène artistique et luxueuse qui peut se déployer à l'aise dans le vaste cadre de la Gaîté, une Gaîté redorée sur toutes les coutures. Tout le monde a fredonné : « C'est un rien, un souffle, un rien » et le trio « Chers enfants, sachez qu'en ménage... » où Rip fait paternellement la morale à ses deux rejetons ; tout le monde voulut aller entendre ces morceaux populaires dits par un vrai chanteur, M. Soulacroix, quittant pour un moment seulement l'Opéra-Comique. Citons encore le duetto du Mal de dents et le

1. Pendant la fermeture, la salle et la scène de la Gaîté avaient été complètement remises à neuf.

quatuor de l'Amour d'une musique bien anglaise « Mais trouvez-moi donc quéqu'chose d'aussi bon » et la romance : « C'est malgré moi » dont les dernières mesures sont celles d'*A quoi sert la terre* de Darcier.

On a fort applaudi M. Soulacroix, Mme Bernaërt et M. Nivette, les trois excellents transfuges du théâtre de M. Carvalho ; on s'est amusé des facéties de MM. Fugère, Dekernel et de la gentille Mlle Mariette Sully, et on a fort admiré — c'était justice — la splendide mise en scène de la Gaîté : toutes les familles, d'ici au jour de l'an, allaient passer par ce nouveau *Rip*...

Cette histoire de la Gaîté ne serait pas complète si nous n'enregistrions pas à la date du 7 décembre, une matinée extraordinaire donnée au bénéfice de l'œuvre du vaccin du croup [1].

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
Surcouf, opér.-com. en 4 act. et 6 tab.	1er janvier	12	70
* *Le 3me Hussards,* opér.-c. en 3 act. et 6 tableaux.	14 mars	4	26
Les Cloches de Corneville, opér.-c. en 3 actes et 4 tableaux	10 avril	7	98
Rip, opér.-c. en 3 actes et tab.....	18 octobre	12	75

* Ce signe, placé devant le titre des pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

1. Enregistrons trois autres matinées : 1er février, au bénéfice de la Société de prévoyance et de secours mutuel des Alsaciens-Lorrains ; 15 mars, au bénéfice de Mme Lacressonnière, veuve du commédien de ce nom ; 19 avril, au bénéfice de la Société de secours mutuels du théâtre Municipal de la Gaîté.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN[1]

L'épopée dramatique de *Napoléon*[2], inaugure l'année nouvelle, toujours avec le succès que lui a valu le goût renaissant du public pour la légende du grand homme de guerre du commencement du siècle. Cette pièce émouvante par la résurrection de ces pages de notre histoire nationale condensée en cinquante tableaux, ne quitta l'affiche que le 12 mars, jour où elle atteignait le chiffre de cent seize représentations. Le 13 et le 14, le theâtre faisait relâche pour répétition générale.

15 MARS. — Première représentation de *Monte-Cristo*[3], drame à grand spectacle d'Alexandre

1. Directeur, M. Emile Rochard.
2. M. Léopold Martin Laya, l'auteur de *Napoléon*, succombait, dans les premiers jours de cette année 1894, aux suites d'une maladie de poitrine.
3. DISTRIBUTION. — Edmond Dantès, Monte-Cristo, l'abbé Basoni, M. *Ph. Garnier*. — L'abbé Faria, M. *Taillade*. — Fernand Mondéro, le comte de Morcef, M. *Gravier*. — Villefort, M. *Desjardins*. — Caderousse, M. *Péricaud*. — Bertuccio, M. *Rosny*. — Albert de Morcef, M. *Fonanes*. — Joannes,

Dumas et Auguste Maquet version nouvelle de M. Emile Blavet, comprenant les quatre soirées en cinq actes et quinze tableaux [1] ? — C'est un vieux drame et c'est aussi une pièce toute neuve ce *Monte-Cristo.* Le roman avait paru aux envivons de 1040. Dumas père le fit monter sur la scène au mois de février 1848, à la veille même de la Révolution La pièce fit du bruit par sa singularité même : elle durait deux soirées !... Le bureau de location délivrait en même temps le coupon de deux représentations successives. Ce souvenir a survécu, mais combien sont-ils, les Parisiens qui peuvent être libres pour le même objet deux soirs de suite? La tentative ne réussit guère. Lorsque *Monte-Cristo* reparut au théâtre, en 1867, Dumas lui-même avait compris la nécessité de ne pas renvoyer la suite au prochain numéro, comme dans un roman-feuilleton. Et la pièce ne fut plus destinée à avoir un lendemain. C'est la ver-

M. *Vivier.* — Morel, M. *Albert.* — Le président des assises. M. *Samson.* — Debray, M. *Danequin* — Baptiste, M. *Telame,* — Fénélon, M. *Collefeuille.* — Un agent, M. *Laforêt.* — Danglars, M. *Avelot.* — Antoine, M. *Cerize.* — Benedetto, M. *Bacquié.* — Maximilien Morel, M. *Normand.* — L'Inconnu, Noirtier, M. *Dekock.* — La Carconte, Mme *Hon orine.* — Mercédès, comtesse de Morcef, Mme *Haussmann.* — Haydée, Mme *Lamart.* — Julie Morel, Mme *Frédéricks.* — Mme de Lucenay, Mme *A. Huart.* — Mme de Valenceuse, Mme *Marg. Saxe.* — Mme de Saint-Dié, Mme *Fernande.*

1. TABLEAUX. — 1. L'arrivée du Pharaon. — 2. La réserve des Catalans. — 3. Le cabinet de Villefort. — 4. Le château d'If. — 5. L'Evasion. — 6. Le Trésor de Spada. — 7. Le comte de Monte-Cristo. — 8. L'auberge du Pont du Gard. — 9. Haydée. — 10. La comtesse de Morcef. — 11. La petite maison d'Auteuil. — 12. Les châtiments. — 13. Le procureur du roi. — 14. La famille Morel. — 15. Le départ du Pharaon.

sion de 1867, légèrement retouchée par son éminent collaborateur Auguste Maquet, que nous montra, il y a quelques années, le théâtre de la Gaîté. A vrai dire, la pièce, ainsi réduite, n'avait plus guère, si on la comparait au roman, que les proportions d'un prologue. Le sujet de *Monte-Cristo*, c'est la vengeance d'Edmond Dantès : jeté innocent en prison par l'effet de ténébreuses machinations, il en sortira pour rendre à ses ennemis le mal qu'ils lui ont fait : il ne vivra plus que pour cette pensée de la vengeance ; ses millions mêmes ne seront pour lui que le moyen d'atteindre plus sûrement ceux qui, jadis, ont conspiré contre lui.

Tel est le roman. Il ne fallait rien chercher de pareil dans la pièce de la Gaîté, qui s'arrêtait juste au moment où Monte-Cristo venait de lire les notes inscrites sur son registre d'écrou au Château d'If. C'était toute la partie vraiment dramatique et terrible de l'histoire qui échappait ainsi. Le Monte-Cristo qui se nourrit de haine, qui était né bon et que la persécution a rendu méchant, n'existait plus. Monte-Cristo n'était plus qu'une manière de petit Manteau bleu qui se souvenait seulement de son bienfaiteur et usait des millions de l'abbé Faria pour rendre à M. Morel une fortune qu'il avait perdue honnêtement ; puis la toile tombait sur l'entrée triomphale dans le port de Marseille du *Pharaon* ressucité.

M. Emile Blavet a eu l'heureuse idée, approuvée d'ailleurs, jadis, par Dumas, de faire des

quatre parties de *Monte-Cristo* une pièce d'ensemble. Et son habile travail nous montre la conclusion nécessaire et logique du drame attachant, avec la mort de Caderousse; avec le suicide du comte de Morcef se faisant justice lui-même; avec l'émouvante scène de folie du procureur du roi Villefort, reconnaissant son propre enfant dans le jeune scélérat accusé du meurtre de Caderousse avec le départ de Monte-Cristo qui, une fois sa tâche vengeresse accomplie, emmène la belle Haydée à bord du *Pharaon* voguant vers des régions inconnues... Evidemment il faut prendre la pièce pour ce qu'elle est: un conte, un pur conte de ma mère l'Oie... Jamais on ne vit tant d'invraisemblances assemblées et pour le seul plaisir de les accumuler. Il n'est guère un seul incident qui, dans la réalité, pourrait arriver ainsi qu'il arrive, et ceux qui tiennent avant tout pour la vérité au théâtre, auront beau jeu à s'escrimer à ce propos de leur masse d'armes. Où verra-t-on jamais des gens jetés à la mer dans un sac, avec un boulet de trente-six aux pieds, et qui échappent? Où verra-t-on des gens qui retrouvent dans une petite île de l'Archipel, le trésor des Spada? Il faut prendre les romans de Dumas père comme des féeries. Ne cherchez ni pourquoi ni comment vous seriez trop curieux. Il suffit que l'histoire vous divertisse. *Monte-Cristo* vaut la meilleure des féeries. On sent que l'auteur se divertissait lui-même. C'est un mérite que n'ont pas toutes les féeries, genre bien démodé, du reste.

Il n'y a pas à dire: si invraisemblable, si

absurde qu'il soit, ce drame intéresse, amuse, émeut tout à la fois. Je défie bien quelqu'un qui a commencé à l'entendre de ne pas l'écouter jusqu'au bout. Voilà ce que c'est que le génie dramatique. On n'écoute plus les objections prêtes à surgir en foule. On est subjugué, on est pris. Comme il savait son art, ce Dumas! Comme il savait ce que c'est qu'un public, comment on le séduit, comment on le domine! Ou pour mieux parler encore, comme il faisait tout cela d'instinct et sans l'avoir appris! Ce qui est merveilleux, en cette pièce, comme en tous les ouvrages de Dumas, c'est le dialogue: modèle de franchise de simplicité, de naturel. Chaque personnage dit ce qu'il doit dire; les réparties s'échangent vives, alertes, allant droit au but de part et d'autres: l'esprit même, qui abonde, arrive sans effort comme l'expression naturelle de la pensée. Personne ne travaille à faire des mots. La scène cour légère amusante, opposant les caractères aux caractères, conduisant le spectateur où il doit être conduit non seulement sans effort, mais avec une impression exquise de gaieté, de véritable esprit français. Et que la scène soit à deux, à trois ou quatre personnage, ou davantage, on y trouvera toujours la même science; chaque personnage y sera mêlé dans la proportion où il doit l'être; chacun interviendra, prendra le rôle important ou le rôle accessoire au moment où il le doit prendre. Non, vraiment, tout cela n'est point de l'art, c'est le don dramatique même, le don de l'action, le don du mouvement, le don de la vie. L'écri-

vain a vu cgacun de ses personnages s'agiter devant lui et en lui : il a été chacun d'eux tour à tour : il a traduit avec toute leur vivacité, leurs sentiments, leurs pensées, leurs actes : il n'a songé qu'à eux, et non pas à lui-même, ou aux fauteuils de l'orchestre. Voilà le secret de sa puissance qu'aucun disciple ne lui a encore dérobé.

M. Emile Rochard n'a rien négligé pour le succès de cette intéressante reprise de *Monte-Cristo*. C'est, au lendemain des fatigantes représentations de *Napoléon*. M. Philippe Garnier qui, très chaleureusement personnifie Edmond Dantès ; c'est l'excellent Taillade qui fait le vieux Faria ; M. Desjardins est parfait dans Villefort, et M. Péricaud, aussi convenable que possible dans Caderousse, où se révéla, lors de la dernière reprise, Léon Noël. La comtesse de Morçerf est représentée avec beaucoup de noblesse et de passion par Mlle Haussmann. Mme Honorine rend admirablement l'odieux rôle de la Carconte. Elle a eu un très beau mouvement lorsque, au sortir de la chambre du meurtre, elle se renverse sur l'escalier une balle dans la poitrine et la tête échevelée pendant à travers la rampe. Le décor de la pleine mer et l'orage au moment de l'assassinat du joaillier Joannès, ont aussi une célébrité qui date de quarante-six ans. On a donc revu avec plaisir le Château d'If, sur lequel Lefranc de Pompignan accumula tant de rimes. Eclairé par une lune bleue argentée, le décor est d'une vérité étonnante ; les eaux tremblent sous la trainée lumi-

neuse que l'astre projette sur la mer avec la mobilité et l'éclat du vif-argent. Enfin on a vivement applaudi l'orage, le dramatique orage de *Monte-Cristo*.

23 MARS. — (Vendredi saint). — Représentation unique de *La Passion* [1], drame sacré en cinq actes et six tableaux, en vers, de M. Edmond Harancourt, avec la partition de Bach, adaptée par M. Hillemacher.

5 AVRIL. — Matinée extraordinaire au profit de l'association Tonkinoise.

4 MAI. — Première représentation de *Tibère à Caprée* [2], drame historique en cinq actes et sept tableaux [3] de M. le comte Stanislas Rzewuski. — Ce fut une très curieuse physionomie que

1. DISTRIBUTION. — Jésus, M. *P. Garnier*. — Judas, M. *Taillade*. — Pilate, M. *Desjardins*. — Lazare, M. *Rosny*. — Anne, M. *Depas*. — Caïphe, M. *Ossart*. — Joseph d'Arimathie, M. *Gauley*. — Un Pharisien, M. *Dauvillier*. — Pierre, M. *Mas*. — Deuxième marchand, M. *Samson*. — Le centurion, M. *Dekock*. — La Vierge, Mme *Antonia Laurent*. — Madeleine, Mme *Renée de Pontry*. — Chœur de femmes, Mme *Marcya*.

2. DISTRIBUTION. — Tibère, M. *Taillade*. — Séjan, M. *Philippe Garnier*. — Caligula, M. *Desjardins*. — L'apôtre, M. *Gravier*. — Trasyllus, M. *Péricaud*. — Hélios, M *Rosny*. — Nerva, M. *Fontanes*. — Sertorius, M. *Avelot*. — Mnémonius, M. *Albert*. — Un plébéien, M. *Bacquié*. — Gallus, M. *Normand*. — Fulcinius, M. *Samson*. — Varron, M. *Vivier*. — Marcellus, M. *Dekock*. — Deuxième plébéien, M. *Cerisé*. — Muréna, M *Laforest*. — Un esclave, M *Clavandier*. — Sylla, M. *Danequin*. — Valérius, M *Cartereau*. — Troisième plébéien, M. *Télam*. — Quatrième plébéien, M. *Woll* — Deuxième esclave, M. *Housset*. — Troisième esclave, M. *Villars*. — Lucienne, Mme *Antonia Laurent*. — Livie, Mme *Hausmann*. — Stella, Mme *Leconte*. — Daphné, Mme *Lamart*. — Une chrétienne, Mme *Antonia Huart*. — Première esclave, Mme *Fernande*. — Deuxième esclave, Mme *Marguerite Saxe*.

3. TABLEAUX. — 1. L'Héritage d'Auguste. — 2. La Voie Adréatine. — 3. Trahison! — 4. La disgrâce de Séjan (le

celle de *Tibérius Claudius Nero*. Cruel, soupçonneux, débauché, il fut tout cela. Il fut le tyran modèle, mais ce despote ne se montra point dépourvu de sérieuses qualités. Dans sa jeunesse, il se battit bravement et ne vola point le consulat et la puissance tribunitienne dont on récompensa son courage. Il commença bien, comme firent d'ailleurs tous les Césars. Quand le diable devient vieux, il se fait ermite. L'ermitage de Caprée ne fut pas un lieu de pénitence, et je me reprocherais de vous en rappeler la chronique intime : lisez Suétone. Tibère mourut assassiné, c'était dans la règle. N'importe, il fut homme de gouvernement, bon administrateur des deniers publics, ce qui n'est pas à dédaigner en monarchie, voire même en république. Il avait aussi des prétentions littéraires, mais ses manuscrits ne nous étant point parvenus, nous ne pouvons juger de leur valeur. Ce qui vaut mieux, c'est qu'il refusa de se laisser défaire d'Arminius par le poison. Montaigne suspecta la pureté de ses intentions, mais pourquoi ne pas croire à un bon mouvement ? Au fond, Tibère était quelqu'un.

M. Rzewuski a donc fort bien agi en s'en emparant et en en faisant le héros d'un drame. Disons tout d'abord que le respect de l'histoire n'a pas été son principal souci. Il nous a présenté un Séjan noble, généreux, courageux,

Sénat de Rome), d'après Gérôme. — 5. Une nuit à Caprée. — 6. L'Etoile du Matin. — 7. Le Testament de Tibère.

Décors de MM. Marcel, Jambon, Lemeunier, Amable et Gardy, Butel et Valton.

admirable en tous points, que nous n'avions pas l'honneur de connaître. L'ambition est son seul travers, encore n'en est-ce pas un, puisque Séjan est ambitieux pour sa patrie, bien plus que pour lui-même. La jalousie d'une femme est cause de sa perte. Livie a tué, pour pouvoir appartenir au ministre de Tibère, son époux Drusus, le propre fils de l'empereur. Elle n'hésite pas à en faire l'aveu à Tibère, en déclarant qu'elle a agi sous l'impulsion de Séjan. Le malheureux est perdu sur l'ombre d'un soupçon quelque peu puéril; mais la jalousie ne raisonne pas : souvenez-vous du mouchoir de Desdémone. Le prétexte est ici la première femme de Séjan, répudiée par lui et avec qui il ne s'est rencontré ensuite que par hasard. La disgrâce du ministre est décidée. C'est au milieu du Sénat, insulté par les patriciens et par la plèbe, qui le flagornaient quelques instants plus tôt, que Séjan est livré à la bestiale fureur du peuple. La conspiration ourdie contre l'empereur a été découverte d'après les indications de Livie. Mais l'affreux Tibère ne se venge pas à demi : les enfants de Séjan sont égorgés, sa plus jeune fille déshonorée par le bourreau, et sa femme par Tibère. Dans une scène fort dramatique et qui a enlevé la salle, le malheureux Séjan implore d'un soldat une mort prompte qui lui puisse dérober la vue des supplices des siens. Le prétorien obéit à son ancien capitaine, et Livie, folle de remords, se précipite dans les flots...

La pièce pourrait finir là. M. Rzewuski n'en a

pas jugé ainsi. Il a ajouté un épilogue en deux tableaux, épilogue dont nous admirons sincèrement la portée morale, le caractère vraiment religieux et le symbolisme profond, encore que parfois un peu obscur. Mais, franchement, il n'est pas scénique. Stella, la fille de Séjan, après avoir été traitée comme il a été dit plus haut, a été recueillie par les chrétiens.. Un apôtre lui prescrit d'aller trouver Tibère et de lui annoncer le pardon au nom du Redempteur. Et la scène entre le César mourant et la jeune fille qui fut sa victime est belle, certes, mais longue et plutôt monotone. Nous n'avons pas très bien saisi la nature de la foi que semble à la fin confesser l'agonisant. Caïus Caligula, que nous avons vu tout le temps de la pièce flattant Tibère et l'aidant à raffiner ses vengeances, veut hâter l'instant où la couronne promise lui appartiendra. Il fait étrangler le vieil empereur, qui a la vie terriblement dure et maudit énergiquement son digne héritier; puis le nouveau César est acclamé par le peuple et les soldats. La pauvre petite Stella gît, poignardée dans un coin par Caligula, qui ne fera pas grâce aux chrétiens et qui décrète des persécutions contre eux pour inaugurer son règne.

Tel est ce drame complexe, d'une marche souvent languissante et heurtée tout ensemble, où de beaux épisodes font oublier la longueur des scènes intermédiaires. Je vois bien que l'auteur a voulu qu'une pensée philosophique dominât toute l'œuvre, mais peut-être est-elle sujette à

trop d'interprétations diverses, et j'aurais peur de me tromper en livrant la mienne propre. On peut regretter que les personnages aiment trop causer métaphysique. Le poète Trasyllus fait un cours de philosophie épicurienne, Lucienne, la première femme de Séjan, un cours de dogme chrétien qui sera continué par l'Apôtre et par Stella. Tibère est chargé, lui, du cours de philosophie pessimiste que n'eût pas désavoué M. de Hartmann. Tout cela, d'ailleurs, est écrit dans une belle langue sonore et souvent poétique, même quant à la forme, car nombre de phrases se déroulent en alexandrins d'une superbe coulée. Enfin, nous sommes en présence d'une œuvre de lettré, digne de tous nos respects. quand elle ne l'est pas autant que nous le voudrions de notre admiration, et qu'elle ne contente pas suffisamment le critique dramatique réclamant avant tout du *théâtre* au théâtre...

L'interprétation est souvent remarquable. M. Philippe Garnier est un Séjan très romain d'allures ; M. Desjardins, un Caligula pervers et féroce, tout à fait réussi. Enfin, l'excellent tragédien Taillade a dessiné un Tibère puissant et singulier. Mlle Antonia Laurent a remarquablement tenu le rôle de Lucienne. Nous n'avons pu goûter chez Mlles Haussmann et Leconte que leur incontestable bonne volonté. Mise en scène soignée et réussie. Trois décors surtout : la Voie Adriatine, le Sénat d'après Gérome et la place de Caprée, au sixième tableau, sont admirablement brossés.

Le 4 juin les portes du théâtre étaient fermées et la clôture annuelle.

13 JUILLET. — Première représentation (à ce théâtre) de La *Casquette au Père Bugeaud* [1], drame militaire à grand spectacle, en cinq actes et neuf tablaux [2] de MM. Gaston Marot et Clairian. — D'accord avec l'auteur, M. Gaston Marot peut être bien aussi avec M. Rochard, qui donne sa belle salle de la Porte-Saint-Martin. M. Gravier, l'excellent artiste, a réuni un certain nombre de ses camarades pour une saison d'été qu'il a inauguré la veille du 14 juillet, avec une reprise de la *Casquette au père Bugeaud.* Pourquoi le drame s'appelle-t-il ainsi ? On n'a jamais pu savoir. La casquette, où plutôt le bonnet de coton légendaire, apparaît bien au second tableau : mais le général Bugeaud lui-même ne joue dans la pièce qu'un rôle épisodique... Enfin, ne chicanons pas un titre.

La sœur du sergent Pierre Meunier a été

1. DISTRIBUTION. — Durozel, M. *Gravier.* — Nedjoumah, Mlle *Tessandier.* — Youssouf, M. *Tersant.* — Abd-el-Kader, M. *Albert.* — Pierre Meunier, M. *Avelot.* — Williams, M. *Charlier.* — Varloquet, M. *Nérat.* — Excoffier, M. *Gravier fils.* — Eutrope, M. *Lévy.* — Roland, M. *P. Marx.* — Bugeaud, M. *Desgrieux.* — Cavaignac, M. *Gonnet.* — Lamoricière, M. *Darlès.* — Le Flô, M. *Dannequin.* — Hady-ben-Thami, M. *Mallat.* — Liman, M. *Tellam.* — Jules Gérard, M. *Doria.* — Sid-el-Fadel, M. *Laurent.* — Sidi-Kadour, M. *Clavandier.* — Un caporal, M. *Roberval.* — Rose Meunier, Mlle *Julie Avocat.* — Scholastique. Mlle *Cassothy.* — Fatmé, Mlle *Antonia Laurent.* — Zuléma, Mlle *Gabrielle.*

2. 1er tableau : Le Départ du régiment. — 2. La prise d'une Smala. — 3. Cavaignac et Lamoricière. — 4. Le vieux Sergent. — 5. Les souterrains de la Mosquée. — 6. Abd-el-Kader. — 7. Le Drapeau du parlementaire. — 8. Le Gourbi. — 9. La Montagne des lions.

déshonorée par le lieutenant William Durosel, fils d'un vieux sergent. Pierre Meunier surprend le secret de la faute de sa sœur, et il veut la venger. Un engagement avec les Bédouins, en lui fournissant l'occasion de gagner les épaulettes, lui permet de souffleter Durosel. Un duel est décidé. Or, Durosel profite de ce moment pour passer à l'ennemi, chez lequel nous le retrouvons, un instant après, exhalant contre ses compatriotes une haine qu'on ne s'cxplique guère, tant elle est subite. Le vieux Durosel, le père du traître, a appris la conduite de son fils, et jure qu'il le tuera de sa propre main, ce qu'il accomplit au dernier tableau, au moment où lui-même est frappé à mort dans un combat avec les Arabes. Rose, l'intéressante victime du traître William, représentée d'une façon fort touchante par M[lle] Julie Avocat, se fait religieuse au huitième tableau. Ajoutez à cela l'amour caché d'une Arabe, Nedjoumah, pour le commandant Yousouf, qu'elle sauve au péril de sa vie et dont le rôle est supérieurement interprété par Aimée Tessandier, admirablement belle en brune Salomé ; joignez des défilés militaires, un simulacre de chasse au lion dans la montagne, des coups de fusils et de yatayan, et vous aurez la pièce, vieux jeu sans doute, mais interessante et de nature à plaire à un public d'été généralement bienveillant. Les portes du théâtre du Boulevard Saint-Martin n'avaient fait toutefois que s'entr'ouvrir, et après quelques soirées, il n'était plus question, ni du drame, ni de la direc-

tion intérimaire et estivale de M. Gravier.

21 SEPTEMBRE. — Réouverture. Reprise: *Les Mousquetaires ou vingt ans après* [1], pièce en cinq actes et douze tableaux [2], d'Alexandre Dumas et Auguste Maquet. — Peu de pièces ont une histoire aussi curieuse que le fameux drame de cape et d'épée de Dumas et Maquet. C'est en octobre 1845, à l'Ambigu, qu'il fut représenté pour la première fois, et cela au moment où Dumas publiait en feuilletons les *Mousquetaires;* c'est de ceux-ci qu'il tira d'abord le premier titre de ce drame, celui du roman. La *Jeunesse des mousquetaires* n'étant pas encore faite alors, *Vingt ans après* ne venait après rien, et n'avait donc aucune raison de s'appeler ainsi. D'où ce titre: *Les Mousquetaires* sous lequel il fut primitivement représenté. Les lecteurs du roman, seuls, avaient quelques chances de comprendre la pièce. Mais il

1. DISTRIBUTION, — D'Artagnan, M *Joumard.* — Cromwel, M. *Gravier.* — Mordaunt, M. *Desjardins.* — Athos, M. *Sarter.* — Charles Ier, M. *Rosny* — Aramis, M. *Fontanes.* — Porthos, M. *Degeorge.* — Mousqueton, M. *Avelot.* — De Winter, M. *Albert.* — Grimaut, M. *Clot.* — Bourreau de Béthune, M. *De Kock.* — Tony, M. *Samson.* — Le colonel Groslow, M. *Normand.* — Un greffier, M. *Bacquié.* — Parry, M. *Mallet.* — Brigadier français, M. *Daragon.* — L'aubergiste, M. *Clavandier.* — Le sergent Harris, M. *Eugène.* — Tom Low, M. *Housset.* — Deuxième sentinelle, M. *Maurice.* — Patron André, M. *Telame.* — Un soldat, M. *Woll.* — Blaisois, M. *Colleuille.* — Henriette de France, Mme *Laurent Ruault.* — Madeleine Turquenne, Mme *Aimée Samuel.* — L'hôtesse, Mme *Antonia Huart.*

2. TABLEAUX. — 1. L'Auberge de Béthune. — 2. La Chambre d'Artagnan. — 3. Le Fils de Milady. — 4. La Digue de Boulogne. — 5. Le général Cromwell. — 6. Le Camp de Charles Ier. — 7. La Place du Parlement. — 8. La Chambre de Whitehall. — 9. Aux portes de Londres. — 10. La Maison-Close. — 11. La felouque *l'Eclair.* — 12. En pleine Mer.

faut dire que le feuilleton s'était introduit partout du sous-sol aux combles, et que d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis trouvaient la salle bondée de vieux amis, auprès desquels il était inutile qu'ils justifiassent de leurs antécédents. C'est quatre ans plus tard, en février 1849, que la *Jeunesse des Mousquetaires* fut jouée pour la première fois. Alors seulemeut s'appela *Vingt ans après* le beau drame à qui M. Rochard a rendu son véritable titre, et dont il a fait, hier, une très heureuse reprise.

La pièce de Dumas et Maquet est célèbre; le roman d'où elle a été tirée ne l'est pas moins. L'épisode de la mort de Charles Ier en est le centre, et la vengeance poursuivie par le fils de milady de Winter, l'implacable Mordaunt, contre les meurtriers de sa mère, en est le point de départ et le point d'arrivée. Le serpent a mordu mortellement trois victimes; mais il vient casser ses crochets à venin sur le pourpoint des invulnérables mousquetaires.

C'est toujours le grand drame à allure d'épopée, où les estocades tombent dru comme grêle, et où les quatre hardis compagnons, dont le monde entier connaît les noms héroïques, se montrent bien réellement les successeurs d'Alcide.

Le succès des *Mousquetaires* est d'autant plus remarquable qu'il n'y a pas l'ombre d'amour dans la pièce de Dumas et Maquet; tout l'intérêt découle de l'amitié et du dévouement, nobles passions qui méritent de remplir un drame.

L'association de ces quatre braves garçons unissant leur pensée, leur cœur, leur courage et leur force pour le même but, à quelque chose de touchant. « Ces quatre frères, non par la naissance, mais par le choix, forment, disait Théophile Gautier, une de ces familles comme on voudraît en posséder une. Qui n'a pas, dans ses années de foi et de jeunesse, essayé une de ces associations qui se dissolvent hélas! au premier péril ou à la première rivalité, par la faute du Pylade ou de l'Oreste? Là fut le secret de la réussite du roman et de la réussite de la pièce. L'homme sent vaguement que l'union décuplerait sa force ; mais les éléments de discorde sont si nombreux, dans le monde où nous sommes, que quatre amis ne peuvent s'associer que dans une fiction.

Cette reprise des *Mousquetaires* s'est faite avec éclat et fournit un fructueux regain de succès. L'interprétation est excellente avec Joumard, un d'Artagnan blond qui a de la gaieté et de l'entrain [1], quelque chose du *panache* de Mélingue; avec Desjardins, qui donne au personnage de Mordaunt une scélératesse sourde et froide d'un effet frappant; avec Gravier, dans Cromwel et Rosny dans Charles Ier; M. Sarter, fort bien placé dans Athos, et M. Degeorge, un jovial et vaillant Porthos; avec Mlle Laurent Ruault, enfin, pathétique dans Henriette de France. Puis, pour la circonstance, M. Marcel Jambon a brossé

1. Pendant une courte indisposition de M. Joumard, le rôle de D'Artagnan fut joué par M. Daragon.

le beau décor de la « digue de Boulogne » et celui de la « pleine mer », qui a donné à cette belle représentation une curieuse sensation de l'infini...

4 NOVEMBRE. — Première représentation de *Sabre au clair* [1], pièce en cinq actes et huit tableaux [2] de M. Jules Mary. — *Sabre au clair !* c'est le *Régiment* [3], dans la cavalerie... Le célèbre tableau de la Chambrée n'a-t-il pas laissé à l'Ambigu un souvenir de folle hilarité? Tous, de même, viendront voir à la Porte-Saint-Martin celui de l'Ecurie, si joliment mis en scène, si amusant et si vécu. Car, bien que M. Jules Mary se déclare disciple du maître d'Ennery au point de vue de l'intrigue dramatique, il sait, pour la

1. DISTRIBUTION. — Colonel de Vandières, M. *Joumard.* — Jordanet, M. *Gravier.* — Père Lemayeur, M. *Péricaud.* — Médéric Jordanet, M. *Desjardins.* — Colonel Mauregard, M. *Rosny.* — Gérard de Savenay, M. *Fontanes.* — Fonberlot, M. *Mondos.* — René Lemayeur, M. *Kemn.* — Adjudant Barillier, M. *Avelot.* — Marguerite de Savenay, Mme *Renée Desclos.* — Régine Mauregard, Mme *Aimée Samuel.* — Mère Lemayeur, M *Bode.* — Madame Léon, Mme *Lamy.* — Une fille de ferme, Mme *Rachel.*

Les autres rôles par : MM. Clot, Rouvaire, Bacquié, Dekock, Normand, Albert, Daragon, Samson, Dervet, Mallet, Dannequin, Cartereau, Telam, Clavandier, Duhamel, Housset, Woll, Colleuille, etc.

2. TABLEAUX : Prologue, 1er tableau. Un coup de revolver (intérieur chez M. de Savenay). — 1er acte, 2e tableau. Le Passé (serre élégante à la Villa de Vandières). — 3e tableau. La Fête du régiment (parc pavoisé). — 2e acte, 4e tableau. L'Ecurie. — 3e acte, 5e tableau. La Villa de Vandières. — 4e acte, 6e tableau. La cour du quartier. — 5e acte, 7e tableau. La fin des manœuvres (cour de ferme). — 8e tableau. Le bois de Saint-Remy (lisière de forêt donnant sur la campagne champenoise).

3. Drame représenté quelques années auparavant, à l'Ambigu, sous la direction de M. Emile Rochard.

partie comique, tirer de la vie moderne des effets vrais qui portent toujours. On a pleuré et on a ri tour à tour en ce nouveau mélodrame militaire de l'auteur de *Roger la honte* et du *Régiment*. On y rit et on y pleura de longs jours. Quant à nous, nous vous l'avouons humblement, dussent les sceptiques nous tourner en ridicule dès le tableau de la Fête du régiment, où le glorieux passé du 24e chasseurs à cheval est si magnifiquement évoqué, où le vieux colonel Mauregard baise en sanglotant l'étendard qu'il remet à son successeur, nous y allions de notre larme...

L'action de *Sabre au clair* se passe donc de nos jours. M. de Savenay, banquier véreux, est sur le point de faire une faillite frauduleuse, quand le commandant de Vandières, qui a adoré sa femme, Marguerite, à l'époque où elle était encore jeune fille, vient offrir à Mme de Savenay, au nom de leur ancien amour, de la tirer d'embarras elle et son mari. Un million suffirait à restituer l'argent volé à de braves gens confiants dans la probité du banquier. Savenay accepte le million avec l'idée ne s'enfuir en l'emportant. Mais il a compté sans sa femme qui, le voyant lever le pied avec le magot sous le bras, saisit un révolver et tire sur lui... Le coup rate; elle tombe évanouie Savenay se croit débarrassé de toute entrave; un paysan cupide, le père Lemayeur survient fort à propos pour lui faire son affaire. Il est venu pour retirer ses fonds, il les voit s'envoler dans la sacoche du banquier, il reprend le pistolet, qui, cette fois, ne rate point. Savenay est tué et dépouillé

de cinquante mille francs que le vieux drôle a serrés dans sa sacoche. La justice informe, et le commandant reconnaît le revolver comme appartenant à une autre dupe de la maison de banque en déconfiture, le mécanicien Jordanet, qui, quelques instants auparavant, avait devant lui menacé Savenay. Le colonel ignore que, pour se débarrasser de lui, au moment de prendre la fuite, le banquier avait remboursé Jordanet des dix mille francs confiés à sa caisse. Le numéro des billets retrouvés sur Jordanet est une preuve convaincante de sa culpabilité. Notons en passant que Mme de Savenay croyant avoir tué son mari, est devenue subitement folle. Mais, patience ! elle retrouvera bientôt la raison. En effet, deux ans plus tard, M. de Vandières l'a épousée et dans sa villa de Champagne, il fête gaiement sa nomination de colonel du 24e régiment de chasseurs, à la tête duquel il succède au vieux Mauregard surnommé « *Sabre au clair* » ; le jour de la bataille de Gravelotte, où seul capitaine survivant, il fonça sur l'ennemi, avec sa poignée de braves cavaliers, en leur criant cette phrase de commandement. La devise est restée depuis lors au régiment lui-même où nous retrouvons à la fois le sous-lieutenant Gérard, fils de M. de Savenay, le lieutenant René Lemayeur, fils de l'assassin et Médéric Jordanet, simple chasseur, fils du malheureux mécanicien condamné à vingt ans de travaux forcés pour un crime dont il est innocent. Jordanet s'est évadé du bagne ; il échappe aux limiers de la police lancés à ses

trousses pour venir trouver son fils, auquel il persuade que le véritable assassin n'est autre que son colonel. Celui-ci l'échappe belle : le soldat avait chargé son fusil pour le tuer en pleine revue : le sang froid deson chef l'a seul désarmé. La scène est superbe ; elle a été jouée avec une rare puissance d'émotion par MM. Desjardins et Joumard, et quand le colonel, qui venait de croiser les bras devant la mort, à annoncé au jeune soldat qu'il lui infligeait deux jours de consigne pour avoir son fusil chargé contre l'ordonnance, il n'est pas une spectatrice qui ne l'eût embrassé de reconnaissance...

Nous arrivons alors à la fin des manœuvres d'automne, et nous touchons au pathétique dénouement de la pièce, fertile en péripéties de toute sorte aussi bien qu'en nobles sentiments. Les soupçons que Médéric Jordanet avait conçus contre le colonel, le sous-lieutenant de Savenay les nourrit contre sa propre mère, remariée à M. de Vandières, et pour forcer René Lemayeur, son lieutenant et son ami, à dire ce qu'il sait, ce qu'il cache, il le provoque : le duel a lieu réglementairement ; René est blessé ; sur son corps sanglant le vieux Lemayeur s'avoue seul coupable, et se fait justice en se logeant en plein cœur la balle dont son fils n'a pas voulu se servir contre son adversaire. L'honneur est sauf, l'honneur, c'est le grand mot de ce beau drame ! Le nom de Jordanet sera heureusement réhabilité, et René Lemayeur lui-même pourra épouser la fille très méritante de l'ancien colonel du 24e chasseurs.

Est-il besoin d'ajouter que *Sabre au clair* fut un grand, un très grand succès ? M. Rochard, avait d'ailleurs tout fait pour qu'il en fût ainsi, il était juste qu'il fut complimenté par la critique et récompensé par le public qui devait se presser à ce spectacle à la fois amusant, intéressant et... réconfortant. Mais si les plus sincères éloges sont dus au chef qui avait si bien conduit la manœuvre, le régiment tout entier, depuis le colonel jusqu'au simple soldat, méritait d'être chaleureusement félicité. M. Desjardins a composé avec le plus sérieux talent le rôle, essentiellement sympathique cette fois, de Médéric Jordanet et M. Péricaud a trouvé l'accent juste dans celui du père Lemayeur, qui est si bien dans ses cordes. M. Gravier représente à souhait le brave mécanicien condamné au bagne en dépit de son innocence. MM. Joumard et Rosny sont deux irréprochables colonels; MM. Fontanes et Kemn de touchants frères d'armes, MM. Mondos et Rouvière sont parfaits de naturel : le premier dans le jeune homme riche en proie aux petites misères de la vie militaire ; le second dans le cavalier de la classe qui n'a pas de meilleur ami que son cheval. Gérôme, la bonne bête, a eu lui aussi son succès très mérité. Les trompettes du 24e chasseurs sonnaient chaque soir le rappel du public autour du théâtre de la Porte-Saint-Martin et l'année était terminée que le régiment de M. de Vandières avait encore ses quartiers d'hiver dans l'immeuble du Boulevard qui lui donnait son nom.

	Date de la 1re représ. ou de la repr. pendant l'année.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
Napoléon, dr. à spectacle en 8 act. et 50 tableaux.....................	1er janvier	14	71
Monte-Christo, drame à grand spectacle en 5 actes et 15 tab.............	15 mars	7	47
* *Tibère à Caprée,* dr. en 5 act. et 7 tableaux.........................	4 mai	3	44
La Casquette au père Bugeaud, dr. militaire à gr. spect. en 5 act. et 9 t.	13 juillet		11
Les Mousquetaires ou vingt ans après, dr. en 5 act. et 12 tab......	21 septemb.	6	41
* *Sabre au Clair!* dr. en act. et 8 t.	4 novemb.	9	57

* Ce signe, placé devant le titre des pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE [1]

Pendant ces trois premiers mois de l'année, et une partie du quatrième, *Gigolette* occupe l'affiche. Elle ne l'abandonne qu'après la soirée du 9 avril. Les 10 et 11, l'Ambigu fait relâche pour répétition générale.

12 AVRIL. — Première représentation. *Les Chouans* [2], drame en huit tableaux [3], tiré du

1. Directeur, M. Georges Grisier.
2. DISTRIBUTION. — Le commandant Hulot, M. *Chelles.* — Marquis de Montauban, M. *Pierre Berton.* — Corentin, M. *Burguet.* — Le comte de Beauchamp, M. *Renot.* — Pille-Miche, M. *Charpentier*, — Le capitaine Gérard, M. *Daltour.* — Marche-à-terre, M. *Daumerie.* — Le marquis du Guénic, M. *Gaspari.* — Le sergent Beaupied, M. *Vallières.* — Cibot, M. *A. Félix.* — La Billardière, M. *Chimène.* — La Clef-des-cœurs, M. *Picard.* — Le chevalier du Vissard, M. *Delisle.* — Major Brigaud, M. *Guillon* — Rifoël, M. *Yves Martel.* — Le caporal Gudin, M *Dervet.* — Cottereau, M. *Chevalier.* — Marie de Verneuil, Mme *Laure-Fleur.* — La comtesse, Mne *Sylviac.* — La Barbette, Mme *Descorval.* — Francine, Mme *Elyane.* — Jeannic, Mme *Lamy.*
3. 1er tableau. Le Calvaire de Cibarry. — 2. L'Auberge de Cibot. — 3. Le Massacre de la Vivetière. — 4. Vive le Roy ! — 5. La Justice des Chouans. — 6. Le Corps de Garde. — 7. Chez Mlle de Verneuil. — 8. Le Ravin.

roman de Balzac, par MM. Emile Blavet et Pierre Berton. Vous vous rappelez le célèbre roman de Balzac. Profitant des défaites essuyées en Italie et en Allemagne par les troupes de la Révolution, la Bretagne et la Vendée que le général Hoche avait pacifiées, se sont de nouveau soulevées. Le Directoire a organisé tant bien que mal la résistance. De leur côté les royalistes, soutenus par l'Angleterre, se sont groupés autour d'un jeune gentilhomme nommé par le roi général des troupes vendéennes. Le marquis de Montauran, brave, téméraire et beau, est donc un adversaire redoutable pour le commandant Hulot qui gouverne militairement, au nom de la République, les départements de la Mayenne et d'Ille-et-Vilaine. Mais Fouché, le fin policier, ne compte pas seulement sur les baïonnettes républicaines pour réduire le chef vendéen. Il dépêche en secret vers lui une femme connue déjà par quelques aventures romanesques, la fille naturelle du duc de Verneuil, qui, jusqu'ici, n'a pas véritablement aimé, et qui, tout en méprisant la mission qui lui est confiée, ne l'a cependant pas refusée parce qu'elle tentait le caractère ardent et aventureux de notre héroïne. Dès qu'elle se trouve pour la première fois en présence du marquis déguisé en officier républicain, elle se sent prise pour lui d'une curiosité sympathique qui se changera peu à peu en une passion irrésistible. Marie de Verneuil a pour rivale une comtesse de Gua, ancienne maîtresse de Charette, qui aime passionnément le marquis, et naturellement

déteste tout d'abord la séduisante émissaire du Directoire. Montauran, toujours déguisé, voyage gaiement dans la chaise de poste de Mlle de Verneuil, accompagné de la comtesse et escorté d'une compagnie de *bleus*. Le cortège s'arrête au château de la Vivetière où Mme de Gua a offert l'hospitalité à ses compagnons, en répondant de la vie de tous. Mais, pendant le souper, d'insultantes paroles prononcées par un des convives sur le compte de Marie de Verneuil, blessent l'amour et l'amour propre de Montauran qui s'est tout-à-fait épris de sa nouvelle conquête. Ivre de rage, il laisse massacrer les républicains, et Marie elle-même n'échappe que grâce au dévouement de sa servante Francine, et à la connivence d'un des chouans. Le reste du roman est consacré à nous montrer, non seulement les épisodes stratégiques de la campagne menée par Hulot contre le *gars*, ainsi les paysans ont-ils surnommé leur jeune général ; mais aussi et surtout les mouvements alternatifs de mépris, de haine et de passion amoureuse que ressent Marie à l'égard du marquis. Elle déteste en lui le traître, elle hait en lui l'homme qui l'a dédaignée sur la foi d'une courtisane, elle l'aime en réalité. Malheureusement la psychologie de Balzac manque ici de clarté, et nous ne suivons pas toujours très bien ces multiples revirements d'un cœur féminin. Joignez que le style du puissant romancier est dans ce roman plus compact et plus cahoté tout ensemble que partout ailleurs, ce qui est peu propre à éclairer la situation. Tout entière à ses

projets de vengeance, Marie a trouvé le moyen de se rendre à un bal que les chefs royalistes sonnent à leurs compagnes, près de Saint-James. Un désaveu solennel, fait que le convive de la Vivetière, de ses injurieuses insinuations, jette de nouveau le marquis aux pieds de sa bien-aimée. Passons sur de nouvelles fluctuations, et arrivons au dénouement, alors que, trompée par un agent secret envoyé en mission avec elle et qui l'aime aussi, elle attire chez elle le marquis de Montauran pour le livrer aux bleus, après lui avoir fait sentir par ses caresses tout le prix de la vie. La fin est très dramatique. Le chef vendéen a amené avec lui un prêtre et deux moines pour célébrer son mariage avec Mlle de Verneuil. Celle-ci, folle d'amour et de désespoir, en face de cette preuve irrécusable de la sincérité du marquis, veut essayer, lorsque le soleil se lève après la nuit de noces, d'arracher son mari au piège qu'elle lui atendu. Elle tâche de le faire évader par une fenêtre, avec l'aide de quelques paysans dévoués, et elle, revêtue des habits de Montauran, croit ainsi donner le change aux bleus. Mais en vain. Les époux meurent tous deux sous les balles républicaines.

Il y a là de beaux matériaux pour un drame palpitant et mouvementé. MM. Emile Blavet et Pierre Berton ont procédé avec un respect touchant. Ils ont suivi les péripéties du roman avec toute la fidélité raisonnablement possible. Ils ont dégagé des brouillards qui l'enveloppaient le caractère de Marie de Verneuil. Ils ont très heu-

reusement développé et marqué d'un cachet original le personnage de Corentin, l'espion assez obscurément présenté par Balzac. Enfin et sous réserve de quelques longueurs, ils ont rempli de la plus intéressante façon les huit tableaux de leur drame. Sans revenir sur ceux dont le précédent résumé a donné, d'après le roman, un compte suffisant, signalons le bal de Saint-James, où M[lle] de Verneuil est reconnue par le marquis de Guénic pour l'héritière légitime du nom qu'elle porte. Nous n'avons pas beaucoup goûté l'épisode, déjà répugnant dans Balzac, de la vengeance des chouans contre leur cousin à cause d'une trahison involontaire commise par sa femme. Ce n'est, d'ailleurs, pas la faute de M[lle] Descorval qui assurément plus propre à incarner Mimi Pinson que Clytemnestre a rendu la scène avec une force dramatique que nous ne lui soupçonnions pas. Le tableau du corps de garde, où M[me] de Gua préfère se livrer à la mort plutôt que de laisser Montauran épouser sa rivale, et surtout la scène du mariage, ont produit effet très vif. Un jeune acteur, jusque-là ignoré, M. Vallières, s'est taillé un succès personnel en venant raconter avec beaucoup de mesure et de goût dans l'émotion, la mort courageuse de la farouche comtesse. Mais le tableau final est le plus beau, le plus dramatique, le plus franc. Un sombre ravin, dû à la brosse de Jambon, nous permet d'assister à l'évasion du marquis, bientôt rejoint par les bleus. Le brave commandant Hulot, en présence de deux mourants, force à

s'agenouiller dans la boue le misérable Corentin, et fait présenter les armes par tous ses soldats, pendant que les tambours font entendre un roulement funèbre. L'effet est vraiment beau. En somme, la pièce était de celles que l'on va voir avec plaisir. Elle était, du reste, extrêmement bien interprétée. L'un des auteurs, M. Berton, a tout-à-fait grand air en marquis de Montauran; il a joué avec beaucoup de chaleur et d'émotion. Mlle Laure Fleur, une gracieuse transfuge du Vaudeville et de l'Odéon, a montré de grandes qualités de pathétique et de charme dans le rôle écrasant de Marie. Mais le grand succès a été pour M. Chelles, un Hulot superbe de bonhomie loyale et mâle, et aussi dans une note tout autre, pour M. Burguet, qui a composé avec infiniment d'art et de finesse le personnage de Corentin. Bons points à Mlle Sylviac, ainsi qu'à MM. Charpentier, Renot, Félix, Daltour et Daumerie.

21 et 28 MAI. — En matinée, *Babylone* [1], tragédie-wagnérienne [2], en quatre actes, du Sar-Peladan.

21 JUIN. — Matinée extraordinaire [3], au béné-

1. DISTRIBUTION. — Mérodak-Baladan, M. *Hattier*. — L'archimage Nakhounta, M. *E. Raymond*. — Sinnatirile, M. *Dannerie*. — Utcut, M. *Bell*. — An-Ipnou, M. *Lele*. — Samsina, Mlle *Lara*. — Premier acte, *L'oracle d'Ilov*. — Deuxième acte, *Le miracle de Tov*. — Troisième acte, *Honneur aux victimes, Victoire aux Sovfe.nants*. — Quatrième acte, *La mort du Mage*.

2. *Refusée à la Comédie-Française*, disaient les programmes de ces deux matinees.

3. PROGRAMME. — *Première partie* : 1. *Gigolette*, pot-pourri. M. Hermann et son orchestre. — 2. Orchestre de chiens présenté par Lavater. — 3. Petite valse; la Patrouille.

fice de l'*Association des journalistes parisiens.* Vous vous rappelez ce trait d'une vieille comédie insuffisamment documentée sur les mœurs du high-life : « La marquise avait sa loge à l'année à l'Ambigu. » Eh bien! l'Ambigu, aujourd'hui, donne raison à la vieille comédie. C'est une salle du mardi de la Comédie-Française transportée dans le temple démocratique du mélodrame. Jusqu'aux dernières galeries, tout ce qui a un nom dans Paris se presse et s'entasse. De mémoire de courriériste théâtral, on n'a jamais vu une pareille matinée. Mais aussi, quel programme! et fait inouï dans les fastes des représentations

Mlle Rolland, harpiste. — 4. Excentric's américains : Mason et Forbes. — 5. *Chansons illustrées :* Mme Irma Perrot. — 6. Air : Mlle Galitzin, violoncelliste. — 7. Poésie : M. Mévisto. — 8. Danses et chansons : les cinq sœurs Barrison. — 9. *C'est mon ami*, air du *Barbier de Séville :* Mlle Marie Hermann. — 10. Chansons de terroir et chansons de ville : M. Simon Max. — 11. *Le Nid de Fauvettes :* Mlle Aussourd. — 12. *A la chambrée :* MM. Matrat et Fordyce. — 13. *La Petite Veuve :* Mlle Cheirel. — 14 *Ballade du Désespéré :* Mlle Delna et M. Damoye ; violoncelle ; Mlle Galitzin. — *Une bonne soirée*, saynète jouée par Mlle Marguerite Deval et M. Tarride.

Deuxième partie : 1. *Vogue la galère ; le Typhon :* M. Dubulle. — 2. Chansons : Mme Simon-Girard. — 3. Chanson : M. Soulacroix. — 4. Air et chanson : Mme Bosman. — 5. *Pensée d'Automne :* M. Clément. — 6. Poésie : Mlle Reichenberg. — 7. Air : M. Saléza. — 8. *Au temps de la chanson :* Mlle Auguez et M. Cooper. — 9. Duo des *Pêcheurs de perles :* MM. Soulacroix et Clément. — 10. Arioso du *Prophète :* Mlle Delna. — 11. *Duo des chauves :* MM Noblet et Cooper. — Rondeau : Mlle J. Granier. — L'*Etincelle*, comédie en un acte, de M. Pailleron, joué par Mmes L. Marsy, Bertiny et M. Le Bargy. — *Jean-Marie,* drame en un acte, de M. André Theuriet : Thérèse, Mme Sarah Bernhardt ; Jean-Marie, M. Guitry ; Joël, M. Piron. — Chansons par Mmes Yvette Guilbert et Judic, MM. Fragson et Maurel. — *Le Cabaret du père Lunette* (5e tableau de *Gigolette*), avec Mlle Félicia Mallet dans la *Chanson des blés d'or*, et toute la troupe de l'Ambigu-Comique.

de gala, un programme suivi de point en point. Procédons rapidement par ordre. Voici d'abord les chiens du Nouveau-Cirque acclamés, bissés. Puis M. Mévisto, très en forme dans ses dramatiques monologues. Mlle Aussourd, à laquelle on fait une ovation pour son *Nid de fauvettes ;* la merveilleuse Delna, étourdissante dans l'arioso du *Prophète ;* Simon-Girard rappelée cinq fois ; Yvette Guilbert plus spirituelle diseuse que jamais. Puis l'intermède dramatique émouvant. La divine Sarah, admirablement secondée par Guitry, tire de douces larmes dans *Jean-Marie*. Ensuite le rire reprend ses droits avec Granier et un très fin *Rondeau de la presse*, de M. Redelsperger, que la diva détaille avec son art consommé. Elle est tellement fêtée qu'elle en a les larmes aux yeux. Immense succès pour les *Chansons de 1830*, si bien dites par Mlle Auguez et Cooper, qui se taille un nouveau triomphe avec son duo des *Chauves*, en compagnie de ce grand comédien qui s'appelle Noblet. Soulacroix et Clément, les deux étoiles de l'Opéra-Comique, sont presque portés en triomphe dans les coulisses. Il était six heures quand l'*Etincelle*, de la Comédie-Française, mettait le feu aux poutres, c'est-à-dire déterminait une explosion de bravos pour ses interprètes : Mlle Marsy, M. le Bargy, Mlle Bertiny. Belle journée, du reste, pour la Comédie-Française, car elle avait, en outre, prêté à l'Ambigu l'inimitable Reichenberg. Clôture digne du début. Félicia Mallet, entourée de ses camarades, dit sa chanson des *Blés d'or* devant une salle

encore pleine à sept heures. Inutile de dire si cette grande comédienne et ses excellents camarades ont retrouvé leur succès de tous les soirs. M. Grisier, le directeur de l'Ambigu, est vraiment un grand magicien. Son Ambigu pouvait rivaliser avec l'Opéra pour le luxe des fleurs, des draperies, pour la perfection avec laquelle il avait réglé l'ordonnance de la fête. — Un simple détail en donnera une idée. Baissé à sept heures vingt sur la fin de la matinée, le rideau se relevait à huit heures pour la représentation du soir. Le mot de la fin : plus de dix mille francs de recette !

Les représentations des *Chouans*, terminées le 16 juillet, M. Grisier se demanda s'il allait fermer son théâtre. Le temps était pluvieux, la température supportable, il avait en réserve un drame tout prêt qu'il avait fait répéter à petites journées et avec lequel il comptait inaugurer la saison d'hiver. Toute réflexion faite, il se dit, en directeur avisé, que mieux valait laisser son théâtre ouvert que de laisser chômer ses artistes. Les trois soirées des 17, 18 et 19 juillet furent employées à mettre sur pied la pièce en question qu'il était décidé à faire jouer, sans attendre l'ouverture de la campagne d'hiver.

20 Aout. — Première représentation de *La Belle Limonadière*[1], : drame en cinq et huit

1. Distribution. — Vidocq, M. *Chelles*. — Roland, M. *Desjardins*. — Georges Mazerolles, M. *Breant*. — Jacques Lebrun, M. *Renot*. — Yvrier, M. *Charpentier*. — De Bergonde, M. *Daumerie*. — Coco-Latour, M. *Chimene*. — Navet, M. *Walter*. — Courtois, M. *Félix*. — Le docteur, M. *Picard*.

tableaux [1], de MM. Paul Mahalin et Péricaud. — Une vieille dame riche, cela se passait vers 1825, Mme Mazerolles, a été assassinée par un jeune drôle, à bout de ressources et féru d'amour pour une certaine Sabine. Et c'est l'honnête et fidèle intendant de Mme Mazerolles, Jacques Lebrun qui, par la sottise d'un policier, jointe à l'iniquité de la justice boîteuse, est arrêté, condamné et guillotiné à la place du coupable. Mais patience! A peine la tête de l'innocent est-elle tombée sous le fatal couperet que l'on se met sérieusement cette fois à la recherche du véritable assassin. Et quand Vidocq, le célèbre Vidocq, met la main sur l'assassin il s'aperçoit qu'il est en présence de son propre fils!... Il a promis de livrer le coupable: il le livre, en effet, la tête fracassée par un coup de pistolet que le lâche n'a certes pas volé. Et la belle Limonadière qui donne son nom à la pièce, comme au roman d'où elle a été tirée, la belle Limonadière, c'est Hélène Lebrun, qui s'est fait un piédestal de l'échafaud de son père en tenant la caisse d'un café où vient se faire bêtement pincer le meurtrier amoureux d'elle!

Tout cela est un peu bien invraisemblable et

— Vaillant, M. *Chevalier*. — Manigant, M. *Dervet*. — Auguste, M. *Harry*. — Un greffier, M. *Paulin*. — Un chiffonnier, M. *Bouvet*. — Sabine, Mme *Henriot*. — Hélène Lebrun, Mme *Suzanne Munte*. — Mme Mazerolles, Mme *Daubrun*. — Brigitte, Mme *L. Musset*. — Annette, Mme *Carretier*. — Madoux, Mme *Palmyre*.

1. TABLEAUX. — 1. Le crime de la rue des Maçons. — 2. L'œillet rouge. — 3. La fille du soldat. — 4. Le restaurant de la Guillotine. — 5. La Belle Limonadière. — 6. Sur le terrain. — 7. L'assassin des femmes. — 8. Père et fils.

un peu bien gros, mais pas ennuyeux le moins du monde. Très bien joué par tous, à commencer par Desjardins qui interprète supérieurement un de ces rôles antipathiques dont il a le monopole. Chelles, un superbe Vidocq, qui fait avec le patron un si joyeux contraste, et Charpentier, le policier rival rallié à son incontestable maîtrise, sont extrêmement amusants sous leurs travertissements sans cesse renouvelés. M. Renot est un très émouvant Jacques Lebrun; M. Bréant a fait un aimable début sous le brillant uniforme de Georges Mazerolles. Restent les femmes; Mmes Henriot et Suzanne Munte, la première, un peu mûre pour la maîtresse de Roland, mais elle meurt si bien; la seconde, qui a plus d'énergie que de voix sous les traits d'Hélène Lebrun.

M. Grisier avait poussé la gracieuseté jusqu'à rafraîchir les couloirs en cas de chaleur Mais la chaleur n'était pas venue, et le temps s'était mis lui-même de la partie pour faire le succès de sa saison d'été. Grisier avait décidément toutes les chanses et le théâtre qui n'avait pas fermé ses portes de l'été ne faisait plus relâche, du 15 au 17 octobre inclus, que pour permettre à la direction de mettre au point la nouvelle pièce.

18 OCTOBRE. — Première représentation de *Fée Printemps* [1], drame en cinq actes et huit

1. DISTRIBUTION. — La marquise de Soulaimes, Mme *Marie Laurent*. — Jenny Mme *Esquilar*. — Marie-Rose, Mme *Meuris*. — Marinette, Mme *L. Musset*. — Une Femme, Mme *Palmyre*. — Chevalier de Lauraguès, M. *Chelles*, — Robert de Soulaimes, M. *Volny*. — Michel de Soulaimes, M. *J. Renot*. — Rigaud, M. *Charpentier*. — Bertignolles, M. *Raymond*. —

tableaux [1], de M. Jules Mary. — Nous sommes sous Louis XVI, au temps où il y avait des gentilshommes verriers, où l'on voyait, sans autre vêtement qu'une espèce de chemise de femme, des nobles soufflant la bouteille à l'ardeur de la flamme, exempts de droits des impôts et des corvées qui pesaient sur le peuple. Si la maison de Soulaimes fait de mauvaises affaires, c'est qu'elle a contre elle la verrerie rivale d'un certain Bertignolles, ouvrier jadis durement châtié, et qui a juré sa perte. C'est tout au plus si Michel, le chef de la famille et de l'usine, a pu faire la paie de la semaine, quand on présente à la caisse une traite de cinquante mille francs signée de son nom, Michel de Soulaimes n'a rien signé du tout ; mais il devine que c'est son frère, Robert, qui, pour payer ses dettes de jeu, a imité sa signature, Or, c'est l'infâme Bertignolles qui a fabriqué le faux attribué à Robert de Soulaimes. Le billet est payé sans mot dire, mais pour remplir la caisse vide, on fait argent de tout, jusqu'à accepter la vente des bijoux de la douce Marie-Rose, une gentille cousine, surnommée Fée Printemps, qui

Pierre Legoux, M. *René Robert*. — Le Président, M. *Gaspari*. — Baron de Mauclair, M. *Chimène*. — De Hautfort, M. *Y. Martel*. — De Ligny, M. *Walter*. — Parisot, M. *Guerchet*. — De Lespérac, M. *Picard*. — Leverdier, M. *Berthier*. — D'Antraigues, M. *Géniol*. — Le Meunier, M. *Chevalier*. — De Lannoy, M. *Harry*. — Ledrut, M. *Bouvet*. — De Heurteloup, M. *Dalbrey*. — Le Chevalier, M. *Paulin*. — De Baranty, M. *Breteau*.

1. Tableaux. — 1. Gentilshommes-verriers. — 2. Aveugle. — 3. Tribunal de famille. — 4. Le Sacrifice de Marie-Rose. — 5. Un Ménage de garçons. — 6. Guet-apens. — 7. La Roue du Moulin. — 8. Innocente et Victime.

croit au bon cœur de Robert et l'aime quand même. Bertignolles a juré que les Soulaimes n'en réchapperaient pas. Il profite de ce qu'un certain Pierre Legoux aime sa fille Jenny pour le pousser à voler jusqu'à son dernier sou la caisse des Soulaimes. Pierre Legoux se met en devoir d'éventrer le précieux coffre-fort, quand, surpris par le caissier, il le poignarde... Le scélérat a compté sans une aveugle, qui n'a rien vu, mais a tout entendu, c'est la vénérable marquise de Soulaimes, aux mains de laquelle il échappe. Un horrible meurtre a été commis : toutes les apparences sont contre Robert qu'on sait justement avoir rôdé dans ces parages le soir du crime. Un tribunal de famille l'a solennellement condamné à se tuer pour sauver l'honneur ; la marquise casse l'injuste et cruelle décision : elle ne peut admettre que son cher fils soit coupable ; elle s'engage à livrer elle-même le véritable assassin ; elle n'a pu le voir, hélas ! puisqu'elle est aveugle ; mais elle reconnaîtra le son de sa voix. Pierre Legoux se découvre au moment où, trompé par Bertignolles, il voit attribuer la main de Jenny, par un noble sacrifice de Marie-Rose, à ce Robert qu'elle aime. Mais, si Pierre Legoux est convaincu de crime, Bertignolles sera sûrement dénoncé comme son complice : n'est-ce-pas lui qui a ourdi le plan et conduit la main du voleur, devenu assassin. Il importe donc de faire disparaître l'aveugle qui sait tout. Sous prétexte de reconduire la marquise en son château, il imagine un accident de

voiture, suivi d'un arrêt dans un moulin désert, un soir d'orage. Mais, au moment où il s'assure qu'il est bien seul, une ombre a passé dans la chambre où il croit trouver l'aveugle : c'est sa propre fille qui a suivi la marquise, et c'est elle que, sans le savoir il va prendre à bras-le-corps pour la précipiter sous la roue du moulin. Un éclair montre la fille au père, un autre éclair montre le père à la fille. De désespoir, Jenny se jette à l'eau, et nous la voyons accrochée à la roue qui tourne... Patience ! Elle sera décrochée saine et sauve, et comme il y a une justice, dans le plus banal comme dans le meilleur des drames de l'Ambigu, le Bertignolles se punira lui-même en se plongeant son couteau dans le cœur, en même temps que son digne associé, Pierre Legoux sera livré par le peuple vengeur au bourreau qui le réclame. La fille du misérable Bertignolles prendra au couvent la place de Marie Rose, et rendra à Fée Printemps le fiancé qu'elle aime.

Après la vénérable *Aieule* de M. d'Ennery, qui semble avoir parfois inspiré M. Jules Mary, après la naturaliste *Gigolette* et l'intéressant drame des *Chouans*, après la *Belle Limonadière*, dont en trichant quelque peu, on a fait, tout l'été une centenaire, *Fée Printemps* nous apparaît, sous son titre plein de fraîcheur, une œuvre grise et maussade comme une pluie d'automne. Malgré deux rôles comiques, imités du couple classique de Passepoil et Cocardasse, et introduits dans la pièce soi-disant pour l'égayer, en dépit du talent de Mme Marie Laurent, qui donne à l'Aveugle

la grande autorité qui lui convient, de la belle diction de MM. Volny et Renot, de la grâce de Mlle Esquilar. Cette première soirée demeura douteuse et incertaine.

En dépit de fortes réclames qui, sans la soutenir, l'ont accompagnée jusqu'à la fin. *Fée Printemps* dut finalement céder la place, le 13 novembre, à une reprise. Il ne pouvait en être de meilleure que celle de *Roger la Honte*[1], dont l'effet est certain, à la trois centième représentation comme à la première, sur la foule qui aime le drame. A l'exception d'un M. Robert, qui n'a pas réussi à se rendre sympathique au public dans le rôle, si émouvant pourtant, de Roger Larroque, à l'exception d'une petite fille qui ne rappelle en rien le naturel de la petite Breton, les nouveaux interprètes méritent d'être loués. C'est M. Volny, très distingué dans le rôle de l'avocat Lucien de Noirville; c'est M. J. Renot, d'une correction parfaite en président des Assises ; c'est l'intelligent M. Depas, qui débutait fort heureusement sous les traits de Luversan, l'adroit coquin qui fait condamner à sa place le malheureux Roger.

1. Distribution. — Lucien de Noirville, M. *Volny*. — Roger Larroque, M. *René Robert*. — Le président des assises, M. *J. Renot*. — Tristot, M. *Charpentier*. — Luversan, M. *Depas*. — Raymond de Noirville, M. *Vallières*. — Pivolot, M. *Chimène*. — Benardit, M. *Degeorge* — Poinsinet, M. *Walter*. — Docteur Moreau, M. *Y. Martel*. — Gerbier, M. *Picard*. — Ricordot, M. *Guerchet*. — L'avocat général, M. *Denesle*. — Un commissaire de police, M. *Berthier*. — Mme de Noirville, Mme *Richmond* — Mme Larroque, Mme *Rég. Martial*. — Suzanne Larroque, Mme *Esquilar*. — Victoire, Mme *Descorval*. — La petite Suzanne, *Petite Suzanne Mary*. — Le petit Raymond, *Petite Cousin*. — Mme Benardit, Mme *Daubrun*.

Mlle Suzanne Richemond est une convenable Mme de Noirville, aussi peu sincère dans le repentir que dans la faute. Mlle Régine Martial tient avec beaucoup de tact et de vérité le bout de rôle de Mme Larroque. Et comme toujours Mlle Descorval est, dans Victoire, la gaieté de la pièce. La reprise de *Roger la Honte* permit d'attendre une nouveauté.

21 DÉCEMBRE. — Matinée extraordinaire au bénéfice de l'œuvre du vaccin du croup [1].

24 DÉCEMBRE. — Première représentation :

1. Mme Sarah Bernhardt, entourée de quelques-uns des artistes de sa troupe, interpréta le quatrième acte de *Jeanne d'Arc*, le beau drame en vers de Jules Barbier. Cela seul aurait suffi pour remplir la salle ; mais M. Grisier a réservé, par surcroît, aux spectateurs, outre des numéros attrayants dans des genres divers, plusieurs primeurs qui seront certainement appréciées, entr'autres la première représentation d'*Une bonne soirée*, un acte de MM. Ad. Vély et Alévy, musique de M. Paul Marcelles, joué par Mlle Marguerite Deval et M. Tarride ; la première représentation du *Rossignol*, de M. Pierre Wolff, interprétée par Mlle Wanda de Boncza et M. Hirch ; enfin, un duo militaire, *Fleurs de caserne*, chanté par Marguerite Ulgade et Polin, et qui nous fait connaître — si nous en croyons les indiscrétions — les impressions de MM. Mirman et Lebaudy.

Mlle Bartet, de la Comédie Française, dit un à-propos en vers de M. J. Redelsperger, le *Croup*.

Dans les intermèdes se sont fait entendre : MM. Coquelin cadet et Raph. Duflos, de la Comédie-Française ; Dupeyron, de l'Opéra ; Saint-Germain, Soulacroix, Volny, Dumény, Depas, Tauffenberger, Chalmin ; Mmes Loventz, de l'Opéra ; Jane Horvitz et Jane Harding, de l'Opéra-Comique ; Réjane, Thibault, Esquilar ; Bob Walter et Joucla, Marcilly, Gilberte, Micheline, Rose, Lion, Azimont, Suzanne Mary, etc

Enfin, un nouveau numéro où l'on reconnaît bien la main du directeur de l'Ambigu, fils du célèbre maître d'armes, est venu corser le programme au dernier moment. Deux assauts d'armes eurent lieu, le premier entre M. et Mme Gabriel ; le second entre MM. Lucien Mérignac et Chevillard, l'amateur si connu et si apprécié.

Les Ruffians de Paris[1], drame en six actes et neuf tableaux[2], de M. Maurice Drack. — Un « ruffian », d'étymologie espagnole, est un homme débauché qui vit avec des femmes de mauvaise vie, ou qui en procure aux libertins... Littré y voit un terme d'injure, tiré vaguement du radical germanique qui se trouve dans *ruf*, signifiant teigne, rogue, ancien français, *rofée*, dans *raufen*, batailler, quereller, et dans *Ruffer*, maquereau, *ruffeln*, faire le maquereau... M. Maurice Drack ne va pas si loin : ses *Ruffians de Paris*, qui ont plus d'un rapport avec les *Bohémiens de Paris*, de succès légendaire, sont des chenapans qui se recrutent dans toutes les classes de la société, les grands seigneurs ne craignant pas de travailler avec les pires escarpes. Leur chef est

1. DISTRIBUTION. — Barberine, Mlle *Laure-Fleur*. — Amalia de Stryno, Mlle *Richmond*. — Martine Valerio, Mme *Régine Martial*. — Baronne Franck, Mme *Suzanne Munte*. — Madame Saint-Spire, Mlle *Descorval*. — Juliette la bouquetière, Mme *De Kerwenn*. — Mina, Mlle *Froment* — Sophie, Mlle *Palmyre*. — Onduline, Mlle *Dargelle*. — Serpentine, Mlle *Courtenay*. — Rosalia, Mlle *Georgette*. — Escouloubrès, M. *Chelles*. — Christian Séverus, M. *Volny*. — Le Prince de Montendre, M. *Renot*. — Puyravault, M. *Charpentier*. — Canichon, M. *Depas*. — Tronche, M. *René Robert*. — Fontorbe, M. *Vallières*. — Georgey, M. *Degeorge*. — La Limace, M. *Chimène*. — Larfaillou, M. *Yves Martel*. — Max Puyravault, M. *Walter*. — Blandurin, M. *Picard*. — Le Baron Franck, M. *Denesle*. — Olaf-Morder, M. *Guerchet*. — Coco fêlé, M. *Berthier*. — John Mastock, M. *Chevalier*. — Carpentras, M. *Bouvet*. — Charlot, M. *Aussourd*. — Un Ruffian, M. *Paulin*. — Un Ruffian, M *Harry*. — Un Ruffian, M. *Désiré*. — Un Ruffian, M. *Bréteau*.

2. Voici la nomenclature des tableaux de ce drame nouveau. — 1. L'Atelier. — 2. Le Trident de Neptune. — 3. Les Sirènes. — 4. Les Compagnons de la Flemme. — 5. Téremté é. — 6. A Tronche, Tronche et demi. — 7. L'Enlèvement. — 8. Le Flacon n° 4. — 9. La Croix des Rosières.

un beau gars qui s'appelle le prince de Montendre, et qui a pour complice un joli monstre, la baronne Franck; le caissier de l'association est un nommé Trunck, forçat en rupture de bagne; et la fine fleur des boulevards extérieurs, parlant le plus pur argot et toujours prête à jouer du couteau, forme la bande de ces fieffés coquins. Aux Ruffians en question, l'auteur de la *P'tiote*, un drame réaliste qui fut un chef-d'œuvre en son genre, oppose fort heureusement une vaillante troupe de redresseurs de torts qui s'intitule, je ne sais trop pourquoi, les « compagnons de la flemme » et comprend, au premier rang, le puissant et le malin Escouloubrès et le vertueux sculpteur Danois Christian Severus, amoureux de la belle Danoise Amalia de Styrno, qui se dit aveugle et voit plus clair que vous ou moi... Et la pièce, invraisemblable, insensée, le plus souvent incompréhensible, mais jamais ennuyeuse, est dans la lutte des bons et des méchants... Il va sans dire que les bons triomphent, à la suite des péripéties les plus abracadabrantes et les plus mouvementées, des épisodes les plus absurdes comme celui de l'hypnotisation du faux prince ainsi acculé aux plus pénibles aveux et des scènes les plus franchement amusantes, comme celle des deux Trunck, si ingénieusement renouvelée de l'*Amphitryon* de Molière.

Louons MM. Chelles, toujours souple et adroit, Volny, élégant et éloquent, J. Renot, correct et convaincu, Mlle Suzanne Munte, terrible et fatale à souhait dans la baronne Franck; Mlle Régine

Martial, une crâne et intelligente tzigane ; Mlle Richmond, très touchante, Mlle Jane Froment, très jolie sous sa perruque blonde... Et regrettons de voir occuper à d'insignifiants emplois l'énergie dramatique de Mlle Laure Fleur, si justement applaudie dans les *Chouans*, le talent de composition de M. Fernand Depas, le fameux apôtre de la modération de l'*Ennemi du peuple*, la typique et exubérante fantaisie de Mlle Descorval et même la gentille ingénuité de Mlle Marguerite de Kerven... Beaucoup de personnages, et peu, trop peu de rôles!...

Ce fut la dernière production de l'Ambigu, en l'an de grâce 1894, qui se trouve résumé dans le tableau suivant :

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année.	
		En mat.	Le s.
Gigolette, dr. en 5 act. et 8 tab......	1er janvier	17	98
* *Les Chouans*, dr. en 5 act. et 8 t.	12 avril	12	95
* *La Belle Limonadière*, dr. en 5 act. et 8 tableaux......................	20 juillet	4	87
* *Fée Printemps*, dr. en 5 act. et 8 t.	18 octobre	2	26
Roger la Honte, dr. en 5 act. et t..	13 novemb.	4	41
* *Les Ruffians de Paris*, dr. en 5 act. et tableaux......................	24 décembre	1	8

* Ce signe, placé devant le titre des pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES[1]

L'apparition récente de *Cousin-Cousine* aux Folies-Dramatiques allonge le trait d'union qui, en 1894, nous conduit à la première nouveauté donnée à ce théâtre. Le vaudeville-opérette de MM. Ordonneau et Gaston Serpette, accompagné d'un vaudeville en un acte, *Les deux chambres*, ne quittera pas l'affiche avant le 18 mars.

20 MARS. — Première représentation de *Clary-Clara*[2], opérette en trois actes de MM. Hippolyte Raymond et Antony Mars, musique de M. Victor Roger. — Nous sommes en cette belle Suisse

1. Directeur, M. Albert Vizentini, puis M. Peyrieux.
2. DISTRIBUTION. — Rio Santo, M. *Vauthier*. — William Sterling, M. *Guyon fils*. — Adolphe, M. *Guy*. — Le guide Cook, M. *Dacheux*. — Grumbach, M. *Vavasseur*. — Premier client, M. *Raoul*. — Un Anglais, M. *Rocher*. — Deuxième client, M. *Lelièvre*. — Clary, Mme *Mily-Meyer*. — Clara, Mme *Marie Nixau*. — Mme Paters, Mme *Victorin Augier*. — Charlotte, Mme *Stella*. — Betsy, Mme *Gorius*. — Lucy, Mme *Lefaucheux*. — Petrus, Mme *Vasseur*. — Fritz, Mme *Barthez*. — Arnold, Mme *Carel*.

illustrée par Guillaume Tell, explorée par les Anglais, exploitée par les aubergistes... Clary est la gentille fille de l'opulente hôtelière des Deux Lacs, à Interlaken. Excellente ménagère, ayant l'œil à tout, elle serait admirablement disposée à exercer le rêve de son habile cuisinier, Adolphe, amoureux de sa jeune patronne. Mais Mme Paters veut une dot de cinquante mille francs, au moins, et Adolphe n'a guère plus de cinquante francs en poche. C'est sur ces entrefaites que la digne agence Cook, conduite par un Marseillais aux boniments extraordinaires, amène sur les bords du lac de Zug une fraîche cargaison de touristes, au nombre desquels deux richissimes Américains, l'un du Nord et l'autre du Sud, l'exubérant Rio Santo et le flegmatique William Sterling, qui, depuis le commencement du voyage, n'ont cessé de se disputer, et en sont arrivés à cette conclusion que l'un des deux est de trop sur la planète terrestre. Après avoir vainement essayé de s'entr'égorger dans un duel à l'américaine, nos deux adversaires jouent au jeu de tonneau leur suicide : celui qui perdra la partie prend l'engagement de disparaître au bout de huit jours. Le son du cor, comme dans *Hernani*, rappellera au vaincu, Rio Santo, que l'heure est venue pour lui d'aller, dans un monde meilleur, retrouver Clara, sa femme, qu'il croit mangée par les Peaux rouges. Mais désireux de profiter agréablement du peu de temps qui lui reste à vivre, et séduit par les charmes de la petite Clary, Rio Santo la demande à sa mère qui n'a

garde de la refuser à un prétendant quatorze fois millionnaire. Le huitième jour arrive; c'est le jour du mariage. Rio Santo n'a que quelques heures devant lui pour être, *in articulo mortis*, le plus heureux des hommes. Mais il a compté sans l'arrivée inopinée de sa première femme, Clara, qui n'a nullement été mangée par les sauvages, et sans l'entêtement de Sterling, qui, lui aussi, aime Clary et se ligue avec Adolphe, le chef éconduit, pour interrompre à tout moment le doux tête-à-tête. L'heure sonne fatalement, avant qu'il ait pu réaliser ses vœux les plus ardents, et il paie honnêtement sa dette en se précipitant dans le lac. Mais vous pensez bien qu'habile nageur comme il est, il ne va pas rester au fond de l'eau... Il reparaît donc, sous la barbe blonde d'un jeune Suisse, prend la place d'un mannequin destiné à effaroucher les oiseaux, se rend ainsi le meilleur compte de la façon dont il est regretté, et gracié par son adversaire, redevient le légitime mari de Clara, tout en dotant Clary pour la ravir à Sterling et lui permettre d'épouser le cuisinier qu'elle aime.

Pourquoi cette histoire ne divertit pas le public des représentations suivantes? Elle n'est, après tout, guère plus invraisemblable que tant d'autres, *ejusdem farinæ*, qui ont fait le succès de bien des opérettes? Il y avait dans *Clary-Clara*, plusieurs situations vraiment drôles et quantité de scènes amusantes, une musique ironique et gaie, pleine de verve et d'entrain, et point indigne, selon nous, du compositeur applaudi des

Vingt-huit jours de Clairette, et de *Joséphine vendue par ses sœurs.*

M. Vizentini ne nous avait pas donné là une pièce à étoile, mais bien une pièce d'ensemble, où, personne ne pouvant tirer la couverture à soi. C'est ainsi que M. Guyon fils avait pu remarquablement créer, avec autant de discrétion que de finesse, son rôle de Yankee, dont il ne perdait pas une minute l'accent et la tenue. C'est ainsi que, faisant contraste à l'inébranlable tranquillité de son adversaire, M. Vauthier rendait fort bien, lui aussi, les exubérantes fureurs de l'Américain du Sud. M. Guy, qui ne compose pas ses rôles à la légère, avait fait une figure épique d'Adolphe, amoureux de la gente Clary. Mlle Mily Meyer n'avait jamais été plus charmante que sous sa coiffe de Suissesse élégante et coquette. Elle avait, comme toujours, spirituellement rendu son rôle de Clary. Sous les traits de Clara nous avions été ravi de retrouver, jolie femme autant qu'agréable chanteuse, Mlle Nixau, qui nous revenait fort heureusement, après être trop longtemps restée éloignée de la scène. La mise en scène était soignée et artistique, suivant l'ordinaire coutume de M. Vizentini. Superbe et rafraîchissant était le décor de la Yungfrau. Tout cela ne trouva pas grâce devant le public, dont le cœur est insondable en fait de préférence théâtrale. Huit représentations de *Clary-Clara* avaient eu lieu qu'il fallut, le 27 mars, revenir aux *Vingt-huit jours de Clairette*[1], avec Mlle Lambrecht

1. Joués par MM. Vauthier, Guy, Guyon, Mesmaecker,

dans le rôle de Clairette, à défaut de Mlle Marguerite Ugalde. Mais cette opérette avait elle-même déjà fourni une assez longue carrière et quelques reprises. Ce n'était pas assez pour attirer le public. Le 7 avril nouveau changement d'affiche au profit de *Cliquette*. Il fallait bien combler les vides en attendant qu'une nouveauté fût prête.

20 AVRIL. — Première représentation de *La fille de Paillasse* [1], opéra-comique en trois actes, de MM. Armand Liorat et Louis Leloir, musique de M. Louis Varney. — L'illustre Paillasse, la gloire du boulevard du Temple, va marier sa fille avec son fils adoptif Frédéric, recueilli tout enfant par le célèbre bateleur et devenu un beau jeune homme. D'autre part, le marquis de Laubépin, vieux galantin toujours à l'affût des jolis minois, tourne autour de Mlle Paillasse. Il profite du conseil d'un mouchard qui a surpris Frédéric s'engageant dans une conspiration antiroyaliste, et fait arrêter son jeune rival à l'issue du festin des accordailles. Comme tous les enfants trouvés,

Dacheux, Vavasseur; Mmes Lambert, Tusini, Ducouret, interpréteront les rôles qu'ils ont si joyeusement créés.

1. DISTRIBUTION. — Paillasse, M. *Vauthier*. — Le marquis de Laubépin, M. *Guyon*. — Polycarpe, M. *Guy*. — Le baron des Platanes, M. *Riga*. — Frédéric, M. *Perrin*. — Joséphin, M. *M. Lamy*. — Le père Rivoli, M. *Mesmacker*. — Fine-Oreille, M. *Vavasseur*. — Chauvet, M. *Martin*. — L'invalide, M. *Batréau*. — Merlin, M. *Raoul*. — La Brisée, M. *Rocher*. — Le vicomte Firmin, M. *Leriche*. — Le commissaire du Roi, M. *Fumat*. — Le chevalier, M. *Lelièvre*. — Marianne, Mme *Thuillier-Leloir*. — Julia, Mme *De Bério*. — La mère Nonore, Mme *Stella*. — La marquise, Mme *Lefaucheux*. — La douairière, Mme *Gorius*. — La chevalière, Mme *Barthez*. — Rosette, Mme *Carel*. — L'enfant de Nonore, *Petite Suzanne*.

s'il faut en croire le Saverny de *Marion Delorme*, sont de droit gentilshommes, Frédéric ne manque pas à la règle, il l'est même de fait, et un hasard a prouvé au marquis de Laubépin que le fiancé de Marianne Paillasse n'est autre que son propre neveu. Aussi a-t-il fait étouffer l'affaire de la conspiration et donner pour prison à ce neveu son propre hôtel. Toutefois sa passion sénile tenant bon, il veut se débarrasser de Frédéric en le mariant à l'accorte Julia des Platanes, au grand désespoir de la jeune fille et d'un sien cousin. Les saltimbanques sont de braves gens. Costumés en nobles d'opérette, Paillasse et son pître, amoureux transi de Marianne, pénètrent avec celle-ci chez le marquis auquel ils veulent arracher son prisonnier. La scène est très amusante et jouée de désopilante façon par Guy et Guyon fils. Nous allons emprunter ici au mélodrame classique une de ses *ficelles* usées, je dirais volontiers jusqu'à la corde, s'il ne s'agissait d'une simple ficelle. Marianne n'obtient du marquis la liberté de son fiancé qu'à la condition de céder à ses désirs. Il réclame pour gage de cette promesse un bijou donné par le bien-aimé, et le fait voir ensuite à ce benêt qui, ne doutant pas de la trahison de Marianne, la repousse et demande au baron des Platanes la main de sa fille. Pour n'être pas en reste de dédain, la fille du bateleur accorde sa main au pître fidèle. Rassurez-vous, âmes sensibles, tout s'arrangera. Polycarpe, le sympathique queue-rouge, a passé sa nuit de noces dans la niche de

chien. Marianne aime toujours Frédéric. Ils s'épouseront, et le marquis est bien forcé d'en passer par là, car Napoléon est revenu de l'Ile d'Elbe; les tambours de la vieille garde apparaissent au fond du théâtre et il n'y a plus à compter sur Louis XVIII, en train de filer sur la frontière.

Cette opérette, sans nous révéler rien de bien neuf, a cependant vivement plu par son tour bon enfant et son manque de prétentions. Elle contient de très heureux épisodes, parmi lesquels on doit citer la scène où le marquis, pour se rapprocher de Marianne, demande à s'engager en qualité de pître et fait son apprentissage en recevant les coups de pied dans le... dos qui sont, comme on sait, les prérogatives de l'emploi. Il y en a d'autres de ce genre, et en somme, cette restitution du vieux Paris de la Restauration a paru charmer le public des premières, aussi bien à l'orchestre que dans les étages supérieurs. La musique de M. Varney, si elle manque parfois d'originalité, est souvent intéressante par la recherche et les trouvailles d'effets pittoresques imprévus.

Mme Thuillier-Leloir chante juste et avec goût le rôle de Marianne, écrit pour elle avec amour par son mari, l'excellent sociétaire de la Comédie-Française, qui est, comme on sait, l'un des librettistes de la *Fille de Paillasse*. M. Guy, pître délicieux, et si leste, M. Guyon, fils, si comique en invalide à la jambe de bois, sont tous deux forts amusants. Louons l'aimable voix

de M. Perrin, et aussi Mlle de Bério et M. Riza. Quant à M. Vauthier, tout en rendant justice à ses efforts, on ne peut s'empêcher de désapprouver sa manière de faire un sort au moins, à chaque syllabe. On croit toujours qu'il va nous réciter les harangues de Nestor dans l'*Iliade*, et sans le texte encore ! Moins de panache, moins de majesté et de grandiloquence, seraient plus de circonstance, nous ne sommes qu'au boulevard du Temple !

La fille de Paillasse, était accompagnée d'un vaudeville en un acte, *Bien élevée*. Elle fut la dernière pièce, montée par M. Albert Vizentini, qui depuis longtemps luttait courageusement contre des difficultés de tout ordre. Ce n'était un secret pour personne qu'il devait finir par succomber devant des charges de plus en plus onéreuses. Le 19 mai, le théâtre affichait la clôture annuelle en même temps que la retraite de l'héroïque impressario.

Le 7 juin; *Champignol malgré lui*, précédé d'*Un bain de ménage*, vint s'installer pour tout l'été dans ce quartier où il retrouva la vogue qui l'avait conduit, boulevard des Italiens, jusqu'à un chiffre exceptionnel de soirées triomphantes. Pendant ce temps, la situation de M. Vizentini était réglée et la direction des Folies Dramatiques passait aux mains de M. Peyrieux, inconnu jusqu'ici du monde des théâtres. Le 4 septembre seulement le fantassin Champignol était renvoyé dans ses foyers, en attendant un nouveau

rappel, et la nouvelle direction affichait son nouveau spectacle.

22 SEPTEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) : *Le Tour du cadran* [1], folie vaudeville en cinq actes et six tableaux [2], d'Hector Crémieux et de M. Henri Bocage, musique de Marius Boulard et Cœdès. — Le *Tour du cadran*, qui vient des variétés, fut une des premières folies qu'on représenta après la guerre de 1870. Ce n'est ni un vaudeville, une comédie, ni une opérette, ni une pantomime; mais c'est un peu tout cela à la fois : on y chante, on y danse, on y plaisante; les situations cocasses s'accumulent; le spectateur rit, s'amuse, et applaudit. Rappelons en deux mots le sujet de cette action ingénieuse dans son point de départ et comique dans ses développements. Le *Tour du cadran*

1. DISTRIBUTION. — Gazimard, M. *Dorgat*. — Piédalouette, M. *Modot*. — Séraphin, M. *Vandenne*. — Gaëtan, M. *A. Draoul*. — Beaucoq, M. *Chalmin*. — Dupontois, M. *Moret*. — Le Régisseur, M. *Courcelles*. — Filigrane, M. *Liesse*. — Ducastor, M. *Leroy*. — Pignolet, M. *Batréau*. — Pitanchard, M. *Lafeuillade*. — Valbreuse, M. *Fumat*. — Edmond, M. *L. Marini*. — Nini Ducasuel, Mme *Chassaing*. — Madame Beaucoq, Mme *Laborie*. — Ernesta, Mme *Lili-Verne*. — Madeleine, Mme *Vogel*. — Eglantine, Mme *Leblanc*. — Crème-de-Chic, Mme *Marie-Girard*. — Nana, Mme *D'Héricourt*. — Fleur-de-Braise, Mme *Jeannine*. — De Richenature, Mme *Stella*. — Le Marmiton, Mme *Charlotte*. — Bernadine, Mme *Delorme*. — Verdurette, Mme *Rita d'Arzac*. — Pépita, Mme *Delson*. — Magnolia, Mme *Rachel Ray*. — Tata, Mme *Contat*. — Régalia, Mme *Minati*. — Lulu, Mme *Delaunay*. — Cazadorès, Mme *Koch*. — Madame Valbreuse, Mme *Briot*. — Madame Dufrisard, Mme *Vasseur*.

2. 1. Les Héritiers. — 2. Le Bureau de Tabac. — 3. Le Jardin de Paris. — 4. Les Coulisses du Cirque. — 5. Le Cirque : M. Trewey. — 6. Minuit.

appartient à la grande famille dont le *Chapeau de paille d'Italie* est l'illustre et déjà vénérable aïeul, dont *Madame Satan* est le dernier rejeton. Un vieux farceur a légué toute sa fortune à celui de ses héritiers, ou à celle de ses héritières, qui pourrait justifier, au moment de l'ouverture du testament, de ses droits incontestables à la fleur d'oranger. Deux collatéraux offrent cette invraisemblable chasteté aux yeux ébahis du notaire chargé de la liquidation : un jeune homme de vingt-cinq ans et une jeune fille de seize. On devine qu'ils s'épousent au dénouement, mais non sans que le jeune homme ait été soumis aux épreuves les plus extravagantes. Si la vertu de ce phénix ne succombe pas, c'est qu'il y met une obstination extraordinaire. On le promène chez des marchandes de tabac, au Jardin de Paris, au Cirque d'Eté, partout enfin où il pourrait facilement écorner son petit capital. Rien n'y fait, et, à la fin, il apporte à ses cohéritiers un cœur qui n'a jamais failli et une ardeur qui ne s'éteindra jamais. C'est amusant comme détails. Les interprètes font le reste. MM. Dorgat, Modot, Vandenne, Draoul, Mlle Lucile Chassaing, très adroite et très élégante, se sont fait justement applaudir.

Le tableau sensationnel est toujours celui du cirque des Champs-Elysées. Le *great attraction*, cette fois, fort capable d'amener la foule aux Folies-Dramatiques, est le célèbre Trewey, équilibriste et prestidigitateur *di primo cartello;* ses ombres chinoises, œuvre de ses deux mains,

sont une merveille d'originalité. Ce Trewey méritait qu'on l'allât voir.

Le Lour du cadran, fut accompagné de *La femme de Paille*, vaudeville en un acte, de M. Henri Bocage. Le début de la direction Peyrieux était honorable, sinon très brillant. Jusqu'au 1er novembre, l'affiche conserva le même spectacle. Pendant ces sept jours suivants, elle porta relâche pour répétitions générales.

9 NOVEMBRE. — Première représentation de *Tout Paris en Revue* [1], revue en trois actes et neuf tableaux [2], de MM. Blondeau et Monréal.

1. DISTRIBUTION. — Mars, M. *Chalmin*. — Le docteur Grégoire, le Vicomte Rip, le Chanteur 1830, M. *E. Perrin*. — Un agent, maître Cabochon, Bibus, M. *Dorgat*. — Marchand de lorgnettes, le Pèlerin, le Tragédien, M. *Modot*. — Mme Gratelard, l'Astronome, Yago, M. *Vandenne*. — Gorju, le Caporal, le Prince, M. *Angély*. — Le Grand Sénéchal, Pandore, un Bonapartiste, Cassio, M. *Vavasseur*. — Le Député-Soldat, le Petit Sucrier, Napoléon, M. *Draoul*. — Turlupin, un Sans Culotte, M. *Courcelle*. — Bonhomme, un Royaliste, un Médecin, un Agent, M. *Cavé*. — Un Chanteur ambulant, Joseph, Othello, M. *Liesse*. — La Revue, Mme *Cassive*. — La Senorita, Mme *Cinira Polonio*. — La Chanson, la Baronne, la Chanteuse 1830, Mme *Tilma*. — Jeanne d'Are, Desdémone, Mme *Leblanc*. — La Capitaine, Mme Chalumeau, Mme *Dezoder*. — Première Fillette, la Fauvette, Jenny, Mme *Lilli Verne*. — Deuxième soldate, deuxième garçonnet, le Pierrot, Jouvenelle, Mme *Rita d'Arzac*. — Deuxième fillette, Mme *Elza Vogel*. — Mme Grimaillon, la Baronne, Mme *Anna Stella*. — Un Tambour, Pomaré, rue des Petits-Carreaux, Reine Bacchanal, Mme *Delorme*. — Première Langouste, Mme *Dalanvi*. — Troisième Langouste, Mme *Koch*. — Première soldate, première Garçonnet, Emilia, Mme *Bonvalot*. — Deuxième Langouste, la Fée Printemps, Mme *Dalbret*.

Les autres rôles : MM. *Moret*, *Batréau*, *Leroy*, *Lafeuillade*, *Camus*, *Rouzel*; Mmes *Jeannine*, *Daubrée*, *Rachel Rey*, *Minaty*, *D'Héricourt*, *Dartoy*, *Delaunay*, *Chabaud*, *Andrée*, *Dufrosy*, *Gabriel*, *Almès*, *Cécile*, etc.

2. 1er tableau. La Planète Mars. — 2. Sur les Boulevards. — 3. Les Chansons de Nadaud. — 4. Le jardin du Carrousel.

Le théâtre des Nouveautés était arrivé cette année bon premier avec les *Grimaces de Paris*, ne nous étonnons donc pas de trouver dans le consciencieux travail de MM. Blondeau et Monréal plus d'une redite. Ces messieurs sont, d'ailleurs, des vieux routiers du métier, comprenant merveilleusement ce qui convient à chaque théâtre. Une revue ne peut être au boulevard Saint-Martin ce qu'elle serait au boulevard des Italiens. Les effets un peu gros et les calembours un peu salés devaient surtout porter sur l'habituel public des Folies.

Tout Paris en Revue, bon enfant et sans prétention, est écrit à la bonne franquette, Turlupin, ne pouvant placer son invention chez aucun peuple de la terre, a grimpé dans la planète de Mars où il trouve le dieu, sorte de général Boum, commandant à ses jolies *troupières*. Il lui persuade d'expérimenter sa machine infernale, et le voilà qui produit un formidable incendie. Tout est réduit en poudre! Mars n'a plus qu'une ressource: descendre chez nous, et devenir le compère de la Revue. Ne le plaignons pas, puisqu'elle est personnifiée par la ravissante Mlle Cassive, de formes exquises et de gaieté suffisante.

Nous voici donc transportés devant le café... pardon, la brasserie Riche, où nous voyons défiler ce qu'il est convenu d'appeler les actualités de l'année: le perroquet relégué pour cris sédi-

— 5. La lune à 1 mètre 50. — 6. Le Nouveau Paris. — 7. La Course de taureaux. — 8. Pièces et Morceaux. — 9. N-i ni, c'est fini.

tieux; la bonne dame qui n'ose pénétrer seule dans une vespasienne gratis; notre confrère Drumont faisant, déguisé en marchand de lorgnettes, afin de dépister les poursuites, de continuelles fugues de Bruxelles à Paris; la fillette de Cempuis disant son fait au vieux marcheur sur l'air d'Yvette; l'agent chargé de disperser les chanteurs ambulants, et qui, malgré lui, entraîné par l'air seriné aux passants qui forment le cercle, se met plaisamment de la partie et fredonne le refrain de « Viens donc, ma gigolette »!

Le premier acte se termine par l'apothéose de Nadaud, le fin chansonnier des *Deux Gendarmes*, de *Bonhomme* et du *Docteur Grégoire*, où le jeune baryton Perrin rencontre un succès de bon aloi. Voici maintenant le couplet commémoratif à Alphand, puis le député-soldat, qui refuse de marcher *à droite* et qui finit par commander son caporal, trop heureux d'obtenir sa protection; un joli duetto de bicyclistes interprété avec goût par M. Perrin et par Mlle Tilma qui s'est révélée comme une vraie chanteuse; le pèlerin Zola, qui, avalant un verre d'eau de Lourdes, a fait un vœu; la vierge de Bernadette l'a exaucé : le voilà académicien! Enfin!

Citons encore une amusante critique des voitures à vapeur que conduit un sosie de Lassouche: le fiacre nouveau ne marche que traîné par son voyageur. Et arrivons à l'ingénieux décor du second acte, où des toits transformés en observatoire, l'astronome du fameux télescope de l'an 1900 nous fait voir, à un mètre cinquante, la

Lune et tout ce qui se passe dedans. Sur l'air de « En dansant la gavotte », Mlle Cassine enterre l'Esprit nouveau et fait bisser le couplet ; succès pour les petites femmes chargées de représenter les rues devant prochainement disparaître et toutes désolées d'être barrées, succès encore pour Jeanne d'Arc que réclament à la fois tous les partis et qui, dégoûtée de tant de platitudes, s'écrie qu'elle ne veut appartenir qu'à la France. L'acte se termine par la très jolie *Plaza de Toros* du Petit Sucrier. Celui des théâtres, légèrement sacrifié, contient pourtant un aimable souvenir à *Rip*, qui naquit dans la maison, et que vient de ressusciter si magnifiquement, à la Gaîté, la fée Debruyère ; une plaisante parodie de l'*Othello* de l'Opéra avec un Iago, qui ne sait pas pourquoi il déteste tout le monde ; plus une spirituelle critique de la *Fée Printemps*, qui vient d'expirer à l'Ambigu. Nommons en bloc les interprètes de *Tout Paris en Revue*, MM. Chalmin, excellent chanteur et bon compère, Vandenne, Angely, Draoul, Liesse, Mlles Dezoder, la belliqueuse capitaine des jolies *soldates* de la planète Mars, Leblanc, Bonvalot, etc., sans oublier la senorita Cinira Polonio, représentant au naturel, les tortillements de la gracieuse Toledad des Bouffes-Parisiens. Ajoutons que la nouvelle direction des Folies Dramatiques a voulu prouver qu'elle savait faire les choses : M. Peyrieux a encadré la revue dans de beaux décors et a donné à ses « petites femmes » de pimpants costumes. Ce n'était pas présumer savoir de ce spectacle que

de lui assurer un nombre honorable de représentations. Le 13 novembre, un vaudeville en un acte, *Mam'zelle Clochette*, précédait *Tout Paris en Revue*, comme lever de rideau, et cette combinaison d'affiche persistait jusque dans le mois de janvier suivant.

	Date de la 1re représent ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
Les Deux chambres, vaud. en 1 act..	1er janvier	16	99
Cousin-Cousine, opér. en 3 actes....	»	13	77
* *Clary et Clara*, opér. en 3 actes....	20 mars	1	6
Les Vingt-huit jours de Clairette, vaudev.-opér. en 4 actes..........	27 mars	2	11
Cliquette, vaudev.-opér. en 3 actes..	7 avril	1	8
Bien élevée, vaudev. en 1 acte.......	20 avril	5	29
* *La Fille de Paillasse*..............	»	5	29
Un Bain de ménage, vaud. en 1 act.	7 juin	9	88
Champignol malgré lui, vaud. en 3 actes.........	»	9	88
La Femme de Paille, vaud. en 1 act.	22 septemb.	5	41
Le Tour du cadran, folie-vaud. en 5 actes et 6 tableaux................	»	5	41
* *Tout-Paris en revue*, en acte et tableau...........................	9 novemb.	8	53
* *Mam'zelle Clochette*, vaud. en 1 act.	13 novemb.	7	49

* Ce signe, placé devant le titre des pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE CLUNY[1]

La revue du théâtre Cluny, *Ah! la pau... la pau... la pau!...* n'a plus que quelques jours à vivre. Elle n'est pas irrésistible, comme semblerait avoir voulu l'indiquer le titre de la petite pièce qui la précède en lever de rideau.

16 JANVIER. — Première représentation (à ce théâtre) de *Tête de Linotte*[2], comédie en trois actes de Théodore Barrière et Gondinet. — Depuis le Ménalque de la Bruyère et le chevalier du *Distrait* de Regnard que d'exemples de la distraction ne pourrait-on pas citer! Celui-ci se marie le matin, l'oublie le soir et découche la nuit de ses noces; quelques années après, il perd sa femme,

1. Directeur, M. Léon Max.
2. DISTRIBUTION. — Champanet, M. *Allart*. — Grimoine, M. *Dorgat*. — Don Stephano, M. *Lureau*. — Carpiquel, M. *Riche*. — Joseph, M. *Chevrier*. — Céleste Champanet, Mme *Alice Lody*. — Elmire, Mme *Féral*. — Olympia, Mme *F. Page*. — Cécile, Mme *Melzer*. — Justine, Mme *Bl. Cernay*. — Le trottin, Mme *Berney*.

elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obsèques, et le lendemain quant on vient lui dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête et si elle est avertie... Il arrive à un illustre savant, connu pour ses distractions, d'oublier son nom au moment de signer son contrat de mariage. Un mathématicien célèbre inscrit ses équations sur le dos d'un fiacre qu'il prend pour le noir tableau de son cabinet de travail, et court après la voiture afin de terminer son calcul... Cet autre, qui s'est déshabillé pour sortir, s'aperçoit de sa distraction, rentre chez lui dans le but de réparer son erreur, s'habille effectivement et se couche... Celui-là qui est invité à dîner en ville, met carrément dans la poche de son habit la tasse de Sèvres, dans laquelle il vient de prendre son café, et la retrouve le lendemain, non sans quelque étonnement, en fouillant dans sa poche... On pourrait multiplier à l'infini les exemples.

Vous connaissez le type porté au théâtre par Edmond Gondinet, travaillant sur un scénario laissé par Barrière. Céleste Champanet est une gentille petite femme, distraite comme on ne l'est pas. Véritable tête de linotte, elle croit avoir oublié ses clefs, qu'elle a dans sa poche, et se condamne à rentrer chez elle par la fenêtre; elle sort sans argent, laisse tomber ses gants l'un après l'autre, monte dans une voiture qui n'est pas la sienne, renvoie rue de Lisbonne la canne que lui a prêtée un monsieur qui demeure rue de Naples; se fait apprendre à nager par ce même monsieur qu'elle prend, dans l'eau, pour son

mari, et qui la poursuivra pendant toute la pièce, ayant reçu d'elle un mot qu'elle destinait à son notaire: « A la mer, je ne m'appartenais pas ; ici, je suis tout à vous. » Cherchant partout, dans son sac de voyage, naturellement égaré en chemin de fer, et jusque dans la calotte de son mari, les lettres compromettantes: que lui écrivait Carpignel, le jeune secrétaire de M. Champanet et qui sont tout simplement dans son corsage; envoyant enfin à son notaire la lettre qu'elle destinait à Carpignel et qui est naturellement ramassée par son mari...

Point n'est besoin de vous rappeler tous les impairs de cette charmante tête de linotte, les divers et nombreux quiproquos qui résultent de ces incommensurables bévues. Laissez nous seulement vous répéter que la pièce, empruntée par M. Léon Marx au répertoire du Vaudeville, reste une des plus amusantes qui soient.

En reprenant le rôle que créa triomphalement Mlle Legault, etque reprit, il y a quelques années, non sans succès, Mlle Cerny, Mlle Alice Lody, nous a donné la preuve d'une rare souplesse de talent. Nous l'avons connu tour à tour gracieuse à l'Odéon, pathétique à l'Ambigu: elle est, cette fois, vive, agitée, pleine d'entrain et d'adresse, ainsi qu'il faut, dans les maladresses de Mme Champanet. MM. Lureau et Dorgat lui donnent congrument la réplique. Nous attendons mieux du brave Allart et du jeune riche. Mais nous voulons noter le fort gentil succès dans le long rôle du trottin de modiste de Mlle Marguerite Berney, en qui,

depuis longtemps, nous avions deviné une véritable nature de théâtre.

Tête de Linotte était accompagnée en lever de rideau, d'un petit acte, *Le premier né* avec lequel elle devait fournir au théâtre qui lui avait ouvert ses portes une carrière très raisonnable.

2 MAI. — Première représentation de *l'Oncle Bidochon* [1], vaudeville en trois actes, de MM. Chivot, Vanloo et Roussel. — L'*Oncle Bidochon* est un vaudeville à quiproquos, de belle humeur, et de franche gaieté, bien fait par des hommes de talent qui savent leur métier sur le bout du doigt et qui n'ont d'autres prétentions que celles de faire rire. Mlle Gabrielle des Bassins doit épouser le docteur Lestoquay. Le père de la jeune fille, féroce sur les traditions de famille, exige, à la signature du contrat, la présence de M. Bidochon et de sa sœur Dorothée, riches vignerons de la Bourgogne. Ces campagnards manquent absolument d'éducation et n'ont jamais symphatisé avec les Lestoquay. Ils refusent énergiquement d'assister leur neveu à son mariage. Le pauvre docteur ne sait à quel saint se vouer pour se tirer d'affaire et conte ses peines à son ami Frontignan comédien de province, plein de fatuité qui

1. DISTRIBUTION. — Bidochon, M. *P. Véret*. — Frontignan, M. *Lureau*. — Des Bassins, M. *Allart*. — Lestoquay, M. *Muffat*. — Flutenberg, M. *Bour*. — Prosper, M. *Montaubry*. — Trottard, M. *Chevalier*. — Du Roseau, M. *Cousin*. — Joseph, M, *Chevrier*. — Un monsieur, M. *Lefèvre*. — Dorothée, Mme *Cuinet*. — Clara Valmont, Mme *Azimont*. — Rosita, Mme *Giverny*. — Gabrielle, Mme *Melzer*. — La comtesse, Mme *Nollier*. — Mme Ledoux, Mme *Bertoux*. — La marquise, Mme *Martelle*. — Mme Damoiseau, Mme *Stany*.

doit lui trouver le moyen de le sortir de là. Celui-ci se présentera chez des Bassins avec sa camarade Clara Valmont et se fera passer pour l'oncle Bidochon. Cette idée serait superbe si les vrais Bidochon ne s'étaient ravisés et ne faisaient inopinément leur entrée dans le salon de des Bassins. Cette arrivée complique la situation déjà si embarrassée, car Lestoquay ne peut ni désavouer Frontignan, ni reconnaître Bidochon. Par maléchance, ce Bourguignon au sang chaud s'est heurté dans la rue à des Bassins, qu'il ne connaissait pas, et lui a administré de vigoureux coups de poings. Bref, après une foule de quiproquos et une série de scènes désopilantes, l'actrice Clara Valmont se chargera du dénouement. Elle s'arrangera pour séduire des Bassins et se fera surprendre avec ce noble et austère vieillard, dansant un pas espagnol, et tombant à ses genoux. La famille le surprend en cette position, il ne peut donc plus se montrer sévère et est forcé de donner son consentement.

Cette folie est bien enlevée par l'excellente troupe de Cluny. M. Veret, très réussi en l'exubérant Bourguignon, Lureau, un nouveau Delobelle très nature ; M. Allart, plus jeune que jamais en vieux beau ; M. Bour, un Javanais en proie à des fureurs de jalousie très drôlement rendues ; Mme Cuinet, très cocasse sous les blonds bandeaux de Dorothée, et enfin Mmes Azincourt, Giverny, Melzer et Nollier, qui complètent un ensemble parfait.

En même temps que l'*Oncle Bidochon* le théâtre

Cluny nous offrait la première représentation (à ce théâtre), d'une charmante petite comédie d'Edmond Gondinet, *Le Tunnel*[1], empruntée au répertoire du Palais-Royal.

Après quelques représentations de *Trois femmes pour un mari*, de légendaire mémoire, et l'apparition d'un petite acte. La *Fille à deux pères*, nous passons à une nouveauté.

13 AVRIL. — Première représentation de *Kiki*[2], folie en quatre actes, de MM. Bertol-Graivil et Marc Sonal. — Kiki, c'est un petit chien, pas plus gros que le poing, qui s'est logé dans la poche du pardessus de Montgobert, alors qu'il faisait escale chez sa maîtresse Régina, et que, sans le savoir, il a rapporté à sa femme. Mme Montgobert s'est immédiatement éprise de Kiki, et l'on juge de son désespoir, quand la femme de chambre vient annoncer qu'elle a perdu Kiki... Vite, cherchons Kiki! Chercher Kiki ne serait rien, si Kiki n'était pas, en même temps que le nom de l'adorable petit chien, le surnom de l'abominable Toupin, souteneur et enleveur de femmes, actuel-

1. DISTRIBUTION. — Champagnolles, M. *Chevalier*. — Valtoret, M. *Montaubry*. — Clodomir, M. *Riche*. — Godoncourt, M. *Cousin*. — Des Gouttières, M. *Chevrier*. — Charlotte, Mme *Marcilly*. — Isabeau, Mme *Cernay*. — Hermangarde, Mme *Lurmont*. — Georgette, Mme *Berney*. — Rosalie, Mme *Martelle*.

2. DISTRIBUTION. — Montgobert, M. *Dorgat*. — Chamovard, M. *Allart*. — Leturc, M. *Lureau*. — Ernest, M. *Muffat*. — Toupin, M. *Montaubry*. — Paniquet, M. *Bour*. — Robinot, M. *Cousin*. — Mme Chamovard, Mme *Cuinet*. — Lucienne, Mme *Eva Martens*. — Amandine, Mme *Marcilly*. — Régina, Mme *Giverny* — Mme Grégoire, Mme *Génat*. — Mélanie, Mme *Martelle*. — Zoé, Mme *Bertoux*. — Paulette, Mme *C. Romans*. — Amélie, Mme *Ida Rey*.

lement en froid avec la justice de son pays. Si vous ajoutez à cela que, pour complaire à sa femme dont la position intéressante excuse les envies les plus saugrenues, Montgobert s'est déguisé en gendarme, vous commencerez à vous faire quelque idée du formidable imbroglio, de la folle poursuite et de l'insensée bousculade, qui constituent cette farce. Il y a, d'ailleurs, par-ci par-là, des coins vraiment amusants, où peut s'accrocher le rire des honnêtes gens, qui composent habituellement la clientèle de l'heureux théâtre Cluny. Quand je vous aurai dit que le second acte se passe à l'atelier de Mme Chamovard, inventeur du corset gonffo-métrique, fournisseur de la reine d'Angleterre et du roi de Portugal; que le troisième acte nous mène à la fourrière et le quatrième sous les toits, vous en saurez assez, je pense, sur le scénario de cette bonne folie burlesque. Est-ce du théâtre? Est-ce simplement Guignol? C'est tout ce que vous voudrez, sauf quelque chose de raisonnable et d'analysable. Pour Dieu, n'analysons rien... Le tohu-bohu s'arrête au quatrième acte. Pourquoi? Il aurait ainsi pu durer dix actes et nous mener jusqu'au lendemain matin. La vaillante troupe de Cluny a enlevé comme il convient cette pochade. Nous avons maintes fois loué le naturel de Dorgat, la fantaisie d'Allart. Lureau est toujours fort bien dans les gardiens de la paix. M. Montaubry réussit on ne peut mieux les rôles de souteneur : Mlle Eva Martins, qui, sans embarras, se laisse prendre mesure d'un corset

par Mme Cuinet. C'est peut-être là une scène plaquée, mais si suggestive! Très bien aussi, dans leur entrain respectif, Mmes Marcilly et Giverny, sans oublier Mme Génat, esquissant la silhouette d'une vieille dame qui a perdu son azor.

Le 9 mai, M. Léon Marx attachait autour de *Kiki*, le *Lidoire* [1], de M. Georges Courteline, représenté déjà au théâtre Libre, et revu à Cluny, avec plaisir.

Il s'était entre temps, assuré la propriété de répertoire de M. Léon Gaudillot, son auteur favori, et le 23 juin, il faisait un premier acte de propriétaire, en affichant la *Mariée récalcitrante* [2], comédie-bouffe en trois actes. La *Mariée récalcitrante*, représentée jadis au théâtre Déjazet, est, pour ainsi dire, le *Maître de forges* tourné au comique. Et cependant il est incontestable que la pièce de M. Gandillot se recommande d'elle-même et a réussi par je ne sais quoi d'imprévu et de naturel, de facile et d'original, qui lui donna, dans le principe, comme un air de nouveauté et comme un parfum de bonne comédie.

1. DISTRIBUTION. — La Biscotte, M. *Muffat.* — Lidoire, M. *Rouvière.* — Montaubry, M. *Dumont.* — Marabout, M. *Cousin.* — Un brigadier, M. *Chevrier.* — Vergisson, M. *Bertin.*

2. DISTRIBUTION. — Bosquillard, M. *Lureau.* — Chalumeau, M. *Véret.* — Abracantès, M. *Allart.* — Mathieu, M. *Muffat.* — Alfred, M. *Montaubry.* — Durillon, M. *Bour.* — Jovardier, M. *Rouvière.* — Toussaint, M. *Chevrier.* — Joseph, M. *Cousin.* — Mangini, M. *Lafeuillade.* — Un chasseur, M. *Bertin.* — Madame Chalumeau, Mme *Cuinet.* — Cécile, Mme *Marcilly.* — Rosita, Mme *Azimont.* — Betly, Mme *Darbelli.* — Constantine, Mme *Berney.* — Dorothée, Mme *Marcelle.*

On connaît le fond et le sujet du tableau, mais il est semé de mots piquants, de détails curieux que l'on n'avait pas vus ailleurs en ce temps de pièces à quiproquos. C'est gai, d'une gaieté un peu crue, mais abondante et facile. Le dialogue a vraiment une bonne allure vivante et nette et parfois on y surprend de ces mots où se révèle la justesse de l'observation et qui dépassent la portée de la bouffonnerie. Il y a un personnage de capitaine, Bosquillard, lequel se fait appeler commandant, qui a été dessiné avec beaucoup de verve et de vérité. Ce personnage est tout-à-fait bien rendu, à Cluny, par M. Lureau, plein de verve, comme toujours. M. Montaubry est parfait dans le rôle du mari; M. Allart dessine bien drôlement un de ces rôles de rastaqouères dont il a le monopole; M. Néret, enfin, représente avec beaucoup de naturel le beau-père désireux de tout arranger. Ces dames ne sont pas inférieures à leurs camarades du sexe laid; Mme Cuinet fait la belle-mère, Mlle Azimoret est une fine modiste, et Mlle Marcillon, une charmante « mariée récalcitrante ».

Et nous avons revu avec ça *Lidoire*, cet admirable tableau de la vie de régiment que M. Georges Courteline a brossé de main de maître, et qui, à la scène, fait un effet énorme... Encadrée entre cette pièce et la *Diva en tournée*, la *Mariée récalcitrante* eut de belles soirées au théâtre Cluny.

9 AOUT. — Première représentation (à ce théâtre) d'*Une Corneille qui abat des noix* [1], comédie

1. DISTRIBUTION. — Pincebourde, M. *Véret*. — Ramonet

vaudeville en trois actes, de Théodore Barrière et Lambert Thibout. — Le public a revu avec grand plaisir ce vaudeville d'une bouffonnerie irrésistible, et qui est, d'ailleurs, parfaitement joué par l'excellente troupe de M. Léon Marx. Cette fois encore, on a beaucoup ri. Et puis, *Boubouroche*, a remplacé *Lidoire*, et de nouveau nous avons furieusement applaudi ce délicieux petit chef-d'œuvre de Courteline.

14 SEPTEMBRE. — Première représentation de la *Marraine de Charley* [2], comédie burlesque en trois actes, de MM. Maurice Ordonneau et Thomas Brandon. — Voici une pièce qui, certes, amusera les enfants et aussi leurs parents. Elle a fait paraît-il, sous le titre de la *Tante de Charley*, les délices de Londres et de New-York, et en Angleterre et en Amérique ses représentations ne se comptent plus. Sept troupes la promènent en Allemagne de ville en ville. Nul doute qu'elle ne fasse de même les délices de Paris et la fortune du théâtre Cluny, où grands et petits enfants sont

M. *Allart*. — Barberon, M. *Coradin*. — Peignot, M. *Rouvière*. — Menu, M. *Cousin*. — Jean, M. *Chevrier*. — Alexina, Mlle *Azimont*. — Suzanne, Mlle *Marcilly*. — Amélie, Mlle *Bl. Cernay*. — Lucienne, Mlle *Berney*. — Catherine, Mlle *Chabaud*.

1. DISTRIBUTION. — Adèle, Mlle *Marcilly*. — Boubouroche, M. *Muffat*. — André, M. *Bour*. — Un vieux Monsieur, M. *Lefèvre*. — Fouettard, M. *Montaubry*. — Potasse, M. *Chevalier*. — Roth, M. *Chevrier*.

2. DISTRIBUTION. — William, M. *Pougaud*. — Colonel Chesnay, M. *Lureau*. — Speligue, M. *Véret*. — Brasset, M. *Muffat*. — Jack, M. *Bour*. — Charley, M. *Coradin*. — Hutson, M. *Chevalier*. — Kitty, Mlle *Azimont*. — Ellen, Mlle *Marcilly*. — Dona Lucia, Mlle *Dornay*. — Arabelle, Mlle *Berney*.

bien capables de passer cet hiver, applaudissant comme il le mérite, sous les traits de dona Lucia d'Alvadorès, M. Pougaud, comédien plein de verve et chanteur charmant : témoin la *Chanson des houblons*, en voix de soprano, qu'on lui a demandée trois fois.

L'action se passe à Oxford, le jour de la fête de la célèbre Université. Deux jeunes étudiants, Jack et Charley, ont prié à déjeuner deux charmantes misses, Arabelle et Ketty, dont ils espèrent faire leurs femmes, aussitôt que M. Spetigue, leur tuteur, voudra bien donner son consentement. Deux jeunes filles déjeunant chez deux jeunes gens, *Shoking !* allez-vous dire. Eh bien non ! pas *shoking* du tout ! La présence de la marraine de Charley, veuve millionnaire arrivant du Brésil ce jour même, ôtera toute inconvenance à cette partie de plaisir. Pourquoi faut-il qu'un télégramme apprenne à Charley que l'arrivée de sa marraine est fâcheusement retardée de quelques jours? Patatras : voilà le déjeuner par terre ! Mais il est un dieu pour les amoureux. William, le joyeux camarade de nos deux jeunes étudiants, ne va-t-il pas précisément jouer un rôle de femme dans la comédie d'un professeur de l'Université qui se donne l'après-midi, et comme il essaie son costume dans la pièce à côté, il apparaîtra fort à propos, remplaçant la marraine de Charley. Tout le monde s'y trompe : les jeunes filles d'abord, puis le père de Jack et le tuteur de ces demoiselles fortement alléché par les millions de la veuve brésilienne. Vous voyez bien,

n'est-ce pas, d'où découle le gros comique de la pièce; mais vous n'en sentirez tout le charme que dans telle scène du troisième acte qui sort de la charge et atteint à la comédie sentimentale la plus fine et la plus délicate : je veux parler de la gentille déclaration de miss Ellen, la pupille de la vraie marraine de Charley, avouant à William, toujours déguisé en vieille, son tendre amour pour un jeune homme rencontré à Nice le précédent hiver. C'est un pur bijou, adorablement serti, du reste, par M. Pougaud et par Mlle Marcilly. La pièce est, d'ailleurs, jouée par tous avec l'entrain qu'elle comporte : MM. Bour et Coradin, MM. Véret et Lureau, Mlles Azimont et Berney, dont le charmant visage est si joliment encadré par les brunes « anglaises » de miss Arabelle. Bref, une innocente, mais très divertissante soirée à passer avec cette folle *Marraine de Charley*.

L'histoire du théâtre Cluny serait finie cette année si nous n'avions à enregistrer la présence aux programmes de deux levers de rideau : *Les deux chambres* et *Au Coin du feu*.

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
Irrésistible, vaudev. en 1 acte.......	1er janvier	4	14
Ah ! La pau... La pau... La pau !... revue en 3 actes et 11 tableaux....	»	4	14
Le Premier né, com. en 1 acte......	16 janvier	11	76
Tête de Linotte, com. en 3 actes.....	»	8	45
Le Tunnel, comédie en 1 acte.......	2 mars	6	38
* *L'oncle Bidochon,* vaud. en 3 act..	»	4	29
Trois Femmes pour un mari, vaud. en acte..........................	1er avril	3	12
* *Kiki,* folie-vaudeville en 4 actes....	13 avril	3	18
Une Fille pour deux pères, vaudev. en 1 acte........................	1er mai	8	53
Lidoire	9 mai	13	113
La Diva en tournée................	23 juin	4	46
La Mariée récalcitrante, com.-bouffe en 3 actes........................	»	4	46
Une Corneille qui abat des noix, com. en acte..........................	9 août	5	36
Boubouroche......................	»	5	36
La Marraine de Charley, com.-burlesque en 3 actes.................	14 septemb.	17	109
Les Deux chambres, vaud. en 1 acte.	28 septemb.	9	89
Au Coin du feu, comédie en 1 acte..	26 novemb.	7	36

* Ce signe, placé devant le titre des pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE DÉJAZET [1]

Les six femmes de Paul, enchaînent les deux années, celle qui finit et celle qui commence. Ce vaudeville un peu gros est d'abord précédé, en lever de rideau, par le *Songe d'un réserviste* et ensuite par *Décoré*, autre petit acte sans importance. Le 10 février, première représentation de *Y... T..., rue des Dames* [2], vaudeville en trois actes de MM. Maurice Froyez et Louis Artus, dont les quiproquos n'égaient que médiocrement le public. Encore un petit acte, le 11 février, *Le lit-omnibus*, qui aura plus de durée sur l'affiche, en sa qualité de lever le rideau.

1. Directeur, M. Boscher.
2. DISTRIBUTION. — Quentin, M. *Hurbain*. — André Brizaz, M. *Calvin fils*. — Séverin, M. *Berny*. — M. Georges, M. *Kerny*. — Mathieu, M. *Riquin*. — Jean, M. *Lefèvre*. — Nelly, Mlle *Narlay*. — Aline, Mlle *Renée Maupin*. — Octavie, Mlle *Jenny Rose*. — Mme Brunet, Mlle *Dalilah*. — Marianne, Mlle *Delvigy*. — Un petit clerc, Mlle *Delria*.

Le 17 février, reprise du *Voyage des Berlurons* [1], qui date de l'année précédente et n'ajoute rien aux destinées du théâtre qui donne, le 15 mai, un acte nouveau, *Le troisième larron*, lequel fera moins parler de lui que celui de la fable, et enfin, le 17 du même mois, première représentation (à ce théâtre) de *Coquin de printemps* [2], vaudeville en quatre actes, de MM. Ad. Jaime et Georges Duval, dont on retrouvera trace, dans les volumes précédents, au chapitre du théâtre des Folies-Dramatiques et des Nouveautés, qui, ici encore, occupe honorablement l'affiche.

Le 25 mai, première représentation (à ce théâtre) : *Les dominos roses* [3], comédie en trois actes de Delacour et Hennequin. — Les éclats de rire

1. Distribution. — Berluron, M. *Stéphane*. — Jules, M. *Calvin fils*. — Javarajah, M. *Loberty*. — Zadig, M. *Kerny*. — Michonnet, M. *Monval*. — Le juge d'instruction, M. *Vandenne*. — Le préfet, M. *Legrand*. — Raphaël, M. *Hello*. — Des Eclusettes, M. *Cuvillier*. — Duchatenay, M. *Riquin*. — Mme Berluron, Mme *Dalilah*. — Cécile, Mme *Dalvigg*. — Mme Pont-Martin, Mme *Dray*. — Clara, Mme *Bruneval*. — Françoise, Mme *Léa Lambert*.

2. Distribution. — Landurin, M. *Gorby*. — Montcornet, M. *Hurbain*. — Boniface, M. *Calvin fils*. — Pellafeu, M. *Loberty*. — Alexandre, M. *Kerny*. — Le commissaire, M. *Stébler*. — Brindinois, M. *Riquin*. — Mathieu, M. *Cuvillier*. — Cabillot, M. *Decourty*. — Hector, M. *Lefèvre*. — Mme Montcornet, Mme *Régnier*. — Rosalie, Mme *Renée Maupin*. — Emilie, Mme *Hervey*. — Baronne de Pellafeu, Mme *Barett*. — Berthe, Mme *Dalwig*. — Petitjean, Mme *Duval*. — Mme de Sainte-Irma, Mme *Lambert*. — Mme de Bellacour, Mme *Coradie*. — Mme Hautemaison, Mme *Bertin*.

3. Distribution. — Beaubuisson, M. *Hurbain*. — Georges Duménil, M. *Bellucci*. — Paul Aubier, M. *H. Legrand*. — Philippe, M. *Kerny*. — Henri, M. *Dean*. — Germain, M. *Decourty*. — Premier garçon, M. *Riquin*. — Deuxième garçon, M. *Lefèvre*. — Mme Beaubuisson, Mme *Dalilah*. — Marguerite, Mme *Dray*. — Angèle, Mme *Marty*. — Hortense, Mme *Dalwig*. — Fédora, Mme *Lambert*.

qu'a réveillés cette comédie célèbre nous permettent enfin d'enregistrer un joli succès au compte de ce théâtre. *Les dominos roses* ont reparu maintes fois sur l'affiche, et leur intrigue égrillarde n'a plus rien de caché pour nous : le jeu, le fameux jeu des pertes où s'engouffrent tour à tour les personnages de la pièce et qui, entre nous, ne date pas d'hier, puisque l'amusante folie musicale de Nicolo, les *Rendez-vous bourgeois*, repose entièrement sur ce passe-passe de loquets et de cabinets, ce jeu-là ne nous cause plus la moindre émotion : peu importe ! Ce qui plaît encore, dans la farce en question, c'est l'enchaînement des méprises, fort habilement conçu et plus habilement encore rendu. Le ménage Duménil fait un bon contraste avec le ménage Aubier et la situation primordiale, celle d'où va sortir un imbroglio extraordinaire, n'a rien que de simple et de naturel. Sans établir un inutile parallèle entre la nouvelle interprétation à Déjazet et la primitive au Vaudeville, il est bien permis de dire que M. Boscher, n'a pas, dans sa troupe, les équivalents de Mmes Réjane et Alexis, de MM. Berton et Dieudonné, de feu Parade, etc., qui créèrent la pièce il y a... dix-huit ans. Mais MM. Hurbain, en Beaubuisson, M. Dean, amusant dans le rôle du petit cousin qui débauche la femme de chambre, et Mlle Dalwig, une Angèle pleine d'entrain, méritent d'être cités à l'ordre du jour de ce lendemain de victoire. Bonne et heureuse reprise après laquelle le théâtre Déjazet trouve le moyen de placer deux pièces en un acte, *le*

Sous-préfet de Nanterre et *Un modèle de mari* et passe, le 23 juin, à une nouvelle reprise, celle du *Supplice d'un homme* [1], vaudeville en trois actes, de Lambert Thiboust et Eugène Grangé, joué jadis au Palais-Royal, comme pendant au *Supplice d'une femme*, qui triomphait à ce moment à la Comédie-Française, et qui permet à la direction de préparer enfin une nouveauté.

21 JUILLET. — Première représentation de *La Villa-Beaumignard* [2], comédie-bouffe en trois actes, de MM. Marc Sonal et Victor Gréhon. Une famille de braves bourgeois vit tranquillement aux environs de Paris. Mais, comme les bons ménages sont très rares aujourd'hui, M. Beaumignard se divertit de temps en temps avec le modèle d'un peintre de ses amis, Léopold Corentin, lequel demeure sous le même toit que lui. Mme Beaumignard, persuadée qu'elle est trompée, espère surprendre son chaste époux en flagrant délit ; or, elle a compté sans Plumier, un voisin ami qui, de son côté cherche à savoir à qui Léopold donne des rendez-vous tous les soirs dans un pavillon de la villa. Profitant d'une absence de son mari, Mme Beaumignard envoie

1. DISTRIBUTION. — Baudrillard, M. *H. Legrand*. — Montflanquin, M. *Battaille*. — Canuche, M. *Leconte*. — Octave, M. *Riquin*. — Alfred, M. *Decourty*. — Mme Trucquet, Mme *Dalila*. — Antonia Turlot, Mme *Dray*. — Delphine. Mme *Guiret*. — Olympe, Mme *Lambert*. — Annette, Mme *Lorig*.
1. DISTRIBUTION. — Beaumignard, M. *Vandenne*. — Corentin, M. *Legrand*. — Alexis, M. *Battaille*. — Plumier, M. *Lecœur*. — Hercule, M. *Decourty*. — Mme Beaumignard, Mme *Dalilah*. — Yvonne, Mme *Gueret*. — Justinia, Mme *Lambert*. — Lucie, Mme *Bosquette*.

sans tarder une dépêche à la jeune Yvonne qui l'invite à se trouver à neuf heures dans le pavillon. De son côté, le domestique Alexis, en très bonnes relations avec la caméristo, obtient d'elle un rendez-vous pour le soir même dans le pavillon... Enfin de tous côtés et de toutes les bouches sortent les mêmes paroles : « Ce soir neuf heures. » Et tous, amoureux et jaloux, doivent se retrouver au même endroit où se déroule, en pleine obscurité du reste, après des courses folles du plan droit au plan gauche et *vice-versa*, une scène bien imprévue : le mari trompeur y pince sa femme en compagnie de Plumier, la baronne s'y trouve avec Corentin, et finalement le valet de pied avec sa propre maîtresse. Voilà la « magistrale scène » qui a fait rire un public point du tout blasé et s'esclaffant de bon cœur, c'était beaucoup peut être. Mais ce n'était pas assez.

12 SEPTEMBRE. — Reprise : Le *Baiser d'Yvonne* [1], vaudeville en trois actes, de M. Médina, musique de M. Domergue et première représentation *Les surprises d'un célibataire* [2], vaudeville

1. DISTRIBUTION. — Isidore, M. *Draquint.* — Fauvardier, M. *Lecœur.* — Mauginard, M. *Debray* — Canardin, M. *Stéphane.* — Octave, M. *Charpentier.* — Le commissaire, M. *Monsire.* — Joseph, M. *Decourty.* — Taupinois, M. *Riquin.* — Grinchonot, M. *Damien.* — Yvonne, Mme *Filliaux.* — Virginie, Mme *Dalilah.* — Hélène, Mme *Marguerite Fournier.* — Marion, Mme *Léa Lambert.* — Elvire, Mme *Landay.* — Paola, Mme *Gérard.* — Céleste, Mme *Damien.* — Angélique, Mme *Batel.* — Mércèdès, Mme *Elsa de Miremont.* — Amandine, Mme *Guignaud.* — Rose, Mme *Herbert.*

2. DISTRIBUTION. — Antoine Rochon, M. *Lecomte.* — Godefroy Saunier, M. *Decourty.* — Isaac Rybeyre, M. *Riquin.* — Angèle Saunier, Mme *Gérard.* — Rachel Rybeyre, Mlle *Battel.* Rosalie, Mlle *Léa Lambert.*

en un acte, de M. Ernest Duchesne. Le *Baiser d'Yvonne*, n'est pas, comme vous pourriez le croire, une pièce nouvelle. Donné par une passagère direction sur cette même scène de Déjazet, il y a une demi-douzaine d'années, il fut le succès de l'été de 1888, M. Boscher s'en est souvenu, et a repris à son compte, pour inaugurer sa saison 1894-95, le joyeux ouvrage de M. Eugène Médina, anagramme ou pseudonyme de M. Damien que nous connaissons depuis longtemps, très longtemps, pour un vaudevilliste de talent. Le sujet ne manque certes pas de drôlerie. Deux commerçants retirés des affaires ont l'un une fille, l'autre un fils. Le premier est très désireux de marier sa fille pour pouvoir connaître enfin le plaisir et ses ivresses ; le second au contraire, ne veut pas marier son fils, avec lequel il a pris la mauvaise habitude de faire la noce. Néanmoins, le mariage d'Yvonne et d'Isidore est arrêté. Il est même célébré à la mairie. Malheureusement Yvonne n'aime pas celui dont elle va porter le nom. Un jour elle a été embrassée par un inconnu, et c'est cet inconnu qu'elle aime. Elle ne l'a pas vu, elle ne le connaît pas, mais elle a senti son baiser, et cela lui suffit pour être sûre qu'elle l'aime. Yvonne, on le voit, est ce que l'on appelle une femme d'imagination... Malgré cela, et après toutes sortes d'incidents peut-être un peu compliqués, mais presque toujours amusants, et où, bien entendu, se démène éperdûment toute la noce. Yvonne s'aperçoit que c'est son mari qu'elle aime.

Tel est le sujet ; mais, en de pareilles affaires, le sujet est secondaire, et c'est par le piquant et le comique des détails que les pièces de ce genre doivent surtout se recommander. Je ne vous donne pas celle-ci pour un modèle de finesse et de distinction, c'est bien un gros vaudeville, un très gros vaudeville, mais, tel qu'il est, il a ce qu'il faut pour réussir devant le public de Déjazet, et par le fait, il y a réussi, hier, pour la seconde fois.

Il y a, dans le *Baiser d'Yvonne*, de nombreux couplets dont la musiquette est fort gentiment réussie : elle est signée de M. Domergue, l'avisé chef d'orchestre du Palais-Royal, élève de Massenet.

L'interprétation a contribué au succès. Elle est, dans son ensemble, très bonne. Mais il convient de louer particulièrement d'abord la *prima donna*, Mlle Filliaux, qui fut naguère à la Gaîté la Germaine des *Cloches de Corneville;* la jeune étoile de Déjazet est douée d'une fort jolie voix, et si parfois elle a chanté un peu faux, elle l'a fait avec infiniment de bonne grâce... M. Draquint, dans le rôle d'Isidore, où se distingua jadis M. H. Charpentier, de l'Ambigu; MM. Lecœur, Debray, Stéphane; Mme Dalilah, bonne duègne; Mlle Marguerite Fournier, très gentille : tous méritent d'être cités à l'ordre du jour.

22 OCTOBRE. — Première représentation : *L'Infâme de Claude* [1], folie-parodie en un acte de

1. DISTRIBUTION. — Claude, M. *Debray*. — Cantognac, M. *Stéphane*. — Antonin, M. *Charpentier*. — Daniel, M. *Ri-*

M. Henry Buguet. *Flagrant délit* [1], comédie-bouffe en trois actes, de M. De Crancey. — *l'Infâme de Claude* burlesque parodie de la célèbre comédie de M. Alexandre Dumas fils, signée par M. Henry Buguet. Cette fois, la charge, bourrée de gauloiseries et de calembours, est vraiment un peu grossière.

La trouvaille la plus amusante, est la scène de la *Femme de Claude*, subitement interrompue par les : « C'était ma mère ! » du théâtre de la Porte-Saint-Martin, séparé par une simple cloison; l'intervention des fameux *Mousquetaires* de Dumas père dans la pièce de Dumas fils est assurément une idée drôle.

Flagrant délit a d'abord un mérite, assez rare en ces sortes de pièces, celui d'être fort simple en ses quiproquos compliqués. En voici le thème, en quelques mots. Des Ilettes renonce à la vie de garçon pour épouser Mlle Lucienne, fille unique de M. et Mme Barlinville. Mais, auparavant, il lui faudra rompre avec ses deux maîtresses : Sidonie, danseuse au Châtelet, et Mme Olympe Favadin. Or, il a compté sans son oncle Rifolet, qui, veuf depuis peu, arrive à Paris, pour y faire

quin. — Césarine, Mme *Laporte*. — Rebecca, Mme *Lallemand*. — Dinah, Mme *Batel*. — Sarah, Mme *Charlette*. — Esther, Mme *Guignaud*.

1. DISTRIBUTION. — Rifolet, M. *Stéphane*. — Ducrochat, M. *Lecœur*. — Barlinville, M. *Monval*. — Favardin, M. *Debray*. — Des Ilettes, M. *Emmanuel*. — Baptiste, M. *Charpentier*. — Godet, M. *Riquin*. — Tarpille, M. *Roberval*. — Bridon, M. *Damien*. — Mme Barlinville, Mme *Dalilah*. — Olympe, Mme *Gérard*. — Sidonie, Mme *Léa Lambert*. — Lucienne, Mme *Dorval*. — Julie, Mme *Guéret*.

la fête. Or Rifolet commence par tout embrouiller prenant Lucienne pour Sidonie, et Sidonie pour Lucienne... « Rompre » est chose facile, me direz-vous. Pas toujours, hélas ! car, en promettant à Mme Favardin d'aller le soir chez elle pour reprendre ses lettres, le jeune Des Ilettes ne savait pas être entendu de son autre maîtresse, Sidonie, qui, pour se venger d'avoir été mystifiée, adresse un billet anonyme au mari d'Olympe. D'où le titre : *Flagrant délit.* Le mari, pour faire pincer sa femme, se fait accompagner par un commissaire de police qui, très myope, se trompe de porte, surprend M. et Mme Barlinville, tranquillement couchés chez eux et dresse procès-verbal. Les quiproquos succèdent aux quiproquos, et la pièce, dont le dernier acte se passe au commissariat de police, où les agents jouent au bouchon en attendant le client, se termine dans un accès d'hilarité générale. La pièce méritait de réussir et a franchement réussi. Elle est, du reste, joyeusement enlevée par une troupe qui joue d'ensemble. MM. Stéphane et Monval sont excellents dans les rôles de Rifolet et de Barlinville ; M. Emmanuel tient avec beaucoup d'aisance celui de Des Ilettes, et il serait injuste, autant que peu galant, de ne point citer Mmes Dalilah, Gérard, Lia Lambert, Dorval et Guéret, qui font fort bien ce qu'elles ont à faire.

Le 14 novembre, M. Boscher joint à son spectacle courant, *Mademoiselle Pomme* [1], pièce en un acte de MM. Daranty et Paul Allais.

1. DISTRIBUTION. — Pomme, M. *Monval.* — Bellejambe,

15 NOVEMBRE. — Première représentation d'*Associés !* [1], comédie en trois actes, de M. Léon Gaudillot. Bourcalier et Legrain sont aussi amis que le peuvent être deux associés, pour robes et confections. Le premier, qui est marié, est trompé par le second, encore célibataire. Mais, si Lucienne Bourcalier a cédé une première fois aux instances de Legrain, elle déclare qu'elle ne veut plus récidiver : elle a horreur d'un partage qui répugne à la délicatesse de ses sentiments. Ah ! si son mari s'éloignait pour quelque temps, cela changerait bien les choses : elle serait alors toute à son amant... Qu'à cela ne tienne : les affaires exigent justement qu'un des deux associés aille en Amérique, Legrain y expédie Bourcalier. Mais Bourcalier ne supportera jamais un veuvage aussi long, et puisque sa femme refuse de l'accompagner, il charge Legrain de lui trouver une aimable compagne de voyage. Legrain, très intéressé dans la question, s'emploie donc de son mieux à ce rôle peu recommandable, et lui propose Mlle Stéphanie, qui remplissant dans la maison l'office de mannequin, sera ainsi utilisée suivant ses particu-

M. *Kerny*. — Fiacre, M. *Charpentier*. — Colardeau, M. *Riquin*. — Mlle Pomme, Mme *Dalilah*. — Jeanneton, Mme *Lia Lambert*.

1. DISTRIBUTION. — Bourcalier, M. *Hurteaux*. — Legrain, M. *Matrat*. — Frontignan, M. *Narball*. — Anatole, M. *Déan*. — Dufailly, M. *Kerny*. — Collignean, M. *Fouet*. — Lucienne, Mme *Marianne Chassaing*. — Stéphanie, Mme *Sarah Mauryce*. — Mme Tripon, Mme *Fanny Génat*. — Mme Duményy, Mme *Lally Syders*. — Mme Maurice, Mme *Dalilah*. — Victoire, Mme *Gravier-Magnier*. — Eugénie, Mme *Marcelle d'Arcourt*.

lières capacités. Affaire conclue : Bourcalier emmène dans la République Argentine la petite Stéphanie. Legrain reste à Paris occupé à... consoler Lucienne. Mais, ne me parlez pas d'adultère dans un ménage où le mari n'est pas là... Amant et maîtresse se disputent à qui mieux mieux : Lucienne reprochant à Legrain de se refroidir avec elle, Legrain s'apercevant que Lucienne est douée d'un détestable caractère... Il est temps que Bourcalier revienne... Il revient, en effet, très entiché de Stéphanie, qu'il ne lâcherait pas facilement, maintenant qu'il a goûté à cet extra savoureux, très empressé en même temps auprès de Lucienne, qui, redevenue amoureuse de son mari, croit se mettre en règle avec sa conscience en lui avouant que pendant qu'il courait les deux Amériques, Legrain lui a fait la cour. Tout se passerait le mieux du monde pour Bourcalier, désormais enchanté de sa femme et ravi de sa maîtresse, si ne survenait malencontreusement, reçu par Lucienne, l'illustre Frontignan, organisant entre deux tournées, sa représentation de retraite, et désireux de se rappeler au souvenir des aimables voisins d'hôtel. M. et Mme Bourcalier dont il a fait la connaissance à Buenos-Ayres. — « Mme Bourcalier, c'est moi ! » s'écrie Lucienne, qui, apprenant toute la vérité, parle de divorcer. Divorcer pour épouser Legrain : gagnerait-elle beaucoup au change? Elle le croit si peu qu'elle pardonne à son mari. Stéphanie abandonnée par le premier de nos deux associés fera le bonheur de l'autre : Legrain

ne nous a-t-il pas dit qu'il ne comprenait que le partage?... L'amour n'est un fruit savoureux que lorsqu'il a été épluché par le mari : telle est, en effet, l'immorale doctrine de Legrain. C'est la donnée de la pièce : elle débute de façon un peu pénible, voir même assez répugnante en la scène où l'un des associés s'ingénie à procurer à l'autre la petite femme dont il a besoin pour supporter en voyage les ennuis de la solitude. Mais l'esprit et la gaieté des deux derniers actes ont fait du scabreux vaudeville un très franc succès de rire. L'interprétation n'y a point nui : tant s'en faut qu'au contraire... M. Matrat a réussi à faire passer les abracadabrantes théories de Legrain. M. Hurteaux donne à Bourcalier de la verve et de la bonhomie. M. Narball rend d'une façon très comique la scène de l'illustre cabotin très vexé de ce que Bourcalier lui ait présenté pour sa femme une irrégulière. Mme Marianne Chassaing joue Lucienne avec infiniment d'adresse et de finesse. Mlle Sarah Mauryce a bien le petit air coquin qui convient à Stéphanie. Dans le rôle trop court d'une amie avec laquelle Legrain tromperait volontiers Lucienne, Mlle Lally Syders, enfin, montre de l'aisance, de la tenue et des toilettes d'une suprême élégance. On ne se refuse rien à Déjazet quand Gandillot est sur l'affiche. Cette affiche, il devait l'occuper jusqu'à la fin de l'année, en compagnie de MM. Paul Alexis et Duranty.

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
Le Souper d'un réserviste, com. en 1 acte	1er janvier	4	10
Les six femmes de Paul, c.-bouffe en 3 actes	»	9	40
Décoré! comédie en 1 acte	11 janvier	5	30
**Y. T. rue des Dames,* vaud. en 3 act.	10 février	1	7
**Le Lit omnibus,* vaudev. en 1 acte	12 février	5	31
Le Voyage de Berluron, vaudev. en 4 actes	17 février	5	28
Le Troisième Larron	15 mars	15	87
Coquin de printemps, vaudev. en actes	17 mars	11	68
Les Dominos roses, com. en 3 actes	25 mai	4	29
Le Sous-Préfet de Nanterre, vaud. en 1 acte	30 mai	5	51
Un modèle de mari, vaud. en 1 acte.	10 juin	4	64
Le Supplice d'un homme, vaud. en 3 actes	23 juin	2	27
La Villa Beaumignard	21 juillet	6	67
Les Surprises d'un célibataire	12 septemb.	6	59
Le Baiser d'Yvonne, vaud. en 3 act.	»	3	23
**L'infâme de Claude,* folie-parodie en 1 acte	22 octobre	3	23
**Flagrant Délit,* c.-bouffe en 3 actes	»	4	34
Mademoiselle Pomme	14 novemb.	8	48
**Associés !*	26 novemb.	8	36

* Ce signe, placé devant le titre des pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE [1]

Depuis que M. Lemonnier, le nouveau directeur, a inscrit sur le fronton du Château d'Eau, le titre de *Théâtre de la République*, soit en raison de cette modification d'enseigne, soit par suite d'habileté d'impressario, la vogue est revenue à cette scène, un moment abandonnée, où l'année nouvelle s'annonce avec *la Grâce de Dieu*.

23 JANVIER. — Première représentation de l'*Eléphant blanc* [2], drame en cinq actes et neuf tableaux [3] de MM. Xavier de Montépin et Jules

1. Directeur, M. Lemonnier.
2. DISTRIBUTION. — Tougon, M. *Dalmy*. — Claude Borel, M. *L. Richard*. — Saturnin Génionl, M. *Grégoire*. — Georges de Terremonde, M. *Castelli*. — Aram-Luang, M. *Jeandrieu* — L'empereur Mengdoun, M. *Raimbault*. — Paul Jallerange, M. *Fernand*. — Carcassonne, M. *Emile René*. — Nahib-Luang, M. *C. Girard*. — Sonniacy, M. *Ferrat*. — Sangsby le woon, M. *Maurel*. — Che-Tsang, M. *Bernay*. — Vadhana, Mme *J. Mea*. — Hélène Jallerange, Mme *Lévi-Leclerc*. — Robert Jallerange, Mme *Marthé Marsans*. — Minerve, Mme *V. Cassothy*. — Catherine, Mme *Jeannine*.
3. TABLEAUX. — 1. Les Pirates de l'Iraouaddy. — 2. Le

Dorney. Le chef des Pirates noir n'a pu voir la fille des visages pâles sans en tomber amoureux. Mais son amour est repoussé. Le fils des forêts se vengera, il incendiera la factorerie des blancs et enlèvera la jeune fille. Après bien des aventures tout s'arrangera. La blonde Hélène épousera le jeune blanc qu'elle aime, et le farouche Tougou périra, frappé par sa femme, dont la jalousie l'a poursuivi pendant cinq actes et neuf tableaux. Telle est le scénario, égayé par les deux loustics traditionnels. C'est, en somme, un bon mélodrame, suffisamment intéressant et qui a obtenu des galeries supérieures de bruyants et sincères suffrages. Il faut dire que la direction du Château d'Eau, pardon, du théâtre de la République, a bien et très bien fait les choses. Une décoration pittoresque qui est parfois luxueuse, un corps de ballet! Des costumes, des défilés, tout cela est très réussi. L'interprétation est généralement satisfaisante. Il faut placer au premier rang, M. Richard, dont la voix bien timbrée et la diction nette et intelligente ont été maintes fois remarquées; Mlles Jeanne Méa et Lévy-Leclerc, MM. Dalmy, Grégoire et Castelli les ont vaillamment secondés. Il y a aussi beaucoup d'animaux dans cette pièce zoologique. On nous a successivement offert un cheval, une outarde, un hibou, un paon, mais surtout et sans

Sabre de guerre. — 3. L'Attaque de l'habitation. — 4. L'Enfant. — 5. La Ville morte. — 6. L'Eléphant sacré. — 7. Le Tueur de tigres. — 8. Les Victimes. — 9. La Vengeance de Vadhana.

cesse l'Eléphant blanc qui donne son titre à l'œuvre, l'aimable Gypsy, un courtois pachyderme qui joue de la trompe, tend la patte, s'incline à droite, à gauche et semble docile comme un lapin savant. Cette gracieuse bête a reçu avec une rare modestie les applaudissements des hautes places déjà nommées.

24 FÉVRIER. — Première représentation : *Les Bandits de Paris* [1], drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Théodore Henry.— Avant de convoler en justes noces, la mère Tondu avait eu, d'un M. Hélouin, peu délicat en ce temps-là, et ne se donnant pas la peine de reconnaître ses enfants, un garçon nommé Philippe. Puis, de Tondu : deux fils, Agénor et Jern, et une fille, Charlotte, tous portant naturellement le fameux nom de Tondu et ne valant pas plus cher les uns que les autres. Quant à Philippe, c'est un brave et honnête ouvrier qui a eu l'heureuse idée de quitter, dès le jeune âge, ses charmants parents pour entrer au service de M. Hélouin sans savoir, bien entendu, que c'était son père ! Il a même recueilli une jeune aliénée, Madeleine, qu'il s'est mis en tête de guérir et qu'il se dispose à épouser. Mais il a compté sans ses abominables

1. DISTRIBUTION. — Philippe Vernois, M. *L. Richard*. — Agénor Tondu, M. *Depas*. — Jean Tondu, M. *Grégoire*. — Hélouin, M. *Dalmy*. — Georges Hélouin, M. *Castelly*. — Boilansac, M. *Raimbault*. — Veinard, M. *Fernand*. — Veinard fils, M. *E. René*. — Maloir, M. *V. André*. — Un commissaire de police, M. *Marini*. — La mère Tondu, Mme *R. Lemonnier*. — Madeleine, Mme *Villars*. — Charlotte Tondu, Mme *Delporte*. — Clara, Mme *De Braisne*. — La Brénard, Mme *V. Cassothy*. — Lucy, Mme *E. Medeau*.

frères... Ceux-ci, assassinant une cocotte à qui vient d'être remise une somme de cent vingt-cinq mille francs, n'ont-ils pas pris, par l'entremise de la servante, la Brénard, les habits, les souliers et le mouchoir de Philippe et ne le font-ils pas arrêter comme l'auteur du crime? Toutes les preuves sont contre lui, et tout porte à croire qu'il serait condamné, si la Brénard n'avouait la vérité et ne faisait connaître les réels meurtriers. Et si la Tondu s'en sauve comme elle peut, Agénor, qui a tenté, mais en vain, de prendre la place de Philippe et de se faire passer aux yeux de M. Hélouin pour son fils, est pris avec son digne frère dans une rafle. Son affaire est claire : il en a Dieu merci ! assez fait comme cela ! Ce drame lourd et sans intérêt, qui dénotait une main sans expérience et peu de goût ne fit pas long feu sur l'affiche.

Le 22 mars, le théâtre reprenait la *Closerie des Genêts* [1], drame en sept actes de Frédéric Soulié. La *Closerie des Genêts* est un de ces drames qu'on reprend souvent, et qu'on reprendra longtemps encore, toujours avec raison ; car c'est, dans l'espèce, un véritable modèle, comme qui dirait

1. Distribution. — Le général d'Estève, M. *Bellecour.* — Le marquis de Montéclain, M. *Castelli.* — Kérouan, M. *L. Richard.* — Aly, M. *Raimbault.* — Georges d'Estève, M. *Jeandrieu.* — Dominique, M. *Ferrat.* — Brias, M *Arvel.* — Pornic, M. *Kartal.* — D'Avatiannes, M. *Marini.* — Maclou, M. *Chalande.* — François, M. *Georges.* — Louis, M. *V. André.* — Léona de Beauval, Mme *Lévi-Leclerc.* — Lucile, Mme *E. Villars.* — Louise Mlle *Marthe Marsans.* — Madeline, Mme *Salvadora.* — Perrine, Mme *Jeannine.* — Mathurine, Mme *Myrtil.* — Mme de Brias. Mme *Divrix.* — Mlle de Brias, Mme *R. Sauer.* — Marianne, Mme *Torin.*

une façon de chef-d'œuvre. Frédéric Soulié est fort injustement oublié aux yeux de la génération présente. C'est une imagination puissante et sombre. Il avait même de la littérature et de la meilleure. Les premiers chapitres des *Mémoires du Diable* contiennent des pages de bonne et forte prose qui méritent d'avoir une place dans le musée de la langue française. Encore qu'elle ait un peu vieilli dans la forme, étant vigoureusement charpentée, avec des péripéties humaines et des caractères vivants, la *Closerie des Genêts* reste une œuvre. Nous n'avons pas à en refaire l'analyse. La pièce est plus que connue, elle est quasi légendaire. Satisfaisante est l'interprétation du Château-d'Eau. M. L. Richard, un jeune artiste que nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de louer, a hérité du rôle superbe de Kérouan. Il s'y montre plein d'émotion. M. Bellecourt a la belle voix de basse et la dureté qui conviennent au général d'Estève. Mlle Marthe Marsans est touchante dans Louise, et Mlle E. Villars charmante sous les traits de Lucile. Avec la *Closerie des Genêts*, M. Lemonnier pouvait compter sur une série de fructueuses représentations.

27 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre), de la *Charbonnière*[1], drame en huit

1. DISTRIBUTION. — Marengo, M. *Grégoire*. — Michel Evrard, M. *L. Richard*. — Simonnard, M. *Raimbault*. — Narcisse, M. *Kartal*. — Cabassus, M. *Chalande*. — Le chef de la Sûreté, M. *V. André*. — Le directeur de la prison, M. *Ferrat*. — L'inspecteur du magasin des Quatre-Saisons, M. *Arvel*. — Laurent, M. *Bernay*. — Le vicomte de Saint-Tropez, M. *Marini*. — Catherine Fargeau, Mme *R. Lemonnier*. —

tableaux d'Hector Crémieux et M. Pierre Decourcelle. — C'est à la Gaîté que nous vîmes la *Charbonnière* il y a une dizaine d'années. Il nous souvient que la première représentation en fut reculée à cause d'un triste évènement : le décès de l'un des directeurs. Depuis qu'il l'avait pris, ce théâtre n'avait pas, je crois, fait de très brillantes affaires, et l'on pouvait croire que la veine allait lui revenir avec la *Charbonnière.* Larochelle mourait à la veille de mettre la main sur un succès d'argent. Douce ironie de la destinée ! Nous ne referons pas aujourd'hui l'analyse du drame d'Hector Crémieux mort lui aussi et Pierre Decourcelle. Fort habilement construit, émouvant au bon endroit avec le trémolo pour faire frissonner et le mot pour faire sourire, il a tout ce qu'il faut pour empoigner le public du Château-d'Eau. L'intérêt y croît d'acte en acte jusqu'au dénouement qui délivre d'un cauchemar la poitrine oppressée des spectateurs. Les tableaux sont variés, habilement mis en scène, et l'action marche à travers les milieux les plus divers, où se meuvent pittoresquement tantôt des soldats, tantôt de petits bourgeois, tantôt le peuple d'un grand magasin, et tantôt celui des coulisses, de la prison, de l'hôpital. Les acteurs sont excellents. Mme Riquet-Lemonnier, qui a succédé à Mme Pasca, la créatrice du rôle à la Gaîté, joue

Pélagie Evrard, Mme *Lévi-Leclerc.* — Tompon, Mme *Emma Villars.* — Madeleine, Mme *Mart. Marsans.* — Nanette, Mme *Salvadora.* — Sœur Louise, Mme *Divrix.* — Victoire, la mère Champoreau, Mme *Jourdain.*

les premiers tableaux avec une rondeur et une bonhomie tout à fait charmantes, et les derniers avec l'émotion la plus sincère. Mme Lévy-Leclerc avait bien voulu se charger de l'ingrat personnage de Pélagie, la traîtresse en jupons. Elle en a tiré le meilleur parti possible; son agonie surtout est d'un bon réalisme. Mlle Villars est gracieuse dans le rôle de Pompon. M. Grégoire est amusant en tambour-major M. Richard joue avec beaucoup de tact le personnage difficile de Michel. Enfin, M. Kartal a fait rire dans un rôle comique qui ne tient pas autrement à l'action.

A la *Charbonnière*, succèdent quelques nouvelles représentations de la *Closerie des genêts*, et le 17 mai, Molière lui-même inaugure, sur cette scène, des représentations populaires, avec *Tartuffe* [1]. M. Clovis Hugues, le député-poète, présente la pièce classique au public de ce quartier qui l'écoute avec infiniment d'attention, ainsi qu'une scène, celle des *Bavardes*, du *Mercure galant*, de Boursault, très convenablement jouée par Mmes Lévi-Leclerc, Marsans, M. Raimbault, et des entr'actes à l'orchestre : l'ouverture du *Devin du village*, de J.-J. Rousseau, la *Marche turque*, de Mozart et le célèbre, *Menuet* de Boccherini. Cette tentative n'attira pas long-

1. DISTRIBUTION. — Tartuffe, M. *Bellecour*. — Orgon, M. *Fraizier*. — Valère, M. *Castelli*. — Cléante, M. *Thorsigny*. — Damis, M. *Jourda*. — M. Loyal, M. *Kartal*. — Dorine, Mme *Jeanne Kesly* (de l'Odéon). — Elmire, Mme *Lévi-Leclerc*. — Marianne, Mme *M. Marsans* — Mme Pernelle, Mme *Divrix*.

temps la clientèle habituelle du théâtre qui ne tarda pas à revenir à son genre spécial.

Le 20 mai, première représentation (à ce théâtre) du *Sonneur de Saint-Paul* [1], drame en cinq actes, dont un prologue de Joseph Bouchardy, accompagne, à partir du 30, d'un petit acte, en lever de rideau, *Un procès intime*. Le 8 juin, nouvel emprunt au répertoire de l'ancien mélodrame et première représentation (à ce théâtre) de la *Prière des Naufragés* [2], drame en cinq actes, de MM. A. d'Ennery et Ferdinand Dugué. Puisque le mélodrame est par excellence le spectacle des citoyens du Château-d'Eau, ils devaient se montrer satisfaits de cette reprise de la *Prière des Naufragés*, qui est réellement un bon spécimen du genre. On y voit comment le capitaine de Lascours fut trahi par son équipage et abandonné dans un canot avec sa femme, leur petite fille et le fidèle matelot Barrabas, comment l'instigateur de la révolte devenu extrê-

1. Distribution. — John, le sonneur de Saint-Paul, M. *Dorfer*. — Albinus, M. *L. Richard*. — Ludlow, M. *Grégoire*. — Charles II, M. *Ch. Montcharmon* — Lord Henri, M. *Jourda*. — William Smith, lord Bedford, M. *Thorsigny*. — Lord Richmond, M *Raimbault*. — Lord Weston, M. *Ferrat*. — Yorick, M. *V. André*. — Lord Broghill, M. *Bernay*. — Samuel, M. *Chalande*. — Clary, lady Bedfort, Mme *J. Dorfer*. — Marie, Mme *L. Chantriaux*. — Sarah, Mme *Salvadora*.

2. Distribution. — Carlos, M. *Rosny*. — Barabas, M. *Hurteaux*. — Raoul de Lascours, M. *Raimbault*. — Georges de Laval, M. *Thorsigny*. — Horace de Brionne, M. *Jourda*. — Médoc, M. *Chalande*. — Le secrétaire d'ambassade, M. *V. André*. — Un intendant, M. *Marini*. — Un officier, M. *Arvel*. — Premier matelot, M. *Ferrat*. — Louise de Lascours, Ogarita, Mme *Lévi-Leclerc*. — Diane, Mme *Marthe Marsans*. — La comtesse de Théringe, Mme *Thouard*. — Marthe, *La petite Marini*.

mement riche, se retrouva plus tard en face de la petite fille, recueillie par les Indiens, et devenue une belle demoiselle répondant au nôm d'Ogarita. La voix du sang n'est pas une fiction puisque Ogarita frissonne en revoyant le traître. O juste châtiment ! celui-ci devient amoureux de la fille de ses victimes. Le marquis d'Antas, faux nom pris par l'assassin Carlos, est décidément un ténèbreux coquin ; il fait enfermer les gens à la Bastille ou les exile pour un rien. La sœur, la grand'mère et le fiancé d'Ogarita vont éprouver à leur tour l'effet de ses mauvais desseins, lorsque la jeune fille, à l'instar de Judith, veut se dévouer pour séduire Holopherne. Elle l'épouse. Horreur ! Ne craignez rien. Le marquis d'Antas sera démasqué et livré au bourreau et les jeunes gens se marieront. Ce n'est pas ennuyeux du tout et c'est joué avec beaucoup de chaleur et un incontestable talent par M. Rosny qui a de la diction et de la tenue, dans le rôle du marquis, et Mme Lévi-Leclerc, une fort jolie Ogarita. Le rôle de Barrabas, le loustic de la pièce, est tenu de réjouissante façon par M. Hurteaux qui fait la joie de la salle. Le directeur du théâtre de la République a fort convenablement monté ce drame. Le décor du second acte, un paysage polaire, avec débâcle des glaces, est particulièrement réussi. Il y avait là de quoi occuper un certain temps l'affiche.

4 JUILLET. — Première représentation (à ce théâtre) *Le pacte de famine*[1], drame historique

1. DISTRIBUTION. — Prévôt de Beaumont, M. *Fontanes*. —

en cinq actes et six tableaux, de Paul Foucher et Elie Berthet. La pièce date de 1839, et les œuvres de cette époque qui ont vieilli sans prendre de rides sont rares, fort rares ; mais il s'agissait surtout de fêter simplement et dignement le prochain 14 juillet, en remettant à la scène les honteux trafics qui ont amené la prise de la Bastille, et non point de chercher dans le répertoire un style à facettes ou une profonde étude de caractères, Nos excellents dramaturges ont coupé l'histoire en tranches d'une digestion facile; ils ont conté, en cinq actes intéressants, les menées ténébreuses des financiers royaux qui s'enrichissaient en 1765, en spéculant sur la cherté du blé, et ils ont mêlé au récit de ces crimes une touchante histoire d'amour. Le personnage historique de Prévost de Beaumont a été créé au mois de juin 1839 par un jeune artiste qui devait trouver une brillante destinée dans les drames de cape et d'épée, et Théophile Gautier dans son feuilleton, disait alors de lui : « Le rôle de Beaumont fait beaucoup d'honneur à M. Mélingue, qui prend place parmi nos bons comédiens » C'est M. Fontanes qui succède à Mélingue et qui représente, très convenablement du reste, le hardi défenseur du peuple. Nommons, à côté de lui, M. Grégoire, qui a rendu de façon amusante les

Malisset, M. *Grégoire*. — Marcel. M. *Defrance*. — Chevalier de Saint-Val, M. *Severin Mars*. — Boyrel, M. *Bourgeois*. — Lerey de Chaumont, M. *Kartal*. — Rousseau, M. *V. André*. — Robert, M. *Chalande*. — Louise, Mme *E. Villars*. — Mme Firmin, Mme *Divrix*. — La Petit-Pas, Mme *Salvadora*. — Marianne, Mme *Lucy Bertay*.

terreurs de l'ex-boulanger Matisset, et M. Defrance qui a traduit avec chaleur le court, mais sympathique rôle de Jules de Beaumont. Parmi les femmes, nous ne trouvons à citer que Mlle Villars, dont le jeu est sobre et la diction juste.

Le 24 juillet, reprise de *l'héritage de Jean Gommier*[1], pièce en cinq actes, de MM. Alphonse Lemonnier et L. Périgaud.

10 AOUT. — Première représentation d'*Eva la folle*[2], drame en cinq actes et sept tableaux, de MM. Edgard Pourcelle et Auguste Ménard. — Certaine dame, mariée au vieux marquis de Brémonville, a formé le projet de se débarasser d'un époux podagre pour s'emparer de sa fortune d'abord, et lier sa destinée ensuite à certain comte Robert de Montval, dont elle avoue être follement éprise... Et, avec l'aide de deux gredins. Jean de la Brève, qui ne lui fut pas jadis indifférent, et son oncle Renaud, elle réalise la

1. DISTRIBUTION. — Gontran Gommier, dit de Saint-Elie, M. *Rosny*. — Maître Chenevay, M. *Bellecourt*. — Ruffin, M. *Grégoire*. — Eustache Bardou, M. *Vallières*. — Médard, M. *Kartal* — Berthoumioux, M. *Raimbault*. — Montagnac, M. *Chalandé*. — Blanchardet, M. *V. André*. — Gertrude Favreau, Mme *R. Lemonnier*. — Henriette Jobin, Mme *M. Marsans*. — Lucienne de Bourg-l'Abbé, Mme *Vallia*. — Charlotte, Mme *Salvadora*. — Le Petit René, *La petite Gaudy*.

2. DISTRIBUTION. — Renaud, M. *Grégoire*. — Robert de Montval, M. *Defrance*. — Jean de la Brève, M. *Thorsigny*. — M. de Brémonville, M. *Raimbault*. — Paul Delmas, M. *Kartal*. — Delmas, M. *Ferrat*. — Un commissaire de police, M. *V. André*. — Un médecin, M. *Arvel*. — Anna de Brémonville, Mme *Vallia*. — Eva Martin, Mme *E. Villars*. — Marianne Delmas, Mme *Thouars*. — Mme Martin, Mme *Weber*. — Sidonie, Mme *Salvadora*. — Mme Dumont, Mme *Divrix*. — Le petit Paul, *La petite Morman*.

première partie de son plan. Reste la seconde. Pour son malheur, le comte Robert aime une jeune ouvrière éventailliste, Eva Martin, et, comme le comte Almaviva, voulant être aimé, pour lui-même, il se présente à elle sous le nom démocratique Durand. Et Durand est, en effet aimé d'Eva. Cet amour contrarie à tel point les petites machinations d'Anna de Brémonville, qu'elle décide d'en faire disparaître l'héroïne. Et Eva, plongée dans la Seine par Jean de la Brève, secondé dans cette opération par l'oncle Renaud n'échappe à ce bain intempestif que grâce à la présence de deux braves mariniers qui joueront au dénouement le rôle de terre-neuve dramatiques, après avoir joué celui de terre-neuve repêcheurs. Vous croirez peut-être que cette noyade est la cause de la folie d'Eva... Eh! bien, pas du tout... Eva n'est pas folle..., mais elle se fait passer pour telle afin d'échapper aux persécutions de sa rivale. Et elle joue si bien la folie, que celle-ci va réussir à la faire enfermer, lorsque le Dieu qui veille sur la vertu des jeunes premières de mélodrames, la jette au dénouement, dans les bras de son bien-aimé et punit, comme elle le mérite, la coupable Anna de Brémonville et son peu scrupuleux acolyte.

Tel est ce drame. Il est naïf dans sa conception, mais intéressant dans ses développements scéniques. Il a soutenu jusqu'au bout de ses sept tableaux l'attention des spectateurs, et ce n'est point un mince éloge à lui adresser. Ajoutez qu'il est très convenablement joué, et qu'un

acteur du nom de Grégoire, qui personnifie, sous les traits de Renaud, une sorte de Robert Macaise, y a été très justement applaudi. Je ne parlerai pas de la distinction de M. Defranc sous la redingote du comte Robert de Monval, mais je citerai la facilité de travertissement de M. Thorsigny. Après cela tirons l'échelle sur l'ingénuité de Mlle Villars et la haute coquetterie de Mme Vallia, toutes deux parfaites.

31 AOUT. — Reprise des *Orphelins du pont Notre-Dame*[1], drame en cinq actes et huit tableaux, de Michel Masson et Anicet Bourgeois. Le public, ami des pleurs, a toujours été fort ému par les aventures de deux enfants jetés comme au hasard sur le pavé d'une ville, et en butte aux entreprises criminelles de quelque coquin qui a intérêt à les faire disparaître. C'est l'histoire des *Enfants d'Edouard* de classique mémoire. MM. Ad. d'Ennery et Cormon, en composant les *Deux Orphelines*, ne firent que suivre à la vieille et toujours excellente poétique du genre. Ces deux orphelins du pont Notre-Dame sont donc : l'un, l'enfant d'une grande dame qu'un cousin scélérat veut supprimer pour empocher tout un héritage ; l'autre, le fils d'une pauvre

1. DISTRIBUTION. — Vincent de Paul, M. *Bellecour*. — Le marquis de Varennes, M. *Thorsigny*. — Le chevalier de Courcelles, M. *Parnay*. — Gautier, M. *Raimbault*. — Jacques, M. *Séverin-Mars*. — Le docteur Bertaud, M. *V. André*. — Lagourdaine, M. *Arvel*. — Jérôme, M. *Bernay*. — Un officier, M. *Georges*. — La comtesse de Saint-Géran, Mme *Lévi-Leclerc*. — Gabriel, Mme *M. Marsans*. — Valentin, Mme *Villars*. — La duchesse de Montbazon, Mme *Ritter*. — Catherine, Mme *Dreyfus*. — Sœur Agnès, Mme *Divrix*.

femme qui, jadis, a exposé sur le pont Notre-Dame le pauvre petit être qu'elle ne pouvait plus nourrir. Comme il peut y avoir un doute quelconque dans l'esprit de M. de Varannes, il trouve plus simple de se défaire des deux orphelins que d'un seul, et la scène où les enfants entendent venir leurs assassins et se jettent à l'eau pour leur échapper est vraiment émouvante. Mais l'originalité des *Orphelins du pont Notre-Dame* n'est pas là. Ce drame est surtout curieux en ce qu'il met en scène un saint qui figure légalement et officiellement sur le calendrier. Ce bienheureux, c'est l'abbé Vincent de Paul, saint Vincent de Paul tout simplement. On le voit recueillir les enfants abandonnés, confesser les assassins, dire la messe et punir les coupables. Le saint homme remplit dans le drame de Michel Masson et Anicet Bourgeois, le rôle de la Providence.

C'était Deshayes qui jouait en 1849 le rôle de Vincent de Paul. Deshayes, comédien à la fois très dramatique et très attendrissant qui parut dans le *Champi* de George Sand et fut si remarquable dans un drame rustique la *Bête du bon Dieu*. Au théâtre de la République, c'est Bellecour qui représente saint Vincent de Paul et qui lui donne vraiment beaucoup d'onction et d'autorité. Les *Orphelins du pont Notre-Dame* ne sont d'ailleurs ni mal joués ni mal montés. M. Parnay a de la verve dans un rôle d'honnête mousquetaire, le chevalier de Courcelle, et Mme Dreyfus, Mmes Marsans et Villars représen-

tent fort bien l'une, la femme du peuple à la recherche de son enfant — les deux autres, les deux orphelins que saint Vincent de Paul a élevés. N'oublions pas M. Thorsigny, qui est, sous les traits du marquis de Varannes, un traître de grande allure. La pièce est intéressante et faite de mains d'ouvriers. C'étaient des hommes d'un incontestable talent que ce Michel Masson, l'auteur applaudi de *Marceau*, le spirituel écrivain des *Contes de l'atelier*, et que son collaborateur Anicet Bourgeois, l'habile et fécond dramaturge.

28 SEPTEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de : *Le Vieux Caporal* [1], drame en cinq actes, de Dumanoir et M. Ad. D'Ennery. M. Taillade nous a joué avec un colossal succès le rôle d'Antoine Simon, créé, il y a quarante et un ans, par Frédérick Lemaître, dans le drame de Dumanoir et D'Ennery intitulé à l'origine le *Vieux Caporal ou la Bataille d'Ulm*. Une fois qu'on est muet, il faut bien se taire : le caporal Simon est précisément devenu muet au moment où il serait le plus important qu'il parlât. Accusé de vol devant tout son village, le vieux caporal ouvre la bouche pour se nommer et réduire en

1. DISTRIBUTION. — Le caporal Simon, M. *Taillade*. — Pierre Frochard, M *Bellecour*. — Picard, M. *Grégoire*. — Le général Roquebert M. *Defrance*. — Taverny, M. *Thorsigny*. — Pigoche, M. *Froment* — Lucien, M. *Jourda* — Potichon, M. *Kartal*. — Germond, M. *V. André*. — Un aide de camp, M. *Ferrat*. — Un officier d'ordonnance, M. *Arvel*. — — Un domestique, M. *Bernay*. — Nina de Rantzberg, Mme *Lévi-Leclerc*. — Mariotte, Mme *D'Orville*. — Geneviève, Mme *M. Marsans*. — Catherine, Mme *Dreyfus*. — Emmeline, *La petite Marini*.

poudre la fâcheuse accusation. Son nom suffirait pour l'absoudre. Mais les auteurs du *Vieux Caporal,* ne consultant que l'intérêt de leurs cinq actes, plus cher, à leurs yeux, que l'honneur et le bonheur d'un soldat, ont trouvé ce moyen ingénieux de rendre Antoine Simon subitement muet. L'indignation et la douleur ont réduit le pauvre homme à cet état déplorable : il fait de vains efforts; le gosier est rebelle, la voix s'arrête et ne transmet plus la parole. En voilà pour trois actes que notre cher et vaillant Taillade joue d'ailleurs de la plus admirable façon. Savez-vous maintenant, amis lecteurs, comment nos dramaturges restituent à Antoine Simon « la faculté d'être indiscret » ? En lui tirant un coup de pistolet à bout portant. Voici la recette et la manière de s'en servir. Dans un moment de désespoir, le fils de cet excellent caporal veut se tuer. L'arme est levée et menaçante. Antoine Simon arrive à temps pour empêcher le suicide. Il s'élance et détourne le pistolet; le coup part... Le jeune homme est sain et sauf. Mais l'émotion de cette scène terrible, la peur de perdre son fils ont causé au vieux brave un tel trouble que la parole lui revient... O puissance d'un coup de pistolet ! Après Taillade, il est juste de nommer parmi les artistes qui lui donnent la réplique : M. Bellecour, aussi bon dans ce scélérat de Pierre Frochard qu'il l'était naguère dans le Vincent de Paul des *Orphelins du Pont Notre-Dame,* M. Jourda, un jeune premier plein de chaleur, et Mmes Lévi-Leclerc et Marsans qu'on

prendrait plutôt pour les deux sœurs que pour la mère et la fille... M. Alphonse Lemonnier a là une excellente troupe pour le drame qui marche d'ensemble et contribue au succès de ses heureuses reprises.

30 OCTOBRE. — Première représentation de *Jacques l'Honneur* [1], drame en cinq actes et neuf tableaux, de MM. L. Sazie et G. Grison. — Un riche banquier. M. Bertin a élevé et protégé, dès l'enfance le jeune Jacques Varlay, qui a si bien profité de ses leçons qu'il est devenu le principal caissier de sa maison, et a été surnommé Jacques l'Honneur. Celui-ci est tellement reconnaissant à son patron de ce qu'il a fait pour lui qu'une somme de huit cent mille francs ayant été soustraite à sa caisse, pendant la soirée de contrat de Mlle Bertin, il se laisse accuser de vol et d'assassinat. Pourquoi Jacques assume-t-il un tel crime? Parce qu'il le croit commis par le fils Bertin, joueur enragé, à qui il a refusé de prêter trente mille francs. Or le prétendu de Mlle Bertin, Montgerbois, marquis de rencontre et escamoteur de profession, a entendu la demande du jeune

1. DISTRIBUTION. — Commandant Castillac, M. *Grégoire*. — Jacques Varlay, M. *L. Richard*. — Bamboula, M. *Dacheux*. — Gaston de Montgerbois, M. *Thorsigny*. — Le docteur Molonguet, M. *Fraizier*. — André Nangis, M. *Jourda*. — Claude Bertin, M. *Raimbault*. — Maurice Bertin, M. *Defrance*. — Le père Grillon, M. *Bernay*. — Jarilot, M. *V. André*. — Savignol, M. *Chalande*. — De Champsablon, M. *Kartal*. — Baptistin, M. *Séverin-Mars*. — De Mersac, M. *Arvel*. — Jeanne Bertin, Mme *Sim. Damaury*. — Suzette Varlay, Mme *E. Villars*. — Miss Kerty, Mme *M. Marsans*. — Mme Varlay, Mme *Dreyfus*. — Mme Bertin, Mme *Jeanne Dys*. — Mme Rilet, Mme *Divrix*. — Flavie, Mme *Thierry*.

homme et, avec une extraordinaire dextérité de mains, il a subtilisé, dans la poche même de Jacques, la clef de la caisse qu'il a ainsi déchargée des huit cent mille francs. Puis, surpris par son futur beau-père qui faisait en ce moment une tournée dans ses bureaux, il l'a tout simplement étranglé. Cette clef, trouvée au bas du coffre-fort, sera la principale cause de la condamnation de Jacques, le juge d'instruction n'ayant pas tenté le moindre effort pour découvrir d'autres preuves. Jacques, dont le passé est irréprochable, a été puni de vingt ans de travaux forcés ; sa mère aveugle est morte de douleur. Et la richissime maison des Bertin, désormais aux mains du futur gendre et du fils, qui joue de plus belle, est sur le point de sombrer. Aussi le marquis a-t-il hâte de toucher les trois millions de la dot mise en lieu sûr qui lui reviendront le jour de son mariage. Mais Jeanne Bertin adore Jacques, elle est persuadée que son innocence éclatera tôt ou tard, et, dans cette attente, elle a simulé la folie pour ne pas épouser l'odieux personnage dont est toujours entichée dans ses instincts de parvenue madame sa mère. Le moment nous semble donc venu de faire entrer en scène le commandant Castillac. Ce marseillais exubérant débrouillera tous les fils de l'intrigue. C'est en déposant au retour d'Amérique, huit cent mille francs dans la caisee de son vieil ami Bertin qu'il a excité la convoitise de Montgerbois il prouvera que Montgerbois n'est qu'un prestidigitateur connu sous le nom de Bosco, et délivrant une cer-

taine Ketty, jusque-là hypnotisée par le scélérat, il la mettra à même de tout dire. Bosco n'était marquis que parce qu'il avait tué le vrai Montgerbois pour prendre son nom : il est convaincu du vol et de l'assassinat de Bertin et surpris juste au moment où, cherchant à empoisonner Ketty, il allait commettre un nouveau crime. Jacques est toujours digne de s'appeler Jacques l'Honneur, il épousera Mlle Bertin et mariera sa sœur à un jeune avocat qui s'était, inutilement du reste, dévoué à sa cause. Ce Castillac est étonnant, comme vous voyez... Aussi a-t-il été, en la personne de l'excellent Grégoire, la joie d'une soirée, souvent mouillée de larmes. Ce Castillac fera plus encore ; il est capable de soutenir de sa verve et de sa bonne humeur un drame bourré d'invraisemblances et de naïveté, qui sans lui peut-être, ne se tiendrait pas debout. Mais, pour être coulé dans le moule connu, et contenir, suivant la poétique habituelle, les bonnes erreurs judiciaires à la *Roger la Honte*, les évanouissements, les vols, les assassinats, les tentatives d'empoisonnement, les morts subites, les cas de folie et d'hypnotisme, que vous avez maintes fois applaudis, il n'est pas ennuyeux un seul instant, et l'on y trouve même plus d'une scène bien faite qu'auraient pu signer les maîtres du genre.

M. Alphonse Lemonnier a donné à *Jacques l'Honneur* ses meilleurs interprètes : MM. Richard, dans le sympathique et malheureux caissier, Thorsigny dans le détestable Montgerbois, Fraisier, dans certain docteur dont nous n'avons

point parlé, Dacheux un amusant Bamboula, Jourda, un jeune avocat d'avenir; Mlles Villars et Marsans, toutes deux fort aimées du public et sincèrement appréciées de la critique. Il y a joint, pour la circonstance, une fort belle débutante, Mlle Simonne Damaury vraiment très touchante dans le personnage de Jeanne Bertin.

Passant de la littérature mélo-dramatique à la pure littérature et par autorisation spéciale de la Comédie-Française à qui la pièce appartient, le Théâtre de la République donne le 26 novembre *Par droit de conquête* [1], comédie en trois actes, de M. Ernest Legouvé. Cette jolie comédie fut représentée pour la première fois au Théâtre-Français, le 7 juin 1855. Cette année même, son auteur M. Ernest Legouvé, fut élu membre de l'Académie française en remplacement d'Ancelot. Ai-je à vous apprendre que dans *Par droit de conquête* M. Legouvé avait pris au sérieux et développé à sa manière la question des alliances entre nobles et « vilains » que jusqu'alors le théâtre n'avait abordée que par ses côtés comiques, en cherchant seulement à en montrer les inconvénients et les ridicules. Molière, le premier dans *Georges Dandin*, et de nos jours Jules Sandeau dans son roman de *Sacs et parchemins* qui fournit en partie le sujet du *Gendre de M. Poirier*, n'avaient-ils

1. DISTRIBUTION. — Le marquis de Rouillé, M. *Fraizier*. — Vicomte Gontran de Silly, M. *Bour*. — Georges Bernard, M. *Jourda*. — Wilson, M. *Darville*. — Mme George, Mme *R. Lemonnier*. — La marquise, Mme *Lévi-Leclerc*. — Cécile de Roquebrune, Mme *M. Marsans*. — Justine, Mme *D'Orville*. — Marie, Mme *Thierry*. — Amélie, Mme *Médeau*.

pas pris pour point de départ cette même thèse qui devait longtemps encore donner lieu à discussion, encore qu'elle perdait chaque jour de sa gravité et de son intérêt. *Par droit de conquête* n'en demeure pas moins une comédie agréable, bien menée, très amusante, fort élégamment écrite et n'exprimant que des sentiments honnêtes et élevés. Le public du théâtre de la République qui ne pouvait se souvenir d'une distribution qui réunissait, à l'origine, les noms de Mmes Allan et de Bressant, de Provost, de Leroux de Mmes Nathalie et Madeleine Brohan, a fait le meilleur accueil à ses interprètes actuels : Mme Riquet-Lemonnier, à qui convient si bien le rôle de Mme Georges, MM. Bour et Jourda Mmes Lévi-Leclerc et Marsans. Aucun d'eux, à dire vrai, ne m'a semblé au-dessous de sa tâche, et ils ont mérité d'être franchement applaudis.

En même temps que *Par droit de conquête*, on donnait *Les deux anges gardiens*, comédie-vaudeville en un acte, de Paulin Deslandes.

5 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Le tour du monde d'un enfant de Paris* [1], pièce en cinq actes et douze tableaux, de M. Ernest Moret.

1. DISTRIBUTION. — Albert Truchon, M. *Dacheux*. — Santino, M. *Bellecour* — Pizzicato, M. *Bour*. — Cornebec, M. *Grégoire*. — Georges Walton, M. *Jourda*. — Jobson, M. *Thorsigny*. — Théodule Boudinet, M. *Kartal*. — Tom Lock, M. *Raimbault*. — Papelard, un Juge, M. *Bernay*. — Cassal, Bonifacio, le Capitaine, M. *V. André*. — Rodrigue, le Pasteur, M. *Chalande*. — Cécilia, Mme *E. Villars*. — Mercédès, Mme *Dreyfus*. — Thérésine, Mme *J. Dys*. — Arabella, Mme *Barnoll*. — Rosita, Mme *Torin*. — La supérieure, Mme *Divrix*. — Nativa, Mme *Salvadora*.

Avec cette pièce à spectacle, très bien montée et convenablement jouée, pleine de mouvement et de vie, le théâtre de la République voyait l'année se finir pour lui tout aussi heureusement qu'il l'avait commencée.

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
La Grâce de Dieu, dr. en 5 actes....	1er janvier	5	22
* *L'Éléphant blanc*, dr. en 5 act. et 9 t.	23 janvier	4	32
* *Les Bandits de Paris*, dr. en 5 actes et 7 tableaux....................	24 février	3	23
La Closerie des Genêts, dr. en 5 actes et 8 tableaux....................	22 mars	6	40
La Charbonnière, dr. en 5 act. et 8 t.	27 avril	2	14
Tartuffe, com. en 5 actes, en vers...	17 mai		3
Le Sonneur de Saint-Paul, drame en 5 actes........................	20 mai	2	19
Un Procès intime, vaudev. en 1 act.	30 mai	1	9
La Prière des naufragés, dr. en 5 act.	8 juin		25
Le Pacte de famine, dr. en 5 act. et 6 tableaux	4 juillet		19
L'Héritage de Jean Gommier, dr. en 5 actes........................	24 juillet		17
* *Eva la Folle*, dr. en 5 actes et 7 tab.	10 août		21
Les Orphelins du Pont Notre-Dame, drame en 5 actes et 8 tableaux.....	31 août		28
Le Vieux Caporal, drame en 5 actes.	28 septemb.	2	34
* *Jacques l'Honneur*, dr. en 5 act. et 9 tableaux......................	30 octobre	4	25
Deux Anges gardiens, com.-vaudev. en 1 acte......................	26 novembre	1	9
Par Droit de conquête, c. en 3 act...	»	1	9
* *Le Tour du monde d'un enfant de Paris*, drame en 5 actes et 12 tab..	5 décembre	2	27

* Ce signe, placé devant le titre des pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE DES MENUS-PLAISIRS

Le 1er janvier, le théâtre est fermé. Des coïncidences fâcheuses, des retards dans la livraison des décors et des costumes ne lui ont pas permis de donner plus tôt son spectacle et de profiter des jours de fête du nouvel an. Le 3 janvier seulement, est affichée la première représentation de la *Revue Sans-Gêne* [1], en trois actes et neuf tableaux, de MM. Monréal, Blondeau et Alfred Delilia. — L'épithète de bon enfant semble avoir été inventée tout exprès pour qualifier cette Revue. « Sans gêne, et « bon enfant » sont, d'ailleurs, termes synonymes, et pour être dénuée de toute prétention, l'œuvre légère qu'ont signée,

1. Jouée par MM. *Francès*, *Eugène Raiter*, *Marcelin*, *Herbert*, *Bellucci*, *André Simon*, *Georges Tréville*, *Sanson*, *F. Barre*, *Vidal*, *P. Roger*, *G. Roberval*.
Mmes *Cassive*, *Leonetti*, *Guitty*, *Deville*, *Maury*, *Suzanne Derval*, *J. Evel*, *Darvois*, *Silny*, *Charmigney*, *Samara*, *Lhyane*, *Gerny*, *Millot*, *Berthias*, *Claudina*, *Rachel*, *Roger*, *Pascal* et *Pouteau*.

avec notre confrère Alfred Delilla, deux vieux routiers du genre, MM. Monréal et Blondeau, ne manque certes point de gaieté. Dans un prologue un peu long, ladite Revue, très gracieusement personnifiée, du reste, par Mlle Cassive, cherche un parrain... Elle comptait sur l'Esprit parisien, mais, à la dernière heure, l'Esprit parisien se dérobe très modestement, et se fait remplacer par un honnête confiseur de la rue des Lombards, le brave Poupardin, fort amoureux d'actualité. Le bon sens et la bonne humeur de Poupardin, représenté avec beaucoup de naturel par M. Francès, suffiront amplement aux spectateurs des Menus-Plaisirs. Ceux du premier soir ont bienveillamment accueilli le traditionnel défilé... C'est l'Avre que d'indiscrets ingénieurs ont obligés à sortir de son lit et dont le rondeau a été dit avec beaucoup de bonne grâce par Mlle Suzanne Derval. C'est ensuite, à propos des élections législatives, les deux colleurs d'affiches qui, fort amicalement du reste, recouvrent à qui mieux mieux la profession de foi de leurs clients : la scène est gaie et a été enlevée de verve par MM. Herbert et Barré. Très amusant aussi, l'Homme-Canon se disant plus fort que ceux de ses collègues de la Chambre qui n'ont pu lever que quelques pots de vins, tandis qu'il porte une futaille à bras tendus... Avec le député-coiffeur et le marchand de décoration, l'Homme-Canon fait un trio très digne... de franche hilarité. Voici maintenant la Mariée d'Asnières, très verveusement représentée par Mlle Guitty, et le Bal des

Quat'z'Arts où le Père la Pudeur, rajeuni par la magique baguette de Madame la Revue danse aux sons de la fanfare de l'Armée du Salut, un cavalier seul digne des plus beaux jours de la Grande-Chaumière. Voilà pour le premier acte. Les succès de l'acte suivant sont pour les couplets de la Mode de 1830, chantés par Mlle Cassive; pour le gentil duetto de Mlle Léonetti, représentant le Quartier latin, et Mlle Maury, la Nouvelle gare de Sceaux; pour les petits sergots de la jeune école, qui ont trouvé un moyen plus rationnel de « passer à tabac » les récalcitrants à l'autorité; pour la réforme de l'orthographe : huissiers par une *h* aspirée afin d'éviter toute liaison avec ces gens-là; et enfin pour la retraite aux flambeaux sur la place de l'Hôtel-de-Ville qui termine bruyamment et patriotiquement l'obligatoire tableau de l'Alliance-russe. Une Revue ne serait pas complète sans l'acte des theâtres. Celui-ci qui se passe à la confiserie de Poupardin contient une très plaisante parodie d'*Antigone*, où le chœur d'aveugles accompagne un Crénon-Mounet-Sully, spirituellement imité par M. Raiter; un Albert Brasseur où excelle M. Sanson; une demi-douzaine de Napoléon aux gestes automatiques, etc. Pardonnons à nos revuistes quelques coups de patte un peu durs pour les pièces de leurs confrères moins heureux; et signalons, pour lui servir de lever de rideau, l'apparition au programme, le 19 janvier, d'un vaudeville en un acte: *Jaunard et Vertillon.*

Après de nombreuses soirées de relâche, les

Menus-Plaisirs rouvraient leurs portes, le 24 mars, en reprenant *Mademoiselle ma femme* [1], épave de l'année précédente, accompagnée de *Monsieur le Moraliste*, vaudeville en un acte. Les représentations de l'opérette de MM. Maurice Ordonneau, Octave Pradels et Frédéric Toulmouche, furent interrompues par celui de *Madame Nicolet* [2], opérette en quatre actes, de M. E. Hugot, musique de M. Alfred Fock, et reprises, après l'abandon de cette dernière pièce, à laquelle, l'adjonction d'un petit acte, *Un fétiche*, n'avait pas porté bonheur, malgré son titre.

Du 1er au 21 juin, l'affiche annonce *Trois femmes pour un mari* [3], comédie bouffe en trois actes, de M. Grenet-Dancourt, qui venait, quelques semaines auparavant d'être reprise au théâtre Cluny et *Hypnotisée* [4], comédie en un acte du même auteur.

1. DISTRIBUTION. — Duransol, M. *Hurteaux*. — Raoul Dupuis, M. *Jourdan*. — Lucien Labardène, M. *Philippon*. — Calinet, M. *Tréville*. — Cucurba, M. *Herbert*. — Caldini, M. *Vandenne*. — Rastaquouerini, M. *Vidal*. — Un brigadier de gendarmerie, M. *Dufour*. — Rosette, Mme *Aussourd*. — Amanda, Mme *Balthy*. — Gabrielle, Mme *S. Aumont*. — Colomba, Mme *Suzanne Derval*. — Charlotte, Mme *Bordo*.

2. DISTRIBUTION. — Nicolet, M. *Jourdan* — Taconet, M. *Angély*. — Beausoleil, M. *Théry*. — Le baron, M. *Marchand*. — Le marquis, M. *Anry* — Finot, M. *Valéry*. — Le geôlier, l'exempt, M *Stengel*. — Mme Nicolet, Mme *Gilles Raimbault*. — Nicette, Mme *Piccaluga*. — Floridor, Mme *Léonetti*. — Malaga, Mme *Maury*.

3. DISTRIBUTION. — Carindol, M. *Dorgat*. — André, M. *Mesmaker fils*. — Raoul, M. *A Lévy*. — Dardenbois, M. *Vavasseur*. — Dubochard, M. *Mérissel*. — Mme Bassinet, Mme *J. Aubrys*. — Mme Carindol, Mme *Schmid*. — Juliette, Mme *Melzer*. — Euphémie, Mme *Bordo*. — Pigeonnette, Mme *V. Cassothy*.

4. Joué par M. *Lagrange* et Mlle *Bérette*.

Le 23 juin, escortée d'abord d'un vaudeville en un acte, *Temps perdu*, vu déjà sur d'autres scènes, la triomphante *Miss Helyett* [1], fait son apparition au théâtre des Menus-Plaisirs, avec quelques-uns des artistes qui l'interprétèrent aux Bouffes-Parisiens.

Le 4 juillet, *Miss Helyett* est précédée de la première représentation d'un opéra-comique en un acte, *Les trois cousines* [2], paroles de MM. Albert Riondel et Georges Mathieu, musique de M. Emile Bonnamy et à partir du 2 août, le théâtre est fermé, faute d'un impressario. On parle de diverses combinaisons directoriales. Aucune n'aboutit et il faut qu'un compositeur ait l'envie de faire jouer une opérette de son cru, pour que, vers la fin de l'année, le théâtre rouvre ses portes, pour quelques soirées, hélas!

29 NOVEMBRE. — Première représentation de l'*Elève du Conservatoire* [3], opérette en trois actes,

1. DISTRIBUTION. — James, M. *Jannin*. — Paul, M. *Théry*. — Smithson, M. *Perrier*. — Bacarel, M. *Philippon*. — Miss Helyett, Mme *Sully*. — Manuela, Mme *Dyliane*. — La Senora, Mme *Perrier*. — Norette, Mme *Delanoy*. — Premier guide, Mme *Vernet*. — Deuxième guide, Mme *Muller*.

2. DISTRIBUTION. — Canichon, M. *Philippon*. — Barbarin, M. *Berthier*. — Fanchette, Mme *Gabrielle Vernet*. — Pernette, Mme *Jane Delorme*. — Isabelle, Mme *Dalanvy*.

3. DISTRIBUTION. — Monistrol, M. *Maugé*. — Maxime Lambert, M. *Jean Périer*. — Mercadier, M. *Bellucci*. — Gédéon, M. *M. Lamy*. — Archibald, M. *Rocher*. — Merlingot, M. *Bouland*. — Un professeur de pantomime, M. *Hérissier*. — Un commissionnaire, M. *Aly*. — Friquette, Mlle *Mily Meyer*. — Pepita, Mme *Marie Théry*. — Sarah, Mme *Brady*. — Carmen, Mme *Fournier*. — Excelsior, Mme *Pascal*. — Florinette, Mme *Talmont*. — Silvanie, Mme *J. Hanvick*. — Monthabor, Mme *F. Bertin*. — Mme Monchaball, Mme *Clara Lemonnier*.

de MM. Paul Burani et Henri Kéroul, musique de M. Léopold de Wenzel. Maxime Lambert est un jeune peintre, dont les affaires ne vont pas; elles vont si mal qu'il a résolu d'en finir avec la vie; après avoir payé à souper à la joyeuse bande de ses amis et connaissances avec l'argent que lui rapporte son dernier tableau, il accomplira le grand voyage... C'est ce que ne veut pas la petite Friquette, la nièce du brocanteur auquel s'est justement adressé le jeune rapin. Friquette a le cœur plein de reconnaissance pour celui qui lui a donné jadis sa plus jolie poupée, et elle emploiera toutes les ressources de son métier à empêcher Maxime de donner suite à sa fatale résolution. Quel métier a-t-elle donc, la petite Friquette? Elle est élève du Conservatoire, et déjà bonne comédienne, elle se déguisera d'abord en servante de village, puis en « étoile du Chat noir de la Plata », enfin en mère d'actrice, et sous ces trois aspects divers, elle s'emparera du pistolet de Maxime, elle confisquera à Monistrol les six cent mille francs que l'oncle du peintre a confiés à ce vieux professeur de clarinette pour les remettre à son neveu, quand, après avoir mangé assez de vache enragée, il aura acquis du talent; elle le tirera enfin des jolies pattes de sa camarade Pepita, qui le trompe à la journée... Et les six cent mille francs étant restitués à leur légitime possesseur, je ne vous étonnerai pas beaucoup, je pense, en vous apprenant que Friquette épouse Maxime : elle a bien travaillé pour ça.

C'est la bonne pièce à tiroirs, permettant d'applaudir Mlle Mily Meyer en les transformations que nous venons de dire. Elle est amusante à son ordinaire Mlle Mily Meyer, elle dit fort bien la chanson villageoise du second acte ; elle met au boléro : « C'est soir de fête à la Plata », la fantaisie qui convient, et détaille spirituellement, au dernier acte, les excellents couplets de la Tante Cardinal. Car il n'est que juste de remarquer la musique de M. de Wenzel, finement harmonisée et presque toujours distinguée, est infiniment supérieure au livret. Avec Mlle Mily Meyer et M. Périer, Mlle Mary-Théry, adroite et jolie, M. Maugé, toujours amusant, méritent d'être félicités. N'oublions pas le vaillant Thibaut qui dirige, avec sa maestria ordinaire l'orchestre des nouveaux Menus-Plaisirs. Mais l'*Elève du Conservatoire*, d'abord précédée du *Bureau de placement*, puis de *Tout pour mon art*, deux vaudevilles en un acte, ne devait passer par dessus les fêtes du 1er janvier suivant, que pour voir les portes du théâtre définitivement fermées sur elle.

	Date de la 1re représent. ou de la repr. pend. l'ann.	Nombre de représent. pendant l'année. En mat.	Le s.
La Revue sans gêne, en 3 act. et 9 t.	3 janvier	8	52
Jaunard et Vertillon, vaud. en 1 act.	19 janvier	6	36
Mademoiselle ma femme, opér. en 3 actes..........................	24 mars	7	48
Monsieur le Moraliste, com. en 1 act.	26 mars	5	45
Madame Nicolet, opérette en 4 actes.	8 mai	1	6
Un Fétiche, vaudeville en 1 acte....	10 mai	1	4
Hypnotisée! vaudeville en 1 acte....	1er juin	3	21
Trois Femmes pour un mari, com. bouffe en 3 actes.................	»	3	21
Temps Perdu, comédie en 1 acte....	»	1	38
Miss Helyett, opérette en 3 actes....		1	39
Les Trois cousines, opéra-c. en 1 act.	4 juillet		29
Bureau de placement, vaud. en 1 act.	29 novemb.		4
L'Élève du Conservatoire, opérette en 3 actes..........................	»	4	32
Tout pour mon art, vaud. en 1 acte.	3 décembre	4	28

* Ce signe, placé devant le titre des pièces, indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

SPECTACLES DIVERS

Sous ce titre, nous réunissons les théâtres qui comme la *Comédie parisienne*, n'ont pas une existence définitive et classée ; les institutions théâtrales particulières, comme *le théâtre libre*, *le théâtre de l'Œuvre*, qui ne se manifestent qu'à des époques indéterminées ; les sociétés d'amateurs, comme *les Escholiers*, *le Cercle funambulesque*, etc.

COMÉDIE PARISIENNE

La Comédie Parisienne, datant du dernier jour de l'année précédente, était mal née. Le spectacle d'ouverture devait être l'unique spectacle de sa déplorable existence. *La Veuve*, comédie en trois actes, de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halevy; *Suzanne et les deux vieillards*, comédie en un acte, des mêmes auteurs, entre lesquelles se plaçait un prologue en vers, de M. Jacques Redelsperger, spirituellement dit par Mme Raphaèle Sizos, devenue Mme Victor Koning, avait essayé inutilement d'attirer le public dans cette petite salle élégante et coquette, dont M. Victor Koning avait imprudemment pris la direction, et qui, par suite de la fermeture définitive de la salle voisine

de l'Eden, se trouvait dans une situation désavantageuse. L'impressario, désorienté, accablé, déjà malade de la maladie qui devait l'emporter quelques mois après, avait perdu courage Il ne se sentait plus en veine de bonheur. Il avait perdu confiance. La fortune l'abandonnait. Le 21 janvier, il afficha encore, *Pignerolles malade* [1], comédie en un acte de M. Richard O'Monroy, le 21 janvier et le théâtre se traîna ainsi jusqu'au jour, 28 février, ou mis en demeure par ses artistes, M. Koning abandonna une partie perdue d'avance.

Le théâtre de la Comédie Parisienne était fermé presque au lendemain de son inauguration. Il ne devait plus servir cette année qu'à des tentatives isolées, comme celles du théâtre des lettres, et aussi d'un théâtre lyrique [2] qui ne compta que deux soirées, où encore à des amateurs qui s'y réunirent pour y jouer la comédie entre eux, pour eux et aussi malheureusement pour leurs invités [3].

1. Distribution. — Pignerolles, M. *Hurteaux*. — Pouraille, M. *Bertal*. — Boisonfort, M. *Paul Plan*. — Microbus, M. *Monnos*. — Précy-Bussac, M. *Leitner*. — Tournecourt, M. *Duluard*. — Parabère, M. *Henri Krauss*. — Jean, M. *Boniface*. — Blanche Mme *Lise Fleurie*. — Lucy Régnier Mme *A. Legat*. — Angèle, Mme *Fabienne*. — Caroline, Mme *Verlain*. — Louise, Mme *Koch*. — Un groom, Mme *Thérèse Walter*.

2. Ce théâtre lyrique donna le 2 juillet, la première représentation de *Dinah*, comédie lyrique en quatre actes (d'après la *cymbeline* de Shakespeare) paroles de MM. Michel Carré et Paul de Choudens, musique de M. Edmond Missa, dont voici la distribution :

Mentano, M. *Engel*. — Jachino, M. *Manoury*. — Philario, M. *Robert Lafon*. — Dinah, Mlle *Marcolini*. — Flora, Mlle *Rosalia Lambrecht*.

3. Le juin, une tragédienne américaine, Miss Calhoun, se fit entendre dans Hermione d'*Andromaque*. Cette artiste était une Américaine de belle renommée en Angleterre et aux Etats-Unis, et il lui parut intéressant de se charger, l'an dernier, à l'Odéon, d'un rôle d'Américaine dans l'*Argent d'autrui*. Son jeu, comme son accent, avaient une saveur exotique, dont l'effet fut tout à fait piquant. On l'applaudit beaucoup et justement. Miss Calhoun a jugé à propos de convoquer la critique, pour lui permettre de constater ses progrès dans l'art français. Elle jouait Hermione dont elle a rendu la passion avec une belle frénésie, mais aussi, disons-le, avec un terrible accent et avec une expression et des attitudes plus étranges que classiques... Une Hermione de Racine non certes ; de Paul Bourget plutôt... Tenons-lui bienveillamment

NOUVEAU THÉATRE

Jusqu'à la fin de mars, toujours même spectacle : l'éblouissante ***Miss Dollar!***

10 AVRIL.— Première représentation de *Nos bons chasseurs* [1], vaudeville-opérette en trois actes de MM. Paul Bilhaud et Michel Carré, musique de M. Charles Lecocq Il fallait, pour remplir ces trois actes, inventer et mélanger un certain nombre d'épisodes se rattachant plus ou moins, je ne dirai pas au sujet de la pièce, mais à la chasse qui en est le texte ou si vous voulez, le prétexte. Le labeur n'a pas dû être mince, mais si j'y rends hommage, je dois ajouter, pour être sincère, que le résultat n'est pas extrêmement heureux. Rien de plus languissant que ce vaudeville cynégétique. En le réduisant à sa plus simple expression, on trouve ceci : deux chasseurs qui poursuivent la femme de préférence à la perdrix sont tombés l'un et l'autre en arrêt devant le même gibier, la pétulante Mme Lagardette. Celle-ci, qui s'était d'abord trouvée entraînée vers les robustes biceps du Marseillais Labroussade, est ensuite séduite par l'esprit et l'ingéniosité du Parisien Desormeaux. Cela se passe au second acte. Le troisième nous montre comment l'extraordinaire

et galamment compte de son ardente volonté, et constatons le succès remporté, à côté d'elle, par M. Paul Monnet, un superbe Oreste, par M. Marsay, un élégant Pyrrhus, et par Mlle Verteuil, une Andromaque très sincère. De par les excellents artistes qui prêtaient leur concours à miss Calhoun, la représentation de la célèbre tragédie qui eût pu n'être que comique, est restée plus que convenable.

1. DISTRIBUTION. — Labroussade, M. *Decori*. — Moulinier, M. *Matrat*. — Desormeaux, M. *Numa*. — Dubreuil, M. *Duplay*. — Lagardette, M. *Narbal*. — Grivolard, M. *Darcey*. — Gaston de Prébois, M. *Hérissier*. — Durand, M. *Goneau*. — Patte-de-Velours, M. *Berthez*. — Lucien, M. *Girard*. — La Belette, M. *Legrain*. — Hélène Lagardette, Mme *Aug. Leriche*. — Louise, Mme *Blanche Marie*. — Céleste Meulinier, Mme *Mériany*. — Mme Grivolard, Mme *Therval*. — Mme Durand, Mme *Maria Mariani*. — Jeanne, Mme *Marty*. — Juliette, Mme *Delys*.

imagination dudit Desormeaux trouve le moyen d'empêcher ledit Lagardette de croire aux médisances du Marseillais, jaloux et berné, qui voulait lui ouvrir les yeux. Voilà toute la pièce, car je ne compte pas pour grand' chose les amours obligées de la jeune Louise avec le timide Dubreuil, qui n'ose la demander à son père. Ils s'épousent à la fin, que désirez-vous de plus? Étant donné que la pièce est absente, on peut constater que tout a été fait pour diminuer cette absence. Un délicieux décor, un *sous-bois*, de Jambon, quelques *mots* çà et là, et puis des dames qui se déshabillent, sous les yeux de spectateur, et puis aussi le classique jeune ménage qui s'embrasse dans les coins et n'aime pas les séparations de corps, enfin et surtout une aimable partition. Cette musique est légèrement et gracieusement écrite, et il est regrettable qu'elle se trouve liée à une pièce aussi dénuée d'intérêt.

Nos bons chasseurs, terminèrent la saison, dans cet établissement [1], où le voisinage d'une salle de bal, celle du Casino de Paris, qui en était l'annexe, nuisait à ce qui se faisait à côté. Et il faut ajouter que dans cette salle de bal, pourvue également d'un café-concert, on donnait également des pantomimes, telle que, *Les joujoux* [2], ballet en un acte de M. Fernand Beissier, musique médiocre de M. Henri Cieutat. A ce renouvellement de la saison, la direction de ce triple établissement avait renoncé à exploiter le nouveau théâtre et ne le louait plus qu'à des entreprises particulières, comme par exemple, celle de l'Œuvre: Les bals, les Kermesses, les fêtes de nuit, se succédaient dans la grande salle du Casino de Paris, toujours très fréquentée [3].

1. Le 30 novembre, on donnait au Nouveau Théâtre, les premières représentations suivantes : *Accroche-cœur et le mariage Quinquet*, comédie en un acte, de M. Kist; *Ce pauvre Agis*, comédie antique en deux actes de M. Albert Dubois.

2. Distribution. — La Poupée, Mme *R. Minardi*. — L'Arlequin. Mme *A. Kœppert*. — L'Elfe, Mme *Lapucci*. — Le Pierrot, Mme *Rescalli*. — Le Polichinelle, Mme *Agratti*.

3. Du 7 au 28 juin, le nouveau théâtre exhiba les tableaux vivants de *la Pandore*, par la troupe Bonnefois, avec de la musique de M. Francis Thomé.

THÉATRE LIBRE

1er FÉVRIER. — Première représentation de *L'Assomption de Hannele Mattern* [1], poème de rêve en deux parties de M. Gerhart Hauptmann (traduction de Jean Thorel), musique de M. Marschalk. *En l'attendant* [2], comédie en un acte de M. Léon Roux. Nous sommes dans une maison de refuge ouverte aux vagabonds et aux pauvres diables. Une petite fille qui s'était jetée dans un étang glacé a été immédiatement repêchée par de braves gens. Le maître d'école Gottwald, le médecin, le bourgmestre, font de leur mieux pour sauver la vie de la pauvre enfant qui a la fièvre et le délire· Une diaconesse s'installe à son chevet et s'efforce de la calmer au physique comme au moral. Hannele Mattern est la fille d'un maçon ivrogne, brutal et fainéant, qui la contraint à mendier, et la roue de coups. C'est par ces mauvais traitements qu'il l'a pour ainsi dire poussée au suicide. Elle a cru aussi entendre des voix divines qui l'appelaient et, le délire surexcitant encore son imagination ce sont précisément ses hallucinations que nous

1. DISTRIBUTION. — Pleschke, M. *Antoine*. — Hanke, M. *Tinbot*. — Seidel, M. *Verse*. — Berger, M. *Dujeu*. — Schmidt, M. *Michelez*. — Docteur Wachler, M. *Pinsard*. — Gottwald, M. *Aquillière*. — Hannele, Mlle *Hellen*. — La Sœur Martha, Mme *Savilli*. — Tulpe, Mme *Barny*. — Hedwig, Mme *Vinet*.

Personnages du Rêve : Le maçon Mattern, son père, M. *Gémier*. — Une forme de femme, sa mère défunte, Mme *Zapolska*. — Trois anges. — L'ange de la Mort. — L'ange Violet, Mlle *Sindt*. — La Diaconesse, Mme *Zapolska*. — Gottwald, M. *Arquillière*. — Les enfants de l'école. — Les habitants du refuge des pauvres, Mmes *Barny*, *Vinet*, MM. *Antoine*, *Tinbot*. — Les femmes venues pour l'enterrement, Mmes *de Sivry*, *Dorny*, *Thabuis*, *Mercier*. — Seidel, M. *Verse*. — Quatre anges. — Un étranger, M. *Arquillière*.

2. DISTRIBUTION. — Georges Planchard, M. *Etiévant*. — Paul Pardat, M. *Gémier*. — Jean, M. *Verse*. — Mme Planchard, Mme *Tassilly*. — Antoinette Planchard, Mme *Théven*. — Marie, Mme *Spinoy*. — Annette, Mme *Henriette Henry*.

voyons se peindre successivement sous nos yeux. Tour à tour, tandis que la salle est plongée dans une obscurité plus ou moins profonde, nous apercevons le fantôme de la mère d'Hannele, l'ange de la mort et d'autres apparitions qui lui annoncent sa fin prochaine. L'enfant craint de mourir vêtue de haillons ; aussitôt un petit bossu fantastique lui apporte une robe de mariée qu'elle revêt. Sa mère l'étend sur le lit. L'enfant expire doucement. Les voisins accourent pour les funérailles, les enfants de l'école arrivent aussi de même que Mattern qui cherche sa fille et l'appelle avec d'affreux jurons. Mais un étranger surgit : c'est Jésus qui veut ramener au repentir le cœur endurci du vieux scélérat. La scène est belle, et le serait davantage si elle nous montrait la conversion de Mattern. Mais non, effrayé par le miracle du cercueil de verre où les anges ont couché son enfant, et qu'une lumière surnaturelle vient souvent illuminer, il frémit d'épouvante et non de repentance, et va se pendre, comme Judas après sa trahison. Sous la parole du Sauveur, Hannele ressuscite, pour mourir de nouveau au monde, car les séraphins l'emmènent au milieu d'eux vers les espaces infinis. Le rideau tombe, pour se relever aussitôt sur la triste réalité : la petite fille est bien morte en dépit des soins du médecin et de la sœur Marthe. Tout ce que nous avons vu n'était qu'un rêve. Quelle valeur ce rêve a-t-il dans la conception de l'auteur? Tout simplement la valeur d'un cas pathologique intéressant ? Ou bien celle d'un révélation spiritualiste, ou encore d'un symbole religieux ! Voilà ce que nous aimerions savoir pour nous identifier davantage avec les pensées et les rêves d'*Hannele Mattern*.

Au reste, il faut convenir que cette douce et originale figure est vraiment touchante, elle rappelle certaines créations de Dickens et surtout d'Andersen. Hannele appartient à la fois à la terre et au ciel, et c'est pourquoi les personnages de ses visions se partagent ainsi en deux camps. Mais lorsqu'ils sont réunis, se voient-ils, s'entendent-ils réciproquement ? Quelle est la part de la réalité ? Je parle de la réalité conventionnelle théâtrale. Tout ceci, et bien d'autres points, sont laissés dans le vague, un peu et même beaucoup trop pour une œuvre théâtrale.

Une jeune débutante, Mlle Hellen, a été tout à fait

exquise dans le rôle de la petite Hannele, qui n'eût pu être joué avec plus de grâce et d'émotion contenue. Les autres emplois ont été fort bien tenus par MM. Antoine, Pintard, Verse et Mlle Savelli. M. Arquillère a droit à une mention particulière. M. Gémier, qui d'habitude ne mérite pas cette observation, a trop multiplié ses gestes et exagéré l'empâtement d'une voix d'ivrogne. La mise en scène a été réglée avec un soin et un souci du pittoresque qui fait le plus grand honneur à M. Antoine.

Quant à la comédie de M. Roux, *En l'attendant*, c'est une simple plaisanterie en dépit de ses prétentions à la psychologie, et même à la physiologie. Mlle Antoinette Planchard est douée d'un tempérament hypertropical. Néanmoins, elle tient le mariage en une invincible horreur, ce qui désole sa pauvre mère. Toutefois, un ami de son frère, le sculpteur Paul Pardat, la conquiert en dix minutes au moyen de phrases qui n'étaient déjà plus jeunes au temps de Murger. Le robuste statuaire épousera le tempérament fougueux, et le rideau tombe sur ce dénouement rassurant pour l'avenir de Mlle Planchard.

23 NOVEMBRE. — Première représentation d'*Une journée parlementaire* [1], comédie de mœurs, en trois actes, en prose, de M. Maurice Barrès [2]. Le héros de M. Barrès, est un ancien universitaire que l'ambition a poussé jusqu'au Palais-Bourbon. Intelligent, éloquent faible sous de brillants dehors, Thuringe a touché, comme tout le monde, son petit chèque, cent mille francs, rien de plus. Etant donné qu'il ne tient pas à l'argent, nous nous demandons pourquoi il s'est laissé tenter. M. Barrès ne nous l'explique pas, c'est un tort; mais il fallait, pour que la pièce existât, que le chèque eut été touché, voilà sans doute pourquoi il l'a

1. DISTRIBUTION. — Mme Thuringe, Mlle *Marguerite Caron*. — Thuringe, député, M. *Antoine*. — Forestier, M. *Gémier*. — Legros, député, M. *Arquillière*. — Le Barbier, député, M. *Tinbot*. — Isidor, député, M. *Léon Christian* — Un agent, M. *Dujeu*. — Jacques, M. *Paul Edmond*. — Un domestique, M. *Verse*. — Charles, *La petite Parfait*.

2. La répétition générale de cette pièce, qui avait beaucoup fait parler d'elle, fut offerte aux abonnés du Théâtre Libre, en même temps qu'aux invités du journal *Le Figaro*.

été. Avant tout, notre député est un passionné. S'il aime l'exercice du pouvoir, il aime bien davantage sa femme qu'il adorait déjà lorsqu'elle s'appelait Mme Gaudechart, épouse d'un politicien malhonnête. Le dégoût d'avoir un tel mari, a jeté la bonne Hélène dans les bras de Thuringe, et un divorce leur a permis d'unir leurs destinées. Or, depuis ce temps, l'infernal Gaudechart, que nous ne verrons pas, mais dont nous entendrons beaucoup parler, n'a cessé de tramer des complots vengeurs contre celui qui lui a ravi sa femme. Le pauvre Thuringe lui attribue la soustraction d'une lettre importante, ayant trait au fameux chèque. Précisément, le *Contrat social* en annonce la publication pour le lendemain. En proie à une anxiété très compréhensible, Thuringe se fait amener par un collègue le directeur du journal ennemi, le grave Forestier en personne. C'est une vieille barbe, au ton dogmatique, énigmatique et sentencieux. Charmant compagnon, au demeurant, il propose à notre député un armistice : sa lettre ne sera pas publiée, mais à la condition que d'autres victimes seront offertes aux lecteurs, victimes choisies parmi les meilleurs amis et partisans de Thuringe. C'est dur, à accepter. Et cependant Thuringe accepte. Ce soir, à la Chambre, s'il n'a pas changé d'avis, il fera remettre à un rédacteur du *Contrat social* les papiers compromettants pour ses collègues Isidor et Le Barbier. Hélas ! ces arrangements seront déjoués par Gaudechart. C'est lui qui possède l'original de la lettre, dont le journal de Forestier ne détient qu'une photographie. La lettre sera donc publiée et Thuringe sera immédiatement arrêté, à moins qu'il ne consente à disparaître. En ce cas, le scandale sera étouffé par les soins du Président de la République, dont Gaudechart est l'intime ami, et les papiers Isidor Le Barbier seront déclarés faux ce qui sera aisé puisque les originaux se trouven dans les bureaux de Thuringe et doivent être détruits après sa mort par les intéressés Ah ! ils se remuent, les intéressés, pour pousser leur collègue au suicide. La scène, tragique et douloureuse en soi, a, par moments, touché au grotesque et au répugnant, ce qui est regrettable, et l'on a compris excusé même le profond ahurissement du malheureux Thuringe, qu'une sollicitude vraiment confraternelle invite et décide à se faire sauter une douteuse cervelle.

Ce qu'il y a de vraiment humain, et par conséquent d'émouvant dans cette péripétie, c'est la peinture morale du misérable Thuringe, abandonné et ruiné, et qui est puni de sa faute par la constante admiration et l'amour même que sa femme a pour lui. Mme Thuringe, à qui son époux propose la fuite, avec des supplications désespérées, refuse énergiquement, prenant même l'abattement moral du malheureux pour une faiblesse physique due au surmenage de la journée. Et c'est dans sa passion que Thuringe trouve la force d'accomplir l'acte fatal, bien plus que dans les raisonnements de ses amis. S'il meurt, sa femme ne saura rien, ce qui nous semble au moins problématique. Et tandis que Thuringe s'est traîné dans le cabinet voisin pour y mourir, le trio des bons collègues se livre à de hâtives investigations dans les armoires à dossiers. Et le mot de « canailles ! » que leur crache à la figure la pauvre femme me semble être la morale de l'histoire. Mais à la condition toutefois qu'on l'applique bien moins à Thuringe qu'à son entourage politique. Lui n'est pas, en réalité, un politicien : c'est un niais, cet ancien professeur de philosophie qui, sans doute, n'aura pas assez étudié Herbert Spencer, Hœckel ou Darwin, il se sera laissé bêtement corrompre sans avoir la malhonnêteté où l'habileté nécessaire. L'amertume d'une non-réélection a-t-elle un peu poussé au noir la psychologie de M. Barrès ? Nous serions tentés de le croire, en constatant l'absence complète du moindre indice de sens moral, chez les représentants du peuple qu'il a mis en scène. Nous avons pu ne pas parler, au point de vue de l'action, du deuxième acte, qui pourrait être supprimé sans qu'elle y perdît rien. Mais nous y aurions perdu, nous un tableau extrêmement pittoresque. Le décor représente les abords de la salle des séances à la Chambre des députés, le salon de la Paix. Le grouillement de la foule, l'entrée du président au milieu de l'appareil militaire accoutumé, les conversations des journalistes et des membres de l'assemblée : tout cela est traité avec une vie et un mouvement intenses et tout à fait réussi par M. Antoine, qui excelle dans ces sortes de spectacles. Et, puisque nous le tenons, il nous appartient de dire qu'il a joué Thuringe avec une sincérité et un talent remarquables, rendant admirablement les incertitudes et les

angoisses du personnage. Mlle Marguerite Caron, la jolie transfuge du Vaudeville, a déployé dans le rôle d'Hélène la tendresse et la sensibilité nécessaires. MM. Arquillière, Tinbot et Gémier, se sont tirés avec succès de rôles secondaires. En résumé, pièce parfois curieuse par la vérité de certains détails, et aussi par la facilité d'allusions nombreuses, la situation d'un ancien ministre qui expie sa peine, et le suicide d'un financier célèbre ; style parfois un peu compliqué, mais plus souvent net et sobre, action théâtrale très inégale et fréquemment inexpérimentée d'un auteur dramatique à ses débuts : tel est le bilan d'une représentation qui, sans être absolument banale, n'a pas tenu toutes les promesses d'une trop grosse réclame.

26 AVRIL. — Première représentation : le *Missionnaire* [1], roman théâtral en cinq tableaux, de M. Marcel Luguet. Le rideau se lève, la scène représente un salon; à droite, dans une loggia, assis dans un fauteuil, un livre à la main, M. Antoine. A tous les actes, même aux changements de décor, nous retrouverons la même loggia et le même Antoine. Il fait fonction de lecteur, expliquant les intentions des personnages, mais non pas à la façon du chœur antique, poursuivant l'action qui se passe en scène, rattachant par la lecture les tableaux entre eux. Car ce n'est pas une pièce à proprement parler que nous a donné M. Antoine, c'est un roman dont on a à la fois joué ou vécu certaines parties et récité d'autres. M. Barthélemy de Juigneux a une fille, Raoule, une très moderne, nerveuse et curieuse, à la recherche des sensations rares, qui hait les vulgarités de la vie et qui fuit la banalité d'un amour ordinaire. Raoule est aimée de Jacques Rehan, un vrai jeune homme qui l'adore pour sa beauté et sa jeunesse. Il n'est pas payé de retour et la jeune fille lui fait comprendre qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre et qu'elle ne sera jamais sa femme. M. de Juigneux a un frère aîné, un viveur,

1. DISTRIBUTION. — Bernard de Juigneux, M. *Gémier*. — Barthélemy de Juigneux, M. *Laudner*. — Henri de Juigneux. M. *Arquillière*. — Jacques Rebon, M. *Etiévant*. — Le vicomte, M. *Paul Edmond*. — Un domestique, M. *Verse*. — Raoule de Juigneux, Mme *Marguerite Rolland*. — Mme de Marcenay, Mme *Belly*.
La partie de lecture par M. Antoine.

élégant, spirituel, Bernard de Juigneux, qui a pour maîtresse une certaine Mme de Marcenay; c'est cet homme, ce vieillard, son oncle, qui est aimé de Raoule. Par une perversion morale singulière la jeune fille s'est éprise de ce galantin à cheveux gris. Bernard de Juigneux s'aperçoit de cet amour, il en avertit son frère. Il faut parer à cette catastrophe car il n'est pas possible que lui, le vieillard, soit aimé, ni qu'il épouse cette jeune fille, sa nièce; ce serait de l'inceste. Jacques n'a pu se consoler de son amour déçu qu'il confie à Henri de Juigneux fils de Bernard, Henri pour le consoler lui conte sa propre histoire, ce qui est bien long et bien ennuyeux à un quatrième acte. Henri de Juigneux était marié à une femme qu'il adorait, elle meurt et je vous passe toutes les affres de la souffrance de cet époux, les veillées, la mise en bière, le cimetière. Il a trouvé la consolation en Dieu et n'ayant plus rien à faire en France il est allé prêcher le christianisme en Afrique. Sa douleur a été plus grande que celle de Jacques et il l'a dominée, domptée. Dans le dévouement, dans le sacrifice de sa vie aux humbles il a trouvé, sinon le bonheur, du moins l'apaisement. L'idée est belle si elle amenait à quelque chose, mais ce n'est qu'un épisode inutile à ce qui précède, qui ne sert pas à grand chose à ce qui suit. Le prêtre et l'amoureux devinent que Raoule aime Bernard de Juigneux, son oncle. Il y a quelque chose à faire, dit le missionnaire, je ramènerai Raoule dans le vrai chemin de la nature. Il arrive trop tard. La jeune fille, outrée que son frère et son oncle ne sachent ou ne veulent prendre une résolution, après une scène incompréhensible avec Mme de Marcenay, se tue. Henri, réconcilié avec son père, l'emmènera avec lui en Afrique. Par moment les personnages s'arrêtaient livrés à leurs pensées et Antoine, dans sa loggia nous lisait quelques pages du livre. Je ne connais rien de plus anti-théâtral que ce procédé, rien qui rompe plus l'action et pour nous dire des choses inutiles, qui nous replonge plus dans la réalité. Ce n'est ni du roman, ni du théâtre. C'est un monstre, un être hybride, ni mulet, ni cheval, ni âne. Le procédé finit par devenir insupportable, vous éloignant de la scène où est tout l'intérêt. Les personnages finissent par perdre leur réalité, par n'être plus qu'une évocation.

Au moins, le chœur antique paraphrasant les sentiments des personnages avait sa raison d'être, il prenait part à l'action, il implorait les dieux, conseillait les rois. Là le lecteur nous débite des pages du livre. Autant les lire nous-mêmes, il n'ajoute rien à la psychologie des personnages, à leur intérêt, bien au contraire. Les abonnés de M. Antoine loin d'admettre ce nouveau procédé se sont fâchés d'abord, ont sifflé à outrance et ont fini par rire de bon cœur chaque fois que ce pauvre M. Antoine ouvrait la bouche. Quant à la fable, c'est un cas de perversion morale qui en fait le fond. Il n'est pas expliqué et par conséquent peu curieux. Une seule chose était intéressante, l'apostolat d'Henri de Juigneux cherchant un dérivatif à la douleur dans la charité chrétienne, c'est un hors-d'œuvre.

La mise en scène est, comme toujours au Théâtre Libre, fort bien soignée. Bernard de Juigneux est représenté par M. Gémier, qui compose adroitement son personnage, mais à qui manque la distinction et l'élégance. La nouvelle incarnation de M. Arquillière s'appelle Henri de Juigueux. L'aspect est bon sous la soutane du missionnaire, le jeu est sobre, mais la diction toujours un peu commune et lourde. Le rôle de Mlle Marguerite Roland est trop imprécis dans ses lignes pour qu'elle ait pu en tirer quelque chose. Elle s'est montrée adroite, on ne peut lui demander plus. M. Paul Edmond a fait une caricature amusante d'un habitué de cercle. Les autres rôles sont quelconque et Mme Belly, MM. Landner et Stiévant ne pouvaient leur donner ce qui leur manque : la vie.

C'en était fait cette année du Théâtre Libre. M. Antoine, qui depuis plusieurs années luttait courageusement pour soutenir l'institution qu'il avait fondée, abandonnait momentanément la partie, sans y renoncer. Il annonçait quelques jours après, qu'il remettait à plus tard, les représentations qui lui restaient à donner et il partait, avec sa troupe, allant porter, à l'étranger, à Berlin notamment, les spectacles du Théâtre Libre.

THÉATRE DE L'ŒUVRE [1]

13 février. — Premières représentations : *Au-dessus des forces humaines* [2], pièce en deux actes de M. Bjoernson, traduction de M. le comte Prozor · l'*Araignée de Cristal* [3], pièce en un acte de Mme Rauhild. — Le quatrième spectacle de l'Œuvre était précédé d'une conférence, *Le mysticisme au théâtre* de M. Vigué d'Ooton qui, après son interpellation à la Chambre au sujet de l'interdiction d'*Ames solitaires*, paraissait tout désigné pour officier devant les abonnés de M. Lugné-Poé. Mais le Député de l'Hérault ne semble pas s'être bien rendu compte de l'acoustique de la vaste salle des Bouffes-du-Nord, et s'il est, ou à peu près, du pays du Pégomas de M. Pailleron, il n'en a ni la verve ni le brio. Le peu que nous avons entendu de sa conférence, nous a paru plutôt monotone. Il a tenté d'expliquer le mysticisme des gens de l extrême Nord par les nuits d'hiver, les tempêtes de neige, le vent hurlant, etc. : c'est la théorie des milieux de Taine.

L'*Araignée de Cristal* de Mme Rachilde est une scène fantastique pathologique dans le genre Edgard Poé. Dans une salle mal éclairée — naturellement ! — un fils explique à sa mère qu'il a l'horreur des glaces. Une glace brisée devant lui, dans son enfance, l'a impressionné à un point qu'il n'en peut plus supporter la vue. Il a encore devant les yeux les pattes d'araignée de la brisure. Il se lève pour aller chercher une lampe. La lune donne sur un meuble ou sur une glace,

1. Cette institution théâtrale fondée et dirigée par M. Lugné-Poë, donne ses représentations, d'abord aux Bouffes du Nord, puis à la Comédie-Parisienne, au Nouveau Théâtre.

2 Distribution. — Bratt, M. *Rameau.* — Sang, M. *Lugné-Poë.* — Krœyer, M. *Danvillier.* — Kalh, M. *Depas.* — L'évêque, M. *Ravet.* — Elie M. *A. Grange.* — Blank, M. *Yablin.* — Jensen, M. *Froment.* — Brey, M. *Chevalier.* — Clara, Mme *Bailly.* — Rachel, Mme *Bady.* — Hanna, Mme *Yellow.* — La veuve du prêtre, Mme *Ganiery.*

3. Joué par Mme Bady et M. Lugné-Poë.

son reflet brillant attire les yeux de l'épouvanté qui, après avoir essayé en vain de s'arracher à la fascination, donne de la tête dans l'objet. Et ce cerveau fêlé se brise en fêlant la glace. Et c'est tout.

M. Lugné-Poé et Mlle Bady ont bien voulu se charger de nous présenter ce morceau de littérature hoffmanesque.

Avec *Au-dessus des forces humaines* de M. Bjoernson nous entrons dans un domaine plus accessible à l'entendement. Au moins nous trouverons une idée. Le pasteur Iang est un saint. Sa foi naïve, proche parente de celle de François d'Assise, accomplit des miracles. Il guérit des paralytiques, ressuscite des morts... en léthargie. De partout on accourt se soumettre à ses impositions de mains, à ses attouchements saints. Il va, le jour, la nuit, par n'importe quel temps, porter le secours de sa foi et de sa parole à tous les malades. Sur sa femme seule, qu'il adore, et qui est couchée sur un lit de douleur, ses prières ardentes au Seigneur sont restées inefficaces. C'est qu'elle n'a pas la foi. Tout en aimant profondément son mari, elle a vu que ses pratiques pieuses ont amené la ruine dans sa maison. Elle a voulu le retenir dans sa mission sacrée, et elle s'est usée dans cette lutte incessante. Pour que ses enfants échappent à l'influence paternelle, elle les a fait élever en Angleterre. Ils reviennent en partie incrédules. « Hélas, disent-ils au père, nous n'avons trouvé nulle part votre foi. » Loin de se montrer sévère, le père, tout désolé qu'il est, leur défend de juger aussi durement le prochain. Essayer de croire en Dieu, n'est-ce pas déjà être appelé par Dieu ? Pour guérir sa femme, pour ramener ses enfants dans le droit chemin, il compte sur un miracle. N'est-ce pas une admirable âme d'apôtre que cette âme pitoyable et tolérante ! Il se rend à l'église pour prier. Pendant qu'il est à genoux devant la croix, une masse de rochers se détache de la montagne ; on croit l'église et le pasteur ensevelis sous les décombres ; mais on entend les cloches : c'est le pasteur qui sonne. Il n'est pas mort, il continue à prier. L'éboulement s'est détourné, l'église est sauvée ! N'est-ce pas un miracle ! Pendant que Iang, tout à son appel à Dieu, est encore à l'église, les pasteurs ses collègues se réunissent chez lui. Y a-t-il miracle? Les sceptiques n'y

croient guère, les âmes souffrantes voudraient croire, car, sans miracle, il n'y a plus de christianisme. Et le pasteur Bratt jette un cri d'affolement. Il demande un miracle qu'il a vainement demandé à tous les lieux saints d'Europe... Mais voici lang, suivi de toute une foule ; il sort de l'église, annonçant la guérison de sa chère Clara. Et comme il entre dans la pièce, sa femme paraît, va à lui, le prend par la main et tombe morte... « Hélas! murmure le pasteur, ce n'est pas ce que j'attendais » et se jetant au cou de la morte, « à moins que... » Ces derniers mots veulent probablement signifier, dans sa pensée, qu'en la rappelant à lui, Dieu l'a ainsi guérie de tous ses maux et lui a donné la plus grande somme de bonheur. Et cette mort est le miracle demandé.

Ainsi le paganisme et le christianisme aboutiraient donc à la même conclusion. Ce n'est certainement pas ce que Jésus avait prévu. Nous ne pouvons décidément nous habituer à la d'ction saccadée de M. Lugné-Poé, qui paraît pourtant si convaincu. Les désespérances du pasteur Bratt ont été rendues par M. Rameau, de l'Odéon, avec une chaleur et une vérité qui l'ont fait justement acclamer. Louons pour leur zèles, Mlle Marcelle Bailly, Mlle Bady, MM. Grange, Depas, Duvillier, qui, tous, ont fort bien rempli leur tâche.

27 FÉVRIER. — Première représentation : *L'Image* [1], pièce en trois actes, de M. Maurice Beaubourg ; *Nuit d'avril à Céos* [2], comédie en un acte, de M. Gabriel Trarieux. — Nous nageons, en plein symbole, pas clair non plus, témoin la *Nuit d'avril à Céos*, de M. Gabriel Trarieux. Mais les initiés n'ayant pas compris, nous ne sommes pas forcés d'être plus perspicaces. Je crois

1. DISTRIBUTION. — Jeanne Deménières, Mme *Bady*. — Antonine Driette, Mme *Dangeville*. — Mme de Saint-Gelin, Mme *Alice Verneau*. — Marcel Deménières, M. *Lugné-Poé*. — Claudius Rougier, M. *Ravet*. — Georges Driette, M. *Prevet*. — Jacques Bergeret, M. *Grange*. — Tabarion, M. *Bullier*. — Piloseau, M. *Dauvillier*. — Gignoux-Morel, M. *Jean Kemn*. — Liriel, M. *Jablin*. — Midel, M. *de Bern*. — Vrille, M. *André*. — Espérandieu, M. *Zanetto*.

2. DISTRIBUTION. — Timandra, Mme *Bady*. — Alcée, M. *Dauvillier*. — Democlès, M. *Jean Kemn*. — Eucrate, M. *Prevet*. — Diogène, M. *Jablin*. — Phaon, M. *Grange*. — Agis, M. *Lugné-Poé*.

bien que l'auteur a voulu nous dire que pour les races vieillies, il ne reste qu'un refuge, la mort, et que le sacrifice de la vie à une cause noble et grande est la suprême jouissance. Est-ce bien cela ? Je ne l'affirmerai pas. Toujours est-il qu'Alcée, citoyen de Céos, après trois quarts d'heure de discours obscurs, boit la coupe empoisonnée.

L'*Image,* de M. Maurice Beaubourg est au moins compréhensible. Un jeune poète, Marcel Deménières, idéaliste et symboliste, adore sa petite femme, Jeanne, et en est adoré. Mais ce n'est pas précisément la Jeanne en chair et en os, qu'il a devant les yeux, qu'il adore, mais la Jeanne de la première entrevue, la Jeanne de son rêve, de son imagination, de son amour. Il l'aime plus avec sa tête qu'avec ses sens. Et Jeanne est jalouse de cette Jeanne si peu semblable à elle-même. Elle craint, lorsque le poète redescendra sur la terre, qu'il ne reconnaisse plus en sa femme l'être incorporel de son imagination. Elle craint qu'il aille trop loin dans son rêve, elle craint le réveil. Elle voudrait le ramener à la nature, à la réalité. Elle désirerait le voir tenir un peu plus compte des besoins du public. Elle fait appel au grand pontife du naturalisme, Claudius Rougier, pour convertir Marcel à des idées plus saines. Rougier montre à son jeune ami l'inanité du rêve ; comme la nature est vaste, belle, intéressante, quelles belles œuvres peuvent sortir de sa contemplation. Mais Marcel méprise un art fait de menus faits et de petites observations, où l'idée est absente. Le rêve seul est grand, ce n'est pas la nature, ce ne sont pas les humains qui doivent l'impressionner, c'est lui le penseur qui doit diriger, dompter la foule ignorante et grossière. Claudius se fâche et rompt une amitié aussi dédaigneuse. Jeanne devine qu'elle aussi sera sacrifiée, elle demande à son mari de choisir entre elle et son art, et comme ce dernier préfère son rêve, elle part. Mais elle tient à l'âme et à la chair de cet homme qui ne pouvant s'en séparer finit par la tuer.

Tous, nous avons connu cette désillusion, ce désenchantement qui suit un grand amour, à la reprise de soi-même On pare la femme que l'on adore de tout l'esprit, du charme, du cœur que l'on a. Lorsque le sang-froid revient on ne trouve plus devant soi qu'un petit être égoïste et sec, qui veut être aimé pour lui-

même et vous met dans la cruelle situation de l'abandonner, ou de renoncer au noble but artistique que vous voulez atteindre. La nature a fait les femmes pour l'amour, l'homme quelquefois pour un beau rêve d'art ou de science. C'est là la méprise, cause d'une véritable tragédie. M. Beaubourg l'a senti, mais ne l'a pas suffisamment rendu. Mentionnons le zèle des interprêtes ; Mlle Bady dont la voix est fort agréable et qui a rendu très énergiquement les douleurs et les souffrances de Jeanne Deménières ; MM. Ravel, Prévet Danvilliers, Mme Dangerville qui dit spirituellement et enfin M. Lugné Poë dont le jeu ne nous satisfait pas toujours, mais qu'il faut louer sans restriction, pour l'activité qu'il déploie comme directeur.

3 AVRIL. — Première représentation de *Solness de constructeur* [1], drame en trois actes, d'Henri Ibsen, traduction française de M. le comte Prozor. Toute œuvre d'Ibsen est symbolique. *Solnees constructeur*, porte cette marque particulière plus que tout autre drame du maître norwégien. Sans ce dessous, *Solness* serait une pièce banale et grossières dans son affabulation. Solness d'abord consructeur, puis architecte, s'est fait lui-même. Il est parti de rien ; mais, par sa hardiesse, son activité son génie, il est arrivé à tenir dans son métier, la première place, ruinant ses concurrents. Sa fortune, il l'a payée de son propre bonheur La maison de ses beaux-parents ayant été brûlée, il l'a rebâtie selon les principes nouveaux. On a pu admirer son talent, il était lancé. Mais ses petits enfants, deux jumeaux, ont été les victimes de l'incendie, et jamais, depuis lors, il ne lui a été donné d'entendre à son foyer le babil d'un enfant. Solness a d'abord construit des églises et des tours d'église ; puis, revenant à des choses pratiques et d'un rapport plus évident, il a bâti des maisons ; enfin, pour son chef-d'œuvre, il s'est fait pour lui-même une maison flanquée d'une tour, une haute tour, car il a la passion des choses élevées. Solness est triste au milieu de son triomphe ; il sent le besoin d'une expiation,

1. DISTRIBUTION. — Hilde Wangel, Mme *Wissocq*. — Mme Solness, Mme *Marguerite Carlix* — Kaia Fosli, Mme *Berthe Bady*. — Halvard Solness, M. *Lugné-Poë*. — Le docteur Herdal, M. *Bullier*. — Ragnard Brovik, M. *Jean Kemm*. — Knut Brovik, M. *Jablin*.



car il a désiré l'incendie qui a fait sa fortune. Il est bizarre, craintif, redoutant ses jeunes concurrents qu'il croit prêt à le démolir. Il est dur, injuste envers sa femme, envers ses dessinateurs, le père Brovick et son fils Ragnar, envers cette douce Kaia, sa teneuse de livres qui l'aime Solness, qui voit l'âge arriver, a peur de la jeunesse. Elle vient frapper à sa porte sous les traits de Hilde Wangel. La jeune fille lui débite un vrai roman. Fillette, elle a vu Solness construire la tour de son village, et quand elle fut terminée, monter au sommet et y porter la couronne de lauriers. Tel elle l'a vu dans cette attitude héroïne ; tel il est resté dans son imagination. Voilà bien la femme que Solness devait aimer, âme toute empreinte d'idéal. Avec elle, il atteindra encore les hauts sommets. Il ira décorer sa propre tour de la couronne de lauriers. Et alors, devant tout le pays assemblé, et qui est venu, curieux sachant le maître en proie au vertige, Solness monte, il atteint le sommet, pose la couronne et tombe. « Il a atteint le sommet », murmure Hilde.

Au fond, il n'y a rien de plus vulgaire, de plus banal... Qu'est-ce qu'Ibsen a bien voulu entendre par cette histoire ?... Les initiés prétendent que c'est sa propre vie qu'il a voulu conter. Bâtissant d'abord de pures œuvres idéalistes, puis s'adonnant aux œuvres réalistes, enfin revenant, en partie, à ses premières amours et se brisant à cette recherche de l'infini. Hilde serait sa conscience. Ne serait-elle pas l'éternel féminin, pour la possession duquel nous cherchons la gloire ? Ce qu'il y a de commode, dans les symboles, c'est qu'on peut tout supposer, tout imaginer, tout adopter, et qu'on a toujours raison. Ah ! les commantateurs ont beau jeu avec les symbolistes ! Cette littérature norvégienne nous fait l'effet d'une nuit polaire avec, de temps à autre, de superbes aurores boréales. Ce qu'il y a de mieux dans l'ouvrage, c'est l'explication que donne Solness de son égoïsme et de sa dureté vis à vis des autres. Le génie a comme un besoin de tout ramener à lui-même, c'est la raison d'être de sa force. Il dessèche tout autour de lui. Comme il est dur pour cette pauvre Kaia qui l'adore ! On se montre toujours injuste envers ceux qui se donnent tout entier. Ce n'est pas du symbole, cela, et c'est peut-être ce qu'il y a de plus intéressant dans la pièce.

Hilde a trouvé en Mlle Wissocq une charmante interprète, manquant peut-être un peu d'énergie et d'envolée dans certains passages. Mme Bady a bien rendu l'angélique douceur de Kaia, et Mlle Marguerite Carlix a montré avec tact la résignation de Mme Solness. Nous avons souvent dit les défauts, et aussi les qualités de M. Lugné-Poé, le directeur-auteur qui s'était réservé le principal rôle. Une élégante et un peu précieuse conférence de M. Camille Mauclair précédait la pièce. M. Mauclair a une fois de plus célèbré le génie d'Ibsen, de Villiers de l'Isle-Adam, de Beaudelaire, de..., etc. Il a parlé des deux clartés : celle des commerçants, des Philistins, disait-on autrefois, et celle desartistes. Un peu de plus, il eût embrouillé le drame au lieu de l'expliquer...

24 MAI. — *La Belle au Bois dormant* [1], féerie dramatique en trois actes, de MM. Henri Bataille et Robert d'Humières, musique de M. Georges Hue. L'ordinaire défaut de la « musique de scène » est d'empêcher d'entendre ce que disent les acteurs, à moins que ce ne soit parfois le poème qui empêche d'écouter la musique. Ce défaut est devenu, dans la pénible et mystifiante aventure de la *Belle au Bois dormant*, un immense avantage. Les poétiques et élégiaques accompagnements, les frais et mélancoliques fragments d'ingénieuses ou d'amoureuses symphonies émanant de la coulisse, et composés avec un rare talent par M. Georges Hue, nous ont toujours sauvés des discours incohérents et copieux et des tirades solennelles et prétentieuses de MM. Henry Bataille et Robert d'Humières. Deux grands coupables assurément, qui n'ont pas craint de transformer le vieux conte du bon Perrault, si gracieux en sa naïve simplicité, en un poème mi-prose, mi-vers, redondant et assommant, littéralement incompréhensible et certainement plus soporifique que symbolique ; deux grands innocents, aussi, qui ont cru qu'il suffisait d'installer magnifiquement le directeur de l'Œuvre au Nouveau-Théâtre, en plein Paris, et même en plein Casino de Paris, et

1. DISTRIBUTION. — Le prince, M. *Krauss*. — L'apparition, M. *Lugné-Poë*. — La princesse, Mlle *Bady*. — La fée du mal, Mlle *Marcelle Bailly*. — La fée, Mlle *Marcya*. — La vieille, Mlle *Marguerite Carlix*.



de lui payer, en même temps que de gigantesques réclames, de beaux décors et d'opulents costumes, pour arriver du coup à la célébrité... Les coûteuses réclames ont fait long feu et la richesse du cadre n'a servi qu'à mieux faire ressortir la pauvreté de l'ouvrage : la *Belle au Bois dormant* restera à titre de document comme spécimen d'ennui monumental. « Mourir... dormir... rêver peut-être » : telle était la célèbre phrase shakespearienne, inscrite, en forme de devise, au programme de ces messieurs. Le public a suivi comme un seul homme : il a rêvé, devant les pittoresques décors de M. Rochegrosse et à la vue des éblouissants costumes à la Loïe Fuller, dessinés par M. Burne Jones, il a rêvé, d'une charmante féerie... que n'ont pas écrite MM. Bataille et d'Humières ; il a dormi sans essayer de déchiffrer cet absurde galimatias, et si l'on pouvait mourir d'ennui, il serait mort sur la place...

21 JUIN. — Première représentation : *Frères* [1], pièce en un acte, de M. Hermann Bang, traduction française de MM. Colleville et Zéphelin ; *La Gardienne* [2], poëme de M. Henri de Reguier ; *Les créanciers* [3], tragédie comédie, en prose, de M. Auguste Strindberg, traduction française, de M. Georges Loiseau. Soirée très mouvementée. M. Lucien Mühlfeld, qui s'était chargé de la conférence, avait trouvé le moyen de se faire applaudir en se moquant des conférenciers, des conférences et... du public. Vint ensuite une pièce de M. Hermann Bang. Elle est la femme perverse, scandinave ou autre, qui trouve moyen de se faire aimer des deux frères : de l'aîné, Emile, dont elle a perdu la vie, et sept ans après, du plus jeune, Eric, qui adorait son frère et qui va le haïr... Cet acte nous a reportés aux plus mauvais temps de l'ancien Gymnase, qui donnait autrefois des levers de rideau de cet acabit. Son seul avantage est de nous avoir montré la belle Mlle Montcharmont,

1. DISRTIBUTION. — Eric M. *Henri Monteux*. — Emile, M. *Jean Henin*. — Ella, Mme *Montcharmont*.
2. DISTRIBUTION. — La gardienne, Mme *Lara*. — Le maître, M. *Lugné-Poë*. — 1er frère d'armes, M. *Prevet*. — 2e frère d'armes, M. *Henri Monteux*.
3. DISTRIBUTION. — Gustave, M. *Rameau*. — Adolphe, M. *Lugné Poë*. — Tekla, Mme *Lucienne Dorcy*.

se tirant avec infiniment d'adresse d'un rôle très dur et très difficile à faire accepter du public.

Passons sur *la Gardienne* un très beau poëme de M. Henri de Reguier, perdu en ce milieu.

Les *Créanciers*, de Strindberg, traduits d'élégante et vivante façon par M. Georges Loiseau, nous ont donné la meilleure opinion du talent du maître norwégien, fort mal connu jusqu'à présent par *Mademoiselle Julie*, que nous avait représentée le Théâtre-Libre. La pièce tient en cette ligne : Un mari divorcé a rencontré le second mari de sa femme, dont il n'est pas connu ; il lui démontre si péremptoirement qu'il n'est pas aimé de la coquette, que le malheureux, être faible et sans défense, meurt de désespoir... Gustave, le créancier serait un homme essentiellement odieux, si Tékla n'était pas la plus perverse des créatures ; elle se montre bien, en effet, telle qu'elle est, quand, prise au piège, elle accepte le rendez-vous que lui donne le tentateur. Adolphe, l'infortuné Adolphe, a tout entendu, et il en meurt, l'être faible par excellence, comme meurt la Rosette de Musset dans *On ne badine pas avec l'amour*. La pièce, toute de caractères, est déjà empoignante à la lecture ; elle est, à la scène, d'une merveilleuse puissance dramatique. Elle a été jouée à ravir par Mlle Lucienne Dorsy, que la création de Tékla, après l'exquise Yanthis de Jean Lorrain, met au tout premier rang de nos actuelles comédiennes, par M. Lugné-Poé qui a, cette fois, trouvé dans le faible et malheureux Adolphe un rôle à sa convenance, et par M. Paul Rameau, l'intelligent artiste de l'Odéon, qui a nuancé avec un art incomparable le rôle de Gustave, le mari vengeur.

6 NOVEMBRE. — Première représentation d'*Annabella*, drame en cinq actes de John de Ford, traduction de M. Maurice Mæterlinck. Nous savons peu de choses de Ford, sinon qu'il vivait du temps de Marlow, de Shakespeare, de Ben Johnson. Combien riche en génies dramatiques fut cette Renaissance anglaise ! Taine, qui

1. DISTRIBUTION. — Soranzo M. *Damoye*. — Giovanni, M. *Lugné Poé*. — Vasquez, M. *Dupont*. — Frère Bonaventure, M. *Herouin*. — Grimaldi, M. *Buzard*. — Donado, M. *Chevillot*. — Florio, M. *Villedo*. — Annabella, Mlle *Bady*. — La nourrice, Mme *France*. — Le cardinal, M. *A. Jablin*.

exploita avec amour ce siècle littéraire, le résume ainsi : « Quarante poètes, parmi eux des hommes supérieurs, et le plus grand de tous les artistes, qui avec des mots ont représenté des âmes ; plusieurs centaines de pièces et près de cinquante chefs-d'œuvre... » Faisons la part de l'exagération d'un explorateur : il n'en reste pas moins avéré que la fin du XVIe siècle et le commencement du XVIIe, en Angleterre, est une des époques les plus riches de la littérature dramatique. Ce qui caractérise cette période, c'est l'emportement et la fougue des passions, aussi bien, du reste, en Italie et en France qu'en Angleterre ; le théâtre devait en naître ; mais nulle part la moisson ne fut si abondante qu'en ce dernier pays. Ford a laissé une dizaine de pièces tout au plus, entr'autres *Annabella*, dont le vrai titre (*'tis pity she, s a whore*) brave l'honnêteté. En voici l'affabulation. Giovanni, fils d'un riche habitant de Parme, est mélancolique, comme Roméo, son prototype, il renonce à l'étude, une femme s'est emparée de son âme et il l'aime furieusement. Cette femme n'est autre que sa sœur, la jolie Annabella. Il ne peut dompter son amour, qu'il vient d'avouer à son précepteur, à son ami, le frère Bonaventure, autre variété de frère Laurence. Le moine lui conseille la lutte, la prière, le jeûne, tout plutôt que l'épouvantable péché de l'inceste. Mais Giovanni n'est plus maître de sa passion qu'il avoue à Annabella. L'amour est partagé, la sœur aime le frère, ils se donnent l'un à l'autre. Les conséquences en arrivent, bientôt visibles, Annabella est enceinte. Ah ! ces vieux auteurs ils ne reculaient devant aucune vérité. Dans son angoisse la malheureuse fille se confesse au frère Bonaventure qui lui peint l'enfer, le châtiment céleste. Epouvantée, repentante, elle promet de renoncer à l'amour de son frère et d'accepter de devenir l'épouse d'un riche seigneur de Parme, le jeune et beau Soranzo. Le mariage a lieu, bientôt l'époux outragé, s'aperçoit de la position de sa femme. Il veut la tuer, mais après qu'elle aura dit le nom de son séducteur. Annabella, toujours amoureuse, résiste, refuse de dire le nom du bien-aimé. Elle brave son époux. Sur le conseil de son valet, Vasquez Soranzo diffère sa vengeance ; ne pouvant rien obtenir par la force, il dissimulera. Il murmure un mensonger par-

don. Vasquez, adroitement, tire de la nourrice, le nom de l'amant, Giovanni !... A ce nom, Soranzo hurle de rage, c'est dans le sang qu'il noiera le crime abominable, c'est au milieu d'une fête qu'il fera massacrer par des estafiers son beau-frère et sa femme. Mais Giovanni a deviné son projet; toujours épris de sa sœur, il ne veut pas que sa beauté soit profanée par cet homme : il la tue. Puis il descend dans la salle du banquet, insulte Soranzo et lui avoue son crime. Les deux hommes mettent l'épée à la main et se battent. Soranzo est blessé mortellement; mais il est vengé par Vasquez et les estafiers qui tuent Giovanni. Le jeune homme meurt sans regrets, sans remords, refusant le pardon que lui offre le prêtre, le nom d'Annabella sur les lèvres.

On croirait lire quelque nouvelle de Bandello, ou quelque page des mémoires de Benvenuto Cellini; c'est anglais. Mais de l'Angleterre d'avant le puritanisme. Ce qui caractérise la Renaissance, c'est ce droit à la passion, à la vie, à la liberté. Après le mystique moyen âge, après son asservissement de l'âme, la chair avait besoin de revendiquer son indépendance. La traduction, l'adaptation que M. Maurice Maeterlinck nous a donnée d'*Anabella* est une traduction édulcorée, *ad usum temporis*. Il a supprimé bien des épisodes, assagi le style si plein d'images, si surchargé d'épithètes, de *concetti*. Ce qu'il en reste est encore intéressant dans sa sauvagerie. La passion est là tout entière, tragique, ne transigeant pas avec des nécessités de métier, ni des soi-disant délicatesses de goût. La maladresse de la facture est un charme de plus en présence des habiletés scéniques des auteurs contemporains qui sacrifient les caractères aux apparentes nécessités d'un métier, maladroits à force d'être habiles.

La pièce est jouée sauf par MM. Dupont et Damoye, à contre-sens. Pour représenter cette exubérance de passion, il faut un jeu exubérant. M. Lugné-Poé et Mlle Bady ont rendu leur rôle en préaraphaëlistes, simplifiant, momifiant, mystiques, et symbolistes, là où il faudrait se montrer plein de vie, de santé et de jeunesse. Ils ont gelé la pièce. M. Dupont a composé avec une vive intelligence le rôle de Vasquez, et M. Damoye a le physique, le jeu, la fougue d'un Italien de la Renaissance : Louons les décors et les cos-

tumes de M. Anquetin, et ajoutons, que, malgré nos réserves, nous sommes heureux de cette première soirée passée à l'Œuvre. Il faut souhaiter à M. Lugné-Poé de nous en donner souvent d'aussi intéressantes. Mais pour Dieu! qu'il joue comme c'est écrit!

27 NOVEMBRE. — Première représentation de *La vie muette* 1, drame en quatre actes, de M. Maurice Beaubourg. Le héros de la pièce de M. Maurice Beaubourg est un détraqué. Georges de Meyrueis soupçonne sa femme Marie, de l'avoir trompé, et craint que l'enfant qu'elle porte dans son sein ne soit point à lui. Il n'a, pour donner une base à sa jalousie, que le souvenir d'un baiser entendu et d'une forme entrevue... Depuis, il n'a point parlé à sa femme, ne lui a point adressé de reproches, s'est renfermé, concentré en lui-même, farouche, irritable, se rendant malheureux et faisant souffrir les siens qui ne comprennent rien à l'humeur de cet atrabilaire. La jeune femme l'interroge en vain; il reste muet à ses interrogations. Elle le prend par la douceur, la tendresse; rien n'amène cet homme à rompre cet inquiétant mutisme. De désespoir, elle se laisse tomber dans les fossés du château. Et c'est alors seulement que nous apprenons, dans un long monologue, la cause de la colère de ce mari qui avait jusque-là des allures d'épileptique. Ce coup de théâtre est même assez habile. Mais Marie n'est pas morte sur le coup. Son enfant est mort. Guérie, elle se retrouve en face de son mari, qu'elle continue à interroger et qui continue à garder le silence. Le doute grandit en lui, la jalousie fait son œuvre, il en arrive à croire que sa femme ne lui a jamais été fidèle: du moins, je le suppose, M. Beaubourg oubliant de l'expliquer. Si ses deux fils n'étaient pas de lui!... Nous le voyons tout à coup prendre par la main ses deux enfants effrayés, et vouloir les perdre dans le bois. Quelle bête féroce !... Mais la mère surgit. Enfin a lieu la scène d'explication, — « Tu me soupçonnes. de quoi? » s'écrie-t-elle. — Tu m'as trompé! » répondit-il. Voilà donc l'accusation précise. Elle

1. DISTRIBUTION. — Mme de Meyrueis, Mme *B. Bady*. — Line, Mme *Elyam*. — M. de Meyrueis, M. *Lugné-Poé*. — Tuingay, M. *Jalbin*. — Le petit Louis, Mlle *Georgette Loyer*. — Le petit Denis, *le petit Paul Nivard*.

se défend, dit son innocence et lui pardonne. Comprend-il, ou ne comprend-il pas son injustice et son erreur. Au dernier acte, en croyant défendre ses enfants Mme de Meyrueis tue son mari. Il faut bien finir. C'est du délayage de rien. Tout cela tiendrait en un acte, ou remplirait à peine les quelques pages d'une nouvelle à la Maupassant. Et ce n'est pas neuf, et c'est banal d'écriture. On voit l'influence de Mæterlinck, le soporifique, dans cette pièce en quatre doses d'opium ! Les héros de ces jeunes byzantins portent tous la marque de la décadence. Il sont irrésolus, lâches, égoïstes féroces... et ennuyeux. Voilà un homme qui a des soupçons, qui accable une femme sans chercher à acquérir une conviction. Il lui refuse toute explication il frappe, pour se venger des êtres innocents ses premiers enfants. Mais à quoi bon discuter des œuvres avortées ?... Disons que Mme Bady a montré de la chaleur, de la conviction, dans le rôle de Mme Meyrueis et que M. Lugné-Poë n'est pas meilleur qu'à l'habitude: mais son rôle est si mauvais ! Ajoutons que. dans une conférence préliminaire, notre distingué confrère, M. Léopold Lacour nous a fait l'éloge des jeunes décadents, de MM. Beaubourg et Mæterlinck en particulier, Tous grands hommes !

13 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Père* [1], tragédie en trois actes, d'Auguste Strindberg, traduction de M. Georges Loiseau, Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de *Père*, cette pièce étrange, son chef-d'œuvre assurément, dont fut si vif l'effet de terreur lorsqu'on la donna à Copenhague, que Bjornsol se leva en disant : « C'est un aliéné qui a écrit ce drame ! » On raconte en outre que, lors d'une tournée de *Père*, en Danemark, dans une des premières villes, une dame mourut au cours de la représentation; dans une autre une spectatrice accoucha... Si bien que la pièce dut être interdite comme fournissant matière à trop d'incidents tragiques... Il ne s'est heureusement rien produit de tel au Nouveau-Théâtre, où *Père* était offert aux invités de M. Lugné-Poé. Afin d'acquérir le pouvoir

1. DISTRIBUTION. — Le capitaine, M. *Philippe Garnier*. — Le médecin, M. *Reigers*. — Le pasteur. M. *Lugné-Poé*. — Pierre, M. *Laforest*. — L'ordonnance, M. *Jablin*. — Laure, Mme *Lucienne Dorsy*. — Marguerite, Mme *France*. — Berthe, *Georgette Loyer*.

comme elle dit, et pour avoir la liberté de faire élever sa fille à sa guise, et non suivant les idées paternelles, une femme terrible dans son orgueil et dans son inconscience, n'hésite pas à jeter son mari dans la plus cruelle incertitude : — « Si mon enfant n'était pas de toi ? » Le pauvre homme en devient fou à lier, et la scène où sa vieille nourrice lui met, en pleurant à chaudes lames, la lugubre camisole de force, est disons-le, profondément angoissante. Elle a d'ailleurs été merveilleusement jouée par la toujours excellente Mme France et par M. Philippe Garnier, à qui le rôle du fou a valu le plus incontesté succès. Laure a été créée avec une rare intelligence par Mlle Lucienne Dorsy. Enfin il n'est pas jusqu'aux rôles épisodiques qui n'aient été bien tenus par MM. Lugné-Poé, Reigers et Mlle Georgette Loyer. Cette œuvre était précédée d'une conférence de M. Georges Vanor, sur l'amour scandinave et les héroïnes des drames du nord. M. Lugné-Poé essaya de donner un spectacle régulier. *le Père*, de Stindberg. Mais le public ne goûta pas beaucoup cette tentative.

26 DÉCEMBRE. — *Un ennemi du peuple* [1], drame en quatre actes, de M. Henrik Ibsen, traduction française de M. le comte Prozor.

CERCLE FUNAMBULESQUE

2 FÉVRIER. — Premières représentations : de *La Momie* [2], pantomime en un acte, de Mme H. Lemorié, musique de M. L. Schlesinger ; *Instantanées* [3], panto-

1. DISTRIBUTION. — Docteur Stockmann, M. *Lugné-Poé*. — Peter Stockmann, M. *Louis Ravet*. — Morten Kill, M. *Jablin*. — Aflaksen, M. *Rippert*. — Hovstad, M. *Laforest*. — Billing, M. *Charlot*. — Horstell, M. *Chevillot*. — L'homme ivre, M. *Laisné*. — Mme Stockmann, Mme *R. de Pontry*. — Petra, Mme *Suzanne Desprez*. — Ejlif, Mme *Georgette Loyer*. — Mme Morten, Mme *Ravet-Cadet*.

2. DISTRIBUTION. — Van Dunœuf, M. *Paul Legrand*. — Pierrot, M. *Albert Loire*. — Lefloué, M. *Edouard*. — Un commissionnaire, M. *Steugel*. — Charmion, Mlle *Messager*.

3. DISTRIBUTION. — Pierrot, M. *Simon-Max*. — La Voisine, Mme *Daynes-Grasso*. — Colombine, Mme *Berny*. — Mme Pierrot, Mme *Daumerie*.

mime en deux actes, de MM. F. Boussenot et F. Beissier, musique de M. Louis Gregh! — *La Momie* a le mérite de contenir une idée, mais non celui de l'exposer clairement et d'en déduire logiquement les péripéties. Pourquoi la momie achetée par le brocanteur Van Dunœuf sort-elle de sa boîte et tombe-t-elle amoureuse de Pierrot? Nous n'en savons rien, et peu importe d'ailleurs. La musique de M. Schlesinger est au-dessous du médiocre. Paul Legrand, le vieux mime, soutient toujours crânement sa réputation, et Mlle Messager est une séduisante Egyptienne.

Les *Instantanées* de MM. Boussenot et Beissier, obtiennent au contraire, un vif succès. Les auteurs ont pris pour thème le conte de la *Servante justifiée* de La Fontaine, mais ils l'ont rajeunie et modernisée de la plus amusante façon. Le ménage Pierrot est en froid. Pierrot se soucie assez peu des nerfs de sa femme, séduit qu'il est par les grâces minaudières de sa servante Colombine. Il est aussi sollicité par une voisine mûre, mais incandescente, qui le fatigue de ses œillades et qu'il envoie finalement promener. Resté seul avec Colombine qui s'est revêtue par coquetterie du beau peignoir aux fines dentelles de Mme Pierrot, le mari de celle-ci ne tarde pas à faire de rapides progrès dans le cœur de sa servante. Fleurs cueillies à travers le jardin, baisers moitié dérobés, moitié obtenus de plein gré, enfin ce que le dix-septième siècle appelait « la petite oie », nos amoureux ont vite franchi ces deux étapes. Quant à la troisième, elle se franchira, non pas sur le poirier, comme dans le vieux conte gaulois, mais dans la chambre voisine, heureusement fermée à nos regards. A l'aide d'un appareil photographique elle a déjà conservé l'image des premiers méfaits, — et le troisième n'aura pas davantage échappé au collodion révélateur, grâce à une fenêtre ouverte sur la chambre du crime! Le danger suggère à Pierrot un stratagème que vous devinez, puisque je vous ai renvoyés à la Fontaine : Mme Pierrot revient de la promenade boudeuse et maussade. Son coquin de mari parvient sans peine, à force de soins et de compliments à lui faire parcourir le même chemin qu'a suivi Colombine, et lorsque la voisine lui montre avec une joie féroce ses photographies... réalistes, la bonne dame Pierrot ré-

pond, avec une pudique satisfaction : « Cétait moi ! »

Voilà une analyse bien sèche, et qui ne peut vous donner une idée exacte de la drôlerie exacte de la pantomime. Toute la gamme des nuances y est représentée, et fort bien exprimée par le geste. Les points un peu scabreux ont été traités avec un peu de tact et de finesse.

Interprètes excellents, Mme Daynes-Grossot, est, si j'ose ainsi m'exprimer, ébouriffante de drôlerie dans son allure, dans ses regards, dans ses moindres jeux de physionomie. Mme Berny est une piquante Colombine, un peu précieuse peut-être, mais si fine! Enfin le ménage Pierrot est dignement représenté par M. Simon-Max et Mme Daumerie. Je n'aurai garde d'oublier la musique de M. Louis Gregh, qui commente spirituellement, sans que rien de bien saillant s'en détache, cette jolie pantomime.

26 MARS. — *Nuit de Carnaval* [1], pantomime en trois actes de M. Charles Aubert, musique de M. Emile Bonnamy ; le *Muet* [2], opérettomime de M. Félix Galipaux, musique de M. Emile Pessard. — un drame sombre à la Shakespeare, du Shakespeare vu par le gros bout de la lorgnette, et une ingénieuse « galipette », où la jolie Mlle Auguez donnait la réplique à l'auteur sur de la charmante musique de M. Emile Pessard. Le drame s'appelle *Une nuit de Carnaval*, et nous y voyons un garçon de café amant de sa patronne et assassin du mari, qui revient, comme le spectre de Banco, tourmenter ce Macbeth de brasserie, et le forcer, bourrelé de remords, à se livrer à la justice... cette apparition ne sort pas du domaine de la banalité, mais le second acte est fort émouvant. Il nous représente la salle du café, la nuit, où la coupable patronne vient retrouver le garçon couché sur son petit lit de fer. Brûlants baisers. Arrivée du mari, un revolver à la main : les bal-

1. DISTRIBUTION. — Le patron du café, M. *Durel*. — Premier habitué, M. *Perrier*. — Un vieux monsieur, M. *Mondos*. — Un jeune homme, M. *Renoux*. — Premier garçon, M. *Charles Aubert*. — Second habitué, M. *Terval*. — Deuxième garçon, M. *Fernal*. — La patronne du café, Mme *Andrée Canti*. — Une jeune ouvrière, Mme *Julie Avocat*. — Première cocotte. Mme *Denise Peyral*. — Seconde cocotte, *Jane Hellen*.

2. DISTRIBUTION. — Charles Rustique. M. *Félix Galipaux*. — Delphine, Mlle *Auguez*. — Grenadine, Mlle *Evel*.

les sifflent, la femme s'évanouit, l'amant se jette sur le mari et lui plonge dans la poitrine un couteau de cuisine qui se trouve à portée de sa main. Ce pendant qu'une bande de masques, car nous sommes en carnaval, frappe à la porte du café en chantant : « Ah ! c'te gueule, c'te binette ! » Le réalisme de cette scène ne laisse pas de vous prendre aux entrailles.

M. Charles Aubert, auteur-acteur, tout comme le verveux Galipaux dans le *Muet*, a fort bien rendu le rôle du garçon séducteur et assassin. Quant à Galipaux, nous l'avons dit depuis longtemps, il est créé et mis au monde pour jouer la pantomime. Une fois de plus il s'y est montré étourdissant de verve et d'entrain. On ne peut mieux secondé, du reste, par Mlle Mathilde Auguez (déjà nommée) et par Mlle Jeanne Evel, une soubrette de la bonne école.

18 JUIN. — Première représentation : *Monsieur Ruy-Blas* [1], monomime de MM. Paul Eudel et Millanvoye, musique de M. Diet ; *Sourds-Muets* [2], drame en un acte de M. Gaston Devore, musique de M. Paul Burgat ; *Madame Manchaballe* [3], nocturne mimé de MM. Richard O'Monroy et Paul Hugounet, musique de M. Eugène Michel — La soirée commence par une brillante conférence de M. Georges Vanor, la théorie de la pantomime, où en style élégant, voire même un peu précieux, notre très distingué confrère a dit, ou redit, à propos de pantomime, une foule de choses originales et charmantes.

Puis, autre soliloque, mais tout en gestes, où, sur un thème qui, cela se voit du reste, ne lui a pas été cette fois, fourni par Champfleury, M. Paul Eudel, l'avisé librettiste de la *Statue du commandeur*, collaborant avec M. Millanvoye, l'aimable poète du *Dîner de Pierrot,* et avec M. Diet, le compositeur de *Fleur de vertu,* nous montre un moderne Ruy-Blas qui voudrait usurper la place de son heureux maître attendant sa belle et se repent bien vite de ses visées trop ambitieuses

1. DISTRIBUTION. — M. Ruy Blas, M. *Chameroy.*
2. DISTRIBUTION. — Maria, Mlle *Julie Avocat.* — Jean, M. *Godeau.* — Pierre, M. *Gauley.*
3. DISTRIBUTION. — Mme Manchaballe, Mme *Daynes Grassot.* — Judith Manchaballe, Mme *d'Armières.* — Le duc d'Arcole, M. *Numès.* — Miguel y Gibraltar, M. *Chameroy.* — Des Esbroufettes, M. *Duluard.* — Le petit Moutardier, M. *Grisez.*

M. Chameroy a joué un peu lourdement, le rôle du valet jaloux de son patron.

De l'Odéon, où il vient de faire représenter un acte, *Tentation*. M. Gaston Devore, arrive au Cercle Funambulesque avec un drame mimé, réaliste et même macabre. C'est l'histoire de deux sourds-muets, ouvriers graveurs, amoureux l'un et l'autre d'une petite fleuriste, leur voisine, sourde-muette comme eux. A l'idée que Pierre lui est préféré, Jean commence par tout saccager dans l'atelier, puis il met la main sur un outil tranchant, avec lequel il se coupe la gorge, et vient tomber mort entre les deux jeunes gens qui ne l'ont pas entendu râler dans la chambre à côté... Pierre renvoie Maria, cause de tout le mal : il y a désormais un cadavre entre eux... Lamentable épisode, dans le genre lugubre, joué avec talent par MM. Godeau Gauley et Mlle Julie Avocat.

M. Richard O'Monroy s'était fort heureusement chargé de fournir le savoureux dessert d'un menu quelque peu austère en nous apportant une jolie tranche de son inoubliable et inépuisable *Madame Manchaballe*, adroitement traduite en pantomime par M. Paul Hugounet. Quand je vous aurai dit que le rôle de Mme Manchaballe était joué par cette femme comique de talent immense, qui s'appelle Mme Daynes-Grassot, l'idéale belle-mère des *Surprises du Divorce*, vous vous douterez du plaisir que nous éprouvâmes en compagnie de la célèbre mère de danseuse faisant sagement patienter trois des amoureux de sa fille, alors que Judith est censément à la représentation de la *Roussalka*, et la jetant avec une tendresse très naturelle dans les bras de celui des quatre qui vient de tout rafler au baccara. Après Mme Daynes-Grassot, dont les jeux de physionomie sont absolument étonnants, il n'est que juste de citer MM. Numès et Grisez, puis MM. Duluard et Chameroy, qui ont très gaiement composé les types du vieux général noceur et du petit... moutardier, déambulant en bicyclette, du rastaquouère Miquel y Gibraltar et du baron des Esbroufettes, sans oublier Mlle d'Armières, une Judith Manchaballe jolie « comme un cœur ».

5 NOVEMBRE. — *Roman de Colombine* [1], pièce en

1. DISTRIBUTION. — Colombine, Mlle *Marcelle Bailly*. — Mariette, Mlle *Madeleine Moreau*. — Pierrot, M. *Albert Loire*. —

vers, avec tableaux vivants animés, de M. Michaud d'Humiac, musique de M. William Marie; *Monsieur et Madame Pierrot* [1], monologue de M. Jean Hubert, musique de M. Bert; *La Moustache* [2], pantomime empire de M. Bertrand Fauvet, musique de M. Ludovic Ratz. Trois ouvrages d'un intérêt divers. *Le Roman de Colombine*, pièce en vers de M. Michaud d'Humiac, paraît viser à de hautes portées philosophiques. Il nous montre une Colombine vieille et mourante regrettant d'avoir trompé son cher mari Pierrot. Elle nous a paru regretter davantage sa jeunesse et sa beauté dont la perte a fait cesser sa vie de plaisirs et de folies. Nous avouons que les remords vagues et tardifs de Colombine sur le retour nous ont laissés parfaitement froids. Les plaintes de cette vieille femme sont heureusement coupées par d'agréables tableaux vivants et animés, dont le dernier, un menuet est fort bien réglé par Mme Sanlaville et fort joliment dansé par Mlles Blanche Walker et Marguerite de Roeseler.

Monsieur et Madame Pierrot, la pantomime classique, a le seul mérite d'être jouée ravissamment par Mme Jane May.

La pièce de résistance de la soirée était *La Moustache*, pantomime empire d'une gaieté incontestable, malgré quelques longueurs. Colombine est un instant séduite par la superbe moustache relevée en croc du tambour major Kolback. A la suite de péripéties trop longues à raconter, la conquérante moustache tombe piteusement entraînant avec elle l'enthousiasme de Colombine, heureuse de retourner à Pierrot qui vient de se signaler par une bravoure inusitée. Il n'est pas besoin, mime-t-elle en montrant le portrait de Napoléon Ier, d'avoir de la moustache pour être un grand homme. Fort spirituellement enlevée par Mlles Jane Dubois, une Colombine à l'air mutin; Sinty, une marraine énergique, MM. Théry. un majestueux tambour-major, et Albert Loire, un Pierrot, qui, de piteux,

Colombine, Mlle *Blanche Walker*. — Pierrot et Chérubin, Mlle *Marguerite de Rosseler*. — Arlequin, Mlle *Charline*. — Turcaret, M. *Barnier*.

1. Distribution. — Pierrot, Madame Pierrot, Mme *Jane May*.

2. Distribution. — Mme Colombin, Mlle *Sinty*. — Colombine, Mlle, *Jane Dubois*. — Kolback, M. *Thery*. — Pierrot, M. *Albert Loire*. — Arlequin, M. *Tunc*.

devient héroïque, la pantomime de M. Bertrand Fauvet, adroitement accompagnée par la musique de de M. Ludovic Ratz, a recueilli de nombreux applaudissements.

10 DÉCEMBRE. — Première représentation *Les Rideaux* [1], conte de fée en un acte, de M. Charles Aubert, musique de M. Esteban Marti; *La balle d'Arlequin* [2], petit drame en un acte de MM. Remy, Sémiane et Larcher; *Dieu le veut* [3], ou *l'Origine des Croisades*, chronique rimée de MM. Gerbault et Artus, musique de M. Marietti. *Dieu le veult ou l'Origine des croisades* est une fantaisie écrite par MM. Gerbault et Arthus pour le Cirque Molier, où ils jouaient eux-mêmes leur « œuvre » à la représentation du mois de juin. Ils sont aujourd'hui remplacés par Dailly et par Félix Galipaux, si bien passé maître en l'art de Debureau qu'il nourrit la juste ambition de le professer en plein Conservatoire... Trois personnages principaux. La Dame, le Seigneur et le Page. La Dame est aimée du Page qui trouve moyen d'éloigner son seigneur et maître en venant, sous le déguisement d'un bon moine-sandwich, prêcher la croisade : Dieu le veult ! Et le Seigneur ceint son armure, en route pour la Palestine ! Le Page met le temps à profit, en dépit d'une malencontreuse serrure à cadenas qu'il fait ouvrir à prix d'or par un habile serrurier. Mais il n'est si glorieuse croisade qui n'ait une fin. Voilà le seigneur, revenu un peu abîmé, il est vrai, mais contrecarrant de plus belle les amours de son Page et de sa Dame. Que fait le malin Page ? Il endosse, de nouveau, sa robe de moine et prêche la seconde croisade. « Combien y aura-t-il donc encore de croisades ? » demande Dailly effaré. — « Sept ! » répond sèchement Gallipaux. Et la salle de se tordre à cette joyeuse charge d'atelier, mettant ainsi l'histoire à la portée des masses. Grâce à cette plaisante fantaisie la soirée n'a pas été indi-

1. DISTRIBUTION. — Pierrot, M. *Girault*. — La princesse, Mlle *d'Armières*. — La fée de l'Hiver, Mlle *Blanche Walker*.

2. DISTRIBUTION. — Arlequin, M. *Duluard*. — Pierrot, Mlle *Milly Dathène*. — Colombine, Mlle *Jeanne Dubois*.

3. DISTRIBUTION. — Le seigneur, M. *Dailly*. — Le page, M. *Félix Galipaux*. — Le serrurier, M. *Montcavrel*. — La dame, Mlle *Lucy Gérard*.

gne du Cercle Funambulesque auquel nous devons ces chefs-d'œuvre qui s'appellent l'*Enfant prodigue* et la *Statue du Commandeur*, *Barbe-Bleuette* et *Pour une bouffée de tabac.*

THÉATRE DES LETTRES

10 MARS. — Première représentation: *Pas de Prologue* [1], vers inédits de M. Charles Fuster; *L'Etoile* [2], drame en un acte en vers d'André Gill et M. Jean Richepin; *Vieux* [3], pièce en un acte de M. Edmond Sée; *Maîtresse femme* [4], comédie en trois actes, en prose, de M. Jules Chancel. D'aimables vers de M. Ch. Fuster nous ont tout d'abord appris que le Théâtre des Lettres ne faisait pas de promesses, mais ne tâcherait pas moins pour cela de tenir tout ce qu'il ne promettait pas. Le mot est amusant. En tout cas, la première soirée est de bon augure. L'ampleur du programme nous force de passer rapidement sur l'*Etoile*, qui, d'ailleurs, ne brillait point pour la première fois dans le ciel dramatique. On a goûté une certaine quantité de beaux vers, d'un tour shakespearien, mais on a trouvé un peu long le rôle d'un fou extrêmement loquace qui ne cesse de monologuer, et on a même failli se fâcher, lorsque ce maniaque a égorgé son petit garçon. Ces truculences ultra-romantiques agacent désormais. M. Raymond a porté avec beaucoup de dignité farouche le poids de sa démence, et Mme Daubrives l'a très pathétiquement secondé. Je n'insisterai pas sur la pièce de M. Edmond Sée. Deux vieux se retrouvent

1. Dit par Mme Daubrives.
2. DISTRIBUTION. — Sir Richard. M. *E. Raymond*. — Sary, M. *Chamblard*. — Stella, Mme *Daubrive*. — Georges, *La petite Prad*.
3. DISTRIBUTION. — Capelet, M. *Marsay*. — Vernonde, M. *Chamblard*. — Henry, M. *Renaudie*. — Mme Chasles, Mme *Daubrive*
4. DISTRIBUTION. — Grenier-Duret, M. *Matrat*. — De Briomar, M. *Chautard*. — Rieux, M. *Frédal*. — Besserat, M. *Melchissédec fils*. — Mme Grenier-Duret, Mme *Gerfaut*. — Coronne, Mme *Wissocq*.

auprès de leur ancienne maîtresse. Celle-ci est accompagnée d'un fils. Qui des deux est le père :

Est-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour ?

Personne n'en sait rien. Toutefois l'un des vieux endossera cette paternité, et tout ira bien.

Passons à la pièce de résistance. L'héroïne est véritablement comme le titre l'indique, une *Maîtresse Femme*. Douée d'une intelligence et d'une activité exceptionnelles, les sentimentalités ne conviennent point à sa nature. Si elle a eu de nombreuses aventures ce n'est pas que l'amour ait jamais été pour elle un but, un moyen, rien de plus. Si elle a épousé M. Grenier-Duret, négociant peu habile, médiocre cervelle, dont elle a relevé la situation, grâce à ses anciens amis, elle ne l'a fait que pour pouvoir exercer sur cet impuissant, et par lui, ses facultés d'intrigue et de domination. Le résultat a été conforme à ses espérances. M. Grenier-Duret est devenu très riche, il est sénateur, et son élection à l'Académie française peut être considérée comme assurée. A condition toutefois qu'il ne s'en mêle pas. Sa femme intriguera pour lui dans les salons académiques, et écrira aux journaux, et ne lui laissera que le soin de lire le discours de réception qu'elle a déjà écrit tout entier. Cette situation nous est exposée avec une verve d'exécution et une sûreté de main qui nous ont ravi. M. Jules Chancel est, à coup sûr, un homme de théâtre. Il a le don de l'observation, et celui aussi du dialogue. Le sien est ferme, nerveux et spirituel. Grenier-Duret, qui est un parent très proche de l'*Immortel* d'Alphonse Daudet, commence à juger que le rôle de sa femme est un peu trop prépondérant ; il la trouve aussi trop entourée. Et précisément il vient de la surprendre en tête à tête avec un diplomate, M. de Briomare, qui a jadis rendu au mari d'importants services. Et quand, à l'acte suivant, son élection lui semble indubitable, avec quelle aigreur et quelle assurance à la fois, ne demande-t-il pas compte à sa femme des bruits qui circulent partout ! La scène est remarquablement menée. Mme Grenier accable le pauvre diable du poids de ses révélations, et le met face à face avec son éclatante nullité. Vaincu dans son orgueil d'homme et de mari, il baisse la tête et subit

le joug nécessaire à la continuation de ses succès. Mais un nouvel élément s'est introduit dans la pièce. Mme Grenier a eu, non d'un premier ménage, mais d'un premier lit, une fille dont elle ne se soucie guère, absolument comme l'*Invitée* de M. de Curel, et qu'elle fait élever à Londres, où elle va la voir une fois l'an. L'aimante Corinne croyant être bien agréable à sa mère, est venue d'Angleterre à l'improviste et tombe, sans être attendue, dans les bras pseudo-maternels. La scène est délicieuse, un peu triste aussi, entre cette mère et cette fille si différentes l'une de l'autre. Et voilà que le bon Grenier, totalement incapable dans tout autre emploi, se révèle de premier ordre dans celui de père de famille. Et, en sa compagnie Corinne, oublie la froideur de sa mère. Et puis, il y a aussi un jeune secrétaire bien gentil. C'est lui qui fournira naturellement le dénouement. Mais une nouvelle péripétie se sera préalablement produite. Le diplomate fané a remarqué aussi la gracieuse Corinne, et il la demande simplement à sa maman, ce qui, pour un Talleyrand, n'est peut-être point très fort. Mme Grenier trouve, non sans raison, la démarche plutôt indélicate, et finalement accorde sa fille à l'amoureux secrétaire. Croiriez-vous qu'alors ce benêt refuse, sous prétexte que le caractère dominateur de sa belle-mère lui ferait tort dans sa carrière ? C'est là le dernier coup porté à l'orgueil de cette maîtresse-femme. Elle abdique pour ne pas faire le malheur de ses enfants. Quant au mari, qui, d'ailleurs, n'a pas été élu, ayant eu la maladresse inévitable de faire *lui-même* en personne les visites obligatoires, il pourra dorénavant penser et agir à lui tout seul. Mlle Gerfault, qui doit être placée en première ligne, a joué le rôle de la « *femme supérieure* » avec une autorité, une finesse et une science de composition tout à fait remarquables. M. Matrat est un sénateur absolument réussi, dans son imperturbable dignité d'apparat. Mlle Wissocq est une exquise ingénue. Enfin, MM. Chautard, Melchissédec fils et Frédal ont fort bien tenu leurs rôles respectifs.

1er JUIN. — *Les Lâcheurs* [1], comédie en quatre actes

1. DISTRIBUTION. — M. de Gourgy, M. *Mayer*. — Gaëtan, M. *Grand*. — Marquis Soldini, M. *Galipaux*. — Faberges, M. *Maury*. — Thomas, M. *Peutat*. — Duc de Guzcal, M. *Schutz*.

et cinq tableaux, de M. Edouard Franchetti; *Deux douleurs* [1], drame en un acte, en vers, de M. François Coppée.

20 JUIN. — Premières représentations : *Ils sont trop verts* [2], fantaisie rimée, en un acte, de MM. Gustave Scheler et Paul Plan; *La Glissade* [3], pièce en trois actes, de MM. Max Maurey et Augustin Thierry; l'*Affaire Mancel* [4], pièce en un acte, de M. Georges Mitchell. — *Ils sont trop verts* est une bluette sans conséquence, où s'essaya, de concert avec M. Gustave Scheler, M. Paul Plan, l'élégant artiste auquel les théâtres font en ce moment des loisirs. Cela se passe « en vers », quelquefois, et cela ne fait de mal à qui que ce soit. Pierrot est amoureux de Dorine, soubrette dans un grand théâtre. Il se glisse dans sa loge, et pendant un entr'acte lui déclare sa flamme. Mais combien lui donnera-t-il par mois? Paiera-t-il seulement la couturière ? Pierrot avoue qu'il n'a pas le sou. Alors, elle lui rit au nez et rentre en scène. Notre ami Pierrot demeure tout décontenancé, émettant quelques belles phrases sur la fausseté de l'actrice et conseillant aux autres hommes, vous ou moi parmi les spectateurs, de retourner à leurs femmes comme il retournera lui-même auprès de sa chère Colombine. Vous jugez, n'est-ce pas, sans qu'il soit besoin d'insister davantage, de la banalité de l'anecdote. Ce sont là de ces petits actes parfaitemeut innocents et même un peu inutiles, Passons.

Passons à la *Glissade*, de deux jeunes gens, MM. Max Maurey et Augustin Thierry, qui nous montre une

— Gardignac, M. *Rambert*. — Chapuis, M *Tréville*. — Bagdane, M. *Grisez*. — Pradère, M. *Jean Kemn*. — Mme de Gourgy, Mme *Marguerite Rolland*.

1. DISTRIBUTION. — Dominique, M. *Sabliot*. — Renée, Mme *Daubrive*. — Berthe, Mme *Verteuil*.

2. Jouée par M. Gerès (Pierrot), Mlle Jeanne Morey (Dorine).

3. Jouée par MM. Mourey et Aug. Thierry fils : MM. J Kemn (Teissier), Herbert (Darnell), Girard (de Raisme). Tréville (Lecouturier). Gerès (Leblanc). Chamblard (docteur Bardin), Paul Edmond (Pierard), Grisez (Dumont). Pélio (Jussienne), Loire (Verdier); Mmes Daubrive (Mme Teissier), Diony (Mme Darnell). Dieterle (Lucie).

4. Joué par MM. Dieudonné (Mancel), Marsay (le juge d'instruction), Chamblard (le greffier), Gerès (docteur Lebon).

fois de plus la puissance de ce misérable argent qui mène le monde. C'est par l'argent, afin d'avoir les toilettes que ne peut payer son mari et un luxe que ne saurait lui donner un modeste employé tel que lui, que Mme Tessier se donne à un certain Jacques Deraisme. C'est encore pour l'argent que Tessier, qui n'était pourtant pas un malhonnête homme, en arrive la veille d'une saisie, à préférer le déshonneur à la misère, se retirant discrètement devant le monsieur riche qui va faire vivre le ménage pauvre. L'histoire un peu longuement contée, nous rappelle la pièce du Théâtre Libre ; le thème n'en est pas certainement très neuf, mais l'œuvre se sauve par les détails dont quelques-uns sont justes et bien observés. MM. Kemn, Girard et Tréville ; Mmes Daubrive, Diony et Dieterle, ont su donner à leurs rôles la note de vérité recherchée par les auteurs.

L'*Affaire Mancel* a eu et méritait d'avoir le succès de la soirée : ce petit drame est fort adroitement traité ; il nous a vivement intéressé. En voici, en quelques lignes, le scénario. Un vieux déclassé, Mancel, déjà condamné pour chantage et escroquerie, est accusé d'avoir mis le feu à son appartement, préalablement assuré. Amené devant le juge d'instruction, il demande à lui parler en particulier. Il lui déclare alors, et lui prouve par des lettres et des photographies qu'il est *son père*, ayant autrefois séduit sa mère, une pauvre fille alors, qui, précisément, quelques jours auparavant, vient de mourir respectée de tous et regrettée de son fils qui l'adorait. Voilà les faits. Qu'on lui accorde une ordonnance de non-lieu, et il se taira. Que va faire notre bon juge, après qu'il a, comme on pense, très attentivement écouté l'étrange déclaration du vieux drôle, son « honorable » père ? Il se recueille un instant, un tout petit instant du reste, et de très courte durée est la tempête qui passe sous son crâne ; il met simplement au feu les lettres et photographies compromettantes ; puis, il fait appeler le médecin légiste, un de nos plus célèbres aliénistes, et reprend l'interrogatoire comme si rien n'était. Vous devinez l'étonnement, puis la fureur de l'accusé qui traite le juge de canaille. « Que me parliez-vous donc de comédie jouée par le prévenu ? dit le médecin s'adressant au magistrat : cet homme est foncièrement fou,

il n'y a pas à s'y tromper. » Et voilà le malheureux enfermé pour toute sa vie comme tel; le magistrat, au contraire, peut dormir sur ses deux oreilles : personne ne saura quelle fut sa mère. Encore que l'auteur ait bien durement traité les magistrats et les médecins légistes, la pièce est intéressante, et elle a été jouée dans la perfection par M. Dieudonné dans le rôle du vieux gredin, fort bien secondé par M. Marsay, dans celui du juge d'instruction.

5 NOVEMBRE. — Première représentation de *Comme ils sont tous* 1, comédie en cinq actes de M. Emile Fabre. Cette comédie de M. Fabre devait être donnée au Théâtre-Libre, quand, brusquement M. Antoine ferma boutique. Il ne restait plus à l'auteur que la ressource de se faire imprimer. Voici maintenant que le Théâtre des Lettres, reprenant la tâche abandonnée par le Théâtre-Libre, vient de nous convier à la représentation, sur la scène de la Comédie-Parisienne, de *Comme ils sont tous.* Eh bien! ils sont jolis, s'ils sont comme ce M. de Salux, soufflant à un amoureux pauvre sa fiancée, Thérèse Barrau, qui doit faire un gros héritage, et la lui rendant, dès qu'il apprend que ce n'est point elle qui hérite, mais bien sa cousine Angélique. J'aime à croire qu'ils ne sont pas tous du bois de M. de Salux. Mais, si le titre de cette pièce amère a le tort de conclure du particulier au général, il y faut noter d'heureux traits d'observation et un dialogue mordant, qui ne nous a point déplu le moins du monde: l'auteur de *Comme ils sont tous* n'est certes pas le premier venu. M. Emile Fabre a eu la bonne chance de rencontrer d'excellents interprètes, en M. Matrat, plein de naturel dans le type de Barrau, le bourgeois égoïste : en M. Prad, très touchant sous les traits de Briant, le mari trompé: en M. Duluard, un fort élégant. de Salux; en Mme Daubrive, qui s'est tirée avec beaucoup de tact du rôle curieux mais ingrat, d'une bourgeoise galante et entremetteuse à

1. DISTRIBUTION. — Barrau, M. *Matrat.* — Briant. M. *Prad.* — De Salux, M. *Duluard.* — Gravière, M. *Pinsard.* — Etienne, M. *Pelio.* — Mme Briant, Mme *Daubrive.* — Angélique, Mme *Jeram.* — Thérèse, Mme *Hellen.* — Léonie, Mme *Vinet.* — Mme Morice, Mme *Philibert.*

l'occasion ; en Mlle Jéram, enfin, point banale du tout dans celui de la demoiselle qui hérite.

22 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Rosmerta* [1], drame en 4 actes, en vers, de M. Charles Vincent.

THÉATRE DES POÈTES [2]

23 JANVIER. — La *Prière à l'Etoile* [3], mime pastorale en un acte, en prose rythmée, suivi de vers de M. Michaud d'Humiac musique de scène de M. William Marie. — *Kemener* [4], drame en trois actes en vers, de M. Eugène Le Mouel

25 AVRIL. — Première représentation : *L'exil d'Eros* [5], comédie en un acte, de M. Gaston Deraisme ; *Plus fort que la mort* [6], pièce en un acte, en vers, de M. Paul Gruyer ; *Pierrot sceptique* [7], comédie en un acte. de M. Rémy de Saint Maurice. Le théâtre des Poètes nous conviait à entendre quatre actes en vers qui sont meilleurs que beaucoup de pièces goûtées des petits théâtres. Le public pourtant s'est montré froid ; c'est qu'en poésie, la médiocrité ne se souffre guère et malgré les beaux sentiments, traduits par ces jeunes auteurs ils ne sont pas parvenus à forcer l'enthousiasme. Ils ont plus ou moins le don de poésie, mais moins

1. DISTRIBUTION. — Murdoc'h, M. *Prad.* — Drennal, M. *Emile Raymond.* — Merthyr, M. *Saint-Charles.* — Rosmerta. Mme *Daubrive.* — Urseul, Mme *De Severy.* — Lesbie Mme *Jeram.* — Mucia, Mme *A. Lafarge.*

2. Le théâtre des Poètes avait fait élection de domicile dans la salles des nouvelles folies.

3. DISTRIBUTION. — Chloé, Mlle *Jeanne Dubois.* — Daphnis, M. *Ch. Leger.*

4. DISTRIBUTION. — Kemener, M. *Ch. Leger.* — Gildas, M. *Godeau (de l'Odéon).* — Bourguenol, M. *E. Cénlis.* — Un officier ligueur, M. *Laudner.* — Job. Un paysan, M. *Darnay.* — Un mendiant, M. *Kervan.* — Un soldat, M. *Pélio.* — Katel Arzal, Mme *Lia Salmon.* — Danie Olive Arzal, Mme *Belly.* — Marie-Anne, Mlle *Geris-Carniès.*

5. DISTRIBUTION. — Eros, M. *Godeau.* — Lycéis, Mlle *Lia Salmon.*

6. DISTRIBUTION. — L'Aimé, M. *Jean Frédal.* — L'Aimée, Mlle *Anne Ractliff.* — Un prêtre, M. *Tixier.*

7. DISTRIBUTION. — Pierrot, M. *Ch. Leger.* — Cassandre, M. *F. Boniface.* — Lœlio, M. *A. Grange.* — Pierrette, Mlle *Verlain.* — Isabelle, Mme *De Los Rios.*

celui du théâtre. Tous chantent et célèbrent l'amour mais sur le mode élégiaque et pas dans une forme scénique. L'*Exil d'Eros* est une bluette rimée agréablement par M. Gaston de Raismes. Il nous montre Eros, exilé de l'Olympe, errant en faune dans une forêt sombre. Le dieu lance sa flèche à la nymphe Lyceis; mais, la flèche se tourne contre lui car il devient amoureux lui-même, et c'est elle qui le rappelle à la réalité et l'empêche de perdre sa divinité en le renvoyant à l'Olympe. Mlle Lia Salmon est une superbe nymphe et nous ne sommes pas étonnés que M. Godeau, qui joue en comédien expert le rôle d'Eros, s'en soit follement épris.

Plus fort que la Mort est l'œuvre d'un jeune poète, M Gruyer, dans l'avenir duquel nous avons foi. Ses vers sont fort jolis et lorsqu'il voudra traiter des sujets un peu moins lugubres le succès lui sera assuré. La scène se passe la nuit dans un cimetière où à la clarté de quelques rayons de lune nous apercevons le cadavre d'une jeune fille auprès d'un jeune homme, c'est l' « aimé » qui, reste seul près de l' « aimée », l'évoque, lui parle comme si elle vivait encore. A sa voix, l'âme de la morte se réveille, parle à l' « aimé » et lui raconte qu'elle souffre d'être seule au paradis, là où les âmes vont deux à deux. Il ne se le fait pas dire deux fois et il va précipiter dans la rivière pour rejoindre à l' « aimée ». Nous comprenons que ce mélange de rêve et de réalité ait tenté un auteur qui cherche à s'élever et à sortir des banalités. Le sujet avait séduit aussi, paraît-il, M Mounet-Sully, qui avait voulu comuniquer son admiration aux sociétaires de la Comédie-Française et faire admettre la pièce pour la jouer lui-même. mais il n'a pu y parvenir.

La soirée se terminait par *Pierrot sceptique*, de M. Rémy Saint-Maurice qui s'est donné la peine de combiner une intrigue. Il s'est astreint à préparer une substitution de personnages qui lui permettra de donner une bonne leçon à ce fat de Cassandre; et à Pierrot la vive alerte où il trahit, malgré lui, pour Pierrette le sincère amour qu'il feignait de ne pas éprouver. C'est une aimable fantaisie écrite spirituellement avec une nuance de tendresse. M. Léger est un Pierrot mordant et ironique. Mlle Los Rios est une charmante Isabelle, bien cruelle pour le pauvre Cas-

sandre. et Mlle Verlain, une Pierrette adorable, adroite et friponne à l'excès.

THÉATRE D'APPLICATION

Ce petit théâtre, situé rue Saint-Lazare, appelé familièrement *La Bodinière*, du nom de son fondateur et directeur, M. Bodinier, avait perdu de son caractère. Créé pour servir d'étude et d'apprentissage aux élèves du Conservatoire et aux jeunes comédiens des deux sexes, ainsi que son nom primitif l'indique, il était utilisé pour des séances de toute nature, mondaines et extra-mondaines. On y voyait de tout un peu, on y faisait de tout de même, des conférences, des concerts, des expositions de peinture et d'archiclecture. Bref le théâtre d'application s'appliquait à tous les genres, à toutes les démonstrations. M. Sarcey y faisait un cours de littérature dramatique aux demoiselles, et ce fut là que Mlle Auguez et M. Cooper implantèrent la mode de la chanson ancienne, celles de la Restauration principalement, qu'ils débitaient en costumes du temps.

2 JANVIER. — *Histoire d'un Pierrot* [1], pantomime en trois actes, de M. F. Bessier, musique de M. Costa. — Il y a bien de la fantaisie dans cette pièce déjà applaudie sur une autre scène. La musique de M. Costa, qui l'accompagne, est tout à fait charmante. L'*Histoire d'un pierrot* mérite d'être vue; elle est, d'ailleurs, fort bien mimée par Mmes Milly d'Athènes et Ety, qui créèrent à Déjazet les rôles de Pierrot et de Louisette, par MM. Paulet et Goujet, fort bien, eux aussi, dans ceux de Pochinet et de Julot.

16 JANVIER. — *Les mystères d'Eleusis* [2], pièce en cinq tableaux en vers, de M. Maurice Bouchor, musique de M. Paul Vidal.

1. DISTRIBUTION. — Pochinet, M. *H. Paulet*. — Julot, M. *Gouget*. — Pierrot, Mme *Milly d'Athènes*. — Louisette, Mlle *G. Ety*. — Fifine, Mme *Walter*. — Petit Pierrot, *Petite Blanche*.

2. Les quinze rôles de marionnettes étaient lus par Mlle Nau, M. Maurice Bouchor, Jean Richepin, Raoul Ponchon, Rabbe et Blaize. Les marionnettes étaient de MM. J. Belloc et Henri Lombard; les décors de MM. J.-F. Bouchor, Réder et Maillol.

MARS. — *L'oiseau bleu,* pièce en deux actes, en vers, de Mme Simone Arnaud. — Ces deux petits actes sont empreints d'une poésie fraîche et jeune qui réjouit le cœur ; les vers y sont coulants, bien rimés, et remplis d'idées spirituelles et neuves. Sous la forme de l'ancien conte de fées, l'*Oiseau bleu*, l'auteur nous prouve que l'amour fait supporter toutes les souffrances, efface toutes les douleurs, abat tous les obstacles ; en un mot qu'il est le maître du monde. Le rôle de la jeune fille est admirablement rendu par Mlle Syma, de l'Odéon, dont la voix tendre porte à l'âme, elle est on ne peut mieux secondée par Mlle Piernold, délicieuse en petit page, et par Mlle Suger, terrible sous les traits de la méchante Carabosse. M. Coquard a écrit pour cette pièce une musique très originale, fort bien appropriée aux paroles et dont l'ouverture nous a paru particulièrement réussie.

14 AVRIL. — Première représentation : *Ce qu'elles veulent* [1], comédie en un acte, de M. Sée ; *Pierrot rouge* [2], pantomime de M. Gabriel Belle, musique de M. Gaston Paulin ; deux scènes de *Nouveau jeu* [3], roman dialogue de M. Henri Lavedan. — Trois pièces. La première, *Ce qu'elles veulent*, est une aimable comédie de salon, signée Edmond Sée, et fort agréablement interprétée par M. Mayer et la gentille Mlle Piernold. La seconde, *Pierrot rouge*, est une cruelle pantomime de M. Gabriel Belle (musique de M. Gaston Paulin) où la coquette Colombine fait tuer Pierrot pour appartenir au beau voleur de ses rêves !... La troisième se compose des deux premières scènes du *Nouveau jeu* de Lavedan : celle de la loge de théâtre où le petit Costard remarque la douce jeune fille pour laquelle il va *plaquer* son amie Bobette, et celle où il annonce son mariage à sa bonne femme de mère.

1. DISTRIBUTION. — Georges Lhermil, M. *Mayer*. — André, M. *H. Paulet*. — Madeleine, Mlle *Piernold*. — Un domestique, M. *Duvelleroy*.

2. DISTRIBUTION. — Colombine, Mlle *Julia Depoix*. — Le beau voleur, M. *H. Krauss*. — Pierrot, M. *P. Franck*.

3. DISTRIBUTION. — Bobette, Mlle *Kesly*. — Mme Costard, Mme *Villiers*. — Louise Brunoy, Mlle *Husser*. — Le peintre Mantel, M. *Camis*. — Paul Costard, M. *Jean Coquelin*.

M. Jean Coquelin et Mlle Kesly ont joué à ravir les rôles de Paul Costard et de Mme Langlois.

1er JUIN. — *Un bon garcon*, pièce en deux actes, par M. Henri Amic. — Le romancier, Daniel Sergis, est ce que le monde, se laissant séduire par quelques qualités superficielles et brillantes, appelle un bon garçon. Au demeurant un individu fort méprisable. Il a abandonné sa femme qui a courageusement élevé leurs deux enfants, et on éviterait même de faire allusion au mari, au père indigne, si la loi n'exigeait son consentement pour le mariage de Cécile Sergis qui aime un sympathique jeune premier et compte l'épouser bientôt. Le père arrive; avec la désinvolture aimable d'un homme du monde, il donne son assentiment à Cécile, mais cette condescendance apparente cache de peu honorables desseins dont il va s'expliquer avec sa femme. Dans une scène, fort bien conduite, après avoir infructueusement sollicité une reprise de la vie commune, Daniel arrive brusquement, brutalement à ses fins : Accablé de dettes contractées pour subvenir au luxe d'une compagne librement associée à lui, traqué par des créanciers, lassés d'attendre, il sollicite, puis il exige de sa femme un prêt de dix mille francs. Sinon, le consentement donné d'abord au mariage de Cécile sera rétracté. Mme Sergis est pauvre, le peu qu'elle possède appartient à ses enfants. Le drôle la menace. « Ce soir, répond-elle, votre fils ira vous demander les véritables motifs de votre conduite. » Il est très nourri et très vigoureux, ce premier acte, l'auteur n'a esquivé aucune des difficultés du sujet et les a même abordées avec une audace qui n'a pas déplu. Le second acte est encore plus bourré si je puis ainsi dire. Nous sommes introduits au sein du faux ménage. La dame de céans avoue carrément à Daniel que le luxe dont elle a besoin exige qu'elle se procure, vous devinez comment, certaines ressources personnelles, car les romans de Sergis ne sont plus à la mode, et ne rapportent plus grand'chose. « Pourquoi ne placerais-tu pas, après en avoir réalisé la valeur, tes droits d'auteur en viager ? « Et nos enfants ? — Bah ! es-tu sûr d'être leur père ? » Sergis devrait être trop intelligent et trop certain de l'honnêteté de sa femme pour accueillir si aisément cette vilaine insinuation. Il l'ac-

cueille néanmoins et c'est ici qu'à mon sens la pièce, sans cesser pour cela d'être intéressante, devient trop peu vraisemblable. Le fiancé de Cécile arrive et obtient le consentement. Pourquoi cette visite qui ne nous apprend rien? Mais Jacques, le fils du romancier, arrive à son tour et nous attendons la scène à faire. Elle est faite, et marquée d'évolutions étranges, nous a-t-il semblé, Sergis annonce à Jacques son projet de placement viager. Le fils proteste avec une énergie qui nous déplaît, car elle paraît procéder d'un esprit intéressé, bien qu'il s'en défende. Sur quoi Sergis reprenant les insinuations de sa maîtresse, annonce solennellement que ni Jacques ni Cécile ne sont ses enfants. Espère-t-il donc se faire croire, par ce jeune homme qui connaît trop sa mère et son père, pour ajouter foi à de telles accusations? Jacques cependant paraît douloureusement convaincu de leur réalité Un coup de théâtre absolument imprévu dénoue la situation. Un accès de repentir vient frapper l'âme du père, il supplie son fils de considérer comme une calomnie les paroles précédentes, et... saisissant un revolver, se fait sauter la cervelle.

Je crois que l'auteur a trop accumulé les revirements et que quelques-uns d'entre eux sont inexplicables. Mais son œuvre contient de belles scènes, elle est sobrement et nerveusement écrite, elle mérite d'être vue. A coup sûr ce n'est point un drame banal. Les interprètes sont remarquables. M. Demey a joué avec un naturel parfait le rôle difficile de Daniel Sergis. Mmes Régine Martial et Renée de Pontry ont donné un cachet original aux personnages de la maîtresse et de l'épouse. M. Frédal gagnerait à s'anoblir, au double point de vue du geste et du débit, mais il a de la chaleur et de l'émotion, le reste viendra peu à peu.

14 DÉCEMBRE. — Scènes vécues : *Vieux ménages* [1], par M. Octave Mirbeau ; *P'tit Zize* [2], par M. Georges

1. DISTRIBUTION. — La femme, Mme *France*. — La Bonne, Mme *Vinet*. — Le Mari, M. *Tinbot*.

2. DISTRIBUTION. — Mme Poirrou, Mme *France*. — Louise, Mlle *Nau*. — Mme Dubois, Mme *Guarnieri*. — René Dubois, M. *Ravet*.

Mitchell ; *La peur des coups* [1], par M. Georges Courteline.

CERCLE DES ESCHOLIERS

19 FÉVRIER. — Premières représentations : *Une Mère* [2], un acte en prose de M. Amic. *Le Passant* [3], parodie en vers de M. Paul Gavault. *Une Visite* [4], deux actes en prose d'Édouard Brandès, traduits du danois, par MM. de Colleville et de Zepelin. *La Revue de Machin* [5], bavardage intime en un acte de M. Victor Meusy. Que de choses, n'est-ce pas?... Les Escholiers sont les gens les plus généreux du monde... Mais l'abondance même de ces richesses nous oblige à n'en faire ici qu'un assez bref inventaire. La *Mère* que nous présente M. Henri Amic, est une vieille courtisane qui gît sur un piteux grabat, dans une mansarde démeublée. Elle exhale dans le sein de la portière ses nauséabondes confidences. Grandeur et décadence d'une courtisane, eût dit Balzac. Elle raconte comme quoi sa fille, refusant d'embrasser la carrière maternelle, s'est perdue par l'honnêteté. O ingratitude des enfants! Et voici que la fille revient ; n'ayant pas vu sa mère depuis un an, elle est montée à tout hasard. Dans une longue litanie d'amers et durs reproches, elle inflige à la vieille, dont nous finissons par avoir pitié, le récit de sa jeunesse souillée et à jamais perdue. La pauvre mourante, affolée, implore enfin son inflexible enfant et meurt dans un frisson d'épouvante. C'est alors, et le mouvement est très dramatique, que la fille, éperdue à son tour, se refuse d'abord de croire à une mort si prompte, et après s'être assurée de sa réalité, s'age-

1. DISTRIBUTION. — Jeanne, Mme *Suzanne Berthy*. — Paul, M. *Henri Krauss*.
2. Joué par Mmes L. France, Régine, Martial et Garniéry.
3. Joué par Mme Marianne Chassaing et M. Depas.
4. Jouée par Mme Archainbaud et MM. Louis Delaunay et Achard.
5. Joué par Mme Marianne Chassaing et M. Depas.

nouille devant le cadavre et lui crie : Pardon ! C'est très réaliste, trop cruel peut-être et d'un contour trop accusé ; mais on ne saurait méconnaître le talent qui abonde dans cet acte, dont l'intention morale est d'ailleurs incontestable. Mme France a rendu avec force et naturel le rôle de la vieille. Mlle Régine Martial a joué le rôle de jeune fille avec infiniment d'intelligence et de vérité.

Le *Passant*, de M. Paul Gavault, est une fort amusante parodie du petit chef-d'œuvre de Coppée. Dame Academia, lasse des baisers platoniques de ses quarante amants, souhaite de rencontrer enfin le mâle écrivain qui saura faire vibrer son cœur. Précisément, Zolanetto, qui brigue les faveurs de la belle et honeste dame, vient chanter sous les arbres de son jardin. Et rien n'est si folâtre que le dialogue lyrico-naturaliste qui s'échange entre nos deux amoureux. Mais la voix des convenances étouffera encore une fois celle de la passion dans l'âme d'Academia, qui sans décourager le beau romancier, le remet cependant à plus tard, et va, en attendant, recevoir Brunetière. Les vers de M. Gavault sont d'un tour aisé et très libres, leur gaîté alerte et piquante a enlevé le public qui a fêté l'auteur et ses interprètes, la charmante Mme Chassaing-Tarride et M. Depas.

Nous ne dirons rien du badinage sans prétention de M. Meusy, qui avait gentiment ouvert la séance.

Une Visite a beaucoup plu par l'intérêt de l'action et la netteté du dialogue. Devenue Mme Neergaard, Florizel se retrouve en présence de l'élégant et cynique Répholt, un ami de son mari qu'elle avait aimé jadis, étant jeune fille, au point qu'elle tomba dans ses bras en une nuit de folie !... En revoyant ce triste séducteur, Florizel, qu'il veut poursuivre de ses protestations galantes, lui intime l'ordre de quitter la maison, car elle aime son mari d'une affection solide et véritable. Mais ce dernier est survenu, le trouble de Florizel et de Répholt, les confidences qu'il leur arrache à demi, l'ont amené à la connaissance de la vérité. Il chasse l'amant et veut aussi éloigner la femme. Mais les supplications de celle-ci finissent par avoir raison de sa colère. Il pardonne. Quelques longueurs ne doivent pas empêcher de reconnaître les sérieuses qualités de cette pièce très claire quoique danoise.

Mme Archainbaud s'est montrée tout-à-fait charmante de tendresse et de mélancolie dans le rôle de la jeune femme dont elle a aussi fort pathétiquement rendu les côtés amers et douloureux. MM. Louis Delaunay et Pierre Achard ont également bien composé leurs personnages respectifs de Neergaard et de Répholt.

9 MAI. — *Un Père* [1], pièce en un acte, de M. G. de Montignac ; l'*Art* [2], pièce en trois actes, de M. Adolphe Thalasso. Dans la première de ces pièces, nous voyons une famille de pauvres gens se lamentant à l'idée que le fils qui gagnait tout pour la maison, vient d'être pris pour trois ans par le service militaire. « Quand on est devenu inutile, il faut s'en aller ! » dit cruellement la mère au vieux père paralysé des jambes. Le père ne se le fait pas dire deux fois. Il saisit un flacon de laudanum et ne tarde pas à expirer dans d'horribles souffrances. Son fils est désormais fils de veuve. Il ne partira pas... Telle est la pièce réaliste, avec la terrible agonie du vieux : réaliste tant qu'on voudra, mais bien inutile.

Passons à *l'Art*. Fabrice Kermogan trouve sa femme, Claudiane, chez son élève bien-aimé, Marcel, dont elle est devenue l'ardente maîtresse, en même temps que l'adorable modèle. L'art avant tout : il la lui laisse. Puis, en un second acte où il développe longuement les théories de l'amour destructeur de l'âme des artistes, il nous explique comment, de mari, il est devenu simple voyeur ; jamais l'homme n'a été moins gênant, jamais ménage à trois n'a plus gentiment fonctionné. Pourquoi faut-il que tout se gâte au troisième acte ? Marcel trompe Claudiane pour je ne sais quelle femme du monde ; Fabrice se fâche alors et saute à la gorge de l'indigne artiste qui trafique de la beauté de sa maîtresse. Et, dans la lutte, nous voyons la statue, cette statue qui a fait la réputation de Marcel, tomber sur le sculpteur et l'écraser... Dénouement symbolique d'une pièce intéressante en quelques parties, mais submergée par l'emphase, la fâcheuse emphase, et

1. DISTRIBUTION. — Marchal, M. *Charny*. — Jean, M. *H. Martin*. — Mme Marchal, Mlle *Renée Dreyfus*. — Pauline, Mlle *Jane Dalbieu*.

2. DISTRIBUTION. — Fabrice Kermogan, M. *de Max*. — Marcel, M. *Valmont*. — Claudiane, Mlle *Wanda de Boncza*. — Brigitte, Mlle *Louise France*.

certainement fort inférieure à la première œuvre de l'auteur que nous jouèrent les Escholiers sous le titre de : *La Famille*.

Je ne sais si Mlle Wanda de Boncza, qui est encore au Conservatoire, a de l'avenir au théâtre : nous verrons cela plus tard... Mais elle est diantrement jolie, et il n'est pas un spectateur, dans la salle, qui n'eût voulu être à la place du beau Marcel, s'enlaçant à son divin modèle. Ce Marcel était représenté un peu timidement par M. Valmont : gageons que c'est là un pseudonyme. Le succès a été pour M. de Max qui a mis de la puissance en ses déclamations, et aussi pour Mme France, la joyeuse Mme France, à qui étaient confiées les quelques répliques de la servante Brigitte.

16 MAI. – Premières représentations de *L'Engrenage* [1], comédie en trois actes, de M. Brieux. *L'Enfant* [2], comédie en un acte de M. Henri de Weindel. M. de Weindel a voulu nous montrer que, dans les conditions actuelles de la vie, les enfants sont pour les ménages pauvres, une charge insupportable, et que la gêne rend la famille impossible. C'est un danger dont les sociologues se préoccupent, et M. de Weindel a pensé qu'il serait intéressant de nous faire voir la psychologie des parents qui sont réduits à redouter les conséquences de leur amour. Malheureusement les caractères sont trop simplistes, trop poussés vers la franchise cruelle. Le mari apparaît comme un égoïste un peu obtus, et l'on sent que sa détresse morale a pour cause moins la misère profonde que ses ambitions déçues. Mais çà et là, de poignants résumés de douleurs, des plaintes de la femme émeuvent comme des sanglots et prouvent que cette pièce brutaliste est celle d'un écrivain dramatique qui pense. Elle a été jouée avec une tendresse sobre, avec une touchante résignation, par Mme Régine Martial.

1. DISTRIBUTION. — Morin, M. *Dieudonné*. — Rémoussin, M. *Mayer*. — Le marquis de Storn, M. *Dauvilliers*. — Taulard, M. *Depas*. — Henri Le Cardonnel, M. *Henri Monteux*. — Boguin, M. *Boniface*. — Clapiot, M. *Berthier*. — Robinot, M. *Dujeu*. — Un domestique, M. *Ferval*. — Mme Rémoussin, Mme *Jenny Rose*. — Léonie, Mme *Suzanne Carlix*.

2. DISTRIBUTION. — Jeanne Pravelin, Mme *Régine Martial*. — Jacques Pravelin, Mme *Maury*. — Louis Dubois, M. *Reigers*.

L'Engrenage, de M. Brieux, a obtenu un vif et mérité succès. M. Brieux réalise toutes les promesses que nous donnaient ses débuts au théâtre : *Ménages d'artistes*, *Blanchette* et *Monsieur de Réboval*. Cette fois, il nous fait pénétrer dans le monde de la politique. Il le connaît et le peint bien. Ce ne sont plus des caricatures ou des faits divers de l'an dernier, hâtivement mis à la scène. Ce n'est pas une action banale encadrée dans la politique et qui pourrait tout aussi bien se passer ailleurs. C'est une reconstitution très exacte de l'atmosphère et des menées de la politique. Les personnages sont des êtres vivants et très particuliers à ce monde. Ils sont complets, d'une psychologie très fouillée L'auteur nous montre leurs sentiments, leurs ambitions, leurs petitesses par des traits d'une observation très juste, très délicate. Parfois, son ironie exagérée pousse à la charge, mais si la valeur artistique de l'œuvre y perd un peu, son action directe sur le public y gagne. On pourra reprocher à certains détails d'être un peu communs et faciles, on ne leur reprochera pas d'être d'un intérêt languissant. Il y a telles scènes qui sont de tout premier ordre, telles particularités de caractères qui sont d'une psychologie toute neuve et très exacte.

Rémoussin, industriel honnête, désireux de faire le bien et de rendre heureux ses ouvriers, vit en province. Il est sans ambition. Ses concitoyens jugent qu'il est digne de les représenter au Parlement. Tout d'abord, il refuse, car il se sent nécessaire dans son usine. Mais les insistances de sa femme, de sa fille et de son gendre, triomphent de ses résistances. Il consent donc à se présenter, mais à condition qu'il ne capitulera sur aucune de ses idées et que son élection se fera proprement. Dès les premières scènes, nous le voyons fatalement poussé aux transactions C'est l'*Engrenage* qui le saisit. Il contracte des engagements contraires à ses opinions, on fait en son nom des promesses en opposition avec ses idées de justice Quand, élu, il part pour Paris, il a déjà mille défaillances à se reprocher. Que sera-ce ici ? D'abord, il est grisé par sa situation, par son influence grandissante. Au contact de ses collègues déjà chambrés et plus parisiens, il transige sur mille points de morale et de doctrine, pour ne pas paraître provincial. Il ne s'aperçoit pas

qu'il change, il croit simplement qu'à la suite d'études et de réflexions, des convictions nouvelles entrent en lui. Il est dupe lui-même et se croit encore un honnête homme. Le voilà de plus en plus dans l'engrenage!... Mais la détresse des députés peu fortunés se fait sentir chez lui, et le tentateur, l'homme de la corruption vient, non acheter son vote qui est favorable, mais le récompenser. Rémoussin hésite, mais, en somme, il n'agit pas contre sa conscience, cet argent ne modifie pas ses opinions sur l'affaire dont il s'agit. Il l'accepte, pour de bonnes œuvres, nécessaires dans son arrondissement, et auxquelles sa pauvreté l'a jusqu'ici empêché de souscrire. Mais le châtiment arrive ; ces tripotages sont découverts, on publie des listes. Rémoussin, après des scènes de colère et de désolation, reconnaît que, sans le voir, il a insensiblement, comme tous les autres, glissé sur la pente. Dans une scène de grand ton et de belle émotion, il montre ses défaillances et ses lâchetés successives: toute la fatalité de l'engrenage. Il redevient honnête homme. Et au moment même où l'on apprend que grâce à l'action gouvernementale, les tripotages resteront impunis, il avoue spontanément ses méfaits et restitue. Tous autour de lui, l'injurient ou le prennent en pitié. Seule, sa fille lui tend les bras et apprécie son acte d'honnêteté.

M. Brieux s'élève constamment au-dessus des faits divers trop connus, sur lesquels il a basé sa belle étude de mœurs. Il voit large et profond. Quelle différence avec la prétentieuse et grossière aventure de M. Barrès! Là, c'étaient des fantoches. Ici, ce sont des hommes. *Une journée parlementaire* n'était qu'une trop rapide caricature politique, sans le moindre effort d'art. *L'Engrenage* est une pièce de vérité et d'émotion. Elle a été magnifiquement jouée par MM. Mayer et Dieudonné, tout-à-fait remarquables dans leur scène si éloquente du troisième acte, et fort bien par Mmes Jenny Rose, Suzanne Carlix, MM. Dauvillier et Depas.

THÉATRE X

24 FÉVRIER. — l'*Automne*, pièce en trois actes de MM. Paul Adam et Gabriel Mourey. — Une société de jeunes comédiens sans emploi a eu l'idée de fonder un nouveau théâtre : le théâtre X. Pourquoi X. Ils ont établi leurs pénates au Théâtre Moncey et pour début, ils ont monté l'*Automne*. On connaît les aventures de la pièce de MM. Paul Adam et Gabriel Mourey. Reçue au Vaudeville pour y être jouée en matinée, elle fut interdite par dame Censure et fit l'objet d'une vaine interpellation à la Chambre. M. Antoine dut la monter... et ne la donna pas. C'est une singulière maison que celle de M. Charles de Mornant, un important usinier. Sa femme est dévote, elle vit en mauvaise intelligence avec lui. Il a deux enfants fort mal élevés : Un fils qui fait des dettes ; une fille qui est fiancée à un noble ruiné, le marquis Pierre de Bayard-Monfort. Chez lui fréquentent l'abbée Sinésius et un certain docteur Knopff, radical socialiste qui vise à la députation. Ce cercle est complété par Mme Luce de Hampden, veuve sans fortune, recueillie par Mme de Mornant. La grève menace les usines de M. de Mornant. Question de salaire. Ruiné par les folies de son fils, le propriétaire ne peut consentir à une augmentation qui serait sa perte. Abandonné de sa femme, tourmenté des folies de ses enfants, le malheureux homme se jette dans les bras de Mme de Hampden, qu'il aime et dont il est aimé. L'abbé Sinesius rappelle Mme de Hampden au devoir, lui montre qu'elle fera le malheur de la famille de ses bienfaiteurs et la force à quitter la maison, après avoir avoué sa faute à Mme de Mornant. M. de Mornant a appelé des ouvriers étrangers pour remplacer les siens. Il faut une dot à sa fille, qui s'est abandonnée à M. de Monfort. Les ouvriers se révoltent ; la troupe arrive pour protéger l'usine. Il y a collision. Les soldats tirent, l'ordre est rétabli. Le bon-

heur de Mlle de Mornant est fait du sang des malheureux. Voilà ce que les auteurs nous ont voulu démontrer. Tous les personnages de cette pièce cherchent la satisfaction de leur égoïsme et de leur passion. Le père a son amour, la fille son bonheur menacé, le fils ses plaisirs, le docteur son ambition. Et aucun ne veut se sacrifier aux autres. Les caractères sont, d'ailleurs, assez mal tracés. Les milieux, les personnages sont d'observation. Nous sommes loin des puissants *Tisserands* d Haupmann, auxquels on a voulu comparer ce froid *Automne*. — L'interprétation nous a paru plutôt faible. M. Bourr, qui avait si heureusement réussi la création de Jean Mayeux, n'a guère la voix non plus que la figure d'un abbé torturé par la passion. Citons M. Renaudi, qui a loué sobrement une courte scène, et Mlle Babieri, qui a de l'énergie et de l'acquis, et qui s'est fort bien tirée de la scène avec l'abbé Sinésius.

THÉATRE DE LA TOUR EIFFEL.

Le retour du beau temps ramenait chaque année le public à la Tour Eiffel où le petit théâtre, établi au premier étage de cette construction donnait le 11 mai, un spectacle composé de : *Autour de la tour* [1], revue en un acte, en vers libres, de M. Flers et de *Oh !* [2], pantomime en un acte, de MM. Gerbault et Arthus, musique de M. G. Paulin, devait attirer des spectateurs pendant toute la saison d'été et le commencement de l'automne.

1. Distribution. — La Lune, Mlle *Anna Thibaud*. — Le Soleil, M. *Flers* — Le petit Saladier, M. *Fordyce*.
2. Distribution. — La Mariée, Mlle *Sidley*. — Le Contrôleur, M. *E.-W. Huntey*. — Le Mari, M. *H. J. Palmer*. — Le Garçon d'hôtel, M. *W. Harry*.

THÉATRE DU CHAT NOIR.

3 DÉCEMBRE. — *L'Enfant Prodigue*, oratorio en six tableaux, poème et musique de M. Georges Fragerolle, dessins d'Henri Rivière.

Les ombres n'avaient point chômé l'année dernière. L'artiste délicat qu'est Henri Rivière nous avait ravis par des décors de lumière et d'harmonie, et les chansonniers, ses amis, nous égayèrent de leur ironie pince-sans-rire. Mais le bel entrain de Salis et sa verve audacieuse manquaient un peu pour présenter joyeusement au public ces beaux décors et ces vers. Le Seigneur de Chatnoirville a réintégré maintenant son cabaret tapissé, plafonné et parqueté de chefs-d'œuvre. Et la plupart des artistes que nous aimions tant sont là encore pour nous charmer. Voici Henri Rivière qui a dessiné les dix tableaux de l'*Enfant prodigue*, le nouvel oratoio du musicien Fragerolle, l'auteur de cette délicieuse *Marche à l'étoile* qui si longtemps tint l'affiche du petit théâtre de la rue Victor-Massé. Les décors de Rivière sont composés comme des tableaux. Limpides et radieux, ils plaisent par la douceur de leur harmonie. Sur des ciels délicats, où volent des nuages légers sur des ciels resplendissants du crépuscule, ou déjà pâlis d'ombre, des caravanes passent s'effaçant insensiblement dans l'immensité du désert. Tout cela est de construction impeccable; de proportions justes ; les gestes des personnages sont expressifs, les attitudes et le drapé ont une grande noblesse de style. Les silhouettes d'arbres et de rochers ont du caractère. Ces tableaux, émouvants de sérénité, se transforment et vivent pour suivre les péripéties très peu compliquées, mais multiples de la légende. La musique de Fragerolle a ce charme d'émotion et de simplicité qui déjà nous avait étreints dans la *Marche à l'étoile*, et c'est un rare plaisir de pouvoir l'entendre chanter par le compositeur lui-même qui en donne si bien la saisissante grandeur. C'est vraiment un art

exquis que celui qui peut émouvoir par des moyens si simples. On goûtera aussi, dans ce nouveau spectacle du Chat Noir, les habituelles fantaisies sur le monde de la politique, mais nous déclarons préférer aux profils des sergots escortant le landau présidentiel les bateaux de M. Rivière glissant, dans la paix d'une nuit d'étoiles, sur le Nil silencieux. On trouva du plaisir à voir de beaux décors de Bretagne. très mystérieux, très graves, et de structure intéressante, par M. Louis Morin, un dessinateur de talent. On fut charmé par l'ardente passion et les beaux vers d'un cantique de MM. L. Magné et E. M. Laumann, pour lequel M. Chassaigne avait écrit une musique très prenante. Ce n'est pas un cantique à une femme, ni même à la Femme, mais à la passion que toute femme ne fait que représenter une minute. Le cantique est de beau rythme et de riche couleur, et cela ne nous a pas étonné puisqu'il est écrit par deux auteurs de talent, dont l'un, M. Laumann, nous a donné, dans maintes Revues, des pages délicates. Le personnel des chansonniers s'est légèrement modifié. Ces nouveaux venus ont du talent et prennent de l'autorité. MM. Goudeski, Montaya, Zamatoïs, et combien d'autres, nous ont tour à tour divertis ou charmés.

THÉATRE LITTÉRAIRE [1]

6 MARS. — *Supercherie* [2], comédie en un acte, en vers. *Melchior* [3], légende dramatique en quatre parties M. de Chirac.

1. Le théâtre littéraire avait établi ses assises dramatiques, au Faubourg Poissonnière, dans la salle de l'ancien Alcazar.

2. Joués par MM. Fredal et Thommès, et Mme Gerès-Carniès.

3. DISTRIBUTION. — Artaxerxès, M. *Paul Edouard*. — Melchior, M. *De Chirac*. — Darius, M. *André*. — Tiribaze, M. *A. Veniat*. — Nalza, Mme *Milkar*. — Atossa, Mme *France Delys*. — Aspasie, Mme *Marguerite Belly*.

BOUFFE-DU-NORD

M. Abel Batlet, le vaillant directeur des Bouffes-du-Nord, ne se contente pas de monter les succès de Paris, et de les très bien monter; on sait qu'il a une réputation de metteur en scène qui n'est certes pas usurpée. De temps à autre, il nous convie à des œuvres inédites, auxquelles il donne un soin tout particulier, marqué par un nombre de répétitions inusité en cette usine dramatique, où l'on abat d'habitude, une pièce tous les dix à douze jours. Déjà, nous sommes montés au boulevard de La Chapelle pour y voir jouer le *Drame des Charmettes*, qui nous révéla un artiste de vrai talent, M. Lérand, le Fouché de *Madame Sans-Gêne*, puis *Devant l'Ennemi*, le remarquable début d'un jeune auteur, M. Paul Charton, qui, je pense, n'en restera pas là; *Nos Sous-Officiers*, maintes fois repris, et le plus grand succès peut-être de ce théâtre excentrique; *Jean-Mayeux* qui fit courir le tout-Paris en ces lointains parages, applaudir un mime original, M. Bour, et une touchante jeune première, Mlle Jane Marsan, l'étoile de la direction Ballet..

26 JANVIER. — Première représentation : *Le Grillon*, pièce mêlée de chant, en cinq actes et six tableaux, de MM. de Ricaudy et Clément Rochel, musique de M. Thony.

Le *Grillon* est un drame, fabriqué dans un moule ordinaire, et ne différant guère de ses aînés que par l'exceptionnelle importance de la partie musicale; M. Thony n'a pas écrit pour la circonstance moins de huit morceaux, et le public de l'endroit n'a pas trouvé que ce fût trop. Il s'est d'ailleurs intéressé une fois de plus à cette histoire d'enfant volé en nourrice, qui se retrouve quinze ans après, sous les traits d'un petit chanteur ambulant prenant modèle sur le *Passant* de Coppée. Le Grillon épousera sa gentille sœur de lait, et le vilain drôle, cause de tout le mal, sera livré aux gendarmes, qui ne le lâcheront pas... La

pièce est bien jouée par tout le monde. MM. Clot, Roux et Orsy. sont des paysans fort réussis, chacun dans leur genre. M. Dublay est fort bien placé dans cette canaille de Lussard. Mme de Pontry a de la dignité et Mlle Barbieri a du pittoresque en la personne d'une simple marchande de peau de lapin, qui reconnaît dans le Grillon l'enfant qu'elle a volé. Le Grillon, c'est Mlle Jane Marsan, toujours adroite et charmante.

7 MARS. — Première représentation. — *Les Dames du Plessis-Rouge* [1], comédie dramatique en cinq actes et six tableaux [2], de M. Léon Gandillot. Le joyeux vaudevilliste a voulu cette fois nous prouver qu'il pouvait à l'occasion nous faire frissonner. De là un bon gros mélodrame conçu et exécuté selon la formule et sur lequel il n'est pas absolument nécessaire de s'étendre outre mesure. Vous saurez donc que Mme Richard déteste et méprise son mari qui pourtant l'adore. Elle exècre également sa belle-mère, femme forte et décidée. Aussi se laisse-t-elle égarer jusqu'à de fâcheuses extrémités. M. Richard est soupçonné d'avoir traîtreusement assassiné un officier qui faisait à sa femme une cour pressante. Toutes les apparences l'accablent. Il est condamné à cinq ans de réclusion. La belle-mère et la bru demeurent seules en présence et s'entre-dévorent. Cédant aux suggestions d'un hideux jardinier, elle empoisonne lentement sa belle-mère. Mais tout néanmoins finira bien. Nous aurons même une grande scène de *delirium tremens*, ce qui n'est peut-être pas neuf, mais enfin ça fait toujours plaisir. Ici le *delirium* se complique de satyriasis, car le monstrueux

1. DISTRIBUTION. — Henri Richard, M. *Desmarets*. — Antoine, M. *Clot*. — Le colonel, M. *Abel Ballet*. — L'abbé Chapuis, M. *Boéjat*. — Le Dr Merlinet, M. *Lusset*. — De Chasseny, M. *Montancé*. — Le procureur, M. *Roux*. — Maître Carabet, M. *Dalême*. — Juge d'instruction, M. *Liézer*. — De Lieussure, M. *Charlot*. — Batelot, M. *Berny*. — Marcelle, Mme *Buisscy*. — Mme Richard, Mme *Anna Deschamps*. — Mme Merlinet, Mme *Barbiéri*. — Elisa, Mme *Germiane*. — La mère François, Mme *Sorel*. — Petit Thomas, Mme *Carmencita*.

2. Tableaux : 1. Le Royal-Marcelle ; 2. Une descente de justice ; 3. Belle-mère et bru ; 4. La drogue d'Antoine ; 5. Un satyre ; 6. L'aurore du bonheur.

jardinier adore Mme Richard et ne veut pas mourir sans le lui avoir affirmé énergiquement. Il meurt cependant sans être parvenu à ses fins, et même sans avoir pu révéler au bon curé la complicité de Mme Richard dans l'empoisonnement de belle-maman. Celle-ci a la vie dure, heureusement, et comme le scélérat, dans sa confession suprême, a fait éclater à ses dépens l'innocence de Richard, celui-ci est mis en liberté, et sera désormais aimé de sa femme. Ce n'est vraiment pas ennuyeux, bien que légèrement poncif. M. Clot a déployé beaucoup de force et de hideur sous les traits du vieil Austin, le jardinier empoisonneur. Mmes Suissey et Deschamps, MM. Abel Ballet, dans le personnage épisodique d'un colonel Ramollot, Desmarets, Bréjat et Lunel se sont fort bien acquittés de leurs rôles.

6 DÉCEMBRE. — Première représentation : *Le Gamin de New-York*, drame en cinq actes. de MM. Édouard Philippe, Wertheinsber et Vider.

EDEN-CONCERT

16 MAI. — Première représentation de *Madame s'enchaîne* ou *L'Empois à la Cour*, parodie de MM. Petit-Mangin et Jules Gide, musique de M. Paul Blétry.

28 DÉCEMBRE. — *Les Gaietés de l'année*, revue en deux actes de MM. Grenet-Dancourt et Octave Pradels. — L'Eden-Concert, « créateur des vendredis classiques », a, lui aussi, donné sa traditionnelle revue. Elle est signée de MM. Grenet-Dancourt et Octave Pradels, et — faut-il le dire ? — nous attendions mieux de ces deux hommes d'esprit. Ont-ils eu conscience qu'ils travaillaient pour des habitués de quartier — le quartier de la Tour-Saint-Jacques — généralement peu difficiles ? Toujours est-il qu'ils ne se sont point donné une méningite (comme dirait Mlle Mathilde Salle, de l'Opéra) en écrivant cette revue, intitulée les *Gaietés de l'année*, où le principal clou (c'est une gageure, alors!) est un rondeau sur la Mort de Carnot, chanté par Mlle Dufrény, représentant en grand deuil l'Exposition de Lyon...

Pauvre Dufrény! c'est pourtant la seule artiste de talent de cette troupe assez faible, où M. Villé (très surfait) est un compère aussi lugubre que prétentieux, où Mlle Lydia est une belle femme, et voilà tout!...

Soyons juste, et disons qu'on a redemandé à Mlle Dora et à M. Teulet le gentil duetto : « Mon pneu s'est crevé dans le bois », sur l'air de l'Arrêt à Dijon de l'*Enlèvement de la Toledad*, et que, pour être légèrement retardataire, l'idée du Napoléon, de plus en plus jeune, revenant faire sa partie à l'acte des théâtres, était au moins une bonne « idée de revue. »

SOCIÉTÉ DE LA RAMPE

(SALLE DUPREZ).

10 NOVEMBRE. — *Les Gestes de l'année*, revue en trois actes, de MM. Carpentier, D'Agneau et Fred Tomy.

THÉATRE DE LA RIVE GAUCHE

Sous ce titre une nouvelle société théâtrale s'était formée, dirigée par M. Larochelle, le fils de l'ancien directeur de Cluny, de la Porte-Saint-Martin et de la Gaîté. Le théâtre de la Rive gauche avait débuté par un spectacle composé de : *Les Vieux*, de M. Gaston Salandri; *Le Passant*, de M. François Coppée, joué par Mmes Teissandier et Dorsy; *La fin de Lucie Pellegrin* [1], comédie de M. Paul Alexis, et entremêlé d'intermèdes divers par Mmes Teissandier, Vernet, Fleury, Wanda de Boucza, Lucy Léo, MM. Damoye Valmont et Lagrange.

8 JUIN. — Premières représentations : *Virginité fin de*

1. DISTRIBUTION. — Lucie Pellegrin, Mme *Nancy Vernet*. — Chochotte, M. *G. Fleury*. — Mme Printemps, Mme *Louise France*. — La grande Adèle, Mme *Eugénie Bade*. — Héloïse, Mme *Andrée Canti*. — L'Autre Adèle, Mme *Odette Delprée*. — La tante, Mme *Garniéri*. — Marie la Frisée, M. *Dathien*.

siècle [1], pièce en quatre actes de M. Charles Froment; *Le Vendeur de Soleil*, pièce en un acte de Mme Rachilde. Le premier de ces ouvrages a une portée morale et sociale tout à la fois. Il flétrit courageusement une de ces héroïnes du mal, comme il nous arrive trop souvent d'en rencontrer en ces dernières années de notre siècle. Adèle Borras, bien qu'elle ait pour mère la meilleure et la plus simple des femmes, est un des caractères les plus monstrueux et, malheureusement, les plus exactement vrais de notre société corrompue. Les dehors de la jeune fille cachent une âme de boue. En ce cerveau de « poupée gavroche », les pensées sont mauvaises et les instincts sont pires. Les yeux clairs et froids disent la cruauté; la voix est brève, tranchante, insolente et railleuse d'habitude, mais sait trouver, quand il en est besoin, les inflexions enjôleuses et caressantes. Cependant, de cet être élégant et dépravé, dont chaque parole affirme l'impudence cynique, émane une grâce de séduction étrange. Elle semble une fleur vénéneuse, et elle est, en effet, une fleur de vice superbe. Ce drame puissant en quatre actes produit un effet à la scène plus saisissant que je ne puis dire. L'auteur, M. Charles Froment, y fait preuve de sérieuses et indiscutables qualités. L'entrée d'Adèle et de sa compagne Isabelle au premier acte, cette façon rapide de camper un personnage en quelques répliques décèle l'expérience approfondie d'un art difficile. Tout le second tableau est traité de magistrale façon. Il contient deux scènes capitales. Tout cela est écrit dans une belle langue, claire, solide, nette et précise, semée en maints endroits de charmantes pensées poétiques. La conversation des personnages est aimable, enjouée; parfois mordante, elle égratigne de ci, de là. La pièce de M. Charles Froment a été très bien et très artistement montée. Elle est très bien jouée par Mlles Camée, Brécourt, Réal, Mme France; MM. Larochelle et Valmont, que le public choisi de cette représentation, a beaucoup applaudis, en même temps qu'il acclamait chaleureusement l'au-

1. Distribution. — Rock, M. *Larochelle*. — Debesse, M. *Valmont*. — Adèle, Mme *Camée*. — Une fille, Mme *France*. — Mme Borras, Mme *E. Petit*. — Isabelle, Mme *Brécourt*. — Helgonne, Mme *Réal*.

teur. Cette tentative artistique, à la tête de laquelle s'était placé M. Larochelle, méritait un encouragement, et si elle réussit à se maintenir dans la voie littéraire qu'elle s'est tracée, elle ne peut manquer de recueillir l'approbation du grand public.

SOCIÉTÉ DU MASQUE

13 DÉCEMBRE. — *Paulette*, pièce en trois actes, de MM. Henri Lebaut et Croze; *Pinson s'amuse*, comédie en un acte de MM. Belle et Mendrot; *Flirt*, comédie en un acte de M. Listchfouse. *Paulette*, est une jolie comédie! où, pour ne pas être très neuves, les situations n'en sont pas moins bien traitées, où le dialogue est vécu, où les personnages sont curieusement campés. M. Brémont et Mlle Dux y ont rivalisé de talent, jouant à la perfection des rôles fort délicats. Citons aussi Mme H. Billy, excellente en mère actrice, et nommons encore MM. Céalis et Henri Monteux, qui ont secondé à merveille les deux principaux protagonistes.

SOCIÉTÉ DE LA GARDÉNIA [1].

10 NOVEMBRE. — *Les Imprudences de M. Bilboquet* [2], vaudeville en trois actes, de M. Louis Autigeon ; *Kerkakoff* [3], comédie en un acte, de MM. Lénéka et Matrat.

THÉATRE INDÉPENDANT [4].

10 NOVEMBRE. — Premières représentations : *Nuit*

1. Au Théâtre d'application.
2. DISTRIBUTION. — Des Epaulettes. M. *Duluard*. — Beaulendemain, M. *Berthez*. — Bilboquet, M *Frény*. — Tourniquet, M. *Cap*. — François, M. *Gérard*. — Mm Beaulendemain. Mme *Billy*. — Edwige, Mme *Nancy Berthin*. — Olga, Mlle *Lambel*.
3. Joué par MM. Berthez et Frény et Mlle Bardin.
4. Salle du Nouveau Théâtre.

suprême [1], comédie en un acte, en vers, de M. Paul Nagour; *Petit ménage* [2], comédie en un acte de MM. Charles Quinel et René Dubreuil; *Fée* [3], comédie en deux actes et un épilogue, de M. Léon Mansard.

PARISIANA CONCERT

6 DÉCEMBRE. — *Allume! Allume!* revue en deux actes et quatre tableaux, de MM. Jules Jouy, A. Verneuil et Maxime Guy.

THÉATRE DE BELLEVILLE

AVRIL. — Première représentation : *Honneur pour honneur,* drame en cinq actes, de M. Castaut.

DÉCEMBRE. — Première représentation de *La Patronne,* drame en cinq actes, de M. Eugène Fournière.

TRIANON-CONCERT

SEPTEMBRE — *La revue Trianon,* en deux actes, de MM. Adrien Vély et A. Lévy.

SCALA

DÉCEMBRE. — *Paris scandale,* revue en trois actes, de M. Maurice Millot.

1. DISTRIBUTION. — Le condamné, M. *Dauvillier.* — Le gardien, M. *Richel.* — Le mouton, M. *Bérold.*

2. DISTRIBUTION. — Hortense, Mme *Louise France.* — Grenouillou, M. *Barlet.* — Leturc, M. *Robert Lagrange,* — Le garde municipal, M. *Lécot.*

3. DISTRIBUTION. — Céleste, Mme *Adrienne Laforge.* — Stéfanette, Mme *Vivianne d'Arthieu.* — Clotilde, Mme *Jane Hellen.* — Georges Letellier, M. *Dauvillier.* — Raoul, M. *Pelio.* — Malet, M. *Georges Ragot.* — Grup, M. *Ch. Leriche fils.* — Mercier, M. *A. Bernard.*

MATINÉE PAUMIER

10 DÉCEMBRE. — *Une entrevue,* comédie en un acte, de M. Julien Berr de la Turrique.

CIRQUES

Il n'y a pas jusqu'aux cirques qui, depuis plusieurs années déjà, jouent couramment des pantomimes dramatiques, l'un, comme le nouveau cirque de la rue Saint-Honoré, pour utiliser sa *piste d'eau,* objet d'une constante curiosité ; les deux autres, le cirque d'hiver et le cirque d'été, pour continuer les vieilles traditions équestres de l'art. Le premier nous donne, le 5 janvier, *Boule de Siam;* le 1er mars, la reprise de *la Rosière de Charenton ;* en attendant, le 16 du même mois, l'*Agence Bidochard.* Le 27 avril, reprise du *Moulin du Gué,* et le 1er juin, reprise de *la Noce de Chocolat.* Enfin, le 18 novembre, première représentation de *Pirouette-Revue.*

Au cirque d'hiver, le 29 janvier, première représentation de *1814,* pantomime inspirée par le goût que reprend le public pour la légende Napoléonienne, et que nous reverrons au cirque d'Eté. Le 2 avril, autre pantomime : *La Fête au village.*

Le cirque Fernando se transformera cette année en théâtre et donnera des opérettes, le 18 juillet, pour l'inauguration de ce nouveau genre, *Juanita*[1], opérette de Suppe.

THÉATRE LYRIQUE DE LA GALERIE VIVIENNE

Le théâtre lyrique était ressuscité dans une petite salle de la Galerie Vivienne, où l'on donnait cou-

1. DISTRIBUTION. — Sir Douglas, M. *Scipion.* — Gusman, M. *Raoul.* — Riego, M. *Angeville.* — Gil-Polo, M. *Briant.* — René Belamour, Mme *Gauthier.* — Petrita, Mme *Delval.* — Olympia, *Gilles-Raimbault.*

ramment : *Joconde*, *Ma tante Aurore*, *Rose et Colas*, et aussi des nouveautés, comme *le Divorce de Pierrot* et *le Sabre enchanté*. Cependant on voyait de tout un peu dans ce théâtre minuscule où les sociétés théâtrales privées avaient essayé de prendre pied et dans les premiers jours de décembre, celle de l'*Office-Théâtre*, de création récente, y donna la première représentation de *Jacques Oudet*, drame en un acte, en vers, de M. Paul Lenglé, flanqué d'exercice de gymnastique, de tours de prestidigitation et de danses Espagnoles.

THÉATRE D'APPEL

20 Décembre. — *Sous la .loi*, drame en trois actes, d'Ed. Brandès.

ELDORADO

L'ancien Eldorado n'existe plus : vive le nouvel Eldorado ! C'est maintenant une délicieuse salle blanc et or, avec des loges élégantes et de confortables fauteuils nuance bleu saphir, tout comme le rideau de peluche qui s'ouvre de côté, à la mode anglaise, une exquise bonbonnière Louis XV, doucement et magnifiquement éclairée à la fois par un lustre splendide et des appliques partout, partout ! Derrière les loges, de vastes promenoirs, et un foyer-buffet, où hier, en l'honneur de la presse et du Paris mondain, le champagne coulait à flots...

En transformant sa salle, l'Eldorado a changé son genre et le temple classique de la chansonnette a disparu, en face de la Scala qui lui faisait tout naturellement une trop grande concurrence. Ce sont maintenant les Folies-Bergère du boulevard de Strasbourg.

Pour le premier soir, M. Marchand nous offrait, dans cette nouvelle manière, un attrayant programme, dont la première partie appartient aux fameux Huline's, les clowns musicaux déjà connus, sans doute, mais toujours amusants, et à de curieux numéros, comme celui de cette jeune instrumentiste jouant à la fois de deux

cors accordés dans un ton différent et le professeur Duncan, dont les coolies écossais sont des merveilles d'intelligence autant que de beauté. Puis, après un prologue rimé par Armand Silvestre et dit par Anna Thibaud, des tableaux vivants, tous plus jolis les uns que les autres qui par un truc des plus ingénieux, se succèdent avec une rapidité absolument incroyable; et les gentils acrobates Willy and Charly, forts comme des Turcs en dépit de leur jeune âge : que deviendront-ils plus tard ? C'est ensuite la chanteuse anglaise Othée del Rio aux dessous affriolants, le ballet comique *O'Ménéné*, dont le titre et le nom des personnages Pipi-Lolo, Kaïka et la reine Kamalotutu, montrent bien que nous avons encore affaire à Armand Silvestre ; c'est enfin pour terminer, l'inénarrable assaut de boxe avec les pieds des excentriques Hector and Lauraine. Il y en avait pour tous les goûts, au palais de l'Eldorado, dans le nouveau programme et la transformation ne devaient cependant pas avoir beaucoup d'attrait pour le public.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

La Société des concerts du Conservatoire avait, le 14 janvier, inscrit à son programme la colossale Symphonie avec chœurs, que dirigeait pour la première fois M. Paul Taffanel. Et l'exécution du sublime ouvrage, que Berlioz a justement appelé « la plus magnifique expression du génie de Beethoven », a pris, sous le bras énergique de son nouveau chef, une vie qu'elle avait malheureusement perdue lors des dernières auditions qui en furent données. On sait l'élévation véritablement excessive de certaines parties du chant : dire que Mmes Eléonore Blanc et Boidin-Puisais, MM. Warmbrodt et Auguez n'ont pas échoué dans les *soli* est déjà leur faire un compliment. La Symphonie avec chœurs dure à elle seule plus d'une heure. Il n'y avait donc place, sur le programme, que pour trois autres morceaux, fort courts. C'est un bijou que le scherzo de Bizet qui fut, en 1861, son envoi de Rome. C'est « une page magistrale d'une verve et d'un éclat incomparables » — Berlioz le dit aussi — que l'ouverture de *Fidelio* à laquelle nous préférons toutefois, sur le même sujet, l'ouverture de *Léonore*...

Le 28 janvier, Sarasate s'est fait triomphalement entendre au Conservatoire, où, sans charlatanisme, par la seule force de son merveilleux talent, fait de charme et de pureté, il a, une fois de plus, étonné,

ravi, enchanté ses auditeurs. L'incomparable virtuose interprétait une suite de Raff, qui paraissait pour la première fois sur les programmes de la Société des Concerts. Est-il besoin d'ajouter qu'il a été unanimement rappelé et applaudi avec le plus chaleureux enthousiasme, par l'orchestre comme par le public? La Société des Concerts exécutait, en cette même séance, les airs de ballet, extraits du *Prince Igor*, de Borodine, qui ont paru d'une belle sonorité. Oserai-je dire à M. Taffanel que nous avons entendu au Conservatoire de meilleures exécutions de la symphonie en *fa*, et même de l'ouverture d'*Obéron?* Le célèbre orchestre ne nous a pas paru, cette fois. « dans ses bons jours », et nous étions loin de l'idéale perfection qu'on avait coutume de rencontrer en ce temple de la musique.

Bien qu'elle fût excellente de la part de l'orchestre et des chœurs savamment dirigés par M. Taffanel, et des solistes qui avaient nom Mlle Chrétien et Mme Héglon, le ténor Lefeuve et le baryton Manoury, la seconde audition du *Paradis et la Péri*, a laissé, le 25 février, singulièrement froide la brillante assistance du Conservatoire. Peut-être sont-ce là de ces œuvres, exquises au piano, qui ne gagnent pas à être entendues en public, surtout en entier. Peut-être la célèbre Société des Concerts eût-elle évité la monotonie en ne jouant que les deux premières parties de l'ouvrage, ou même seulement la deuxième. On doit toujours se garder d'abuser, même des meilleures choses, et s'il faut du Schumann, pas trop n'en faut... à la fois.

CONCERTS DU CHATELET

Le 7 janvier, le concert commençait par *Wallenstein* de M. Vincent d'Indy, qu'un explicite programme (texte et musique), joint à une excellente exécution, mettait à la portée du public en lui « mâchant », pour ainsi dire, chacune des parties de la pittoresque trilogie, inspirée par Schiller. Venaient ensuite l'air de Zurga des *Pêcheurs de Perles*, de Bizet, chanté par M. Claeys, un baryton un peu froid (c'est d'ailleurs, un Anversois) que vient d'engager l'Opéra-Comique ; puis, une délicieuse *Havanaise* de Saint-Saëns, merveilleusement interprétée par le violoniste Marsick ; enfin — retours vers le passé — un concerto de Bach pour trois clavecins, tenus par M. Diémer et deux de ses élèves MM. Thibaud et Niederhofheim. Un clavecin suffit, quand il est délicatement et finement joué par le maître Diémer; mais trois, c'est trop, ce nous semble, et nous y perdons ainsi les traits les plus intéressants... Toujours amoureux d'actualité, M. Colonne, un de nos plus enragés russophiles, avait voué la seconde partie de son concert aux compositions — véritable cahier de mélodies — du futur auteur du *Flibustier*, M. César Cui. Les *Deux ménétriers*, sur une belle poésie de M. Jean Richepin, nous ont paru écrits un peu haut pour l'excellent Lorrain. M. Marsick a de nouveau triomphé dans une aimable cavatine pour violon. Mlle Marcella Pregi a fait, une fois de plus, applaudir

sa charmante voix dans les *Larmes*. Quant aux *Petiots*, une pièce anarchiste, tirée des *Gueux* de Richepin, ils ont valu un colossal succès à M. Engel, qui les a dits avec une rare énergie.

Le 14 janvier, M. Colonne faisait encore au compositeur du *Flibustier* les honneurs d'une partie de son programme. Les mélodies de César Cui ont obtenu le même succès que le dimanche précédent. Mlle Marcella Pregi a mis toute son âme à l'interprétation d'*Où vivre?* et de *Penses-tu?* Impossible de dire les *Songeants* avec plus de charme et de simplicité, les *Petiots* avec plus de chaleur et de conviction que ne l'a fait M. Engel. Quatre rappels à M. Raoul Pugno pour sa fine et brillante exécution de l'original concerto de Grieg, avec lequel il avait déjà deux fois transporté d'aise les abonnés du Conservatoire. M. Colonne a été fort heureusement inspiré en le faisant entendre chez lui. La deuxième partie du programme se composait de la grande scène religieuse de *Parsifal*, que le directeur des Concerts du Châtelet aura la gloire incontestée d'avoir révélée au public parisien. De telles œuvres s'imposent à l'admiration d'un auditoire, surtout quand elles sont exécutées avec un ensemble aussi parfait et un « fondu » aussi complet. Quel dommage que les cloches soient toujours d'une justesse douteuse! La scène des filles-fleurs, d'une grâce exquise, mais d'une difficulté inouïe, n'est, ce nous semble, pas encore appréciée à sa valeur. Elle a pourtant été merveilleusement rendue par un sextuor de voix jeunes et fraîches, qui méritait, certes, des applaudissements plus prolongés. Il n'en est pas moins vrai qu'avec *Parsifal*, — ainsi artistiquement monté, M. Colonne, — s'était assuré plusieurs salles combles.

Le 11 février, M. Sarasate se faisait entendre au concert du Châtelet, et nous comprenons l'empressement du public, désireux d'entendre à ses trop rares passages, cet incomparable artiste. Il exécutait le classique concerto de Beethoven avec le grand style qu'on lui connaît, et le *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns avec une pureté de son, jointe à une fantaisie dans la virtuosité qui l'ont fait acclamer et rappeler quatre fois par un auditoire enthousiaste. Après l'ouverture du *Roi d'Ys*, fort bien enlevée par l'orchestre de M. Colonne, Mme Deschamps-Jehin est venue chanter le

grand air de Margared, puis, deux mélodies du même Lalo, où elle a fait applaudir une fois de plus sa belle voix de mezzo. Le concert se terminait par une nouvelle audition de *Parsifal*, dont nous avons dit plus haut le légitime et magnifique succès.

Sarasate, le divin Sarasate, a de nouveau triomphé, le 18 février : d'abord, dans le mélodieux concerto de Mendelssohn, puis, dans le *Rondo capriccioso*, de Saint-Saëns, après lequel il a dû revenir se faire encore applaudir et rappeler un nombre incalculable de fois. Que dire, que nous n'ayons déjà dit, de ce merveilleux talent où le grand style, la pureté de son et l'admirable simplicité se réunissent de telle sorte qu'un pareil violoniste est comme qui dirait un véritable « phénomène » !... Notons le succès de Mme Berthe Marx, dans le concerto en *sol* mineur de Saint-Saëns, dans une polonaise de Chopin et une étude de Rubinstein, et aussi celui de deux pièces de Schumann (on a redemandé la seconde), très joliment orchestrées par M. Théodore Dubois.

Le 25 février, Sarasate obtenait un triomphe égal à celui des deux précédentes séances. Après le *Caprice* de Guiraud, qu'il a merveilleusement joué, il s'est vu obligé de céder au désir du public, qui le rappelait sans cesse, et se faire entendre une fois encore dans *Aspiration* de Chopin. Mme Berthe Marx, elle aussi, a été très chaleureusement applaudie dans la Rapsodie de Listz et dans une Polonaise de Chopin, que, pour le plaisir des dilettantes, elle a dû ajouter au programme. Comme toujours, l'exécution de l'*Arlésienne*, de Bizet a valu un mérité triomphe à l'orchestre de M. Colonne.

Avant de partir pour la Russie où, missionnaire artistique, il est allé propager les chefs-d'œuvre de la musique française contemporaine en dirigeant les exécutions de *Samson et Dalila*, de *Sigurd* et de *Werther*, M. Colonne, avec l'habileté, l'intelligence et l'esprit d'initiative qu'on lui connaît, avait assuré d'une façon fort originale le sort de ses concerts. Il pouvait y produire des virtuoses illustres, instrumentistes ou chanteurs : il a convié, — l'idée était généreuse autant qu'audacieuse, hospitalière jusqu'à l'abnégation de soi-même, — il a, dis-je, convié ses plus célèbres confrères de l'étranger à venir diriger à sa place l'or-

chestre du Châtelet. C'est M. Félix Mottl, le jeune *capelmeister* de Bayreuth et de Carlsruhe, qui, le 18 mars, a eu l'honneur d'ouvrir la série, et son succès était tel qu'il rendait difficile la tâche de son successeur du vendredi saint, M. Hermann Lévi, qui est à Munich, comme M. Mottl l'est à Bayreuth, l'apôtre convaincu de Richard Wagner. M. Mottl est, au physique, un brun superbe, de haute taille et de vigoureuse allure. A la façon dont il prend le bâton, on sent tout de suite qu'on a affaire à un maître qui imposera son vouloir avec une inébranlable fermeté. En une seule répétition, il a fait sien l'orchestre de M. Colonne, qui, en même temps que d'une rare souplesse, témoignait de sa science des bonnes traditions inculquées par son chef habituel. On a dit que M. Mottl ne parlait qu'assez imparfaitement notre langue : mais, au pupitre, son bras « parle » pour lui, et avec une éloquence et une abondance d'expression que lui envieraient les meilleurs orateurs : tour à tour léger ou pesant, grave, mélancolique ou gai, avec une façon entraînante et irrésistible d'indiquer les *crescendo*, ce bras, merveilleux traducteur d'une âme de véritable artiste, sait donner à son orchestre une puissance de sonorité absolument extraordinaire. C'est surtout dans la musique de Wagner. — qu'ici nous n'avions jamais entendu interpréter avec une telle foi — qu'a triomphé le maître allemand. La première partie du concert appartenait aux œuvres de Berlioz, dont M. Mottl a donné, au théâtre de Carlsruhe, un cycle si intéressant. Aussi la reconnaissance se mêlant à l'admiration, le public parisien lui a-t-il fait une ovation sincère et spontanée, dont il gardera, je l'espère, un souvenir inoubliable.

La série des chefs d'orchestre étrangers continue au pupitre des Concerts du Châtelet. C'est le soir du Vendredi saint 23 mars, M. Hermann Lévi qui tenait le bâton, avec l'autorité que lui ont reconnue les plus éminents musiciens, à commencer par Richard Wagner qui, en 1882, lui confiait à Bayreuth — nous y étions ! — la direction de sa sublime partition de *Parsifal*. Alors, il nous était impossible de juger, autrement que parce que nous entendions, le chef d'orchestre demeurant invisible dans son trou. Il était donc curieux pour nous de le voir, cette fois, sur l'estrade. Le cap-

pelmeister bavarois est un petit homme de cinquante-cinq ans, le dos légèrement voûté, l'œil vif et intelligent, le bras nerveux aux mouvements saccadés, conduisant avec une précision qui n'est pas toujours exempte de sècheresse. Il nous a semblé que M. Hermann Lévi, tout en étant très maître de son orchestre, ne l'enlevait pas comme son prédécesseur Félix Mottl. Ajoutons qu'il nous a quelque peu dépaysé en ralentissant tous les mouvements de la symphonie en *fa* de Beethoven que nous sommes habitué à entendre interpréter « à la française » dès notre plus tendre enfance. En dépit de l'enthousiasme allant jusqu'à l'emballement — on a redemandé l'allegretto — oserai-je dire timidement, au risque de me faire conspuer comme un vil routinier, que j'avoue ma préférence pour notre manière de comprendre et d'exécuter l'œuvre de Beethoven. Pour Wagner, il n'y a pas de discussion possible, et notre admiration est acquise à l'habile artiste qui nous a donné une si grandiose interprétation de *Parsifal*. M. Hermann Lévi a été quatre fois rappelé par toute la salle debout et l'applaudissant frénétiquement.

La salle du Châtelet était comble le 22 avril pour entendre la musique originale de M. Grieg et voir le maître conduire lui-même ses œuvres. On a bissé plusieurs morceaux absolument délicieux : notamment, la gavotte tirée de *Du Temps de Holberg*, suite d'orchestre pour instruments à cordes, dans le style ancien ; la *Chanson de Solveig* d'après le poème d'Ibsen et le *Cygne*, mélodie, également d'Ibsen, que M. Grimaud a dite d'une façon très poétique. On a acclamé M. Raoul Pugno dans le *Concerto* en *la* mineur qui lui avait valu de si chaleureux enthousiasmes, il y a peu de temps, au Conservatoire et au Châtelet; et l'on a vivement applaudi Mlle Sidner dans plusieurs mélodies accompagnées au piano par l'auteur et chantées en norvégien. M. Grieg est un petit homme d'un blond grisonnant, sec et nerveux, qui tient bien son orchestre en mains et lui indique, aussi bien avec la tête qu'avec les bras, ses moindres intentions. Il a obtenu un énorme succès et il se souviendra, lui aussi, avec joie, nous l'espérons du moins, de l'accueil qu'il a reçu parmi nous.

Le 14 octobre, les Concerts-Colonne faisaient une

très brillante réouverture avec un programme essentiellement symphonique qui réunissait les noms de Beethoven, de Berlioz et de Wagner, de MM. C. Saint-Saëns et G. Charpentier, et permettait aux excellents solistes de l'Association artistique de se faire applaudir de leur fidèle public. Quand nous aurons noté que la *Symphonie fantastique* et la *Chevauchée des Valkyries* y furent exécutées en toute perfection; que le violoncelliste Baretti se distingua particulièrement dans le ballet de *Prométhée;* que M. Rémy fit une triomphale rentrée dans le délicieux solo de violon du *Déluge;* que le chant de cor anglais du prélude de *Tristan et Yseult* valut de chaleureux bravos à M. Longy, et que les pittoresques *Impressions d'Italie*, de M. Gustave Charpentier retrouvèrent tout leur succès de l'an dernier, nous aurons tout dit sur cette belle séance. Elle était honorée de la présence de Verdi, voisin de son cher confrère et contemporain Ambroise Thomas et le vaillant auteur d'*Othello* attirait, comme de juste, la générale attention. Si M. Colonne eût été plus tôt prévenu, peut-être aurait-il pu mettre exceptionnellement au programme quelque fragment symphonique du maître tel que l'entracte de la *Traviata* ou les airs de ballet d'*Aïda*. Cette fois, Verdi dut se contenter d'applaudir les autres (et quels autres!) interprétés par un orchestre d'élite : il ne s'en fit pas faute.

Le 21 octobre, M. Sarasate, qui à force de talent avait fait accepter une pitoyable *Suite écossaise* de Mackenzie, était bruyamment rappelé après le *Rondo capriccioso* de M. Saint-Saëns. On en voulait encore, on en voulait toujours, mais l'éminent artiste n'avait plus rien à dire, et l'insistance du public ne cessa que quand M. Colonne lui annonça qu'il reviendrait le dimanche suivant.

Le 5 novembre, MM. Diémer et Risler c'est-à-dire le maître et son brillant élève, ont admirablement rendu le *Caprice arabe* de Saint-Saëns, et Mlle Marcella Pregi a délicieusement chanté la *Procession* de César Frank.

La scène capitale qui termine le premier acte de *Parsifal* — la cérémonie religieuse du Graal — est un des plus beaux épisodes musicaux, non seulement de *Parsifal*, mais aussi de l'œuvre entière de Wagner. Il n'y a pas une défaillance, au point de vue musical, dans cette scène grandiose, dont aucune analyse ne

saurait donner une idée... Nous l'avons entendue trois fois à Bayreuth, et ces trois auditions successives restent pour nous parmi les plus pures jouissances artistiques que nous ayons jamais eues... Rien n'égale l'éclat de la fanfare initiale à laquelle se marie une sonnerie obstinée de cloches; la marche des chevaliers est d'une allure fière et majestueuse; après les chants des jeunes garçons et des jeunes hommes, d'une sonorité suave et pleine, que dire du chœur religieux final, incomparable cantique d'amour et d'extase! L'auditeur le plus indifférent se sentirait ému en écoutant cette musique si sereine, si large, d'une onction si fervente et d'une ampleur si magistrale, que rehausse encore une orchestration merveilleuse. Ce deuxième tableau du premier acte de *Parsifal* nécessite un personnel d'environ deux cents exécutants, chœurs et orchestre, disposés à rendre possible l'illusion scénique. Il faut un vrai théâtre — la vaste scène du Châtelet est évidemment propre à la chose — et un véritable artiste comme M. Colonne pour monter et interpréter cette scène d'une élévation sublime, où les voix, les instruments, les chœurs des enfants et des chevaliers, les chants qui, à Bayreuth, descendent du sommet de la coupole, les cloches qui résonnent forment un ensemble absolument admirable. Après ce superbe fragment de *Parsifal*, M. Colonne a été — le 11 novembre — trois fois rappelé par l'auditoire enthousiaste. Dans la première partie du concert, M. Louis Diémer nous avait fait entendre une *Fantaisie persane*, pour piano et orchestre, de M. Benjamin Godard, d'une inspiration si banale, hélas! que la virtuosité de l'artiste n'a pu triompher de la froideur du public. M. Diémer s'est heureusement rattrapé avec le délicieux concerto pour piano, flûte et violon de Bach, qu'il a joué merveilleusement en compagnie de MM. Cantié et Rémy. Notons, à l'honneur de l'orchestre de M. Colonne une exécution parfaite de la symphonie en *ut* mineur.

On sait tout ce que M. Colonne a déjà fait pour l'auteur de la *Damnation de Faust*, devenu grâce à lui, désormais populaire. Donner un « cycle Berlioz » est une idée patriotique et artistique qui devait venir au vaillant directeur des Concerts du Châtelet, prenant cinq des œuvres les plus célèbres de l'illustre compositeur et les faisant entendre chacune deux fois — pas

plus. Je sais bien que Berlioz a le tort d'être français. Est-ce donc une raison pour ne point l'adopter? La foule s'est, d'ailleurs empressée d'accourir au Châtelet pour applaudir *Roméo et Juliette*. Jusqu'à l'intégrale restitution qu'en fit M. Colonne, il y a dix-neuf ans déjà, cette composition, jadis tant décriée, n'avait jamais été donnée en entier depuis le jour de sa première exécution, le 24 novembre 1839. Le temps a marché depuis lors; l'éducation musicale du public a pu se faire, ses préventions ont disparu, son goût s'est formé. L'auditoire du Châtelet applaudissait de toutes ses forces : le prologue choral, imité par Gounod; les strophes à la louange de Shakespeare, chantées avec tant d'expression par Mme Auguez de Montalant et redemandées; le scherzetto de la reine Mab, si bien dit par M. Engel et bissé également; la fête chez Capulet que nous avons souvent entendue aux concerts hebdomadaires ; la délicieuse scène d'amour entre Roméo et Juliette; le ravissant scherzo pour orchestre et l'héroïque final de la réconciliation, superbement chanté par M. Fournets (le père Laurence) et les chœurs — dont l'accompagnement a visiblement inspiré Richard Wagner dans son ouverture du *Tannhauser*. Le « cycle Berlioz » a magnifiquemet débuté.

Le *Requiem* de Berlioz, dont M. Colonne nous donnait le 9 décembre une superbe exécution, remonte à 1837, et c'est bien une œuvre de l'époque, où l'auteur, romantique échevelé, cherche à peindre un tableau terrifiant sur chacun des versets de la messe des Morts. Quand on pense que cette création gigantesque est l'œuvre d'un jeune homme de trente ans, on ne laisse pas d'être saisi d'une admiration égale à l'étonnement. Dans le premier morceau, la phrase dialoguée des ténors et des basses : *Te decet hymnus*, sur une modulation des violoncelles, est particulièrement touchante, et aussi la mélodie des voix de femmes avec les flûtes et les hautbois. Le point culminant du *Requiem* est certainément l'explosion du *Tuba mirum*, avec les quatre orchestres de cuivre qui semblent éveiller les morts des quatre coins de l'horizon, disposition théâtrale et d'un effet grandiose que Félicien David et Verdi ont empruntée à Berlioz en l'affaiblissant beaucoup : l'un pour son *Jugement dernier*,

l'autre pour son *Requiem*. Le *Rex tremendæ* et le *Lacrymosa* sont aussi écrits dans cette gamme de sonorités fulgurantes, après deux morceaux très doux le *Quid sum miser* et le *Quærens me*, que Berlioz avec son intuition des contrastes a su placer au bon endroit. L'*Offertoire*, un morceau presque exclusivement symphonique, est peut-être la plus belle page de toute la messe, et l'*Hostias* forme un chœur tristement psalmodié, avec de sinistres accords secs dus à l'accouplement bizarre des flûtes et des trombones. Le *Sanctus* repose sur une mélodie séraphique que le chœur entier reprend après le ténor solo, et l'*Agnus* ramène habilement le beau motif du premier chœur, qui termine on ne peut mieux cette magnifique composition.

Dans la première partie du concert également consacrée à Berlioz, M. Warmbrodt s'était fait redemander la mélodie du *Jeune pâtre breton;* le violoniste Rémy avait joué en toute perfection une Rêverie du maître, et dans la célèbre *Captive*, le public du Châtelet applaudissait chaleureusement la jolie voix de mezzo-soprano de Mlle Planès.

Le Cycle-Berlioz fait décidément recette au Châtelet, et la seconde audition du *Requiem*, donnée le 16 décembre, n'a été qu'une nouvelle suite d'ovations à M. Colonne qui, vraiment, a bien mérité de l'art en nous donnant une si magnifique interprétation de cette œuvre saisissante et grandiose.

M. Colonne a décidément obtenu l'un des plus beaux succès de sa carrière par la façon tout à fait magistrale dont il a conduit, après le *Requiem*, l'*Enfance du Christ* de Berlioz. Jamais nous ne l'avons vu plus inspiré, plus complètement épris de l'œuvre exécutée. Les auditeurs du 30 décembre ont bissé M. Engel, venant entre deux représentations du théâtre de Genève, dire avec le charme que l'on sait, le rôle du récitant, et ils ont fêté comme ils le méritaient : Mme Auguez de Montalant, une délicieuse Marie ; M. Fournets, superbe dans Hérode, et dans les phrases de Saint-Joseph, le jeune baryton Bérard, dont M. Carvalho aurait, ce nous semble, mille fois tort de ne pas utiliser le réel talent. Le prodigieux effet du *Tuba mirum* a, comme toujours, puissamment agi sur le public enthousiaste qui s'entassait, ce jour-là, dans l'immense salle.

CONCERTS LAMOUREUX

La marche funèbre écrite par Berlioz pour la dernière scène d'*Hamlet*, a été inspirée par les paroles que prononce Fortinbras en présence du cadavre du prince de Danemark : il donne ordre à ses soldats de lui rendre les honneurs funèbres et de faire feu de leurs arquebuses. Berlioz a scrupuleusement suivi cette indication en faisant intervenir un feu de peloton dans la péroraison du morceau. Celui-ci est surtout remarquable par son effet dramatique ; la combinaison des voix et des instruments est à cet égard très remarquable. Au reste, le thème principal n'offre rien de particulièrement frappant. C'est, en résumé, d'excellente musique de scène. M. Lamoureux, qui le 7 janvier donnait la première audition de cette œuvre au Cirque des Champs-Elysées, avait en majeure partie consacré cette séance à Berlioz. La *Chasse* des *Troyens* et la *Symphonie fantastique*, exécutées avec une maëstria et un fini incomparables, ont obtenu un très grand succès. La *Marche au supplice*, en particulier, a été rendue avec une intensité farouche qui a fait courir un frisson parmi l'auditoire. La symphonie en *ut* mineur et l'ouverture des *Maîtres chanteurs* complétaient ce programme, un des plus attrayants qu'il fût possible de composer.

Le 4 février, M. Lamoureux nous faisait entendre

d'admirables fragments, encore inédits à Paris, de ce sublime *Parsifal* que nous avons entendu pour la première fois à Bayreuth, il y a... douze ans. C'est d'abord le double baptême de Parsifal et de Kundry. Gurnemans puise dans sa main l'eau de la source, et la répand sur la tête de Parsifal, qui, lui-même, verse sur le front de Kundry cette eau salutaire, gage de pardon et de rédemption. Animé d'un saint enthousiasme, Parsifal exalte la grandeur de Dieu, autour de toutes les merveilles de la nature ; il sent qu'il deviendra son élu, qu'il commandera, qu'il devra protéger les faibles, et des paroles de clémence et de paix s'échappent de ses lèvres pour consoler celle qui gémit, la pauvre Kundry. Alors il reprend la route, une première fois suivie jadis, qui mène au palais, et il pénètre dans la salle que remplissent les pompes d'une cérémonie funèbre. Titurel est mort ; de nouveau Amfortas, dans les spasmes de la douleur qui l'étreint, se refuse à découvrir la coupe. Mais Parsifal s'avance : il touche de sa lance l'horrible plaie qui se referme aussitôt, et portant une main pure dans le tabernacle, il balance solennellement le Saint-Graal au dessus de la foule, tandis que, touchée par la grâce, Kundry s'affaisse lentement aux pieds du nouveau roi... Quelle plus belle page religieuse que le fragment qui se rapporte au baptême et à l'onction de Parsifal par Gurnemans ! Quoi de plus touchant — les auditeurs du Cirque des Champs-Elysées pouvaient en témoigner — que le mélodieux cantabile dans lequel Parsifal célèbre le calme des champs et la poésie de la nature, et où il dit les louanges de Dieu, auteur de ces merveilles ! Et quelle majestueuse péroraison de l'ouvrage, avec la marche funèbre de Titurel, d'un si grand caractère ! Une dernière fois, la belle phrase initiale du prélude se fait entendre, tandis que Parsifal élève le Graal au-dessus de la foule, et qui ne serait ému par le calme séraphique de cette fin ! On est comme perdu dans les ondes sonores, transparentes et lumineuses qui montent peu à peu vers le ciel...

Grâces soient rendues à M. Lamoureux, à ses artistes Engel, Auguez et Fournets, qui s'étaient chargés, ce jour-là, des rôles de Parsifal, d'Amfortas et de Gurnemans ; à son orchestre et à ses chœurs qui, sous la direction de leur éminent chef, ont rendu dans la per-

fection l'œuvre admirable, et nous ont donné à tous une inoubliable « impression d'art » !

Le concert du 8 février nous révélait un pianiste de grande marque, M. J. Vianna da Motta, qui a joué du Listz (rien que du Listz !) avec une puissance de son et une dextérité de doigts qui le classent parmi les artistes de haute valeur. Apprenez le nom de ce brillant virtuose espagnol et retenez-le...

M. Ernest Legouvé en écrivant les paroles de la *Mort d'Ophélie* s'est contenté fort sagement d'ailleurs de suivre le récit que fait au quatrième acte d'*Hamlet* la reine Gertrude, venant annoncer la triste fin de la pauvre Ophélie, seulement Berlioz en a quelque peu changé le caractère, en traitant sous forme de chant impersonnel et quasi-populaire, le couplet ému du personnage de Shakspeare. Sur un andantino à 6/8 la mélodie plaintive et doucement murmurée par un chœur à deux parties, module vaguement de *la bémol* à *mi bémol mineur*, puis de la tonalité primitive à celle d'*ut mineur*. — Pour bien marquer le genre de cette composition qui, dans l'esprit des auteurs, aurait pu sans doute être chantée par les jeunes filles d'Elseneur, — comme les Allemandes chantent la Coupe du roi de Thulé, — le texte est interrompu de temps à autre par de mélancoliques vocalises sur une syllabe indifférente, et c'est ainsi que finit cette œuvre vaporeuse et poétique dont l'effet serait peut-être encore plus juste, sinon plus frappant, si l'illustre compositeur n'avait parfois trop voulu préciser l'accentuation dramatique du récit, précision qui enlève naturellement de leur grâce aux contours flottants de cette rêveuse mélopée. Au risque d'être écharpé par les *Franckistes* intransigeants, je hasarderai cette opinion que les *Bolides* ne sont peut-être pas une des meilleures œuvres de leur auteur : une phrase unique, si habilement harmonisée et *ramenée* qu'elle soit est vraiment insuffisante à soutenir tout un morceau, — même symphonique.

M. Vianna da Motta obtenait le 18 février un vif succès dans l'éblouissante *Fantaisie hongroise* de Listz, bien que son doigté ait quelquefois paru manquer de vigueur. La belle et sereine symphonie en *si bémol*, de Beethoven, était exécutée ce même jour avec l'impeccable précision, habituelle à M. Lamoureux.

Au Concert du 11 mars l'intérêt se portait sur la première audition de *En forêt*, de M. Galeotti. L'œuvre de ce jeune compositeur comprend six parties distinctes, sortes d'impressions poétiques dont on retrouve les principaux motifs dans le dernier morceau *Crépuscule*. A noter quelques jolies phrases, principalement dans la *Chasse* et l'*Idylle*, insuffisantes cependant pour prouver que M. Galeotti soit un musicien d'avenir. Mme Auguez de Montalant a chanté avec une voix très pure et un bon style la *Jeanne d'Arc au bûcher* de Listz et les *Rêves* de Wagner. M. Lederer a brillamment exécuté sur le violon le *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns. Enfin, c'est toujours avec la même perfection que l'orchestre de M. Lamoureux a interprété l'attrayante symphonie en *si* bémol de Schumann.

Le 18 mars, une symphonie de Bruckner, dédiée par le compositeur autrichien, « au maître Wagner, témoignage de la plus profonde vénération », n'a obtenu qu'un succès modéré, très modéré ; au contraire l'*Amour de Myrto*, de M. Fernand Le Borne fort spirituellement présenté, la veille, à la Bodinière, par George Vanor, a été très chaleureusement accueilli, et a valu un fort joli succès à sa charmante interprète, Mlle Jane Marcy, de l'Opéra. M. Lamoureux avait fort heureusement inscrit à son programme le duo du prologue du *Crépuscule des dieux*. Ce duo où s'entremêlent sans cesse le motif de Brunehilde et le thème plein de noblesse de « l'amour des héros » est une des perles de la partition, la dernière de la célèbre tétralogie wagnérienne : l'*Anneau des Niebelungen*. La musique s'y montre tour à tour fière et chevaleresque lorsque Siegfried jure à Brunehilde de lui rester fidèle, hésitante et passionnée, quand celle-ci engage le héros à partir, tout en ayant le douloureux pressentiment de son futur abandon. Un moment, comme à la fin du duo de *Siegfried*, les voix des deux amants se font entendre à la fois, échangeant un dernier adieu : « Sois heureux, Siegfried. Sois heureuse, Brunehilde ! » s'écrient-ils, et l'orchestre se charge d'achever la phrase brûlante que, dans une pensée poétique, Wagner laisse comme suspendue à leurs lèvres L'orchestre de M. Lamoureux s'est montré ici à la hauteur de sa réputation. Mlle Jane Marcy (déjà nommée) et M. Gibert ont fort bien chanté l'admirable musique.

Mais pourquoi (cela tient-il à la traduction?) M. Gibert n'a-t-il pas obtenu dans le *preislied* des *Maîtres chanteurs* un succès égal à celui que lui valait, huit jours auparavant, l'interprétation du même morceau au Concert d'Harcourt ?

Avant de partir pour Milan, où il était engagé par la Société orchestrale du théâtre de la Scala pour diriger en avril quatre grands concerts, M. Lamoureux nous donnait le 2 avril un superbe « festival Wagner », comprenant, pour la première fois au Cirque d'Eté, la première scène de l'*Or du Rhin*. Au point de vue musical, cette scène est un vrai chef-d'œuvre. Le prélude, tout entier bâti sur un accord arpégé de *mi* bémol, immense spirale d'ondes sonores ; l'insouciante chanson des Filles du Rhin ; les grognements comiques d'Albérich ; le cri douloureux des Ondines, lorsque ce dernier parvient à s'emparer du trésor ; l'explosion symphonique finale : tout cela forme un tableau d'un coloris éblouissant, d'une fraîcheur d'inspiration merveilleuse. M. Fournets, un très intelligent Albérich Mmes Héglon, Jane Marcy et Vauthier, incarnant délicieusement les Filles du Rhin, ont on ne peut mieux rendu cette magnifique page, où a triomphé, une fois de plus, l'admirable orchestre de M. Lamoureux. Nous louerons encore Mme Héglon pour la remarquable façon dont elle interprétait deux mélodies de Wagner, et M. Gibert pour l'ardente conviction qu'il a mise à « jouer » le rôle de Siegfried du *Crépuscule des dieux;* puis, nous regretterons qu'en dépit de sa vaillance, Mlle Jane Marcy n'ait pas été tout à fait à la hauteur du rôle de Brunehilde, qui comporte, dans la scène finale de cette dernière partie de la célèbre tétralogie, une singulière véhémence d'accent. Pour rendre ce sublime cri d'amour, auquel répond une si formidable explosion de toutes les masses orchestrales, il eût fallu pour le moins, une Bréval : l'Opéra la garde pour lui...

Le programme du concert de réouverture (21 octobre) ne comprenait pas une note de Wagner ; en revanche il faisait la part belle aux compositeurs français : Saint-Saëns, Widor, Chevillard. Il s'ouvrait par la naïve *Symphonie militaire* du bon Haydn, dont l'*allegretto* et le *finale* se recommandent par une amusante instrumentation « à la turque ». Il y a surtout certain

petit balais... frappant la grosse caisse, dont le rôle est vraiment d'un comique achevé. Après Haydn, venait M. Chevillard, le propre gendre de M. Lamoureux et son suppléant à l'occasion. Nous avons applaudi il y a quelques années, son ingénieux poème symphonique intitulé *Le Chêne et le Roseau*. Moins originale, mais très intéressante, au point de vue de l'orchestration, nous a paru sa *Fantaisie* de ce jour-là.

Mlle Bréval, — la triomphante Valkyrie de l'Opéra — est alors entrée en scène et nous a dit de sa voix chaleureuse, la *Pallas-Athéné*, que, sur d'excellents vers de M. Croze, composa M. Saint-Saëns pour les dernières Fêtes d'Orange. Délicieuse, avec ses notes de harpe la strophe :

La Provence est sœur de la Grèce,
Le même flot, de sa caresse,
Enchante leurs bords doucement ;
Le même azur au firmament
Donne à leur ciel la même ivresse.

Après la belle chanteuse, le pianiste Philipp — encore que la partie du virtuose y soit assez effacée — dans la mélodieuse *Fantaisie* de M. Widor que nous avons déjà louée comme elle le méritait. Puis Mlle Bréval est revenue pour nous dire, très dramatiquement, ma foi ! le grand air d'*Obéron* qui accrut encore son très légitime succès.

Le 4 novembre, Mme Materna se faisait entendre au Cirque des Champs-Elysées, où elle chantait et jouait d'une façon bien remarquable cette superbe page de Wagner qui s'appelle la *Mort d'Iseult*. C'est un morceau de pittoresque orchestration que le prélude d'*Hansel et Gretel*, la féerie musicale de Humperdinck, dont le sujet n'est autre que celui de notre *Petit Poucet*. Nouveau succès, à cette même séance, pour la très remarquable ouverture de *Sapho* de Goldmark.

Le 25 novembre, le triomphe a été pour le concerto de Beethoven et l'exécution magistrale du violoniste Hugo-Hermann. Ce très sérieux artiste, par la supériorité de sa technique comme par la sûreté de son goût, donne au public le rare plaisir de la sécurité absolue. Il évite les effets faciles ; il ne fait faire à son violon ni la grosse voix, ni la voix pleurarde. Avec

lui l'expression s'enferme dans le style et s'y meut pourtant à l'aise. La cadence du premier morceau est un casse-cou célèbre : on ne s'en serait pas douté tellement la mélodie était d'un sentiment pur sous l'amas, pourtant excessif, des floritures et des doubles cr o-ches. M. Saint-Saëns a mis en musique (il y a, je crois, fort longtemps, et c'est une excuse) les imprécations de Camille dans l'*Horace* de Corneille. Il aime à *musicaliser* (je sais bien que c'est un barbarisme) des chefs-d'œuvre ou fragments de chefs-d'œuvre qui avaient jusqu'ici fait leur chemin tout seuls. L'inconvénient peut être mince dans une pure fiction comme la *Lyre et la Harpe*, où le musicien ne cherche que des prétextes à morceaux de concerts ; mais dans une scène réaliste de discussion et d'invectives, comme celle où Horace finit par tuer sa sœur, la musique ralentit le mouvement en séparant les mots et les syllabes. Aussi se sent-on mal à l'aise à chacun des points d'orgue qui isolent le mot « Rome ! » dans la grande apostrophe :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome... à qui vient ton bras...

L'œuvre est d'ailleurs, d'une excellente facture, mais c'est tout. Je doute que cette musique suive ces vers dans leur voyage continu vers la postérité. Madame Héglon et M. Noté ont fait applaudir leurs voix magnifiques et leur effort méritoire pour bien articuler. Que Mme Héglon ne dise pas pourtant « fôdre » pour foudre et « sôpir » pour soupir... Le premier tableau de l'*Or du Rhin* a produit ses deux principaux effets habituels : vif étonnement devant les pages du prélude, où le même thème rudimentaire est obstinément ramené sur l'accord de *mi* bémol majeur — et enchantement devant les cris et rappels joyeux des filles du Rhin. Seulement les trois solistes marquaient un peu brutalement leur mesure, de peur, sans doute, de la perdre, dans un morceau que caractérise surtout une souplesse brillante. M. Noté a lancé superbement la malédiction à l'amour, et l'ensemble a été fort applaudi

Le 9 décembre, très grand succès pour Mme Klafsky, « cantatrice hongroise actuellement attachée aux théâtres de Hombourg et de Munich », qui a merveilleusement déclamé l'admirable air de *Fidelio* et cett

sublime page de Wagner qui s'appelle la mort d'Iseult. Ovations méritées à M. Lamoureux.

A la date du 16 décembre, nous noterons enfin la première édition d'une œuvre très originale et très puissante, *Thâmar*, d'un illustre compositeur russe, Balakireff. C'est un succès — sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. A l'an prochain !

CONCERTS D'HARCOURT

Les Concerts d'Harcourt commencent à être fort suivis. Après le *Faust* de Schumann, que le regretté Pasdeloup nous faisait connaître pour la première fois il y a une douzaine d'années (Mlle Chevrier, Mme Caron et M. Piccaluga en étaient alors les principaux protagonistes); après une séance consacrée aux œuvres de M. Vincent d'Indy, M. Victorin Joncières y est venu diriger l'exécution de plusieurs de ses ouvrages : l'arioso de *Dimitri*, chanté par Mlle Merelli, l'air des *Cloches*, du même opéra interprété comme il ne l'a jamais été depuis lors, par M. Duchesne, le remarquable créateur du rôle de Dimitri. Où est le temps — cela ne date pas d'hier, assurément — où nous vîmes M. Joncières, timide et rougissant, monter au pupitre et conduire la musique qu'il avait composée pour l'*Hamlet*, d'Alexandre Dumas et Paul Meurice, interprété à la Gaîté par Mme Judith? Il a coulé, depuis lors, bien de l'eau sous les ponts, comme on dit ; M. Joncières a perdu sa timidité, et aussi quelques-uns de ses cheveux blonds ; il a écrit plusieurs opéras : *Sardanapale* et le *Dernier jour de Pompéï ; Dimitri*, la *Reine Berthe* et le *Chevalier Jean*, et le voilà, avec des titres fort légitimes, candidat à l'Institut !

L'audition intégrale du *Fidelio*, de Beethoven, avait, le 11 février, attiré beaucoup de monde à la salle de la

rue Rochechouart. Sans être irréprochable (on ne triomphe pas du premier coup des difficultés d'une pareille œuvre) l'exécution était de nature à satisfaire le public. Mlle Eléonore Blanc, dans le rôle de Léonore, a montré les qualités d'une chanteuse expérimentée. Il est fâcheux qu'un enrouement subit ait privé M. Manoury d'une partie de ses moyens. Le dernier et sublime quatuor a été particulièrement bien exécuté.

Le 11 mars, la salle de la rue Rochechouart était absolument comble, à tel point... qu'on refusait du monde... C'est que le programme portait les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* en d'importants fragments de leurs trois actes. Et l'attrait sur le grand public de la radieuse musique de l'opéra de Wagner que nous avons maintes fois entendu à l'étranger se doublait pour nous d'une version française inédite de notre très distingué confrère Alfred Ernst, substituée à la traduction de feu Wilder.

« La version nouvelle essayée aujourd'hui — nous dit M. Ernst — ne doit être considérée que comme une ébauche appelée à recevoir de nombreux perfectionnements. Dans son ensemble, cette traduction est en prose, exactement rythmée sur la musique (que l'on s'est efforcé de respecter le plus scrupuleusement possible). Dans les passages de forme nettement lyrique, — ou, plus généralement, qui s'opposent au discours musical comme la poésie à la prose — on a conservé la rime; en de tels morceaux — par exemple, les chants de Walther devant les Maîtres (chant de présentation, chant d'épreuve et *Preislied*) et les deux chorals intercalés dans l'œuvre — l'obligation de littéralité est moins rigoureuse qu'aux discours dramatiques précis. De plus, il importait d'y souligner le rythme poétique et la construction des strophes. On s'est même astreint, pour reproduire ce mouvement lyrique et ces correspondances de sonorités, à répartir les rimes, dans la traduction, suivant des lois identiques à celles que Wagner a adoptées. L'usage de l'*assonance* ou rime imparfaite a été admis, occasionnellement, dans la prose rythmée du discours musical. La liberté du traducteur n'est ainsi restreinte par aucune loi nouvelle, mais il conserve le moyen de laisser au discours un reflet de la forme poétique originale, et de marquer, comme par un écho, les correspondances et

symétries de sons du texte wagnérien, aux passages où elles s'imposent plus particulièrement à l'attention. En d'autres termes, par l'emploi facultatif de l'assonance, il garde à sa disposition une série complète de formes, depuis la prose modelée sur le seul rythme musical, jusqu'aux strophes librement ou strictement rimées ». Nous avons donc suivi l'audition sur le texte de M. Ernst, exactement mis en regard du texte allemand, et nous nous sommes déclaré ravi de la belle et fidèle traduction de notre érudit confrère, comme de l'entraînante exécution que dirigeait M. Eugène d'Harcourt. M. Gibert, le sympathique ténor de l'Opéra, a délicieusement dit le *lied* du premier acte, qu'il faut compter au nombre des plus sereines inspirations de Wagner. Puis nous avons entendu le charmant artiste, célébrant le printemps et l'amour en des strophes traversées par le large et beau souffle lyrique que vous savez. M. Auguez, s'était chargé du rôle de Hans Sachs et Mlle Eléonore Blanc chantait de sa plus jolie voix celui d'Eva. On a redemandé d'enthousiasme le mélodieux quintette du baptême, et on a fait aux pages célèbres du troisième acte le succès qu'elles méritaient. M. d'Harcourt n'avait qu'à afficher ces radieux *Maîtres Chanteurs* pour attirer en sa résonnante salle de la rue Rochechouart tout ce que Paris renfermait de dilettantes... Et je crois que, décidément, la grande ville en compte un nombre fort respectable.

M. Colonne avait appelé au pupitre des concerts du Châtelet MM. Félix Mottl et Hermann Lévi, chefs d'orchestre allemands. M. d'Harcourt a produit M. Alexandre Winogradsky, président de la Société impériale de musique à Kiew.

Très intéressante la soirée du 3 mai. La symphonie (numéro 4) de Tschaïkowsky est tout-à-fait remarquable. Une phrase impressionnante et grave, dite par les cors, une seconde phrase d'une mélancolie tragique confiée aux instruments à cordes — qui jouera dans l'ensemble de l'œuvre un rôle important — font les frais du premier morceau. La grâce naïve de la seconde partie, l'originalité rythmique d'un scherzo pincé par les cordes contrastent avec la tristesse des thèmes primitifs que ramènera un final désespérément dramatique. Œuvre forte, puissam-

ment orchestrée, et qui peut compter parmi les meilleures pages du maître. La *Musique des Sphères*, de Rubinstein, est d'un grand effet poétique obtenu par des moyens très simples. La *Rêverie orientale*, d'Ivanow, mérite d'être citée, moins pour sa valeur intrinsèque que pour le jeu parfait de M. Capet qui en a rendu le solo de violon avec beaucoup de largeur et de style. L'entr'acte de *William Ratcliff*, de M. César Cui, nous dépeint de son mieux les transports d'ivresse et la fin tragique de deux amants. Les violoncelles, auxquels répondent les violons et les hautbois, se chargent d'exprimer les uns; les cuivres d'annoncer l'autre. Il y a du mouvement et de la passion dans le morceau, mais j'avouerai que la musique à programme ne laisse pas de m'agacer quelquefois par ses intentions casuistiques. Le *Sadko* de Rimsky-Korsakoff est une belle composition déjà connue du public parisien. C'est encore un poème symphonique avec descriptions copieuses, mais celles-ci sont à peu près raisonnables. Nous comprenons la mer calme, puis orageuse, la culbute du héros dans les flots amers, le bal sous-marin donné par le roi des mers à ses humides populations. Nous goûtons surtout sans réserve une vive imagination et une orchestration pittoresque. Encore un lever de soleil : qu'il y en a eu depuis celui du *Désert!* Celui de M. Moussorgsky n'ajoutera rien à la gloire du blond Phébus.

M. Warmbrodt a fort joliment chanté la cavatine du *Prince Igor*, et nous avons applaudi comme il convenait la fougueuse et brillante ouverture de *Rousslan et Ludmila* de Glinka. Le chef d'orchestre M. Winogradsky a mérité aussi d'unanimes applaudissements pour son autorité et sa vigueur. Il a obtenu une fort satisfaisante exécution ; — car à quoi bon relever les hésitations des cuivres dans le premier morceau de la symphonie ? Bref, il faut remercier M. d'Harcourt, qui a déjà si bien mérité de l'art, de nous avoir donné ce « concert russe », intéressant à bien des points de vue.

Nous devons louer sans réserves M. d'Harcourt de son excellente idée de mettre sur le programme des Concerts éclectiques — avant la reprise de l'ouvrage que nous promet l'Opéra — d'importants fragments de *Tannhauser*. Il est bon de montrer au public parisien

que *Tannhauser* contient autre chose que l'ouverture et la romance de l'Etoile : c'est à peu près tout ce que les autres concerts lui en avaient révélé.

Nous louerons moins le jeune chef d'orchestre de la façon dont il a désarticulé certains morceaux : le duo, par exemple, et le récit du pèlerinage à Rome. Nous trouvons aussi qu'il en prend un peu trop à son aise avec les mouvements. Mais après tout M. d'Harcourt nous a fait entendre ce beau septuor que, depuis Pasdeloup, nous n'avions jamais pu ouïr, non plus que le large final à la manière de Weber. N'est-ce point là un titre à notre reconnaissance ? Le public, fort nombreux du reste, a semblé le penser et en a chaleureusement témoigné.

L'exécution a été, en somme, vraiment satisfaisante. Certains solistes que je ne nommerai point, pour ne pas décourager leur bonne volonté, ne possèdent pas complètement leur instrument, mais l'ensemble est bon et homogène. Les chœurs n'ont point mal marché. Quant aux virtuoses du chant, je dois citer au premier rang M. Vergnet, qui a magistralement chanté Tannhauser, M. Auguez, qui est un solide Wolfram, Mme Fiérens (de l'Opéra) douée de la voix puissante que vous savez, a dit avec beaucoup de chaleur la première scène du Venusberg, et Mlle Eléonore Blanc s'est montrée très touchante dans l'air et la prière d'Elisabeth. En résumé, le succès du premier concert de M. d'Harcourt (11 novembre) était de bon augure pour la saison qui commençait.

Le 16 décembre, on entendait pour la première fois *Geneviève*, de Schumann, opéra inspiré par la légende de Geneviève de Brabant et les poèmes de Hebbel et Tieck. La traduction, en prose rythmée, est due à M. d'Harcourt, qui a eu la louable idée de faire connaître aux Parisiens la grande œuvre de Schumann, et qui s'est adjoint, pour ce gros travail, le poète Grandmougin, l'auteur applaudi du *Christ* et de *Napoléon*.

Je ne sais quel effet produirait à la scène une représentation de cette *Geneviève*, mais je dois à la vérité de déclarer que l'audition, dans un concert, en est légèrement fastidieuse. L'abus des mêmes rythmes, la monotonie des contextures mélodiques sont choses malheureusement évidentes, et la naïve et vieille

légende de *Geneviève de Brabant* n'aura guère chance de passionner le public — ou nous nous tromperions fort.

De belles pages, sans doute, où le Schumann des grands jours se retrouve dans toute son originale vigueur, sont à signaler. L'ouverture, maintes fois entendue au Cirque d'Été, un admirable choral par lequel s'ouvre le premier acte, impressionnent favorablement dès le début de l'œuvre. Le double chœur des guerriers, le délicieux duo entre Golo et Geneviève, le chœur des valets allant surprendre la malheureuse châtelaine au milieu de la nuit, un charmant duo pour voix de femmes : « Tiède effluve, doux parfum », accompagné par les clarinettes : tels sont les points saillants d'un ouvrage qu'on ne saurait, en son ensemble, comparer, même de loin, à *Manfred* ou au *Paradis et la Péri*. M. d'Harcourt a fort bien monté *Geneviève;* orchestre et chœurs méritent de sincères éloges. Parmi les chanteurs, MM. Vergnet et Auguez et Mlle Eléonore Blanc ont été tout à fait remarquables. Leurs camarades se sont montrés suffisants, — ou peu s'en faut.

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

COMPOSITION MUSICALE. — Premier-grand prix : M. Rabaud, élève de M. Massenet. Premier second grand prix : M. Letorey, élève de M. Théodore Dubois. Mention honorable : M. Mouquet, élève de M. Théodore Dubois.

CONTREPOINT ET FUGUE. — Premiers prix : MM. Letorey et Roux, élèves de M. Th. Dubois. Second prix : M. D'Ollone, élève de M. Massenet. Premiers accessits : MM. Renié et Caussade, élèves de M. Th. Dubois. Seconds accessits : MM. Kœchlin, élève de M. Massenet. M. Ternisien, élève de M. Th. Dubois.

HARMONIE. — *Hommes* —. Premiers prix : M. Estyle, élève de M. Pugno ; M. Biancherie, élève de M Taudou.

Pas de second prix.

Premier accessit : M. Filippucci, élève de M. Taudou. second accessit : MM. Casadesus, de Seynes, Morpain, Aubert, élèves de M. Lavignac.

Femmes. — Pas de premier prix. Second prix : Mlle Chapart, élève de M. Chapuis. Premier accessit . Mlle Caus-

sade, élève de M. Chapuis. Seconds accessits : Mlle Arger, élève de M. Chapuis ; Mlle Campagna de Sartona, élève de M Barthe

CHANT. — *Concours des élèves hommes.* — Pas de premier prix. Seconds prix : M. Greil, élève de M. Bussine ; M. Simon, élève de M. Crosti. Premier accessit : M. Gautier, élève de M. Bax ; Lefeuve, élève de M. Warot. Seconds accessits : MM. Gaidan et Berton, élève de M. Barbot ; M. Vale, élève de M. Archainbaud.

Concours des élèves-femmes. — Premier prix : Mlle Lafargue, élève de M. Edmond Duvernoy. Seconds prix : Mlles Dubois et Tiphaine, élèves de M. Bax. Premiers accessits : Mlles Combe et Ganne, élèves de M. Warot ; Mlles Marignan et Mastio, élèves de M. Bussine. Deuxième accessit : Mlle Corot, élève de M. Duvernoy.

OPÉRA. — Professeur : M. Giraudet.

Premier prix : M. Vaillier. Seconds prix : MM. Paty et Gaidan. Premier accessit : MM. Courtois et Lefeuve. Seconds accessits : MM. Duc et Lussiez.

Femmes. — Pas de premier prix.

Seconds prix : Mlles Guénia et Ganne. Premiers accessits : Mlles Corot et Combe.

OPÉRA-COMIQUE. — *Hommes.* — Premier prix : M. Dufour, élève de M. Achard. Second prix : M. Vals, élève de M. Taskin. Premiers accessits : M. Dantre, élève de M. Taskin ; M. Gautier, élève de M. Achard.

Femmes. — Premier prix : Mlle Dubois, élève de M. Taskin.

Seconds prix ; Mlle Tiphaine, élève de M. Achard : Mlle Bergès, élève de M. Taskin.

Premier accessit : Mlle Marignan, élève de M. Achard. Deuxième accessit : Mlle Mauzié, élève de M. Achard.

TRAGÉDIE. — *Hommes.* — Premier prix : M. Magnier, élève de M. Got. Pas de deuxième prix. Premier accessit : M. Monteux, élève de M. Worms Second accessit : M. Mitrecey, élève de M. Delaunay.

Femmes. — Pas de premier prix.

Deuxième prix : Mlle Bouchetal, élève de M. Maubant. Seconds accessits : Mlle Roskild, élève de M. Got ; Mlle Camm, élève de M. Delaunay.

COMÉDIE. — *Hommes.* — Pas de premier prix. Seconds prix : M. Rozenberg, élève de M. Worms : Monrose, élève de M. Delaunay Premier accessit : MM. Coste et

Melchissédec, élèves de M. Delaunay : M. Ravet, élève de M. Got.

Second accessit : MM. Siblot et Jahyer, élèves de M. Got; M. Monteux, élève de M. Worms.

Femmes. — Premier prix : Mlle de Bonçza, élève de M. Worms. Deuxième prix : Mlle Lestat, élève de M. Maubant. Premier accessit : Mlle Lara, élève de M. Worms; Mlle Poncin, élève de M. Got. Deuxième accessit : Mlle Salmon, élève de M. Got.

PIANO. — *Hommes.* — Premier prix : MM. Jaudoin, élève de M. Diémer ; Vinès, élève de M. de Bériot. Second prix : MM. Schidenhelm, Lemaire, Motte Lacroix, élèves de M. de Bériot; M. Laparra, élève de M. Diémer. Premier accessit : M. Cortot, élève de M, Diémer; Chadeigne, élève de M. de Bériot.

Femmes. — Premiers prix ; Mlles Weingaertner, Chéné, Chambroux, élèves de M. Delaborde ; Mlle Vinck, élève de M. Fissot. Second prix : Mlles Gresseler, élève de M. Alphonse Duvernoy ; Varin, élève de M. Fissot, Belville, élève de M. Delaborde.

Premier accessit : Mlles Hansen, élève de M. Delaborde ; Cahun et Masson, élèves de M. Alp. Duvernoy ; Loutil, élève de M. Fissot. Deuxième accessit : Mlles Boissée, élève de M. Duvernoy ; Toutain, Roux et Rigalt, élèves de M. Fissot

HARPE. — Professeur : M Hasselmans. Premier prix : Mlle Duros et M. Martenot. Pas de second prix. Premier accessit : Mlle Luigni et M Cauderer. Deuxième accessit : Mlle Delcourt.

VIOLON. — Premier prix : M. Flesch, élève de M. Marsick ; Mlle Roussillon, élève de M. Garcin. Seconds prix : MM. Monteux, élève de M. Berthelier ; Touche élève de M. Garcin ; Willaume, élève de M. Garcin ; Loiseau, élève de M. Lefort ; de Crépy, élève de M. Marsick. Premier accessit : MM. Soudant, élève de M. Lefort; Duval, élève de M. Marsick ; Boffy, élève de M. Garcin. Second accessit : MM. Duttenhofer, élève de M. Garcin ; Forest, élève de M. Berthelier.

VIOLONCELLE. — Premier prix : MM. Marnef, élève de M. Rabaud ; Feuillard, élève de M. Delsart. Second prix : M. Desmonts, élève de M. Rabaud. Premier accessit : M. Britt et Mlle Larronde, élèves de M. Delsart. Deuxième accessit : M. Dulphy, élève de M. Rabaud.

Contrebasse. — Professeur : M. Viseur. Premier prix : M. Leduc. Second prix : M. Rousseau. Premier accessit : M. Charon.

Flute. — Professeur : M. Taffanel. Premier prix : MM. Gaubert et Deschamps. Second prix : M. Leduc. Premier accessit : MM. Grenier et Barrère. Deuxième accessit : M. Sténosse.

Hautbois. — Professeur : M. Gillet. Premier prix : M. Rey (Louis). Second prix : MM. Malézieux et Rey (Albert). Pas de premier accessit. Deuxième accessit : M. Bergès.

Clarinette. — Professeur : M. Rose. Premier prix : MM. Stiévenard, Vronne et Jeanjean.

Basson. — Professeur : M. Eugène Bourdeau. Premier prix : M. Dubois. Second prix : MM. Passerin et Duhamel. Premier accessit : M. Desoubrie.

Cor. — Professeur : M. Brémond. Pas de premier prix. Second prix : M. Penable. Premier accessit : M. Volaire. Deuxième accessit : M. Lemoine.

Cornet a Pistons. — Professeur : M. Mellet. Premier prix : MM. Balay et Deprimoz. Pas de second prix. Premier accessit : MM. Lejeune et Petit.

Trompette. — Professeur : M. Cerclier. Premier prix : M. Wallerand. Second prix : M. Gaboriau. Premier accessit : M. Le Barbier. Deuxième accessit : MM. Déliance et Plouchard.

Trombone. — Professeur : M. Louis Allard. Pas de premier prix. Second prix : MM. Pérot et Lauga. Premier accessit : MM. Nebout et Delcloy. Deuxième accessit : M. Bourgès.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et auteurs dramatiques.

Chalamel, Emile Chevalet, Paul Delair, Louis Figuier, Victor Koning, Savinien Lapointe, Lauzières de Thémines, Lecomte de Lisle, Le Corbeiller, Eugène Nus, François Oswald, Edouard Thierry, Varnay.

Compositeurs et artistes musiciens.

Georges Bachmann, Berthemet, Hans de Bulow, Emmanuel Chabrier, Philippe Fahrbach, Georges Lamothe, Gustave Lelong, Marin, Mayeur, René Ponsard, Antoine Rubinstein, Frédéric Schubert, Camille Sivori.

Artistes dramatiques et lyriques.

Marie Augé, Auguste (dit Gugusse, clown), F. Béjuy, Charles Bérardi, Mlle Charvet, Henri Dalmy, Deltombe,

François Paul (professeur de danse), Jeanne Fréder, Berthe Haussmann, Eugène Oudin, Eléonore Rabut Vve Fechter), Maurice Simon, Adrien Souchet.

Divers.

Mlle Armstrong (directrice de théâtre), Thérèse Branciard (directrice du théâtre d'Asnières), Albert Dormeuil (ancien directeur de théâtre), Antoine Floury, France (François Delcar, ancien régisseur de théâtre), Louis Roberval, agent dramatique, Adolphe Sax.

LA

CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN 1894[1].

Agence Havas. — M. GEORGES VÉSINET.

Agence nationale. — M. EUGÈNE FRAUMONT.

Annales politiques et littéraires. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique; M. ELY EDMOND GRIMARD, critique musical.

Art. — M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

Art musical. — M. RENÉ SAGY, critique dramatique; M. DE BOISJOLIN, critique musical.

Autorité. — M. HENRI PRESSEQ (Valère); M. GUGENHEIM (Clitandre), courrier des théâtres.

Charivari. — M. PIERRE VÉRON.

Courrier du soir. — M. MAURICE TRÉMEAU (René Prelm), critique dramatique; M. HENRI BOYER, critique musical.

Daily Telegraph. — M. CAMPBELL CLARKE.

Dix-neuvième siècle. — M. MARCEL FOUQUIER.

1. Situation prise au 31 décembre 1894. Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte-rendu dramatique et du compte-rendu musical.

Eclair. — M. LIEUTIER ; M. LUCIEN PUECH, Courrier des théâtres.

Echo de Paris. — M. HENRI BAUER; M. AUGUSTE GERMAIN (Le capitaine Fracasse) Courrier des théâtres; M. HENRI GAUTHIER-VILLARS (Willy), Les Lettres de l'Ouvreuse.

Entr'acte. — M. FERNAND BOURGEAT.

Epoque. — M. PAUL DEMENY.

Evénement. — M. HENRI DE WENDEL, critique dramatique; M. EMILE PESSARD, critique musical; M. THÉODORE AVONDE (Jean Baudry), Courrier des théâtres.

Femme du monde. — M. DESACHY, critique dramatique; M. ABEL BROUSSEIT, ALBERT SOUBIES, critique musical.

Figaro. — M. HENRY FOUQUIER, critique dramatique ; M. CHARLES RÉTY (Charles Darcours), critique musical ; M. ÉMILE BLAVET (Un Monsieur de l'orchestre), La soirée théâtrale ; M. GEORGES BOYER, Courrier des théâtres.

France. — M. GILBERT MARTIN, critique dramatique ; M. VICTOR ROGER, critique musical et courriériste des théâtres.

Gaulois. — M. HECTOR PESSARD, critique dramatique ; M. L. DE FOURCAUD, critique musical; M. RAOUL TOCHÉ (Frimousse), La Soirée Parisienne; MM. EDOUARD NOEL et LIONEL MEYER (Nicolet), Courrier des théâtres.

Gil Blas. — M. LÉON BERNARD-DEROSNE, critique dramatique ; M. ALFRED BRUNEAU, critique musical ; M. DE SAINT GENIÈS (Richard O'Monroy), Soirée Parisienne ; M. LÉON XANROF, Courrier des théâtres.

Guide musical. — M. HUGUES IMBERT.

Illustration. — M. ALBIN VALABRÈGUE ; critique dramatique; M. GEORGES HARTMANN, critique musical.

Indépendance belge. — M. FRÉDÉRICKS, critique dramatique ; M. FÉTIS, critique musical ; M. MARCEL FOUQUIER, correspondant théâtral de Paris.

Intransigeant. — M. FOUREAU (Don Blasius) ; M. GEORGES MATHIEU, Courrier des théâtres.

Jour. — Mme CHARLES LAURENT (Darcy), critique dramatique ; M. ANDRÉ CORNEAU, critique musical.

Journal. — M. IVAN BOUVIER, critique dramatique ; MM. RÉGNIER, GRENIER (Régnier) et ANDRÉ GRESSE, critiques musicaux ; M. LUCIEN DESCAVES, soirée parisienne.

Journal des Débats. — M. JULES LEMAITRE, critique dramatique; MM. ERNEST REYER et ADOLPHE JULLIEN, critiques musicaux ; M. FIÉRÉNS-GEVAERT, compte rendu du lendemain et courrier des théâtres.

Journal illustré. — M. CHARLES RÉTY (Charles Darcours).

Justice. — M. CHARLES DEMESTRE, (Charles Martel).

Lanterne. — M. TANCRÈDE MARTEL.

Libéral. — M. ALBERT DAYROLLES.

Liberté. — M. PAUL PERRET, critique dramatique ; M. VICTORIN JONCIÈRES, critique musical ; M. THÉODORE AVONDE (Jennius) Courrier des théâtres.

Libre parole. — M. FÉLICIEN PASCAL, critique dramatique ; M. EMILE DE SAINT-AUBAN (O. Divy), critique musical ; M. Ch. DE LORBAC (O. RIDOT), Courrier des théâtres.

Matin. — M. HENRY CÉARD, critique dramatique ; M. ANTONIN PROUST, critique musical ; M. MAURICE ORDONNEAU, tablettes théâtrales.

Ménestrel. — MM. HENRI HEUGEL (Moreno) et ARTHUR POUGIN, critiques musicaux ; M. PAUL-EMILE CHEVALIER, critique dramatique.

Monde artiste. — MM. PAUL MILLIET (Tic-Tac) et FERNAND LE BORNE, critiques musicaux ; M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique.

Monde illustré. — M. HIPPOLYTE LEMAIRE, critique dramatique ; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Moniteur universel. — M. RENÉ BENOIST, critique dramatique ; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

Nation. — M. DE CRANCEY, critique dramatique ; M. ANTOINE BANÈS, critique musical,

National. — M. EDMOND STOULLIG.

Nouvelle Revue. — M. MARCEL FOUQUIER, critique dramatique ; M. LOUIS GALLET, critique musical.

Paix. — M. GEORGE VANOR, critique dramatique ; M. ALFRED ERNST, critique musical ; M. LOUIS SCHNEIDER (Le Pompier de service), soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Paris. — M. MAXIME PAZ, critique dramatique ; M. GASTON SERPETTE, critique musical ; M. ALFRED DELILIA (Georges Davray), Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Parti national. — M. VARRET (KOENIGSWARTHER).

Petit Caporal. — M. ALBERT DAYROLLES.

Petit Journal. — M. LÉON KERST ; M. VASLIN (Pédrille), Courrier des théâtres.

Petit Moniteur. — M. GEORGES DAUDET (Rocheray).

Petit National. — M. MAXIME VITU.

Petit Parisien. — M. PAUL GINISTY ; M. CLÉMENT BANNEL, Courrier des théâtres.

Petite Presse. — M. MAURICE BELEYS (Siébel), critique dramatique ; M. P. FOURNIER (P. Marcelle) critique musical.

Petite République française. — M. HENRI TOUROT (Touroude).

Presse. — M. E. DURET.

Radical. — M. HENRI BIGUET.

Rappel. — M. BERTAL, critique dramatique ; M. A. MONTEL, critique musical.

République française. — M. ROBERT VALLIER.

République illustrée. — M. EDGARD POURCELLE.

Revue d'art dramatique. — MM. CAMILLE BAZELET et CARPENTIER D'AGNEAU, critiques dramatiques ; M. ALBERT SOUBIES, critique musical.

Revue britannique. — M. FERNAND BEISSIER.

Revue des Deux-Mondes. — M. RENÉ DOUMIC, critique dramatique ; M. CAMILLE BELLAIGUE, critique musical.

Revue hebdomadaire. — M. LOUIS GANDERAX, critique dramatique ; M. DUKAS, critique musical.

Revue bleue. — M. JACQUES DU TILLET.

Revue illustrée. — M. A. MONTEL.

Revue théâtrale illustrée. — M. EDMOND BENJAMIN.

Siècle. — M. CAMILLE LE SENNE.

Soir. — M. ADOLPHE MAYER, critique dramatique. M. ALBERT SOUBIES (B. de Lomagne), critique musical.

Soleil. — M. ANATOLE CLAVEAU, critique dramatique ; M. GOULLET, critique musical.

Temps. — M. FRANCISQUE SARCEY, critique dramatique ; M. J. WEBER, critique musical ; M. ADOLPHE ADERER, compte-rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Times. — M. DE BLOWITZ, correspondant théâtral de Paris.

Univers illustré. — M. FERNAND BOURGEAT.

Vie contemporaine. — M. BRIEUX.

Vie parisienne. — M. JACQUES SAINT-CÈRE.

Voltaire. — M. V. DE COTTENS, critique dramatique ; M. G. PFEIFFER, critique musical ; M. PAUL GAVAULT (Phalène), Soirée parisienne.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie E. Soudée, Mayenne.

ANDRÉ DANIEL

L'ANNÉE POLITIQUE

1re à 21e année — 1874 à 1894

21 volumes

NOTA. — Les années 1874, 1875 et 1877 de cette série sont épuisées.

ÉDOUARD NOËL & EDMOND STOULLIG

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

1re à 20e année — 1875 à 1894

20 volumes

NOTA. — Les première (1875), septième (1881) et huitième (1882) années de cette série sont épuisées.

PAUL GINISTY

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

1re à 8e année — 1886 à 1893

8 volumes

19633. — L.-Imprimeries réunies, 2, rue Mignon, Paris.





